PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

ES VIEUX M'ONT CONTÉ



LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IV : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Chansonnier franco-ontarien 1.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 6

Contes et légendes

(Ontario et Manitoba)

(Répertoire de : Alex Desautels, Amable Allard, Joe Mackay, Ulric Goyette, Joseph Authier, Jean Sauvé, Edmond Roussel, Octave Pilon, Gérald Gignac, Onésime Gélineau, Adélard Tessier, Albert Gignac, Jos Landry, Oscar Lavallée, Wilfrid Viau, Félix Desjardins, Méril Gauthier, Zénon Soucy, Mme Azarie Landry, Hormidas Lepage, Mme Janvier Miron, Mme Siméon Saint-Georges, Gaspard Perreault, Joseph Villebrun, Amédée Lambert, Edmond Forest)

recueillis et annotés

par

Germain Lemieux, PH.D.

directeur du Centre

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

1975

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Sudbury, Ontario, Canada.

GR
113.5
O5 V53
V. 6
15

D7600248

Dépôt légal — 1er trimestre 1976 — Bibliothèque Nationale du Québec
Copyright © Centre franco-ontarien de Folklore 1975

ISBN 0-88502-215-7

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, et 1969, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume et qui en facilite la publication,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Le lecteur qui a pris connaissance de la PRÉSENTATION du tome cinquième est déjà au courant de la caractéristique du présent volume. Ce dernier est constitué d'une foule de pièces, contes, légendes ou historiettes rapaillées dans le répertoire de plus de vingt-cinq informateurs. Nous avons déjà expliqué pourquoi aucune photographie de conteur n'apparaît dans ces pages.

Autre caractéristique, le présent volume rapporte certains souvenirs et certaines légendes de deux ou trois Manitobains francophones. Le lecteur remarquera que nos conteurs canadiens-français ont toujours le même langage poétique, la même spontanéité ; l'éloignement de la province des ancêtres ne change en rien le répertoire ni l'art du récit.

Nous commencerons bientôt la publication du répertoire de certains conteurs dont la matière est particulièrement abondante ; par exemple, le septième tome de notre collection ne rapportera qu'une partie des récits folkloriques de Maurice Prud'homme de Sturgeon Falls. Quand nous aurons publié le répertoire intégral de ce conteur, nous publierons celui de ses deux frères, Nelson et Georges. Plus tôt que nous l'espérions, nous publierons aussi les contes du fils de Nelson, Joseph Prud'homme, décédé dernièrement à l'âge de 54 ans, mais dont nous attendions, vu sa constitution apparemment solide, un répertoire beaucoup plus considérable. Et nous n'avons pas encore évalué le nombre de pages que remplira le répertoire des frères Savarie !

Ces quelques remarques vous déclarent implicitement que la matière de nos archives sonores est encore abondante. Réussirons-nous à maintenir le rythme rapide de nos publications ? Jusqu'à présent, nous sommes allés presque à la limite de nos moyens et de nos forces. Pourtant notre désir de faire connaître notre documentation orale s'accentue à mesure que les réactions du public nous parviennent.

Les bambins, nous dit-on, commencent à tirer fort sur le tablier de certaines grand'mamans pour jouir des contes DES VIEUX. Également nous apprenons que des papas ont trouvé, dans nos volumes, un moyen très simple de pacifier leur marmaille, certains jours de température maussade. Qui sait si les prochains prix Nobel de la paix ne seront pas attribués à ces bonnes mamans ou à ces bons papas qui viennent de découvrir ces moyens de pacification si rudimentaires, mais si efficaces ?

On nous suggère aussi, dans les lettres et les journaux, de procurer aux vieillards et aux jeunes le texte sonore de nos contes. Patience ! Le projet est assez bien engagé, et produira des résultats probablement au cours de 1976 . . . Dans l'attente des cassettes qui compléteront le texte publié, nos lecteurs, espérons-le, continueront d'agrémenter leurs loisirs ou perfectionner leur culture en recourant à la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

GERMAIN LEMIEUX, S.J.
directeur du Centre.

1 – CENDROUILLON

Un veuf avait eu une jolie fille de sa première femme. Il prit une seconde épouse, mère de deux filles dont la beauté laissait à désirer. La mère et ses deux laiderons se montrèrent bientôt jalouses de la beauté de la jeune fille. Pour se venger, elles lui confiaient les durs travaux du ménage et l'habillaient de haillons. Enfin, on lui faisait mener, comme on pourrait dire, une vie d'esclave. On l'avait d'ailleurs surnommée « Cendrillon. »

Un bon jour, le roi donna un bal en l'honneur de son fils qui devait bientôt se choisir une épouse. Le roi invita donc tous ses sujets accompagnés de leurs filles ; son fils pourrait ainsi se choisir librement une compagne.

La méchante femme para donc ses deux filles en vue du bal ; elle leur procura les robes les plus belles et les plus élégantes, pour attirer sur elles les regards du prince. Cendrillon, condamnée à ne pas aller au bal, osa demander : « Je ne peux pas aller au bal, moi ?

– Tu n'as pas honte, Cendrillon ? lui répondirent-elles sèchement. Tu es trop mal habillée pour paraître en public . . . »

Cendrillon resta donc seule à la maison. Quand les deux laiderons furent partis pour le bal, sa marraine, une fée, vint la visiter ; elle la trouva toute en pleurs, si bien qu'elle lui demanda : « Pourquoi pleures-tu, Cendrillon ?

– Mes sœurs sont allées au bal, et j'aurais tant aimé les accompagner ; mais non ! je ne peux aller à la fête parce que je n'ai que des haillons pour m'habiller.

– Tu vas y aller au bal, ma petite fille, reprit la fée-marraine ! »

De sa baguette magique la visiteuse frappa la fillette en récitant sa formule : « Je souhaite que tu deviennes la plus belle invitée du roi, et que ta robe de bal soit la plus belle de toutes. » Le souhait fut exaucé sur-le-champ.

La vieille marraine donna ensuite un coup de baguette magique à un chat près d'elle ; puis le souhait s'ensuivit : « Que ce chat te serve de cocher pour te mener au bal ! »

Puis la fée frappe de sa baguette quelques grenouilles des parages ; c'était l'été, naturellement. Elle les transforme en chevaux, et fait apparaître ensuite une citrouille dont elle tire un somptueux carrosse.

Cendrillon s'apprête à se rendre au bal, parée de ses plus beaux atours ; sa marraine lui donne un avertissement : « Je te préviens, lui dit-elle ; il faudra que tu quittes le château avant minuit pour être sur la route du retour au dernier coup de minuit. » La filleule promet de tenir sa promesse, et file chez le roi.

Une fois au bal, Cendrillon se mêle aux autres ; le fils du roi la remarque parmi les princesses à cause de ses toilettes. Aussi va-t-il solliciter un tour de danse en sa compagnie ; il s'aperçoit qu'elle danse à merveille, que sa robe est féerique et qu'elle porte dans ses pieds de mignons souliers de verre. Ah ! La beauté incarnée !

Tout à coup le premier coup de minuit résonne à l'horloge. Les derniers coups n'étaient pas sonnés que Cendrillon, consciente de sa promesse, s'enfuit alors à toute jambe. En quittant le château, elle abandonne par mégarde un de ses souliers, et se précipite vers la maison.

À minuit, la jeune fille était de retour chez elle, dépouillée de sa toilette de bal. Elle était redevenue Cendrillon. Quand ses deux sœurs revinrent du bal, elles lui racontèrent qu'elles avaient vu une ravissante princesse. Cendrillon sembla toute étonnée : « J'aurais bien aimé la voir, moi aussi ! » Elle ne voulait pas laisser deviner qu'elle s'était rendue au bal du château.

Quelques jours plus tard, le prince manifesta le désir de retracer la jeune danseuse dont il avait recueilli la sandale de verre ; il envoya donc des émissaires avec mission de parcourir toute la contrée afin de retrouver cette jeune fille. À chacun d'eux, il avait dit : « J'épouserai la jeune fille dont le pied pourra s'introduire commodément dans cette sandale ! »

Les émissaires visitent toutes les maisons de la région et, invitent toutes les jeunes filles à essayer le soulier de verre. Un bon jour, ils entrent dans la maison où demeurait Cendrillon ; la pauvre jeune fille se tenait cachée dans son coin, et sans mot dire. Les deux laiderons, pendant ce temps, s'évertuaient à essayer le soulier de verre. Mais, même en se torturant les pieds, ces jeunes filles ne pouvaient revendiquer la chaussure comme la leur.

En voyant la sandale merveilleuse, Cendrillon s'écria : « Mais, cette sandale m'appartient !

– Tu devrais avoir honte de parler ainsi, lui répondirent ses sœurs. Tu sais bien que cette chaussure ne t'appartient pas ! »

Sur quoi un des messagers intervint en faveur de Cendrillon : « Vas-y, vas-y ! J'ai reçu l'ordre de faire essayer ce soulier à toutes les jeunes filles de la région ! »

Cendrillon essaya le soulier de verre ; il s'ajustait parfaitement à son pied. Puis elle ajouta : « J'ai également l'autre soulier ; j'ai également l'autre soulier ! »

Les messagers du roi la conduisirent aussitôt au château ; quelques jours plus tard, le fils du roi épousa Cendrillon. Le roi fit une grosse noce. Comme j'étais curieux par nature, je suis allé voir comment se déroulait la noce. Quelqu'un m'a vu

tout à coup dans la salle du banquet. En le voyant se retourner vers moi, j'ai tenté de prendre la fuite. Il me donna alors un coup de pied, inutile de vous dire à quel endroit ! J'ai culbuté sur le parquet, et j'ai mis le pied sur une petite souris qui s'est mise à crier : « Kik, kik, kik ! » C'est elle qui m'a chargé de venir vous conter cette histoire !

CENDROUILLON

Récit populaire raconté par M. Alexandre Desautels (89 ans) de St-Boniface, Manitoba, en août 1954. Conte appris de sa vieille mère (dans la quarantaine en 1875).

Enregistrement no 571a. Conte-type 510 I a, II c (fée), III a, IV a V (semblable à Perreault).

C'était in homm' qui était veuf. Et pui' il avè' enn' p'tit' fille, enn' jolie p'tit' fille. Et pui' i' s'ést marié en s'gond's [secondes] noc's, p'is la femme avait deux fille'. Et puis, parc' qu'elle était jolie, c'st-à-dir', lés deux fille' étaient jalouse' et p'is la mère aussi. Alor', ils l'a t'naient to'jours... c'étè' ell' qui fesait te'jours la grosse ouvrag' tout çâ et pui' ils l'habillaient ... mal habillée. P'i' enfin, c'était le chien battu de la maison, comme on pourrait dire.

Alor', in bon coup, to'jours, le roi avait donné in bal. I' avè' invité le garçon du roi. Le roi voulait trouvé' enn' femm' pour son garçon, p'i' i' voulè' ... i' avait tout invité, tous sés sujè' avec leu's fille' et pui' i' voulait qu'le fils choésisse enn' femme.

Alor', ah ! lés fill's d'la second' femme ... 'a avait habillé sés fille', i' avait rien d'mieux, c'ést que... I' ont dit : « Cendrillonne avait d'mandé' : « Mé', j'peux pâs gu'y aller, moé ?

– T'âs pâs hont', Cendrouillon ! Ça a pâs d'bon sens ! »

Alor', alle a resté lâ. P'is la mârrain' de Cendrillon était un' fée. Après qu'lés aut' ont 'té partis pour la fêt', sa mârraine arrive et p'i' all' l'a trouve à pleuré'. 'A dit : « Mé', quo' c' t'âs, don, Cendrouillon ? – 'a savait qu'ils l'app'laient Cendrouillon.

– Ah ! 'a di', i's sont allé' au bal p'is j'a'rè' aimé' çâ gu'y aller, moé, p'is j'peux pâ' gu'y aller, j'ai pâs... j'su's pâ' habillée, moé !

– 'A dit, tu vâs gu'y aller, ma p'tit' fille ! »

'A prend sa baguett', p'i' all' la touch' p'i' 'a dit : « J' veux qu'tu soeill' la plus bell' ... t'eill' la plus bell' rob' de tout's lés fill's de d'lâ ! » Alor', ah, bon ! Et pui'

ensuite 'a touche in chât qu'i' y avait lâ, p'i' 'a dit : « Çâ, ça vâ êt' ton cocher, p'i' i' vâ te m'ner ! »

'A touche, i' avait dés grenouill's, – c'était en été naturell'ment – qu'étaient lâ ; 'a touch' lés grenouille' et p'i' 'a lés vire en ch'faux, p'i' in beau carross' – j' m'en rappell' pâs quoi c'ést ma mér' m'avait dit pour le carross' – te'jours, elle était b'en agreillée [agreyée].[1] Te'jours que 'ted b'en qu' c'étè' enn' citrouill', j'cré' qu'oui ennéfett'[2] qu' c'était çâ.

Et p'is te'jours que la v'lâ partie, p'i' 'a s'en vâ. Mé', avant d'partir, sa mârrain' lui dit : « J't'averti' : à main-nuit [minuit] faudrâ qu'tu sorte', avant mainnuit, faut qu'tu t'en vienn's. »

Ça fait que, ah ! 'a avait promis. Toujours que la v'lâ qui s'en vâ au bal. Et p'is le roi l'â vue, 'a était b'en habillée ; le fils du roi, i' 'a prend p'is s'en vâ dansé' avec ell'. P'i' 'a dansait bien, 'a était b'en habillée, dés beaux p'tits soulié' en vit' qu'alle avè'. Ah ! alle était belle.

Alors tout d'in coup, l'horlog' sonn' ménui'. Ah ! lés dargniers cou' étaient pâs sonnés, broooup ! 'a pâr' à la cours' p'i' 'a s'en vâ. P'i' en sortan, 'a but' p'i' alle échappe enn' de sés... p'i' 'a s'sauve, enn' de sés pantouf's p'i' 'a s'sauv'.

Fait qu'alle arriv' chez ell' tout' suit'... j'sé's pâs si parc' qu'alle avait resté in peu trop târd, la fée l'avait tout' déshabillée p'i' 'a étè' arrivée encôr' comm' Cendrouillon. Alors lés aut'e' arrive' et pui' « Oh ! si t'avais vu enn' bell' fille ! » et p'i' i's contaient çâ à Cendrouillon. Elle, 'a dit : « J'a'rais b'en voulu la 'oèr ! » 'A faisait pâ' 'oèr qu' a gu'y avè' été. « J'a'rais b'en voulu la voèr ! »

Te'jours que plus târd, que'qu's jour' après, le roi envoie dés émissair's partout pour savoèr qui c'que c'était qu' cett' fill'-lâ, pour la trouvé'. Et p'i' il avait ramassé la sandal', la pantouf'. Alor', i's faisè' asseyé'. I' dit : « J'marierai cell' qui mettrâ . . . qui pourrâ mett' c'tte pantouf'-lâ. »

Alor', il' allaient partout ; p'is, to'jours qu'i's sont rendus lâ où qu'était Cendrouillonne. Ell' se montrait pâ'. Elle, 'a r'gardait, 'tait lâ dan in coin qui r'gardait. lés aut's s'étè' entortillé lés pieds pour tâcher. . . pâs moyen, ça rentrait pâs. C'était tout. . .i' avait lés pieds tout' trop gros.

Ça fait que, pense à la pantouf' : « Mé', 'a dit, j'pens' c'ést à moé, 'a dit, c'tte pantouf'-lâ !

– Ça fait que i' ont dit : Tu devrè' avoèr hont' de parler d'minm', t'sé's b'en qu' c'ést pâ' à toé.

– Ça fait qu' l'aut'e, i' di' : Oui, oui, i' dit, j'ai ord' de l'asseyé' à n'importe qui, à n'import' qui ! »

Ça fait qu'la pantouf' faisè'. 'A dit : « J'ai l'aut'e icitt' ; j'ai l'aut'e icitt' ! »

---

1. *Agreyé :* Habillé pour sortir.
2. *Ennéfette :* En effet.

Bon, i's l'ont pris p'i' ils l'on emm'née p'is que'qu' tem [temps] aprè', i' ont fait' dés noce'. Il' ont-i' fêté ! Ça fait qu'moé j'étais curieux ; j'ai été pour 'oèr qu'est c' qui s'passait. J'étais lâ, i' en â in qui m'aparçoit d'minme. I' se r'vir' p'is j'pârs pour me sauver. P'i' i' m'denne in coup d'pied, j'ai pâs besoin de dire où. J'ai r'volé, mecieu, p'is j'ai fait' enn' culbut', j'ai tombé, p'is j'ai mis l'pié' à terr', p'is ça fait qui avè' enn' souris qu'i' a fait : « Kik, kik, kik ! P'is vâ conter çâ aux aut's ! »

2 – LA LETTRE PERDUE

Deux Français étaient venus visiter les Etats-Unis. Les deux voyageurs, qui ne parlaient pas l'anglais, rencontrèrent, un jour, un jeune homme au courant des deux langues. De culture anglaise, ce jeune Français, venu aux Etats-Unis dès sa jeunesse, avait conservé passablement sa langue maternelle, mais il avait appris à lire et à écrire en anglais seulement.

Les deux voyageurs s'adressèrent donc à ce jeune compatriote : « Pourriez-vous nous servir de guide au cours de notre voyage aux Etats-Unis ? Nous aimerions bien visiter votre pays.

– Certainement ! » répondit l'Américain.

Le jeune homme, fils unique, demande à son père, un magnat de la fortune, la permission d'accompagner les deux visiteurs. Le père accepte la demande de son fils, et les trois compagnons s'en vont visiter le pays.

Les deux Français, une fois leur périple terminé aux Etats-Unis – j'abrège – quittèrent leur guide en lui exprimant cette invitation : « Vous viendrez nous voir, en France !

– Peut-être que j'irai !

– Vous nous écrirez pour nous annoncer votre venue.

– Bien, écoutez-moi, fit l'Américain. Je suis incapable d'écrire une lettre en français ; et, d'autre part, vous ne pouvez pas déchiffrer une lettre rédigée en anglais. Voici la seule précision que je puisse vous donner : nous nous rencontrerons chez vous au moment où je serai prêt à faire le voyage !

– D'accord ! » reprirent les deux voyageurs.

Quelques mois plus tard, le jeune Américain décide d'aller visiter les vieux pays. Sur le consentement de son père, il s'embarque sur un paquebot et file vers la France.

Un de ses amis demeurait à Lyon, alors que l'autre restait à Marseille. Il se rendit d'abord à Lyon, auprès de cet ami, qui occupait un poste important dans une entreprise. Le Lyonnais le reçut assez froidement : « Tu me prends un peu au dépourvu, lui dit-il. Il m'est absolument impossible de t'accompagner lors de ton séjour en France ! Je suis débordé de travail.

– Eh ! bien, rétorque le voyageur, je vais te proposer un plan. Je vais aller rendre visite à mon autre ami, à Marseille ; puis, quand tu seras dégagé de ton travail, tu viendras nous rejoindre.

– C'est parfait, reprend l'autre. Mais écoute-moi un peu ! Si tu fais le voyage en train, tu arriveras à Marseille sur l'heure du souper. Tu trouveras un bon restaurant près de la gare ; il serait préférable que tu manges à ton arrivée : tu devras marcher assez longtemps avant de te rendre chez notre ami.

– Entendu !

– J'allais oublier un détail important. Ecoute-moi bien ! Dans ce restaurant, j'ai rencontré une charmante serveuse de table. »

Il brossa alors, à l'intention de son ami, un portrait de la jeune fille ; puis il lui dit : « Tiens ! Je vais te laisser ma carte ; tu la lui montreras, et tu lui diras que tu es envoyé de ma part. »

L'employé de bureau écrivit alors quelques mots au verso de sa carte de visite ; ce message était rédigé en français puisqu'il était destiné à un lecteur qui ignorait l'anglais. L'Américain glisse la carte dans sa poche et quitte l'entreprise commerciale pour prendre le train en direction de Marseille.

À son arrivée à Marseille, le voyageur se rend au restaurant que lui avait désigné son ami. Il n'était pas aussitôt assis à table qu'une jeune fille se présente et vient s'enquérir de la commande du client, disparaît et revient avec le repas commandé. L'inconnu lui demande alors : « Vous êtes mademoiselle X ? » Toute surprise, la serveuse de table lui répond sur-le-champ : « Oui. . . Mais vous semblez me connaître, alors que moi, j'ignore complètement qui vous êtes.

– Mais je ne vous connais pas, moi non plus, et vous ignorez également qui je suis. Je suis un Américain, moi ! Vous connaissez monsieur Z qui demeure à Lyon ?

– Ah oui ! Vous le connaissez ?

– Oui. Il m'a laissé sa carte ; c'est lui aussi qui m'a parlé de vous et qui vous a décrite. À partir de sa description, je vous ai reconnue tout de suite. »

La jeune fille prend la carte et jette un coup d'œil au verso. Son visage reflète la surprise et l'étonnement. Elle laisse alors tomber la carte par terre et disparaît silencieusement. Quelques minutes plus tard, elle revient au comptoir en compagnie de son patron. Cachée derrière ce dernier, tout en pointant du doigt le voyageur, elle s'écrie : « C'est lui, là-bas ! » Sur quoi le propriétaire du restaurant s'adresse à l'étranger : « Monsieur, sortez d'ici !

« Mais, monsieur ! proteste l'Américain avec surprise.

– Il n'y a pas de monsieur, enchaîne le patron. Je vous enjoins de sortir ! »

L'Américain constata qu'il ne gagnerait rien à discuter. Il ramassa sa carte et se fit conduire en taxi chez son ami. Celui-ci se trouvait justement à la maison.

« Tiens, tiens ! te voilà, toi, s'exclama le Marseillais, apparemment heureux de revoir son ami. Avertis le chauffeur de taxi de ne pas s'en aller tout de suite ; tu n'as sans doute pas soupé ?

– Ne m'en parle pas ! » répond le jeune Américain.

Le voyageur raconte alors à son ami la mésaventure dont il a été victime au restaurant. Puis il ajoute : « Tu le sais bien, je ne peux ni lire ni écrire le français ! Pourrais-tu me traduire le message qui se trouve sur cette carte ? »

Il remet la carte à son ami. Le Marseillais s'empresse de parcourir des yeux le message... La figure du lecteur prend subitement une expression d'inquiétude. Le Français lance la carte à l'Américain tout stupéfait : « Veux-tu bien me dire, demande-t-il au Marseillais, ce que contient le texte de cette carte ?

– Ne me parle plus ! Je suis...

– Mais mon ami...

– Je ne suis plus ton ami !

– Eh ! bien, tonnerre de diable ! Êtes-vous en train de tous devenir fous ?

– Je ne suis pas fou ! »

Le voyageur reprend sa carte, passe la porte et se dirige vers la gare où il monte dans le train ; un peu plus tard, il regagne l'Amérique en paquebot. Les gens de son entourage furent très surpris de le voir revenir si tôt.

En quittant le transatlantique, le jeune homme se rend chez une de ses cousines, un peu plus âgée que lui ; cette parente avait fréquenté l'école française avant de venir s'établir aux Etats-Unis. À la vue de son cousin, l'Américaine s'exclama : « Tiens ! Te voilà déjà de retour ? Je te croyais encore en France !

– Attends un peu ! Je te raconte à l'instant ce qui m'est arrivé là-bas ! »

Le jeune homme fait alors à sa cousine le récit de son aventure. Puis, il lui demande : « Tu es capable de lire le français, toi ? Traduis-moi donc le message rédigé au verso de cette carte ! »

La cousine saisit le bout de carton et prend connaissance du message. Elle lance un cri à son mari, qui se trouvait dans le jardin attenant à la maison : « Mon mari, viens ici ! Chasse-moi cet homme de la maison !

– Mais ! ma cousine...

– Je ne suis plus ta cousine !

– Tu es en train de devenir folle !

– Je ne suis pas folle.

– Il faut pourtant que je me renseigne sur le message de cette carte ! »

Le jeune homme quitte donc sa cousine et file chez sa mère. « Comment se fait-il que tu sois revenu si tôt de ton voyage ? s'exclame sa mère.

– Ne m'en parle surtout pas ! C'est une bande de fous que j'ai rencontrés en France ! »

Il reprend son histoire à l'adresse de sa mère. Parvenu à la fin de son récit : « Maman, dit-il, vous le savez bien, ce n'est pas moi qui suis l'auteur de ce message !

– Cher enfant – en qualité de fils unique, vous savez bien, il était très choyé de ses parents – je sais bien que tu n'as pu écrire ce message !

– Vous êtes capable, maman, de lire le français ; dites-moi donc ce que contient ce billet.

– Si je peux t'aider, mon cher enfant, je vais le faire avec grand plaisir ! »

À son tour, la mère prend connaissance du message et se met aussitôt à pleurer : « Toi, notre seul fils ! Notre enfant !

– Mais, maman !

– Je ne suis plus ta mère, je ne suis plus ta mère ! »

Le jeune homme fait venir son père. « Pauvre enfant ! Impossible non plus. » Le jeune voyageur sort de ses gonds. « Je saurai ce que contient ce message ou bien je commettrai un meurtre ! »

En désespoir de cause, le voyageur se décide d'aller trouver un ami très intime, un ancien compagnon de voyage, un confident de tout repos. « Mon ami, lui, ne me cachera pas le secret de ce message !».

En cours de route, il s'arrête chez un marchand d'armes à feu et s'achète un pistolet et des cartouches ; il s'assure d'avoir bien chargé son arme... cache le pistolet dans la poche de son pantalon.

Son ami fut encore très surpris de sa visite : « Tiens, te voilà déjà de retour ? Tu ne prends pas un siècle à faire un voyage, toi !

– Ne m'en parle pas ! » répond le visiteur !

À nouveau, le jeune voyageur relate les incidents de son voyage et les circonstances de son retour. « Eh ! bien, apporte... Montre-moi-la donc cette carte-là !

– Oh ! non. Un instant ! »

Il tire son pistolet de sa poche et le pointe en direction de son ami : « Si tu ne me révèles pas le texte que contient cette carte, je te flambe la tête, puis, ensuite, je me suicide !

– Montre-la-moi, ta carte ; tu n'auras pas la peine de te donner la mort ! »

Alors, le voyageur commence à fouiller dans ses poches, regarde dans celle-ci, vide celle-là, cherche là où il croit avoir caché sa carte. Rien ! Il se rend compte qu'il l'a bel et bien perdue !

LA LETTRE PERDUE

Récit populaire raconté par M. Alexandre Desautels (89 ans) à St-Boniface, Manitoba, en août 1954. M. Desautels est un ancien guide et explorateur du Nord du Manitoba. C'est un conte qu'il a appris dans sa jeunesse ; M. Desautels est natif du Manitoba.

Enregistrement no 569b. Conte-type 2200-2249 (déception).

C'était deux Français qu'i's sont v'nu' aux Etats-Unis pour visiter lés Etats-Uni'. Alor', i's parlaient pâs l'anglè'. I' ont rencontré' in jeune homm' qui parlait l'françè' et p'is l'anglais. Mé' i' était instruit r'guien qu'en anglè'. Il était v'nu jeune aux Etâ', i' avait continué à parler l'français, mé', il avè' appri' à lire et à écrire en anglais.

Ah ! . . . lés deux Français gu'i d'mand'nt : « Seriez-vous capab' d'nous piloter, comme on dit, lâ ; i' di', on voudrait visiter la . . .

– Ah ! i' di', oui ! »

Son pére était rich', p'is c'était. . . i' était fils unique. Alor', i' d'mande à son pére. « Oui, vâs-y ! » Fait qu'i's part'nt, p'is s'en von. I's s'en vont visiter là où c' qu'i's voulaient.

Quand qu'i' on eu fini d'visiter, pour fair' mon histoèr' courte, i' ont dit : « B'en, asteur, vous viendrez nous voèr en France !

– B'en, i' di', écouté' ! I' dit, 'ted b'en qu'j'irai.

– I' dit, vous nous écrirez p'is. . .

– B'en, i' di', écouté' ! I' dit, j'peux pâs vous écrire en français, p'i' i' dit, vous lisez pâs l'anglè'. I' di', alors, quand j' s'rai. . . si j' gu'y vâ', i' dit, j' gu'irai, p'i', i' dit, vous m'prendrez, p'is ça s'râ çâ !

– Ah, b'en ! c'correck ! »

Ça fait qu'au bout de qu'qu' temps l'envie l'prend d'aller voèr lés vieux pay'. I' d'mande à son pére, i' dit : « Vâs-y ! »

Fait qu'i' prend l'bateau p'i' i' s'en vâ. P'i' i' y en avè' in qui restè' à Lyon p'is l'aut'e' à Marseille. Alor', i' pârt, p'i' i' s'en vâ à Lyon. Et pui' i' trouv' son ami,

dans in bureau, qui travaillait. « Ah b'en ! b'en ! b'en ! i' dit, tu m'pren, i' dit. J' s'rai pâs capab' d'allé' a'ec toé pâ'-en-tout'. I' dit j'ai d'l'ouvrag' par 'ssus la têt', lâ.

– B'en, i' di', on vâ faire enn' chose. I' dit, m'en vâ' allé' 'oèr notre autre ami, lâ, p'i' i' dit, quand tu seras délibéré [libéré], b'en, i' dit, tu viendrâs nous trouver...

– Ah b'en ! c'correck. B'en, i' di', arrête in peu. Tu vâs prend' le train, p'i', i' dit, tu vâ' arrivé' à Marseille, i' dit, justemen à l'heur' du soupé'. I' di', i' y â in restaurant tout près de la gar', lâ, i' di', in bon restauran. I' dit, tu pourrè' aller souper lâ tout' suit' parç' que c'ést déjà in p'tit bout' pour aller chez notre ami.

– Ah ! c'ést correck !

– Tien, i' di', i' y â un' jeun' fill' que j'ai rencontrée, lâ, i' di', enn' charmant' jeun' fille. I' di', alle ést ouétress' [waitress][1] , 'a ser' aux tab's, lâ. »

I' dépeint la fille et pui' il lui dit : « Tien, i' dit, m'âs t'denner ma cart', t'a'râ' 'ienqu'à gu'i dir' qu' c'ést... »

Fait qu'i' prend sa carte, et p'i' il écrit su' l'dos d'la cart' quelque chos'. C'tè' en français, l'aut' savait pâs lir' l'anglais. Fait qu'i' prend la cart' p'is la met dans sa poche et p'is prend l'train, bon ! p'i' i' arrive à Marseille.

En arrivan à Marseille, i' débarqu', p'i' i' s'en vâ au restaurant qu'son ami gu'i avè' indiqué. Et puis, b'en... au comptoèr i' y â enn' bell' fill' qui arrive et puis prend son ord' [order][2] p'is s'en vâ. R'vien avec son ord'. Quand alle ést r'venue, i' dit : « Vous êt' mad'moèselle enn' tell' ?

– Tout' surprise, elle, 'a di', oui ! Mé', 'a dit, vous avez l'air de m'connaît', p'i', 'a dit, j'vous connais pâs, moé !

– Ah ! i' dit, non, i' dit, j'vous connais pâs, p'i', i' dit, moé non plu', i' dit, vous m'connaissez pâ'. I' dit, j'su' Américain, moé ! I' dit, vous connaissez mecieu' in tel qui ést à Lyon ?

– Ah ! oui. Vous l'connaissé' ?

– I' di', oui, i' di'. I' m'a denné sa cart' p'is c'ést lui qui m'â denné vot' signal'ment. C'ést pour çâ que j'vous ai r'connue. »

P'i' 'a prend la cart' p'i' 'a s'mè' à r'gardé' et p'i' 'a r'gard' tout étonnée, avec enn' figure étonnée, échapp' la carte à terre et pui' 'a s'en vâ, sans rien dire. Et pui' au bout' de que'-qu's minute' alle arrive avec le patron. P'i' 'a s'mè' en arriér' du patron p'i' 'a dit : « C'ést lui, lâ ! » en l'montran avec son doigt.

Ça fait que lui, i' di'... i' arrive, i' dit : « Mecieu', i' dit, passé' 'a port' !

– Mé', mecieu'... !

---

1. *Waitress* (angl.) : Serveuse.
2. *Order* (angl.) : Commande.

– I' a pâs d'mecieu'. Pâssé' 'a port'. »

Mé' i' a vu qu' c'était pâs mal tout'. I' pârt, p'i' i' s'en vâ. I' pren in taxi p'i' i' s'fait m'ner justement chez son ami. Il arrive, il l'trouv' chez lui. « Tiens, tien ! » Ah ! b'en content de l'voèr. I' di', i' dit : « Ren-'oueill' don pâs l'taxi, i' dit, t'âs pâs soupé' ?

– I' dit, parl'-moé-z-en pâ'. I' di'... »

P'i' i' cont' l'histoèr' c' qui étè' arrivé au restauran. Ah, b'en ! i' di', i' dit : « Tu sé', i' dit, que j'lis pâs l'français p'is que j' l'écris pâ'. I' dit tu vâs m'dir' quoi c' qu'i' y â su' c'tte cart'-lâ. »

I' prend la cart' p'i' i' la pâsse à son ami. I' lit ; l'aut' pren enn' figur' sérieus', p'i' i' lui r'jett' la carte. I' dit : « Dis-moé don, qu'est c'que c'ést ?

– Parl'-moé pâ'. J'su's...

– I' dit, mon ami...

– J'su's p'us ton ami !

– B'en, torrieu'. I' di' êt's-vous fou ?

– J'pâs fou ! »

Fait qu'i' prend sa carte et p'i' i' prend la port' p'i' i' s'en r'tourne ; et p'is prend l'train p'i' i' s'en r'tourn', p'is prend l'bateau p'is s'en r'vien en Amérique. Ah ! lés aut's l'attendaient pâ'. I' arrive et p'i' en arrivan, i' pârt p'i' i' débarqu', p'i' i' s'en vâ 'oèr un' de sés cousin's qui étè' in peu plus vieill' que lui et p'i' alle avè' été aux écol's française' avant d' v'nir aux Etâts-Unis. « Tiens, mé', 'a dit, te v'lâ, 'a dit, j'te pensè' en Franç'.

– B'en, i' di', oui ; i' dit, j' m'âs t'conter çâ. »

Et p'i' i' gu'i cont' son aventur'. Fait qu'i' dit : « Tu lis l'français, toé. Lis-moé don quoi c'que qu'y â ! » Ça fait qu'a prend la cart' p'i' 'a lit ; p'is son mari était dans la cour, p'i' 'a crie : « Mon mari, viens 'citt' ! Mets-lé d'hors !

– Mé', i' dit, ma cousine...

– J'su's p'us ta cousine !

– I' di', és-tu foll' ?

– J'pâs folle !

– I' dit, m'âs l'sa'oèr, i' dit, moé ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ trouver sa mère. I' arrive, i' dit, mé', 'a dit : « Comment ça s'fait qu' t'és r'venu si vit' que çâ ?

– I' dit, parl'-moé z-en pâ', i' di', i's sont tou' fous, là-bâs ! »

P'i' i' cont' l'histoère à sa mér'. P'i' i' dit : « Maman, i' dit, vous savez qu' c'ést pâs moé qu'â' écrit çâ.

– Et puis, b'en, cher enfant – le fils uniqu', vous comprenez qui était choyé – je l'sé's b'en qu' c'ést pâs toé !

– Ça fait qu'i' dit, vous lisez l'français, vous, vous allez m'dir' quoi c'que c'ést.

– B'en, si i' y â moyen, mon cher enfant ! »

'A prend la carte. Ah ! mé', 'a s'mè' à brâiller[3]. « N'us aut's qu'avaient r'guien qu'çâ d'enfant, notre enfant !

– Mé', maman. . . !

– J'su's p'us ta mér', j'su's p'us ta mér'. »

P'i', appell' son pér'. « Pauvre enfant ! » Mé', le v'lâ, lui, en colère. I' dit : « M'âs l'sa'oèr ou b'en don, i' dit, j'tue ! »

I' avè' in d'sés amis, c'était comm' lés doigts d'la main : i's voyagè' ensemb', p'i' i's s'contaient tout' leu's histoèr's, t't çâ, p'i'. . . I' di' : « I' vâ me l'dir', lui, de quoi c'que c'ést ! »

I' pârt p'i' i' s'en vâ. . . D'ebor' [d'abord], i' pâss' lâ où c' qu'i' y avè' in magasin d'arm's, p'i' i' s'achète in revolver, dés cartouch's, p'is charg' çâ lâ, p'i' il l'met dans sa poch'. « Quiens, te v'lâ arrivé ! Mé', t'âs pâ' été longtemps ?

– I' dit, parl'-moé-z-en pâs. » P'i' i' gu'i cont' l'histoèr', c' qui ést arrivé. « Ah ! b'en, ta tant' ! Mont' don c'tte cart'-lâ !

– Oh, non ! Atten, i' dit, toé. »

Tien, i' met son revolver lâ. I' dit : « Si tu me l'dis pâ', i' dit, t'és mor' et p'is j'me tue ensuite.

– Amèn' don, t'a'râs pâs la pein' de mourir ! »

I' met la main dans sa poch', où c' qu'i' pensait d' l'a'oèr mi'. I' r'gârd' dans tout's sés poche'. Il l'avait perdue !

---

3. *Brailler :* Pleurer, se lamenter.

3 – HISTOIRE PLATE

Vous voulez entendre une histoire plate ? Je vais vous en conter une !

Il y avait une jeune fille tellement timide qu'elle ne pouvait prendre aucune initiative. Un jour, elle demande à sa mère : « Maman je voudrais me procurer des bandes de ruban élastique.

– Va au magasin de l'autre côté de la rue.

– Ah ! non ; je suis trop mal à l'aise.

– Très bien ; viens avec moi ! Je crois que tu ne pourras jamais rien faire toute seule ! »

Elles se rendent au magasin ; un jeune homme les reçoit au comptoir. La mère lui demande un rouleau de bande élastique.

« Plate, madame ? »

Elle avait oublié de demander à sa fille quelle sorte de ruban élastique elle désirait. Elle se tourne vers sa fille : « Plate, ma fille ?

– Plate, maman ! »

La mère se retourne vers le commis : « Plate, monsieur ! »

Si cette histoire n'est pas plate. . . je n'y connais rien !

HISTOIRE PLATE

Historiette racontée par M. Alexandre Desautels (89 ans) de St-Boniface, Manitoba, en août 1954.

Enregistrement no 569 a. Conte-type 2200-2249 (histoire plate).

Oué, b'en ! Vous voulé' a'oèr enne histoèr' plate, hé' ? B'en, j' m'âs vous en conté' une.

I' y avè' enn' jeun' fill' qu'était tell'ment gênée que 'a pouvait pâs r'guien fair' par ell'-minme. Et p'i' 'a d'mande à sa mére, 'a dit : « Maman, 'a dit, j'voudrais du . . . du 'lastic [élastique].

– B'en, sa mér' dit : Vâ don d' l'aut' bord d'la rue, lâ, i' y â in magasin, lâ p'i' . . .

– Ah ! b'en. Après çâ . . . ah ! vien a'ec moé !

– J'cré' b'en qu'tu s'râs pâs capab' de jamais r'guien fair' t'ut seul' ! »

B'en ! Alle arriv', p'is c'étè' in jeun' homm' qui était commis. Ça fait que all' le d'mand', de dire. 'A di' : « Avez-vous du 'lastique ?

– I' dit, plat', madame ? »

Alle avè' ô'blié d' demandé' à sa fill' quell' sort' de 'lastiqu' qu' 'a voulè'. 'A se r'vir' du bord de sa fille, 'a dit : « Plat', ma fill' ?

– Plat', maman !

– 'A dit, plat', mecieu' ! »

Si c'tte histoèr'-làést pâs plat' . . .

4 – CROYANCES ET MÉMOIRES

Conversion d'un métis

Monsieur Flamand était un vieux métis qui parlait de façon étrange ; il avait gardé la parlure des lointains ancêtres. En fait, il utilisait une sorte de patois qui, au fond, était une traduction de l'indien au français. Il en résultait des tournures de phrase assez bizarres. Dans son milieu, le métis passait pour un vieux toqué, mais les gens se trompaient : il était très intelligent.

Le bonhomme, d'âge assez avancé, avait plutôt la mémoire courte. Un bon jour, un prédicateur vint prêcher une retraite dans sa paroisse ; la femme du vieillard, qui se prénommait Nanette, se rendit à l'ouverture de la retraite ; le vieux, lui, préféra demeurer à la maison.

À son retour de l'église, la vieille Nanette rencontre un jeune homme avec qui elle s'entretient : « C'est regrettable que mon vieux ne soit pas venu à la retraite ! Le vieux chétif ! je ne sais pas s'il va se reprendre demain !

– Ne vous en faites pas, reprit le jeune homme. J'arriverai bien, moi, à le faire venir à l'église à l'occasion de la retraite. »

Un peu superstitieux, comme l'étaient souvent les ancêtres, le vieillard croyait aux loups-garous et à toutes ces vieilles histoires, comme celles des windégos. Quand il vit arriver Nanette, en compagnie du jeune homme, il salua amicalement ce dernier : « Bonjour, bonjour ! mon jeune homme. Comment ça va ?

– Ça va bien ! lui répondit le visiteur.

– Assieds-toi ! Et puis, conte-moi le nouveau qu'il y a dans la paroisse.

– Oh, bien ! Je reviens justement de la retraite qui se prêche à l'église. Je me demande bien si c'est vrai ce que le prédicateur a dit : tut tut tut tut tut tut tut tut. Avez-vous bien entendu ça ? »

Le métis tend l'oreille : il n'avait rien compris. « Qu'est-ce qu'il a dit, demande le vieillard ?

– Oh !

– Qu'est-ce qu'il a dit, le Père ?

– Tut, tut, tut, tut, tut, tut !

– Ah, chien ! Veux-tu bien me dire ce qu'il a dit ?

– Il a dit qu'il arriverait malheur aux fidèles qui ne profiteraient pas de la retraite paroissiale.

– Ah ! ah ! chien ! c'est vrai qu'il a dit ça ? »

Puis, se retournant vers sa vieille, il lui dit : « Nanette, je crois bien que je vais y aller, moi aussi, à la retraite !

– Oui, c'est mieux pour toi, vieux chétif, si tu ne veux pas scandaliser tes enfants ! »

Passablement sermonné par sa femme, le vieillard décida de se rendre au presbytère. Le curé, un bon vieux prêtre du nom de Giroux – je puis le nommer, il n'est plus curé dans cette paroisse – et le prédicateur de la retraite, le vieux Père Dazé, un oblat, se trouvaient tous deux au presbytère.

Le vieux métis, qui tutoyait presque tout le monde, annonça à son curé : « Giroux, je suis venu à confesse !

– Oui, oui, ce ne sera pas long, on va entendre votre confession. »

Puis, le prêtre s'adressa au Père Dazé : « Je vais vous présenter le plus vieux de mes paroissiens. Il a bien soixante-quinze ans, je crois ? »

À quoi le vieillard répondit : « Ah ! chien ! Je ne sais pas ! » Puis, le Père Giroux ajouta quelques mots à l'adresse du Père Dazé : « Je sais qu'à l'occasion des retraites, vous bénéficiez de pouvoirs spéciaux. Le vieux père Flamand n'a jamais fait sa première communion ; s'il est disposé maintenant à la faire, vous pouvez l'interroger et juger de ses connaissances religieuses.

– Qu'il entre ! dit le prédicateur.

– Mais je n'ai pas appris mon cathéchisme, avoua le vieux métis.

– Vous savez au moins qu'il y a un Dieu ?

– Ah, chien ! oui. Giroux me l'a dit qu'il y avait un Dieu. Le défunt Monseigneur Provencher me l'a dit, lui aussi.

– Alors, vous savez qu'il y a un Dieu ?

– Oui, affirma encore une fois le vieux. Tout ça, Monseigneur Provencher me l'a dit. Nanette elle, n'est pas intelligente ; elle ne sait pas comment enseigner. Elle est si imbécile, mon Père, que lorsque je l'envoie au magasin pour aller chercher des clous à bardeaux, elle me rapporte, des fiches ! »

Des fiches ! Au temps du vieux Flamand, c'était de grands clous d'une longueur de six pouces, des clous tranchés à même une feuille d'acier. Nanette était donc assez stupide, puisqu'elle ne savait pas différencier des clous à bardeaux d'avec des clous tranchés.

Le Père Dazé continua alors son interrogatoire auprès du vieux métis : « Savez-vous, qu'il y a trois personnes en Dieu ?

– Ah, oui, chien ! Je sais cela ; c'est Giroux et Monseigneur Provencher qui me l'ont dit.

– La première personne, vous savez que c'est le Père ?

– Ah, oui ! On l'appelle le bonhomme, vous savez !

– Et puis, le Fils, vous savez qu'il s'agit de la deuxième personne ?

– Ah, oui ! C'est le garçon du père. Je le connais !

– Puis, le Saint-Esprit ? demanda finalement le père Dazé.

– Ah, chien ! Connais pas, lui ! Mais peut-être que Roussin l'a déjà rencontré, lui, car il est conseiller. »

Il s'agissait là d'une flèche d'ironie à l'adresse du dénommé Roussin.

Le prédicateur lui posa une dernière question : « Vous devez au moins savoir que Notre-Seigneur est mort en croix pour nous sauver ?

– Ah, oui, chien ! Ça, je le sais. Mais, chien ! C'est bien de sa faute !

– Comment ça, de sa faute ?

– D'un seul pet, il pouvait tous les tuer ! »

* * *

Les Windégos

J'ai connu un vieux, dont le père et le grand-père avaient travaillé dans un camp de chantiers ; il m'a raconté des histoires de loup-garou.

Un bon soir, après le souper, tous les bûcherons étaient réunis autour du foyer rustique que l'on appelait « cambuse », et sur lequel le cuisinier préparait le repas des hommes.

Tout à coup, la porte de la cabane s'ouvre ; on voit alors apparaître un homme si grand qu'il se traînait presque à quatre pattes. L'inconnu vient s'asseoir sur un banc en face de la cambuse ; sa tête atteignait presque le plafond de la cabane. C'était une sorte de géant, un loup-garou peut-être...

Le contremaître du chantier – une sorte de polyglotte – se met alors à questionner le géant ; il s'adressa à lui en sept langues. Mais peine perdue ! L'étranger demeurait muet. Le contremaître s'adresse alors au cuisinier : « Donne-lui à manger ! Peut-être que cet homme a faim ! »

Le cuisinier ne se fait pas prier. Il saisit un énorme récipient destiné à laver la vaisselle et le remplit des restes du souper. Il dépose ensuite le plat aux pieds du géant qui ne tarde pas à dévorer toute cette mangeaille en utilisant ses deux mains. Le repas avalé, le géant saisit le cuisinier par les deux jambes et... crouque,

crouque, crouque ! le dévore en un clin d'œil. Ah, bien ! Vous pouvez m'en croire, tous les bûcherons prennent la poudre d'escampette, et sortent à toute allure de ce réfectoire improvisé.

Quelques minutes plus tard, le géant quitte la cabane et se dirige vers la forêt. Les bûcherons comprirent alors qu'il s'agissait d'un Windégo, un vrai monstre.

Les hommes de chantier décidèrent de le poursuivre en se guidant sur les pistes laissées dans la neige. L'un d'eux dit à ses compagnons : « Mon grand-père m'a fait part de son expérience de traquer un Windégo. Écoutez bien ce qu'on va faire. Nous allons attendre ici un certain temps ; on peut même attendre jusqu'au matin. D'ici là, le monstre va s'endormir ; il ne quittera pas son abri tant qu'il n'aura pas digéré toute la mangeaille qu'il a empiffrée. »

Le lendemain matin, les hommes partent à la recherche du géant ; ils suivent ses pistes pendant quelque temps, ils arrivent enfin au repaire du Windégo ; il s'était abrité sous un arrachis et dormait dans cette sorte de réduit. Les bûcherons le ligotent au moyen de chaînes et le traînent tant bien que mal jusqu'au chantier ; là, on l'attache bien solidement à un énorme merisier, dont la souche mesurait trois pieds de diamètre.

On eut soin, cependant, de lui libérer une main ; le monstre, malgré ses entraves, saisissait des merisiers gros comme ma jambe et les tordait en un tournemain. Le Windégo fut ainsi retenu prisonnier pendant quelques heures, après quoi il mourut. Le vieux qui m'a conté l'histoire ne sait pas trop exactement par quelle magie son grand-père parvint à abattre le géant ; il possédait de ces formules puissantes. À la vue de mon air sceptique le conteur me dit : « Il se trouve encore quelques monstres semblables dans la région, mais ils sont de dimensions passablement réduites. » Ce à quoi je répondis au vieillard : « Quand un Windégo vient au monde, sa mère l'accroche tout de suite au faîte d'un arbre ; et tant que ses pieds ne touchent pas le sol, il ne peut marcher.

– Ah ! je ne connaissais pas ce détail, fit le vieillard !

– Dans la province de Québec, la forêt nourrit des arbres d'une hauteur...

– Ah oui ! Les arbres sont bien plus hauts que dans notre province !

– Ici, quand les Windégos atteignent neuf pieds, on les trouve grands ; mais là-bas... »

* * *

Peur engendrée par les Windégos

Je vous raconte un fait que j'avais trouvé comique. J'étais alors dans le Nord et je faisais la traite des fourrures avec les indiens ; c'était d'ailleurs un indien qui me servait de guide.

Un bon jour, nous avons traversé un lac parsemé d'îlots et nous avons établi notre campement sur une île. Durant la nuit, j'avais remarqué que mon guide se montrait très nerveux ; j'en ignorais totalement le pourquoi. Le matin, donc, je m'informai auprès de lui : « Veux-tu bien me dire pourquoi tu n'as pas dormi de la nuit ?

– Bien, je ne voulais pas t'en parler, répondit l'indien, mais ça ne me tentait pas beaucoup de passer la nuit sur cette île-là.

– Mais pourquoi ?

– Tu connais Sunday MacKay ?

– Oui, je le connais.

– Bien, un bon jour d'été que je me trouvais ici en sa compagnie, nous avons entendu les cris d'un Windégo !

– Ah ! Je ne crois pas à ces histoires de Windégo, moi !

– Ah ! Tu n'y crois pas ? Pourtant, c'est bien vrai !

– Oui ? Oh ! »

Je ne prêtai plus attention à son histoire. Mais, au retour de notre course, nous avons de nouveau décidé de nous arrêter sur cette île en vue d'y établir notre tente pour la nuit. Avant d'arriver à l'île, je me suis empressé de visiter les collets que j'avais tendus pour attraper des lynx. Mais je n'avais rien capturé. J'ai alors dit à mon guide : « Tu vas me devancer un peu et choisir un endroit où l'on va dresser la tente. »

L'indien partit donc. Il parcourut une distance de quatre ou cinq cents mètres avant d'atteindre une île que contournait un sentier. Quand je le vis sur le point de s'engager dans ce sentier, j'ai eu peur qu'il s'éloignât trop, car je voulais qu'on dresse la tente non loin de là. Je lui lançai un cri : « Aïe ! » Puis, je décidai de le laisser agir à sa guise. Quelques minutes plus tard, mon guide revenait sur ses pas et se rapprochait de moi. Pour vérifier jusqu'à quel point il était peureux, je lui demandai : « Pourquoi rebrousses-tu chemin ?

– Tu ne m'as pas appelé ? dit-il.

– Non, non !

– Wittéko ! »

Ah ! d'après lui, c'était bien un Windégo qui avait lancé un cri. L'indien questionna de nouveau : « Ah ! ce n'est pas toi qui as lancé ce cri ?

– Non !

– C'est curieux, reprit mon guide. À moins que le cri soit venu d'une meute de loups.

– Ah, non ! ça ne rassemblait pas à des cris de loup. »

Nos chiens nous conduisirent alors à l'endroit où nous avions établi notre campement quelques jours plus tôt. Mais, habituellement, on ne dresse jamais la tente deux fois au même endroit. Si vous avez déjà campé, vous êtes au courant de ce détail. Ainsi, l'hiver, si vous revenez à l'endroit précis où vous avez déjà couché, vous ne devez pas vous y installer à nouveau, même si personne ne s'y est établi depuis votre départ. Il est préférable de trouver un autre endroit où camper ; la neige a probablement durci pendant votre départ, et il est probable que le froid ait pénétré la couche durcie. Par contre, si la neige est fraîchement enlevée, vous ne risquez pas d'avoir froid, à condition d'installer des sortes d'isolants.

Quand on arrive au lieu où l'on devait dresser le campement, j'ai dit à mon guide : « Tiens ! Nous allons dresser la tente ici ! » L'indien ne se fit pas prier. Une fois le campement installé au bord du sentier, l'indien attrape son sac de bagages et se glisse au fond de la tente, la partie la plus éloignée du sentier. Bon ! Je n'ai rien dit, moi !

Avant de me coucher, je prends soin de déposer ma carabine à côté de moi. Puis je dis à mon compagnon : « Si le Windégo fait son apparition, tu vas voir que je vais le descendre, moi !

– Ah ! batta ! s'exclama l'indien. Ne lui tire pas dessus. Il ne faut pas tirer sur un Windégo au moyen d'une arme à feu.

– Sur quoi je riposte : Laisse-moi faire ; je saurai bien comment le recevoir ! »

J'ai laissé ma carabine près de mon lit, puis je me suis endormi. Mais je n'ai jamais avoué à ce pauvre diable que je lui avais joué un vilain tour.

Les gens qui m'ont entendu raconter ce récit m'ont parfois demandé : « Ah ! Les Indiens ont une si grande peur des Windégos ?

– Ah ! oui. Ah ! oui.

– Cette croyance s'est donc répandue parmi les indiens de notre région ?

– Ah oui ! Ah oui ! Et même si un chien vient à mourir d'un accident, on attribue ce contretemps au Windégo. »

* * *

Superstition

Une autre fois également – c'était un printemps, cette fois-ci – nous étions en train de faire la chasse aux outardes ; soudain, des outardes font leur apparition sur la glace recouverte de neige. Quand le lac commence à dégeler, elles se nourrissent ici et là dans les endroits où poussent des joncs et des grains de toutes sortes.

J'avais établi mon campement non loin d'une caravane d'indiens ; l'un d'eux avait capturé deux outardes. On m'invita un bon jour à prendre un repas en leur

compagnie. Je me rendis dans leur cabane, qui était toute d'une pièce ; sur le plancher, on avait étendu des châles et des couvertures. Je m'en étonnai, si bien que je demandai à un des indiens : « Mais pourquoi avez-vous installé toutes ces couvertures ?

– Ah ! C'est que, lorsqu'on mange le premier gibier de la saison, il ne faut rien jeter par terre ; si, par malheur, nous échappons un objet qui parvienne à toucher la terre, c'est une cause de malchance ! »

Tout en mangeant, je sens que j'avais un grain de plomb dans la bouche. Au lieu de l'avaler, je le laisse tomber par terre. On m'avertit aussitôt : « Ne fais rien tomber de la sorte, ça va te porter malheur ! »

Le lendemain matin, à cause d'un gros vent, les outardes se faisaient rares. Les indiens quittèrent donc leur campement ; moi, je me dirigeai avec mes chiens vers une rivière reliant deux lacs ; sur l'heure du midi, je m'arrêtai pour collationner et j'allumai un feu pour me faire bouillir du thé.

Alors que j'étais en train de manger, j'entends crier, dans l'air, des outardes sans doute attirées par mes chiens. Elles tentèrent bien de se poser sur le sol, mais elles en furent empêchées par les arbres. J'ai juste le temps de saisir mon fusil et de tirer un seul coup ; une outarde tombe près de moi. Je la dépose à l'écart. Quelques minutes plus tard, un indien vient me rendre visite ; il avait brisé son fusil.

Un canard passe dans les parages ; je saisis encore une fois mon fusil et je tue l'oiseau. « Tiens, je vais le chercher, celui-là ! » Mon visiteur n'avait rien abattu sinon un petit pluvier. Sur les entrefaites, revenaient bredouilles de leur excursion, les autres indiens. J'avais déposé dans ma gibecière trois ou quatre canards ainsi que mon outarde. Quand vint l'heure du dîner, je demandai aux deux indiens qui m'accompagnaient : « Bien, qu'est-ce que nous allons manger ? Des canards ou des petits pluviers ? » Mais je savais que les indiens n'aimaient pas le canard. Je leur demandai alors : « Des outardes ?

– Ah ! me répondirent-ils. Kiss pinn, kiss pinn ! ou si si . . . ! »

Je vidai complètement ma gibecière ; je ne sais trop combien elle contenait de canards, mais j'avais une seule outarde. À mon compagnon, j'avais voulu donner un canard, mais il n'en avait pas voulu. Je mis l'outarde de côté et je distribuai aux autres indiens ce qui restait dans mon sac, bien sûr, je gardai pour moi l'outarde.

Je dis alors à mon compagnon : « Tu vois, ça ne porte pas malchance de jeter quelque chose par terre ! Il n'y a que moi qui ai jeté un grain de plomb sur le sol ; mais, par contre, je suis le seul à avoir tué du gibier. Tu vois bien que c'est pure superstition ! »

* * *

Des peurs : **Feux-follets, loups-garous**

Les feux-follets, c'est un phénomène naturel, vous savez ; n'allez pas croire que ce sont des superstitions. C'est un gaz qui émerge de la terre ; d'ailleurs, j'en ai déjà vu un.

Je ne peux me rappeler exactement l'année où j'ai vu ce feu-follet, mais il y a très longtemps de cela ; j'avais peut-être seize ou dix-sept ans. À ce moment-là, je connaissais un paysan qui faisait ses foins dans un endroit que les gens appelaient « les fourches » ; c'était un lieu propice aux foins à cause des marais créés par les inondations de la rivière La Seine.

Un bon samedi, à son retour chez lui sur une charrette chargée de foin – il y transportait un fusil – un paysan, un M. Ducharme, fit une fausse manœuvre, le fusil se déchargea et l'atteignit en plein corps ; le pauvre homme mourut des suites de cet accident.

L'année suivante, la région connut une grande sécheresse ; partout, dans les lacs et près des sources, l'eau croupissait. Dans les marais, quand le temps était très calme, les gens pouvaient voir s'échapper des gaz. C'était ici, à Sainte-Anne, au Manitoba. Dans le nord, j'ai vu quelque chose d'encore plus extraordinaire.

C'était donc une année de sécheresse, et les gaz s'échappaient des marais. Les témoins de ce spectacle prétendirent qu'il s'agissait de l'âme du vieux Ducharme. Mais ils se trompaient. Moi, je connaissais la provenance de ces gaz, parce que mon père en avait déjà vu, tout près de chez nous, mais dans une direction complètement opposée.

Près de notre maison se trouvait une source ; un bon soir, mon père revenait des champs avec son employé, un dénommé Jodouin. Il faisait très beau, ce soir-là, et les deux habitants conduisaient chacun leur charrette. Tout à coup, ils furent éblouis par une flamme qui s'en venait dans leur direction ; le globe de feu contourna la charrette de mon père. La lumière devint si brillante que Jodouin descendit de sa voiture, croyant que le feu s'était communiqué à la charge de foin de mon père. Après quelques instants, la flamme prit une autre direction pour aller un peu plus loin.

Une autre fois, j'étais allé veiller chez un de mes oncles en compagnie d'un beau-frère ; à notre retour, alors que le temps était très calme, nous aperçûmes encore un feu semblable, à l'endroit même où mon père et son employé l'avaient observé. Mon beau-frère s'en étonna, alors que moi, je n'eus pas peur, car je savais de quoi il s'agissait. Il me demanda : « Veux-tu bien me dire qu'est-ce que c'est, ça ?

– C'est un feu-follet, lui répondis-je. »

La boule de feu s'éleva jusqu'à la hauteur de la maison, après quoi elle fit une chute rapide et disparut subitement. Moi, je savais très bien ce qu'était un feu-follet. Mais ceux qui l'ignoraient, et qui prenaient les feux-follets pour des êtres mal-

faisants, affirmaient avoir vu une lumière et c'était assez pour faire peur à leur entourage. D'autres, par contre, se montraient plus braves et faisaient croire qu'ils en avaient déjà vu ; et même qu'ils les avaient poursuivis avec leurs chevaux et qu'ils avaient presque rejoint les feux-follets. Enfin, ils inventaient un tas d'histoires à ce propos.

Un bon jour, un de ces fanfarons me dit qu'il prétendait avoir vu un feu-follet. « Ne parle surtout pas de cela devant mon frère, lui dis-je d'une façon étourdie !

– De quoi s'agit-il ?

– Ah ! Je n'ose pas te le conter, lui répondis-je ! Si mon frère venait à le savoir, je pense qu'il me battrait !

– Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? Raconte-le-moi !

– Si tu me promets de ne pas en parler, je vais te le conter ! »

Mon bon homme savait que nous possédions une terre à foin située dans la prairie, à environ deux milles de l'endroit où se promenaient les feux-follets, mais un peu plus au sud. Je lui compose donc le récit suivant : « Nous revenions des champs avec une charrette remplie de foin, quand, tout à coup, nous avons aperçu une lumière. Mon frère me demanda alors : « Est-ce quelqu'un qui s'en vient avec un fanal ? » Le petit feu s'en venait lentement vers nous ; quand il fut arrivé à nos côtés, il fit le tour de la charrette. Mon frère saisit alors sa fourche pour l'attaquer, mais le petit feu était déjà disparu. Il eut beau essayer de le rattraper à la course, le feu était disparu. Mon frère connut une telle frousse qu'il me dit : « N'en dis mot à personne, sinon les gens vont rire de nous ! » Je conclus mon récit mensonger en disant à mon interlocuteur : « Ne répète ces faits à quiconque, sinon . . . » Mais, malgré les interdictions, l'histoire fut quand même colportée çà et là.

Mais, mon frère était bien plus brave que moi. Quant à moi, je n'ai jamais été bien brave, mais je me menais à coup de volonté ; j'ai dû parfois me fermer les poings. J'avais peur mais je savais endurer parce que j'étais orgueilleux et entêté.

Un bon jour, donc, un dénommé Renaud, un vieux Français que mon père avait déjà embauché, avait acquis une grande ferme à environ sept milles de chez nous. La propriété était située à Thibaultville, alors que mon père demeurait à Sainte-Anne, tout près de la forêt.

Quand le vieux Renaud venait se promener à la maison, chaque été, il couchait toujours sur le foin, dans la grange. Nous autres, à la maison, nous couchions sous les combles ; mais quand il y faisait très chaud, nous prenions nos couvertures et déménagions dans la grange pour dormir sur le foin.

Ce soir-là, j'étais allé veiller en même temps que mon frère ; moi j'étais à pied, mon frère allait à cheval. À notre retour, au milieu de la nuit, j'arrivai avant lui à la grange de mon père. J'avais abrégé ma route en utilisant un petit sentier direct, mais mon frère avait dû suivre la route principale. Comme j'allais prendre

place sur le tas de foin, je heurte par mégarde, le corps d'un homme. Je constate que c'est le vieux Renaud, et je lui demande : « Ah ! Est-ce que je vous ai fait mal ?

– Non ! me répondit-il. »

J'étais à peine couché que mon frère arrive à son tour ; il dételle son cheval dans l'écurie. Puis, en voulant prendre une botte de foin pour nourrir son cheval, il agrippe, sans le vouloir, les pieds du vieux Renaud. Aussitôt, un cri de mort : « Hou ou ou ! C'est toi, petit haïssable !

– Non, non ! C'est moi, monsieur Eugène, c'est moi !

– Fais attention ! S'il avait fallu . . .

– Mais c'est vrai ! Si je m'étais servi d'une fourche . . . ! »

Mon frère voulut alors se ressaisir et faire voir qu'il n'avait pas eu peur : mais il avait eu la frousse de sa vie. Moi, sur mon tas de foin, je riais à m'en tenir les côtes.

* * *

Explication d'un fait attribué au diable

Quand les vieux du temps passé me racontaient des peurs, j'étais toujours intéressé à en savoir davantage. Je n'arrêtais pas de les questionner, si bien qu'ils étaient souvent obligés de me répondre. En fait, j'étais pas mal bavard et je le suis tout autant aujourd'hui – assez bavard que, souvent, je me demande si une femme peut rivaliser avec moi, dans le domaine du babillage !

Un métis me racontait une histoire dont les faits s'étaient passés au Lac du Diable. Savez-vous pourquoi on l'avait baptisé Lac du Diable ? Ce lac se trouvait, je crois, dans le sud du Dakota (É.-U.), ou dans les environs de cette région, là où on allait chasser le bison.

Un bon jour, donc, un groupe de chasseurs traversa le lac ; leurs chevaux, une fois lancés à l'eau, suivaient le radeau à la nage. Tout à coup, une des bêtes se mit à faire « tiok, tiok, tiok ! » Le pauvre cheval se débattait désespérément en projetant l'eau au loin, les pattes de devant hors de la surface du lac. Les hommes se demandaient angoissés : « Veux-tu bien me dire ce qu'il a ? » La bête finit par se noyer.

On prétendit par la suite que c'était l'œuvre du diable, mais on ne sut jamais exactement ce qui s'était passé. Pour ma part, voici comment cet accident pourrait s'expliquer, d'après ma connaissance des lieux.

Ce lac, d'assez grande étendue, devait renfermer beaucoup de poissons. L'hiver, pour soutenir les filets et attraper le poisson, on plantait de longues perches pointues. Une de ces perches a dû perdre son aplomb sous l'effet de la glace. Le

cheval s'est probablement enfoncé une perche dans le ventre ou le poitrail, d'où sa mort presque instantanée.

Dans la même ligne, je me souviens aussi d'un fait dont j'ai eu connaissance. Chez moi, un homme était allé en forêt, conduisant deux voitures. À son retour, il lui fallait descendre un côteau à pente très raide. Il guida le cheval de la première voiture, certain que l'autre suivrait. Aucun frein ne pouvait contrôler la vitesse des véhicules.

Les abords de la route étaient remplis d'arbustes à tiges très raides et effilées. Un des chevaux plongea dans le fourré et y perdit la vie. Une branche très acérée perfora la gorge de la bête et bloqua son système respiratoire.

* * *

CROYANCES ET MÉMOIRES

Conversion d'un métis

Fait raconté comme authentique, par M. Alexandre Desautels (89 ans) de Saint-Boniface, Manitoba, en août 1954.

Le conteur avertit l'auditeur que les métis ont leur parlure ; ils pensent en cri et traduisent en français.

Enregistrement no 569 c. Conte-type 1833 var.

Mecieu' Flaman était in vieillard qu'i' avè' in curieus' magniér' de parlé'. I' parlait comm' lés gens du pay', i' a longtemps, c'était plutô' enn' traduction. I' traduisait le sauvage en françè'. Alors ça donnait dés drôl's de combinaisons dans lés phras's, mé' . . . Le vieux pâssait pour in peu toqué, mé' l'mond' se trompè'. I' 'n n-était loin d'êt' toqué. C'étè' in vieux très intelligen.

Alor', il était âgé, mé' seul'ment qu'i' avait pâs d'mémoèr' beaucou'. Et pui', il y avè' enn' retrait' qui s'prêchait dans la paroèsse à c'temps-lâ. Alors la vieill', qui portait l'nom d'Nanett', c'était sa femm'. Nanette avè' été à l'ouvartur' d'la retrait'. Mé' l'vieux gu'y avait pâ' été.

Fait qu'en r'venan, 'a parlè' avec in jeune homm'. Lâ, 'a di' : « Ah ! 'a dit, c'ést b'en d'valeur que l'vieux soeill' pâs v'nu. 'A dit, si i' était v'nu, l'vieux chéti' ! 'A dit, j'sé's pâs si i' vâ v'nir !

– L'jeune homme â di', i' dit, m'âs l'en-'oueiller, moé ! »

Le vieu' était in peu superstitieux comm' beaucoup dés ancien. I' croyè' aux loups-garous p'is tou' cés chos's-lâ, aux windégo'. Alor', i' dit : « J'm'âs l'en-'oueiller, moé ! »

Il arriv' chez lui avec la mére, et p'i', hop ! « Bonjour, bonjour, mon jeune homm' ! Comment ça vâ ?

– L'aut' gu'i répond : ça vâ b'en !

– Ah ! assis-toé ! P'is quoi c'qu'i' y â d'nouveau ?

– Ah ! b'en, le jeune homm' dit : b'en, i' dit, j'ai été à la r'trait', lâ. P'i', i' dit, si c'ést vrai, i' dit quoi c'que l'pére â dit, tut' tut' tut' tut' tut' tut' tut' tut' tut' tut' tut' ! Attendez-vous [entendez-vous] çâ ? »

Ah, lâ ! Le vieux r'dress' lés oreille', i' savait pâs quo' c'é' . . . I' dit : « Quoi c'qu'il â dit ?

– Ah ! . . .

– I' dit, quo' c'qu'il â dit ?

– Tut', tut', tut', tut', tut', tut' !

– Ah ! chien, i' dit, quo' c' qu'il â dit ?

– B'en, i' di', il â dit, ceux-lâ qui f'raient pâs leu' r'trait', lâ, qu'il était pour leur arriver que'qu' chose !

– Ah ! ah ! chien, il â dit çâ ? »

Son patoi'[1] était toujours de dire « Ah chien ! » I' di' « Ah chien ! » I' se r'vir' du bord d'sa vieille. I' dit : « Nanett', j'cré' b'en que j'vâ' aller moé 'tou [itou][2] !

– Oui, tu fais b'en mieux, vieux chéti', d'vant tés enfants ! »

Ça fait qu''a l'réprimandait. Le vieux pâr', i' s'habille et pui', il arrive au presbytère. Et puis l'curé qui était lâ, in bon vieu', – i' ést p'us lâ, j'peux l'nommer – du nom de Giroux, mecieu' Girou', et le Pèr' d'la r'trait' c'tait le Pér' Dâzé, in vieu' ; in Pére oblât.

Alor', il arrive et p'is : « Girou' – i' portait . . . i' tutoyait presque tout l'mond' – Giroux, j'veu' allé' à confesse !

– I' di' oui, oui, vous allez gu'y aller. Tien, ici, l'Pér' Dazé, i' dit, j'vâs vous présenter l'plus vieux d'més paroèssien. I' di', il a b'en soixante-et-quinze ans, hein !

– Ah ! chien, j'connais[3] pâ', i' dit !

– Eh, b'en ! i' dit, Pér' Dazé, i' dit, vous avez dés privilége', i' dit, dans l'temps dés r'trait's, qu'on n'a pâ'. I' dit l'pér' Flamand n'a pâs fait' sa promiér' communion et pui', i' dit, s'il ést pour la faire, i' dit, vous pouvez l'examiner, p'is si vous croyez qu'i' peut la fair' . . .

– Ah ! i' dit, rent' !

– I' dit, j'connais pâs mon cat'chi'me.

– Ah ! i' dit, vous savé', i' dit, to'jours qu'i' y â in Dieu.

– Ah chien ! oui, i' dit, j'connais. Giroux m' l'â dit, p'i' i' di', asteur, l'défunt Monseigneur. »

Monseigneur Provenché', i' était mort, p'i' i' dit : « L'défunt Monseigneur, i' dit.

---

1. *Patois :* Façon de parler (locution, mot, juron) qui revient habituellement dans le discours.
2. *Itou :* Aussi. Vx fr. Itel.
3. *Connaître :* Je ne connais pas : je ne sais pas.

– P'i', i' dit, vous savez qu'i' y â in Dieu ?

– Oui. Mé' tout çâ, i' m'l'â di'. I' dit Nanette, i' di', alle ést si bête, i' di', i' connait pâs, lui. I' dit, tu 'oèr s'il ést bêt', mon Père. I' dit, j' l'en-'oueille au magasin charcher dés clou' à bardeaux, b'en, i' di', i' rapport' lés fich's. »

Dés fich's c'était dés grands clous d'six pouc's ; dans l' temps c'était dés clous tranchés, là, dés . . . Alors sa vieille était b'en bêt', mé' i' connaissait pâs dés clou' à bardeau' a'ec lés fich's.

Fait qu'i' dit : « Mé', i' dit, vous savé', i' dit, qu'i' y â t'oâs parsonne' en Dieu ?

– Ah, oui, chien ! J'connais ; Giroux m' l'â di'. I' di', asteur, l'défunt Monseigneur itou.

– Le Père ?

– Ah ! i' di', oui ! L'bonhomm', vous savez b'en.

– I' dit, le Fils ?

– Ah oui ! Asteur, i' dit, son garçon. Ah ! j'connais.

– I' dit, l'Saint-Esprit ?

– Ah chien ! I' dit j'connais pâ'. I' dit 'ted b'en Roussin, i' dit, connait, lui. I' di', il ést conseiller. »

Çâ c'était enn' point' qui poussè' à Roussin, vous savez . . . c'était pour enn' point' qui poussè' à Roussin.

Ça fait que : « Mé', i' dit, vous savé', i' dit, toujour', i' dit, qu'not' Seigneur ést mor' en croix pour nous sauvé'?

– Ah ! oui, i' dit, chien ! J'connais ! Mé', i' dit, chien ! c'ést sa faute !

– I' dit, comment çâ ?

– D'in pet, i' pouvait tous lés tuer ! »

* * *

Les Windégos

I' y avè' in vieux qui m'parlait dés histoèr' de loup-garou et pui', i' disait, son pére et avec son grand-pér' travaillaient dan in chantier.

Et pui', in bon coup, to'hours, c'était l'soèr après souper, tout l'monde été' autour d'la, d'la . . . i' y avè' enn' cambus'[4] dans l'milieu du chantier, lâ et puis le couq' [cook][5] fesè' à manger de d'ssus la cambuse.

---

4. *Cambuse :* Foyer rustique établi dans un camp de bûcheron.
5. *Cook* (angl.) : Cuisinier.

Alor', in bon coup, to'hours, la port' du chantier s'ouvre, et pui' in homm' tell'ment grand que i' marchait presqu'à quat' patt's, vient p'i' i' s'asseoit vis-à-vis la cambus' su' in banc qui était lâ, p'is, to'jours, la têt' gu'i touchait presqu'au plafond. In géan, enne espèc' de géant, loup-garou.

Alors le foreman [foreman][6] i' di' . . . i' parlait d'sè' [sept] langu's, lui, l'forman. Alor', il l'â interrogé dans lés sè' langue', et puis, pâs d'réponse. I' di' au cook, i' dit : « Denn's-y don à mangé', i' dit, t'ed b'en qu'i' â faim ! »

L'cook pren in grand plâ' [plat] à vaissell', lâ, qu'était pâs mal gran et p'i' i' met tout's lés rest's du souper dedan. Il arriv', p'i' i' s'met d'vant le géant, devant lui. Alors le géant s'mè' à deux mains, lâ, p'is mang', mang', mang', mange et p'is dans l'temps de l'dire, i' avait tout mangé c' qu'i' y avait dans l' plâ'. Et pui', i' y avait p'us r'guien. I' po'gn' le cook par lés deux patte' et p'is, crouqu' crouqu' crouque, i' mang' le cook. Ah, b'en ! J'cré' b'en que l'mond' sortait de d'lâ, hein !

P'is pâs longtem [longtemps] aprè', i' 'oeill' sortir le géan et pui' i' s'en allè'. I' app'laient çâ in Windégo, 'és aut's. Mé', in Windégo c'st in espèc' d'homm', de monst', Windégo. Alors le Windégo pârt p'is s'en vâ.

Alor', i' y avè' in peu d'nége [neige]. I' ont di', on vâ l'suiv'e. In qui dit, mon grand-pére était b'en connaissant là-d'ssu'. I' dit : « Lâ, i' di', on vâ attend in p'tit bout d'temps, p'i' i' di', on peu' attend' au matin minme. I' di' i' vâ s'endormir, lâ, p'i' i' dit tant qu'ça s'râ pâs digéré i' di', i' vâ rester lâ.

Alors, le lend'main matin, i's part'nt p'i' i's suiv'nt lés pist's. Comm' de fait' i's trouve' en d'ssour d'in arb' . . . enne espèc' de caban', lâ, p'i' i' dormait lâ. Le Windégo était là-d'dan, i' était lâ. I' ont pris dés chaîn's p'i' ils l'ont attaché b'en solid' p'i' ils l'on am'né, l'ont traîné jusqu'au chantier, p'i' ils l'on attaché au râ' in gros m'risié', ah ! in grô', i' avait t'oâs pieds de su' la souch', p'i' i' l'ont serré lâ.

Et p'i' i's gu'i ont détaché enn' main ; i' po'gnait dés m'risiers, lâ, qu'étaient gros comm' ma jamb', lâ, p'i' i' tordait çâ comme r'guien en tout'. Ça fait que, to'jours qu'i's sont parvenu' à l'fair' mourir. I' dit qu'i' s'souvient pâs quoi c'ést qu'son grand-pére a fait', mé' to'jours ça tuait le . . . i' connaissait çâ.

Alor', i' m'contait çâ, moé, p'is j'étais pâs b'en b'en croyan. I' di' i's vienn'nt pâs si gran . . . i' y en â par icitt', mé', i's vienn'nt pâs si grands.

– J'ai dit, quand in Windégo vien au mond', sa mér' l'prend p'i' all' l'accroche au bout d'in arb' ; p'is tant qu'lés pieds touch'nt pâ' à terre, i' march' pâ'.

– Ah ! i' dit, c'ést d'minm'.

– J'ai dit, b'en dan 'a provinc' de Québec, le boâ'ést b'en plus grand . . .

---

6. *Foreman* (angl.) : Contremaître.

– Ah ! i' di', oui, i' dit, du grand boâs, pâs comm' par icitt'.

– J'ai di', icitt', quand il ont neu' pieds, c'ést dés grands ! »

* * *

Peur engendrée par les Windégos

C'ést lâ où c'que j'ai plus ri ! C'était dans l'nord, j'faisais la trait' d'la fourrur' dans l'nord, chez lés sauvage'.[7] Alors, j'avè' in sauvag' comm' guide, et pui' on travarsè' in lac sur lequel i' avait, d'temps en temps, dés îl's.

Fait qu'on a campé sur in îl'. Commençait déjà . . . on â campé sur in île. Et puis, le lend'main, – le sauvage était toujour' agité dans la nuit, j'savais pâs qu'est c'qu'il avè' – I' di' . . . ça fait qu' j'y d'mand', mé', j' gu'i dit : « Quoi c' t'avais ?

– B'en, i' dit, j'voulais pâs t'dir', mé', i' dit, j'aimais pâs çâ, coucher lâ, i' dit, su' l'îl', lâ.

– J'ai dit, pourquoi çâ ?

– I' dit, tu connais Sunday MacKay ?

– J'ai di', oui !

– B'en, i' di', enn' foi', icitt', c'était en été, i' di', on a attendu [entendu], i' di', in Windégo ! »[8]

Windygo ! i' parlè' en sauvage. I' di', ah ! J'ai di' : « Ah ! j' cré' pâs çâ, moé !

– Ah ! i' dit, c'ést vrai !

– Oui, oh ! »

J'en n'ai pâs fait d'câs. Quand on ést r'venu d'not' voyage, on ést arrivé, on â pâssé lâ. P'is justemen encôr' l'heur', de campé', et puis, j'avais 'tendu dés collets pour lés lynx.[9] J'ai été 'oèr, j'avais r'guien. J'ai dit : « Tu vâs t-en allé' en avant, lâ, p'i' on vâ camper. » J'ai dit : « Vâ-t-en en avant, p'is choési' enn' place. »

I' pârt, p'i', oh ! à pe' près comme . . . à pe' près comm' . . . 'ted b'en, quat' cinq cents varge', i' di' . . . i' y avè' in îl' p'is l' ch'min détournè' in peu. J'ai di', avant qu'il arriv' lâ, j'ai di', i' vâ aller trop loin t'ed b'en, on camp'râ pâs b'en b'en loin de d'lâ. J' gu'i crie : « Heille ! Bon, j'dis, j'm'âs l'laisser fair'. »

Ça fait qu' pâs longtem après, je l''oè' r'virer qu'i' s'en v'nè' p'i' i' s'en vien à moé. P'is j'voulais l'tester p' 'oèr si i' était peureux. J'ai dit : « Pourquoi c'tu r'vire' ?

---

7. *Sauvage :* Indien.
8. *Windégo :* Monstre imaginaire très cruel et que l'on ne peut pas tuer avec une arme.
9. *Lynx :* Quadrupède carnassier auquel les anciens attribuaient une vue très perçante.

– I' dit, tu m'âs pâs crié ?

– Non, non ! »

Wittékô ! Ah ! c'été' in Windégo qui avait crié. In Windégo qu' avait crié. To'jours, fait que : « Ah ! i' dit, t'âs pâs crié, toé ?

– Non.

– C'ést drôle, i' dit. C'st 'ted b'en lés loups.

– Ah non ! c'tait pâs comme in loup. »

J'ai di' . . . ah ! i' m'â' pâs laissé [quitté]. On s'st en-allé. On â laissé fair' lés chiens tranquill'ment. P'i' on ést arrivé lâ où c' qu'on avait campé. P'is général'men, on camp' jamais deux fois su' la minm' couch'. Vous savez quand on couch' . . . vous avez campé déjà . . . quand on couch' su' la neig' général'ment, jamais quand vous r'venez, quand minm' que parsonne ont couché lâ, on couch' pâs lâ. On fè' in aut' camp'ment neu', parc' que quant' on ést parti, ça gèle et p'is le froid rent'. Tandiss' que quand la neige ést nouvell'men ôtée, on sent pâs l'froid. On met dés broch's p'i' on sent pâs l'froid. C'pour çâ qu'on . . .

Alor', on arriv' lâ, p'is j'ai di' : « Ah ! on vâ campé' icitt' ! » I' dit, tout' suite, i' prend son sac p'i' i' s'jette en arguiér', pour couché' en arguiér' du ch'min. P'i' on 'tait comm' couché su' l'long du ch'min. Bon ! j'ai r'guien dit, mé' . . .

Ça fait qu'avant de m'coucher, j'prends ma carabin' p'is j'la mets . . . J'ai dit : « Si l'Windégo vient, tu 'oèr çâ, qu' m'âs l'arranger, moé !

– Ah ! battâ ! Tir' pâs d'ssu'. On devrait pâs tirer su' in Windégo !

– J'ai dit, m'âs l'arranger. »

Fait qu' j'laiss' ma carabin', p'is j'ai dormi. P'is pauv' guiâb', j'y ai jamais dit qu' j'y avais joué in tour.

Auditeur : Ah ! i' ont peur de d'çâ comm' çâ ?

– Ah ! oui. Ah ! oui !

– Ça s'ést répandu su' 'és sauvage' ici c'te croyanc'-lâ.

– Ah oui ! Assez ! Ah ! oui ! »

Ah oui ! P'is tout' . . . si in chien meur' accidentell'ment, lâ, i's mett'nt çâ su' l'dos du Windégo.

* * *

Superstition

Enn' fois justement, c'était dans l'printem, et pui' on fait la chasse aux outard's ; dés outarde' arriv'nt lâ sur la glac', lâ. Il' arrive' en raquette. En raquette,

et puis quant' ça commence à dég'ler, b'en, i's vont dans dés place' où c' qu'i' y â dés joncs, p'i' i's mang'nt çâ, dés racin's . . . pâs dés racin's, mé' . . . i's s'nourriss'nt de que'qu' magniér'.

I' avè' in sauvag' qu'avait tué deux outarde' et p'is j'étais campé, j'avais mon camp' pâs loin d'eux aut'. I's m'invit'nt pour manger . . . p'is quand leu' premier gibier de minm', j'ai dit leur cavern' [cabane], lâ, c'était pâs séparé, mé' c'tait tout d'in plain-pied, p'i' i' avait dés châl's, dés couvarte' étendues partou' à terr'.

Ça fait que j'demande à in, j'ai dit : « Mé', pourquoi çâ, don ?

– Ah ! i' dit, quant' on mang' le premier gibier de minm', i' dit, jamè' on jett' . . . faut pâs que si on échapp' que'qu' chose à terre i' dit, ça nous port' malchanc' ! »

Ça fait qu' mé', avant çâ, avant qui... pour pâs que r'guien tombe à terre, i' m'était v'nu in grain d'plomb dans la bouch', lâ ; j'eul l'prends p'is j'eul l'jett'. « Fais pâs çâ, t'en auras pâ' ! Ah ! c'était in catholique et p'is, j'ai dit : « Tu cré's pâs çâ, toé ? » Je l'laiss' de minm'.

Le lend'main, i' fesè' in gros vent p'is lés outard's passaient pâs beaucou'. Alor' eux aut's parte', et p'i' i' y avè' enn' p'tit' riviére enteur deux lacs. J' m'en vâs... j' lés laisse aller p'is j'emmèn' més chien avec moé. Et p'is j'avè' emporté in lunch[1] ; vers midi, j'fè' in feu p'is j'fais du thé p'is j'me mè' à manger.

P'is comm' j'étè' après manger, j'entends, hop ! P'is j'ai di': « Enn' band' ! » Quand i' 'oeill' lés chien ou que'qu' chos', ça lés attir', v's savé'. I' ont pensé, i' étaient v'nues pour se j'ter, mé', i' avait dés arb's. J' po'gn' mon fusil, p'is j'ai eu l'temps r'guien qu'de tiré' in coup, p'is j'en tue un' ; ça fait qu' j'la mets d'côté. Et puis pâs longtem aprè', in sauvage arrive, i' avait câssé son fusil, p'is... j'avais mis mon outard' de côté.

I' pâsse in canâr' au vol p'is j'tir' p'is j'en tue in. « Quiens, j'dis, vâ l'chercher ? » Ça fait qu'i' avait rien, i' avait tué 'ienqu'in p'tit plevier [pluvier]. Ça fait qu'lés aut'e' arriv'nt p'is s'en r'tournè', i' avaient r'guien. Ça fait que, i' y avait deux sauvag's qu'étaient avec moi, et p'is j'avais mis dans mon sac tous més gibiers. J'avais tué t'oâ' ou quat' canâr' et p'is mon outard', j'avais mis dans l'sac.

On arriv' : « B'en, j'dis quoi c'qu'on vâ mangé' ? » Ah ! j'avais mon sac sur le do', i' était pâs vidé encôr'. J'ai dit : « Dés canârds, dés p'tits pluviers ? »

Ah ! dés canâr', eux aut'e' en mangeaient pâs. Bon, j'ai dit : « Dés outard's ?

– Ah ! kiss pinn, kiss pinn ! Ça veut dir', si, si... kiss pinn' niskoc ! i' dit. »

Ça fait que j'prends mon sac, p'is je l'vide, in outard', p'is més canârds, j' m'en rappell' pâs combien. Oué ! J'avais trouvé çâ. P'is r'marquez b'en qu' j'étais l'seul blanc, – j'su' pâs b'en blanc, mé' – l'seul blanc d'la band'. Ça fait qu'i' dit ; p'is mon gârs qu'étè' ... à qui j'avais voulu donné' in canâr', avait pâs voulu l'accepter.

---

10. *Lunch* (angl.) : Collation, repas léger.

Fait que j'pârs p'is j' m'en vâs p'is j'jett' le canârd p'is j'distribue, quoi c'que j'avè', aux sauvage' et puis j'gard' mon outard' tout naturell'ment. Ça fait que, ça rest' lâ, ça rest' de minm'.

Mon gârs dit, j'ai dit : « Tu 'oè', hein, j'ai dit, tu dis qu'ça porte [malchance] ... i' y a 'ienqu' moé qui a j'té' in grain d' plon [plomb] à terr' p'i' i' y â 'ienqu' moé qu'âs tué que'qu' chos'. J'ai dit, tu 'oè', hein, qu'vous êt's superstitieux ! »

Des peurs : *feux-follets, loups-garous*

B'en, dés feux-follets, c'ést un' chos' qu'exist' naturell'ment. C'ést pâs dés superstitions. C'ést in gaz qui sort d'la terre, et p'is j'en ai vu moi-minm', j'en ai vu un' foi'.

In année, j' m'en rappell' pâs ... de l'année, mé', i' y â longtemps de d'çâ. C'était ... j'pouvè' a'oèr comm' seize à dix-sept ans peut-êt'e. I' y avè' in homm' qui faisait du foin dans enn' plass' qu'i' app'lait « lés fourch's ». C'était lâ où la rivièr' d'la Sein' débordè' et puis ça faisait dés moskegs, dés place' avec dés marè' et puis c'tait dés bonn' plass' [places] pour le foin.

Alor', i' fesait du foin. P'i' in sam'di, i's sont partis pour s'en v'nir chez eu', i' étè' à pe' près ... ça s'trouvè' à pe' prè' à... à quat' mille', à pe' près, t'oâs quat' mille'. Et puis' il avè' in fusil qui était dans un' charrette ; et pui' en manœuvran, i' a tiré le fusil p'is le fusil a parti p'i' il l'â frappé dans l'corps, j' pens' c'ést dans l'bâs du vent', lâ. To'hours qu'il ést mort de c't accident-lâ.

Et puis, l'année d'ensuit', c'était in année d'sèch'ress', et puis dans cés plass's-lâ, i' avait dés source' et puis l'eau, l'eau courpi' [croupit]. En tou' 'és câ', i' avait dés gaz qui s'échappaient, qu'on voyait quand qu'le tem [temps] était b'en calm', p'is plusieurs lés ont vus.

– Dans l'nord, çâ, dans l'nord du Manitoba ?

– Non, non. Icitte à Ste-Ann' dans l'Manitoba. Dans l'nord j'ai vu d'aut' chose, i' dit, pâs mal extraordinaire. »

Alors, c'était in année d'sèch'ress' et puis lés gaz paraissaient d'minme. Et p'i' i' y en a qui ont vu çâ, p'i' i' ont dit, c'ést la lumiér' du vieux Ducharme. Ils l'savaient pas. Ça fait qu'n'us aut's, chez nous, c'st-à-dire, on savait c'que c'était, parc' que mon père en avait vu dan enn' plass' tout opposée, tout près d'chez nou', à pe' près deux mill's de chez nous.

I' y avè' eu enne r'sourc' p'i' in jour, in soèr', i' r'venait du foin p'is le tem [temps] était b'en calme, i' était avec in ... i' avè' in homm' qui travaillait chez nou', in nommé Jodouin. Et p'i' i' avaient chaquin leu' voéture. Et p'is tout d'in cou' [coup] i' ést arrivé enn' lumiér' qui s'ést en-v'nue à 'és aut', et p'i' alle a pâssé... alle a fait l'tour d'la charg' de foin de mon père, assez que Jodoin ést débar-

qué. I' pensait qu'le feu était pris d'dans p'i' ... Et puis ça s'st en-allé p'us loin, p'is ça a tombé.

Alor', à la minm' plaç', moé, avec in d'més beaux-frère', on avè' été veillé' ché' in d'més onk' [oncles], et p'i' on s'en v'nait p'is c'était in temps b'en calm'. Tout d'in cou', on â aparçu – mé' j' savais – I' dit : «Qu'est c'ést çâ, don ?

– C'fait qu' j'lui ai dit, j'ai dit, c'ést dés feux-follets, c'ést in feu-follet. »

On l'â vu monté' à peu près la hauteur d'la méson à peu près, p'is flac ! i' a tombé. Lui... j'savais qu' c'était in feu-follè'. Alor' eux aut's qui l'savaient pâs, qu'avaient pêur d'in feu-follet comme d'enne affair' b'en effrayan, i' disè', i' ont vu la lumiér', p'is l'monde en avait peur. I' y en avait qui faisaient lés brave', i' disaient qu'i' avè' été, p'i', au d'van, i' avaient vu lés feux-follè', i' 'és avaient couru avec dés ch'faux p'i' ils l'avaient presque r'join et p'i' ah ! in tâs d'histoèr's qu'i's fesaient.

Alor', in bon coup, to'jour', i' y en â in qui m'di', i' di', i' prétendait qu'i' avait vu, hein, i' dit : « Parl'-moé-z-en pâs. Parl' pâs d'çâ d'vant mon frér' surtou'. – In idée de fou comm' te'jours, t'sé's –

– I' dit, quoi c' c'ést ?

– Ah ! j'dis, j'ôs' pâs l'conter, parc' que si mon frére l'savè', i' m'battrait, j'cré's !

– Quoi çâ ? Cont'-moé-lé !

– B'en, j'ai dit, si tu veux pâ' en parler, m'as te l'conter. J'ai di' – i' savait qu'on avè' in lô' [lot] à foin qui passait dans la prairie à peu prè' à enn' coupell' de mill's de cés plass's-lâ, mé', plus au sud. – J'ai di', on s'en v'nè' avec dés charg's de foin. Tout d'in coup, j'ai di', on aparçoè' enn' lumiére. I' di', ah ! mon frére, i' di', i' dit : « C'ést-tu que'qu'un qui s'en vien avec in fanal ? »

Ça s'en v'nait p'is c'ést arrivé p'is ça fait' tout l'tour de n'us aut's. P'is mon frére a pris sa fourch' p'is lâ, i' s'ést lancé, mé' c'tait parti, p'is ça a disparu. Ah ! p'i' i' a couru après. P'is j'ai dit, mon frére a eu tell'ment pêur qu'i' disait : « Parl's-en pâs parc' qu'i's riraient d' n'us aut's ! P'i' i' dit dis-lé pâs, parc' que... » Alors, ça a parti d'minm'.

Mé', il ont pâs t'nu la parole ; i' y en â qui l'ont répété. « Parlez pâs d'çâ d'vant mon fér' ! »

Mé', un' fois mon frére, i' était brav' ; b'en plus brav' que moé. Moé j'ai jamè' été b'en brav', mé', j'me forçè'. I' a eu dés foi', à m'farmer lés poings, p'is j'avais pêur, mé' j'toffais [to tough][11] p'is j'étè' orgueilleux, p'is fou avec çâ.

Ça fait qu'in bon cou' [coup], i' y avè' in vieu', in nommé Renau' [Renaud] in vieux Français qui avait travaillé chez nou' ; i' avait travaillé l'jardin, tout çâ.

---

11. *Tough* [to] (angl.) : Endurer.

P'i' i' avait pri' in hômested [homestead][12] à pe' près six à sè' [sept] mill's de chez nou'. À Thibaultville qu'i' avait pris çâ, mé', n'us aut', on était à Ste-Anne, au bord du boâ'.

Alors, quand i' partait de chez lui pour v'nir... i' v'nait toujours coucher chez nous. C'tait en été et pui', i' v'nait p'i' i' couchait dans la grange, i' y avait te'jours du foin. P'i' en été, i' fesait chau', on couchait dans le haut d'la méson, n'us aut'. Et p'i' on trouvait çâ qu'i' faisait chau'. Alor', on prenait nos couvart's, p'i' on couchait su' la tass'rie[13] dans la grange.

Et pui', in bon soèr, to'jour', on avè' été veiller tous lés deu'. Et puis, lui, i' avait son ch'fal – i' était v'nu avec son ch'fal pour veiller, – mon frére était v'nu veillé' avec son ch'fal ; p'is moé, j'étè' à pied. Ça fait qu' j'ai parti et p'is j'passè' à travers, lui follait qu'i' pâss' par le ch'min p'is moé j'piquè' au plus court. Fait qu' j'étais rendu avant lui. Et pui', en allant pour passer pour aller m'coucher, j'ai pilé su' l'vieux. Mé', tout suit', j'ai pensé qu' c'était le vieux Renaud. « Ah ! j'ai dit, j' vous ai fait mal ?

– Non ! »

Fait que j'me su's couché. P'is presque tout' suite après, mon frére arrive et p'i' i' met son ch'fal dedans l'écurie. I' vient pour prend' enn' brassée d'foin pour donné' à son ch'fal, p'i' i' po'gn' le vieux R'naud. « Hou ou ou ! C'ést toé, i' dit, haiguissab' [haïssable] ! Tu parl's d'in cri d'mort.

– I' dit, non, c'ést moé, mecieu' Eugène, i' dit, c'ést moé !

– Pourtan, i' dit, fait's pâs ça ! I' dit, si i' avait foulu...

– Mé', c'ést vrai ! »

Là i' voulait se r'mett', pâs faire 'oèr qu'i' avè' eu pêur ; i' avè' eu pêur. J'étè' éclaté d'rir', moé, j' m'en t'nais lés côt's, v's savé'. I' dit : « Mé' c'ést vrai, s'il avè' eu enn' fourch' vous savez... »

* * *

Explication d'un fait attribué au diable

Les vieux de l'ancien temps, lâ, racontaient que le Lac du Diâb'... J'demandais, j'étais to'jours curieux, moé, j'ai encôr'. Et p'is j'aimè' à parler pâs mal et p'is j'lés faisais parler, p'i' à forç' de parler, fallait b'en qu'i's m'répond'nt. J'su's qués'ment pâs mal de minme encôre ! Assez que souvent j'dis qu'i' a pâs d'femm' pour nous bîter [beat][14].

---

12. *Homestead* (angl.) : Grande propriété terrienne dans l'Ouest canadien.
13. *Tasserie* : Partie de la grange où l'on entasse le grain ou le foin.
14. *Beat* [to] (angl.) : Battre, surpasser, vaincre.

Au Lac du Diâb'e, i' y en avè' in qui m'contait que ça peu' a'oèr arrivé – c'était in métiss' qui m'racontè' – in métisse. I' disait que le Lac du Diâb', savez-vous pourquoi qu'il on app'lé çâ le Lac du Diâb' ? J'crois qu'ça s'trouv' dans l'Dakota, oui ! Ou dans le sud de Dakota, en que'qu' pârt, lâ, to'hour. Dans lés plaç's que où il allè' à la chasse aux boff'lo [buffalo].[15]

P'i' in bon coup, to'hour', il' ont parti pour travarser le lac, et puis dés animaux, lés ch'fau', ils lés j'ttè' à la nâg' p'i' i's lés faisaient suiv'. Et puis quand i' étaient parti', i's suivaient.

Alor', in bon coup, to'jour', in ch'fal qu'i' a commencé, tiok, tiok, tiok ! p'i' i' faisait r'voler[16] l'eau en l'air, p'is lés patt's ques'ment sorties, p'i', i' s'ést débattu. I' ont dit : « Qu'est-c' qu'il â ? » I's savaient pâs que c'que . . . Et p'i' i' a fini par se noyer.

Et pui', i' ont dit qu' c'était l'diâb', mé', i' ont pâs su'. Mé', j' me d'mand' ! Ça peu' êt' ceci. Moé... parc' que j'ai vu... c'étè' in lac, i' d'vè' y avoèr du poèsson ; je l'sé's pâs, j'ai pâs jamè' été su c'lac-lâ, mé', c'tait in assez grand lac. Quand i's tendaient dés rê' [rets] en hiver i's plantè' enn' parche, et p'is c'tte parch'-lâ â probablement, par la glaç', canté, et p'is le ch'fal s'ést planté dans l'vent' ou dans...

J'ai vu chez nou', in homm' qu'avè' été au boâs, p'i' i' avait deux voéture', et p'i' i' y avè' in côteau ; lâ, où c'la pente était assez longue. Et p'i' i' a parti a'ec sa premiér' voéture et p'is lés aut's suivaient. P'i' i' avait rien pour lés arrêter, p'is c'tait tout' dés p'tit's parch's fin's, vous savez. P'i' i' y en â enne, 'a s'ést planté enn' parch' dans l'gorgoton,[17] lâ. Et pui', alle â rentré, p'i' alle a tombé mort' lâ !

---

15. *Buffalo :* Animal sauvage des plaines : *bison*
16. *Revoler :* Projeter au loin, rejaillir.
17. *Gargoton :* Gorge, trachée-artère.

5 – LÉGENDES

La soirée des morts

Mon grand-père Benjamin avait un employé, François Carrière, je crois, qui allait veiller chaque soir. Une fois – c'était la veille de la Toussaint[1] – le jeune homme se préparait à sortir, mon grand-père lui dit : « Où vas-tu donc ? Où vas-tu, ce soir ?

– Ah ! je vais faire une course à Saint-Boniface !

– Reste donc ici ; nous allons plutôt réciter le chapelet ! C'est la soirée des morts : on dit son chapelet et l'on sacrifie ses sorties, le soir des morts ! »

Le jeune homme fait fi du sermon ; il prépare la jument trotteuse – une jument que mon grand-père Benjamin utilisait dans le temps, pour la chasse au bison – il saute en selle en écoutant un dernier conseil : « Au moins, ne veille pas trop tard !

– Ah ! non ; je n'irai pas très loin ! »

L'employé décampe au galop de sa monture, passe par la Coulée-des-Plouffe devant le cimetière des Indiens, et s'en va veiller à Saint-Boniface. Vers minuit, le veilleur pense à reprendre la route du retour. La jument file au galop vers la demeure du grand-père Benjamin. Aux approches du cimetière, l'animal dresse les oreilles, lève la tête et courbe l'échine. Le cavalier lui applique une tape et voilà la jument lancée au grand galop. Soudain le jeune homme se retourne la tête ; il aperçoit, à deux ou trois pieds derrière le cheval, un homme qui portait une pelle sur son dos. Il s'en fallait de peu qu'il touchât l'animal, et pourtant c'était un trotteur. « Eh bien ! mon garçon, si tu veux courir, je vais t'en donner l'occasion ! » Il commence à fouetter la jument, puis fouette la jument . . .

La maison de grand-père était bâtie sur le sommet d'une colline. Tout en grimpant la côte à grande vitesse, le cavalier se retourne la tête ; l'homme à la pelle était disparu. La peur saisit le cavalier. Il ouvre la porte de l'écurie, y fait entrer la jument et l'abandonne bride en tête, selle sur le dos, sans même attacher l'animal dans sa stalle. Carrière se précipite dans la maison, tout pâle, tout tremblant. Le vieux et la vieille lui demandent : « Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu as ?

---

1. Il s'agit de la soirée des morts.

– Je n'ai rien !

– Et la jument ? Je t'ai vu arriver... La jument, où est-elle ?

– Elle est dans l'écurie... »

Le jeune Carrière commence à grimper dans l'échelle pour aller se coucher au deuxième étage : à ce moment, il n'y avait pas d'escalier. Il commence à grimper dans l'échelle, mais avant d'arriver à l'autre plancher, la nervosité lui paralyse un pied ; le jeune homme manque un échelon, et culbute au pied de l'échelle. Mon grand-père Benjamin le prend par le bras : « Mais qu'as-tu donc, lui demande-t-il ? Es-tu malade ? Qu'est-ce que tu as ?

– Je n'ai rien !

– Eh bien ! monte te coucher ! »

Le vieillard l'aide à grimper l'échelle, s'assure qu'il est au lit, et se dirige sans tarder vers l'écurie, le fanal en main. Il y trouve sa jument dans un état d'épuisement voisin de la suffocation, tellement le cavalier l'avait fait courir. Il s'empresse de faire sortir l'animal au grand air, lui retire sa bride et sa selle, et le reconduit à sa stalle, en répétant : « Bougre de bougre ! Il a épuisé ma jument ! »

Le lendemain matin, il s'empressa de causer avec le jeune Carrière : « Ecoute, François, qu'est-ce que tu as vu, hier soir ?

– Eh bien ! J'ai vu un homme ! Ce matin, je vais vous dire la vérité ; hier soir, je ne pouvais pas rassembler mes idées. Je n'ai pas pu dormir de la nuit ; je me suis reposé, mais je n'ai pu fermer l'œil. J'ai été poursuivi par un homme qui se tenait tout près de moi et de la jument. J'ai décidé de le faire courir. À partir du pont Racette, dans les parages du cimetière, j'ai utilisé mon fouet, et j'ai fouetté, fouetté la jument jusqu'à la côte qui monte à la maison. Ici, je me suis retourné ; le revenant avait disparu, mais la peur m'a rendu fou.

– Ecoute, mon garçon ! C'était une soirée qui aurait dû être consacrée à la prière et non à une veillée de divertissement ! »

Le grand-père Benjamin en profita pour lui servir une bonne leçon.

* * *

Une résurrection

Une femme était morte depuis quinze jours. La famille Riel était dehors près de la maison, le vieux Riel et son frère Joseph. Cette famille possédait des chiens très irascibles, ah ! des chiens dangereux !

La femme s'en vint, un voile blanc sur la tête, les mains jointes sous le menton, passa chez les Riel très près des chiens ; pendant ce temps, les chiens allaient se coucher en silence sur le banc de sable qui entourait le solage de la maison. Les chiens n'ont manifesté aucune agressivité, ils n'ont pas aboyé, ils n'ont tenu aucun

compte de la femme. Celle-ci a descendu à La Pointe, près de chez les Vermette et les MacPharson. Toute la famille Riel la suivait des yeux.

Dès que la revenante atteignit la rivière, elle est devenue invisible. Quelques instants plus tard, on l'aperçut sur l'autre rive, montant la côte, sur la Pointe-à-Saint-Maur. Toutes les gens de la Pointe, les Saint-Maur, les Nesbitt ont pu la voir.

Ces événements se sont déroulés ici, à Saint-Vital, dans la région du sanatorium actuel, au deçà de la rivière. Ma femme a assisté à cette apparition, de même mon beau-père, Alexandre Riel ; mon oncle Joseph et ses enfants ont tous pu contempler le même spectacle.

* * *

Le cheval bâtisseur d'église

Du temps de monseigneur Provencher, des ouvriers avaient commencé à charroyer du bois pour ériger l'église de Saint-Boniface. On transportait le bois en traîneau, l'hiver, de Sainte-Anne à Saint-Boniface. Tout à coup, le transport des matériaux fut interrompu.

Quatre ans plus tard, arrive monseigneur Taché sous la direction duquel on décide de continuer la construction de l'église. Trois ou quatre jours s'écoulent ; un cheval noir apparaît tout à coup à la porte de l'écurie. Les ouvriers en ont averti monseigneur Taché : « Il fait froid, et le cheval tremble dehors ; ne serait-il pas prudent de le laisser entrer ?

– Vous pouvez lui ouvrir la porte, mais ne le soignez pas au grain. Attachez-le et laissez-le se tirer d'affaire ! »

Les employés se sont occupés de l'animal. Le lendemain, monseigneur Taché dit aux ouvriers : « Allez atteler le cheval noir et rendez-vous à la forêt pour en ramener du bois de charpente. Mais ne lui enlevez jamais sa bride ! Aussi longtemps que vous emploierez cet animal, laissez-lui sa bride. »

On transporta du bois pendant trois semaines ; les charretiers plaignaient ce pauvre cheval que l'on obligeait de tracer la route dans la neige, de Sainte-Anne à Saint-Boniface. Le cheval prenait toujours la tête du défilé de huit traîneaux. Dans ce temps-là, on se servait de traîneaux pour transporter le bois. Il faisait froid, la neige était épaisse, le cheval noir traînait sa charge à grands pas en traçant la route aux autres attelages. Une fois arrivé à l'écurie, on dételait le cheval ; monseigneur Taché ne cessait de répéter à propos de l'animal extraordinaire : « Ne lui enlevez pas sa bride ; donnez-lui du foin et de l'eau, mais ne lui enlevez pas sa bride ! »

Un peu plus tard, l'équipe des ouvriers retourne à la forêt et commence à augmenter la charge du cheval noir. De jour en jour on augmentait le nombre de

billots de la charge ; après trois ou quatre voyages, le cheval noir tirait un traîneau quatre fois plus pesant que celui des autres chevaux. Il s'avançait toujours à grands pas sans montrer de signe de fatigue.

Un bon jour, les ouvriers se consultèrent et prirent une décision : « Il y a toujours un bout à abuser de cette pauvre bête ! Enlevons-lui sa bride et libérons son cou de la corde qui l'enserre ! » Dès que le cheval fut privé de sa bride, il disparut avec la rapidité de l'éclair. Les ouvriers s'écrièrent : « Où est le cheval ? Où est-il ? Tu ne l'as pas vu passer ? »

L'un d'eux court au presbytère et s'écrie : « Monseigneur, le cheval est disparu !

– Où est-il allé ?

– Eh bien ! quelqu'un lui a enlevé sa bride, et il. . .

– Ah ! je savais que c'était le diable ! C'était le diable qui était à notre service. Vous auriez pu lui déposer toute la charpente de l'église sur le dos, il l'aurait transportée ! Mais pourquoi lui avoir retiré sa bride ? Je vous l'avais pourtant défendu ! »

Les ouvriers cherchèrent mais en vain l'animal disparu. C'est un récit de mon défunt père qui a été boulanger pour les constructeurs de l'église de Saint-Boniface.

* * *

Le cheval noir et le buveur

Cette histoire d'un autre cheval noir me vient d'un Sauvé, le vieux Iroquois Sauvé. Il demeurait avec sa vieille précisement à la chapelle, sur cette ferme-ci, mais près de la grand'rivière.

Leur fils était allé travailler en ville et en était revenu ivrogne. Sa vieille mère, une bonne vieille, ne cessait de lui répéter : « C'est assez ! Cesse de boire ! Tu peux en mourir. . . ! »

Un soir de tempête et d'orage le fils Sauvé, encore ivre, part à pied sur la route. Une fois rendu à la Coulée-à-Boyer, comme on l'appelle, il se trouve face à face avec un cheval noir, un gros cheval noir. Le jeune ivrogne commence à flatter l'animal, puis met dans sa poche le sac à tabac qui pendait à sa ceinture, dénoue sa ceinture pour en faire une bride au cheval ; il saute sur le dos du coursier et le voilà parti !

Après une bonne randonnée, il revient vers la maison paternelle ; la cour était entourée d'une clôture de perches dont l'une servait de barrière. Le cheval fonce dans la clôture, brise la perche qui fermait l'entrée ; le cavalier saute à terre. A sa grande surprise, il ne retrouve que sa ceinture. Plus de cheval !

Le jeune homme fonce au pas de course vers la maison ; il brasse la porte en criant. Du dedans, sa mère lui répond : « Qu'est-ce que tu as ? Tu es encore ivre ! Qu'est-ce qui le fait crier ainsi ? »

Elle ouvre la porte, elle aperçoit le jeune homme, la figure blanche comme du lait. « Mais qu'as-tu vu, lui demande la vieille ? Qu'as-tu vu, je t'en prie ? » À cette époque on ne disposait pas encore de lampes, mais de simples chandelles composées d'une guenille entourée de graisse. Elle allume une chandelle, et, toute bouleversée, elle pose encore sa question : « Mais qu'est-ce que tu as donc vu ? »

Il lui raconte son aventure avec le cheval noir. « Voyez, lui dit-il en guise de preuve, voyez, ma ceinture est encore toute imbibée d'écume de la gueule de l'animal. J'avais utilisé ma ceinture comme mors de bride. . .

– Mais, mon garçon, c'est le diable que tu as rencontré ! Tu es revenu sur le dos du diable ! C'est assez pour avoir peur ! »

Le vieux Sauvé concluait qu'il s'agissait du même cheval noir qu'avait utilisé monseigneur Taché. C'était le même cheval. D'ailleurs le bon monseigneur employait plusieurs ouvriers qui aimaient à boire. Vous comprenez pourquoi ce cheval apparaissait dans ces parages.

Le récit que je viens de faire fut rapporté à monseigneur Taché ; ce dernier en avait fait le sujet d'un sermon.

LÉGENDES

La soirée des morts

Légende racontée en août 1954, à St-Vital (près de St-Boniface), Manitoba, par Amable Allard, âgé de 73 ans. L'informateur était le fils d'Octave Allard, natif des Trois-Rivières, Québec, et de Geneviève White (métisse) de Ste-Agathe, Manitoba.

Enregistrement no 577.

Mon grand-pér' Benjamin, i' dit, son homme, i' avait... courâillait tou' 'és soèr'. In bon cou' [coup], i' pârt pour la veill' d' 'a Toussaint... la veill' d'la Toussaint.[1] P'i' i' dit : « D'où c' tu vâs, lâ, i' dit, d'où c'tu vâs, lâ ?

– Ah ! i' dit, j' m'en vâs faire in tour, i' di', à St-Boniface.

– Ah ! i' di', on vâ dir' le chap'let p'utôt, p'i' i' dit, la soèrée dés morts, p'i' i' di', on vâ dir' l'chap'let. P'i', i' di', on courâill'[2] pâ' l'soèr dés morts. »

Dans la coulée d'Boyer, qu'i' app'laient, lâ, la coulée d' Plouff' plutô', i' a di', i' on enterré dés sauvag's, lâ, c'étè' in cimetiér' sauvage. En s'en r'venan du ... mon grand-pér' Benjamin, i' avè' enn' joument coureus', lâ, l'boff'lo,[3] lâ, dans c' temps-lâ. Çâ, c'tait l'automne, i' dit : « B'en, i' dit, t'âs besoin d'pâs veiller trop târd.

– Ah ! i' dit non, j'vâs pâs loin, j'vâ' icitte ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ veillé' à St-Bonifac'. Vers mainnui' où c' qu'i' veillait, lâ, « Ah ! i' dit, j' m'en vâs ! »

Embarque à joual su' 'a jument p'is s'en vien au p'tit galop. P'is la joument, quand qu'a arrivé au cimetiére, 'a â commencé à s'planter lés oreill's p'i' 'a s'ést l'vé la tête in peu, p'is lés reins, p'i' il l'â touchée. P'is la jumen â parti. I' se r'vire, i' y avè' in homme a'ec enn' pell' su' l'dô' à enn' distanc' comm' d'icitte à vou', en arguiér' d'la jumen. I' touchait pâ' 'a jument p'is c'tait just' ; p'is c'étè' enn' jument coureus' d'premiér' clâsse. « Hâ ! hâ ! b'en, i' dit, tu vâs courir ! » Touch' la jument, p'is touch' la jumen a'ec in fouet' p'is du côté qu'la jument s'en v'nait.

Fait qu'en montan 'a côt' pour arrivé' à la porte, ah ! b'en, la maison était bâtie su' l'bord d'la côt', lâ, p'i', en montant la côt', lâ, i' s'a r'viré, p'us r'guien ! La

---

1. Il s'agit plutôt de la veille du Jour des Morts.
2. *Courailler :* Fainéanter de par les chemins, dans les rues.
3. *Buffalo :* Bœuf sauvage, bison.

pêur l'a pri', i' â mis la jument . . . p'i' i' â ouvert la port' d' l'étab' p'i' en-'oueill' la jument d'dans, la sell' su' l'dos, la brid' tout', pâ' attaché, r'guien.

I' rent', i' était blanc, p'i' i' tremblait. La vieill' dit : « Que' c' t'âs ?

– Le vieux gu'i dit, que' c't'âs ?

– J'ai r'guien !

– Quoi c' t'âs ? J' t'ai vu. . . la joumen, où c' qu'alle è' ? [est]

– Alle ést dan étab' [étable]. »

I' a monté s'coucher – i' avait pâs d'escalier dans c'temps-là, c'ést in échelle – i' â monté. P'i' avant d'arrivé' en haut, lâ, i' tombe, i' â pâssé 'és pieds. . . i' a tremblé' assez qu'i' â manqué lés bârreaux d'l'échell', lâ, i' a enfilé à terr'.

Mon grand-pèr' Benjamin l'a pris par le brâs : « Mé', i' dit, quo' c' t'â' ? Es-tu malad' ? Quoi c' t'â' ?

– I' dit, j'ai r'guien !

– B'en, i' dit, vâ t'coucher ! »

Lâ, l'vieux gu'i a aidé' à monter p'i' i' dit : « Couch'-toi ! » I' allume eul fanal p'i' i' pârt, s'en vâ à étab', la jument, batêche ! 'a raj'vait d'étouffé'. Il l'avait couru assé', il l'a ques'ment. . . Sort sa jument p'i' i' a décidé d' gu'i ôté' 'a sell' p'i' il l'â débridée, p'i' i' 'a rent', à sa plaç'. « Bougre de bougre, i' di' ! I' â morfondu[4] la jumen, i' a vu pêur ! »

L'lend'main matin, i' di' : « Ecout' ! – J'pens', c'ést François Cârriére, oui, François Cârriére – i' di', écout', François, quoi c' t'âs vu hier à soèr ?

– B'en, i' dit, j'ai vu in homm'. J' m'âs vous dir' la vérité, i' di', hier soèr, j'pouvais pâs parler, p'is j'ai pâs dormi d'la nuit' pâ'-en-tout'. Mé', j'me su's r'posé par 'zamp' ; mé' j'ai pâs dormi pâ'-en-tout'. I' di', i' â in gâ', i' dit, qui était par darguié' moé, i' dit, collé' su' moé, p'is su' 'a jument. « B'en, i' dit, tu vâs courir ! » P'is rendu au – i' app'lait çâ l'p'tit pont d'Racett', lâ, fourcher pour allé' au cimetièr' d'aujo'rd'hui, lâ – c'fait, rendu au p'tit pont d'Racette, i' dit, lâ j'ai mis l'fouet', p'is j'ai fouetté jusqu'en montant la côt'. J'me su's r'viré, p'i' i' avait p'us rien. Lâ, i' dit, la pêur m'â pris.

– Bon, b'en, i' di', écout'. C'tè' enn' soèrée pour la prièr', c'tait pâ enn' soèrée pour aller courâiller, çâ, i' dit, mon gârs ! »

I' gu'i â denné enn' leçon !

* * *

4. *Morfondre :* Épuiser, ruiner.

Une résurrection

I' 'n n'avè' enn' qui était mort' ça faisait quinz' jours. P'is lés Riel, i's sontaient [étaient] dohors, p'is l'vieux Riel, son frér', lâ, Joseph Riel, i' ont dés chiens b'en mauvais, ah, gosh ! dés chiens mauvais !

P'is c'tte femm'-lâ â pâssé, lâ a'ec son voèl', voèl' blanc lâ, p'i' 'a pâssé, lâ, p'i' alle avait lés mains jointe' au râ' 'a bouch', p'i' 'a s'en allait. P'i' alle â pâssé au râs lés chien, à pe' près comm' deux pieds du chien, p'is lés chiens sont tout' couchés su' l'renchaussag[5] d'la maison, dans c'temps-lâ. P'i' i' ont pâs grouillé pâ'-en-tout', pâ'-en-tout', pâ'-en-tout', pâ'-en-tout', pâ'-en-tout'. P'i' 'a â descendu, p'i' 'a été à la Pointe où c'qu'i' ést. . . près d'Vermett', lâ, chu' Mac Pharson, lâ. P'is lâ, ils l'ont sui' [suivie], lâ.

P'is rendu à 'a riviér', là, i' ont r'guien vu, r'guien, r'guien en tout'. P'i' i' ont r'gardé, p'is rendu à 'a pointe à Saint-Mor' [St-Maur], quand ils l'ont r'vue, lâ, 'a montè' 'a côt', montait la côte en haut. P'is tout's lés gens's d'la Pointe ils l'ont vue : lés Saint-Mors', lés Nesbitt', tout çâ, il' ont tout vu çâ.

C'tè' à Saint-Vital, icitt' ! Saint-Vital icitte, au sanitorium aujo'rd'hui, lâ. Ouè ouè ! au râs, de c'côté icitte, in p'tit peu. Ma femme avait vu çâ, p'is son beau-pére Alexand' Riel a vu çâ, mon oncl' Joseph, sés enfan, i' ont tout vu çâ.

* * *

Le cheval bâtisseur d'église

I' y avait le. . . i' avaient dés homme' engagés, p'i' i's châarguiaient du boâs pour bâtir l'églis', l'églis' d'Saint-Bonifac', du temps d'monseigneur Provenchi [Provencher] çâ.

P'i', après çâ, lâ, la nui', i' avaient lâché c'boâs-lâ, arrêté d'châarguié'. . . i's charguiaient çâ en train'[6], de Sainte-Ann'. P'i', i' ont lâché çâ, p'is quatre an après, monseigneur Tachi [Taché] â arrivé, p'is le minm' ch'fal noèr, t'oâs quat' jour' aprè', i' â arrivé à la port' d'l'étab'. Lés homme', i' ont di' : « I' fait frett', p'i' i' dit, le ch'fal, i' tremb' dehors, lâ. On vâ-t-i' l'mett' dedan[7] ?

– Ah ! i' dit, mettez-lé d'dans, mé', soégnez-lé pâ' au grain. Mettez-lé d'dans, p'i' i' di', attachez-lé, p'i' i' dit, laissez-lé fére ! »

Il l'on attaché, le ch'fal ; l'lend'main matin, i' ont di' : « Attell'-lé, le ch'fal, p'i' i' di', allé' au boâ' avec. Mé', i' di', ôtez-y pâs la brid'. Tant qu'i' vivrâ joual, i' dit, laissez-y la brid' dan 'a gueul' ! »

---

5. *Renchaussage :* Exhaussement du sol autour du solage de la maison.
6. *Traîne :* Traîneau à patins bas pour transporter du bois, des sacs.
7. *Dedans* (Mettre) : Faire entrer un animal dans l'écurie.

B'en, lés homm's, t'oâs s'maine' aprè', i' ont dit : « C'ést in pauv' joual ! » P'i' i' ont parti a'ec enn' charg' d'Sainte-Ann' ; p'is l'joual, i' â battu[8] l'chemin d'in bout à l'aut'. Sontaient huit traîn's, huit ch'faux su' lés traîn's ; dans c'temps-lâ, c'tait dés traîn's.

P'is lâ, i' faisait mauvais, p'i' i' faisait frett', p'is l'ch'fal s'en allait grand pâs, p'is lés aut's par darguiére. I' on arrivé, met l'joual dedans. Monseigneur Tachi 'tè' à 'a port' d'l'étab', i' dit : « Otez-y pâs la brid' ; soègnez-lé au foin, p'i' i' dit, laissez-lé fér'. Deunnez-y à boér', tout çâ, p'is laissez-lé fér' ! »

T'oâs s'maine' aprè', i' y â in dés homm's... L'lend'main, i' ont r'tourné au boâs, p'i' ils l'ont chargé b'en pluss' qu'i' avaient... Deux t'oâs charge' aprè', i' dit : « Chargez-lé ! » À la fin, i' emm'nait quat' charg's cont' lés aut' enn'. P'is l'joual avait pâs plus chau' [chaud], i' descendait grand pâ'.

In bon soèr, tout d'in coup, lés homme' i' ont dit : « C'ést pâs çâ ! On vâ l'détacher... on vâ l'débrider c'pauvre ch'fal-lâ ! » I's qu'i on ôté sa cord' dans l'cou, lâ, tout çâ... P'us d'ch'fal ! I' â disparu, lâ, comme in éclair. Lés homme' : « Où c'qu'ést l'ch'fal, p'i' où c' qu'ést l'ch'fal ? Tu l'âs pâs vu pâssé', 'a port' ?

– Non ! Non... »

I' 'n n-â in qui cour' à la méson, i' dit : « Monseigneur, le ch'fal, i' ést parti !

– Où c' qu'i' ést allé ?

– B'en, i' di', ils l'ont débridé, p'i' i' dit...

– B'en, j'vous l'ai dit qu' c'était l'diâb' vous vous sarviez, lâ. C'tait l'diâb', çâ, i' dit ! Vous pouviez gu'i mett' tout' la charpent' d'l'églis' su' l'corps, p'i' il l'a'rè' emm'né écitt' ! Mé', i' dit, pourquoi l'avoèr débridé ? J'vous l'avais défendu ! »

B'en, i's s'sont mi' à charcher l'ch'fal, p'i' i' ont pâs vu d'traç's ni r'guien. C'mon défint pér' qui m'â conté çâ. I' travaillé' [travaillait], i' était boulanger, lâ, lui, à église. Oué, oué, oué !

* * *

Le cheval noir et le buveur

P'is l'aut' ch'fal noèr, c't in nommé Sauvé çâ. L'Iroquois Sauvé, in vieillard. P'i' i' restè' a'ec sa vieill' mér', justemen à la chapell', su' la minm' terr' de c'tte all'-lâ, icitt', lâ, mé', à la grand riviér', par 'zemp'.

P'is l'gâ', i' â été' en vill', p'is c'st in gârs qui buvait, p'is sa mér', sa vieill' mére, enn' bonn' vieill' dit : « C'st assez, c'st assez d'boér' ! » P'is c'tait çâ, p'i' après çâ... P'i' i' mouillè' à varse, enn' tempête abominab' ! P'is rendu à 'a Coulie

8. *Battre le chemin* : Passer le premier sur une route encombrée de neige.

[Coulée] d'Boyer, qu'on app'lè', i' était resté[9] i' était fatiqué, i' été' en bross'[10]. P'i' i' s'rencont'e en face a'ec in ch'fal noèr, in gros ch'fal noèr. P'i' i' s'mè' à l'flatter p'is dénoue sa ceintur', met son sac à tabac[11] qu'i avè' après sa ceinture, il l'met dans sa poche. I ôt' sa ceintur' p'i' i' brid' le ch'fal p'i' i' embarque à joual p'i' i' s'en vâ.

P'is pour arrivé' à 'a maison, c'tè' enn' cleture en parch's, dans c'temps-lâ i' avè' 'ienqu'enn' p'tit' parche à 'a bârguiér' ; p'is l'ch'fal â câssé 'a parch', p'is lui a sauté à terr'. P'us d'ch'fal, eur'guien ! Rien qu'sa ceinture ! I' pâr' à la cours', puis, prê' à défoncer la porte, i' criait comme in pardu. P'is lâ, 'a dit : « Quoi c'que t'âs, quoi c'que t'âs ? B'en, 'a dit, t' t-en bross' ? Quoi c' t'âs vu ? »

I' était blanc comm' du lait. Lâ, sa mére 'a gu'i d'mand' : « Quoi c' t'âs vu ? P'is quoi c' t'âs vu ? » P'is dans c'temps-lâ dés lamp's c'tè' 'ienqu' dés p'tit's chandell's, dés guénill's, d'la graiss', lâ.

Ah ! b'en, qu' 'a était démontée, la vieill' : « Mé' quoi c't'âs vu ? » B'en, i' gu'i cont' çâ. « 'Oéyez, ma ceinture ést encôr' mouillée d'la yeul' [gueule] du ch'fal, attaché tout'.

– Mé', 'a dit, mon garçon, 'a dit, c'ést l'diâb' qu' t'â' embarqué d'ssu', lâ, 'a dit ! C'st effrayant, çâ ! »

Çâ, i' dit, c'ést la minme affair' que monseigneur Tachi avait, lâ. C'ést l'minm' ch'fal, çâ. P'i' i' y â dés homm's que monseigneur Tachi engageait, c'tait dés brosseurs[12]. Vous voyez, c'te ch'fal-lâ, i' s'montrait, lâ. I' ont parlé d'çâ à monseigneur Tachi ; i' 'n n-avait parlé en prêch'[13] de c'tte affair'-lâ !

---

9. *Resté :* Fatigué, exténué.
10. *Brosse* (en) : Ivre.
11. Le conteur fait ici allusion à l'habitude des indiens et de métis de porter leur sac à tabac à la ceinture.
12. *Brosseur :* Buveur.
13. *Prêche* (en) : Dans un sermon.

6 – LE CHEVAL BLANC

N.B. Entretien entre l'abbé G. Gervais et Joe Mackay, métis.

« Joe, raconte-nous donc ce que tu as entendu dire du gros cheval blanc !

– Eh bien ! je tiens mes renseignements de Daniel Pigné ; les Ross, morts depuis longtemps, les Larocque qui formaient une sorte de compagnie, entre autres, une bonne fois, ils ont vu le cheval blanc !

– N'étaient-ils pas en train de s'enivrer ?

– Ah, oui ! ils étaient en train de boire. Le cheval s'est mis la tête entre les ridelles d'une charrette.

– L'ont-ils revu, ce cheval-là ?

– Ah, oui ! ils le voyaient souvent, mais il se sauvait.

– C'est pourquoi on a appelé cette région La Prairie-du-cheval-blanc !

– Oui, oui ; mais aujourd'hui c'est la paroisse de Saint-François-Xavier. On l'appelait Prairie-du-Cheval-blanc, à cause des allées et venues du cheval blanc, mais à présent, c'est la paroisse Saint-François-Xavier.

LE CHEVAL BLANC

Légende populaire racontée par Joe Mackay (82 ans) en août 1954, à St-Eustache, Manitoba.

Enregistrement no 572 a.

Int. : Tu vâs nous dir' là si... à propos de ce ch'val blanc-lâ, qu'est c'que t'â' entendu dir', lâ. Qu'est-c'que t'entendu du gros ch'val blanc.

– B'en, Daniel Pigné m'â conté çâ, p'i' i' â, lâ, p'is lés Ross, lés vieux Ross, lâ, par 'xemb', sont morts déjà, sont tou' mor'. Après çâ... comment don... lés Larocqu', c'ést ceux-lâ avé', ça restait, c'tè' enn' cô'pagnie, 'és aut's, lâ. Ceux-lâ, tout d'in coup le joual blan i' ont vu.

– Ah ! ils l'ont vu ?

– Oué, courir de minme.

Int. : I' étè' après brosser[1], hein ?

– Oué, c'étè' après brossé', i' a mis dans la charrett' su' son . . . sa têt', du joual, lâ.

Int. : Est-c'qu'ils le voyaient souvent ce ch'fal-lâ ?

– Oué ! I's c'é' voyé', mé' i' se sauvé', i' s'sauvé, après.

Int. : I' s'sauvè' ?

– Ouè !

Int. : C'ést çâ qu' l'aut' me disait.

Second int. : P'is c'ést pour çâ qu'i' on app'lé çâ la Prairie-du-Cheval-Blanc !

– Oué oué ! C'ést lâ, la paroèsse aprè', à Saint-François, lâ, i's l'ont te'jour' nommi de minme. Asteur, aujo'rd'hui, St-François. Mé' quand i' a arrivé, en s'en venant, lâ...

Int. : C'tait le ch'fal blanc.

– Ouè ! »

---

1. *Brosser :* Boire, s'enivrer.

7 – APPARITION DU CHIEN NOIR

N.B. Joe Mackay questionné par l'abbé G. Gervais, curé de Saint-Eustache, Manitoba.

« Joe, raconte-nous donc l'histoire du chien noir !

– Eh bien ! tu ne me croiras pas, mais je vais te dire une chose : je n'avais jamais eu peur de quoi que ce fût. Je voyageais souvent, le soir, quand j'allais conduire mes bœufs pour vendre du foin en ville.

Plus tard, j'ai eu des chevaux ; ça valait mieux que les bœufs. Pendant le carême, au clair de lune, j'étais allé chez le vieux Honoré avec Napoléon pour jouer à la brisque. À minuit, on arrête le jeu de cartes pour manger des crêpes. Le thé préparé, on met la table et l'on réveillonne, tout le monde est heureux. Au moment de reprendre le chemin du retour, Napoléon et moi, le vieux Honoré nous met en garde : « Faites attention, vous deux, à la croisée des chemins, pas loin d'ici ! Faites attention ; parfois on a des apparitions, à la bifurcation de la route !

– Mon Dieu ! lui dis-je, regarde mon fouet ! Si quelque chose tente de nous faire peur, je vais jouer du fouet. Ne crains rien ! »

Napoléon prend un certain temps à se préparer, je l'attends. Ma foi ! c'est le temps de partir. Bientôt, la charrette est sur la route, et nous filons. En passant à la maison, tout près d'ici, ma foi de Dieu ! un chien noir nous rejoint, un gros chien noir au poil frisé, une grosse langue pendante, qui haletait en courant. J'ai dit à Napoléon : « N'aie pas peur ! Je suis près de toi ! » Il fait claquer son fouet sur le cheval. Ce dernier part à toute allure. Le chien court à côté du cheval sans se laisser devancer. Je dis à Napoléon : «Inutile d'aller si vite. Tu vas tuer ton cheval ! Tu me disais que tu étais brave. Tu n'as qu'une chose à faire, revenir sur tes pas !

– C'est bien vrai ! »

Il fait faire demi-tour au cheval et nous reprenons la route dans le sens opposé. Nous sommes revenus ici ; là-bas, près de l'église, le chien avait disparu. Près de chez Belcourt, ma foi ! voilà le chien qui nous accompagne de nouveau ! On tire à côté dans l'intention de mettre le cheval dans l'étable. « Vous voulez utiliser l'étable ? » demande Belcourt. Napoléon ne pouvait se décider. « Guide ton cheval

dans l'étable. J'ai un bon gourdin, lui dis-je, le chien ne pourra pas entrer par la porte. »

Il pousse son cheval dans l'écurie, en referme la porte et constate que l'animal se porte bien.

Nous reprenons la route ; le chien nous poursuit par en arrière, tout en nous épiant. De temps en temps, il se laissait un peu devancer pour sentir à l'entrée des cours. Ah ! vrai comme il y a un Dieu dans le Ciel, je ne veux pas vous mentir !

Nous arrivons chez mon oncle Falcon ; on y voyait un lit près de la fenêtre. J'entre chez mon oncle. « Écoute donc, me dit-il, tu ferais aussi bien de coucher ici ! Et que vas-tu faire de ton compagnon, si tu vois encore le chien ?

– Ce que je vais faire ? Je m'en fiche. J'ai mon gourdin ! »

Pendant que nous parlons, ah ! sorguieu ! Le chien s'approche de la fenêtre et commence à faire entendre le bruit de ses griffes déchirant le bois. Puis il place ses deux pattes une de chaque côté de la fenêtre, sort sa langue et continue de respirer bruyamment. « Arrête, arrête, que je lui crie ! Je vais aller te rencontrer maintenant ! Je vais enlever mon capot... »

J'enlève mon paletot et je le jette à côté. « À qui parles-tu ? demande l'oncle Falcon.

– Eh bien ! mon oncle, tu vois ce gros chien, dehors ! On m'a fait jouer aux cartes ; je pense que c'est pour cette raison que ce chien nous poursuit.

– Mon Dieu ! Ne sors pas. Je vais y aller, moi ! »

Mon oncle s'empare d'un morceau de bois de chauffage et s'en va derrière la maison, là où il possédait un jardin potager. Il s'est mis à genoux et a prié longtemps. Sa prière terminée, il a allumé sa pipe en me disant : « Eh bien ! ton chien, tu ne le reverras plus ! C'est fini, maintenant ! »

APPARITION DU CHIEN NOIR

Légende racontée en août 1954, à Saint-Eustache, Manitoba, par Joe Mackay (pron. Makaïe, 82 ans), natif de St-François, Manitoba.

Enregistrement no 572 c.

Joe, conte-nous donc l'histoire du chien noir !

B'en, tu m'cré's pâ', i' y â enn' chô' [chose], lâ. J'avais jamais pêur d' que'qu' chô'. J'ai 'oéyagé en mass'[1] ; l'soèr j'marchais, p'i' avec lés bœu' j'y allais vend' du foin en vill', 'n charg' de foin.

Après çâ, écitt', lâ, ah ! beau clair de lun', 'citt', lâ. Pendant l'carême, ah ! c'ést vrè', i' dit, lés ch'faux, ça vaut la pein' ! Ma foé', on joué' à la briss' [brisque][2] jusqu'à mainnui', ô' â joué. « Ah ! b'en, i' dit, le vieux Nâri [Honoré ?] i' dit, lâ, i' dit, Po'yon [Napoléon] i' vont manger sés briss', sés crepp' [crêpes]. Arrette, i' dit, t'as fait' eul l'thé déjà. On a mis la tab', on a mangé. C'tant mieux ! Quand j'su' t-en v'nu, le vieu', i' dit : «Faite' attention écitt', i' dit ! Lés deux ch'mins de minme, i' dit, lés four' [fourches] du ch'min d'mine en croé' [croix] ! I' dit, faite' attention, lâ ; ça 'oè' qu'uqu' chos', dés fois, lâ !

– Ah ! mon Guieu ! 'Oéyons ! Tu 'oèr mon fouett', i' dit, j't'en garantis d'çâ ! R'gâr' mon fouett' ; i' vâ en manger sa volée, si j'y 'oé' qu'uqu' chos'. »

Ah ! ça fait... c'ést moé qu'atten après. Ma foé, i' pârt ! Mè' 'a châreett' dans l'ch'min. Whô ! Il a pas fait' la méson écitt', lâ, in gros chien noèr ! Ma foé d'Guieu ! Il lés r'gârdè', 'és aut's, lâ ! P'i' avec sa langu', lâ... Ha ! ha ! ha ! I' courait de tout' la... gros chien noèr, lâ, frisi [frisé]. J'di' à Po'yon [Napoléon], j'ai dit, j'su's lâ ! Aie pâs peur, j'ai di'. Ah ! maudit ! Le fouett' su' l'joual. À la cours', le chien à côté tout l'temps ! Mé', j'ai dit, pâs b'soin le suir' ! Tu vâs tuer tô' joual ! Mé', tu m'disé' qu' t'étais brav', j'ai di'. Eurvir', r'viens quand minm' ! C'ést tout c'tu â' à faire !

– Ah ! c'ést vrè' !»

---

1. *Masse* (en) : Beaucoup.
2. *Brisque* : Jeu de cartes

I' s'st en-v'nu. O' l'â arrivi écitt', hein, pâs d'chien écitt', lâ, a'râs l'églis', lâ, pâs d'chien ! O' l'a arrivé su' Belcourt, ma foi ! encor' not' chien ... qui cour' encôre, à côté.

Quien ! O' l'a arrivi lâ, ma foi ! Parç' son joual i' voulait l'mett' lâ dans l'étab'. « Ah ! vous allez l'mett' dan étab' ? » Ah ! ça gu'i coûta'. « Ah ! b'en, mets d'y ! J'ai dit, tô' joual, j'ai dit, c'fait r'guien, j'ai dit, j'ai in boâs, j'ai dit, soulageant d'beau bois, çâ, j'ai dit ! Viendra pâs par la port' !

– Ah ! i' dit. »

Lâ, i' rent' de minm' son joual, p'i' i' farme. Ah ! i' dit, l'joual ést correck ! Ah ! b'en, ç'a bon ! Lâ, i' marche en arguiér' de minm', lâ, i' march' darguiér' de minme ; i' r'gâr' tout l' tem. I' été' dan enn' bârguiér' t'ut seul, ce chien-lâ. Correck ! Ah ! b'en, comm' qu'i' y â in Guieu dans l'Ciel ! J'veux pâs vous blagui' [blaguer] !

Après çâ, mon onk' [oncle] Falcon, lâ, i' y avé' in lit d'minme au râs l'châssi'[3]. Après çâ, j'arriv' lâ, j'y rent'. « 'Cou' don, i' di', aussi b'en qu'tu campe' écitt'.

– Ah ! non, j'dis, j' m'en vâs !

– P'is, que c'tu vâs faire, i' dit, de l'aut, tout d'in coup si tu l'voé' ?

– Ah ! j'ai dit, quo' j'vâs fair' ? Saqueur [sacre] b'en, j' dis, j'ai in beau boâs !

– Ah ! sorguieu !

– J'ai pâs vu ! »

Ma foé ! L'coin du sâssis [chassis] ... ma foé ! l'châssis, lâ, il l'a po'gné a'ec sés griff's. Criiiik ! l'châssis ! Lâ, il l'a mi' à chaqu' bord de minm', lâ, sés deux pieds [pattes], ma foi ! sortait sa langue. Hha, hhâ, hhâ... ! « Arrette ! Arrette ! j'dis, j'vâs sortir, asteur ! J'vâ' ôter mon capot, j'cré' ! »

J'ai ôté mon grand capot, j'la ch'té [jeté] à côté. « Pourquoi ? À qui tu parle', i' dit, mon onk' ?

– B'en, mon onk', j'ai dit, t'sé's b'en, l'gros chien, lâ, i' dit, là-bâs, j'di', i's voulaient j'joue aux cart's, l'chien n-arrive. I' a roulé a'ec n'us aut's, tu sé's, lâ !

– God' ! Sors pâ', i' dit ! Moé, m'âs sortir ! »

I' pren in boâs d'poêle, i' s'en vâ en arguiér' d'la maison, p'is lâ, i' s'ést mis – c'tè' in beau potager – lâ, i' s'ést mi' à g'noux, lâ, p'i' l'a prigui [prié], l'a prigui. Quand i' a feni d'prigui', i' a pris sa pip' l'a allumi'. « B'en, tô' chien, i' dit, jamais tu vâs l'voèr, asteur ! C'féni ! Tu l' 'oèras pâ', asteur ! »

---

3. *Chassis :* Fenêtre.

8 – LÉGENDES

La poule noire et le diable

Parfois, quand les gens avaient besoin d'argent, ils se rendaient à la croisée de quatre chemins. Il fallait cependant que l'homme s'y rende seul, et qu'il apporte avec lui une poule noire. Ah oui ! C'était toujours le soir, à minuit juste.

L'individu en quête d'argent tenait sa poule en main et appelait aussitôt le diable ; ce dernier ne tardait pas à lui apparaître : « Que veux-tu ? lui demandait-il.

– Bien . . . je suis un pauvre cultivateur et j'aurais besoin d'argent pour agrandir mes bâtiments et faire fructifier ma terre. J'ai apporté avec moi une poule noire !

– Ouais ! Combien comptes-tu prendre d'années pour exécuter ces travaux ?

– Ah ! bien. Peut-être un an ; peut-être deux. Je ne sais pas trop !

– C'est bien ! Je consens à te prêter cette somme d'argent, mais tu vas être ma propriété pendant deux ans. Après ce délai, si tu n'arrives pas à te faire délivrer, tu m'appartiendras corps et âme ; je viendrai te chercher, et tu perdras tous tes biens, même la poule que je garde comme preuve de notre pacte ! »

L'homme s'en retournait alors chez lui. Il craignait surtout une chose : qu'une personne tente de le délivrer en utilisant un moyen trop dangereux ; il fallait faire couler le sang sans provoquer la mort. C'est là que résidait le plus gros risque.

Un mari avait donc discuté avec sa femme de ses sorties nocturnes. L'épouse lui avait appris un fait étonnant : « Un loup-garou vient à la fenêtre chaque soir, quand je suis seule avec les enfants ; j'ai bien peur de lui.

– S'il revient demain soir, n'aie pas peur ! Je vais être chez le voisin, mais seulement pour quelques minutes. Quand tu le verras apparaître près de la maison, prends tes clés, ouvre la fenêtre, et frappe-le au front pour le faire saigner ! »

Quand le loup-garou fit son apparition, la femme suivit ce conseil et fut toute surprise de délivrer son mari. Le diable garda la poule noire reçue à l'occasion du pacte, et l'habitant garda la somme d'argent qu'il avait reçue du diable. C'était désormais son bien. C'est ainsi que le paysan fut délivré du diable avec lequel il avait conclu un pacte.

* * *

La chasse-galerie

La chasse-galerie, voyez-vous, voici à peu près en quoi elle consistait. Dans le temps des fêtes, les bûcherons aimaient bien aller rendre visite à leurs bien-aimées. Mais ce n'était pas facile de se rendre à Montréal quand on travaillait dans les chantiers, en pleine forêt. Je ne sais vraiment pas, diable ! comment ces gars-là réussissaient à sortir du bois.

La veille du Jour de l'An, un des bûcherons disait à son patron : « Eh, bien ! nous partons aujourd'hui ; nous allons revenir seulement le soir du Jour de l'An. Arrange-toi du mieux que tu pourras pendant notre absence !

– Ah ! C'est bon ! »

Les bûcherons réussissaient toujours à aller voir leurs amies. Ils embarquaient dans une longue embarcation et commençaient à ramer : « Heu ! La chasse-galerie ! » Pendant qu'ils chantaient, le bateau s'élançait dans les airs et survolait les clochers, les villes et les villages... sans jamais heurter quoi que ce soit. La bande atterrissait dans un coin à l'écart. Les voyageurs se savaient libres au moins pour une journée. Ils profitaient de leur chance !

Le lendemain, il fallait bien, cependant, revenir au chantier.

* * *

Possédé par le diable

En plus, il y avait des gens qui se donnaient au diable pour un certain nombre d'années. Ils quittaient la maison, se couchaient par terre, peu importait le lieu. On aurait dit d'un corps mort qui gisait là. Parfois, un homme était longtemps absent : il courait à droite et à gauche, et, tout à coup, son temps accompli, il s'en revenait prendre possession de son corps et retournait chez lui. Une femme pouvait, tout aussi bien qu'un homme, ainsi errer en dehors de son corps.

C'était le diable qui donnait ce pouvoir, pendant un certain temps. Une fois, une femme s'était vendue au diable pour trois ans. Cette période écoulée, elle était inquiète ; elle pouvait adopter différentes formes pour se faire délivrer. Dans ce but, elle s'était transformée en bête, en cheval, et elle s'est présentée justement chez le père Bigras. Ce dernier, la nuit, a commencé à entendre les sabots d'un cheval autour de la maison. « Que diable ! que se passe-t-il ? » La vieille Bigras pousse son mari et l'interroge à ce propos : « Écoute donc, Baptiste, as-tu laissé les chevaux en liberté ? On entend des bruits de sabots autour de la maison !

– Les chevaux ? Ils sont dans le parc. Je ne crois pas qu'ils puissent sortir : la clôture est très solide... »

Les bruits de piétinement se prolongeaient, le vieux Bigras prit une décision. La lampe ne donnait qu'une faible lumière, dans la chambre, en cas de besoin ur-

gent auprès des enfants ; il alluma une chandelle, prit sa hache et sortit. La femme métamorphosée l'a vu, mais elle s'est enfuie quand il l'a menacée de sa hache.

Le lendemain soir, le cheval-fantôme est revenu. Le vieux Bigras a saisi le phénomène ; il se rendit compte qu'une hache était un outil trop puissant. S'il avait frappé le cheval avec sa hache, il l'aurait tué. En entendant revenir l'animal il se dit : « Ah ! blache – c'était son juron préféré – blache ! je vais toujours bien savoir quelle personne est ainsi métamorphosée ! »

Il enfile seulement son pantalon de salopette, ouvre la porte et aperçoit une belle jument blonde. Il lui fait un signe, elle se détourne la tête. Le vieux Bigras s'approche de l'animal, et soudainement lui applique un coup sur l'arcade de l'œil. Hop ! il est en face d'une jolie femme aux cheveux blonds.

Ah ! maudine ! La femme était délivrée après avoir été trois ans la propriété du diable.

* * *

Les loups-garous

Eh bien ! les loups-garous ? Oui ! Un loup-garou, voyez-vous, c'était nul autre que des loups qui rôdaient dans la forêt, qui crachaient du feu et qui pouvaient se darder sur n'importe qui.

Les loups-garous ressemblaient étrangement à des bêtes car ils se déplaçaient à quatre pattes. Leur force était surprenante. On aurait dit aussi qu'ils reconnaissaient les gens. C'était bien difficile de lutter contre eux : ils se défendaient en lançant du feu.

Bon ! Je ne sais vraiment pas d'où ils sortaient. Les vieux croyaient qu'il s'agissait du diable rôdant sur terre. Je ne le sais pas trop. Alors, les gens essayaient tant bien que mal de s'en débarrasser . . . Si le loup-garou était trop loin de la personne, il se sauvait. Mais si elle réussissait à l'approcher, il lui suffisait de planter un couteau. Alors, on ne le revoyait jamais plus. Le loup-garou se gardait bien de toucher le couteau, mais les feux-follets, eux, le touchaient toujours.

* * *

Les feux follets

Le feu-follet, lui, ressemblait plutôt à une mouche à feu qu'on aperçoit le plus souvent quand il y a apparence de pluie. Ah ! Mais c'était plus gros qu'une mouche à feu.

Le feu-follet provoquait comme un éblouissement autour de lui... Même les chevaux avaient de la difficulté à avancer quand ils en rencontraient un. Pour

réussir à s'en débarrasser, il fallait débarquer de la voture et se rendre au poteau le plus proche et planter son couteau dans le bois.

Le feu-follet s'amenait tout de suite au poteau, dès qu'il venait d'y apercevoir un homme. Il s'emparait alors du couteau, tandis que le cocher se sauvait avec son cheval et sa voiture.

C'est ce qui est arrivé au père Bigras, le beau-père de M. Charbonneau... Ah ! oui ! Le lendemain, il a retrouvé son couteau.

* * *

Les signaux

Les signaux, c'est un phénomène relié au vent. J'ai eu connaissance d'un jeune homme, dans les pays d'en bas, qui a failli faire mourir son cheval, un soir où les signaux éclairaient abondamment. C'est une lumière intense mais qui n'éblouit pas. Ignorant de ce phénomène, le jeune cocher eut peur et voulut fuir le danger en effrayant son cheval.

Il ne pouvait s'expliquer ces faits : il faisait clair comme en plein jour, la lumière évoluait en tous sens. À son retour chez lui, il eut à subir les remontrances du père : « Pauvre enfant ! Il n'y a aucun danger ! C'est un phénomène naturel : les signaux ! »

Du temps que je conduisais des voitures, j'en ai vu souvent, moi, des signaux. Cette atmosphère lumineuse me réjouissait. C'était beau ! C'était beau de contempler cette abondance de lumière qui éclairait au loin. Les chevaux n'avaient aucune crainte de ce phénomène.

Quand les signaux sont visibles et actifs, ils annoncent le vent, le gros vent. Si le vent vient du sud, il est chaud mais violent ; s'il vient du nord, il apporte le froid et souffle avec une grande force.

* * *

Les maisons hantées

Bien, aux dires des gens, les régions nouvellement ouvertes à la colonisation vivaient assez primitivement : pas de curé, pas de cimetière. Quand une personne mourait, on l'enterrait sur une propriété privée. Et, semble-t-il, les revenants, c'était ceux qui avaient été ensevelis en terre non bénite. J'ai habité une de ces maisons, moi, avec mon frère et mon défunt père.

Nous étions en train de bâtir une maison sur un terrain où se trouvaient déjà une maison et des bâtiments appartenant à un ami de la famille, le vieux Bigras. Les terres de ce canton avaient été la propriété d'un certain Rousson. Monsieur Bigras nous avait bien dit : « Les bruits courent que cette maison est hantée. Mais

je ne peux rien vous garantir ; dans le jour, on n'entend aucun bruit, mais la nuit... Si vous n'avez pas peur de l'habiter, tant que votre autre maison ne sera pas bâtie, installez-vous là ! De toute façon, on est à la veille de la démolir ! »

Dans l'écurie, semble-t-il, c'était la même chose. Bigras y laissait parfois le surplus de ses animaux. Les portes de l'étable devaient rester ouvertes toute la nuit. Quand Bigras allait soigner ses animaux, le matin, les portes étaient fermées. Qui, voulez-vous bien me le dire, avait pu les fermer ? Bon... !

Bien oui, nous avons demeuré quelque temps dans cette maison ; la nuit, nous étions réveillés par des bruits de chaînes. Tout à coup, on entendait : « Flâ, flâ, flâ ! » sur la couverture de la maison. Mon père n'avait pas peur ; mais mon frère, lui, était peureux. Au début, papa disait toujours, en entendant ces bruits : « Oh ! Ce n'est rien ! Ce sont des voitures qui passent dans le rang et qui ont laissé échapper des chaînes ! »

Graduellement, nous nous sommes habitués à vivre dans cette maison, malgré les bruits qui nous incommodaient un peu. Le tout cessa quand les revenants s'aperçurent que nous ne faisions plus cas de leur présence.

Mais auparavant, des bruits s'élevaient pendant la nuit, au point de nous réveiller. On entendait alors des roulements depuis le deuxième étage jusqu'en bas par l'entremise de l'escalier. Au matin, on n'entendait plus rien, et tout était en ordre dans la maison ; les revenants n'avaient rien dérangé. C'est ce qu'on appelait une maison hantée !

Un cultivateur d'un autre rang a été délogé par des manifestations pour le moins bizarres ; il demeurait à quelques arpents de chez nous, dans le flanc d'une colline. Ses vieux parents étaient morts dans la maison qu'il habitait ; on y entendait des bruits étranges. Personne n'osait y demeurer, sous prétexte que la maison était hantée.

Un dénommé Émile Richer acheta la terre où se trouvait cette maison ; il démolit la vieille bâtisse et s'en construisit une neuve. Mais les bruits continuaient à se faire entendre. Richer et sa femme ne s'en préoccupaient pas. À toute heure du jour, ils entendaient marcher quelqu'un dans la maison. Des bruits de pas pesants : « Bedign' bedagn' ! » Les portes claquaient, les lits branlaient et sautaient. Richer n'avait pas peur et continuait quand même à faire sa petite besogne.

Le couple tenta, pendant quelques nuits, de faire le guet pour découvrir les auteurs de ce tapage ; mais il ne vit personne dans la maison. Ils en arrivèrent alors à croire qu'il devait s'agir du diable en personne. Le curé eut beau bénir la maison, les bruits persistèrent par la suite. Je ne sais vraiment pas qui manifestait sa présence !

Quelques personnes étaient portées à croire que la maison était hantée parce qu'on y avait enterré des morts. Autrefois, semble-t-il, on ensevelissait les morts n'importe où. Nous autres, nous n'avons jamais eu peur des maisons hantées.

Les événements que je raconte se passaient dans la province de Québec, à Saint-Michel de Wentworth.

Enquêteur : Que s'est-il passé à la ferme où l'on broyait du lin ?

– Oui... Le feu a détruit la maison et les deux petites filles ont péri dans l'incendie. Elles étaient âgées, je crois, de douze ou treize ans.

Quant à Joffre, le bébé, c'est une voisine qui l'a sauvé ; elle était allée aider au travail du lin, et en voulant sortir de la maison en flamme, elle a trébuché sur le bébé, et elle l'a sauvé. Pauvre maman ! C'était une dure épreuve que de perdre ses deux filles.

On ne sait pas trop comment le feu a pris. Je crois que la femme était en train de broyer du lin. La maison était seulement éclairée par des chandelles ; c'est un courant d'air qui serait à l'origine du feu. On sait que la filasse s'enflamme facilement ! C'est aussi dangereux que l'huile ! La pauvre mère a fait enterrer ses deux enfants à l'emplacement même de l'incendie. Quand Gustave a grandi, il a toujours pensé, lui et sa mère, que la maison était hantée parce que ses deux sœurs y étaient enterrées.

Après l'incendie, on avait rebâti une maison neuve juste à côté de celle qui avait brûlé. Mais les bruits reprirent de plus bel. Gustave, qui n'était pourtant pas peureux, se dit alors : « Bon Dieu ! Il faut que je sache à tout prix la provenance d'un tel vacarme ! » Il se cacha, mais ne vit jamais rien. Ah ! non. Les revenants n'importunaient pas les gens, quand ils se savaient surveillés.

Mais, quand j'y pense sérieusement, je ne crois pas que ces bruits aient été causés par les enfants enterrés . . . non, je ne pense pas ! Parce que leur mère prenait bien garde qu'on vienne piétiner l'endroit où les corps de ses fillettes reposaient. Vous savez bien qu'elle ne l'aurait jamais toléré.

* * *

Un loup-garou délivré

Oui, bien ! Un loup-garou . . . c'est une bête qui énervait les chevaux et les cochers. Eh ! Oui. On avait bien peur des loups-garous. Mais quoi faire pour s'en débarrasser ?

Il suffisait de descendre de voiture et, si les conditions étaient favorables, de planter un couteau sur une clôture. Hop ! Pendant que le loup-garou s'intéressait au couteau, la voiture décampait. Le lendemain, en retournant sur place, on retrouvait le couteau ; il n'avait pas bougé d'un pouce. Aucune trace de sang sur le manche, non plus ! Le loup-garou s'était enfui..

Enquêteur : « Avez-vous déjà délivré quelqu'un en le faisant saigner ?

– Ah ! oui. On disait couramment un loup-garou, mais c'était une femme qui s'était vendue au diable ! Dans ce temps-là, vous savez, les gens se livraient au

diable pour un certain nombre d'années. À telle heure du jour, la personne liée par le pacte diabolique devait quitter la maison et vagabonder. Quand arrivait le temps de régler les comptes, il fallait se faire délivrer. La pauvre femme chercha donc à se faire délivrer. Elle ne savait trop quelle forme prendre. Finalement elle se transforma en jument. C'était en automne. Le père Bigras – ceci se passait à Saint-Michel – entendit piaffer à l'extérieur de la maison, il s'écria : « Les chevaux sont sortis...

– Non, les chevaux ne sont pas sortis, lui répondis-je ; ils sont dans le clôt.

– Mais, comment se fait-il que ça piétine près du perron ?

– Je vais aller voir pour en avoir le cœur net ! »

Je sortis armé d'un gros bâton et j'aperçus une grande jument blonde, mais la peur la chassa rapidement. Elle ne revint pas ; je suppose que le temps était venu de rentrer chez elle.

Le lendemain, le vieux Bigras demanda : « Mais à qui appartient ce cheval-là ?

– Je n'en sais rien, mais si la même jument revient ce soir, ne dites rien, je vais m'en occuper ! »

Le soir, la jument revient et commence à faire du tapage. Je lui lance un cri : « Djinn ! » Elle s'éloigne légèrement, mais elle revient. Je parviens à la toucher et je comprends sa situation. Il me fallait donc la faire saigner ! Elle revient de nouveau, je la frappe au front avec mon couteau. Aussitôt une goutte de sang apparaît. En même temps j'aperçois devant moi une belle fille blonde ; je venais de la délivrer. C'était une fille du voisinage, mais personne n'avait eu vent de sa situation. Veuillez croire que je suis resté surpris.

De retour à la maison j'ai raconté mon aventure au vieux Bigras. « Blache ! me dit-il – c'était son juron préféré – Blache ! as-tu reconnu cette fille-là ?

– J'ai reconnu sa figure, mais je ne sais pas son nom ?

– Ce doit être une personne du voisinage ! On finira bien par savoir son nom ! »

En effet, quelques jours plus tard on a appris qu'une jolie femme des alentours s'était vendue au diable. Il y en eut d'autres aussi ; par exemple, cet homme qui s'était vendu au diable pour quelques années. Eh bien ! il quittait toujours sa demeure vers les neuf heures du soir. Sa femme lui demandait : « Où vas-tu donc ?

– Ah ! je vais faire une course chez le voisin ! »

Il fallait qu'il passe un certain temps à l'extérieur. Il s'en allait dans une grange, enlevait ses habits et se changeait en bête, parfois même en serpent. Mais personne n'avait l'occasion de le délivrer. Il revenait donc à la maison ; pendant la journée, son comportement était normal. Un bon jour, l'idée lui vint de se changer

en homme ; il en avait le pouvoir. Peu après, sa femme lui communiqua ses craintes : « Écoute donc ! Tu pars chaque soir, vers les huit heures et demie...

– Ah ! je vais chez les voisins faire un bout de jasette ; je les connais bien...

– Mais il y a quelqu'un qui vient frapper à la fenêtre...

– Oui ? Je ne savais pas ! »

Le lendemain la femme renouvelle sa remarque. « Eh bien ! réplique le mari, s'il revient, saisis ton trousseau de clés et frappe le visiteur ! »

Elle suivit ce conseil et elle fut toute surprise de voir apparaître son mari sous ses traits ordinaires. Ce dernier vécut dorénavant en honnête homme. Il avait une certaine fortune et les affaires allaient bien. Après cet événement, l'argent diminua un peu ; le diable ne lui en fournissait plus !

* * *

Les lutins

Bien oui ! Fallait à tout prix se méfier des lutins !

Enquêteur : «Vous qui avez conduit des chevaux, monsieur Goyette, vous en avez sans doute déjà vu ?

– Ah ! oui, les lutins ! Mais ils ne montaient pas tous les chevaux... Ah ! non. Jamais ils ne touchaient un cheval noir, par exemple. Non ! Un cheval blond, blanc, ou gris, là... ah ! oui ! Et il ne fallait surtout pas dénatter les crins de l'animal. »

Les lutins nattaient comme il faut toute la crinière des chevaux ; même le diable n'aurait pas réussi à défaire leur travail. Et la crinière restait longtemps nattée. Ah ! oui. Puis tout à coup... Quand les plus beaux chevaux avaient été visités par les lutins et que leur crinière était bien tressée, on entendait souvent dire : « Ah ! Ne touche pas à sa crinière ! Ce sont les lutins qui sont venus. Si tu as le malheur de défaire ces tresses-là, ils peuvent aussi bien venir voler le cheval et, bien pire, ils peuvent le tuer ! »

Mais la crinière des chevaux ne restait pas longtemps tressée. On la peignait chaque jour en faisant bien attention de ne pas briser le travail des lutins ; mais, un bon jour, on s'apercevait que les nattes étaient disparues.

– Enquêteur : Savez-vous pourquoi ils tressaient ainsi la crinière des chevaux ?

– Je ne peux pas le dire. On croyait que c'était le diable. D'après certains, les lutins raffolaient des chevaux. Et puis, semble-t-il, les lutins préféraient les femelles aux mâles ! Ils en prenaient bien soin. Ah ! oui. Quand on arrivait dans l'écu-

rie, le matin, tout était bien en ordre. La seule chose déplaisante, c'était cette maudite crinière toute bien nattée. Même le diable n'aurait jamais réussi à défaire ces tresses. On a essayé, nous autres, mais toujours inutilement.

– Enquêteur : Avez-vous été témoin du travail des lutins ?

– Bien oui ! Les chevaux de notre étable ont été visités par les lutins. Ah ! diable ! Je trouvais cela bien curieux, moi, quand j'arrivais à l'écurie et qu'on me disait : « Oh ! vice ! Si tu défais leurs tresses, le lutin peut faire mourir nos chevaux... Ne touche à rien, car nos bêtes vont devenir si maigres qu'elles ne pourront plus bouger. »

Habituellement, la crinière ne reste tressée que deux ou trois mois. Les lutins venaient surtout l'hiver, le printemps arrivé, les nattes se desserraient peu à peu. Il s'agissait de passer délicatement l'étrille dans la crinière des chevaux, et celle-ci redevenait normale... Ensuite, on était débarrassé des lutins pour un bon laps de temps.

J'oubliais de dire aussi que les lutins sortaient les chevaux de l'écurie et qu'ils se promenaient sur leur dos pendant la nuit. On ne s'en apercevait que le lendemain. On se demandait alors : « Mais, qui est-ce qui a bien pu... » Souvent, on nous répondait : « Il a la crinière nattée ; ne va surtout pas y toucher ! Ça sera pire ! » En effet, c'était dangereux, semble-t-il, pour la vie de l'animal.

– Enquêteur : Est-ce que les gens rencontraient ces chevaux sur la route ?

– Ils ne les reconnaissaient pas, car c'était durant la nuit ; les lutins chevauchaient nos bêtes seulement pendant la nuit. Vous demandez si l'on voyait les traces que les lutins avaient laissées ? Non, on ne les voyait pas. Ils se promenaient dans les airs ou bien, en sortant de l'écurie, ils ne touchaient pas le sol. Quand ils avaient fait un petit bout de chemin dans les airs, peut-être remettaient-ils les pieds par terre ; mais on ne s'en apercevait pas. En sortant de l'étable, ils effaçaient aussitôt leurs pistes.

Ah ! Les vieux avaient bien peur des lutins : « Il ne faut surtout pas toucher à leur crinière, nous répétaient-ils sans cesse ! C'est le moyen de perdre les chevaux ! »

LÉGENDES

La poule noire et le diable

Légende racontée le 21 mai 1956, à Sudbury, Ontario, par Ulric Goyette (80 ans), né à St-Michel de Wentworth, Québec, appris dans son enfance.

I' y â du mond' que, dés foi', i' étaient mal pri', i' n'a'ait [avait] pâs . . . partait p'i' i' allè' aux quat' fourch's du ch'min. Follé' [fallait] qu'i' vin [vînt] à êt' t'ut seul. I' emporta' enn' poule . . . enn' poul' noèr' . . . le soèr . . . ah ! oui, minnuit [minuit].

P'is lâ, i' t'nait sa poul', lâ, p'i' i' app'la' l'guiâb' [diable]. Follait qu'i' vin [vînt] êt' t'ut seul, par 'zamp'. Lâ, l'guiâb' v'nè', i' disa' : « Quoi c'tu veux ?

– B'en, j'voudra' a'oèr tell' telle affair', lâ ! J'su's b'en pauv', p'is j'su's su' enn' terr'[1], p'is j'voudrè' a'oèr d'l'argent pour tout tout fair' . . . m'établir comme i' faut. B'en, çâ, i' dit, c'st enn' poul' noère !

– Oué ! B'en, comment ça vâ t'prend' de temps, çâ ?

– Ah, b'en ! i' dit, 'ted b'en in an, deux ans.

– B'en, c'ést bon ! Mé', tu vâ' êt' à moé pendant deux ans. P'i', au bout d'deux ans, b'en, si tu t'fais pâs délivrer, j' t'emmène en cor' [corps] et en âm', p'is t'a'râs tout pardu ! »

I' partait tout', aprè'. Ah ! b'en, lâ, après çâ . . . mé', c'ést c'qu'i' y â : i' parta', charcha' que'qu' chos', mé' follait pâ' a'oèr in instrument trop roff [rough][2], parç' que, voyez-vous, lâ, i' pouvait l'tuer. C'ést çâ qu'i' avaient pêur.

Ça. . . i' avait di' à sa femm', çâ. 'A di': « I' vient te'jours tou' 'és soèrs, p'i', 'a dit, j'su's t'ut seule a'ec lés enfants, p'is j'ai pêur ; mé', i' dit : Si i' vien, i' dit, d'main soèr, i' dit, j' s'rai pâs longtemps su' l'voésin. I' dit, si i' vien, i' dit, t'âs lés clés, lâ, mé', i' dit, lâch'-lés pâ'. Ouvr' le châssis[3] p'is frapp's-y dans l'fron [front], 'ienqu' pour fair' varser du sang ! »

---

1. *Terre :* Ferme.
2. *Rough* (angl.) : Rugueux, rude, grossier.
3. *Châssis :* Fenêtre.

I' â arrivé. Fait que... c'était son mari : i' s'ést trouvé délivré. Le guiâb' â gardé 'a poul', la poul' noère... ah ! oui ; i' â gardé 'a poule ; i' gu'i avait dennée. P'is l'aut' avait tout' l'argent, lâ. P'i' i' s'trouvait délivré !

* * *

La chasse-galerie

P'is, la chass'-gal'rie, b'en, c'ést çâ, 'oyez-vous. C'était du mond' qui voyageait[4], p'is quand i' v'nait l'temps dés fête', i's voulè' allé' 'oèr leu' blonde[5], 'és aut's, cés gârs-lâ. C'ta' pâs drôl', descend' à Mô'réal [Montréal]. J'sé's pâs, l'guiâb' ! comment c'qu'i's s'amanchaient[6].

I' y en avè' in : « Oué, b'en, lâ, lâ, disè' au for'mann' [foreman][7], lâ, on vâ partir ; on vâ r'venir 'i'nqu' le Jour de l'An au soèr. On pârt, lâ, la veuill' [veille] du Jour de L'An, p'i' on r'vien 'i'nqu' le Jour de l'An au soèr. Arrang'-toé comm' tu voudrâ' !

– Ah ! ç'a bon ! »

I's s'amanchaient, dans c'temps-lâ, p'i' i's partè' en chantant, lâ. Ça partait !

I' embarquaient dan in bôt' [boat][8], in grand bôt', lâ, p'is ça rama' : « Heu ! la chass'-gal'rie ! » P'is ça chanta'. P'i', arrivé dan 'és vill's, lâ, au-d'ssus... pâssa' au-d'ssus dés clochers, drett'... Ah ! i's toucha' pâ' à r'guien. Ah ! c'ta' tout éclairé, tout çâ. I's s'sapra' [saprer][9] dan in coin, lâ ; i' étaient louss' [loose][10], lâ. Lâ, p'i' i's rencontra' tout's leu's blond's, lâ. C'tait pâs drôl'[11] !

Après çâ, l'lend'main, follait b'en qu'i' vien [vinssent] à partir.

Enquêteur : « Vous n'êtes jamais allé dans ces canots-là, vous ?

– Ah ! b'en, non !

– Vous n'êtes jamais allé au chantier ?

– Non ! Et p'is, quand minm', j'étais trop jeun', moé, dans l'temps, j'cré' b'en !

* * *

---

4. *Voyager :* Aller travailler dans les chantiers, en forêt.
5. *Blonde :* Fiancée, amie, bien-aimée.
6. *Amancher* (s') : Procéder, s'arranger...
7. *Foreman* (angl.) : Chef, contremaître.
8. *Boat* (angl.) : Bateau, embarcation.
9. *Saprer* (se) : Se sacrer... se placer, se tasser.
10. *Loose* (angl.) : Libre, retenu par rien.
11. *Drôle* (ce n'est pas) : Expression qui désigne un sommet de vive émotion.

Possédé par le diable

Après çâ, i' y en ava' qui s'dennè' . . . i's s'mettè', i's s' dennè' au guiâb' pour tant d'années. I's parta', lâ, i's coucha' n'importé v-où à terre. Hop ! le cor' [corps] éta' mort, lâ : i' resta' lâ. Dés foi', i' éta' longtemps parti, i' barôda'[12] partout, p'is, lâ, ah ! b'en, quand qu'i' ava' fait' son tem [temps] en s'en r'venant, prend son corps p'is s'en-alla' chez eu'. Enn' femm', c'tait pareil.

C'ta' l'guiâb' qui faisa' çâ. P'is, dés foi', i' dennè' in çartain temps. P'i' enn' femm' qui s'ta' vendue au guiâb' de minm' pour t'oâs [trois] an. Au bout d't'oâs ans, b'en, alle éta' b'en en pein'. P'is lâ, 'a pouva' s'mett' en n'importe comment pour s' fair' délivrer. Ça fait qu''a s'éta' mi' en bête, 'a s'éta' mi' en joual. Justement l'pér' Bigras, c'ést lui ! C'tte femm'-lâ â arrivé lâ.

C'fa' qu'guiâb' ! T't di', cou' [coup], i' on attendu [entendu] piloté'[13] autour d'la maison. Fait qu'la vieill' l'a poussé ; 'a dit : « 'Cou' don, 'a dit, Ba'tiss', 'a dit, lés jouaux sont-i' douhor' [dehors] ? 'A dit, ça pilote autour d'la maison !

– Lés jouau' ? I' di', i's sont dans l'pâr' [parc], j'pens' pâs qu'i's seill' [soient] sorti' ! I' y â enn' bonn' clétur', p'i' i' dit . . . »

P'is ça pilota'. C'fait qu'i' a pâs pensé . . . I' â allumé 'inqu'enn' chandelle ; i' a pâs pris la lamp' ni r'guien. I' garda' te'jours la lamp' bâss' dans leu' chamb' par rappor' [rapport] aux enfan. Et p'i', i' 'oé' enn' chandell', p'i' i' allum' p'i' i' prend sa hache. All' l'â vu, elle. I' â été pour la m'nacé', 'a a parti. Ah ! 'a s'ést en-allée ; 'a ést pâs r'venue.

L'lend'main soèr, 'a ést r'venue. Lâ, i' gu'i â pensé : son outi' [outil] éta' trop gros. Si i' l'ava' eu frappé a'ec la hache, il l'a'ra' tuée ! Ça fa' qu''a v'na' encôre : « Ah ! b'en blach' ! – c'ta' son patois – blache ! i' dit, bonhour ! i' dit j' mâ' 'oèr qui c'que c'ést ! »

I' s'leve, 'inqu' sés pantalons d'oveurâll [overall][14] su' lui, et p'i' i' ouveur [ouvre] la port', p'i' enn' bell' gran [grande] joument blonde ! I' fait sign' de minme ; 'a s'ést r'viré 'a têt'. T't d'in cou' [coup], i' a approché assez proche, il l'a frappé su' l'coin d' l'œil. Hop ! i' a aparçu enn' bell' créiatur'[15] blonde. Ah ! b'en, maudine ! 'A éta' délivrée, la femm' ! Ça f'sa' t'oâs ans qu''a éta' vendue au guiâb' !

* * *

12. *Barôder :* Rôder, courir d'un endroit à l'autre sans but précis.
13. *Piloter :* Piétiner, frapper la terre, du sabot (cheval).
14. *Overall* (angl.) : Salopettes.
15. *Créature :* Femme ou fille.

Les loups-garous

B'en, lés loups-garous ? B'en, oui ! In loup-garou, 'oéyez-vous, c'ta' in . . . c'tait dés loups ; ça rôdait dans l'boâs [bois] ça j'tait du feu, et p'is ça s'dardait su' l'monde, ah ! maudit !

Ah ! c'tait fait' comme enn' bêt' ; ça marcha' à quat' patt's. C'ta' fort, ça connaissa' l'monde, on a'rait dit qu'ça connaissait l'monde ! I' y en ava', v's savez, b'en i' asseyaient de s'défend' de çâ d'cés loups-garous-lâ. Mé', 'és aut' ava' du feu. I' ava' d'la misèr'.

Bon ! J'sé's pâs, l'guiâb' ! d'où ça v'nait. Lés vieux calculaient qu' c'était l'démon qui rôda' su' 'a terr'. Je l'sé's pâs. B'en, lâ, i's tâchaient d'trouvé' in plan . . . C'ést çâ. Si i's pouvaient l'approcher . . . si i' étaient pâs capab's de l'approcher, si i' était loin, i' s'sauva'. I's planta' in couteau, lâ, p'i' i' v'na' p'i' i' s'en alla' après çâ, lui. I' toucha' pâ' au couteau, lui. Mé', lés fi-follets [feux-follets] toucha' au couteau.

* * *

Les feux-follets

B'en, l'fi-follet [feu-follet], lui, c'ta' comm' dés mouche' à feu, qu'o' a'rait dit, b'en, qu'ô' 'oé' souvent quand qu'i' y â apparenç' de p'uie [pluie]. Mé', c'ta' plus gros qu' çâ. Ça embrouilla' . . . Ah ! ça embrouilla' lés jouaux, pareil, la vue ; i' ava' d'la misère à marcher. P'is dés foi', i's parta', i's s'en alla' au pôteau ; b'en, i' ava' 'a chanç' d'êt' capab' débarquer, p'i' in pôteau pâs trop loin, i' débarqua' p'i' i' planta' son couteau.

Ah ! i' s'en r'vena' t'ut suite. Il l'avait vu, lâ ; i' pensa' qu' l'homme éta' lâ. P'i', i' y ava' parsonn', p'i' i' parta' a'ec le couteau, tandiss' c'temps-lâ, i' s'sauva'.

L'pér' Bigras, son beau-pér' [beau-père de M. Charbonneau], l'pér' de sa femme . . . Ah ! oui, l'lend'main i' â r'trouvé son couteau. Ah ! b'en, l'guiâb' !

* * *

Les signaux

Ah b'en, çâ, lés signaux, c'ést l'vent, çâ. Ah ! oui. J'ai vu in gâ', en bâs, par en bâs, lâ, i' â quésiment fait mourir son joual. I' connaissa' pâs çâ. Ça éclair' b'en, çâ. Ça embrouill' pâs, ça éclair' b'en. Fait que, ah ! l'guiâb' ! I' â quésiment fait mourir son joual. I' sava' pâs, l'guiâb' ! Lui, i' ava' pêur.

I' sava' pâs, l'guiâb' ! quoi c'éta'. P'is ça brilla', p'i' i' f'sa' clair comme en plein jour. I' a arrivé chez eu' ; ah ! l'bonhomm' 'ta' en guiâb'. I' dit : « Pauvre en-

fan, i' dit, c'ést dés signau' : i' y a pâs d'danger. Ça éclaire, i' dit, p'is c'ést tout' ! I' di', i' y a pâs d'danger !

Ah ! b'en, j'en ai vu souvent, moé, quand j'éta' su' 'a 'oétur'. J'trouva' çâ drôl', moé ! C'ta' beau ! C'ta' beau 'oèr çâ. Ça éclaira', lâ, p'i' on 'oéya' loin, lâ. Lés jouau' ont pâs pêur de d'çâ.

B'en, quand i' y â b'en dés signaux d'minm', c'ést sign' de vent . . . gros vent. Si i' vient du su' [sud] lâ . . . in vent su', lâ, in vent chaud, par 'zamp', l'ven ést chaud, mé', i' vent' que'qu' chos' d'effrayant. Quand qu'i' ést nord, b'en, c'ést pareil . . . du vent ! Mé', i' ést frett' !

* * *

Les maisons hantées

Enquêteur : Avez-vous eu connaissance des maisons hantées ?

– Ah ! b'en, oui. I' y en â b'en qui ont peur de d'çâ ! On â resté dan ann' [une], n'us aut's.

Enquêteur : Qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ?

– B'en, le mond' calcula', dans c'temps-lâ, c'ta' ouvert, çâ, cés plass'-lâ [places-là] : ça ava' pâs d'curé, ça ava' pâs r'guien. P'is c'ta' du mond' qui moura' lâ, p'i' i' 'és enterra' lâ su' leu' terrain. I's disa' qu' c'éta' 'és aut's qui r'vena'. O' â resté dan enn' maison, moé, p'is mon défint pér' p'is mon frére.

On éta' apra' bâtir, p'is là-bâs, l'vieux Bigrâ' i' ava' enn' terr', lâ. Ça apartena' à in nommé Rousson, çâ, cés terr's-lâ. « B'en, i' dit, j'sé's pâs ! » Dans l'jour, on voya' r'guien ; on sav' pâs . . . « Ah ! p'pâ, i' dit, j'pens' pâs !

– B'en, i' dit, si vous êt's capab's de rester, moé, ça m'fa' r'guien ! Mé', i' di', on ést pour la démancher ! »

P'is minm' dan écurie, c'ta' pareil. I' metta' sés alimaux [animaux], lâ ; dés foi', i' 'n n-ava' tro' [trop] en hau' [haut] i' 'és metta' lâ. Lés port's d'écurie 'ta' ouvart's tout' la nuit. P'i' i' arriva' l'matin, la port' 'ta' farmée tell' comme 'a éta'. Qui ç' c'ést qui ouvra' çâ ? Bon. . . !

B'en, oui, ô' â resté ; on entenda' bardasser[16] dés chaîn's ! T't d'in coup, ça parta' d'ssu' 'a couvartur', flâ, flâ, flâ ! Lés promiers temps. . . l'bonhomm' 'ta' pâs peureux ; mon frére éta' peureu'. « Ah ! i' dit, c'ést r'guien ! I' dit, c'ést dé' 'oétur's qui pâsse' en dehor' [dehors] ; i' di', i' on échappé dés chaîn's ! »

Mé', ça a v'nu qu' ça nous réveilla'. Après çâ, ô' ést v'nu qu'on en faisa' pâs d'câs. Quand qu'i' ont vu qu'o' en faisa' pâs d'câs, ça modéré. Ça parta', parta' l'aut' bout', lâ, prrr. . . . poup', en bâs ! Hop' ! p'is l'lend'main matin, on se l'va' p'i'

16. *Bardasser :* Secouer en faisant du bruit.

on 'oéya' r'guien. B'en, non ! P'is r'guien 'ta' dérangé dan 'a maison. I' app'la' çâ enn' maison hantée qu'i' app'la'. J'sé's pâs, lâ, p'is ça a disparu.

I' y en â in dans l'aut' rang[17], c'ta' pâs b'en loin, dan 'a montée... p'is dans c'tte maison-lâ, i' attenda' [entendaient]... i' y ava' qu'lés vieux, ça dépenda' qu'lés vieux 'ta' morts lâ, p'i' i' attenda'. Parsonn' voula' rester lâ.

P'i' i' y â in nommé Richer, c'é' Emil' Richer, i' â ach'té la terre... apra' qu'i' â 'té marguié, i' â ach'té la terre. I' â démanché 'a maison, p'i' i' 'n n-â bâti enn' neuve. I' attenda' [entendait] pareil, p'i' i's sont v'nu', 'és aut', i' en faisa' pâs d'çâ' ; i' attenda' tout l'temps : ça marcha', ça bardassa' dan 'a maison bédign' bédagn' ! lés port's p'is tout çâ. Dés fois, lés couchett's branla'. Faisa' pâs d'çâ'.

I' on asseyé à ouatcher [to watch][18], la nuit, pou' 'oèr ; i' oéya' r'guien. Charch' quoi c'éta' ! Ça d'va' êt' le guiâb' qui v'na' en esprit, j'suppos'. P'i' i' ava' t'ut fait' bénir sa maison, p'is tout', p'i' i' attenda' pareil. J'sé's pâs, l'guiâb' ! quoi c'éta'.

Après çâ, i' y en ava' qui disa' qu'ça dépenda' qu'le monde éta' enterré lâ. Dans c'temps-lâ, i' enterra' où c'qu'i's pouva', j'cré's b'en ! On n'a jama' eu peur de d'çâ, n'us aut's.

Enquêteur : Où se sont passés cés évenements ?

– Çâ, dan 'a provinc' de Québec, à Saint-Michel... Saint-Michel de Wentworth.

Enquêteur : Qu'est-ce qui est arrivé à propos de la ferme où l'on broyait du lin ?

– Oué... p'is le feu a pris, p'is sés deux p'tit's fille' ont brûlé ; p'i' i' éta' grande' : i' ava' douz' treize ans. P'i', Off' [Joffre], le jeun', lâ, i' éta' bébé qués'ment. P'is c'ta' enn' femm' qui éta' apra' gu'i édé' [aider], 'a s'st enfargée[19] d'dans. C'ést comm' çâ qu'all' l'â sauvé... all' l'â sauvé p'i' i' éta' tout brûlé. Ah ! b'en, la vieill', c'éta' pâs drôle, hein !

– Enquêteur : Origine du feu ?

– Ça ava' pri', en brayan [brayer][20], i's sav'nt pâs. C'ta' dés chandell's, t'sé's b'en, dans c'temps-lâ. P'i' i' éta' v'nu in courant d'air. P'is le lin, c'ést prim'[21], maudit ! c'ést pareil comm' d'l'huile ! Ah !... p'i' 'a a fait enterrer sés p'tits enfants, lâ, drett' chez eux, lâ, où c'qu'i' ava' brûlé, tout'. I's pensa' te'jour', après qu'Gustave â 'té grand, p'is tout', 'a pensa' te'jours c'ta' 'és aut's.

---

17. *Rang :* Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par un chemin.
18. *Watch* [to] (angl.) : Guetter, surveiller, monter la garde.
19. *Enfarger* (s') : S'empêtrer, s'embarrasser.
20. *Brayer :* Broyer le lin, pour en séparer la fibre de la tige.
21. *Prime :* Qui s'enflamme rapidement.

P'i' 'a a r'bâti au côté apra' çâ, mé', 'a a pâs bâti lâ où c'qu'i' ava' brûlé. Lés enfan éta' enterrés lâ... Apra' çâ, i' ont pensé qu' c'ta' 'és enfants. P'is Gustav', lui, ah ! apra' çâ, quand qu'i' â été grand, b'en i' dit : « Guiâb' !... » Apra' çâ... mé', i' éta' pâs peureux, lui : « Bon Guieu, faut j'voeill' [que je vois] que c'que c'é' ! » I' s'ést caché, p'i' i' voéya' jama' r'guien. Ah ! non. Ah ! i's v'na' pâs, quand qu'i's sava' qu'i' y ava' que'qu'in.

Mé', j'pens' pâs qu'ça d'va' pâ' êt' lés enfants... j'pens' pâs. Parc' qu' 'a a'ra' pâs voulu qu'i's vin [vinssent] piloter su' c'terrain-lâ, t'sé's b'en !

* * *

Un loup-garou délivré

Oué, b'en ! In loup-garou... çâ, c'st enne affair' qui embêta' b'en... qui embêta' lés jouaux p'is tout'. Eh ! oui. I' ava' pêur de d'çâ. Fait que, quoi fair' ?

B'en, on débarqua', si on ava' 'a chance, on planta' in couteau su' enn' cleture. Hop ! tandiss' qu'i' s'amusa' à çâ, on pâssa'. P'i' apra' çâ, b'en, ô' alla' trouver not' couteau, l'lend'main ; i' éta' à 'a minm' plaç', pâs d'san [sang] apra', ni r'guien. Tout' 'ta' féni. L'loup-garou' 'ta' parti.

– Enquêteur : Vous n'en aviez pas délivré un, une fois, en le faisant saigner ?

– Ah ! oui, Çâ, c'ta' pâ' in loup-garou, çâ... i' app'la' çâ in loup-garou, mé', c'ta' t-enn' femm' qui s' 'ta' vendue au guiâb' ; i' s'ven [vend] au guiâb' pour tant d'années, t'sé's b'en. Et p'i' 'a parta' lâ, quand v'na' l'heure, 'a parta' p'is s'en allait.

Quand v'na' l'temps de s'fair' délivré', 'a charcha' à s'fair' délivrer, voyez-vou' ! Ah ! p'i' 'a sava' pâs comment s'placé' ; 'a a pri' 'a form' d'in joual. Ah ! beau joual, p'is b'en... 'A s'en vient dans l'automn'. J'ai dit : « Maudit' joument ! » L'pér' Bigrâ', i' dit : « Non, i' di', 'és jouaux...

– B'en, j'ai dit, lés jouaux sont pâs sortis, j'ai di', i's sont dans l'pâr' [parc].

– Mé', i' dit, ça pilot' su' 'a gal'rie...

– B'en, on vâ 'llé' 'oèr ! »

J'ai sorti a'ec in bâton, in gros bâton... – c'ta' à Saint-Michel – j'su's sorti a'ec in gros bâton, p'i' 'a a eu pêur. Enn' grand [grande] joument blond', maudi' ! Ah ! 'a s'ést sauvée. Ah ! 'a ést pâs r'venue, lâ : l'temps 'ta' pâssé, lâ. L'lend'main, 'a ést r'venue encôre. I' dit çâ, mé' i' di' : « A qui c'que c'ést cés jouaux-lâ ?

– Je l'sé's pâs ! »

Bon ! Je r'mont' : « Si 'a revien à soèr, dites r'guien ! J' m'âs me l'ver ! »

De fait', 'a ést v'nue, l'soèr, encôr' : bédign' beurdagn' ! J'ai lâché in cri : « Djinn' ! » Vâ don ; 'a s'en alla', mé'... quand j'ai vu çâ... ma maudit' !... j'gu'i

toucha', ah ! oui. Mé'... folla' 'a fair' saigner. Quand j'ai vu çâ, po'gn' mon couteau p'is j' l'ai ouver' [ouvert]. 'A s'en r'vien encôr'. Fess' dans l'fron [front]... Enn' goutt' de sang... Bell' créiatur' blonde ! 'A s'trouva' délivrée, lâ. Oué ! C'ta' enn' fill' dés alentours, mé' on l'sava' pâs. T't d'in cou' [coup], ah ! guiâb' ! J'ai resté surpris.

P'i' apra' çâ, j'ai conté çâ. B'en, l'vieux, c'ta' son patois, Blach ! « Guiâb', i' dit, l'as-tu r'connue ?

– J'ai r'connu sa fégur', mé', j'me rappell' pâs d'son nom !

– I' dit, çâ doé' êt' enn' parsonn' dés alentours, çâ ! I' di', on vâ l'sa'oèr ! »

On l'a su que'qu' tem apra'. Eh ! oué. Enn' jolie femm' dés alentour' ; 'a s'éta' vendue au guiâb'. Ah ! b'en oui ; i' y en â d'aut' aussi. I' y en â... c'ta' t-in homme ; i' s'ta' vendu au guiâb' pour tant d'années. B'en, i' parta', p'i'... i' parta' te'jours vers lés neuf heur's. P'i' 'a disa' à son mari : « Où c'que tu vâs, don ?

– Ah ! j'vas faire in p'tit tour su' l'voésin ! »

P'is folla' qu'i' vienn' pâssé' enn' certaine heur'. Parta', p'is s'en alla' dan enn' grang', lâ, p'i' i' s'déshabilla', p'i' i' éta' en bête. « Maudit sarpent ! Guiâb' ! Qu' c'ést çâ ? »

Ah ! parsonn' v'na' l'délivrer, b'en, i' s'en r'tourna' ; dans l'jour, ça paraissa' pâs. Mé', l'soèr, lâ... C'fait qu'guiâb' ! 'a a dit çâ. Lâ, i' â changé : au l'guieu [lieu] d'v'nir en bête, i' ést v'nu en homme. I' ava' 'a parmission. Ça fait qu'sa femm' gu'i dit çâ, 'a dit : « 'Cout' don, 'a dit, tu pârs tou' 'és soèr', 'a dit, vers huit heure' et d'mie...

– Ah ! i' dit, j' m'en vâs su' 'és voésin, i' dit, parlé' in peu, i' dit, j'lés connais b'en, p'is tout çâ...

– Mé', 'a di', i' y â te'jou' que'qu'in qui vient dans l'châssis... i' cogne.

– Oué ? Ah ! j'sé's pâs.

– Ç'a bon ! »

L'lend'main, 'a gu'i dit çâ pareil. « B'en, i' dit, si i' r'vient, lâ, prends dés clé', enn' po'gnée d'clés, p'i' ouv' le châssis, p'is frapp'-lé ! » C'ést çâ qu' 'a a fait'. C'ta' son mari. Ah ! b'en, maudi' ! 'A a resté surpri'. P'is, lâ, i' ava' vécu comme i' faut, lâ, dans c'temps-lâ. Ah ! i' ava' d'largen en mass', p'is ça 'lla' b'en. Apra' çâ, ça a lâché. L'guiâb' qu'i en fournissa' p'us.

* * *

Les lutins

B'en, oui ! Folla' fair' b'en attention à çâ.

Enquêteur : Vous avez mené des chevaux... vous avez dû avoir connaissance de çâ, vous ?

– Ah ! oui, lés lutins ! Mé', i's s'metta' pâs su' tou' 'és jouau'... Ah ! non. Vous alliez prend' un joual noèr, i' s'metta' pâs d'ssus. Non ! In joual blon [blond], in joual blanc, gris, lâ... ah ! oui. P'is follait pâs démancher çâ.[22]

I's po'gnaient tout' la crigniér', lâ, p'i' i's nattaient tout çâ, lâ ; p'is l'guiâb' a'ra' pâs démanché çâ ! Folla' pâ' 'a démancher, p'is ça resta' longtem [longtemps], ah ! oui. P'is tout d'in coup... Dés fois, les beaux jouau' i' ava' enn' bell' crigniér', lâ : « Ah ! touch' pâ' à çâ ! C'é' 'és lutins, çâ. I' di', on peut pard' not' joual. Si on démanch' çâ, i' peut v'nir qu'ri' [quérir] not' jual, p'i' i' peut l'teuer [tuer] ! »

B'en, i' y ava' 'ienque in çartain tem [temps]. O' 'és laissait fair', p'i' on peigna' 'a crigniér' du mieux qu'on pouva', p'i' ô' 'és laissait fair'. P'i', in moment denné, ça disparaissa'.

Enquêteur : Pourquoi tressaient-ils la crinière ?

– J'sé's pâ'. I's disa' qu' c'éta' l'guiâb'. P'i' i' euma' 'és ch'faux. P'i' i's se j'taient plu' su' enn' jument qu'su' in jual... ah ! oui, enn' femell' !

I' en ava' b'en soin. Ah ! oui. I's dérangeaient r'guien. O' arriva', l'matin, quoi c'qui i' y ava' ? I' y ava' c'tte maudit' crigniér'-lâ tout' nattée, lâ. P'is l'guiâb' a'rait pâs démanché çâ ! O' â asseyé p'usieurs fois.

Enquêteur : Avez-vous eu connaissance du travail des lutins ?

– B'en, oui ! On 'n n-â eu dés jouaux d'minm' qui ont 'té pri'. « Ah ! guiâb' ! » i' dit. J'trouva' çâ curguieux, moé. J'ai arrivé, p'i' i' disa' çâ. « Oh ! vice ! Démanch' pâs çâ ! I' peut fair' mourir nos jouaux, p'i' 'és mett'... I's vont v'nir maigu's [maigres], maigu's, maigre' ; i' di', i's pourront pâs grouiller, si on démanch' çâ. »

I' y â 'ienque in çartain temps ; ça dure à p'près deux t'oâs moâs, çâ. I's po'gna' çâ l'hiver ; l'automn', lâ... l'printemps, b'en, ça commença' à slaquer [to slack][23] tranquill'ment... pâssa' étrill' dedans tranquill'men... ô' éta' pâs r'bâdrés [to bother][24].

P'is i's sorta' lés jouau'. Ah ! oui, i's s'prom'na' a'ec lés jouau' ; on s'en aparceva' pâs, n'us aut'. I' 'és sorta' d'l'écurie, p'i' i's sorta' avec. On s'en aparceva', apra'. Après: « Mé' qui ç'c'ést qui a b'en...? » Après çâ, b'en, i' ava' dit çâ: « Ah! b'en, i' di', i' â 'a crigniér' nattée, mé' touch's-y pâs ! Ça vâ êt' pire ! » I' a'ra' pu l'fair' mourir.

---

22. L'informateur fait allusion au fait que les lutins nattaient la crinière des chevaux. Il ne fallait pas « dénatter » les crins.

23. *Slacken* [to] (angl.) : Ralentir, diminuer.

24. *Bother* [to] (angl.) : Inquiéter, embarrasser, importuner.

– Enquêteur : Est-ce que les gens rencontraient ces chevaux, sur la route ?

– B'en, i' 'és r'connaissaient pâs ; c'ta' 'ienqu'la nui' ; i' 'és r'connaiss' pâs. C'ta' 'ienqu' la nuit qu'i's faisa' çâ !

Non, on 'oéyait pâs d'trace's. [I' 'és m'na' en l'air ?] J'cré' b'en qu'oui ! J'cré' b'en... j'cré' b'en qu'en partant d'l' écurie, j'cré' b'en qu'i's mettaient pâ' 'és patte' à terr'. 'Te' b'en qu'rendu plus loin, 'té b'en qu'i's marcha' ; on s'en 'parceva' pâ'. En sortant, lâ, i' effaça' 'és trace'.

Ah ! et p'i', 'és vieu' ava' b'en pêur de d'çâ : « Faut pâs touché' à çâ, maudine ! I' di', on peut pard' nos jouaux ! . . . »

9 – LE PRINCE-LOUP ET LA POMME ROUGE

Il était, une fois, une veuve qui avait ensemencé un beau jardin ; un loup s'y introduisit. La petite fille a dit à sa mère : « Je vois un loup dans le jardin ; il mange les choux !

– Prends un bâton, lui dit sa mère, et va le chasser ! »

Alors, la petite fille prend un petit bâton et tente d'effrayer l'animal. Mais le loup attrape la fillette, la place sur son dos et l'emporte à travers la forêt. Les autres membres de la famille, près de la maison, eurent connaissance de cet événement. L'un d'eux dit : « Maman, le loup a enlevé notre petite sœur !

– Il va revenir, de répondre la mère.

–Ah, jamais ! »

Le loup file jusqu'à son château. C'était un prince qui se changeait en loup. En arrivant au château, il donne une pomme rouge à la petite fille : « Je te donne cette pomme-là, dit le prince, mais je te défends d'aller dans cette chambre. Il y en a sept, mais je te défends de visiter celle-ci !

– C'est bien, dit-elle, je n'y irai pas ! »

Il lui remet alors toutes les clés de sa demeure. Le lendemain, le prince, transformé en loup, quitte le château et retourne au jardin. Après le départ du prince, la petite fille visite toutes les chambres y compris la chambre interdite. Elle y découvre le cadavre de plusieurs femmes que l'on avait tuées. Saisie de frayeur, la fille échappe sa pomme ; une goutte de sang pénètre dans le fruit.

Pendant ce temps, le loup avait pénétré dans le jardin. À la vue de l'animal une autre petite fille dit à la veuve : « Maman, il y a encore un petit loup dans le jardin !

– Prends un bâton, et va le déloger de là ! »

La fillette obéit, mais le loup l'attrape, la fait monter sur son dos et file encore vers son château. À son retour, le prince demande à la première fillette : « As-tu visité le château ?

– Ah, oui, dit-elle.

– Es-tu entrée dans la chambre interdite ?

– Non, dit-elle, je n'y suis pas allée !

– Montre-moi ta pomme, lui commande-t-il ! »

Il coupe la pomme en deux, et il aperçoit une grosse goutte de sang. « Tu es entrée dans la chambre interdite, ma petite fille ! Entre tout de suite dans cette même chambre. » Peu après, il lui tranche le cou.

Le prince donne alors toutes les clés à la seconde fillette en lui défendant de pénétrer dans la malheureuse chambre. Mais peu après le départ du prince, la petite entre dans la chambre et y trouve le cadavre de sa petite sœur. La pomme lui tombe des mains ; la fillette s'empresse de la ramasser et referme la porte.

Le prince-loup revient au château, et demande à la fillette : « As-tu visité le château ?

– Oui, dit-elle, je suis allée dans les chambres...

– Donne-moi ta pomme ! »

Il la sépare et y découvre une autre goutte de sang. « Tu es donc entrée dans la chambre interdite ? » Le prince égorge cette deuxième fillette.

Le prince changé en loup retourne donc dans le jardin de la veuve. Encore une fois, une petite fille en avertit sa mère, et celle-ci lui ordonne d'aller l'effrayer au moyen d'un bâton. Le même accident se produit : le loup ramène la fillette dans son château.

Une fois de retour, il dit à la nouvelle visiteuse : « Prends cette pomme. Tu peux aller dans toutes les chambres, excepté celle-ci. Je pars, et malheur à toi si tu y entres ! »

Le loup quitte les lieux. La petite fille va visiter la chambre interdite et elle y aperçoit le cadavre de ses sœurs étranglées. La frayeur lui fait échapper la pomme.

À son retour, le prince trouve la pomme pleine de sang. « Tu es allée dans la chambre interdite ! lui dit-il. Eh bien ! je m'en vais, et avant que tu me rejoignes, tu devras user trois paires de sabots d'acier ! »

Alors, la fillette était bien triste. Le prince quitta le château et n'y reparut plus. L'inquiétude envahit la petite fille. Elle se sentait perdue dans la forêt : elle ne savait pas dans quelle région s'élevait le château. Elle entre dans la forêt et marche sans arrêt. Tout à coup, elle rencontre une vieille fée : « Où vas-tu ma petite fille ? lui demande-t-elle.

– Je ne sais pas, grand-mère, dit-elle, je suis partie avec la consigne d'user trois paires de sabots d'acier, avant de retrouver le prince charmant.

–Je vais te donner une petite boîte et tu pourras obtenir tout ce que tu souhaiteras par la vertu de cet objet magique ! »

La fillette n'avait rien à manger, et elle souffrait de la faim. La vieille fée hésitait à la laisser seule. Alors, elle lui transmet une formule pour faire apparaître une table remplie de nourriture :

« Tape sur ma petite boîte !
Soyez-en maître
Amenez-moi de quoi manger.
Belle table, de quoi manger ! »

La nourriture apparaît ; la petite mange et s'endort sous l'effet de la fatigue. Après un bon somme, la fillette prend son sac et file, file, file son chemin à travers bois.

Elle avait déjà usé une paire de sabots d'acier ; elle en portait maintenant une deuxième. Quand elle avait faim, sa table merveilleuse lui fournissait ses repas. Une fois rassasiée, elle repartait.

Un jour, – ses souliers étaient usés – elle parvient à un beau village. Grâce à la vertu d'un souhait, elle obtient un emploi de fileuse dans la demeure d'une dame. Tout en filant sur la galerie, la fillette chantait.

Un jour, elle aperçoit un jeune homme passer et repasser. Ce voyageur venait de soupçonner la présence de sa bien-aimée. Alors, il s'arrête et dit : « Est-ce que je pourrais vous parler, mademoiselle ?

– Certainement, monsieur !

– J'aimerais vous entretenir quelques instants. Je suis à la veille de me marier, et j'aimerais que... j'aimerais vous parler de mariage ! »

C'était une fille d'une beauté remarquable. Au cours de la conversation, la fileuse raconte sa propre histoire : elle avait usé trois paires de sabots d'acier pour retrouver son prince ; elle croyait l'avoir enfin rencontré ! « Eh bien !, lui dit-il, je suis à la veille de me marier, et je vous invite à une soirée organisée pour souligner cet événement. »

La fileuse accepte l'invitation, et au début du repas, chacun devait conter une histoire. On demande au prince de parler le premier. « J'avais une clé, dit-il, mais je l'ai perdue. Je m'en suis acheté une autre. Maintenant, je viens de retrouver la première... Laquelle vais-je garder ?

– La première est-elle aussi efficace que la seconde ? lui demande-t-on.

– Ah ! oui ; elle est aussi bonne ! Voici ! J'avais perdu ma fiancée et je l'ai retrouvée. Ma première fiancée est aussi bonne que la deuxième ici présente.

– Ah ! bien sûr ! Gardez la première ! »

Le lendemain, ils ont fait de grosses noces. Ils m'ont invité à prendre le souper avec eux, et j'ai marché sur la queue de la petite souris et elle a crié : « Pit, pit, pit ! » Et je me retrouve ici !

LE PRINCE-LOUP ET LA POMME ROUGE

Récit folklorique raconté le 15 octobre 1958, à Hagar, Ontario, par Joseph Authier (77 ans), né à St-Pie de Bagot, Québec,qui l'avait appris de sa vieille grand-mère.

Enregistrement no 1030. Contes-types 311 I (loup) a, b, c, II, 425 III, IV a (sabots d'acier), b (vieille fée) e, V (par son rouet et racontant son histoire), (vieille clef). (Le tout manque de cohésion).

Enn' fois, c'étè' enn' femme. 'A était veuve ; et pui' alle avait sumé in beau jardin et pui' i' y â en loup qui vient dans l'jardin. P'is , lâ, la... 'a di' à sa mére, 'a di' : « I' y â en loup dans l'jardin ; i' mang' lés chou' !

– 'A dit, prends l' p'tit bois, p'is vâ l'envoyer ! »

Ça fait qu' 'a prend l' p'tit bois p'i' 'a vâ l'envoyer. Fait qu'le p'tit our' po'gn' la p'tit' fill', p'i' il l'embarqu' su' son dos, p'is fil' dans l'boâ', avec. Lés aut'e' étaient douhor'. 'A dit : « Mouman, 'a di', i'ést parti a'ec 'a p'tit' fille, i' dit, le lou' !

– 'A di', i' vâ r'venir !

– Ah ! non ! »

Te'jour' i' file, i' fil', fil' jusqu'à son château. C'étè' in loup, mé', i' virait princ'. To'hour', en arrivan au château, i' gu'i deunne enn' pomme, enn' pomm' rouge. I' dit : « J'te denn' ce pomm'-lâ mé', j'te défen, i' dit, d'aller dans c'chamb'-lâ ! I' y â sè' [sept] chamb's, lâ, p'is c't ell'-lâ, j'te défends d'aller !

– C'ést b'en ; j' gu'irai pâs ! »

Ça fait qu'i' gu'i denn' tout's lés clés du château. To'hours, le loup, le lend'main, i' pâr' encôr', s'en vien au jardin. To'hours, la p'tit' fille, 'a vâ 'oèr, in coup qu'i' â été parti, 'a vâ 'oèr ; la p'tit' fille échapp' sa pomm'. Vâ voèr dans tou' lés chamb'e', échapp' sa pomme. Et pui', en tombant, la pomme, i' y â enn' goutt' de sang qu'â rentré d'dans. P'is, par la frayeur qu'alle a vue [eue] pour lés aut's créiatur's qu'i's s'sont fait' tué', alle â échappé sa pomm'.

P'i', après çâ, le p'tit our' s'ést en r'venu. I' â été qu'ri' in aut' p'tit' fille. I' dit : « Mouman, i' di', i' y â encôre en p'tit our' dans l'jardin !

– I' dit, pren in p'tit bois, p'is vâ l'envoyer ! »

C'fait qu'i' â pri' in p'tit bois, p'is vâ l'envoyer. Fait qu'aussitô', i' pren eunn' p'tit' fill', p'i' i' 'a met su' son dô' encôr' ! P'i', i' file au château.

To'jours qu'en arrivan au château, i' di' à 'a 'tit' fille, i' dit : « T'âs-tu été dans tout's lés chamb'e' ?

– Ah ! 'a di', oui !

– Âs-tu été dans c'chamb'-lâ, i' dit, la chamb' que j' t'ai défendu ?

– I' dit, non, j' gu'y ai pâ' été !

– Mont'-moé ta pomme ! »

I' coup' la pomme en deu', 'a 'oé enn' gross' goutt' de san ! I' dit : « Tu gu'y â été, ma 'tit' fill' ! Rent' t'ut suit' dedans la chamb', lâ ! » C'fait qu'i' gu'i tranch' le cou !

C'fait qu'lâ, i' denne, i' gu'i denne... i' avartit l'aut' 'tit' fill', l'aut' 'tit' fill', lâ ; i' gu' i deunnait tout's lés clés, mé' i' gu'i défendait d'aller dans c'chamb'-lâ. Et p'is, te'jours, la p'tit' fille, in coup qu'i' â été parti, la p'tit' fill' vâ voèr dan 'a chamb'e. 'A trouv' sa p'tit' sœur tout' mort'. C'fait qu'alle â encore échappé sa pomm'. C'fait qu' 'a ramâssé sa pomm', p'i' 'a s'en r'vient.

Te'hours, le p'tit our' s'en r'vien au château, et pui' i' d'mand' sa pomme. I' di' : « As-tu été dans tout's cés chamb's-lâ, lâ ?

– 'A di', oui, j'ai été jusqu'à l'aut' chamb'e.

– Ah! i' dit, de'-moé ta pomm' ! »

C'fait qu'i' prend sa pomme : i y â encore enn' goutt' de san ! I' dit : « Tu gu'y â' été ! » La p'tit' fill' 'tait trop effrayée d' 'oèr sa p'tit' sœur, alle â échappé sa pomm'.

P'is lâ, le p'tit our' ést parti, p'i', i' â été qu'ri' l'aut' 'tit' fille. Et pui', i' â été dans l'jardin encore et pui', i' â pris la p'tit' fille. I' a di' à sa mér' : « Pren in p'tit bois p'is vâ l'envoyer ! » C'fait qu'la p'tit' fill' pârt, p'i' 'a vâ envoyer l'p'tit our'. C'fait qu'le p'tit our' embarqu' la p'tit' fill' su' son dô' encôr', p'is fil', p'is fil', file encôr' dans l'bois.

Rendu au château, lâ, i' di' à 'a p'tit' fille, i' dit : « J'te défends... Tu vâ' aller dans tout's lés chamb's ; moé, j'vâs partir, lâ, p'is j'te défends d'aller dans c'chamb'-lâ ! Si tu gu'y vâs, malheur à toé, i' dit ! »

Lâ, l' p'tit our', i' s'en vâ, p'is la p'tit' fille, 'a vâ voèr dans tout's lés chamb's, p'is trouve encôr' la pomm'... sés deux sœur' étranglées... trouv' la pomm' plein' de

san encôre. « Ah ! t'â' été dans c'chamb'-lâ, hein ? B'en, i' dit, lâ, j'vâs partir, tu vâ'... avant que tu m'a'ré' r'joint, tu vâ' user t'ois pér's [pairs] de sabots d'acier ! »

C'fait qu' 'a était b'en peinée. Fait qu'i' pârt, p'i' i' ést pâs r'venu ! I' â parti, p'is lâ, la p'tit' fille était b'en inquiète. 'A été' écartée dans l'boâ' ; 'a savait pâ' où c'qu' 'a était. Te'hour', 'a pâr' ; 'a s'en vâ : fil', fil', fil', rencont'e un' vieill' fée. 'A di' : « Où c'tu t'en vâs, ma p'tit' fille ?

– Ah ! 'a dit, j'sé's b'en pâs, memére ! 'A dit, j'su's partie 'a dit, pour user t'ois pér's [paires] de sabots d'acié', avant que j'trouv' mon prétendu [prétendant] !

– To'hour', 'a dit, m'â' t'deunné enn' p'tit' souhette, 'a dit, tu vâs souhetter tout c'que tu voudrâ', avec çâ, 'a dit ! »

C'fait que, 'a était b'en affamée : 'a avait r'guien d'quoi manger ; ça fait que ça coûtè' à la vieill' fée d'la laisser. C'fait qu' 'a s'ést fait mett'e eunn' bell' tab'e. 'A dit : « Tap' su' ma p'tit' boèt' ! Vous en soyez maît's ! Emmèn' de quoi manger, bell' tab', de quoi manger ! » C'fait qu'in coup qu' 'a â eu b'en mangé, b'en, 'a s'st endormie : 'a était b'en fatiquée. 'A s'ést couchée, p'i' 'a s'ést r'levée de d'lâ, p'i' après çâ, b'en 'a a pris son sac encôr', p'is fil', fil', fil', fil', fil' fil'...

To'jours que, 'a avè' usé enn' pér' de sabots d'acié'. 'A été' aprè' usé' 'a deuxièm', lâ ; fait que, quant 'a â 'té rendue in çartain bout', lâ, 'a avè' encor' faim : 'a voulait mangé' encore, et p'i' 'a s'ést souhaité encôre enn' bell' tab' pour mangé'. In coup qu' 'a â eu b'en mangé, b'en, alle â pris l'chemin encôr', p'is fil', fil', fil', fil'... Te'jour', arrivée à enn' plaç', lâ, que i' y avè' in beau villag', lâ, fait qu' 'a s'ést souhaité qu' 'a vîn à trouvé' enn' djob [job][1], d'l'ouvrag' dan enn' maison. P'i' 'a â pris d'l'ouvrage ; enn' femm' gu'i â fait denner d'l'ouvrag'. P'i' 'a filait su' la gal'rie, p'i' 'a chantait, p'is te'jours, c'gârs-là, i' pâssè', allé' et d'venir ; pâssé' allé' d'venir... I' pensait qu' c'était b'en ell'. Te'jou' i' arrête, en pâssan. I' dit : « J' pourrais-tu vous parler, mad'moéselle ?

– Ah ! 'a di', oui !

– I' dit, j'eum'rais vous parlé', i' dit, d'que'qu' chose ! I' dit, j'su's t-à 'a veuill' de m'marguier, lâ, p'is j'voudrais que... vous parlé' à propos du marguiag'. » C'tè' enn' bell' fill'.

C'fait qu' 'a gu'i â conté çâ : qu'alle avè' usé t'ois pér's de sabots d'acier pour tâcher de l'trouvé', et p'is qu' 'a pensait b'en qu' c'était l'beau prince, et puis b'en... « B'en, i' dit, j'su's t-à 'a veuill' de m'marguier, lâ, p'i' avant de m'marguié', i' di', on vâ faire enn' veillée. »

C'fait qu' te'jour i' ont fait enn' veillée, p'i' i's contaient chequin leu's histoère' avant d'manger. Fait qu'lui, i' s'mè' à conté'... I' ont commencé par le prince ; i' a dit : « Vous allez nous conter vot' histoère, i' dit, vous !

– B'en, i' dit, j'avè' enn' clé ; j'ai pardu enn' clé p'is j' 'n ai ach'té in aut'e.

---

1. *Job* (angl.) : Travail, emploi.

– I' dit, la vieill' clé est-i' aussi bonn' comm' la neuve ?

– Ah ! i' di' au monde, i' di', ah ! i' di', oui, 'a ést b'en aussi bonn' ! B'en, i' dit, j'avais pardu ma fiancée et p'is je l'ai r'trouvée : alor', i' dit, ma fiancée ést aussi bonn' comm' la cell' que j'ai écitte.

– Ah ! i' di', oui, pour le sûr ! »

L'lend'main, i' ont fait' dés gross's noc's ; te'jour', i's m'on invité pour aller soupé' a'ec 'és aut'e', et p'is j'ai pilé su' la queue d'la p'tit' souris, p'i' 'a â crié : Pit' pit' pit' ! J'me su's rendu écitt' !

10 – L'ÉPINGLE

Il était, une fois, une femme, une veuve, mère de trois petites filles. Elle construisait une maison d'épingles et au moment de planter la dernière épingle à la fin de la construction, l'épingle lui tombe sur la cuisse et lui casse la cuisse !

Elle dit à ses enfants : « Je vais aller à Saint-Jean pour me faire mettre la cuisse dans le plâtre et quand je reviendrai, je frapperai à la porte et je dirai : « Mes petits enfants, ouvrez-moi la porte. Je reviens de Saint-Jean où l'on m'a mis un plâtre autour de la cuisse !

– C'est bien ! »

Mais, un gros ours caché derrière la maison avait entendu la conversation. Une fois la mère partie pour se faire soigner la cuisse, le gros ours s'approche de la porte et frappe. « Qui est là ? crient les enfants.

– Ouvrez-moi la porte, mes petits enfants. Ouvrez-moi la porte. J'arrive de Saint-Jean où l'on m'a mis la cuisse dans le plâtre !

– C'est maman ! dit l'un.

– Non, ce n'est pas maman ! lance l'autre.

– C'est maman . . .

– Ce n'est pas maman ! »

On frappe une autre fois : Pan, pan, pan . . . « Ouvrez-moi la porte, parce que je vais vous manger !

– Ah ! . . . Est-ce maman ? pensent-elles. Non c'est pas maman . . . ! C'est maman . . . ! c'est . . . ! »

Les trois sœurs se décident d'ouvrir la porte. « Mes petits enfants, demande l'ours, avez-vous beaucoup de nourriture dans la cave ?

– Oui, oui . . . va voir toi-même ! »

Elles lui ouvrent la trappe et l'ours saute dans la cave. La plus vieille des petites filles s'empresse de tirer le poêle sur la trappe, d'y transporter des pierres pour empêcher l'ours de sortir.

Sur les entrefaites, la mère arrive et frappe : « Mes petits enfants, ouvrez-moi la porte. J'arrive de Saint-Jean où l'on m'a mis la cuisse dans le plâtre !

– Ah ! c'est maman, c'est maman, s'écrient-elles.

– Mais allez-vous m'expliquer ce remue-ménage, mes petits enfants ! leur demande la mère. Regardez-moi ce fouillis !

– Ne parlez pas trop fort, maman, disent les enfants. On a enfermé un gros ours dans la cave !

– Oui ? »

La mère prend tout de suite la bouilloire, fait chauffer de l'eau et perce un trou dans la trappe de cave. L'ours vient se mettre le nez près du trou et attend. Une fois que l'eau est bouillante, la mère la lance par le trou de la trappe et ébouillante l'animal. Elle écorche l'ours en vue d'en faire un bon repas. Ils m'ont invité à partager cette boustifaille, mais je n'ai pas pu y aller . . .

L'ÉPINGLE

Récit folklorique raconté le 15 octobre 1958, à Hagar, Ontario, par Jos Authier (77 ans), qui l'avait appris jeune de sa grand-mère, à St-Pie de Bagot, Québec.

Enregistrement no 1031.

C'st enn' femm' qui ést v'nue veuve. 'A avait t'ois p'tit's fille', et p'i' 'a été' après bâtir enn' maison d'éping', p'is la dargniére éping' qu''a ést v'nue pour planter dans sa maison, gu'i timb' su' 'a cuiss' p'is gu'i câss' la cuisse. 'A di' à sés p'tits enfan, 'a dit : « M'â' allé' à Saint-Jean m'fér' racc'modé' 'a cuisse ! 'A dit, quand je r'viendrai, b'en, j'dirai . . . j'cogn'rai à 'a port' p'is j'dirai : b'en, més p'tits enfants, rouvrez-moé 'a port' ; j'arriv' de d'Saint-Jean pour m'fér' racc'modé' 'a cuisse !

– Ah ! c'ést bien, moumouan ! »

C'fait qu'i' y avè' in gros t-our', en arguiér' d'la maison, qui écoutait çâ. C'fait qu'in coup qu'la mére â été partie pour s'fér' racc'modé' 'a cuiss', le gros t-our' vien à 'a port' p'i' 'a cogn'. « Qui ést lâ ?

– Ouvrez-moé la port', més p'tits enfants, rouvez-moé 'a port' ! J'arriv' de d'Saint-Jean m'fér' racc'modé' 'a cuiss' !

– C'ést moumouan !

– C'ést pâs moumouan !

– C'ést moumouan !

– C'ést pâs moumouan !

– C'ést mou'an.

– C'pâs . . .

– Pan, pan, pan ! Rouvrez-moé la port' parc' que j'vâs vous manger !

– Ah . . . ! C'ést moumouan !

– C'ést pâs moumouan . . . ! »

Mé', to'jour', i's rouv'nt la port'. « Més p'tits enfan, i' di', av'-vous b'en d'quoi manger, dan 'a cav' ?

– B'en, 'a di', oui ! »

Rouv' la port' d'la cav', p'is l' p'tit our' rent'. P'is la p'us vieill' dés p'tit's fill's châtrie l'poêl', dés roch's su' 'a port' d'a cav' pour pâs qu'i' sort'.

Te'jours, la mére arrive, et p'is : « Més p'tits enfan » . . . 'A cogn' : « Més p'tits enfants, rouvrez-moé la port' ! J'arriv' de d'Saint-Jean m'fér' racc'modé' 'a cuisse !

– Ah ! C'ést moumouan !

– C'ést moumouan !

– C'ést moumouan !

– Ah ! Mé', qu'est c'que vous avez fait', més p'tits enfan ? 'A dit, r'gâr' don çâ tout c'carnag' qu'vous avez fait' !

– Parlez pâs trop fort, moumouan ! 'A dit, ô' â renfarmé in gros t-our' dan 'a cave !

– Oué ? »

T'ut suit', la mér' prend l'canârd[1], fait chauffer d'l'eau, p'is parce in trou dan 'a port' d'la cav'. L' p'tit our' vient s'mett' le nez, lâ. Et p'is, to'jour', in coup que[2] c'tte eau-lâ â été chaud', la mére ébouillant' le p'tit our'. Pleum' le p'tit our', mang' le p'tit our'.

I's m'on invité pour gu'y aller, mé', j'ai pâs pu gu'y aller !

1. *Canard :* Bouilloire.
2. *Coup* (un coup que) : Après que.

11 – LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Résumé du premier épisode : Un jeune orphelin, très pauvre, a échangé sa vache pour deux chiens merveilleux. Il quitte sa grand-mère momentanément en vue de faire un tour de chasse . . .

« Ne vous inquiétez pas de moi, grand-mère, dit le jeune homme ! Accompagné de mes deux chiens, je ne cours aucun danger ! » Il avait deux chiens, ne l'oubliez pas.

Il quitte donc la cabane de sa grand-mère et se lance à pied vers la forêt. Il emprunte bientôt un ancien sentier et file. Tout à coup, il arrive à une sorte de grotte où jamais pensa-t-il, personne n'avait pénétré, mais au moins un humain avait visité cet endroit : ce visiteur avait laissé un message écrit sur un bout de papier. Le jeune homme examine le billet : « Humm ! Si je savais lire . . . ! C'est bien regrettable . . . mais je vais apporter ce texte à grand-mère ; elle va me dire, elle, ce qu'il contient ! »

Le soir, il revient chez lui très tard dans la soirée. La grand' maman reçut son petit-fils avec des accents émus : « Pauvre petit ! Ce retour tardif m'a causé bien de l'inquiétude. Je commençais à croire que tu avais été dévoré par une bête.

– Mais il n'y avait aucun danger, grand' mère ! Quand je retiens mes deux chiens attachés à ma ceinture, sachez que je ne cours aucun risque ! »

Le jeune homme était sincère. Peut-on imaginer le plaisir d'un enfant qui se sait le maître de deux chiens ? « Grand' mère, continue le jeune chasseur, j'ai trouvé un billet aujourd'hui. Moi, je ne sais pas lire, mais vous pouvez me dire ce qu'il contient ! »

La pauvre vieille parcourt le texte : « Ah ! sois bien prudent ! Fais attention à la bête-à-sept-têtes ! C'est ce qu'on dit sur le billet . . . On avertit les gens qui voyagent dans ces parages du danger de rencontrer la bête-à-sept-têtes. De plus, demain soir, il faut que le roi livre sa princesse à ce monstre. Le roi est obligé de lui laisser dévorer une personne chaque année. Demain soir, ce sera le tour de la princesse . . .

– Ah ! c'est bien vrai, c'est dangereux !

– Évidemment, il y a grand danger, si tu n'es pas sur tes gardes ! Je t'avertis de ne pas trop t'éloigner.

– Ah ! grand-mère, je n'ai jamais eu peur depuis que je chasse en forêt. Demain matin, vous allez me préparer un petit sac de nourriture pour la journée, et je vais aller faire un tour de chasse. »

Le lendemain matin, la grand' mère prépare un sac de nourriture et le jeune chasseur la quitte en lui disant : « Ne soyez pas inquiète de moi ! Je vais essayer de me rendre quelque part à l'endroit d'où sort cette bête-à-sept-têtes.

– Sois très prudent ! »

Le roi avait fait construire une haute clôture de broche carrelée tout autour de sa ville. Le sentier conduit le jeune chasseur à cette ville clôturée, mais il s'aperçoit qu'il est difficile d'y pénétrer : « Je ne suis pas capable . . . mes chiens ne peuvent pas sauter par dessus cette clôture. Quant à moi, je peux grimper dans ce grillage de broche, mais mes chiens . . . Il faut que je découvre un trou sous cette grille protectrice. Je vais filer le long de la clôture ; je finirai peut-être par trouver sous la clôture un passage pour mes chiens. »

Après une longue marche, le jeune homme découvre un trou sous le mur et décide d'y faire passer ses chiens. Après avoir détaché ses bêtes, il s'adresse à ses chiens : « Hunter – c'était le nom d'un des chiens – glisse-toi sous la clôture ! » Il donne le même commandement à l'autre, dont j'ai oublié le nom. « Couchez-vous, et ne bougez pas ! » Ces chiens ne parlaient pas, mais ils obéissaient à leur maître. Le jeune chasseur pénètre dans l'enceinte en grimpant par dessus la clôture ; puis il attache de nouveau la chaîne des chiens à sa ceinture, et commence à parler à haute voix : « Venez, mes chiens ! Nous avons vaincu un gros obstacle : maintenant nous sommes dans l'enceinte de la ville du roi. Mais reste à savoir à quelle heure cette bête fera son apparition ? Quoi qu'il en soit, nous allons avancer ! Venez avec moi ! »

Le jeune homme reprend son fusil, et le voilà parti en compagnie de ses chiens ! Il parvient à une sorte d'auberge et tout de suite, il pense à ses compagnons : « Mes pauvres chiens n'ont pas mangé depuis longtemps ; je vais essayer de leur procurer un morceau de viande. » Il lui restait à peine assez d'argent pour acheter un peu de viande pour ses bêtes.

Il frappe à la porte de l'auberge. Une vieille dame vient ouvrir. « D'où venez-vous ? Où allez-vous, mon jeune homme ?

– Je viens . . . je suis des environs ; je vais . . . pas loin, par ici. Seriez-vous assez bonne de me vendre un morceau de viande pour mes chiens ?

– Humm ! Je peux bien te procurer un morceau de viande, mais elle vaut cher, la viande !

– Peu m'importe ! À vrai dire, je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je crois en avoir assez pour calmer la faim de mes chiens.

– Eh ! bien ; je vais te faire cadeau de ce morceau ! Tu garderas ton argent !

– Ah ! bien, non, non, et non ! Mes chiens peuvent gagner assez pour payer leur nourriture. Combien pour la viande ?

– Quinze sous !

– Ce n'est pas cher pour ce beau morceau de viande ! Chez moi, on ne l'aurait pas pour si peu, je vous l'assure !

– Ah ! . . . Mais où allez-vous, demande la dame, en compagnie de ces deux beaux chiens-là ?

– Eh bien ! J'ai toujours fait la chasse avec l'aide de ces deux bêtes. Deux excellentes bêtes qui sont bien obéissantes ! Mais ne vous approchez pas trop de moi. On ne sait jamais . . . Ce sont des chiens . . . On ne sait jamais comment ils vont réagir. Tenez-vous à une certaine distance d'eux. Quand je leur commande de ne pas bouger, le danger est assez mince. »

Les chiens dévorent leur repas pendant que le jeune chasseur poursuit une sorte d'enquête : « Je vois, madame, une haute clôture de broche tout autour de la ville. C'est la première fois que j'observe une telle mesure. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi on a entouré la ville d'une clôture de broche ?

– Pauvre petit ! Ce soir, peut-être avant cinq heures, tu verras une bête sortir de la forêt.

– Est-ce que ce serait la bête-à-sept-têtes, par hasard ? »

Le jeune homme voulait se faire passer pour plus naïf qu'il ne l'était. « C'est bien elle, répond la dame.

– Mais, qui est en danger de se faire dévorer ?

– Le roi a son palais ici, sur notre rue. Filez tout droit, et vous allez voir la belle princesse assise sur une estrade dans l'attente de la mort.

– Eh bien ! oui, je vais aller y faire un tour. Il n'y a pas d'indiscrétion à passer par là ?

– Ah ! non ; n'importe quel passant peut regarder la fillette sur l'estrade ! »

Ti-Jean se rend, avec ses deux chiens, dans le voisinage de la princesse. Tout de suite, le jeune homme tombe dans l'œil de la fillette : « Mon père, crie-t-elle au roi, venez donc par ici pour admirer le bel homme qui passe en compagnie de deux chiens !

– J'en ai déjà vu des beaux chiens, dit le roi en s'approchant de l'estrade.

– Je le sais, mais vous ne pouvez nier que c'est un homme charmant !

– L'aimes-tu ?

– Je ne suis pas indifférente à son égard. C'est un joli jeune homme !

– Eh ! bien, je peux émettre une décision royale l'obligeant à venir ici ! »

Le roi pouvait de temps en temps, au nom de la loi, convoquer qui il voulait. Le roi lance un peloton de soldats à la poursuite de Ti-Jean. Les soldats entourent le jeune homme et ses chiens. Ti-Jean proteste : « N'approchez pas trop près de moi, vous autres ! Vous n'avez pas le droit de m'arrêter ici. Et ces chiens-là sont à moi !

– Ah ! nous n'en avons pas peur de tes chiens !

– Prenez garde ! Et que me voulez-vous ?

– Ah ! le roi veut que tu viennes le rencontrer à la porte du château.

– Je ne m'y oppose aucunement. Je ne suis ni un prisonnier ni un malfaiteur ! Je vais y aller ! Mes chiens, changeons de direction. Retournons pour prendre connaissance des intentions du roi . . . »

Ti-Jean se présente à la porte du château ; le roi l'attend en grande tenue militaire. « Que me voulez-vous ? de demander le jeune homme.

– C'est ma princesse . . . Elle aimerait bien te parler avant de mourir.

– Je ne vous crois pas ! Elle me parlera seulement demain !

– Non ; demain, il sera trop tard, elle aura été dévorée !

– Ah ! oui ? Quelle est cette bête ? Cette bête-à-sept-têtes dont on parle, quelle est-elle au juste ?

– Ah ! nous ne le savons pas trop. C'est une bête qui a sept têtes. Attends le moment de la voir et tu sauras ce que c'est . . . !

– Très bien, très bien ! De quel coin vient-elle, cette bête ? Êtes-vous capable de m'indiquer une direction, un chemin, un sentier dont elle va profiter ?

– Elle vient dans cette direction-ci. Vers les cinq heures, tu vas l'entendre venir, tu vas entendre le vacarme causé par une tête ou l'autre qui heurte les arbres. N'oublie pas qu'elle a sept têtes !

– C'est très bien ! Merci de vos renseignements ! »

Ti-Jean commence à penser en lui-même : « Quand elle sautera la clôture, si elle saute la clôture, je vais essayer de prendre soin de ces têtes ! » Bientôt, il entend venir le monstre. « Attention ! crie-t-il à ses chiens. Surveillez la bête. Dès qu'elle se préparera à sauter la clôture, je vous enlèverai vos laisses, et vous lui arracherez une tête au moment où la bête posera les pieds de devant à l'intérieur de cette haie de broche ! »

Les chiens se tenaient prêts à s'élancer. À la vue de cette énorme bête, loin d'en avoir peur, les chiens se sentirent stimulés. Dès que la partie antérieure du monstre s'inclina à l'intérieur de la clôture, les chiens avaient déjà fait disparaître la première tête. Ti-Jean ne cessait de crier à ses chiens : « Allez-y ! Mettez-y toute votre force ! À bas les têtes du monstre ! »

La bête n'avait plus maintenant qu'une seule tête. « Reposez-vous, crie Ti-Jean à ses chiens. Laissez faire la bête ; elle va bientôt tomber pour la dernière fois ! »

La nuit était à la veille d'arriver. À cette heure, la princesse aurait dû être déjà dévorée. Pourtant elle attendait toujours, assise sur son estrade. Ti-Jean attache ses chiens à sa ceinture et, sans perdre de temps, commence à couper les langues du monstre et à les enfouir dans son havresac. Tranche la langue d'une tête, tranche la langue de l'autre . . . Il lui manquait encore la langue de la dernière tête. Ti-Jean pensa un instant à laisser la bête mourir lentement même si elle tentait encore de se relever. Mais soudain, il décide de mettre fin à l'agonie de la bête. Il lâche ses chiens en leur criant : « Détruisez la dernière tête ! » Les chiens se dardent sur la tête, l'empoignent chacun de son côté, et le monstre expire. Ti-Jean tranche la dernière langue, mais constate que la nuit est venue. « Il n'est plus temps d'aller visiter la belle princesse, ce soir ! Que Dieu bénisse le roi et sa fille ! J'irai demain ! »

Tard dans la nuit, Ti-Jean revient chez sa grand' mère. En entrant, il lui dit : « Grand' mère, vous vous êtes fait du mauvais sang aujourd'hui à mon sujet. Vous étiez seule pour supporter votre inquiétude !

– Ah ! oui, Ti-Jean ! Et j'ai eu peur que la bête ne te détruise !

– Inutile d'avoir peur, grand' mère ! La bête est morte !

– Je puis à peine le croire !

– Oui, oui, la bête est morte ! Aidé de mes chiens, je ne courais aucun danger ! Après avoir tué le monstre, j'aurais dû aller rapporter mon exploit au roi, mais j'ai jugé à propos de prendre mon temps. La belle princesse a eu la vie sauve. Les gens du palais royal n'ont pas eu connaissance de la mort de la bête, mais vu l'absence de celle-ci à l'heure du rendez-vous, et le reste de la journée, la princesse a dû quitter son estrade et regagner le château. Je me promets de lui rendre visite demain !

– Mais voyons, Ti-Jean ; tu n'es pas intimidé par les mesures que tu devras prendre pour voir la belle princesse ?

– Pas le moins du monde ! Grand' mère, nous avons vécu misérablement dans notre masure, mais je crois que notre misère a pris fin.

– Ah ! Ti-Jean, j'en suis heureuse ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean pense à sa visite chez le roi : « Je n'ai pas besoin d'apporter de nourriture, je crois ; je connais la route maintenant, je vais filer tout droit sans aucune hésitation . . .

– Ne te mets pas en tête de vouloir aller manger chez le roi ! Un petit pauvre comme toi . . .

– Eh bien ! si vous voulez me préparer un repas, je vais le mettre dans mon sac. »

La grand' mère enveloppe deux tranches de pain, Ti-Jean les met dans sa poche et part en direction du château. Accompagné de ses chiens dont il était fier, il s'arrêtait parfois pour les caresser et leur manifester son attachement. Il parvient à la propriété du roi, voit l'estrade ; rien n'avait changé : la belle princesse était assise dans un précieux fauteuil installé sur l'estrade.

Tout à coup, un soldat, valet du roi, aperçoit Ti-Jean et court vers le monarque : « Sire mon roi, regardez passer un jeune homme accompagné de chiens ! Ah ! le bel homme ! Serait-ce le même personnage que nous avons vu hier ?

– Eh ! oui, c'est le même, du moins les chiens semblent les mêmes. Partez à sa poursuite et ramenez-le ici ! »

Aussitôt, les soldats se lancent à la poursuite de Ti-Jean et le rejoignent : « Ti-Jean, reviens au château, le roi veut te rencontrer.

– J'ai l'impression que cette rencontre ne donnera pas beaucoup de résultats ! Tout de même, je ne refuserai pas de voir le roi. Je suis prêt à terminer ma besogne. Je vous suis !

– Je ne sais trop ce qui est arrivé à la bête-à-sept-têtes, dit l'un des soldats, elle ne s'est pas présentée, hier soir !

– Non ? Je crois qu'elle ne se présentera pas plus aujourd'hui ! La bête-à-sept-têtes n'existe plus !

– Oui ? As-tu eu connaissance de sa disparition ?

– Eh bien ! connaissance ? Du moins un peu ! Mes chiens l'ont blessée et l'ont passablement malmenée.

– Jamais je croirai, dit le roi, que tu l'as tuée ?

– Tuée ? peut-être pas tout à fait, mais je serais surpris qu'elle vous incommode.

– Mais comment se fait-il qu'un bossu se soit présenté ici, hier soir, avec les sept têtes de ce monstre ?

– Oui ? Humm ! Vous m'en apprenez et du sérieux ! J'y pense ; c'est peut-être lui qui a tué la bête ?

– C'est possible : il avait bel et bien les sept têtes !

– Où est-il, ce bossu-là ?

– On l'a logé dans une chambre, au château, avec les sept têtes. Il est très pacifique, mais la princesse ne veut pas entendre parler de ce bossu-là !

– Eh bien ! enchaîna Ti-Jean, en riant, il me reste à retourner chez ma grand' mère ; je regrette de n'avoir pas plus de temps pour causer !

– Un instant ! dit le roi. Tu n'avais pas d'autres renseignements à donner ou à demander ?

– Ah ! un simple détail ! La personne qui a tué le bête aurait-elle droit à une somme d'argent en guise . . .

– Ah ! bien, oui ! Si c'est le bossu qui a tué la bête, dit le roi, il va falloir lui donner un gros mâgot, à celui-là !

– Oui ? Combien avez-vous l'intention de donner, par exemple, à l'homme qui a tué la bête ?

– Au moins . . . au moins cinq mille dollars !

– Cinq mille dollars ! Ce n'est pas déplaisant à ramasser, cinq mille dollars ! Eh bien ! Je vais y aller directement : Donnez-moi-les donc, les cinq mille dollars, à moi !

– Écoute, Ti-Jean, je ne puis te verser cette fortune sans savoir au juste quelle part tu as prise dans l'exploit . . .

– Non ? Allez donc chercher le bossu ; nous verrons bien ce qu'il a fait, et ensuite je vous dirai ce que moi j'ai fait ! »

On va chercher le bossu, mais le bossu se voyait pris à son piège. Il ne cessait de répéter : « Pardon, Sire mon roi ! Pardon, pardon . . . !

– Pardon de quoi ? Rends-toi dans la salle, Ti-Jean nous attend. Nous voulons décider de ce que vous allez faire, ce soir !

– Eh bien ! bégaie le bossu, j'ai les sept . . . j'ai les sept têtes. Vous ne me croyez pas ? Regardez les sept têtes ! »

Il était facile de constater la possession des têtes. « Rien à corriger là-dessus ! Ce monsieur a rapporté les sept têtes de la bête ! Mais avant de passer aux conclusions, je voudrais poser une question au roi. Sire mon roi, vous êtes un homme d'expérience. Avez-vous déjà fait la chasse ?

– À vrai dire, non ! Chasse à la perdrix parfois, mais très rarement . . .

– Avez-vous déjà tué une bête privée de langue ? »

À ces mots, le bossu tenta de se retirer. Il savait bien qu'il risquait une bonne période d'emprisonnement pour avoir voulu profiter de la belle princesse . . . « J'ai tué plusieurs bêtes, continua le roi, mais vous comprenez que je n'ai pu vérifier toutes les têtes ; mais dans celles que j'ai visitées, j'ai toujours trouvé une langue !

– Alors, de dire Ti-Jean, un homme qui possèderait les sept langues de la bête, croiriez-vous que c'est lui qui . . .

– Ah ! sans doute, sans doute, puisque toute bête a une langue !

– Merci, Sire mon roi ! »

Ti-Jean attrape son havresac, l'ouvre et dit au roi : « Voici ! En voici une langue de l'énorme bête ! En voici une autre . . . » Ti-Jean étale une par une, sous les yeux du roi, les langues de la bête. Il y en a bel et bien sept ! La conclusion était

facile à tirer : c'était Ti-Jean qui avait tué la bête-à-sept-têtes, ce n'était pas le bossu !

Le bossu fut condamné à la prison pour une bonne période. S'il n'a pas purgé sa sentence, il est encore en prison !*

* Nous terminons ici le conte dont la fin se confond avec le style de la conversation.

LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Conte traditionnel raconté à Mattawa, Ontario, en septembre 1958, par Jean Sauvé (83 ans), qui l'avait appris dans les chantiers du lac Turgeon.

Enregistrement no 4000. Conte-type 300 I d, e, II a, V a, b (bossu), VI a, VII c.
N.B. Une erreur de technique nous prive du début du conte.

... « Soyez pâ' inquiète, i' di, avec més deux chien, i' di', i' a pâs d'dangé'. I' avait deux chiens, t'sé's. Comm' de fait', i' pâr' ; i' a marché in bon bout', enn' vieill' tréll [trail][1] que i' avait, t'sé's. P'i' i' s'embarqu' dans c'tréll-lâ.

I' arrive à enn' plaç', t'sé', i' avait dés... du mond' qui avait rencontré lâ, p'i' i' dit qu'i' pensait jamais qu'i' avait que'qu's-ins [uns] qui avaient rentré lâ, mé' i' 'n avè' in. P'is comm' de fait', i' avait laissé enn' magniér' de papier lâ, c'mond'-lâ qu'avait rentré.

P'i' i' ramâss' çâ. Hmm ! « C'ést d'valeur[2] que j' sav' pâs lire, i' dit. Mé', i' dit, j' m'â' emporter çâ à memér'. Memér' vâ me l'dir' quo' c' c'ést qu'i' y â d'ssus ! »

P'is comm' de fait' en r'tournant chez eux, le soèr, t'sé', i' était pâs mal târ'. 'A dit : « Pauv' 'tit gâ' [gars] 'a dit, j'ai été b'en surpris de voèr que t'étais si târ'. 'A dit, j'te pensais dévoré par que'qu' chose.

– Ah ! i' dit, memére, i' y a pâs d'danger ! Quant' j'a'rai cés deux chiens-lâ attaché' après moé icitt', lâ, i' dit, vous apprendrez... » Me semb' qu' c'ést l'câs... c'ést pareil. Parc' que in enfan avec deux chiens, t'sé', i' a du fonn [fun][3].

Comm' de fait'. « Mé' memére, i' dit, j'ai ramâssé in papié', i' dit, moé, i' dit. C'ést d'valeur, i' dit, j'sé's pâs lir' ! Quo' c' c'ést qu'i' y â là-d'ssu' ?

– Ah ! 'a dit, fè' attention, 'a dit, la bête-à-sept-têt's, lâ, t'sé', 'a dit, ouâtch [watch][4] çâ, 'a dit. C'ést çâ qu'i's dis'nt su' l'papier, lâ, d'fair' b'en attention de rôder dans c'boâs-lâ icitt', que la bête-à-sept-tête' ést b'en dangereus'. P'i' 'a di', à soèr, lâ, 'a dit, pâ' à soèr mé' d'mon [demain] au soèr, 'a dit, faut qu'le roi gu'i

---

1. *Trail* (angl.) : Sentier, route vaguement tracée.
2. *Valeur* (de) : Malheureux, regrettable.
3. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
4. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

deunn' sa princesse. 'A di', il ést contraint d'denné' enn' parsonne à manger, tou' 'és ans. P'i' 'a dit, c'ést d'mon au soèr qu'la princess' vâ êt' dévorée.

– Ah b'en ! C'ést dangereux pareil !

– 'A dit, c'ést dangereux pour le sûr, si tu fais pâ' attention, 'a dit. Vâ pâs trop loin !

– Ah ! i' dit, memére, i' dit, j'ai jamais vu [eu] peur depu's que j'fais la chass' dans l'boâ', i' di' ! I' dit, vous allez m'amanché' in lonn'ch [lunch][5] p'i' i' dit, m'a' aller faire in tour à soèr... demain. »

Comm' de fait' ! 'A gu'i amanche in lunch, le matin. « B'en, i' dit, memér', soyez pâ' inquièt' pour moé. I' dit, j'vâs m' rend', i' dit, te'jour', à peu près d' v-où c' qu' 'a d'vient c'tte bêt'-lâ !

– B'en, 'a dit, fè' attention à toé ! »

Le roi avait fait' clôturer... ques'ment tout autour de c'tta p'tit' vill'-lâ avec enn' gross' broche, enn' gross' broche. I' arrive à ce bârguiér' ... à la place où c'que la trail pâssait. I' r'gâr', commence à r'gâr' ... « Ah ! i' dit, j'pâ' 'apab' ... més chiens sont pâ' 'apab's sauter par dessus c'clôtur'-lâ. Faudrait que j'trouve in trou, i' dit, pour qu'i's pâss'nt ; mé' tant qu'à moé j'peux grimpé' après ; mé' i' dit, més chiens... ! »

Comm' de fait' : « Mé', i' di', on vâ 'a suir' la clôture in bout', p'i' i' dit, 'ted b'en que j' m'en v' êt' capab' d'trouvé' enn' place, i' di', où c'que més chiens vont pou'oèr pâsser par dessour. »

Te'hours qu'i' trouv' çâ, i' trouve in trou. I' décide, b'en i' dit : « Honn'te' [Hunter] – i' avè' in qu'i' app'lè' Hunter, le chien, p'is l'aut', comment c'qu'i' app'lait l'aut', don ? Te'jours qu'i' app'lait Hunter, lâ : « Quien, [tiens] i' dit, Hunter, rent' ... pâsse en d'ssour, toé ! »

P'i' il l'détach' d'après lui, p'is pâss'. « Sauv'-toé pâs, lâ, couch'-toé d'l'aut' bord ! » Mé' comm' de réson [raison] ah! cés chiens-lâ, i's parlaient pâs p'is c'tait correck. Comm' de fait'. I' vien... i' pâss' l'aut'e itou[6] p'is... Comment c' qu'i' app'lait l'aut', don ? J' m'en rappell' p'us d' l'aut'.

To'jours que c'ui-lâ était pâssé p'i' i' pâss' l'aut' dans l'minm' trou. Mé' après çâ, i' grimp' par 'ssu' 'a clôtur', lui, p'i' attach' sés deux chien encôre après sa belt[7], i' avait dés chaîn's, t'sé's, chaqu' chien, p'i' i' 'és attach', lâ. « V'nez vous-en ! Ah b'en, lâ, i' dit, j' t'-âll raït [all right][8] i' dit, j' t-en d'dan. I' dit c'st à sa'oèr à quelle heur' c' bêt'-lâ vien, asteur ? Ah b'en, i' di' à sés chien, i' di', on vâ marcher to'jour', i' dit, v'nez-vous-en ! »

---

5. *Lunch* (angl.) : Collation, repas léger.
6. *Itou :* Aussi.
7. *Belt* (angl.) : Ceinture.
8. *All right* (angl.) : To be all right : Être à l'aise, jouir de satisfaction.

Et p'i' i' â sa carabin', le p'tit bonhomm', t'sé's, lâ, p'is lés v'lâ parti'. I' arrive' à enn' place, in p'tit restaurant. « Quien, i' dit, més pauvres chiens, v'lâ longtemps qu'i' ont pâs mangé, 'és aut', i' dit, m'â' asseyer te'jour' à trouvé' enn' grillad'[9] de sték [steak][10] à més chiens. »

I' avait pâs grant' argent ; j'cré' b'en qu' c'tait tout' l'argent qu'i' avait d'ach'té' enn' grillard' de sték pour sés chiens. Mé', comm' de réson, me semb' de l' 'oèr le p'tit bonhomm'. P'i' i' cogne à 'a porte. Enn' vieill' qui arrive 'a à port' du restauran. 'A a vu... « De v'où c'que vous êt's... vous allez, vous ?

– B'en, i' dit, j'vâs pâs loin, i' dit, j'voudra' asseyé' a'oèr enn' grillad' de sték pour més deux chiens.

– Hum ! Ah b'en, 'a dit, tant qu'à çâ, j'peux t'a'oèr enn' grillad' de sték. Mé' 'a di', i' ést cher.

– Ça m'fait pâs d'diffarence, i' dit, comm' de réson, j'ai pâs grand argen, i' dit, d'abord que j' 'n aurai assez pour payer ma . . . pour la grillad' de sték. Més chien ont faim.

– 'A di', oui, b'en m'âs t'la denné' 'a grillad' de sték. J'te charg'rai [to charge][11] pâs r'guien pour.

– Ah ! non, non, non ! Non, non ! I' dit, més chiens von êt' capab' d'payer pour ce grillad' de sték-lâ p'is tout çâ. Ah, oui ; comm' de fai'. I' dit, comment c' c'ést ?

– Ah ! 'a dit, quinz' cenn's.

– C'ést to'jours pâs cher, i' dit, quinz' cenn's pour enn' grillad' de steak. Che' nou', i' dit, j'vous garantis qu'on l'a'ra pâs pour çâ. »

Ah b'en ! En effè'... ! 'A di' : « Où c'que vous allé', 'a di', avec cés deux beaux chiens-lâ qu'vous avez, lâ ?

– Ah ! b'en, i' dit, j'ai to'jours fait' la chass', madame, i' dit, j'ai to'jours gardé cés deux chiens-lâ. I' dit, c'ést deux bons chiens, p'i' i' di', i's m'écoute'. I' dit, comm' de réson, v'nez pâs trop proch' de moé, i' di', on sé' pâ ; i' dit, c'ést dés chiens, vous compeurnez [comprenez]. On sé' pâs de quo' c' qu'i's peuv'nt fére. I' dit, v'nez pâs trop proch', to'jour' ! I' dit, t'nez-vous loin d' 'és aut's. Mé', i' dit, d'abord j'leu' dirai d'pâs grouillé', i' a te'jour'... i' a pâs d'danger. »

Comm' de fait' ! I's mang'nt la grillad' de sték. « Mé', i' dit, j' m'aparçoé' i' dit, qu'i' â enn' gross' clétur' [clôture] de fer tout autour. Quo' ç' ça veut dir', çâ ? I' dit, c'ést 'a promiér' fois que j'voés çâ, moé, i' dit, clôturé' enn' ville i' di', avec dés clétur's de fer de minme.

---

9. *Grillade :* Tranche de viande destinée à être grillée ou cuite.
10. *Steak* (angl.) : Bifteck.
11. *Charge* [to] (angl.) : Demander, réclamer.

– Ah ! pauv' p'tit vieu' ! J'te di', 'a dit, qu'tu 'oèra' à soèr, 'a di', avant ted b'en cinq heure' et d'mie, enn' bêt' qui vâ sortir de d'dans l'boâ'.

– I' dit, c'ést-i' çâ la bête-à-sept-têt's ? »

Le p'tit gârs faisè' 'oèr qu'i' connaissait pâs grand chose.

« 'A di', oui !

– I' dit, qui c'que c'ést qu' 'a vâ dévorer ?

– B'en, 'a dit, le roi reste en hau' icitt', en bâs, su' 'a minm' rue, 'a di'. 'A dit, suivez c'tte rue-lâ, p'i', 'a dit, vous allé' 'oèr la bell' princess', lâ, 'a di', 'a ést assi' su' enn' stan [stand][12], lâ. Alle attend sa mort, lâ.

– Ah ! ah, b'en, i' dit, m'as gu'y a te'jour' aller faire in p'tit tour, i' di'. I' â pâs d'mal à aller pâsser lâ ?

– 'A dit non, 'a dit, n'importe qui pâss' lâ, 'a di', i' r'gârd' la mam'sell', lâ, 'a di', su' 'a stand. »

Comm' de fait' ! I' pâsse.... i' s'en vâ avec sés deux chien 'oèr la bell' princesse. Ah ! my gosh ! 'a â trouvé qu'Ti-Jean était beau, t'sé'. 'A crie à son pére, au roi, 'a dit : « Mon pére, 'a dit, v'nez don 'oèr in bel homm' qui pâsse icitt' ! 'A di', i' a deux beaux chiens ! »

Ah ! le roi s'en vient. « J' 'n ai déjà vu dés beaux chiens.

– B'en, 'a dit, c'ést correck ! Mé', 'a dit, j'vous en garantis qu' c'ést in bel homm', pareil !

– L'aim's-tu ?

– 'A dit, j' l'aguirais [le haïrais] pâ'. 'A dit, c'st in joli jeune homm'. »

Comm' de fait' ! B'en, i' dit : « J'peux gu'i fair'... j'peux gu'i fair' batt'e in ban, i' dit, que faudrait qu'i' vienne icitt'. » Ah b'en, le roi, lui, en faisant batt'e in ban, lâ, que n'importe qui, lâ, n'import' qui faulait qu'i' v'nè' v'nir lâ ; c'tait la loi !

I' en-'oueille enn' troup' de soldâ' après Ti-Jean comm' de réson, t'sé'. I' çarn' Ti-Jean p'is, comm' de réson, avec lés chien. I' disè' aux soldâ' : « Approchez pâs trop proch' de moé, vous aut's. Vous avez pâs droi' à moé icitt'. Approchez pâ' ! Ah ! c'ést més chiens, lâ !

– Ah ! i' ont di', on â pâs pêur...

– Faisé' attention !»

Comm' de fait'. « Que c' c'ést vous voulez ?

– B'en, le roi, i' fait dir', lâ, que tu vienne' à sa port'.

---

12 *Stand* (angl.) : Estrade.

– J'peux b'en gu'y allé', i' di', i' a pâs d'mal, i' di'. I' dit, j'pâ' in prisonnier ni in voleur, j'ai dit. M'âs gu'y aller ! »

Comm' de fait' ! i' di' à sés chiens : « R'viron ! On vâ allé' 'oèr quo' c'ést qu'le roi veu' ! » I' arrive à 'a port' du roi. Me semb' de voèr le roi qu'était tout en habit d'soldât, p'i' ah ! «Quo' c' c'ést qu'vous voulé', i' dit ?

– B'en, écoute ! I' dit, la princesse aim'rait b'en t'parlé' avant d'mourir.

– Ah ! c'ést d'la blague ! i' di'. I' di', 'a m'parl'râ, i' dit, d'main.

– Ah ! d'main, i' s'râ trop târ', i' di', 'a vâ êt' dévorée.

– Oué ? I' dit, quell' bêt'... la bête-à-sept-têt's que vous dit's, lâ, quo' c'que c'ést, çâ ?

– Ah ! bon, on l'sé' pâs, c'st enn' bêt' qu'â sè' têt's mé', mecqu'tu 'a 'oeill', tu vâ' 'oèr qu'est c'que c'ést.

– Ah ! i' dit, c'é' âll right ! I' di' à quell' plaç' qu' 'a d'vient c'bêt'-lâ ? Et's-vous capab' de m'denné' enn' place, i' dit, comme enn' tréll [trail] in ch'min ?

– 'A vient comm' çâ, lâ. Vers cinq heur', autour de cinq heur', i' dit, tu vâs l'attend' [entendre] v'nir, i' di'. I' dit, comm' de réson, temps en tem, 'a s'frapp' la têt' su' 'és â'b'e'. I' di', 'a 'n â sè' têt's.

– I' dit, c'ést correck ! I' dit, mecqu' 'a saut' la clétur', si 'a saut' la cléture, i' dit, m'âs 'n a'oèr soin d'sés tête', en lui minm' s'dit Ti-Jean. »

Comm' de fait' ! Il l'attend [entend] v'nir. « Oh ! i' di' à sés chien, ouatchez [watch] b'en, lâ, vous aut'e', i' dit. Mecque j'vous détach', lâ, i' di', 'a vâ asseyé' à sauté' 'a clôtur' p'i' i' dit, d'la menute, i' dit, qu' 'a vâ plier par dessu' 'a clôtur', lâ, ôtez-y enn' têt' ! »

Comm' de fait' ! Lés chien étaient prê' aussi. Quant' ils l'ont vue, comm' de réson, enn' bêt' de minm', t'sé's, lés chien i' 'n avaient pâs pêur 'és aut's. Ça 'és excitait, t'sé's. B'en, d'la menut' qu' 'a a plié pour pâsser par d'ssu' 'a clôtur' comm' çâ, déchir' la têt' apras la bêt' p'i' : « En-'oeillez fort, més chien, en-'oueillé', en-'oueillez for', ôtez-y tout's sés têt's, lâ !»

Comm' de fait ! I's gu'i ôt'nt ques'ment tout's lés têt's p'i' i' en laisse' anne [une]. I' dit : « Laissez-la fair', lâ, i' di', 'a vâ timber [tomber], lâ. » P'i' i' attach' sés chien apras lui encôr', p'i'...

Ah ! le temps... le tem était b'en court, lâ, tu sé's. Le tem été' arrivé pour dévorer la bell' princesse. I' était târd. Non! Quand i' â vu çâ, lui, en tou' 'és câ', i' â ôté lés langu's. « M'âs gardé' 'és langu's de cés têt's-lâ. » Comm' de fait' ! I' gu'i rouv' la yeul' d'la têt', lâ, p'i' i' arrach' la langu' p'i' i' a mett' dans son pack-sack [havresac]. I' arrach' l'aut' ; i' avè' 'ienqu' la têt' qu'avait la langu', lâ, lâ, qu'était pâ' arrachée d'apras la bête. « Ah ! i' di', 'a pourrâ to'jours pâs fair' le guiâb', i' di', avec çâ. M'â' 'a laisser faire, 'oèr si 'a vâ se l'vé' encôr'. »

Comm' de fait' ! 'A grouillait, tu compren, encôre ; 'a avait c'tte têt'-lâ, p'i' 'a asseyè' à grouillé'. « Ah ! i' dit, c'st aussi b'en d'fair' la djob drett' ! I' di' : « Otez-y don c'tte têt'-lâ! » P'i' en disant çâ, lés chiens gu'i ôte'. I' arrach'nt la tête ; à deux, t'sé', i's po'gnè' enn' po'gnée, c'tè' enn' po'gnée, lâ, comm' de réson, p'i' i' arrach'nt la tête. Ah ! lâ, 'a était morte, 'a était fénie ! I' arrach' la langu' de d'dan. « Ah, b'en, i' dit, j'pâs pour allé' 'oèr la bell' princesse à soèr, i' dit, que l'bon Guieu [Dieu] 'és béniss' ! »

Comm' de fait' ! I' r'tourne 'oèr sa memér', lâ. En arrivant, b'en, i' dit : « Memére, i' dit, vous avé' été pâs mal inquièt' de moé, i' dit, vous avez pâssé' 'a journée t'ut seule.

– 'A di', oui, p'i' 'a dit, j'ai eu b'en pêur que tu v'nè' à t'fair' manger par la bêt'.

– Pâs d'danger, memére, i' dit, la bête ést mort' !

– Jamais j'crèrai !

– I' di', oui, la bête ést morte. I' dit, craignez pâ', avec més chien, i' di', i' y avait pâs d'danger ! »

Comm' de fait' ! I' dit : « Comm' de réson, i' dit, j'étais supposé d'aller rapporter çâ au roi, i' dit ; mé', i' dit, j'me press'rai pâ' i' dit. La bell' princesse ést sauvée, lâ ; i' di', 'a doé' êt' débarquée d'ssus sa stan [stand] d'é où c' qu' 'a été', i' dit. La bête ést mort', p'i' i' 'n ont pâ' eu connaissanc', p'i' i' on attendu jusqu'à l'heur' qu' 'a d'vè' êt' dévorée, p'i' i' dit, pâs d'bête, i' di', 'a doé' êt' débarquée. I' dit, j' m'âs gu'y r'tourner d'main.

– B'en, 'a di', 'oéyons Ti-Jean, t'âs pâs honte, 'a di', allé' asseyé' 'oèr la bell' princesse, 'a di' ?

– I' di', oui, j'ai pâ' hont', pour le sûr ! I' dit, vous avez... on a vu [eu] d'la misèr', memére, i' dit, dans not' p'tit chack [shack][13]. On 'n aurâ p'us d'misèr', n'us aut', i' di'.

– Ah ! 'a dit, c'correck ! »

Comm' de fait' ! Dans... le matin, comm' de raison, i' dit : « J'cré' b'en ça ser' à rien qu' j'eille in lunch, i' dit, ça prendrâ pâs d'tem [temps] aller lâ, i' dit. Lâ, j'ai pâs d'occupâtion de r'guien, i' dit, m'â' aller tout drett'.

– 'A di', oui, mé' tu gu'iras pâ' asseyé' à manger su' le roi, 'a di', in p'tit gârs comm' toé.

– Non, b'en, i' dit, si vous v'lez m'en faire in lunch, i' dit, m'â m'emm'né' in p'tit lunch. »

---

13. *Shack* (angl.) : Masure, maison délâbrée, habitation misérable.

Comm' de fait' ! 'A gu'i amanch' deux sandwichs p'i' i' pâr' avec çâ. Me semb' de l' 'oèr aller, lâ, t'sé's, sés chiens, encôr', t'sé ! Ah ! p'is sés chiens, t'sé's, temps en tem, i' en flatte in, i' en flatt' l'aut', i' 'és aimè' in peu râr', sés chiens !

Comm' de fait' ! I' arrive en avant d'ssus le roi, comm' de raison. I' r'gâr' le stand [stand] ; la stann' était correck, était lâ, la stann', p'is lâ, la bell' chais' p'is la bell' princesse étè' assis d'ssus, t'sé's. Tout d'in cou', i' y â in soldat ; çâ, c'tait l'valet d'pied du roi.

« B'en, i' dit, Sir' mon roi, i' di', i' â in jeune homm' qui pâsse avec lés chiens lâ, i' dit. J'vous dis, moé, qu' c'st in bel homm'. Jamais j'crèrai qu' c'ést l'minm' qu'â pâssé hier !

– B'en, i' dit, c'ést vrai, i' dit. Ça d'l'air dés minm's chiens, te'jours. B'en, i' dit, parté' après, lâ, p'is virez-lé, emm'nez-lé ! »

P'is comm' de fait' ! I's parte' après, p'i' i' arriv'nt lâ. Ah ! « Ti-Jean, tu vâs r'venir, lâ, le roi veut t' 'oèr !

– B'en, i' dit, ça denn' pâs grand chose. Ah ! i' di', m'âs gu'y aller l' 'oèr, m'âs raj'ver [rachever] la d'job [job][14] i' dit ; j'peux gu'y aller !

– B'en, i' dit, j'sé's pâs quo' c'ést qu'a vu [eu] 'a bête-à-sept-têt's, mé' alle a pâs r'ssou' hier à soèr.

– Non ? B'en, i' di', 'a r'ssoudrâ pâs, j'cré' b'en. I' dit, j'cré' qu'la bête-à-sept-tête' ést fénie !

– Oui ? As-tu connaissanç' de que'qu' chos' ?

– B'en, i' dit, j'ai connaissanc' de minme. I' di', avec més chien, i' di', on gu'i â fait' du dommag', j'cré' 'a bête-à-sept-tête. I' di', on' lâ maganée[15] b'en.

– Jamais j'crè'rai, le roi i' dit, que tu l'âs tuée !

– B'en, i' dit, je l'ai tuée, te'jour'. I' dit, j'sé's pâ', i' dit, si... j'pens' pâ', i' dit, qu' 'a r'vienn' !

– Mé', i' di', i' y â in bossu qu'ést v'nu hier à soèr, lâ, i' di', après que tout a été fait', i' avait sept têt's, lés sept tête', i' dit, d'la bête-à-sept-tête'.

– Oué ! Mmm ! C'ést sérieu' ! Ah ! b'en, i' di', écoutez don, 'ted b'en que c'ést lui qui l'â tuée.

– B'en, i' di', i' avait sè' têt's.

– P'i', i' di', où c'qu'il ést c'bossu-lâ ?

– I' di', on l'â dan enn' chamb' icitt', i' di', a'ec sés sè' tête'. Ah ! i' ést tranquill', lâ. Mé', i' dit, la princesse en veut pâs pâ'-en-t'ut' de c'bossu-lâ ! »

---

14. *Job* (angl.) : Tâche, travail.
15. *Maganer :* Maltraiter, malmener, massacrer.

Lui, ça l'faisait rire. « Ah b'en ! i' dit, c'ést correck, i' dit, m'â m'en r'tourné' 'oèr memére, i' dit, comm' de réson, j'ai pâs grand tem [temps] à moé.

– B'en, i' di', avais-tu d's arrang'ments d'fait'... à fair' ?

– Non, i' dit, pâs... pâs grand chos'. Mé', i' di', i' y a'rait-i' d'l'argent, par exemb', dans c'tte affair'-lâ de... d' la bête-à-sept-têt's-lâ, i' di', enn' parsonn' qui l'a'rait tuée, lâ, ou b'e' don...

– Ah ! b'en, i' di', oui ! I' dit, si l'bossu l'â tuée, i' ést â' [all] right. I' dit, vâ fa' 'oèr qu' je l'peill' [paie] en pepér' c'ui-lâ, i' dit !

– Oué ? B'en, i' dit, comment c'que vous denneriez, par exemb', i' di', à l'homm' qui l'â tuée, par exemb', lâ ?

– Ah, b'en, i' dit, cinq mill' piass's !

– Cinq mill' piasse', i' dit ? C'ést pâs méchant cinq mill' piasse', i' dit. B'en, i' di', écoutez ! M'âs vous l'dir' drett'. I' dit, dennez-moé cinq mill' piasse' à moé.

– Ah ! oui, mé', i' dit, j'pâs pour te denner cinq mill' piass's sans sa' 'oèr quo' c'ést qu' t'âs fait'.

– Non ? B'en, i' di', allez qu'ri'[16] l'bossu ; on vâ 'oèr de quo' c'qu'i' â fait', lui. I' di', après çâ, i' dit, j'vous dirai quo' c'j'ai fait', moé ! »

Comm' de fait' ! Le bossu, i' voulait pâ', i' savait qu'i' était dans l'tort, lâ, t'sé'. « Ah ! i' dit, pardon, pardon, Sir' mon roi, pardon !

– Pâs d'pardon, i' dit, viens trouver . . . viens, Ti-Jean ést lâ, itou, dan 'a sall', lâ. I' di', on veu' 'oèr, à soèr', lâ, de quo' c'vous allez fair'.

– B'en, i' dit, le bossu, i' dit, j'ai sè'... j'ai lés sè' têt's. Vous m'crèyez pâs... r'gârdez lés sè' tête'. »

I' r'gardè', i' avè' 'és sept têt's. « Bon ! c'correck, çâ ! Ti-Jean, i' dit, c'ést correck, i' â 'és sè' tête' âll [all] raït [right] ! Mé', i' dit, par 'xemb', i' dit, Sir' mon roi, i' di', avant d'parler, vous ête' in homm' b'en smart' [smart]. Av'-vous déjâ fait' la chass' ?

– Non, b'en, i' di', à la pa'drix, d'temps en temps, mé' b'en râr'ment.

– B'en, i' di', avez-vous déjâ tué enn' bêt' qui avait pâs d'langue ? »

Ah ! by gosh ! le bossu lui, comm' de réson, i' voulait sortir de d'lâ, t'sé's. Fait qu'i' savait qu'i' était pour a'oèr enne escouss'[17] de prison, parc' qu'i' a'rait voulu voler la bell' princess', lâ. Quand i' a vu... « Non, i' dit, j'ai b'en tué dés p'tit's bête', i' dit, comm' de réson, mé' i' dit, comm' de réson, je r'gârdais pâs tout', i' dit, dan 'a yeul' [gueule]... j'rouvrais dés bêt's, dés pa'drix d'temps en temps, p'i' i' di', i' y avè' enn' langu'.

---

16. *Quérir* (qu'ri') : Chercher.
17. *Secousse :* Laps de temps, certaine période.

– B'en, i' dit, par exemb', i' di', in homm' qui a'rait lés sè' langu's, par 'xemb', le craireriez-vous ?

– Ah ! i' dit, j'cré' b'en qu'oui, parc' qu'i' dit, j'cré' qu'i' y â pâ' enn' bêt' qui â pâs d'langu'.

– B'en, i' dit, c'st âll right ! »

I' po'gn' son pack-sack p'i' i' l'rouv'. « T'né', en v'lâ enn' langu', n'en v'lâ enn' langue ! » I' compt' lés sè' langue'. Ah, b'en ! c'était Ti-Jean qu'avait tué 'a bête-à-sept-têt's, lâ, c'tait pâs l'bossu. I' ont mis l'bossu dan 'a prison pour enne escouss' ; p'is si ils l'ont pâs sorti, i' ést encôr' dedans.

C'ést b'en v'limeux ! C'ést b'en vrai pareil, t'sé'. I' â pâ' enn' bêt' qu'a pâs d'langu'. N'import quell' bêt' que tu tir's, r'gârd's-y, ouveurs-y 'a yeul', p'i' i' a enn' langue. Ah, oui, ah, oui, je 'n ai b'en vu dés p'tit's bêt's moé p'i' i' ont tout' enn' langue, aie pâs pêur ! P'is Ti-Jean était correck parc' qu'i' avait lés sè' langu's. L'aut', comm' de réson, i' avait lés tête', i' avè' été coupé lés têt's... prend' lés tête' après qu'Ti-Jean 'tait parti de d'lâ, p'i' i' était parti avec lés langu's, Ti-Jean.

P'is la bell' princess', j'pens' pâs qu'il l'eill' [aie] mariée, p'i' il l'avait pâs mariée dans c'temps-lâ, te'jours. J'sé's pâs comment c'qu'i' a arrivé après. Mé', i' a pâs marié 'a bell'... la, la... mé', i' a eu lés cinq mill' piass's lâ, i' 'és emporté à sa memére. Ah ! sa memére était b'en fièr' de voèr çâ, p'i' i' était smart, p'is quiens b'en, pauv' p'tit homme, hein ! P'is, dir' qu'i' avait vécu pauveur'men a'ec sa memér' p'is quiens b'en. Eh b'en !

12 – LE PANIER QUI CHANTE

Au temps de ma jeunesse, vous savez, j'étais un beau et solide garçon. J'avais épousé la plus jolie femme du monde. Elle était la plus charmante ; personne ne pouvait rivaliser en beauté avec elle.

Un jour, je fus surpris de constater que ma femme se disait malade ; elle ne se sentait pas bien, elle était abattue, en un mot, elle n'était pas bien du tout.

Un soir, elle me dit : « Edmond, je me sens très mal, je vais mourir ; ici, il n'y a ni docteur ni remède pour m'aider ! » Je lui réponds : « Mais qu'est-ce qu'il te faut ? Que te faut-il donc, ma femme ? Je te donnerai tout ce qui est en mon pouvoir d'obtenir pour toi. Tu es belle et je t'aime ! »

Toujours est-il qu'elle me demande de l'eau de la Belle et Claire Fontaine. Mais où vais-je en prendre ? Je l'ignore ! Cependant, je me prépare un petit paquet de galettes et je m'en vais, un matin, alors qu'il pleuvait à plein temps, qu'il pleuvait à verse.

Notre voisin, le forgeron résidait non loin de chez moi, il en connaissait long sur les histoires du voisinage : tôt le matin, les gens passaient le voir. Il m'interpella en ces termes : « Hé ! garçon, viens ici ! Où vas-tu comme ça, ce matin ? »

Je lui répondis : « Ne m'importune pas, je suis très pressé, ma femme est malade. Je vais à la Claire Fontaine pour en revenir aussitôt que possible !

– Ah !, non, non ; rentre ici, j'ai à te parler. »

Ardemment sollicité, je rentre dans sa boutique. Il me dit : « Toi, ta femme n'est pas malade, mais elle te joue des tours !

– Ma femme me trompe ?

– Ah ! oui, ta femme te trompe, c'est certain !

– Je ne le crois pas.

– Et bien, parions cinquante minots d'avoine !

– Très bien ! Je parie cinquante boisseaux d'avoine ! »

Je passe la journée chez lui. Le soir, il me fait prendre place dans un panier, ensuite il me cache dans un sac de charbon vide et tout sale. Le forgeron un peu

déguisé, me charge sur son dôs et prend la route. La pluie tombait toujours. Arrivé à la porte de ma maison, le forgeron engage la conversation : « Bonsoir, Madame, pourrais-je passer la nuit, ici ? Il pleut et je suis un si misérable et pauvre homme ! De plus, j'ai tant voyagé. . . » Tous sont d'accord !

On préparait le banquet. Le faux voyageur entre dans la maison tout en laissant son sac à la porte. Ensuite, il risque ces mots : « J'ai un paquet, dehors, dit-il, pourrais-je le rentrer ?

– Mais certainement, monsieur. »

Enfin, le festin est prêt ; les convives se mettent à table ; ils commencent à causer un peu. . . À cette époque, il était de mise que chacun chante quelques couplets de chanson. La maîtresse de maison ouvre le programme pour répondre aux sollicitations de la maisonnée. Elle chante donc :

« Mon mari, il est parti pour la Claire Fontaine
Je crois bien qu'il est parti pour toute la semaine ! »

Ah ! les applaudissements crépitent, mes amis ! Tout marche à merveille !

Ensuite, on invite le visiteur, assis près de l'hôtesse à faire entendre également sa chansonnette. C'était son tour, et il chanta :

« Si votre mari est parti pour la Claire Fontaine
Me donnez-vous la permission de rester, la semaine ?

– Certainement, Monsieur ! »

Encore des applaudissements ! Toujours est-il que le pauvre esclave, sale comme tout et assis en retrait, ne sachant que dire, finalement attira l'intérêt des convives. Ils s'adressèrent à lui : « Écoute donc, toi, tu dois savoir également chanter une petite chanson ?

– Ah ! bien ! je vous assure qu'un pauvre simple d'esprit, comme moi, n'a pas beaucoup de talent pour chanter !

– Allons donc ! Pas tant d'humilité ! Tout ira bien !

– Alors, t'accepte ! » Il y va de sa rengaine !

« Panier, panier, as-tu saisi ce qu'a chanté le moine.
Tu as perdu, moi, j'ai gagné cinquante boisseaux d'avoine ! »

Toujours est-il que les mains battent nerveusement et les oreilles commencent à rougir. Notre forgeron prend la parole : « J'ai dans mon sac, un panier qui chante ; vous plairait-il de l'entendre ? » Il frappe le panier d'un coup de bâton en lui ordonnant de chanter. Aussitôt, le panier s'exécute :

« Tu as gagné, moi, j'ai perdu cinquante boisseaux d'avoine
Prête-moi donc ton bâton, regarde sortir le moine ! »

Le banquet s'est terminé là ! Le moine est sorti et tout est rentré dans l'ordre.

LE PANIER QUI CHANTE

Récit folklorique raconté en 1958, à Mattawa, Ontario, par Edmond Roussel, âgé de 52 ans.

Enregistrement no 4001. Conte-type 1360C (Voyageur au lieu du prêtre).

Ah ! vous savez, tant qu' c'ést qu' j'étais garçon, j'été' in dur beau garçon. P'is j'avais marguié la p'us bell' femm', la p'us bell' femme au monde. I' 'n n'avait r'guien d'extrâ comme elle.

Te'hour', enn' bonn' journée, j' m'aparçoé' qu' ma femm' commence êtr' malade : 'a filait[1] pâs b'en, p'is pâs d'air, ah ! p'is ça marchait pâs pâ'-en-tout'. In bon soèr, 'a m' di' : « Edmond, moé j'sus b'en malade j'vâs mourir ; i' gu'y â r'guien pour m' ram'né' ; écitte, i' y â pâs d' docteur, i' y â r'guien en tout' !

– J'ai dit, quoi c' que t'faut, ma femm', p'is quoi c' que t'faut ? J'ai di', i' gu'y â tout à moé, m'âs tout' te denné' à s'avoèr[2] ; t'é' enn' bell' femm', p'is j' t'aim' ! »

To'jour', 'a m'dit qu'i' faut d' l'eau d'la belle et claire fontain'. D' l'eau d'la claire fontaine, où c'que j'vâs prend' çâ ? Je l' sé's pâs ! To'jour' ainsi d'suit'... j'me greille[3] in p'tit sac de galett's, p'is j'prends l' chemin. In matin, qui mouillait plein... tem, i' mouillè' à varse.

I' y avè' in forgeron pas loin d'moé, l'voésin d' cheu' nous, qui attendait[4] çâ, cés affér's-lâ ; p'is tout l'mond' passè', 'és matins, early morning[5]. « Heill', garçon, i' dit, vien écitte ! Où c'que tu vâ' à matin ?

– J'ai dit, bâd'[6]-moé pâs, toé, j'su's t-assez pressé, ma femme ést malad' ! J'vâ' à 'a claire fontain', p'is faut que j'm'en vienn' t'ut suite !

– Ah ! ah ! i' dit, non, non, i' dit, rentre icitt' que j'te parl'. »

---

1. *Filer* (Ne pas bien filer) (angl.) [to feel] : se sentir.
2. *À s'avoir* : sens : Je te donnerai tout ce qui peut s'obtenir.
3. *Grèver* : Préparer.
4. *Attendre* [entendre] : être au courant de ... avoir connaissance de ...
5. *Early morning* (angl.) : Tôt, le matin.
6. *Bâdrer* (angl.) [To BOTHER] : Importuner, fatiguer, incommoder.

To'jour', à m'tourmenter[7], j'rent' dan 'a boutiqu' de forge. I' dit : « Toé, i' dit, ta femme ést pâs malad' ; ta femm' te joue dés tours !

– Ma femm' me joue dés tours ?

– Ah ! oui, ta femm' te joue dés tours, çartain !

– J'pens' pâs, moé !

– B'en, i' di', on vâ gager cinquant' minots d'avoènne !

– O Ké[8], c'ést fait' ! J'gag' cinquant' minots d'avoènne. . . »
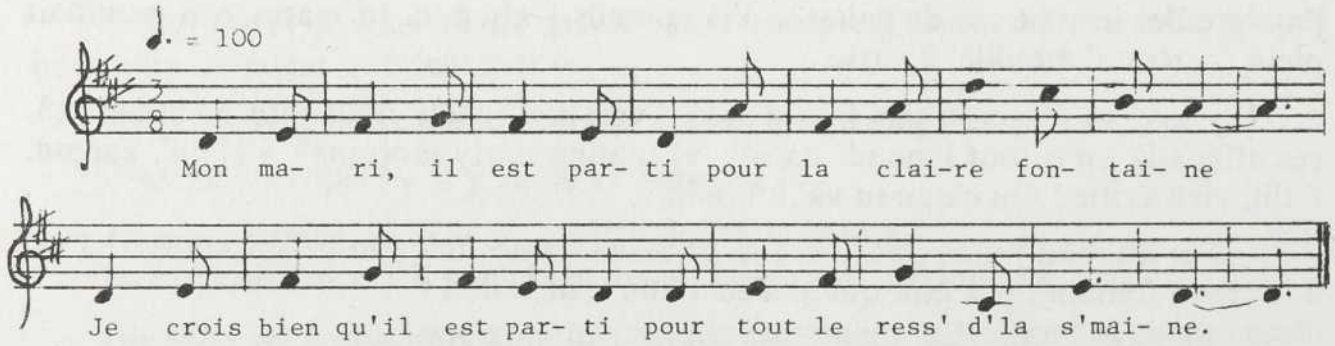
J'pâss' la journée lâ. L'soèr. . . I' avè' in grand sac vid' de charbon : c'était sale. I' m' renteur là-d'dans, p'i' i' mouillait. R'ssou' à maison, frappe à 'a port' : « Bonsoèr, madam', bonsoèr, madam' ! J'pourrais t-i' resté' à couché' ? I' mouill', p'is j' su's t-in pauvre homm' martyr, et p'is j'viens dés gran 'oéyage'. . .

– Ah ! i' ont dit : çartain ! »

L'banquè' été' après s'préparé'. I' rent' dan 'a maison, to'jour', p'i' i' laiss' son sac à 'a port', p'i' i' dit : « J'ai in panquet [paquet] dehor', i' dit, j'pourrais t-i' l' rentrer dan 'a maison ?

– Çartain'ment, mecieu' ! »
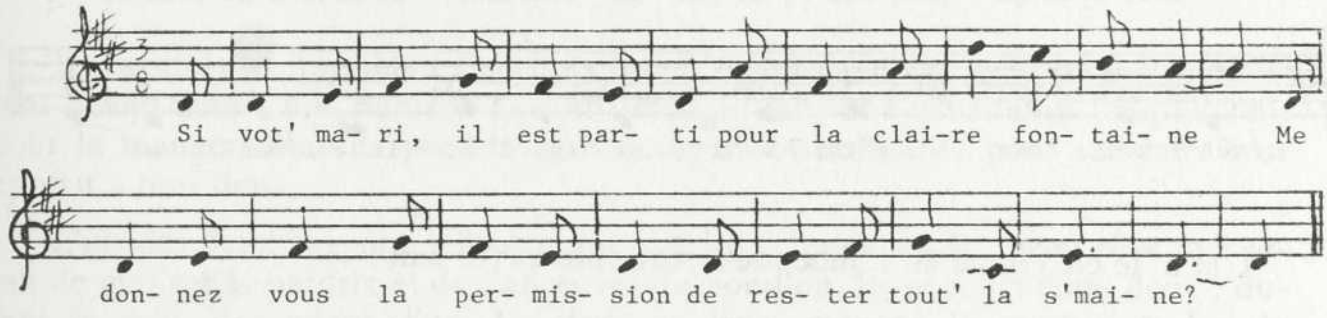
To'hours, v'lâ l'festin qui s'prépare : i's s'mette' à 'a tab' ; commence' à parlé' in peu. . . Dans c'temps-lâ follait qu'i's chantaient tout' chequin [chacun] enn' chanson. To'hou', ça commenc' par la maîtress' de maison : « Vous, madam', vous allez nous chanté' enn' chanson ! » 'A chante, ell' :



7. *À me tourmenter :* A force d'être tourmenté, je . . . Ardemment sollicité, je . . .
8. *O.K.* [Ô Ké] : Très bien, entendu !

Ah ! ça s'frapp' dan 'és mains, més amis, p'is r'guien d' p'us beau, tout' march' !

Le voyageur qui 't assi' au côté, p'i', à c'tte heur' : « Vous, mecieu' l'voyageur, vous allez nous chanté' enn' chanson, vou' étou ! Parc' que c'ést à vot' tour, lâ ! » L' voyageur chant', lui :
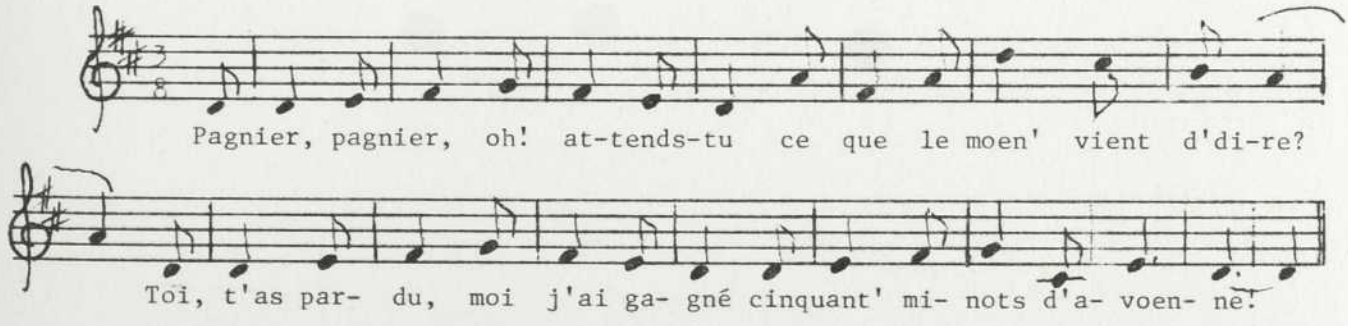


– Çartain'ment, mecieu ! »

C'st encor' pareil. Te'jours, l'aut'... pauv' esclâv' qu'était lâ, lui, dans l'coin, lâ, lui, lâ, p'is qui savait pâs trop quoi dir'... Sal' comm' tout'. I' ont dit : « 'Cou' don [écoute donc], toé, lâ, tu doés sa'oèr' chanté' enn' 'tit' chanson ?
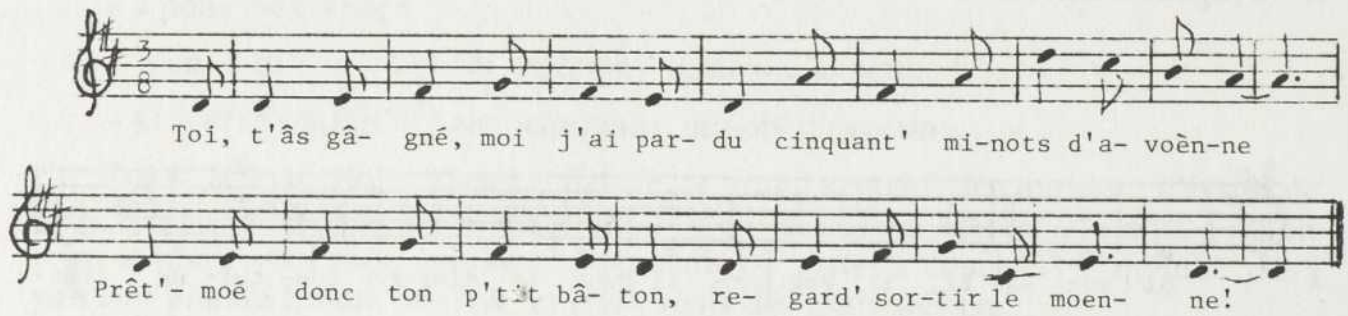
– Ah ! b'en, i' dit, moé, i' dit, j'vous di', i' di', in pauvre simple d'esprit comm' moé, ça sé' pâs beaucoup chanter !

– Envoyé', envoyez, mecieu', envoyez ! Ça vâ b'en aller !

– B'en, i' dit, c'st ô Ké ! » Lui, lâ, i' 'ieu' chant' :



To'jours, ça s'fess' dan 'és mains, p'i' 'és areill's commence' à gu'ieu' chauffer pâs mal. L'pagnier... i' dit, j'ai in pagnier qui chant', lâ, moé ! I' di', on vâ 'sseiller çâ, c'pagnier-lâ ! Donne in coup d'bâton au pagnier : « Chant', pagnier ! » L'pagnier commence à chanter, lui :



C'st a 'té été coupé lâ. L'moenne â sorti, p'is ça 'té féni !

13 – UN BEAU RÊVE

Il y avait, une fois, deux chasseurs qui s'étaient égarés dans le bois. Ils abattirent quand même une perdrix. Le soir, réfugiés dans une cabane, ils l'apprêtèrent pour la manger. Mais la perdrix était nettement insuffisante pour satisfaire leur appétit à tous deux.

L'un des deux suggéra à l'autre que celui qui ferait le plus beau rêve mériterait de manger la perdrix et de s'abreuver du bouillon. Ils se couchèrent donc ; durant la nuit, cependant, l'un des deux se leva, mangea la perdrix et but le bouillon. Le lendemain matin, le malin s'enquit auprès de son compagnon du rêve qu'il avait fait. « Ah ! dit ce dernier, j'ai fait le plus beau rêve ; j'ai rêvé que j'étais au Paradis et que je voyais le bon Dieu. . . »

Sur quoi l'autre renchérit : « Bien ! mon vieux, lorsque j'ai vu que tu étais au Paradis, j'ai mangé la perdrix et j'ai bu le bouillon ! »

UN BEAU RÊVE

Raconté le 21 juillet 1958, à McFarlane Lake, Ontario, par Octave Pilon (84 ans), qui l'avait appris vers 1895.

Enregistrement no 891. Conte-type 1626 (perdrix).

Enn' fois, c'étaient deux chasseurs qui s'sont écartés dans l'boi', et pui' i' avaient... i' ont tué enn' pardri'. Et pui'... enn' pardri', i's l'ont fait cuir', le soèr, lâ, dans leu' cabane, et pui' enn' pa'drix, c'était pâ' assez pour deux.

P'i' i' y en â in qui a di' à l'aut'e, i' dit : « Celui qui f'râ le plus beau rêv', mang'ra la pardri' et boéra l'bouillon ! » I's s'sont couchés, p'i' i' y en â in, dan 'a nuit', i' s'ést l'vé, p'i' i' â mangé 'a pa'drix, p'i' i' â bu l'bouillon. Et puis, quant' i's s'sont l'vés, l'matin, i' â d'mandé à l'aut' : « Quell' sort' de rêv' t'â' fait' ?

– Ah ! i' dit, j'ai fait' eul l'p'us beau rêv' : j'ai rêvé, i' dit, qu' j'ai été au Paradis, p'i', i' dit, j'avais vu l'bon Dieu... »

L'aut' gu'i dit : « B'en, mon vieu', i' dit, quant' j'ai vu qu't'étè' allé au Paradi', i' dit, j'ai mangé 'a pa'drix p'is j'ai bu l'bouillon ! »

14 – UNE PEUR

En mil neuf cent trois, j'avais un de mes cousins qui demeurait avec moi, à McFarlane Lake, mais qui décida un jour de s'engager pour faire la drave, c'est-à-dire pour assurer la flottaison du bois. Il se rendit à Sudbury mais, arrivé là-bas, il rata son train. Il revint donc à la ferme le soir assez tard et, au lieu de rentrer à la maison, il alla se coucher dans le grenier à foin.

Après la veillée, j'allai, comme d'habitude soigner mes chevaux. Je monte au grenier, je vois un tas de foin ; je saisis une fourche à pleine main et je ramène un peu de fourrage que je dépose à côté de moi. J'aperçois alors une tache noire qui m'intrigue. Avec mon instrument, je commence à la gratter ; mais aussitôt, elle se met à remuer et elle se dresse sur ses pattes.

Je pensai que c'était un ours ou quelque animal semblable. Je me sauvai vers ma femme qui était dehors, le fanal à la main et je lui criai de déguerpir au plus vite car il y avait quelque chose d'anormal dans le grenier.

Ma première réaction passée, j'ai pensé que c'était peut-être bien un homme, et je me suis adressé à l'étranger hypothétique : « Eh ! l'associé, est-ce que vous parlez ? » On me répondit : « Mais bien sûr que je parle ». Sans hésiter je m'écriai : « Mais, c'est Palma qui. . . »

Comme vous le voyez, j'ai été sur le point de le transpercer avec ma fouche, mais lorsque j'ai vu que c'était quelque chose d'aussi gros, j'ai eu peur, et j'ai cru qu'il valait mieux me sauver sur-le-champ.

UNE PEUR

Raconté le 21 juillet 1958, à McFarlane Lake, Ontario, par Octave Pilon (84 ans), qui nous donne ce récit comme authentique.

Enregistrement no 894.

En dix-neuf cent t'ois [1903], j'avè' in d'més cousins qui restè' écitt' avec moé, à McFarlane Lake, et pui', i' s'étè' engagé pour la drave. I' ést allé à Sudbury, p'i' i' manqu' son train. P'i' i' s'en r'vien écitt', le soèr, p'i' au l'guieu d'rentrer dan 'a maison, i' vâ s'coucher su' l'grignié [grenier] à foin.

P'is moé, aprè' 'a veillée, j'allais te'jours soègner més ch'faux, aprè' 'a veillée ; p'is j'mont' su' l'grignié' à foin, et p'is j'aparçoé in tas d'foin. P'is j'prends ma fourch' comm' çâ, p'is j'pren in p'tit brin d'foin, p'is j'mets l'foin à côté. J'aparçoè' enn' tach' noèr'. J'ai gratté d'ssus comm' çâ a'ec ma fourch', p'i' i' s'ést l'vé à quat' patt's.

J'ai vu qu' c'étè' in... j'ai pensé qu'c'étè' in ours ou que'qu' chos'. J'me su's sauvé ; et p'uis, ma femm' t'nait l'fanal dehors. P'is j'gu'i ai dit, j'ai di' : « I' y â que'qu' chose icitt'. Sauvons-nous ! »

J'ai fait in p'tit bout', p'i' après çâ j'ai pensé, j'ai dit : « C'ést p't-êt' b'en in homm' çâ ! » C'fait qu'j'ai dit : « Héééé ! Parlez-vou', associé ? » I' m'répond : « Comm' de raison que j'parle !

– Ah ! j'ai dit, quiens, c'ést Palma qui... »

J'ai râsé de l'dardé' avec ma fourch', mais quand j'ai vu qu'c'était si gros qu'çâ, j'ai eu pêur. J'ai dit, je su's mieux d'me sauver tout d'suit' !

15 – LE BOITEUX ET LE BÉGAYEUX

Une fois, à Montréal, un boiteux et un bégayeux, se rencontrent. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans. L'un s'appelait Joe, l'autre, Claude.

Les deux amis étaient tout heureux de se revoir. Le bégayeux s'adressa à son compagnon, le boiteux : « Ti ti ti Ti-Joe, sais sais-tu, lui dit-il, que tu tu tu tu tu boîtes ?

– Je boite depuis longtemps en effet ! Je suis boiteux de naissance, lui répondit Claude !

– Bien, bien, bien, j'peux peux peux peux t'en t'en t'en t'enseigner une façon de ne pas pas pas boiter ! C'est c'est c'est c'est l'affaire la plus simple !

– Je ne demanderais pas mieux, reprend Claude. Je suis allé consulter vainement tous les médecins que j'ai connus ; aucun n'a pu me guérir.

– Bien, bien, bien, bien, c'est c'est c'est l'affaire de la la la plus simple ! Quant tu tu tu te promèneras sur sur sur la rue, mar' mar' marche marche un un pied dans la rue, p'is p'is p'is p'is l'aut' su' l'su' l'su' l'trottoir ! Ça va êt' êt' êt' être égal, p'is tu tu tu tu boiteras pas !

– Mais dis donc ! Ce n'est pas bête du tout, ce que tu me suggères ! Tu as raison, mon ami ! Mais écoute-moi donc, à ton tour, Joe ! Veux-tu que je t'enseigne une façon de ne plus bégayer ?

– Je se se serais bien con con content ! Je suis vrai vrai vraiment mi mi misérable ! Qua qua quan quan quant' j'veux dire que que que'qu'chose, je suis pas pas pas pas capab' de de l'dire. Le le le le monde rit, rit, rit de moi !

– Bien, si tu le veux, moi je vais t'indiquer le moyen de ne pas bégayer.

– Ah ! l'interrompit encore une fois son ami. Je serais b'en b'en b'en b'en cô cô con content ! J'ai été voi voi voir l'docteur Labrosse, j'ai été voi voi voir l'docteur Tout-le-monde et ils sont pas pas capa pa pa pa pa pab's de faire quoi quoi quoi que ce ce soit.

– Ferme-toi-la ! Tu vas cesser de bégayer ! »

LE BOITEUX ET LE BÉGAYEUX

Histoire racontée le 2 novembre 1958, à Cache, Bay, Ontario, par Gérald Gignac (18 ans), qui l'avait apprise de son père, vers 1955.

Enregistrement no 1138.

Enn' foi', à Montréal, i' y avè' in boiteux p'i' in bégayeux qui s'rencont'nt. Ça f'sait deux ans qu'i's s'étaient pâs vus. To'jours b'en qu'i' y en avè' in qui s'app'lait Joe, p'is l'aut', Claud'.

To'hours b'en, après qu'i's sont rencontrés, sontaient b'en contents de s'voèr. Le bégayeu', i' di' au boiteu', i' dit : « Ti ti ti Ti-Joe, i' dit, sé' sé' sé'-tu, i' dit, tu tu tu tu tu bo bo boett's ?

– B'en, i' dit, c'fè' enne escouss' que j'boètte, i' dit, depu's ma vie !

– B'en, b'en, b'en, i' dit, j'peux peux peux peux te te te te di di dire enn' magniére, i' dit, p'pâs pâs pâs boetté' ! I' dit, c'ést c'ést c'ést c'ést l'affair' la p'us simp' !

– B'en, Claude, i' dit, j'eum'rais b'en çâ ! I' dit, j'ai 'té 'oèr tout's lés docteurs, partout, p'i' i' dit, sont pâ' 'apab' faire eur'guien !

– B'en, b'en, b'en, b'en, c'ést c'ést c'ést l'affair' la la la p'us simp'e ! I' dit, mecqu'tu tu t'en vienn's su' su' su' 'a rue, lâ, i' dit, mar' mar' march' marche un un pied dans l'chemin, p'is p'is p'is p'is l'aut' su' l' su' l' su' l' trottoèr ! I' dit, ça vâ êt' êt'e égal, p'is tu tu tu tu boètt'râs pâs !

– B'en, i' dit, 'cou' don, i' dit, 'cou' don, c'st enn' bonne affaire ! I' dit, t'âs raison ! 'Cou' don, toé, Joe ! Veux-tu, m'âs t'dire enn' magniér' p'pâs bégayé' ?

– I' dit, pâ pa pa pa pa parl' parl' parl's-en pâ', i' dit, c'ést d'la misère, i' dit, c'ést d'la misèr' vraie ! I' dit, qua qua quan quan quant' j'veux dir' queut' chose, i' dit, j'pas pas pas pas capab' d'le dire, i' dit, le le le le mond' ris' ris' ris' de moé !

– B'en, i' dit, m'âs t'dir' comment faire, i' dit, p'pâs bégayé', i' dit, si tu veux l'apprend'e ?

– Ah ! i' dit, j' s'rais b'en b'en b'en b'en cô cô con contente ! I' dit, j'ai 'té 'oè' 'oè' l'docteur Labross', j'ai 'té 'oè' 'oè' 'oèr eul l'docteur n'importe qui, p'i' i' dit, sont pâs capab' pab' pa pa pa pab' d'faire eur'guien ?

– B'en, i' dit, farm' ta gueul', p'is tu bégueill'ras pâs ! »

16 – LE FOU ET LE MOINS FOU

Deux fous vivaient dans une maison de santé. Vous savez comment ça se passe dans ces refuges ! On n'ose presque pas en parler ; vous y rencontrez de bonnes gens, mais ils ont l'esprit dérangé.

À l'extérieur d'une de ces maison, on avait installé une clôture : d'un côté se trouvaient ceux qui étaient presque guéris et qui devaient bientôt quitter l'institution ; de l'autre, ceux qui venaient à peine d'être internés. Ces derniers étaient beaucoup plus déséquilibrés que les premiers.

Une bonne journée, deux pensionnaires, fermiers de métier, se voient à travers la clôture. L'un d'eux était gravement détraqué, l'autre était presque guéri. Il voit son confrère s'approcher avec une charge de fumier. « Ti-Joe, veux-tu bien me dire où tu t'en vas avec ce fumier ?

– Je m'en vais l'étendre sur mes fraises.

– Mais tu es complètement fou. Traverse de mon côté. Ici, c'est du sucre que l'on répand sur les fraises ! »

LE FOU ET LE MOINS FOU

Historiette racontée le 2 novembre 1958, par Gérald Gignac (18 ans) de Cache Bay, Ont. ; histoire apprise de son père.

Enregistrement no 1139.

I' avait deux fous dan in lâzil'. P'is v's savez comment c'ést dan in lâzil. Faut pâs n'en parler ; c'ést du bon mond', mé' sontaient fou'. I' y avè' enn' cletur' qui 'és séparait, lés celui qui sont à 'a veuill' [veille] de sortir, sontaient pâs si fous, p'is lés celui qui v'naient juss' de rentrer, qu'étaient bien fous.

T'hours b'en, qu'enn' journée, i' y avait deux fou'-habitants dans lâzil. Sontaient b'en fous tous lés deux. Mé', i' y en a in qu'était pâs pir'. I' y avè' enn' cletur' qui 'és séparait. Le fou qu'était b'en fou, lâ, i' s'en v'nè' avec in 'oéyag' de fumier. L'aut' fou qui le r'gârdait v'nir i' dit : « Ti-Joe, i' di', de v'où tu t'en vâ' a'ec çâ ?

– I' dit, j' m'en vâ', i' dit, mett' çâ su' més frais's.

– B'en, i' dit, t'és b'en fou, toé. Travarse icitt', p'i' on vâ mett' du suc' su' nos frais's ! »

17 – TI-JOE QUI OUBLIE TOUT À L'ÉCOLE

Ti-Joe fréquentait l'école, mais il n'avait aucune mémoire. Il lui était impossible de se souvenir de la moindre notion. L'institutrice avait beau lui répéter cent fois la même explication, Ti-Joe réussissait toujours à oublier.

Un bon jour, l'institutrice annonça à ses élèves une grande nouvelle : « Mes enfants, leur dit-elle, je vous demande d'être appliqués, aujourd'hui ; nous recevons la visite de monsieur l'inspecteur. » Ti-Joe ne tarda pas à oublier complètement l'évènement important de la journée.

Quand l'inspecteur entra dans la classe, tous les élèves se lèvent pour le saluer. Ti-Joe, bien poli, prend alors la parole au nom des autres : « Bonjour, monsieur l'inspecteur ! » Sur quoi le visiteur reprend : « Vous me semblez intelligents et bien éduqués. Toi, Georges, pourrais-tu me dire quelle est la somme de deux plus deux ?

– Quatre ! monsieur l'inspecteur. »

À tour de rôle, il interroge chacun des élèves, et reçoit infailliblement la réponse juste à ses questions. Vint le tour de Ti-Joe. L'inspecteur lui demanda : « Ti-Joe, qui a découvert le Canada ?

– Je ne le sais pas !

– Comment ? Tu ne connais pas un personnage si important ?

– Bien. . . dit-il en hésitant. Je ne m'en souviens pas ; je l'ai oublié.

– Je vais te laisser une chance, Ti-Joe ! Je vais revenir en classe cet après-midi et je te poserai la même question. Tu dois savoir à tout prix qui a découvert le Canada ! Sinon mademoiselle l'institutrice te punira : tu devras rester après la classe pendant toute une semaine pour nettoyer les tableaux.

– Ah ! Ne soyez pas si sévère, monsieur l'inspecteur, implore Ti-Joe. Je veux aller à la pêche après la classe.

– Ah ! Peu importe ! Il te faudra rester coûte que coûte. »

En retournant à la maison, sur l'heure du dîner, Ti-Joe rencontre son ami, Jacques. Il s'adresse aussitôt à lui : « Ti-Jacques, peux-tu me dire qui a découvert le Canada ?

– Oui. C'est Jacques Cartier ! Mais à quoi bon te le dire ? Tu ne t'en souviendras pas au bout d'une minute. Mais écoute-moi bien. J'ai trouvé une solution pour aider ta mémoire, cette fois ! Tu n'as qu'à inscrire la réponse à l'intérieur de ta chaussure. Lorsque l'inspecteur te posera la question, tire un peu la jambière de ta botte, et tu auras la réponse sous les yeux !

– Merveilleuse idée ! »

Ti-Joe s'empresse aussitôt d'inscrire la réponse à l'intérieur d'une de ses jambières de bottes. Mais à son arrivée à la maison, sa mère lui apprend une heureuse nouvelle : « Tiens, Ti-Joe, je t'ai acheté une belle paire de bottes de caoutchouc toutes neuves ! »

Ti-Joe était si fier et si heureux qu'il oublia complètement la malheureuse question de l'inspecteur. Il chausse ses bottes neuves et se rend en toute hâte à l'école. Au cours de l'après-midi, l'inspecteur, fidèle à sa promesse, revient en classe : « Bonjour, mes enfants !

– Bonjour, monsieur l'inspecteur !

– Tiens, Ti-Joe, sais-tu maintenant qui a découvert le Canada ?

– Ah ! oui, monsieur l'inspecteur ; cette fois-ci, je le sais, je le sais, je. . .

– Alors, dis-moi qui a découvert le Canada ? »

Ti-Joe tire rapidement sa jambière et crie, triomphant : « Dominion Rubber ! »

TI-JOE QUI OUBLIE TOUT À L'ÉCOLE

Historiette racontée le 2 novembre 1958, par M. Gérald Gignac (18 ans) de Cache Bay, Ont. ; histoire apprise de son père.

Enregistrement no 1134.

B'en, Ti-Joe, i' allè' à écol' p'i' i' ô'bliait tout'. I' pouvait pâs s'en rapp'ler de r'guien, r'guien pâ'-en-tout'. Tu pouvais gu'i expliquer que'qu' chos' cent foi', il l'ô'bliait.

T'hours b'en, qu'enn' journée, la maîtress' d'école 'a di' : « Més enfan, au-jo'rd'hui, vâ folloèr vous soyez bon, 'a dit, l'inspecteur vâ v'nir à écol'. » B'en, comm' Ti-Joe, lui, qui ô'bliait tout' i' s'ést pâs rapp'lé d'çâ.

T'hours b'en qu' l'inspecteur rent' p'is lés élèv's s'lev'nt tout'. I' dit : « Bonhour, mecieu' l'inspecteur ! » T'hours b'en que l'inspecteur dit : « Vous avez d' l'air dés élèv's pâs mal fin, i' dit, v's avez d' l'air bon ! » I' d'mande à Ti-George', i' dit : « Deux pluss' deux, Ti-Georg's ?

– Quat', mecieu' l'inspecteur ! »

D'mande in aut'e in aut' question, i's répondaient tout'. I' d'mande à Ti-Joe i' dit : « Ti-Joe, qui qu'â découvert le Canada ?

– J'sé's pâs !

– Comment, tu sé's pâs ?

– B'en. . . j'o'blié, i' dit, j' sé's pâs.

– T'hours b'en, i' dit : Ti-Joe, i' dit, m'âs r'venir après-midi p'i', i' dit, faut qu'tu sache', i' dit, qui qu'â découvert le Canadâ parc' que la maîtress' vâ t'gardé' un' s'main' de tem [temps] i' di', après l'écol' pour fair' lés tableaux.[1]

– Ah ! mé', fait's pâs çâ, mecieu' l'inspecteur, j'veu' allé' à pêche après l'école.

– Ah ! ça fait r'guien, vâ folloèr tu ress'. »

T'hours b'en qu'i' s'en vâ chez eux, l'médi, p'i' i' rencont' Ti-Jâcqu's. « Ti-Jâcque', i' dit, sé's-tu qui qu'â découvert le Canadâ ?

---

1. *Tableaux* (faire les) : Nettoyer les tableaux noirs, à l'école.

– B'en, i' di', oui. I' dit, Jâcqu's Cartier. B'en, i' dit, tu sé's comm' moé, Ti-Joe, t'ô'blie tout'. B'en, i' di', i' y â 'ienqu'enn' chose à faire, i' dit, Ti-Joe ; i' di', écris-lé dans tés robeurs [rubber][2] p'i' i' dit mecqu' l'inspecteur te d'mande, i' dit, fè' 'ienqu' rouver' [ouvrir] ton rubber, p'is tu vâs l''oèr.

– I' dit, correck ! »

I' arriv' p'i' i' écrit çâ dans son rubber, en s'en allant che' z-eux. T'hours b'en, quand i' arriv' che' z-eux, sa mér' i' avè' ach'té enn' pér' [paire] de rubber neu' [neuf]. I' arriv' p'is sa mére a dit : « Quiens, Ti-Joe, 'a dit, j' t'ai ach'té enn' pér' de rubber neu'. »

I' était contente. I' avait tout' ô'blié tout' que c'que la maîtress' gu'i avait d'mandé. I' met sés rubbers neu', p'is s'en vien à écol'. T'hours b'en, que lâ, l'inspecteur rent' p'is : « Bonhour, més élèv's.

– Bonhour, mecieu' l'inspecteur !

– B'en, tiens, Ti-Joe, i' dit, sé's-tu, i' dit, qui qu'â découvert le Canadâ ?

– Ah ! oui, mecieu' l'inspecteur, i' dit, lâ, je l'sé's.

– T'hours b'en qu'i' dit, qui qu'â découvert le Canadâ ?

– I' r'gârd' dans sés rubbers. . . Dominion Rubber ! »

2. *Rubber* (angl.) : Grosses chaussures de caoutchouc.

18 – UN LOUP-GAROU

Quand je demeurais à Sainte-Justine de Newton, je pratiquais le métier de cordonnier. Je fréquentais une jeune fille qui demeurait à environ deux milles et demi du village où je travaillais.

Un soir d'hiver, par une tempête terrible, je revenais de chez ma tante, quand j'aperçus soudain, en plein milieu du chemin, un manchon de fourrure. Tout simplement, je me suis penché et je l'ai ramassé. Je l'ai déposé à mes pieds, dans ma voiture, et j'ai continué ma route avec mon vieux cheval blanc. Et marche, marche, marche...

Il me restait encore deux milles à parcourir avant d'arriver à la maison, quand je m'aperçus que mon cheval ne pouvait plus tirer le traîneau. Il me fallait pourtant avancer. J'ai alors pris mon fouet puis... allons-y ! Clique, claque ! sur le cheval. Il reprit son trot. Mais je sentais bien que l'animal forçait beaucoup. Pour comble de malheur, un trait de l'attelage s'est brisé ; il m'a fallu m'arrêter pour le réparer. Quand la lanière a été bien réparée, j'ai voulu poursuivre ma route ; mais impossible de faire avancer mon cheval ; il était comme paralysé sur place. Je ne pouvais m'expliquer ce comportement.

Après avoir fait faire demi-tour au cheval, il se mit à avancer, mais de peine et de misère. Au fur et à mesure que j'approchais de l'endroit où j'avais ramassé le manchon, je m'apercevais que mon cheval avançait plus facilement. En arrivant au lieu précis où je m'étais arrêté pour la première fois, je prends le manchon et le jette à côté de la route. Mon cheval prend alors son galop habituel. Get up, get up ! Le traîneau filait cette fois-ci...

J'ai fait faire demi-tour à l'animal, une seconde fois, et n'ai pas tardé à revenir à la ma maison de pension, à Sainte-Justine.

Je pense bien que je vous raconte une véritable histoire de loup-garou. J'ai eu peur de le délivrer, parce que j'étais directement impliqué.

– Mais comment auriez-vous procédé pour le délivrer ?

– Il m'aurait fallu avoir en main une épingle ou un couteau ; en le piquant, j'aurais réussi à le faire saigner.

– Mais comment voulez-vous faire jaillir du sang d'un manchon ?

– Je peux te dire, l'ami, que le manchon aurait disparu et que l'homme en question me serait alors apparu. Sans doute cet individu avait-il été transformé en manchon et condamné à errer sur les routes en attendant d'être délivré. Moi, je n'ai pas voulu le délivrer ; je l'ai abandonné sur la route et j'ai filé mon chemin jusqu'à Sainte-Justine.

– Croyez-vous qu'il soit resté là où vous l'avez laissé ?

– Je le crois bien ! »

UN LOUP-GAROU

Récit raconté le 20 septembre 1958, à Hanmer, Ontario, par Onésime Gélineau (73 ans) de St-Eugène de Prescott, Ontario, qui l'avait entendu raconter par sa tante Gélase Goulet, de Ste-Justine de Newton, P.Q., vers 1898.

Enregistrement no 957.

Durant lés années que j'étais par lâ, j'travaillais dans mon méquier ; mon mequié', i' était cordognier, j'm'étais fait' enne amie à peu près dans deux mill's, deux mille' à deux mille' et d'mi du villag' de Saint'-Justin'.

C'était en hiver, et p'i' i' y avè' enn' gross' tempêt'. J'm'en r'venais de d'chez ma tant', tout d'in coup, j'ai aparçu in manchon dans l'milguieu du ch'min. Et puis, sans faire à semblant de r'guien, j'me su's baissé p'is j'ai ramâssé l'manchon, p'is j'l'ai mi' à més pieds, p'is me v'lâ parti encôre avec mon vieux joual blanc.

March', march', march', march'... Rendu à in deux mill's de v'où c'que j'étais, mon ch'fal était p'us capab' de tirer l'bout d'la slé' [sleigh].[1] Ah ! j'ai continué, j'ai sorti l'fouett' p'is quiens b'en ! Bign' bagn', su' l'joual. Le joual tirait. J'ai câssé in trait ; j'ai arrêté, j'ai arrangé mon trai'. Ensuit' de d'çâ qu'j'avè' eu féni d'arranger mon trait, j'ai asseyé à fair' partir mon ch'fal ; p'is mon ch'fal, i' voulait pâs marcher. J'ai été obligé de r'virer le ch'fal.

J'savais pas quoi c'ça dépendait. Après qu'i' â eu 'té r'viré, v'là l'ch'fal qui s'ést mi' à marcher. March', march', march' ; mé, i' tirè', en s'en allant. Plus qu'ô' approchait d'où j'avais ramâssé l'manchon, moins qu'le joual forçait. Quant' j'ai arrivé à la plaç' que j'avais ramâssé l'manchon, j'ai pris l'manchon p'is j'l'ai j'té encôre à côté du ch'min ; p'is lâ, mon ch'fal â parti. Get up, get up ![2] Ça marchait...

J'ai r'viré mon ch'fal, p'is j'me su's t-en r'venu à la maison où j'pensionnais, à Saint'-Justine.

J'pens' que c'é' enn' vraie histoèr' de caribou ![3] J'ai pâ' ôsé de l'délivrer, par rapport' que c'était moé qu'étais-t-ôbligé.

---

1. *Sleigh* (angl.) : Traîneau dont le coffre est élevé et les deux patins à jour.
2. *Get up* ! (angl.) : Commandement adressé au cheval pour lui faire hâter le pas.
3. *Caribou* : Plutôt, *Loup-garou.*

– Comment c'que vous auriez fait' pour le délivrer ?

– A'rait foulu que j'v'nè' à avoèr in n-épingle ou b'en don in couteau, le piquer, ensuit' de çâ, qu'i' sorte enn' goutt' de sang. Lâ, c'ést moé qu'ést dans l'troub', voyez-vous !

– Mé, du manchon, ça aurait été difficil' de fair' sortir du sang !

– Le manchon a'rait disparu, l'homme a'rait sorti, lui. P'is l'homme était engagé en manchon, et et p'i' i' courait lés ch'mins pour se fair' délivrer. Et, p'is moé, j'ai pâs voulu l'délivrer ; j'l'ai j'té au côté du ch'min, p'is j'ai pris mon ch'fal p'is j'me su's t-en-allé à ma maison d'pension.

– P'i' i' ést resté lâ ?

– C'ést çâ ! »

19 – LA LÉGENDE DES FÉES DE RIGAUD

Je vais maintenant vous raconter l'histoire de la pierre des guérets. Aux débuts de la colonisation de Saint-Eugène, le village n'existait pas ; partout c'était la forêt. Ma mère me disait que les malades devaient recourir à Rigaud pour obtenir des soins ; c'était là qu'habitait le seul médecin du canton. Certains de mes auditeurs, je crois, connaissent Rigaud aussi bien que moi !

Ce médecin était, je crois, un certain monsieur Valois. Un jour, la femme d'un habitant de Saint-Eugène tomba malade. C'était en pleine nuit ; le pauvre mari devait se rendre à Rigaud pour aller chercher le médecin.

Il savait bien que, le long de la route conduisant à Rigaud, se cachaient des fées au flanc de la montagne. Ah ! oui ; il y a eu des fées à Rigaud ! Aujourd'hui encore, on peut apercevoir les portes taillées dans la pierre des guérets.

Le pauvre mari, qui avait déjà méprisé les fées, dut donc atteler son cheval et se rendre à Rigaud. Et quand on méprise les fées vous le savez comme moi, elles paient argent comptant leurs détracteurs. Il était environ minuit quand il passa près de la cachette des fées, celles-ci l'attendaient.

Le voyageur fut soudainement tiré de sa voiture par les fées, puis embarqué dans une brouette. C'était dans le flanc de la montagne, là où la surface était le plus rocailleuse. Une des fées saisit alors les manchons et cria : « Up on the hill ! » La brouette s'élança alors à toute vitesse à travers les rochers et les arbres, pendant que le pauvre habitant absorbait les chocs, couché sur le dos dans ce véhicule rudimentaire. La brouette atteignit bientôt le sommet de la montagne. La fée change brusquement l'orientation de sa course et s'écrie à nouveau : « Down in the hill ! » Mon pauvre homme se fait balloter de plus belle dans la brouette. Pendant plus d'une heure la fée le brouetta tantôt vers le sommet tantôt vers le pied de la montagne.

Au petit matin, les fées interrompirent leur course à obstacles, mais notre homme était tellement courbaturé qu'il n'avait plus la force de sortir de la brouette. Quant à sa femme, je ne puis vraiment pas vous dire si elle a survécu ou si elle est morte. Ma mère était trop occupée par sa besogne pour terminer son récit. C'est la seule et dernière fois que j'ai entendu raconter cette légende.

LA LÉGENDE DES FÉES DE RIGAUD

Légende racontée le 20 septembre 1958, à Hanmer, Ontario, par Onésime Gélineau (73 ans) de St-Eugène de Prescott, Ontario, qui l'avait apprise de sa mère, Julie Legault, native de Beauharnois, Québec.

Enregistrement no 958.

Nous v'lâ rendus dans l'histoèr' d'la pierr' dés guérets. À Saint-Ugèn' [Eugène], quant' Saint-Ugène â été ouvert, par cheu' nou', on n'avait pas r'guien, dans Saint-Ugèn' : c'était seul'ment qu'en bois d'bout'[1]. On l'avait seul'ment qu'in docteur, que ma mér' m'â conté, dans l'temps qu' 'a vivè', et puis, follè' aller r'viré' à Rigaud. J'pens' b'en qu'i' y â b'en du mond' qui connaiss' Rigau' autant comm' moé.

Et p'is c'te docteur-lâ, i' restait lâ, à Rigaud. C'étè' in nommé mecieu' Vâlois, j'pense. Et i' y â in homm' que sa femme a tombé malad' dan 'a nui', à Saint-Ugèn', p'is follait qu'i' v'nè' aller charcher le docteur à Rigaud.

En allan à Rigau', i' y avait dés fées dans la montagn' de Rigau'. I y â eu dés fées dans Rigaud ! Lés port's dans la pierr' dés guérè', i's sont encor' lâ.

Ça fait qu'l'homme était b'en malad', sa femme était b'en malad' plutô'. I' â att'lé son cheval pour s'en aller, p'is i' avait b'en méprisé lés fée', on l'â quoi c'qui nous appartient d'eux aut's !

En descendan à Rigaud, vers lés mainnuit [minuit], lés fée', i's l'ouatchaient [to watch][2] ; i's l'ont pris dans sa voéture et p'i' i's l'ont mis dans un' barouette[3]. Et p'i', i' était dans l'côté d'la montagn' de Rigaud de v'où c'qu'i' y avait lés plus gross's roche'. I' ont pris l'gâ', i' l'ont mis dans la barouett', p'i' i' y â enn' fée qui a pris lés manchons, p'i' i' gu'i â dit : « Up on the hill ! »[4] P'i' i' di', alle â parti à la cours' dans lés roch's, p'is lés â'b's, p'is tout çâ, p'is mon gârs, su' l'dos, lâ, dan 'a barouette. Après qu' 'a â été rendue su' 'a montagn', lâ, 'a vir' la roue p'i' 'a gu'i

---

1. *Bois debout* (en) : La forêt.
2. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
3. *Barouette :* Brouette.
4. *Up on the hill* (angl.) : En haut ! Montons sur la colline !

crie : « Down in the hill ! »[5] Hop ! V'lâ encôr' mon gârs qui sautè' à peu près quat' cinq pieds dans la barouett'.

Ça faisè' une heure et d'mie qu' 'a l'châ rguiait d'minm' su' 'a montagne : « Up on the hill, and down in the hill ! » Ça fait qu'le matin â pris, p'i' i's l'ont lâché, mé', i' â pâ' été capab' débarquer d'dan 'a barouette. I' avait tout's lés reins rendu' à l'envers. Ça fait qu'sa femm', j'sé's pâs si alle ést morte ou non. Ma mére était pressée : alle â féni son histoèr'. Je 'n n'ai pas r'entendu parler.

5. *Down in the hill* ! (angl.) : En bas ! Descendons de la colline !

20 – LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Un vieux et une vieille avaient un seul enfant, un garçon qui s'appelait Ti-Jean.

Tous trois partirent défricher une ferme en pleine forêt. Ils travaillaient fort, vivaient tant bien que mal, se nourrissant de galettes de sarrasin.

Avec le temps, Ti-Jean avait grandi, et maintenant, il était devenu un jeune homme. Un soir, il fit une confidence à son père et à sa mère : « Je n'en peux plus de vivre dans cette sorte d'esclavage. Je meurs au milieu de la forêt ! Demain matin, je partirai en voyage ; donnez-moi un peu de nourriture et je me tirerai d'affaire. J'aurai une savane de dix milles de longueur à traverser, mais j'ai de bonnes jambes ! »

Le lendemain matin, la pauvre vieille prépare donc un sac de nourriture, et Ti-Jean quitte la ferme familiale avec tous les souhaits de bonheur de sa mère. Tête basse, il marchait tranquillement sur un chemin raboteux qui traversait la savane en ligne droite.

Il avait parcouru environ cinq milles lorsqu'il aperçoit une vieille fée. Il en est tout surpris : « Tiens, bonjour, mon Petit-Jean ! lui dit-elle.

– Bonjour grand'mère !

– Où vas-tu ?

– Comme mes parents sont bien pauvres, j'essaie de sortir de la forêt afin d'améliorer notre genre de vie !

– Tu fais bien, mon garçon ! Quant à moi, je vais te faire un cadeau qui te sera fort utile ! »

Elle lui donne trois petits bâtons de différentes couleurs, un bleu, un noir et un blanc. « Ces bâtons, dit-elle, ce sont des chiens. Le bleu s'appelle Brise-fer ; le noir, Taille-fer ; le blanc, Va-comme-le-vent ; il est le meilleur des trois. Continue ta route droit devant toi et tu arriveras à une ville où, dans deux jours, la bête-à-sept-têtes viendra dévorer la princesse du roi.

– Merci ! grand'mère ! Merci de tant de bonté !

– Marche encore la distance de trois milles et tu arriveras à une bifurcation de la route. Suis la courbe de droite, et, après une marche de trois autres milles, tu parviendras à la ville. Tu trouveras bien des gens charitables qui t'hébergeront la nuit ; n'oublie pas que dans deux jours, la bête-à-sept-têtes va venir réclamer la princesse ! »

Ti-Jean, tout fier de sa mission, remercie encore la vieille qui lui souhaite tout le bonheur possible ; il reprend la route en compagnie de ses trois chiens et découvre la ville après avoir suivi l'itinéraire tracé par la fée.

Ti-Jean n'a pas d'argent, donc il doit quêter. Il frappe à la première maison, demande le gîte et le couvert pour lui-même et ses chiens. Il reçoit une réponse assez encourageante : « Je ne suis pas capable de vous loger ici, mais allez chez le voisin, monsieur Laronde ; il possède bien des cabanes pour loger vos chiens et je suis sûr qu'il peut vous recevoir, vous et vos bêtes ! »

Ti-Jean se rend donc chez monsieur Laronde qui accepte de l'abriter. « Mais que prétends-tu faire de ces chiens ?

– Ah ! je viens sauver la vie de la princesse du roi !

– C'est vrai ! Demain à dix heures, il faut que la princesse rencontre la bête-à-sept-têtes ! »

Le monstre apparaissait dans le flanc d'une côte, et la princesse devait l'attendre au sommet. Donc, monsieur Laronde risqua une remarque : « Il faut que tes chiens soient très forts !

– Forts ? Ils vont dévorer la bête en trois sauts ! »

Le lendemain, à l'heure fixée, Ti-Jean se dirige avec ses chiens vers le lieu où se présentera le monstre. Il passe près de la princesse qui lui demande : « Où allez-vous accompagné de vos chiens ?

– Je viens vous défendre, princesse !

– Nous le verrons bien tout à l'heure ! »

La bête-à-sept-têtes sort de sa cachette et lance sa provocation : « Je pensais n'en avoir qu'une à manger mais j'en aurai cinq !

– Avant de nous dévorer, il va te falloir nous gagner ! rétorque Ti-Jean. Quand tu seras décidée à engager le combat, dis-le-nous !

– Je suis prête ! »

Ti-Jean lance ses chiens à l'attaque. Ah, tête pelée ! En un clin d'œil, trois têtes roulent par terre. Trois têtes ! La bête demande grâce : « Quartier jusqu'à demain matin à dix heures ! Aujourd'hui, je ne puis te tenir tête, mais j'aurai plus de vigueur demain ! Au revoir ! »

Les adversaires se tournent le dos, mais se retrouvent dans le flanc de la montagne, le lendemain à l'heure dite. Ti-Jean relance ses bêtes tout de bon à l'at-

taque. Bientôt les quatre autres têtes gisent sur le sol. Ti-Jean est heureux de la mort du monstre. Et la princesse, donc ! Mais l'histoire ne se termine pas là . . .

Ti-Jean retourne à chacune des têtes et en coupe les langues qu'il dépose précieusement dans son sac. C'était la preuve irréfutable de son exploit ! Ti-Jean salue la princesse et s'éloigne avec ses chiens.

Entre-temps, un charroyeur d'eau avait ouï dire que Ti-Jean était étranger dans la région. Il se dit donc : « Moi, je vais m'emparer des sept têtes ! » Le roi avait promis – il le savait – une grosse somme à celui qui défendrait sa princesse. Or, le charroyeur d'eau espérait mériter cette récompense. Il charge donc les sept têtes dans son tombereau et il les apporte au hangar du roi, après avoir tenté d'obtenir de la princesse un faux témoignage : « Vous allez dire au roi que c'est moi qui vous ai défendue. Pas un mot de l'autre !

– Je me dois de dire la vérité à mon père !

– Je vous flamberai donc la cervelle ! »

En face de la mort, la princesse promet d'appuyer le faux sauveteur. Il vide son tombereau dans le hangar du roi en lui assurant qu'il est bien celui qui avait sauvé la princesse de la bête-à-sept-têtes. Le roi n'avait aucune raison de refuser ce témoignage. Durant ce temps, Ti-Jean était de retour chez monsieur Laronde, avec en main, son sac contenant les langues, et, en laisse, ses trois chiens.

Le roi donne un plantureux festin pour souligner la mort de la bête-à-sept-têtes et le sauvetage de la princesse. Il y invite ses amis les plus intimes. Ti-Jean a connaissance des préparatifs du banquet mais ni les Laronde ni lui n'avaient été invités. Il commande donc à son chien, Va-comme-le-vent, d'aller quérir le plus beau rôti sur la table royale et de le lui rapporter pour leur permettre de goûter aux mets royaux.

En peu de temps, Va-comme-le-vent revient avec le rôti. Le roi est tout insulté, ainsi que le charroyeur d'eau, de constater un tel vol, par un chien, à la table royale. Le souverain appelle cinquante de ses soldats et leur donne l'ordre de retrouver le chien et son maître.

Les soldats font donc Ti-Jean prisonnier et l'amènent au roi près de la table encore toute garnie. Ti-Jean se présente avec son sac renfermant les langues. Il pose une question au roi : « Les langues ne constitueraient-elles pas une preuve plus solide que les sept têtes pour prouver le mérite du sauveteur ?

–Certainement ! répond le roi. Mais les têtes contiennent les langues !

– Non, Sire mon roi ! Les langues, je les ai dans mon sac ! »

Ti-Jean vide son sac et étale les sept langues devant le roi : « En voici la preuve, ce sont mes trois chiens qui ont détruit la bête-à-sept-têtes et sauvé la princesse ! » L'attitude de la fille du roi venait corroborer cette preuve. À la suite de ce plaidoyer, le charroyeur d'eau fut condamné à sept ans d'exil, punition bien méritée !

Ti-Jean fit part au roi de la grande pauvreté de ses parents et de leur vie au fond de la forêt. Le roi lui décerna la récompense de cinquante mille dollars, et mit à la disposition des vieux parents une belle maison toute meublée et prête à recevoir les nouveaux propriétaires. Ti-Jean se sentait comblé. Il alla donc chercher ses parents et il les installa dans cette maison très confortable. Vêtu de costumes chics, Ti-Jean se promenait la canne à la main. De son côté, la princesse se pavanait.

Un jour, ils se rencontrent, et la princesse tombe amoureuse de Ti-Jean. Elle avoue à son père son amour pour Ti-Jean et son désir de l'avoir pour mari. « Eh bien ! c'est lui qui t'a sauvé la vie ! Décide toi-même, ma fille ! »

Lors d'une entrevue subséquente, la princesse déclara à Ti-Jean qu'elle l'aimait et qu'elle voudrait finir ses jours avec lui. Ti-Jean l'accepta comme épouse. Il y eut de grosses noces, et Ti-Jean se sentit à l'aise dans le château.

Les nouveaux époux ont fait leur voyage de noces en Europe avec la certitude d'organiser leur vie à leur retour. Au moment de son départ, Ti-Jean confia ses chiens à ses parents mais durant le voyage, deux d'entre eux, Brise-fer et Taille-fer perdirent la vie.

De retour, il fut bien peiné mais il possédait tout de même le meilleur de ses chiens, Va-comme-le-vent.

Les deux époux vécurent très heureux.

LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Récit folklorique raconté le 23 septembre 1959, à Sudbury, Ontario par Adélard Tessier (88 ans), qui l'avait appris de son père, Élie, (50 ans) en 1881. M. Adélard Tessier était né à Fort-Coulonge, Québec, et son père était natif d'Embrun.

Enregistrement no 1300. Conte-type 300 I a (défricheur) d (3 chiens obtenus d'une fée) (développé) II a, b, IV f, V a, b, (un charroyeur d'eau) VI e, VII a, b, c (imposteur puni).

C'ést bon d'vous dire, enn' foi', i' y avè' in vieux p'i' enn' vieille. I' avè' in seul enfan, in p'tit garçon qui s'app'lait Ti-Jean.

I' ont parti tout's lés deux pour ouvrir enn' terr'[1] dan enn' grand forêt. Te'jours, qu'i's travaillaient fort, p'i' i's vivaient comme i's pouvaient : la galett' de sarrasin su' l'poêl' pour manger.

Te'jours, le temps s'pâss' ; Ti-Jean ést v'nu gran, et enn' journée, in soèr, i' di' à sa mér' p'is son pér' : « J'suis tanné[2], moé, d'viv' comm' çâ ! On fait pâ' enn' vie, écitt', dans c'tte forêt-lâ. I' dit, j'vâs faire in voyag' : m'âs partir demon matin ; vous allez m'denné' in lonnch' [lunch][3] lâ, qu'i' appelle', et p'is m'âs partir. I' y â dix mill's pour travarsé' 'a souamp [swamp][4], mé', j'su's capab' de marcher. »

C'fait, comm' de fait', l'lend'mon matin, la pauv' vieille 'a gu'i fè' in lonnch' [lunch], p'is Ti-Jean pâr'. 'A gu'i souhait' tout's lés bonheurs du mond' dans son 'ouéyag' [voyage]. Ça fait qu'i' marchait la têt' bâss', tranquill'ment su' in ch'min b'en roff [rough][5] qu'i' y avait dan 'a souamp [swamp], mé' i' était b'en drette. I' avait dix mille'.

Ah ! vers lés cinq . . . à pe' près la mo'quié ch'min dans la souamp, qui c'qui r'ssou' à lui dans l'côté ? Enn' vieill' fée ! 'A â resté surpris : « Quiens, bonjour, mon p'tit Jean !

---

1. *Terre :* Ferme.
2. *Tanné :* Fatigué, ennuyé, à bout de patience.
3. *Lunch* (angl.) : Collation, repas léger.
4. *Swamp* (angl.) : Savane, marécage.
5. *Rough :* (angl.) : Mal en point, raboteux, accidenté.

– Bonjour, memér' !

– Mé', dis-moé donc v'où c'tu vâs ?

– B'en, i' dit, j'va' . . . i' gu'i cont' son affair' : Més parents sont b'en pauv's, p'is j'ai asseyé à sortir d'la forêt pour gâgner que'qu' chos', gâgné' enn' meilleur' vie.

– B'en, çâ, c'ést b'en, mon p'tit garçon B'en, moé, j'm'en vâs t'faire enn' grôss' . . . m'en vâs t'deunner que'qu' chos' qui vâ te' b'en êt' utile pour toé ! »

Te'jours que 'a avait t'oâs bâtons, t'oâs p'tits bâton: in bleu, in noèr, in blanc. Fait qu' 'a gu'i neumm' [nomme], lâ : « Quiens, çâ, c'ést t'oâs chiens, lâ. P'is tu t'en vâs, lâ, toé, lâ, p'is tu vâs frapper[6] la vill', p'is l'lend'main, la bête-à-sept-têt's doit êt' lâ pour manger la princess' du roi. Toé, tu vâ' aller lâ, p'is tu vâs la défend', tu vâs défend' la princesse. 'A di', i' s'appell' Bris'-fer ; le bleu c'ést Bris'-fer ; le noèr, c'ést Tâill'-fer, p'is l'blanc, c'ést Vâ-comm'-le-vent. Çâ, c'ést l'meilleur chien d'tout' !

– Ah b'en ! j'vous r'marcie b'en !

– 'A dit, tu vâs t'en aller, toé, lâ, t'âs comm' t'oâs mille' à allé' encôr', p'is tu vâs voèr enn' fourche de ch'min ; prends-lâ à drett', p'is t'âs l'inqu' t'oâs mille' à aller, p'is tu frapp's la vill'. Ça fait qu' 'a dit, tu trouv'râs b'en que'qu'un pour te ramâsser, pour passer la nuit'. P'i', 'a dit, sour l'lend'main, c'ést la bête-à-sept-têt's qui s'en vient pour manger la princess'. »

Te'jou', âll raït [all right][7] ! Ti-Jean, lâ, i' était b'en fier ; la vieill', lâ, il l'â r'marciée, p'is tout', p'i' 'a gu'i â souhaité tout's lés bonheurs, p'i' i' pâr'. Ah ! i' vient qu'au bout d' que'qu's, t'oâs mill's de d'lâ, i' frapp' le ch'min qui dévirè' [devirait] à drett', p'is juss' t'oâs mill's, p'i' i' â frappé la ville.

Ah ! i' avait sés t'oâs chien avec lui. I' frapp' la vill', mé', pauv' lui, i' avait pâs grand argen, i' 'n n'avait pâs pâ'-en-tout' ; follait qu'i' vînt quêter. Te'jours que, i' frapp' la promiér' méson, p'i' i' d'mande à logé' avec sés t'oâs chiens.

« B'en, i' dit, l'homme i' dit, n'us aut', on n'ést pâs capab', mé', lâ, mecieu' Larond' qui reste ensuit' de n'us aut's, lui, vâ vous prend' : i' â b'en dés caban's pour vos chiens, tout' çâ. Lui, vâ vous prend', vâ vous denné' in logis. »

Comm' de fait'. I' s'en vâ, p'is lâ, Larond' : « De quoi vous allez faire a'ec cés t'oâs chiens-lâ ?

– I' dit, j'm'en viens défend' la princess' qui vâ êt' mangée.

– Ah oui ! C'ést vrè', demain ! La princess' faut qu' 'a gu'y a'll' lâ à dix heur's, demon matin. »

---

6. *Frapper :* Rencontrer, croiser, rejoindre, arriver à.
7. *All right :* (angl.) : C'est très bien ! Parfait !

La bête-à-sept-tête' était dan in descendant, p'i', ell', foulait qu' 'a vîn êt' su' 'a côt'. Te'jours que, Laronde i' dit, faut qu'tés chiens soeill'nt [soient] bien capab'e' ?

– Ah ! i' di', oui, i's sont capab'e, i's vont t'la dévorer ! »

Te'jours que, l'lend'mon matin, à dix heur's, Ti-Jean pâr' avec sés t'oâs chiens pour rencontrer la bête-à-sept-têt's. Pâsse au râs la princess' ; la princess' gu'i di' : « Où c'vous allé' a'ec vos chien ?

– I' dit, j'viens t'défend'.

– On vâ 'oèr çâ, t't à l'heur' ! »

Ça fait que, ah ! la bête-à-sept-tête', 'a sor', 'a dit, j'pensais d' n'a'oèr 'ien-qu'enne à manger, mé', lâ, j'en ai t'oâs, quat' cinq, cinq à mangé' !

– Oué, b'en, Ti-Jean gu'i dit, vâ fouloèr vous l'gâgné', avant. Quant' vous s'rez . . . Ti-Jean gu'i dit : « Quant' vous s'rez parée pour vous batt', dit's-lé !

– C'fait qu' 'a dit, j'su's prê' à m'batt' ! »

Ah, mecieu' ! i' command' sés t'oâs chiens. Hein, bald head ![8] Dan in rien d'tem [temps], i' y avait t'oâs tête' à terr' ; t'oâs tête' ! Et p'is lâ, 'a d'mand' quartier jusqu'à d'main à dix heur' encôre ! 'A dit : « J'su's pâs capab'e, 'a dit, deunn'-moé quartié' à d'main, p'is j'a'rai b'en p'us d' forç' ! »

Ça fait qu'i's sont tout' en-r'tournés p'i' i's sont r'venus l'lend'main. Lâ, i' s'ést pris pour tout d'bon, lâ. Lâ, sés t'oâs chien ont débarqué lés quat's aut's tête'. Ah ! Ti-Jean 'tait b'en conten, hein ! La princesse itou ! Vous allé' 'oèr quoi c' qu'â arrivé.

Ti-Jean fait l'tour, lui, p'is coup' la langu' de chaqu' têt', met çâ dans son sac. Çâ, c'étè' enn' bonn' preuv', çâ, hein ! Ah ! p'i' i' s'en vâ ; i' dit bonjour à 'a princess' p'is tout'.

Mé', i' y avè' in châreu [charrieur] d'eau, lâ, qui avait su çâ qu' 'a [i'] étè' étranger, p'i', i' dit : « Moé, j'm'â' aller charché' 'és sept têt's. » P'is le roi avait dépôsé cinquant' mill' piass's, celui qui défendrait sa princess'. P'is, lui, i' a'rait voulu a'oèr çâ, lui, le charrieu' d'eau ! I' vien avec son tomb'reau, coup' lés sept têt's, p'is l's emmèn' p'i' i' 'és débarqu' dans la ched [shed][9] du roi. Ah b'en ! le roi pensait b'en qu' c'était lui. P'i' i' [le charrieur d'eau] avait défendu à la princess' de pâs dire in mot, que c'était lui qui avait détruit la bête-à-sept-tête'.

– 'A dit, non . . .

– Ou b'en don, j'vous flamb' la tête. »

I' était pour la tuer, la princesse ! « Non, non, 'a dit, j'déclar'rai r'guien ! » Mé' vous allé' 'oèr . . .

---

8. *Bald head* (angl.) : Ici, sorte de juron : *Tête chauve !*
9. *Shed* (angl.) : Hangar, remise.

Te'jours que, ah ! i' â vidé lés sept têt's dans la ched [shed] du roi, p'i' i' s'st en-allé, p'is lâ, i' â di' au roi que c'tait lui qu'avait défendu la princess'. Ti-Jean, lui, i' s'en r'tourn' su' Larond' lâ où c'qu'i' restè' avec sés t'oâs chien ; i' avait fait in bon coup, vâ ! P'i', avec son sac, p'i' avec lés sept langue'.

Ah ! le roi, to'jours qui fait... qui denne in gros dîné'. Ah ! i' invit' son monde, hein. Sa princesse était pâs mangée, p'i' 'a [la bête] détrui' à nett', la bête-à-sept-têt's. Te'jours que, ah ! i' avè' in beau, in tannant[10] d'dîné' : enn' grand tab'. Ti-Jean a su çâ, p'i' , i' s'trouvè' à rester su' Larond', tu sé's. Ça fait que, i' était pâ' invité, ni Ti-Jean non plus. Te'jour', i' di' à Vâ-comm'-le-vent : « Vâ su' le roi, lâ ; sont après dîner, lâ, p'is prends l'plus gros rôti qu'i' y â su' 'a tab', lâ, p'is viens-t-en écitte. On vâ gu'i goûter, n'us aut' aussi au dîner ! »

C'fait que Vâ-comm'-le-vent, ça gu'i a pâs pris d'tem [temps], i' s'en vien avec le rôti qu'i' ont... Ah ! le roi s'trouvè' insulté, hein ! Le châtrieux d'eau, i' était lâ, à 'a tab' lui 'tou. I' s'trouvè' insulté, maudi' ! i' câll'[11] i' â câllé cinquant' saldâts pour eur'trouver ce chien-lâ p'is l'homm' qu'il l'apparquient [appartient].

C'fait qu'comm' de fait', il l'â trouvé, i's l'ont trouvé : cinquant' saldâ' ! Ah ! lâ, i's l'on emm'né su' le roi, p'i' i' y avait tout' su' 'a tab'e, i' y avait tout'.

Te'jours que lés soldats l'ont trouvé p'is lâ, ils l'on emm'né prisonnier, pauv' Ti-Jean, ils l'on emm'né su' le roi. P'i' i' avait son sac p'is sept langu's. Lâ, i' di' au roi, lâ, i' dit : « Est-c' que lés langu's s'râ pâ' enn' meilleur' preuv' que lés sept têt's ?

– Le roi di', oui ! I' dit, lés langu's sont pâ' aprè' 'és têt's ?

– Non, i' dit, lés v'lâ, i' dit, dans mon sac ! »

I' â tout' vidé son sac, p'i' i' avait lés sept têt's [langues]. I' dit : « Çâ, c'ést-i' la preuv' comm' quoi qu'c'ést més t'oâs chiens qui l'ont détruit ? Més t'oâs chiens l'ont détruit. » La princess' qui était lâ, hein !

Mon châtrieux d'eau, ils l'ont pris p'i' ils l'ont mi' à sept ans d'exil que le roi gu'i â denné. C'était pâs qu'enn' p'tite affair' !

Te'jours que lâ, le roi gu'i â deunné cinquant' mill' [piastres] p'i' i' â conté au roi comm' sés paren étaient si pauv's p'is t't à fait' dan 'a forê'. I' [le roi] dit : « J' m'âs t'denner j'ai enn' bell' maison, lâ, tout greillée [gréyée], lâ, p'is vâ charcher tés parents, p'i' emmèn'-lè' écitt', p'is v'lâ ton cinquant' mill' piass' ! »

Te'jours qu'ça allait b'en ; i' â été charcher sés parents, lâ, p'i' i' 'és â placés comme i' fau', enn' maison tou' greillée. Et, p'is, comm' de raison, Ti-Jean, lui, i' était b'en habillé, p'i' enn' bell' cann', p'i' i' s'prom'nait, p'is la princesse itou.

I's s'sont-i' pâs fait enn' rencont' ? La v'lâ qui gu'i timb' dans l'œil, en amour. 'A d'mande à son pére, 'a dit : « Je l'aim'rais Ti-Jean pour mon mari !

---

10. *Tannant :* Immense, extraordinaire.
11. *Call* [to] (angl.) : Appeler, faire venir.

– B'en, i' dit, c'ést lui qui t'a sauvé la vie. Fais quoi c'tu voudrâs, ma fill' ! »

Ça fait qu'i's s'sont rencontré' encôr' p'i' all' l'a stompé,[12] all' l'a d'mandé, si 'a l'aim'rait pour fénir sés jours. Ti-Jean i' di', oui ; c'ést correck ! All raït [all right] ! To'jour', i' ont fait' dés gross's noce'. Ah ! p'is Ti-Jean était porté su' 'a main.

Après çâ, i' ont voulu faire . . . Elle, 'a dit, faut faire in voyag' de noce' ; on vâ aller dans l'Europ'. Mecqu'on r'vienne, on setteulrâ [to settle][13] comme i' faut.

To'hours qu'i' ont 'té dans l'Europ'. Le temps qu'i' on été dans l'Europ', deux d'sés chiens sont morts : Bris'-fer p'is Tâill'-fer. I' a p'u' ienqu' Vâ-comm'-le-ven. I' avait laissé sés chien avec sés parents.

Ah ! quand i' ést r'venu, i' était b'en peiné d'oèr sés deux chiens morts. Mé', i' avait l'meilleur, ennéowé [anyway][14] ; c'tait l'meilleur dés t'oâs.

Te'jours qu'i' ont fait' enn' bell' vie ensuite.

---

12. *Stump* [to] (angl.) : Haranguer, faire des discours.
13. *Settle* [to] (angl.) : Régler, ajuster, terminer une affaire.
14. *Anyway* (angl.) : De toute façon.

21 – PETIT MORVEUX

Un vieux pêcheur demeurait au bord d'un lac. Il avait avec lui sa vieille épouse et son fils, un jeune homme qu'ils appelaient le Petit Morveux. Le jeune garçon avait beau grandir et se développer, son père refusait toujours de l'emmener à la pêche, ce qui affligeait sa mère et la portait à insister auprès de son mari pour qu'il lui enseigne à faire la pêche.

« Pourquoi refuses-tu toujours de l'emmener avec toi ?

– Tu sais bien que c'est inutile de l'emmener avec moi. Il est absolument incapable de m'aider.

– Tu as peut-être raison, mon vieux, mais enfin, emmène-le quand même. Je ne vois pas comment il pourrait te nuire. »

À force d'insister, la vieille finit par décider son mari à changer d'attitude : « Morveux, lui dit-il, prépare-toi à venir à la pêche avec moi aujourd'hui. Va chercher des vers, des hameçons et tout ce qu'il faut pour pêcher. Dépêche-toi. Je vais t'attendre dans la chaloupe. »

Le jeune homme fut bientôt prêt à rejoindre son père qui l'attendait sur la plage du lac. Il prit sa place à un bout de la chaloupe pendant que son père dirigeait son embarcation vers un endroit où il savait que la pêche serait fructueuse. Puis, chacun se mit à pêcher. Le père, qui n'avait toujours pas confiance dans l'habileté de son fils, ne pouvait s'empêcher de l'observer du coin de l'œil afin de le prendre en défaut. L'occasion de lui faire des reproches ne se fit pas attendre. Il s'aperçut que son garçon ne savait pas même appâter ses hameçons pour la pêche. Il se contentait de passer l'hameçon à travers le ver, mais dans le sens de la largeur du ver. De sorte que tout le reste de l'hameçon restait à découvert pendant que les deux bouts du ver pendaient de chaque côté de l'hameçon.

– Ce n'est oas comme ça qu'il faut s'y prendre, dit-il à son garçon. Regarde-moi bien. Je prends un ver, je l'approche du bout de l'hameçon et je l'enfile dans le sens de la longueur de façon à ce que tout l'hameçon soit recouvert et prenne l'aspect d'un ver.

– Vous avez probablement raison de procéder de cette façon, répondit-il à son père. Continuez à pêcher à votre manière, mais laissez-moi pêcher à ma façon.

– C'est la première fois que tu vas à la pêche. Tu as tort de ne pas profiter de mon expérience.

– Peut-être ! Mais enfin, j'ai toujours entendu dire que c'était plus chanceux quand on se contentait de piquer son ver au travers de l'hameçon comme je viens de le faire. » Pour être complet, il faut ajouter que Petit Morveux ne manquait jamais de cracher sur le ver avant de jeter son hameçon dans l'eau.

Voyant que c'était inutile d'insister, le vieux se remit à pêcher en grognant : « En voilà une manière de pêcher ! »

Soudain, Petit Morveux sent sa ligne vibrer, s'agiter. Il attrape un poisson énorme, le roi des poissons. Il le sort de l'eau et le décroche de l'hameçon au milieu de la chaloupe. Aussitôt le poisson se met à parler.

« C'est bien toi qu'on appelle Petit Morveux ?

– Oui, c'est bien moi.

– Dans ce cas, j'ai quelque chose à te raconter, mais à condition que tu n'en parles jamais à qui que ce soit. D'abord, il faut que tu consentes à me rejeter dans les eaux du lac. Puis, quand tu seras de retour chez toi, arrange-toi pour fabriquer une sorte de petite baguette magique. Je te promets qu'avec l'aide de cette baguette, tu pourras obtenir tout ce que tu pourras souhaiter.

– C'est bien beau tout ce que vous me promettez là, mais il n'est pas facile de croire que vous dites la vérité !

– Fais-moi confiance et tu n'auras pas à t'en repentir.

– Étant donné que vous êtes le roi des poissons, je vais me fier à votre parole. Mais rappelez-vous bien que nous sommes des pêcheurs et que nous sommes très pauvres. C'est la première fois que mon père consent à m'emmener à la pêche avec lui. Il sera très mécontent si je vous remets dans le lac. Je ne veux pas vous faire de peine. Mais vous devez comprendre qu'un poisson de votre grosseur, une fois coupé en morceaux, pourrait nous fournir de quoi manger pendant toute une semaine.

– Ne t'inquiète pas, mon garçon. Je vais m'arranger pour que tu attrapes un autre poisson tout aussi gros. Mais celui-là ne parlera pas. »

Finalement, Petit Morveux se laisse convaincre et jette le roi des poissons pardessus bord. En voyant ce qui venait d'arriver, le vieux pêcheur devint presque fou de colère.

« Quel imbécile ! Je prends la peine de t'emmener à la pêche. Tu as la chance de prendre un poisson énorme et tu te dépêches de le remettre à l'eau, tout comme si nous n'en avions pas besoin pour vivre.

– C'est vrai. Mais ne vous inquiétez pas. Tout finira bien par s'arranger ! »

Une fois de plus, le pauvre pêcheur dut se résigner au silence. Il était bien inutile d'essayer de discuter avec son fils, qui ne faisait qu'accumuler les sottises.

Au bout de quelque temps, Petit Morveux réussit à prendre un autre poisson, tout aussi gros que le précédent, sauf qu'il ne parlait pas. Aussitôt, il dit à son père : « Je crois que nous avons assez de poisson pour aujourd'hui. Retournons à la maison et faisons un bon repas. »

De retour à la maison, le père se mit à interroger son fils pour essayer de comprendre ce qui s'était passé dans la chaloupe. Mais Petit Morveux n'eut pas de peine à garder son secret. Pendant que sa mère commençait à apprêter le poisson pour le repas, il descend à la cave et trouve un petit bout de branche qu'il coupe et taille de façon à la transformer en baguette magique, selon les instructions reçues du « Roi des Poissons ». Mais, avant de remonter à la cuisine, il voulut faire l'essai de sa baguette magique. « Par la vertu de ma baguette magique, je souhaite qu'un baril de lard apparaisse immédiatement ici dans la cave ». Il avait à peine fini de prononcer mots que le baril de lard apparut à ses côtés. Aussitôt il fit un second souhait, et un troisième. « Par la vertu de ma baguette magique, je souhaite un beau pain de boulanger, ... je souhaite plusieurs sacs de pommes de terre ». Aussitôt dit, aussitôt fait. « Ça va à merveille, se dit-il, maintenant que nous avons tout ce qu'il faut pour faire un bon dîner, il faut que je remonte à la cuisine. »

Le vieux et la vieille ne savaient rien de ce qui s'était passé dans la cave. Le jeune pêcheur vint à sa mère, et commença à lui parler sérieusement : « Vous voyez maintenant combien vous aviez raison d'insister auprès de mon père pour qu'il m'emmène à la pêche avec lui. » Puis, s'adressant à son père, il lui demanda : « Vous qui faites la pêche depuis si longtemps, avez-vous jamais pris un poisson aussi gros que celui que nous avons rapporté aujourd'hui ? » Le vieux pêcheur dut avouer qu'il n'avait jamais eu autant de chance.

« Ce n'est que le commencement, dit-il à sa mère. Laissez-moi faire, et dans quelques instants, vous allez assister à des choses encore bien plus extraordinaires. Pour commencer, descendez dans la cave et allez y chercher un bon gros morceau de lard que vous allez faire cuire avec le poisson.

La bonne vieille, qui ne savait rien de la baguette magique, commença par faire des objections : « Tu sais bien, mon garçon, que nous n'avons aucune réserve de lard dans la cave.

– Ce n'est pas le temps de vous plaindre. Descendez à la cave et vous verrez bien que ce n'est pas le lard qui manque. »

Pour faire plaisir à son fils, elle finit par descendre à la cave. Quand elle aperçut le baril de lard, elle faillit tomber à la renverse. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas mangé autre chose que du poisson. Elle prit un gros morceau de lard qu'elle remonta à la cuisine pour le faire cuire avec le poisson.

« Du poisson et du lard, c'est bien bon, mais ça ne suffit pas ! Pour compléter le repas, il faut maintenant que vous retourniez à la cave pour en rapporter du pain et des patates. »

Cette fois, la vieille fit moins d'objections. Quand elle remonta de la cave, elle annonça à son mari : « Avec ce qu'il y a de provisions dans la cave, nous allons pouvoir manger comme des millionnaires maintenant. On peut y trouver tout ce qu'on peut imaginer. »

Le vieux pêcheur ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, mais cela ne l'empêcha pas de prendre sa part du dîner et de le trouver excellent. Même satisfaction au cours des autres repas !

De son côté, Petit Morveux avait entendu parler d'un roi qui se cherchait un berger. Il avait un grand troupeau de moutons et il avait besoin de quelqu'un pour les surveiller et les conduire d'un lieu de pâturage à l'autre.

« Je vais quitter la maison pour quelque temps, annonça-t-il à sa mère. Je serai absent pendant trois ou quatre mois. Le roi a besoin d'un berger. Si je réussis à obtenir cet emploi, je m'arrangerai pour revenir vous faire une visite. Maintenant que j'ai grandi, je suis assez vieux pour gagner ma vie et je veux essayer de profiter de la présente occasion qui s'offre à moi. »

Petit Morveux prit donc le chemin du château. C'est là qu'habitait le roi, avec sa princesse, qui était d'une beauté merveilleuse. Quant à Petit Morveux, il était beau jeune homme lui aussi, mais ses pauvres habits de pêcheur lui donnaient l'apparence d'un mendiant. Il prit sa baguette magique et fit un souhait : « Je souhaite des habits de berger tout neufs. » Aussitôt, il se trouva revêtu de beaux vêtements. Ainsi vêtu, il se présenta devant le roi qui lui dit :

« Tu as bonne apparence et tu me parais plein de vigueur. Ton visage ne me déplaît pas non plus. Mais l'important, c'est que tu sois capable de garder des moutons. Car j'ai un gros troupeau à faire surveiller, et une certaine expérience est nécessaire pour prendre soin d'un tel troupeau.

– Soyez sans inquiétude à ce sujet, répondit Petit Morveux. Je saurai bien en prendre soin.

– Dans ce cas, tu vas partir avec le troupeau immédiatement. Pour les repas, qu'est-ce que tu préfères ? Veux-tu qu'on te prépare un dîner que tu pourras manger dans les champs tout en gardant les moutons ?

– C'est bon ! Préparez-moi un dîner et je l'apporterai. »

Bientôt, il fut prêt à partir pour les champs, suivi de tout son troupeau de moutons. Il se rendit jusqu'au pied d'un grand arbre, s'assit sous son ombrage et se mit à lire dans un livre qu'il avait apporté du château.

Le roi, la reine, la princesse et tous les paysans des alentours le suivaient des yeux pour voir comment il se tirait d'affaire. Ils s'aperçurent que les moutons étaient bien dociles. Ils paissaient doucement, se tenant tous ensemble, sans chercher à s'éloigner du troupeau. Au bout de quelque temps, le berger se levait et conduisait son troupeau vers un autre pâturage. Il s'installait sous un arbre et continuait à lire, sans avoir à se préoccuper davantage des moutons.

La conduite de son nouveau berger commença à intriguer le roi : « Il y a quelque chose de particulier dans ce jeune homme, dit-il à la reine. C'est la première fois que je vois un berger, placé à la tête d'un vaste troupeau, qui peut se permettre de passer tout son temps à lire sans être dérangé. Il y a quelque chose de mystérieux dans cette façon de garder tous mes moutons autour de lui ; ils ne cherchent pas à s'éloigner du troupeau comme ils ont coutume de le faire !

– D'après moi, dit la reine, c'est l'effet d'un don spécial qu'il a reçu du Bon Dieu. »

Les journées s'enfuyaient les unes après les autres, et c'était toujours le même phénomène. On ne pouvait rien reprocher au nouveau berger.

Pendant qu'il ramenait son troupeau au château après une journée passée dans les champs, la princesse examina le nouveau berger d'un peu plus près. Le jeune homme s'en aperçut et ne se gêna pas pour jeter un long regard sur la princesse, à son tour. Quelques jours plus tard, la princesse s'adressa au jeune homme : « Puis-je me permettre de te poser une question personnelle ?

– Aucune objection de ma part.

– Voici. Je ne veux pas t'offenser, mais enfin, on m'apprend que tu viens d'une famille de pêcheurs très pauvres. Mais ta façon de t'occuper du troupeau, tes bonnes manières et tout ton comportement ne concordent pas du tout avec l'éducation que tes parents ont pu te donner.

– Alors, il faut croire que c'est le Bon Dieu qui vient à mon aide. Je n'y suis pour rien. »

Pour profiter du fait qu'il se trouvait en présence de la reine et de la princesse, il s'empressa de faire deux souhaits avec sa baguette magique. Il se tourna vers la reine, il lui dit : « Je vous souhaite un petit-fils que la princesse mettra au monde dans un an et un jour. » Puis à la princesse : « Ce que je souhaite pour toi, c'est que je devienne ton mari et que j'hérite avec toi du royaume de ton père ! »

Une année s'était écoulée depuis les souhaits du berger en présence de la reine et de sa fille. Quand la princesse s'éveilla au bout d'un an et un jour, elle s'aperçut qu'elle avait un enfant nouveau-né dans les bras. Dans sa main, la princesse tenait un belle boule d'or. Le roi et la reine furent mis au courant de cet événement. Il n'était pas question de leur cacher un fait aussi extraordinaire. « Je ne comprends rien dans toute cette histoire, dit le roi. Je suis porté à croire qu'il s'agit d'une sorte de miracle, surtout si l'on considère que l'enfant est d'une beauté merveilleuse.

– Je crois que tu as raison, dit la reine. J'ai l'impression que tout cela a été voulu par le Bon Dieu.

– Nous sommes dans une impasse et nous devons adopter un plan pour en sortir. Il faut trouver un moyen de choisir un mari qui conviendra à notre fille unique, héritière de notre royaume. C'est notre seule consolation, et il faut tout faire

pour assurer son bonheur. Voici mon plan. Pour commencer, je vais rédiger une proclamation qui sera publiée dans tous les journaux du monde. Je ferai construire une grande estrade dans la cour du château, et tous ceux qui voudront se présenter seront acceptés, qu'ils soient bossus, manchots, borgnes ou boiteux. Chacun sera invité à passer près de l'estrade, à l'endroit où se tiendra la princesse qui portera dans sa main la précieuse boule d'or. Je m'engage solennellement à donner comme mari à notre princesse l'homme qui sera touché par la boule d'or quand elle tombera de la main de notre fille. Je veux que cet homme, quelle que soit sa condition, soit considéré comme le père de notre petit-fils et qu'il partage mon royaume avec notre fille. Tout mon bonheur consistera à finir nos jours avec eux.

– Je ne peux qu'approuver ton projet, » répondit la reine.

L'estrade fut aussitôt construite suivant les plans du roi. Sa proclamation fut publiée dans tous les journaux du royaume. Au jour fixé, tous les intéressés devaient se rendre au château et passer sous l'estrade, à l'endroit où se tenait la princesse. Celle-ci devait porter la boule d'or dans sa main droite. La princesse et le royaume seraient la récompense du premier être humain qui serait touché par la boule d'or quand elle s'échapperait de la main de la princesse. Naturellement, il faudrait le consentement de l'intéressé, ce qui ne devrait pas soulever de problème.

Le berger officiel du roi, notre Petit Morveux d'autrefois, avait attendu ce moment pour commencer à agir. Il alla voir le roi et lui demanda la permission de s'absenter pour aller dans sa famille. Son absence durerait à peine trois heures. Quant aux moutons, ils ne bougeraient pas du tout durant son absence et il ne fallait pas s'en inquiéter. « Je les laisserai dans un endroit que je connais bien et je les ramènerai avec moi dès mon retour. Vous pouvez être assuré qu'il n'en manquera pas un seul dans la bergerie, ce soir.

– Dans ce cas, je t'accorde la permission d'aller rendre visite à tes vieux parents. »

Son père et sa mère étaient déjà au courant de toute l'histoire de la proclamation du roi. Il ne restait qu'à leur expliquer les détails de ses propres plans. « Le concours aura lieu après-demain, durant la matinée, et je demande au Bon Dieu de me venir en aide pour obtenir que mon souhait soit réalisé. Mon ambition, c'est de devenir le mari de la princesse et le père de l'enfant qui lui est né. Comme vous l'avez appris, le roi a promis qu'il donnerait sa fille et son royaume à quiconque serait atteint par la boule d'or que tiendra la princesse quand les candidats passeront près d'elle sous l'estrade d'honneur. J'ai bien l'intention de tenter ma chance et j'ai bon espoir d'être le gagnant et de devenir l'époux de la princesse. Aussi, je tiens à ce que vous veniez assister à ce concours.

– Mais mon pauvre garçon, que pouvons-nous aller faire au château, de pauvres gens comme nous ?

– Ce n'est pas le temps de vous lamenter et de vous plaindre. Allez dans la chambre voisine et vous y trouverez une belle robe toute en soie, tout ce qu'il y a de mieux au monde. »

Quand sa vieille mère vit cette robe, elle n'en croyait pas ses yeux. Elle sautait de joie et ne savait comment exprimer son excès de bonheur. Ensuite, ce fut le tour du vieux pêcheur. « Vous aussi, allez dans votre chambre à coucher et vous y trouverez tout ce qu'il y a de mieux en fait d'habit ». Quand il aperçut son nouvel habit, le père ne fut pas moins ravi que sa vieille épouse.

« Ce n'est pas tout, continua Petit Morveux. Je vais vous envoyer chercher en carrosse, tiré par deux beaux chevaux tout noirs. Et surtout, n'allez pas refuser de venir me rejoindre au château.

– Tout cela est bien beau, mais nous ne comprenons absolument rien à toute cette histoire...

– C'est vrai que tout cela est encore bien mystérieux pour vous. Mais je ne puis pas vous donner d'explications maintenant. Plus tard, vous comprendrez tout. »

Le berger se hâta de retourner au château pour y reprendre son occupation. Le lendemain matin, il fit un premier souhait : « Je souhaite un habit de valet, tout ce qu'il y a de mieux au monde. » Aussitôt, son souhait se trouva accompli. Il reprit sa baguette magique et fit un second souhait : « Ce que je souhaite maintenant, c'est un beau cheval noir, bien sellé, qui me permettra d'avancer fièrement en passant sous l'estrade où se tiendra la princesse. Pour ce qui est de savoir si je serai touché par la boule d'or, je m'en remets au Bon Dieu de décider s'il doit m'accorder ce bonheur ! »

Le berger revêtit ses habits de valet et monta à cheval pour retourner au château. Il recontra le roi, qui ne le reconnut pas, et se mit à causer avec lui de choses et d'autres. Bientôt commença la parade des candidats qui s'étaient présentés pour passer sous l'estrade où se tenait la princesse. Enfin, le berger, déguisé en valet, s'avance à son tour. Avec ses beaux habits et sa magnifique monture, personne n'aurait pu reconnaître Petit Morveux qui gardait les moutons du roi depuis plus d'un an. Quoi qu'il en soit, toute la foule avait les yeux fixés sur lui quand il s'avança vers l'estrade d'honneur et arriva près de l'endroit où la princesse se tenait debout, la boule d'or dans sa main droite. Juste au moment où il passait vis-à-vis de la princesse, la boule d'or glissa entre ses doigts et tomba sur le cavalier.

Le roi tint fidèlement toutes les promesses qu'il avait faites. Après la célébration du mariage, le roi invita tout le monde à un grand banquet. Il se disait en lui-même : « Conformément à ma proclamation, je n'ai pas insisté pour connaître l'identité de mon gendre avant les noces. Mais, avec le temps, je finirai bien par me renseigner à ce sujet. Quant à sa famille, il me semble qu'elle est bien honorable, du moins si j'en juge par la qualité de leurs habits et le carrosse qui les a amenés jusqu'ici. Pour le moment, allons au banquet et que la fête soit aussi joyeuse que possible»

À la table du banquet, le roi et la reine, la princesse et son mari occupaient l'estrade royale. Les parents de Petit Morveux eux-mêmes avaient été placés à la table d'honneur. Vers le milieu du repas, le jeune mari se tourna vers le vieux roi et lui fit connaître toute la vérité à son sujet. Mais le roi était bien disposé et n'avait aucune envie de revenir sur ses engagements. Le mariage ne fut jamais contesté et les jeunes époux vécurent heureux pendant le reste de leurs jours.

Quant au conteur de cette histoire, il ne peut pas vous en dire davantage parce qu'il n'était pas là pour savoir ce qui s'est passé !

PETIT MORVEUX

Récit raconté le 5 avril 1963, à l'hospice des vieillards (Pioneer Manor), *à Sudbury, Ontario, par Albert Gignac (73 ans), né à Saint-Jacques d'Embrun, qui l'avait appris d'Émilien Lefebvre (65 ans) de Plattsburg, dans les chantiers d'Abitibi, vers 1918. M. Gignac a fréquenté les chantiers pendant 25 ans.*

Enregistrement no 1633. Conte-type 675 I, II, III a, b, IV (sans le banissement V).

I' y avè' in vieux p'i' enn' vieill', v'savez, qui restè' au bord d'in lac ; p'i' i' avè' in p'tit garçon. I's l'app'laient le P'tit Morveux.

Te'hours, qu'enn' bonn' journée . . . i' grandissait comm' lés aut's . . . C'fait que . . . la vieill' di' à son vieu', 'a dit : « 'Cou' don, 'a dit, pourquoi c' c'ést qu'tu l'emmèn'rais pâs pêché' avec toé ?

– B'en, oui, mé', i' dit, co' minm' que j' l'emmèn'rais, c' morveux-lâ, péché' avec moé, i' dit, quoi c'qu'i' vâ fair', lâ ?

– Mé', oui, 'a di', emmèn'-lé, te'hou' ! »

Te'hours que . . . i' s'décid', le vieu'. I' dit : « Morveux, lâ, i' dit, tu vâs t'greyer, p'i' i' dit, tu vâs v'nir pêché' avec moé ! » L' p'tit jeune homm' pârt, p'i' i' s'en vâ s'arracher dés ver'[1] à pêcher, v'savez b'en ; i' pârt, p'i' i' s'en vâ pêcher.

Rendu lâ, i' s'assit dans l'bout du bôt', [boat][2] lâ, p'i' i' prenait sés ver' à pêcher, p'i', au l'guieu [lieu] d'en mett' in su' l'lon [long], i' l'mettait d'travers. L' bonhomme était comm' moé, i' était p'ted b'en crinquié[3] in peu, i' s'mè' à dir' : « Quoi c'ça veut dire, i' dit, tu prends tés ver' à pêcher, p'i' i' dit, tu 'és enfil's su' l'travers de minme ?

– I' dit, vous, vous pêché' à vot' magniér' . . .

– Mé', i' dit, c'ést la promiér' fois qu'tu pêch's !

---

1. *Ver à pêcher :* Ver des pêcheurs, le lombric terrestre.
2. *Boat* (angl.) : Embarcation de pêche.
3. *Crinqué :* Craqué ; imbécile, cervelle fêlée.

– B'en, oui, mé', i' di', i's m'ont te'hours dit qu' c'était chanceux, 'és vers su' l'traver'. »

I' met sés vers su' l'travers, p'is l'respeck' que j'vous doé', i' crach' dessu'. I' dit : « Ça en fè' enn' magniér' de po'gner[4] du poisson, çâ ! »

I' s'mè' à pêcher d'minm'... Tout d'in coup, mecieu', i' te r'ssout[5] le roi dés poésson. In tannant[6] ! I' parlait, lui. P'i' i' l'po'gn', mecieu', p'i' i' l'met dan 'a chaloupe. Après qu'i' l'a vu [eu] po'gné, le jeune homm' [le poisson] s'mè' à gu'i dire au jeune homm', lâ, au Morveu', i' dit : « 'Cou' don, i' dit, mon p'tit Morveux, lâ, i' dit, c'ton nom, toé ?

– I' di', oué !

– Ton pér', çâ ?

– I' di', oui !

– B'en, i' dit, m'âs t'dire enne affaire, i' dit ; si tu veux, lâ, i' dit, parl's-en jamè' à parsonn'. Si tu veux me r'j'té' à l'eau, lâ, p'i' i' dit, mecqu' t'arriv's chez vous, tu t' f'râ' enn' p'tit' baguett', lâ ; p'i', i' dit, tout' qu'ést c'tu souhett'râs, par la vartu d'ta baguett', tu l'a'râ', i' dit.

– Mé', i' di', êt's-vous çartain, i' dit ?

– B'en, i' dit, si c'était pâs çartain, j'te l'dirais pâs, hein !

– B'en, i' dit, j' m'âs prendr' vot' parol' comm' poésson ... vous êt's le roi dés poéssons, vous m'dit's, mé', i' dit, vous savé', on ést b'en pauv' ; p'is c'é' 'a promiér' fois que l'pér' m'emmèn' pêché' avec lui, p'i', i' dit, rapp'lez-vou', i' dit, qu'in poésson comm' vous, lâ, d'vot' grosseur, sans vous fair' de peine, in coup[7] débité, i' di', on 'n n'aurait te'hours, pour le moin, enn' semaine ... !

– Tu vâ' en po'gné' in n-aut' pareil, mé', i' di', i' parl'râ pâs, l'aut'. »

I' po'gn' le poésson, p'i' i' l'jette à l'eau. Mecieu' ! L'vieux l'vait çâ d'haut, dans l'bôt' ! « Dis-moé don, Morveu', i' dit, pourquoi c' c'ést qu'tu viens pêcher, p'is tu po'gne' in gros poésson d'minm', p'is qu'tu l'jette' à l'eau ?

– Ah ! i' di', accupez-vous pâ', i' di', inquiétez-vous pâs ! »

Qu'est-c'que tu voulais qu'i' dise, hein ?

Au bout d'in escousse i' en r'ssou' in aut', mé', lui, i' parlait pâs ; p'i' i' l'po'gn' p'i' i' l'met dans l'bôt'. Après qu'il l'â eu mis dans l'bôt', lâ, i' di', à son pére, i' dit : « Si vous voulez, l'pére, asteur, lâ, on 'n â assez, qu'on vâ s'en r'tourner, p'i' i'

---

4. *Po'gner du poisson :* Pêcher.
5. *Ressoudre :* Arriver à l'improviste, apparaître.
6. *Tannant :* Extraordinaire, splendide.
7. *Coup* (un) : Une fois (débité ...)

di', on vâ l'débiter, lui, p'i' on ést te'hours bon pour mangé' in bon snack[8] de poésson ! »

Prend l'poésson, p'is s'en vâ. En arrivan à méson, lâ, i' voulait savoèr, v'savez b'en. I' dit pâ' in mot, p'i' i' descend dan 'a cav', mecieu', p'i' i' ramâsse in bout d'bois, p'i' i' s'fè' enn' baguett'. Monte en haut ; mé', avant d'laissé' 'a cave, i' di' : « Euj' souhett', par la vartu d'la baguett', qu'j'eille in beau quârt[9] de lâr' [lard], i' dit ! » Mecieu', i' r'çoé' in quârt de lâr' ! Au bout d'in escousse, i' di' : « Euj' souhett' par la vartu d'la baguett', lâ, i' dit, qu' j'eille in beau pain d'boulanger, p'i', i' dit, dés pétaqu's, qu'la mér' nous fèze in bon dîner ! » Tou'y v'nait, mecieu' ! B'en, lâ, i' dit : « Ça vâ b'en ! »

I' monte en haut, p'i' i's l'savaient pâs l'vieux p'i' 'a vieill', çâ, 'és aut's. Rendu en haut, lâ, i' di' à la mér', b'en, i' di' : « Asteur, lâ, i' dit, le pér' disait touhours de ne pâs m'emm'ner, qu' j'étais pâs chanceux, mé', i' di', avez-vous déjà po'gné in poésson plus beau qu'çâ, l'pér', vous ?

– Non ! i' dit.

– B'en, i' di', asteur, ma mér', m'âs vous dire in affér', lâ, dans que'qu' temps, pâs t'ut suite. I' dit, j'm'âs vous laisser, lâ, p'i' i' dit, vous voèrez qui c'que j'su's, p'is que c'que j'ai faite. I' dit, si vous voulez, lâ, i' dit, descend' dan 'a cav', lâ, pui' i' di', . . . i' gu'i avait pâs dit qu'le poésson gu'i avait souhetté çâ, v'savez b'en, p'i' i' dit, vous allé' aller qu'ri'[10] in beau morceau d'lârd, lâ, p'is vous allez n'fére in bon . . .

– B'en, b'en, pour l'amour du bon Guieu ! 'a dit, t'sé's b'en qu'on n'a pâs d'lâr' !

– Ah ! i' dit, vous êt' enn' vieill' plaignarde, i' di', allez dan 'a cav' p'i' i' 'n â du lâr' ! »

'A s'en vâ lâ ; la vieille alle â râsé timber su' l'dos, hein . . . accoutumée au poésson !

Au bout d'in escousse, i' di' : « Apportez don du pain, p'i', i' dit, dés pétaqu's pour en fér' cuir'. » La vieille, 'a r'ssou' en hau', 'a di' : « Ecout', vieu' ; 'a dit, j'sé's pâs qu'ést c' qu'i' y â, mé', 'a di', on ést pareil comm' dés milguionnaire' : i' y â r'guien qu'i' manqu' dan 'a cav' ! »

Le vieux savait pâs quoi n'en penser, lui non plus. C'fait qu'i's fon à dîner, p'i', après qu'i' ont vu [eu] dîné, v'savez b'en, pâsse enn' journée, deux jours . . .

I' avè' attendu parler d'in roi qu'avait besoin d'in barger, v'savez b'en, pour guetté' 'és moutons, lâ, dans l'cham [champ]. I' di' à sa mére, i' dit : « M'en vâs vous laissé', à peu prè', i' dit, toujours le moins, trois mois, sans r'venir, lâ, p'i', i'

8. *Snack* (angl.) : Repas copieux, festin.
9. *Quart :* Baril, tonneau.
10. *Quérir* (quéri') : Chercher.

dit, mecque j'seill' placé pour le roi, lâ, i' di', i' â besoin d'in berger, p'is je r'viendrai vous r'voèr, lâ. » P'i', i' gu'i â pâs dit pourquoi, par 'zamp'. P'i', i' di' : « Ouèr comment ça vâ allé' ! I' dit, j'su's t-assez vieu', i' dit, pour gagné' enn' piass', temps en tem [temps] ». I' pârt, p'i' i' s'en vâ . . .

I' arriv' chez le roi, mecieu', p'i' i' avait don enn' bell' 'tit' fille, enn' bell' 'tit' rein' [princesse], mecieu' ! P'i', en arrivant lâ . . . i' était pâs let' [laid] homm', lui . . . i' dit : « J'souhett' par la vartu d'ma baguett' que j'soueille habillé comme in barger ! » Mecieu' . . . i' étè' habillé ! que'qu' chos' de beau. I' s'en vâ, mecieu, p'is rendu lâ, le roi gu'i dit, b'en, i' dit : « Mon jeune homme, i' di', écout', lâ, j'ai besoin d'in bergé' ; i' dit, t'âs d'l'air d'in jeune homme, i' dit, qu'a d'l'air à avoèr pâs mal de vigueur dans toé, t'és pâs let' [laid] homme. I' di', as-tu gardé çâ, dés mouton, i' dit ? Tu sé', i' dit, t'â' enn' gross' responsabilité d'gardé' in troupeau d'mouton !

– Ah ! i' di', inquiétez-vous pâs, j'en aurai b'en soin !

– B'en, i' di', aim'rais-tu mieu' emm'ner ton r'pâ' avec toé, le dîner, dans l'champ, pour garder lés mouton ?

– I' dit, m'âs l'emm'né' ! »

I' emmèn' son dîner, p'i' i' avè' in bel âb' ; s'emporte in liv', s'assit sour l'â'b', p'i' i' lit dans l'liv'. P'i' i's r'gârdaient tout çâ, le roi p'i' 'a reine, 'és aut's, voèr si i' 'n avait soin. Lés moutons tournâillaient, mangeaient, s'éloignaient pâs, v'savez b'en, par groupe'. Au bout d'in escousse, i' mouvè' [to move][11] enne aut' plaç', p'i' i' lisait son liv' lâ, encôr' lés moutons, lâ !

Le roi di' à la vieille : « I' y â que'qu' chos' dans c'gârs-lâ, i' dit ; c'ést la promiér' fois que j'voé' in jeune homm' pâssé' 'a journée assis, p'i', i' dit, c'ést pareil comm' si c'était toute, i' dit . . . la minm' famille. I' y â que'qu' chos' là-d'dans !

– La reine, 'a dit, faut crère, 'a dit, qu' c'ést l'bon Guieu qui l'veut d'minm' ! »

Te'hours qu'enn' journée s'pâss', deux jour' ; enn' bonn' journée, mecieu', i' pâssait, p'i' en passant, la fill' s'adeunnè' à mett' la vue d'ssus, p'is lui 'ssi ; enn' journée, en pâssant d'zà vis d'la fille, 'a di' au jeune homme, 'a dit : « 'Cou' don, mon jeune homme, 'a dit, j'pourrais-ti' t'dire in mot b'en polimen, en pâssan ?

– I' di', oué !

– 'A dit, que c'ça veut dire, 'a dit, t'âs d'l'air d'in jeune homme, 'a dit, toé, sans t'insulté', 'a dit, qui vient d'enn' famill' pauv' que tu m'âs di', 'ienqu'in mô' en passant, p'i' 'a dit, d'voèr, 'a dit, qu' t'a' enn' magniér' de viv', 'a dit, si favorab' d'avoèr soin de cés jeun's moutons-lâ d'minm', p'i', 'a dit, lés aut' avec !

– Ah ! b'en, i' dit, faut crère, i' dit, que l'bon Guieu veut m'éder ; ça march' de minm' ! »

---

11. *Move* [to] (angl.) : Se transporter, changer de place.

P'i', i' r'gârd' la reine... I' dit : « Toé, j'souhette avan in an et un jour que t'eill' le plus beau p'tit enfant dan 'és bra', en sortant d'ton lit', le matin !... à la fill' du roi. P'i', in jour, i' di', euj' souhette, i' dit, que j'eill' le royaum' du roi, p'is qu'tu soueill's ma femm', toé ! »

Enn' journée s'pâss', deux jour', in bout' de temps s'ést pâssé, lâ... In matin, la princess' se leuv', p'i' alle avè' in beau p'tit enfant dans lés brâs, que'qu' chos' de beau, p'i' alle avè' enn' bell' boul' d'or dans la main. Ça fait qu'le roi s'mè' à dire à la reine... 'a b'en follu qu' 'a all' se présenté' à son pér' p'i' à sa mér', hein... I' dit : « J'comprends pâs çâ, i' dit, c'ést quésiment comme in mirâcle in affèr' semblabl', p'is d' 'ouèr', i' dit, qu' c'ést in p'tit enfant qu'ést beau râr', p'i' i' di'...

– 'A dit, faut crèr' que l'bon Guieu l'a voulu d'minm' ! C'ést arrivé... Ça fait qu' 'a dit...

– B'en, le roi i' dit, j'm'âs faire in affaire avec toé, suffit qu' t'és la rein', p'i', i' dit, qu' c'ést not' princess', çâ, c'ést le seul eur-royaume, i' dit, qu'on l'â, çâ, écitte, in château, p'is c'ést la seul' fill' qu'on â, i' dit, c'ést not' bonheur, çâ, su' 'a terr'. M'âs fair' publier su' tout's lés journaux du mond', p'i', i' di', on vâ faire in estrad', p'is que n'importe quell' parsonn' qui pâss'ra sour', v's sa'ez b'en, tordu, bossu, ça soueill' qui c'ça voudra, si la boul' timb' d'la main d'not' 'tit' rein' su' la parsonne, i' di', in homm', surtou', i' dit, qu'i' soueill' le pér' de c't enfant-lâ, p'i' i' dit, m'âs tout' gu'i denner mon royaum', moyennan, i' dit, qu'on féniss' nos jour' avec.

– 'A dit, fè' à ton goût ! »

I' fait mett', mecieu', enne ostrad', v's sa'ez b'en, p'i' i' 'a fai' assire en haut, lâ, au-d'ssus d'minm', p'i' i's fèz'nt mett' çâ su' 'és journaux : que dans tell' journée, lâ, que tout l'mond' vînt s'rend lâ, qu'ça v' êtr' qui c'ça voudra, p'is de pâsser sour la 'strad', lâ, et puis qu' celui qu'la boul' de sa p'tit' princess' timb'râ su' 'a parsonn', pourvu qu'i' ést enn' parsonn', t'sé's b'en, de chair humain', qu'i' gu'i denn'râ son royaum', p'is sa fille en marguiag', moyennant qu'i' soueill' consentant.

Mon p'tit jeune homm', lâ, tandiss' c'temps-lâ, lui, i' jonglè'[12] à d'aut' chose. Enn' journée ou deu' aprè', i' di' au roi, i' dit : « J'a'rè' affére à aller cheu' nous sans faute, à peu prè', i' dit, pour lés troâs heur', au pluss', parti. P'i', i' dit, je r'viendrai. P'is, lés moutons, lâ, i's vont rester lâ, p'i', i' di', inquiétez-vous-en-pâ' ! I' dit, v'où c'que j'm'âs lés laisser, mecqu' je r'vienn', j'lés prendrai, p'is j'lés emmèn'rai, i' dit, dan... i' y â enn' plaç' pour lés mett', le soèr, lâ.

– P'i', i' dit, vâs-y, mon gârçon ! »

I' pârt, p'i', en arrivant cheu' z-eu',... i' savait tout', lui... I' di' à son pér' p'i' à sa mére, i' di' : « Après d'main, lâ, au matin, i' dit, la p'tit' princess', lâ, i' dit, j'ai d'mandé, i' dit, la grâc' du bon Guieu de v'nir en aid', qu' 'a soueill', i' dit, ma

12. *Jongler :* Penser, réfléchir intensément.

femme, in jour. P'i', 'a 'n â in beau p'tit enfant d'né, p'i', i' di', i' â enn' bell' boul' d'or dans la main, p'i', i' dit, le roi a fait' publier su' tout's lés journaux que tout' parsonn' qui voudrait s'rend' lâ, lâ, qu'celui qu'la boul' timb'rait su' lui, appartiendrait son château, pui' i' dit, qu'si i' ést garçon comm' moé, p'i', i' dit, j'prétends qu' c'ést moé qui vâ' être roi. P'i', i' dit, vous allez v'nir, v's aut's . . .

– Mé', 'a dit, pauv' garçon, qu'est c'qu'on vâ aller fair', du pauveur mond' comm' n'us aut's ?

– Bah ! i' dit, v'vous plaignez tout l'temps, vou' ! Allez dan 'a chamb', lâ, p'i', i' dit, vous avé' enn' bell' rob' toute en bell' soie, p'i', i' dit, que'qu' chos' de beau ! »

La vieill' rent' lâ, p'i' 'a t'aparçoè' çâ . . . 'A savait pâs d'où s'garrocher[13]. P'i', i' dit : « Vous, l'pére, allez lâ, p'i' i' dit, vous avé' in habi' itou. P'i', i' dit, j'm'en vâ' envoyé' in carross' vous charcher, lâ, avec deux beaux jouaux noèrs dessus, p'i', i' dit, rendez-vous !

– Mé', 'a dit, dis-moé don . . .

– J'su's pâ' 'apab' de vous dir' r'guien ; vous l'sa'rez tô' ou târd ! »

Quant' i' a parti pour s'en aller, rendu lâ, lâ, au château du roi, i' a fait son ouvrag', p'is l'lend'main matin, lâ, i' dit : « J'souhett' que j'eill' la plus belle habi', i' dit, de valet, qu'i' y â pâs dans tout l'univer' ! » I' 'n â vu une étou ! P'i', i' dit : « J'souhette, i' dit, qu'j'eille in beau ch'fal noèr avec enn' bell' sell' dessus, p'is mecque j'pâss' sour la 'strad', lâ, b'en, i' dit, c'ést pâs moé, i' dit, qui vâ' juger çâ ; mé', i' dit, si l'bon Guieu veut de c'que je d'mand', j'm'âs l'avoèr ! »

P'is ça fait qu' te'hour', i's sont mi' à s'parler, d'différent's affair's tranquill'men avec le roi, p'i' i' savait pâs çâ, lui, le roi . . . L'lend'main matin, i' vâ m'ner sés p'tits bétails dans l'champ, lâ, p'i', i' souhett', mecieu' . . . Eh ! mecieu', i' gu'i r'ssou' in ch'fal avec enn' sell', que'qu' chos' de beau ! P'i' enn' belle habit de valet, lui. P'i' i' pârt, mecieu' . . . Quand c'ést v'nu son tour à pâsser, lâ, in passait, l'aut' pâsse, i' pâss' . . . Lâ, mecieu' . . . i's savaient pâs qu'c'était lui, hein ! Sainte Anne ! amanché[14] d'minm' ! La boule arriv' p'i' 'a gu'i timb' su' 'a têt' de minm' . . .

Ça fait qu'lâ, mecieu', a b'en foulu qu'i' vinssît[15], s'livrer, le roi, quoi c'qu'i' avait promi'. Et puis, quant' c'ést v'nu après la fêt' de c'tte célébrâtion-lâ, lâ, i' dit . . . le soèr, i' dit : « Rendez-vous tout' au souper, le roi, pui', i' dit, j'ai jamais vu l'honneur de connaît' qui c'qui été' i' dit, mon gend', mé', i' di', avec le tem, on peut 'ted b'en l'connaît', p'i', i' dit, tout' paren, i' dit, du bord de c'te jeune homm'-lâ, que j'préten, i' dit, qu'ça d'l'air d'in homm' b'en honorab', p'i' i' di', in homm' de valeur ; i' dit, ça soueill' qui c'ça voudrâ, rendez-vous pour souper ! »

---

13. *Garrocher* (se) : Se lancer, se pavaner.
14. *Amanché :* Habillé, paré.
15. *Vinssit :* Qu'il vienne.

Ça fait qu' te'hours, que mecieu', quant' c'ést v'nu au temps d'aller soupé', i's sont tou' rendus, le pér', lâ, qui l'app'lait P'tit Morveux ; p'is rendu lâ, lâ, le jeune homme s'ést deunné[16] qui c'ést qu'i' était. P'i' i' â vu la fille en marguiag', p'is tout a b'en été ; p'is moé, mecieu' l'curé, euj' gu'y ai pâ' été !

16. *Donner* (se) : Déclarer, annoncer.

22 – LES DEUX ENFANTS TIMIDES

Il y avait deux petits Lepage. Ils s'appelaient Louis et Ferdinand. Ils avaient été élevés un peu à l'écart des grands centres, dans des rangs. Ils ont grandi depuis et ils sont devenus des hommes de belle apparence. Mais, ils étaient d'un tempérament timide.

À l'époque de leur jeune âge, ils suivaient les leçons de catéchisme. Il y avait également un dénommé Lalonde à Embrun. Il était marchand, et il était très distingué.

Les deux petits garçons me demandent, un jour : « Veux-tu venir chez monsieur Lalonde avec nous autres. Toi, tu n'as jamais été bien gêné ; nous voudrions acheter quelques petits objets pour la maison. »

Je fonce dans le magasin : « Monsieur Lalonde, ces deux jeunes-là, les petits Lepage, demeurent dans le rang du Rouban qui débouche en face de l'église. Soyez indulgent pour eux. La gêne peut être la cause de certaines gaucheries. Celui-ci a beaucoup de difficulté à s'exprimer ! » En effet, je me souviens qu'en parlant, le petit gars mettait ses doigts dans sa bouche.

Monsieur Lalonde s'adresse au garçonnet : « Parle, mon petit gars. Qu'est-ce tu désires ?

– Je voudrais avoir une boîte de levure. »

Monsieur Lalonde l'observait et il trouvait qu'il n'était pas laid du tout, ni l'autre non plus ! Mais une remarque autoritaire visa tout à coup le jeune client : « Écoute, mon petit jeune homme, tu ne peux pas parler sans introduire les doigts dans ta bouche ? » Je prends la défense du petit Lepage : « Je viens de vous prévenir qu'ils sont gênés. La gêne peut être la cause de bien des sottises d'une personne ! »

Le jeune client reçoit la boîte qu'il avait commandée et paie le marchand. Monsieur Lalonde en profite pour lui poser une autre question : « Écoute donc, mon petit Lepage, combien êtes-vous d'enfants, chez vous ?

– Deux sœurs et deux frères. »

J'avais beau lui faire signe, mais il avait acquis la mauvaise habitude de porter les mains à sa bouche. En l'écoutant, Monsieur Lalonde était si étonné qu'il en

avait l'air bête : « Vous êtes donc deux filles et deux garçons, chez vous ? » En des mots écorchés, l'enfant lui répond : « Oui, puis ce n'est pas tout, il y a également mon père et ma mère... !

– Comment sont-ils, tous les autres, chez vous ?

– Ils ont tous l'air bête comme vous ! »

LES DEUX ENFANTS TIMIDES

Historiette racontée le 5 avril 1963, au Pioneer Manor, *Sudbury, par Albert Gignac (73 ans), qui a donné ces faits comme remontant à 1903.*

Enregistrement no 1635.

To'jours, pardon, lâ ! Çâ, i' y avait deux... cés p'tits L'pag', lâ, Louis p'is Fardinat – c'étaient leu's noms – p'is, savez b'en, ça avè' été él'vé in peu éloègnés dés aut's dan 'és rangs. Puis, c'était deux homm's qui r'gardaient b'en, t'sé's b'en ; deux p'tits gârs dans l'temps, mé' après qu'i's sont 'té homme', i' étaient b'en gênés.

P'is to'hours, qu'in cou' [coup], après l'cat'chiss' [catéchisme] féni, lâ – on marchè' au cat'chiss' – i' y avè' in nommé Lalonde à Embrin [Embrun], lui, c'étè' in Lalond' qui t'nait magasin ; p'is c'tè' in homm' qu'était fier, t'sé's b'en. Lés p'tits gârs m' dis'nt – c'ést lâ qu' j'ai r'marqué çâ, sa'é b'en – i' ont dit : « Veux-tu v'nir su' m'cieu' Lalonde a'ec n'us aut' ? I' ont dit, toé, t'âs jamè' été b'en gêné, p'i' i' ont di' on voudrè' ach'ter queu'qu's p'tit's affair's pour la maison ; p'i' i' ont dit, b'en... »

J'ai dit : « Parlez-leu' ! » In coup rendu lâ, j'rent', j'ai dit : « Mecieu' Lalond', j'ai dit, cés deux jeun's gens-lâ, lâ, p'tits L'pag', p'i' i's restaient dans l'rang du Rouban qu'i' appelle' en fac' d'l'églis', comm' çâ. P'is j'ai dit, prenez pâs de r'marqu'[1] : la gên' fait b'en dés chos's dan 'a vie, p'is j'ai dit, celui-lâ, lâ, i' ést assé' accoutumé d'minm', quand i' parle ». I' s'mettè' 'és doigts dan 'a bouch', t'sé's b'en. I' dit : « Parl', mon p'tit gârs ! » J' m'en rappell'.

L'p'tit gârs dit : « Mecieu' Lalond', j'voudrè' a'oèr enn' boèt' de iist kék [yeast cake][2], » Lalond' s'mè' à le r'gârder comm' çâ ; p'i' i' étaient pâs lait's ni in ni l'aut', v'savé' ! I' dit : « 'Cou don, mon p'tit jeune homme, i' dit, t'és pâ' 'apab' parlé', i' dit, sans t'mett' lés doigts dan 'a bouch' de minm' ?

– B'en, j'ai dit, j'viens d'vous dir' qu'i's sont gênés. La gên' fait b'en dés poère', [poires], hein, enn' parsonn' ! »

---

1. *Remarque* (prendre) : Passer une remarque.
2. *Yeast cake :* (angl) : Une marque de levure pour faire lever le pain.

Fait qu'i' â parlé, p'i' après qu'i' â eu deunné quoi c' qu'i' avait d'mandé, i' gu'i peill' [paie]. I' dit : « 'Cou' don, i' dit, mon p'tit Lepag', comment c'que vous êt's, che' vou', i' dit, vous aut's, d'enfan ?

– I' dit, deux cheurs [sœurs] p'is deux frér's ! » J'avais beau d'y dir', mé', t'sé's b'en, i' été' accoutumé à çâ, j'cré' b'en.

C'fait qu'mecieu' 'alonde, i' â po'gné l'air bête, avec. I' dit : « Vous êt's deux fill's p'is deux garçons che' vou' ?

– I' di', oui ; p'i' i' dit, c'pâs tout', mon pér', p'is ma mér'. » P'is, t'sé's b'en, qu'i' mangeait sés mots, par 'zamp'. I' dit ; « Comment c' qu'i's sont tout' lés aut's, che' vou', i' di' ?

– I' di', i' ont tout' d'l'air bêt' comm' vous ! »

23 – LES LUTINS

Les lutins, c'est un phénomène difficile à comprendre. Quand les habitants arrivaient dans leur écurie, le matin, ils trouvaient leurs chevaux tout en sueur, signe que les lutins les avaient chevauchés toute la nuit. Un peu plus tard, ils s'aperçurent que la crinière de leurs chevaux avaient été nattée ; encore les lutins !

Il fallait donc trouver un moyen d'arrêter les lutins de chevaucher leurs bêtes : sur le linteau de la porte de l'écurie, on plaça une petite boîte métallique à demi remplie de graines de lin.

Le manège reussit. En franchissant la porte, le lutin faisait tomber le récipient ; avant d'entrer les chevaux dans l'étable, il lui fallait ramasser chacune des graines de lin et ne pas en laisser traîner une seule par terre. La tâche les décourageait et ils suspendaient leurs visites.

Tant que la petite boîte demeurait sur le linteau de la porte, les habitants étaient assurés de ne pas être incommodés par les lutins. Mais, au bout d'un mois, ils recommençaient à visiter l'écurie.

– Et puis, les gens n'aimaient pas les lutins...

– Non, ils n'aimaient pas la présence des lutins et avec raison. Les pauvres chevaux étaient si épuisés, le matin, qu'on n'arrivait pas à les faire travailler. D'où la nécessité d'éloigner les lutins, comme je l'ai dit !

LES LUTINS

Légende racontée le 10 novembre 1967, par M. Joseph Landry (66 ans) de Timmins, Ontario. Ce sont des souvenirs de son enfance. M. Landry est né en Acadie (Grande-Anse, N.-B.).

Enregistrement no 3391.

C'est incomprenab', lés lutins. Lés farmiers s'en v'naient l'matin, chez eux, dan 'és écuries, le joual était tout' tremp', p'i' i' avait rôdé tout' la nuit par lés lutins. P'i' i's sont aparçu enn' coup' de jour' après, la crigniér' nattée, c'était par lés lutins, çâ.

Pour arrêter lés lutins d'grimper lés ch'fau', i' ont mi' enn' cann', [can][1], comme enn' canne à tabâc, lâ, presqu'à mo'quié plein' d'la grain' de lè' [lin] au-d'ssus d'la port' d' l'étab' où c' qu'i's gardaient lés jouau'.

En passant, le lutin i' a renvarsé c'tte cann'-lâ, p'i' après çâ, foulait qu'i's rent' lés jouaux dans l'écurie p'is tout' ramâsser cés grain's de lin-lâ, enn' par enn', pâ' en laissé' une à terr', tout' néteiller [nettoyer] b'en nett'. Ça 'és décourageait, çâ, oué !

I's mettaient la canne au haut d'la port', p'i' après çâ, p'is 'ted b'en pour in moâ', i' 'n n'avait p'us qui v'nait. P'i' après çâ, ça r'commençè' encôr', çâ.

– P'is lés gens n'aimaient pâs çâ qu'lés lutins...

– Non, i' aimaient pâs çâ b'en çartain. Lés ch'vaux 'taient 'puisés l'matin, i' étaient pâs capab's d'travaillé', i' étaient fatigués. C'ést pour ça... c'ést d'minm' ça marchait, v's voyez ! »

---

1. *Can* (angl.) : Boîte de fer blanc.

24 – LE BATEAU-FANTÔME

En Acadie, lorsqu'une grosse tempête se préparait, on le devinait une couple de jours à l'avance avec l'apparition, sur la mer, des feux de mauvais temps : un navire en feu ! Plusieurs personnes voulurent vérifier ces faits.

Les plus audacieux s'embarquèrent alors à bord de bateaux et gagnèrent la mer ; mais à un mille du bâtiment en flamme, la chaleur excessive les contraignit de s'arrêter en mer. Ils pouvaient voir nettement la flamme grimper dans les mâts du navire. C'était impossible à expliquer, personne ne pouvait comprendre. Encore lors de la dernière apparition, ce fut tout un problème. De toute façon, chaque fois que le mauvais temps s'annonçait, on voyait ce feu-là : un bâtiment en flamme sur la mer ! Si je me fie aux témoignages des vieux, il semble qu'il s'agirait de marins de mauvaise vie dont le bateau fit naufrage !

– Ce bâtiment aurait fait naufrage, alors ?

– Oui ! Il a fait naufrage et il réapparaît tout en flamme ; c'est ce qu'on appelle le feu de mauvais temps. Oui, c'est ce que j'ai entendu raconter.

LE BATEAU-FANTÔME

Légende racontée le 18 novembre 1967, à Timmins, Ont., par Joseph Landry, âgé de 66 ans, natif de l'Acadie (Grande-Anse, N.-B.). M. Landry est arrivé en Ontario à l'âge de 21 ans (1922). Légende apprise de son père et de son grand-père en Acadie.

Enregistrement no 3392.

Par chez nous[1], lâ, quand qu'i' ést s'pposé d'a'oèr enn' gross' tempête, enn' coup' de jour' avant, lâ, on 'oèyait dés feux d'mauvais temps, su' 'a mer. In bôt' [boat][2] en feu, en feu. P'i' i' 'n n-â qui voulè' a'oèr la preuv' de çâ.

I' ont pris dés boats, dés bateaux p'i' i' on été p'i' i' ont pâ' été pluss' qu'à in mill' de d'lâ. I' sortè' enn' chaleur, i' 'oeyè' 'a flâmm' monter dan 'és mâts, dan 'és mâts du boat. C'ést pâs comprenab', çâ, i' avaient pâs pu comprend' çâ, i' avaient pâs pu comprend' que c'ést çâ. La dargniér' fois c'tè' enne affair', lâ, i's savaient pâs quo' ç' c'ést qu' c'ést c'tte affair'-lâ. 'A tou' 'és foi' énéoué [anyway][3] que, p'is chaqu' fois qui d'vè' avoèr du mauvais tem, on 'oeyait c'tte feu-lâ. Dan 'a mer, in boat en feu. Oui, oui !

– [P'is vos parents ont eu connaissance de çâ ?]

– Non !

– [C'tait pâ' in naufrag' ?]

– La magniér' qu'i's par'lnt, qu'est c' qu'i' ont dit, c'tait dés gârs qui étaient dan in boat, qui étaient b'en méchants p'is l' boat a 'té péri.

– Il a fait naufrage.

– I' a fait naufrage et p'i' après çâ, b'en, c'ést çâ qu'i' appell'nt le feu d'mauvais temps. Le boat était tout en feu. Oué, c'comm' çâ qu'ça march' !

---

1. En Acadie.
2. *Boat* (angl.) : Bateau, bâtiment, navire.
3. *Anyway* (angl.) : Toutefois, quoi qu'il en soit.

25 – LOUPS-GAROUS, FEUX-FOLLETS, MARIONNETTES

Pour moi, des loups-garous, ce sont des personnes qui ne sont pas allées à confesse depuis sept ans. Elles sont alors transformées en loups-garous. Pour se faire délivrer, elles apparaissent à n'importe qui, selon leur choix, et essaient de se faire délivrer.

Si l'on rencontre un loup-garou, on doit le frapper assez fort pour le faire saigner. Ce sont des détails appris de mes parents ; ces derniers m'assuraient que les loups-garous existaient vraiment. Pour ma part, je n'en ai jamais vu.

– Vos parents en ont déjà vu ?

– Oui, oui, certainement !

Quant aux feux-follets, ce sont des boules de feu qui se dandinent partout dans les champs ; cette boule de feu s'élance dans les airs, un peu comme un ballon frappé d'un coup de pied. Mais personne ne peut expliquer de quoi sont faites ces boules de feu. On ne les aperçoit que le soir évidemment. Certains soirs, elles sont visibles, mais, d'autres soirs, impossible d'en voir ! Tout dépend, semble-t-il, des endroits ... C'est tout un spectacle que de voir ces feux-follets se promener dans les airs et tout à coup rebondir à terre comme un ballon !

– Est-ce que les gens avaient peur de ces objects mystérieux ?

– Oui, ils avaient peur ; ils ignoraient la nature de ces boules de feu !

– On ne pensait pas qu'il pouvait s'agir d'esprits ?

– Non, non ; en fait, je ne sais trop !

Aurores boréales : marionnettes

Évidemment, il faut commencer à chanter au moment où l'on aperçoit les marionnettes. Au moment où elles entrent en danse, si tu n'entres pas à la maison, quelques-unes peuvent te frapper. Oui, elles viennent te frapper, les marionnettes. Et il faut absolument te sauver si tu veux leur échapper.

– Y avait-il une chanson spéciale pour les faire danser ?

– Oui. Je me rappelle quelques bribes : « Où allez-vous, le soir, si tard, compagnons des marionnettes (. . .) Dansez, dansez. » C'est le seul couplet qu'on chantait. On les voyait alors se mettre à danser.

Alors, les aurores boréales se promenaient dans le firmament. Les jeunes en avaient peur, parfois, à tel point qu'ils arrêtaient de parler. Oui ! Oui ! Elles s'approchaient assez des chanteurs pour leur faire peur. On supposait que ces aurores boréales étaient réfractées par les glaciers du pôle nord. Quand le soleil frappait ces glaciers, il en résultait des éclairs dans le ciel.

Plus tard, on a lu une autre explication dans les livres. On disait alors qu'il s'agissait d'êtres humains, de lutins ou d'âmes qui erraient dans le firmament.

LOUPS-GAROUS, FEUX-FOLLETS, MARIONNETTES

Légendes racontées le 18 novembre 1967, à Timmins, Ont., par M. Jos Landry (66 ans). Souvenirs d'enfance de M. Landry ; légendes racontées dans sa famille, en Acadie (Grande-Anse, N.-B.). M. Landry est arrivé en Ontario en 1922.

Enregistrement no 3393.

Aparçu dés loups-garous, moé, c'ést ceuz' quand sept ans sans gu'y alle' à confesse, i's tourn'nt loups-garou'. I' apparè' à n'importe qui c' qu'i' veu' apparaît', p'i' i' veut s'fair' délivré' après çâ, lâ.

Et p'is lâ, lâ, quand i' rencont' in êt', enn' parsonn', lâ, faut tu l'frappe' assez fort pour gu'i fair' sortir du sang. Més parents m'en ont parlé, j'en ai jamè' eu connaissanç' moé, i's m'en parlaient qu' c'était vrai, çâ, lés loups-garous, çâ.

– I' en ont déjà vu.

– Oué, oué, chour [sure][1].

Lés feux-follets c'ést enn' boul' de feu qui s' promèn' dans lés champs, ça mont', ça bonç' [bounce][2] pareil comme enn' fout'bâl' [football][3], çâ, dans lés champs, partout. P'i' i's sav'nt pâs que c'c'ést qu' c'ést, lés feux-follets. V's savez qu' le soèr, c'st okay[4] ; i' â dés çartains soèrs qu'ça vient, p'is d'aut's soèrs, ça vient pâs. Çâ, c'ést différent's plaç's, j'sé' pâs . . . c'ést pâs comprenab', çâ.

Dés boul's de feu qui montè' en l'air p'is ça r'bounce à terr' pareil comme enn' bâll.

– Lés gens avaient peur ?

– Oui, lés gens avaient peur de çâ. I's savaient pâs que c'c'ést qu' c'ést.

– I's pensaient pâs qu' c'tait dés esprits, par exemb' ?

– Non non, je l'sé's pâ'.

---

1. *Sure* (angl.) : Certainement.
2. *Bounce* [to] (angl.) : Rebondir dans les airs.
3. *Football* (angl.) : Ballon que l'on lance à coups de pieds.
4. *Okay* [O.K.] (angl.) : Sens affirmatif : c'est favorable.

Aurores boréales : marionnettes

Apparemment, tu commence' à chanté' a'ec lés marionnett's, lâ. Lés marionnett's commence' à chanter p'is si tu rentres pâs, lâ, i' 'n n-â qui t'frappe'. I's vienn'nt frapper, lés marionnett's ; faulait s'sauver, faut qu'tu t'sauv's. Faut pâs . . .

– Est-c'que i' avè' enn' chanson spéciale pour lés fair' chanter ? Vous rapp'lez pâs si i' avè' enn' chanson spécial' pour lés fair' chanter, pour lés fair' danser ?

– Où allez-vous le soèr si târd, compagnons des marionnett's. Oui, ça, c'ést tout'. Dansez, dansez ! P'i' i's dansè'. I's s' prom'naient dans l'firmament, lâ. Oué, p'is lâ, lés gâ' avaient peur, dés foi', i' avaient fait' parler, lâ. I' arrêtaient d'parler lâ. I's chantaient p'us lâ. C'st okay. Oué oué i' v'nè' assez proch' pour çâ. S'pposé, çâ, qu' c'ést d'la glaç' qui â dans l'North Pôl' [Pôle Nord], p'is quand qu'le soleil frapp' dessus, ça fait dés éclairs dans l'firmament p'is, çâ qui fait fair' çâ.

Après çâ, on a vu çâ dan 'és liv's, n'us aut'. I's pensaient qu' c'tait dés êt's humains, dés espèc's de lutins, dés âm's qui s'prom'naient dans l'firmament.

26 – LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

Un roi – il me fait plaisir de vous en parler – avait un fils unique qu'il aimait à la folie. La reine était morte pendant le bas âge de l'enfant. Ce dernier était le seul héritier du royaume, et son père répondait favorablement à ses moindres désirs.

Un jour, le roi aborda le prince : « Tu sembles plein de tristesse, aujourd'hui !

– Ah ! mon père, ne vous en faites pas de soucis. Depuis la mort de la reine, je ne pense qu'à elle, ma mère, et à vous mon père. C'est une sorte d'obsession. Mon père, je vais profiter de notre conversation pour vous demander une faveur ; je serais heureux de posséder une table de billard soigneusement installée dans le jardin. Ce jeu constituerait pour moi une bonne source de distractions ; le jour, je jouerais au billard. Si des visiteurs voulaient prendre part à ce jeu avec moi, ils n'auraient qu'à pénétrer dans le jardin par la barrière. Ces visites rendraient ma vie moins ennuyante.

– C'est bien, mon fils, tu l'auras ton jeu de billard ! »

Le roi était tellement riche qu'il ne savait trop à quoi appliquer sa fortune. Aussi ne refusait-il rien à son fils.

Un jour, le prince s'entraînait au jeu de billard. Se présente un homme d'une haute stature : « Bonjour, mon jeune !

– Bonjour, monsieur !

– C'est bien ici que je puis trouver un bon joueur de billard ?

– Oui, monsieur. Je suis un joueur d'une certaine valeur, mais ne je suis pas le meilleur.

– Je te crois. On joue un partie, mon jeune homme ? Si tu gagnes je t'accorderai les sommes que tu exigeras. Mais ne me demande pas de questions maintenant, je te donnerai mes renseignements à l'occasion de mon départ.

– Accepté, monsieur ! »

Le visiteur enlève son veston et s'empare de la queue de billard. Le jeune prince gagne une première partie, puis une seconde. Il sort vainqueur des cinq premières parties. Il a exigé de son adversaire une paire de bœufs à cornes d'or et quelques autres objets de grande valeur.

À la sixième partie, la chance change de côté, et le visiteur commence à empiler des succès. Après avoir joui de sept victoires d'affilée, l'étranger dit au prince : « Jeune homme, le temps est venu de m'en aller dans mon pays, l'autre côté des mers. J'entreprends donc un long voyage. Je ne réclame pas d'argent à l'occasion de mes parties gagnantes, mais il faudra que tu me rejoignes chez moi d'ici un an et un jour, et alors je te paierai ce que je te dois.

– Entendu ! »

L'étranger quitte le prince en multipliant les marques de civilité et les remerciements. Pourtant il insiste : « N'oublie pas, mon jeune homme ! Si tu oublies, moi, je n'oublierai pas. Je t'ai donné ce que tu as exigé : tes bœufs aux cornes d'or, même si tu ne les as pas, tu les auras bientôt. Quant au reste, je te le donnerai quand tu te seras acquitté des tâches que je t'indiquerai chez moi.

– C'est bien ! »

Au moment du départ, l'étranger ajoute : « Je ne te dis pas où je demeure ; c'est à toi de le découvrir !

– Entendu, entendu, monsieur ! »

Le visiteur s'éloigne, et le prince reste seul avec son ennui et ses problèmes. « Ah ! où vais-je le rejoindre ? » Il avait beau réfléchir, la lumière ne se faisait pas. Le lendemain matin, le prince va causer avec le roi : « Mon père, je prépare le strict nécessaire de voyage dans mon sac et je vous quitte. Le joueur, qui m'a rendu visite hier, m'a obligé à aller réclamer mon paiement chez lui d'ici un an et un jour !

– Mon fils, tu n'aurais jamais dû jouer contre ce dangereux adversaire. Tu t'engages dans un tourbillon de soucis et de misères. Tu t'exposes même à y laisser ta vie !

– C'est vrai, mon père, j'ai été empoigné par ce destin malheureux, je ne puis plus m'en défaire ! »

Le lendemain matin, le jeune prince quitte le château à pied. Il marche, marche . . . avance, le jour, avance, la nuit. Un soir, à la tombée de la nuit, il aperçoit une lumière, une toute petite lumière. « Qui peut bien demeurer là ? » Le voyageur grimpe dans un arbre et fouille longtemps du regard l'horizon et la forêt. Tout à coup il distingue une cabane. « Ah ! se dit-il, je la retrouverai facilement, cette masure ! Je devine qui y demeure !» Il descend de son arbre-observatoire et il reprend sa marche.

Il parvient à la cabane d'apparence assez pitoyable. Ce camp n'était pas tellement vieux, mais on en avait négligé l'entretien. Le voyageur frappe à la porte. La réponse prend du temps à venir. Tout à coup, un homme s'amène à la porte : « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ?

– J'ai été invité par un certain Phi à me rendre chez lui. Il ne m'a pas indiqué où il demeurait. Tout ce dont je suis certain c'est qu'ils sont trois frères dans sa famille.

– Ah ! oui. Ce serait donc un de mes frères qui t'a invité ? Mais, jeune homme, tu n'es pas à bout de tes peines ! Je suis bien doux, moi, mais fais attention à mes frères ! On ne peut pas dire qu'ils entendent beaucoup à rire.

« J'ai de gros oiseaux à mon service. Je vais préparer de la viande pour permettre à l'un d'eux de te transporter au-dessus de la mer et de te conduire à l'endroit prévu.

– Excellent ! »

L'hôte fait demi-tour et ramène un oiseau portant une charge de viande entre ses ailes : « Je t'envoie chez mon frère Félix. Tu as assez de viande pour nourrir l'oiseau pendant toute la traversée de la mer. Tu descendras là, chez mon frère.

– Entendu !»

L'homme entraîne le voyageur dans la maison et ajoute quelques détails : « Maintenant, mon oiseau est prêt à entreprendre son voyage. Prends garde, mon jeune ; dès que l'oiseau ouvrira le bec, présente-lui un morceau de viande sans tarder. Ne perds pas de temps ; ses forces diminuent rapidement.

– Je vais faire attention !»

Le prince saute sur l'oiseau et le voilà parti dans les airs au-dessus de la mer. Au milieu de la traversée, l'oiseau ouvre le bec. Le passager était sur ses gardes ; il prend un quartier de bœuf et le présente à l'animal sans perdre de temps. L'envolée continue. Deux heures plus tard, l'oiseau manifeste sa faim. Le prince le satisfait en lui plaçant un beau morceau de viande dans le bec. On file encore au-dessus de la mer . . . À la façon d'ouvrir le bec, l'oiseau manifeste le désir d'une grosse portion de nourriture. On avance, on avance . . . Tout à coup, le prince aperçoit une lumière ; en même temps, l'oiseau ralentit le mouvement des ailes et perd de l'altitude. Bientôt, ses pieds s'immobilisent à terre. Le prince se précipite en bas de l'oiseau, et se dirige vers la porte d'une cabane où brillait une lumière.

Le voyageur frappe à la porte ; un homme vient lui ouvrir ; un homme de plus haute stature encore que le premier ; il le reçoit poliment : « Tu vas coucher chez moi, et, demain matin, je te préparerai un oiseau et une ration de viande qui le nourrisse jusque chez mon autre frère où tu vas te rendre, en traversant la mer. Mais, méfie toi de mon frère ; il est encore plus mauvais que le premier.

– Très bien ! »

Le lendemain matin l'hôte réveille le voyageur, lui donne à déjeuner, puis monte sur son oiseau : « Monte avec moi, mon jeune homme ; nous allons traverser chez mon frère Alexis.

– Allons-y ! »

Les deux compagnons entreprennent l'envolée au-dessus de la mer. Ils parcourent une bonne distance. L'oiseau qui les portait était évidemment plus fort que celui de la veille. Aux trois quarts de la traversée, l'oiseau ouvre le bec . . . et reçoit

une grosse portion de viande. Il vole encore deux ou trois heures avant de faire un premier arrêt sur l'autre rive. Le propriétaire de l'oiseau cause quelque peu avec le prince : « Nous ne trouverons pas mon frère à la maison, à cette heure. Nous allons prendre notre temps et ne rien faire pendant une heure. Quand je te donnerai le signal du départ, tu sauteras avec moi sur l'oiseau et nous continuerons notre voyage.

– À vos ordres, monsieur ! »

Les deux compagnons prennent la nourriture en vue d'entreprendre une autre étape de leur voyage. L'oiseau aussi s'était restauré. Le prince entend bientôt le signal du départ : « Très bien, maintenant ! On s'embarque et en route ! » Les passagers s'installent sur l'oiseau qui reprend son vol au-dessus d'un autre bras de mer. Un peu avant d'atteindre la rive, l'animal ouvre le bec et happe un autre morceau de bœuf que le prince lui présente.

Tout à coup, le maître de l'oiseau s'écrie : « Une lumière, une lumière ! Dans une vingtaine de minutes, jeune homme, tu seras chez mon frère. Surveille-toi bien ; il est très mauvais, plus mauvais que l'autre. Surtout, ne lui fais pas de gros yeux . . . ! » Quand ce gros homme parlait du caractère colérique de son premier frère, il exagérait : ce frère avait reçu le prince avec empressement et politesse.

L'oiseau s'était posé non loin de la porte d'une cabane : « Descends, dit le maître de l'oiseau au prince, et va frapper à la porte de mon frère Alexis. N'oublie pas de le nommer. S'il te demande qui t'a renseigné, tu lui diras que c'est son frère Alzir !

– Merci ! »

Le prince saute à terre et frappe à la porte. « Qui va là, répond une voix ?

– C'est un voyageur qui arrive après avoir vaincu bien des difficultés.

– C'est bien, entre ! »

Le prince ouvre la porte, pendant que l'oiseau et son maître reprennent la voie des airs. On se parle, on s'explique. Le jeune voyageur apprend qu'il est à la veille de rejoindre son joueur de billard : « Tu vas coucher ici ce soir ; demain matin, il te restera un court voyage à faire pour parvenir chez mon frère. Tu devras te méfier de lui. Mon frère reste sur le bord d'une sorte de baie profonde ; il est père de trois filles. L'une d'elles porte le nom de Jarretière Verte parce qu'elle porte une jarretière de couleur verte. C'est la préférée de son père ; il lui voue un vrai culte. Tu vas facilement la reconnaître parmi les autres. Tu vas dormir ici et demain matin, j'irai te conduire chez mon frère. »

Le lendemain matin, le gros homme part chez son frère en compagnie du prince. Ce dernier voit les trois filles en train de se baigner. « Vois-tu la Jarretière Verte, là-bas ?

– Oui, répond le voyageur ; je la vois !

– Maintenant, ma mission est accomplie : je t'ai dit ce que je pouvais te dire. S'il te reste des renseignements à obtenir, tu questionneras mon frère ! »

Il présente le jeune prince à son frère : « Ah ! je le connais, ce jeune homme. J'ai joué au billard avec lui. J'ai perdu plusieurs parties : je lui ai donné une paire de bœufs à cornes d'or et quelques autres biens de valeur. Quand il a perdu, j'ai refusé toute récompense : j'ai exigé qu'il vienne me rencontrer ici dans un an et un jour. Il y aura un an et un jour demain à neuf heures que nous nous sommes quittés . . . »

Le vieux joueur de billard invite le prince à souper. Jarretière Verte et ses deux sœurs mangent à la même table que leur père et le visiteur. Le repas terminé, le maître de maison dit au prince : « Êtes-vous prêt à vous coucher ?

– Oui, j'aimerais me reposer.

– Jarretière Verte, va lui indiquer sa chambre ! »

La jeune fille précède le jeune homme dans l'escalier, et le conduit dans un corridor : « C'est ici votre chambre. La mienne est à quelques pas de la vôtre, mes sœurs ont la leur presqu'en face de la mienne. Si vous avez besoin de renseignements, cette nuit, venez me les demander sans que mes sœurs n'en aient connaissance. Moi, j'ai mes secrets, elles ont les leurs ; je ne veux pas qu'elles découvrent les miens. »

Le jeune prince dort à poings fermés toute la nuit. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, il descend à la salle à manger ; la table était préparée. Le grand joueur de billard l'attendait : « Mange bien, mon jeune homme ! Tu as une grosse tâche à remplir aujourd'hui. Je t'ai bien payé et nous avons accepté de faire face à nos obligations réciproques.

– C'est très bien ! Je vais commencer par déjeuner ! »

Le maître de maison laisse le prince prendre son repas, puis lui trace le programme de la journée : « Maintenant, jeune homme, tu vas me suivre et je vais t'indiquer la tâche que je vais te confier ! »

Ils parcourent ensemble quelques arpents, puis le joueur de billard s'arrête : « Ici, mon jeune, tu vas me creuser un puits de deux cents pieds de profondeur en te servant d'une pelle de bois et du panier que tu vois là. Il te faudra creuser ce puits et venir m'avertir quand tu auras terminé ce travail ! »

Le prince se met à creuser, à creuser, creuser . . . sans espoir d'arriver à une excavation d'envergure. Il s'asseoit et songe à sa situation décourageante. Bientôt il commence à pleurer. Tout à coup, Jarretière Verte apparaît et met la main sur l'épaule du jeune homme : « Qu'avez-vous donc à pleurer ?

– Belle Jarretière Verte, je suis découragé. Ton père m'a assigné une besogne qui m'occuperait toute ma vie : le creusage d'un puits de deux cents pieds de profondeur !

– Ne vous découragez pas, jeune homme ! Pensez à moi et tout va bien aller . . . »

Elle disparaît soudainement. Le prince se remet au travail et constate une grosse amélioration dans la rapidité de ses gestes. Vers le soir, le joueur de billard rejoint le visiteur encore à la tâche : « Ah ! tu n'avances pas rapidement ! À ce rythme, tu vas travailler longtemps !

– C'est une dure besogne, vous savez Si vous étiez à ma place, vous en feriez peut-être moins que moi. Descendez avec moi au fond de l'excavation ; vous verrez jusqu'à quel point ce travail est pénible !

– Ah ! ne t'en fais pas ! Tu vas bien, tu vas bien ! »

La journée terminée, le jeune prince retourne à la maison, prend son souper et se retire dans sa chambre pour se reposer. Jarretière Verte attend le moment où son père et ses sœurs sont endormis et se glisse dans la chambre du prince : « Ne vous découragez pas, cher ami ! Plus vous allez travailler, plus mon père va être exigeant à votre égard. Tenez, buvez cette potion et pensez à moi. Tout ira bien, vous verrez !

– Merci, belle Jarretière Verte ! Je vais suivre vos conseils. ! »

Le lendemain matin toute la maisonnée se lève tôt et prend le déjeuner en famille. « Retourne au travail, jeune homme. Tu auras besoin d'un bain, ce soir ! Tâche de travailler plus fort qu'hier . . .

– Si vous n'êtes pas satisfait de mon travail, venez prendre ma place. Vous ne ferez pas mieux que moi, vous allez le voir !

– Oublie tout, mon jeune ! C'est très bien. Vas-y comme tu l'entends ! »

Le prince se remet à l'ouvrage. Vers deux heures de l'après-midi, le découragement l'envahit. Il avait l'impression que les travaux n'avançaient plus. Et pourtant il se répétait : « Il faut que je passe à travers cette besogne ! » Tout à coup, une main se pose sur son épaule : « Mon jeune ami, vous perdez courage ! Je vous exhorte chaque jour à ne pas vous décourager. Pensez à moi et la chance va vous sourire !

– Très bien ! »

La fillette s'éloigne, le prince reprend sa tâche ; il travaille, travaille encore . . . Un peu avant le souper, nouvelle visite du patron : « Tu t'améliores de jour en jour, mon jeune ; si tu continues, tu réussiras. Tu vas bien, mais pas encore comme je le désirerais. Tu en as encore des paniers de terre à transporter avant que ton puits atteigne deux cents pieds de profondeur !

– Eh bien ! Si vous n'êtes pas satisfait de mon rendement, descendez dans l'excavation et venez travailler vous-même !

– Très bien, très bien, mon jeune homme, n'en parlons plus ! Monte souper ; ta journée est terminée ! »

Le repas avalé, le prince regagne sa chambre de bonne heure. Jarretière Verte vient le visiter : « Comment vas-tu ?

– Les murs de l'excavation se dessinent peu à peu ; mais votre père voudrait que mes journées de travail soient encore plus productives que ces derniers temps.

– Ne vous découragez pas. Pensez à moi d'une façon intense, et vous allez réussir. Laissez parler mon père ; quand il se dira insatisfait de votre travail, dites-lui de travailler lui-même. Il va devenir moins exigeant.

– Je comprends ! »

Le lendemain matin, aussitôt le déjeuner de famille terminé, le prince reprend le sentier de l'excavation. Il se sentait découragé d'avoir à remplir un panier de terre au moyen d'une pelle de bois. De nouveau il commence à pleurer à grosses larmes. « Comment, vous pleurez encore, s'écrie la jeune fille attirée par les pleurs ? Ne vous découragez pas, je vous le dis ! Laissez donc faire mon père ! Ne tenez pas compte de ses remarques. Continuez votre travail, même s'il ne progresse pas rapidement. « Petit train va loin » comme dit le proverbe ! S'il vous fait des reproches, répétez-lui la répartie que je vous ai suggérée : « Descendez dans le fond de la fosse et faites votre part. Je fais la mienne, moi ! »

– C'est bien vrai ! »

Le lendemain matin, le prince découvre un immense caillou d'un poids de trois ou quatre tonnes, ah, bonté ! un obstacle qui menaçait d'entraver le creusage du puits. « Et comment m'y prendre pour me libérer de ce caillou ? » Nouvelle crise de découragement et de larmes !

Vers trois heures de l'après-midi, Jarretière Verte arrive au chantier : «Qu'avez-vous encore à pleurer ?

– Ah ! votre père n'a pas de cœur, pas d'âme, pas de . . . Il veut que je hisse ce caillou sur les bords du puits. Comment ferai-je pour me débarrasser de cette masse énorme ?

– Laissez mon père multiplier ses ordres. Je vous l'ai dit et vous le répète, laissez-le faire. Cet après-midi même, lors de sa visite d'inspection, s'il vous parle encore de ce caillou, dites-lui de descendre et de le remonter lui-même, et de se rendre compte de la portée de ses exigences. Vous allez voir qu'il va baisser le ton ! »

Dans l'après-midi, en effet, le patron s'amène : « Ah ! tu as bien travaillé aujourd'hui ; mais ce caillou-là il ne peut rester où il se trouve !

– Non, monsieur ! Il ne peut pas rester là, mais ce n'est pas moi qui vais l'extraire du puits ! Si vous n'êtes pas satisfait de ma décision, descendez dans l'excavation, emparez-vous de cette masse et montez-la à la surface, vous-même. Vous vous rendrez compte de l'effort que vous exigez des autres.

– Ah ! jeune homme, laisse le caillou où il est, et dis-toi que le creusage du puits est terminé. N'y pense plus ! »

Le jeune prince respirait plus à l'aise. Après le souper, ce soir-là, il monte à sa chambre. Jarretière Verte l'y rejoint. « Qu'est-ce que mon père vous a dit ?

– Il m'a dit que je n'étais pas capable de me débarrasser du gros caillou, et de tout abandonner. Le creusage du puits est terminé !

– Ne vous l'ai-je pas dit ? Ne craignez pas les menaces de mon père ; il est trop paresseux pour faire lui-même les travaux qu'il vous propose ! »

Chacun se retire dans sa chambre pour la nuit. Le lendemain matin, le patron donne congé à son visiteur : « Aujourd'hui, repose-toi ; tu devras entreprendre une tâche assez difficile, demain ! » La jeune fille se décide de faire une confidence à son père : « Papa, je l'aime ce jeune garçon-là !

– Je m'en suis aperçu ! C'est toi qui lui viens en aide. Il ne serait pas capable de tant d'adresse sans toi !

– Non, mon père ; je ne l'aide pas. C'est un garçon naturellement adroit et doué : il a de grandes réserves d'énergie et surtout une forte volonté de réussir ce qu'il entreprend.

– C'est bien ; admettons que . . .

– Père, je voudrais l'épouser !

– Tu penses à te marier ?

– Oui, papa ; et avec ce jeune homme qui est venu vous rejoindre !

– Ah ! On y repensera !

– Très bien, père ! »

Le soir, on prend le souper, et le prince se retire pour prendre son repos comme d'habitude. Le patron trace à sa fille un programme destiné à la rendre heureuse. « Le jeune homme va accomplir une petite tâche demain et ensuite il pourra se reposer. Vous coucherez tous deux ici, puis vous vous marierez. J'irai demander à mon frère de te servir de témoin, et moi, je servirai de témoin au jeune homme.

– C'est parfait, père ! »

Le lendemain matin, le prince se rend au travail tracé par le patron. Pendant ce temps le vieux joueur de billard défait le lit du prince et y dispose, de six pouces en six pouces, des sabres très tranchants, de façon à faire mourir toute personne qui s'y couchera. Il refait le lit, en lui conservant la même apparence.

La journée terminée, le patron annonce le souper ; le jeune homme s'y rend. Jarretière Verte arrive en compagnie de ses sœurs. Tous prennent le souper ensemble. Après le repas, le père des jeunes filles dit au prince : « Jeune homme, tu n'as pas besoin d'attendre ma permission pour aller prendre ton repos. Va te coucher quand tu voudras !

– Oui ; je suis assez fatigué. Le travail m'a été très pénible aujourd'hui. J'aimerais me coucher assez tôt, ce soir ! »

Le prince monte à sa chambre et se dispose à se mettre au lit. Jarretière Verte intervient aussitôt : « Ne vous couchez pas dans ce lit, jeune homme. Mon père y a placé des sabres tranchants pour vous débiter en morceaux et vous enlever la vie. Écoutez-moi bien ! Dès que la maisonnée sera endormie, vous endosserez vos habits, moi, je revêtirai ma plus belle toilette, puis nous allons déserter la demeure de mon père ! »

Les deux amoureux font un bout de veillée ; dès qu'ils entendent ronfler le vieux joueur de billard, ils s'habillent, Jarretière Verte fait un signe, et transforme la montagne en pains de savon. « Maintenant, dit la jeune fille, il nous faut être sur nos gardes. En route sans perdre de temps ! Aussitôt que mon père va se rendre compte de notre désertion, il va se transformer en vent pour mieux franchir les montagnes. Mais la montagne de savon sera un dur obstacle pour lui. »

La jeune fille et le prince s'échappent de la maison et filent en vitesse. À peu près une demi-heure plus tard, le père s'aperçoit que sa fille a levé le pied en compagnie du jeune homme. Aussitôt il fait un souhait et se lance sur les ailes du vent, à la poursuite des deux fuyards. Une fois rendu à la montagne de savon, malgré la violence du vent, le vieux joueur de billard ne pouvait plus avancer ; il glissait infailliblement du sommet au pied de la montagne. « Ah ! s'écrie-t-il, je reconnais l'intervention de ma fille ! » Autre tentative, autre échec !

La fille filait toujours en compagnie de son ami. À force d'efforts et de persévérance, le vieux joueur de billard vient à bout de franchir la montagne de savon. Jarretière Verte surveillait ce qui se passait derrière elle. Tout à coup, elle s'écrie : « Jeune homme, regardez venir la grosse nuée noire ! C'est mon père qui s'en vient sous cette forme ! Il faut lui barrer la route !

– Faites vite ! Autrement, c'est la mort !

– N'ayez pas peur ! Je souhaite que cette montagne se change en montagne de peignes. Mon père ne pourra pas franchir cet obstacle ! »

Un moment après, apparaît une haute montagne formée de peignes à longues dents. La nuée noire parvient à la montagne hérissée de peignes. Il a beau intensifier sa colère, il commence à se déchirer, à se désagréger. Pendant ce temps les fuyards détalaient. Bientôt la jeune fille dit au prince : « Papa s'en vient maintenant sous forme de nuée blanche ! Il nous faut faire diligence et nous marier ! »

La jeune fille fit apparaître une chapelle et un prêtre. Jarretière Verte épousa le prince et les deux époux reprirent la route. Ils ont demandé l'hospitalité dans un château ; la jeune épouse raconta ses aventures, ce qui valut aux nouveaux mariés une chaude hospitalité. Le lendemain, on célébra les noces ; on offrit de nombreux cadeaux à Jarretière Verte et à son époux.

Une heureuse vie commençait pour le nouveau couple. Ils eurent beaucoup d'enfants en plus de la bénédiction du Ciel. S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore !

LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

Récit folklorique raconté le 22 mai 1967, à Timmins, Ont., par M. Oscar Lavallée (95 ans), né en 1872 à Sorel, P.Q. ; version apprise d'Isaïe St-Michel (60 ans) vers 1880.

Enregistrement no 3361. Conte-type 313 I a, II b, c, III b, c (montagnes de savon et de peignes).

In jour, c'était bon d'vous dir' qu'i' y avè' in roi qui avait seul'ment qu'in garçon. Il l'aimait foll'ment. Sa femme ést mort' de bâs âg' p'i' i' a resté seul héritier, le garçon. Tout c'quoi c' qu'i' voulè' avoèr de son père, il l'avait. Son pèr' lui d'mandait : « Mon garçon, t'és b'en triste aujo'rd'hui ?

– Ah ! mon pèr', passez-en pâs de r'marqu's. D'puis qu'ma mère ést mort', j'ai çâ dans la têt', p'is j'pens' pâ' à d'aut' chos' que ma mèr', p'i' à vous, mon pèr'. Mon pèr', j'vâs vous d'mandé' enn' chose, in sarvic'. J'voudrè' a'oèr enn' tab' de poûl [pool][1] à enn' plass' [place] b'en d'niveau, dans l'jardin. Ça s'rait mon désennui pour moi.

Le jour, j'jouerè' au poûl ; si j'ai d'la visit' qui veut v'nir joué', i's pourront pâssé' 'a bârrièr', p'is v'nir me trouver, ça m'f'ra' in désennui.

– C'ést bien, mon fils, tu l'a'râs ! »

Le roi, i' était rich', b'en riche ; i' savait pâs quoi faire d'sa fortune. I' privait pâs son garçon. In jour, le garçon étè' après joué' au poûl [pool], b'en, i' a rentré in grand z-homm' : « Bonjour, le jeun'.

– Bonjour, mecieu'.

– C'st in bon joueur de poûl [pool], çâ, ici ?

–Oui, mecieu'. Pas trop pir'. Mé' i' 'n n-â dés meilleurs que moi.

– J'sé's b'en. On vâ joué' enn' partie, mon jeune homm'. Si tu gagn's, j'te paierai, p'is, moi, d'mand'-moé pâs dés quession asteur, j' t'en denn'rai quand on a'râ féni.

---

1. *Pool* (angl.) : Billard

– C'ést bien, mecieu' ! »

Fait qu'i' ôt' son côt [coat][2], commence à jouer. Le jeune homm' gâgn' la promièr' partie, i' gâgn' la deuxièm' partie. Oué ! i' gâgn' la t'oâsièm' partie, jusqu'à 'a cinquièm' partie. Après la cinquièm' partie, le jeu a r'viré d'bord.

Ça fait que l'homm' s'ést mi' à gâgner, gâgn', gâgne. I' di', à la fin d'sept parties qui avait gagnée', i' di' : « L'jeune, i' di' asteur, i' dit, faut j' m'en a'll' [aille]. J'ai long d'voyage à fair'. Faut j'travars' dés mers p'is dés mer'. I' dit, j'ai pâs d'peill'men [paiement] à fair', mé', i' dit, tu viendrâs m'trouver chez nou' au bout d'in an et in jour, p'i' i' dit, j'te paierai de quoi c' que j'te doé [dois].

– C'ést bien ! »

L'homm' s'en vâ avec dés compléments, dés r'marci'men. I' di' : « O'blie pâs, mon jeune homm'! Si t'ô'blies, j' t'ô'blierai pâs, moé. J' t'ai payé de quoi c'tu m'âs d'mandé. J't'ai denné in set[3] de bœu' aux cornes d'or, tu lés âs ; si tu lés âs pâs, tu lés a'râs, p'is d'aut' chose', i' dit tu l'a'râs, mecqu' t'eill' féni mon ouvrag'.

– C'ést bien ! »

I' pâr'. I' dit : « J'te dis pâs de v'où c'que j' reste, i' dit, faut qu'tu l'trouv's toéminm'.

– C'ést bien, mecieu'. »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ. Ah ! lâ, l'jeune homm' b'en ennuyant, b'en annuyeu', i' savait pâ' où allé', où l'prend', i' jonglai'. L'lend'main matin : « Son père, i' dit, j'paqu' [paqueter] mon p'tit brin d'butin, p'i' i' dit, j' m'en vâs. L'homm' qu'ést v'nu m'a dit que j'avais pâs besoin d'peill'ment, d'aller l'trouvé' au bout' d'in an et in jour.

– Mon garçon, i' dit, t'a'rais jamais dû joué' avec c't homm'-lâ. I' dit, tu peux causer du troub', a'oèr d'la misèr', p'is pâs r'venir.

– Ah ! mon père, i' dit, ma destinée ést su' moé comm' çâ, b'en, i' dit, faut qu' j'la suiv'. »

L'lend'main matin, i' pârt. March', march', la nuit' et jour. Enn' journée, i' arrive, in soèr, à la breunante, i' aparçoè' enn' p'tit' lumièr', b'en p'tit'. Quo' c'que ça peut b'en êt', çâ ? Fait qu'i' mont' dan in arb' p'i' i' r'gard', i' r'gard', p'i' i' r'garde. I' aparçoé' in camp' : « Ah ! i' dit, c'ést facile à trouvé' ! I' dit, j'sé's qu'est c'que c'ést ! » Fait qu'i' descend d' l'arb' p'i' i' continue à marché'.

I' arrive à c'camp'-lâ, in drôl' de camp', pâs mal de misèr' parç' que le camp' était pâs neu', pâs vieux non plus, mé' b'en démanché. I' cogne à 'a port'. Ça a pris du tem [temps] avant qu'i's vienn'nt répond'. Mé', in homm' répon à la porte. I' dit : « Quo' c'que vous voulez, mecieu' ?

---

2. *Coat* (angl.) : Pardessus, paletot.
3. *Set* (angl.) : Paire, attelage.

– I' dit, j'su's t-en-'oeillé par in nommé « Phi » pour rend' chez eux. P'i' i' di', i' m'â pâs di' où c' qu'i' restè'. I' di', i's sont t'oâs frère'.

– Ah ! oui, i' dit, ça s'rè' in d'més frère', i' dit, qui t'â en-'oueillé écitt'. Mé', i' dit, mon p'tit gâ', i' dit, t'âs pâs fini. I' dit, moé, j'su's b'en doux, mé' i' dit... défie-toé comment prend' més frér's, parc' qu'i' dit, c'ést pâs dés homm's qu' atten à rir' b'en b'en.

Mé', i' dit, j'ai dés oéseau' ici, i' dit, j'vâ' aller leu' greiller d'la viand' pour travarser lés mers, p'i' i' dit, de v' où c' qu'i' faut qu'i's t'laisse'.

– All right ! »

S'en vâ p'i' i' greille in oéseau. I' dit : « Tu vâs su' mon frèr', Félix. Tu l'débarqu'râs lâ, p'i' i' dit, m'âs t'denner d' la viand' voulue pour travarser lés mers.

– All right ! »

Ça fait qu'lâ, i' rent' dan 'a maison p'i' i' dit: « Lâ, l'oéseau ést prè' à aller, le jeun'. Mé', i' dit... quant' mon oéseau vâ ouvrir le bec, i' dit, mets-y in morceau d'viand' dans l'bec. I' dit, manqu'-lé' pâs, parc' qu'i' perd dés forç's.

– Fait qu'âll right ! »

I' embarqu' dessus, p'is travarse. Ah ! rendu dan 'a mo'tié d'la mer, i' rouv' l'bec. Ah ! i' était prêt ; po'gne in morceau d' bœuf p'i' i' gu'i met dans l'bec. All right ! Continue ! I' continue à pe' prè' enn' coupeul d'heur's, l'oéseau avè' encor' faim ; i' gu'i mè' in aut' morceau d'bœuf dans l'bec. Fait qu'i' continue encôre in aut' bout'. Lâ i' rouv' le bec, i' en d'mande in plus gros morceau. B'en, i' continue, p'i' i' arrive. I' voé' enn' lumiér' roug' p'is l'oéseau béss' [baisse], lés ail's tranquill'ment. P'is l'homm' débarqu', p'is la porte 'a cognait, lâ ; i' voit la port' p'i' i' voè' enn' lumière ; i' saute à terr', p'i' i' débarque, i' cogne à porte. À 'a porte i' y a in homm' qui vien gu'i ouvert [ouvrir].

Ah ! c't homm'-lâ étè' encôr' plus grand qu'le promié'. I' dit : « Tu vâs couché' icitt', p'i' i' dit, d'main matin, i' dit, j' t'appareill'rai, j' t'appeill'rai mon oéseau, p'i' avec sa râtion pour travarser chez mon frèr'. Mé', i' dit, fè' attention à c'frèr'-lâ, i' ést plus pir' que l'promier.

– All right ! »

L'lend'main matin, d'bonne heure, il l'réveill', déjeune, il l'embarqu' su' son oéseau p'i' i' dit d'travarser. « J' m'en vâs su' mon frère ; i' dit, j'vâs su' Alexis, lâ.

– All right ! »

I' embarqu' dessus p'i' i' travars'. Fè' in bon bout', lui i' était plus fort, c't oéseau-lâ était plus fort que l'promié'. Aux t'oâs quârts d'la mer, l'oéseau rouv' le bec. Ça fait qu'i' i' mè' in gros morceau d'viand' plus gros qu' l'aut'. Ah ! b'en, continue ; i' travars' deux t'oâs heur's. Travars' la mer, l'aut' bor', i' arrive. I' dit : « Lâ, mon jeune, i' dit, mon frére, i' dit, s'râ pâ' à la méson. I' di', on vâ prend'

not' tem [temps] on vâ parde in heur'. P'i' i' dit mecque j'dise « all right », i' dit, t'embarqu'râs p'i' on continuerâ.

– All right ! »

I' avait mangé, p'i' i' mang' lui-minm'. P'is quand l'oéseau â été prè' i' di' : « All right ! Embarqu' p'i' i' di', on vâ s'en aller ! » Le jeune homme embarqu', prend sa volée, travars' l'aut' mer, l'aut' mer était plus longue un peu. To'hour', avant d'arrivé' au bor', i' rouv' le bec. Le jeune gu'i donne in aut' morceau d'bœuf. « All right ! I' di', asteur, tu peu' embarqué', i' dit, m'a continué ma volée. »

Ça fait qu'i' continue. Ah ! i' étè' à peu prè' in heur' de continuag', de volag' su' 'a mer ; i' voé' enn' p'tit' lumière. I' di' : « I' y â enn' p'tit' lumière, i' di', on arriv', lâ, su' mon frère. I' dit, dans vingt, vingt-cin minut's d'icitt', dison, on s'râ rendu su' mon frèr'. Mé' i' dit, défie-toé, lâ ! I' ést encôr' plus pir' que l'deuxièm' ! » Mé' i' avait pâs rien fait', p'i' i' s'était pâs montré, i' avè' agi honnêt'ment, p'is poli'ment, p'i' i' l'avartissait d'pâs fair' dés gros yeux parc' qu'i' . . .

All right ! Il l'lett' [laisse] bâ'. Il l'lett' à la port' du chac [shack][4], lâ, p'i' i' di' : « Débarqu', p'i' i' dit, frapp' p'i' i' di', nomm' Alexis ! Si i' te d'mand' qui c'qui t'en-'oueill', tu dirâs : c'ést mon frér', ton frére, Alzir.

– All right ! »

I' débarqu' p'i' i' cogne à port'. « Qui ést lâ ?

– I' dit, c'ést moi, in voyageur qui â r'ussi quand minm'.

– Ouè ? all right ! »

I' rouv' la port', p'is l'oéseau prend sa volée bac [back][5]. Fait qu'i' dit : « C'ést l'dargnier, lâ. Demain matin, i' dit tu vâs prend' in court voyag', pâs b'en long. Mé' tu sé's, lâ, tu vâ' aller su' mon frèr', p'i' i' dit, défie-toé d'lui.

Chez mon frére, i' di', i' y â in ruisseau, in grand ruisseau, on appell' çâ enn' baie. P'i' i' dit, mon frère, â t'oâs fill's, p'i' i' 'n n-â enn' qu'i' considèr' mieux, c'ést comme in dieu pour lui. Son nom c'ést la Jarr'tièr' Varte ; il l'a baptisée comm' çâ. I' dit, tu vâ' 'a r'connaît' parmi lés t'oâ', alle â enn' jarr'tiér' varte.

– All right !

– I' dit, c'ést tout' de quo' c'que j'ai à t'dire. I' dit, m'â' aller t'conduir, su' mon frér'. »

L'lend'main matin – i'couch' lâ – l'lend'main matin, i' vâ l'conduir' chez son frèr', p'i' i' voé' lés t'oâs fille'. I' étè' après s'baigné'. I' dit : « Tu lé' 'oés, lâ ? Tu voés la Jarr'tièr' Vart' ?

– I' di', oui !

---

4. *Shack* (angl.) : Maison délâbrée, bâtisse primitive élevée hâtivement.
5. *Back* (angl.) : Mot qui indique la direction de retour vers le point de départ.

– B'en, i' dit, j' t'ai tout' dit quoi c'que j'avè' à t'dire ; i' di', asteur, i' dit, si t'âs d'quoi à dir', d'quoi à d'mander, tu d'mand'râ' à mon frère !

– Ah ! i' dit, c'ést bien ! »

Ça fait que, il l'introdui' [présente] à son frér', le jeune homm'. P'i' « Ah ! i' dit, j'le connè', i' dit ! J'ai joué' aux poûl [pool] avec lui ; j'ai pardu, i' dit. Je l'ai payé avec in tim [team][6] de bœu' à cornes d'or, p'is l'aut' différent's chos's qu'i' â gagné. Pui, i' di', i' a voulu m'payer, je n'ai pâs voulu d'peill'men. I' dit, j' gu'i ai d'mandé de m'rencontré' icitt' dan in an et in jour. I' dit, ça vâ faire in an et in jour demain, à neuf heure'. »

Ah ! . . . i' gu'i denne à soupé' ; i' mang'. La Jarr'tiér' Vart' p'is lés t'oâs fille' arriv'nt pour s'mett'e à tab'e ; i's s'mette' à 'a tab'e avec lui p'i' i's mang'nt, lés t'oâs . . . lés quat' ensemb', lés cinq.

Ça fait que, après soupé', i' di' à la Jarr'tièr' Varte, i' dit : « Tu vâ' aller gu'i montrer sa chamb'. » Ça fait que : « Et's-vous prê' à vous couché' ?

– I' répon, oui !

– C'fait qu'i' di' à Jarr'tiér' Vart' : « Vâ l'conduire à sa chamb'. »

C'fait qu'a mont' p'i' 'a l'condui' à sa chamb'e. 'A di' : « Icitt', c'ést vot' lit, p'i' 'a dit, c'ést ma port', ma port' de chamb' ést lâ. Mé', 'a dit, si vous avez besoin d'quoi dans l'courant d'la nuit', 'a dit, m'nez pâs d'train[7], réveillez pâs més sœur', 'a dit ! Mon affair' c'ést mon affair', p'i' 'a dit, més sœurs c'ést leu's affaire'. 'A dit, j'veux pâs qu'i's sav'nt mon secret. »

Ah ! ça fait qu'i' s'couch'. Dan 'a nuit', i' dort b'en tout' la nuit'. L'lend'main matin, à l'heur' du déjeuné', i' s' leuv', p'i' i' descen en bâs. La tab' était mise, i' mange. « Bon ! i' dit, mon jeune homm', mang' b'en, parc' qu'i' dit, t'âs d'la grosse ouvrage à fair'. J' t'ai b'en payé . . . tu m'âs b'en payé, p'i' i' di' après çâ, on compt'râ l'compte, on figur'râ [to figure][8] quo' c'que j'te doé' [dois].

– All right ! M'âs manger, to'jours ! »

Après l'mangé', i' di' : « Asteur, mon jeune homm', tu vâs v'nir avec moi, m'âs t'montrer quo' c'qu' t'â' à fair'. » P'is lâ, b'en, i' marche enn' coupeul d'âc' [acres] ; i' di', ici, c'st in puits que j'veu' a'oèr, p'i' i' dit, deux cents pieds d' creux. P'i' i' dit, tu voés l'pagnier qu'i' y â lâ ? I' dit, faut qu'tu vid's çâ. Non i' dit . . . digu' [dig][9] le puits, p'i' i' dit, mecqu' t'eill' féni, tu viendrâs me l'dir'.

– C'correck ! »

S'mè' à diguer [to dig], p'is digu', p'is digu', p'i', ah ! i' avançait presque pâ'. I' s'assit p'i' i' commence à penser p'is s'décourager. Tout d'in cou' [coup], i' ap-

---

6. *Team* (angl.) : Attelage, paire.
7. *Train* : Tapage, bruit.
8. *Figure* [to] (angl.) : Estimer, évaluer.
9. *Dig* [to] (angl.) : Creuser.

paraît, la Jarr'tièr' Vart' qui apparè' ! 'a gu'i met la main su' l'épaule. 'A dit : « Quo' c' c'ést qu' t'â' à pleurer ?

– Bell' Jarr'tièr' Varte ! I' dit j'su's décaragé [découragé] ; ton pèr' m'â denné d' l'ouvrage, i' dit, j' s'rais pâs capab' d' fair' dans l'rest' d'ma vie. I' dit creuser deux cents pieds d' creux . . .

– Décourag'-toé pâs, l'jeun' ! Pense à moé, tout' vâ aller b'en ! »

Ah ! 'a pâr', 'a s'effaçait. Fait qu'i' commence. Ah ! ça allait mieu' in peu, lâ, ça allait b'en mieux. P'is le soèr, le géan arrive : « Ah ! Tu vâs pâs vit' mon jeune homm', ça vâ t' prend' du temps. Mé', t'â' été mieu' aujourd'hui que t'és mieu' hier. T'âs pâs fait' si bon qu'çâ, hier !

– Ah ! C'ést d' l'ouvrag' dur, çâ ! I' dit, si vous étié' à ma plaç', lâ, i' dit, vous en feriez pâs tant qu'çâ. I' dit, descendé' in p'tit brin, i' dit, dans l'pui' [puits]. I' dit, vous allé' 'oèr quoi c'que c'ést que fair' mon ouvrag' !

– Ah ! oui, laiss' faire, asteur. Laiss' fair', tu vâs b'en ! »

La journée était fénie. Pârt, p'is s'en vâ à 'a méson, p'i' i' soup'. Mont' dans sa chamb' pour se r'poser. La Jarr'tièr' Varte attend que l'bonhomm' seill' couché, avec sés sœurs, p'i' 'a vien à lui. 'A dit : « Décourag'-toé pâs, mon jeune, 'a dit ! Plus qu'tu vâs n'en fair', plus qu'mon pèr' va vouloèr. 'A dit, prends çâ ; 'a dit t'â' 'ienqu'à pein' de prend' çâ. Pense à moé, 'a dit, tout' vâ aller b'en !

– J'vous r'marcie, bell' Jarr'tièr' Varte, i' dit, j'vâs l' fair'. »

Le lend'main matin, six heure', il l'réveille' ; i's mang'nt tout' ensemb'. P'i' i' di' : « Tu vâs prend' in bain à soèr, p'i' i' dit, tâch' de fair' de mieux que t'âs fait' hier !

– B'en, i' dit, mecieu', i' dit, si vous êt's pâs content, descendez, prenez ma place, i' dit. Vous allé' 'oèr que ça s'fait pâs si facil'ment qu'çâ.

– All right, i' dit, c'st all right ! C'st all right, mon jeune ! »

Fait qu'i' commenc' son ouvrag'. Vers deux heur's d' l' après-midi, ah ! i' était b'en découragé, b'en découragé. Ça avançait pâs l'guiâb'. Mé', follait qu'i' finiss', « Comment j' m'âs finir çâ ? » Tout d'in coup . . . mè' 'a main su' son épaule : « 'A dit, mon jeune, 'a dit, tu t'décourag's, j' t'avarti', 'a dit, j' te l'di' à tou' 'és jours pâs t'décourager. Pense à moé, tout' vâ aller bien !

– All right ! »

Fait qu'a pâr'. I' s'mè' au travail, travaill', travaill'. L'soèr arrive. I' 'n n-avait fait' encore enn' meilleur' journée qu'il avait faite avant. Fait qu' le temps d'soupé' arriv', le gian i' vient l'avartir. I' di' : « Ah ! Tu vâs mieux jour en jour, le jeune. I' dit, si tu continue', i' dit, tu vâs b'en, mé', i' dit, tu vâs pâs comm' j'pense encôr'. T'â' encor' long d'allé', i' di', avant d'avoèr pris deux cents pieds d'profondeur.

– All right ! I' dit, si vous êt's pâs content, descendez p'is fait's-lé !

– All right ! All right ! Mon jeune homme, i' dit, c'st assez, c'st assez pour aujourd'hui ! »

I' monte, i' soup'. Ça s'couchait d'bonne heur' ! mont' se coucher. La fill' vient gu'i taper su' l'épaule. 'A dit : « Comment c'que t'és ?

– I' dit, faut que j'vésit' lés mur' ! I' di', avec ton pére, i' dit, lâ, i' d'mande enn' bonn' journée encor', mieux qu' cell's que j'ai fait's.

– Décourag'-toé pâ'. 'A dit, pens' to'jour' à moé, penses-y avec du jongleur, p'i' 'a dit, tout' vâ aller bien. Laiss' fair' le bonhomme, 'a dit ; quand qu'i' s'râ pâs content, dis-y, descendez p'is fait's-lé vous-minm'. Ça vâ l'dompter.

– All right ! »

L'lend'main matin, i' s'réveill' p'i' i's prenn'nt le déjeuner tout ensemb', p'is prend l'chemin du travail. I' arriv', p'i' i' commence ; i' était découragé en commençant comm' çâ. Follait qu'i' eill' tranquill'ment, creusé' avec enn' pell' de boâ'. Ah ! i' était découragé encôr' : brâill', p'is dés larm's coulaient. « Commen, 'a dit, tu brâille' encore ? 'A dit, j' te l'dis d'pas t' découragé'. 'A dit, laiss' fair' le bonhomm', mêl'-toé pâs d'çâ, p'i' 'a dit, p'is keep it gone [going][10] 'a dit, tranquill'men, 'a dit. P'tit train vâ loin ! 'A dit, laiss'-lé faire, 'a dit. Si i' t'dit, dis-y quoi j' t'ai dit t't à l'heur' : descen en bâs, t'és gros, toé, fais ton ouvrag' ! J'fais mon ouvrag', moé !

– C'correck ! »

Le lend'main matin, ah ! câline ! i' avait frappé enn' roche, enn' roch' qui pesè' à peu près t'oâs quat 'tonn's. P'i' i' pouvait pâ' aller plus loin avec c'tte roch'-lâ. Comment j' m'âs fair' pour monter çâ là-bâs. Lâ, i' était pluss' que découragé. I' brâillait.

T'oâs heur's d' l'apro-médi, la fille, 'a arriv : « Quoi c' que t'â' à brâillé' ?

– I' dit, r'gâr' ton pére ! I' a pâs d'âm', p'i' i' a pâs d'cœur, i' a pâs r'guien ! C'tte pierr'-lâ, i' dit d'monter çâ en haut. Comment c'que j'vâs monter çâ ?

– Laiss'-le fair'. J't'eul l'ai dit, d'laisser fair'. Mecqu'i' vienn' b'en te dir' çâ – après-médi, i' vâ v'nir 'oèr ton ouvrage – 'a dit, tu dirâ' : heill ! descen en bâs p'is mont'-la toé-minm'. Tu vâ' 'oèr quoi c'que c'ést qu'du travail ! 'A dit, tu vâ' 'oèr, ça vâ l'dompter ! »

Comm' de fait' ! Dan apro-médi, i' arriv'. « Ah ! t'as b'en été, mon p'tit gâ', aujo'rd'hui. Mé', c'caillou-lâ, lâ, i' peut pâs rester lâ !

– Non, mecieu' ! I' peut pâs rester lâ. Mé', c'ést pâs moé qui vâs l'monter. Si vous êt's pâs content, vous, descendé' en bâs p'is prenez, p'is montez-lé vous-minm'. Vous allé' 'oèr quoi c'que c'est.

---

10. *Keep it going* (angl.) : Continue ton travail.

– Ah ! Laiss'-lé don faire. On vâ dir' qu'le pui' ést féni ! Bon . . . ! »

Ah ! l'jeune homm' monte en haut. Lâ, i' étè' in p'tit brin plus content. P'i' après souper, la fill' monte. 'A dit : « Quoi c' qu'i' t'â di' ? 'A dit, . . .

– I' a dit j'étais pâs capab' d'fair' çâ, d'le laisser lâ qu'le pui' était fini.

– 'A dit, j' t'eul l'ai di'. 'A dit, crains pâ', 'a di', i' ést trop paresseux pour le fair', lui ! »

Fait que . . . i's vont s'coucher. Le lend'main matin, ah ! ça vâ tout' b'en aller, la journée de r'po'. I' gu'i denne enn vacanc' d'enn' journée parc' que : « D'main, i' dit, t'âs b'en d'l'ouvrage à faire !

– Ah ! 'a dit, mon père, 'a dit, je l'aim' c'garçon-lâ !

– I' dit, si tu l'aime,' i' dit, j'me su's t-aparçu, i' dit, Jarr'tiére, i' dit, c'ést toé qui l'aide', i' dit, c'ést pâs lui qu'ést capab' fair' c't ouvrag'-lâ. I' dit, tu gu'i éde' [aides] !

– 'A dit, non, mon père, 'a dit, j' l'aid' pâ'. 'A dit, c'st in garçon smatt p'i' intelligent, p'i' i' ést capab', 'a dit. C'ést sa volonté qui gu'i parmet d'fair' l'ouvrage !

– All right !

– P'i', 'a dit, j'voudrais m'marier.

– Tu voudrais t'marier ?

– 'A di', oui !'A di', avec lui, avec c'jeune homm'-lâ. 'A dit, je l'trouv' d'mon goût, je veux l'marier.

– Oué ? On vâ 'oèr à çâ.

– O Ké ![11] »

I' soup' comm' d'habitud'. L'lend'main matin, i' dit : « D'main matin, i' dit, tu vâs fair' la p'tite ouvrag', p'is, lui, vâ se r'poser, p'i' i' dit, tu vâs couché' icitte. Après d'main, vous vous marierez, vous vous marierez. J'irai charcher mon frère, i' sarvira d'pèr' p'is moé j'sarvirai de père au jeune homme ou b'en j'te sarvirai d'père.

– All right ! »

I's s' couch'nt. Dan 'a journée, lui, i' s'couche en haut, p'i' i' lev' . . . i' démanch' le lit', p'i' i' met dés sâb' [sabres] à tous lés six pouc's, deux sâb', in chaqu' côté du bed[12] p'is b'en affilés[13].

Ça fait que sa djob [job][14] fénie, arrang' le bed comme il l'avait pris, p'i' i' di' – i' 'n avait tant d'faite à pe' prè' – i' dit, descendez c'ést l'temps d'soupé'. I's des-

11. *O.K.* (ô Ké) : Façon de dire : Ça va, très bien, accepté.
12. *Bed* (angl.) : Lit.
13. *Affilé :* Aiguisé.
14. *Job* (angl.) : Travail, tâche.

cend'nt tous lés deux ; la bell' Jarr'tièr' Varte a pâs descendu avec lui, mé', 'a descendè' a'ec sés sœurs. Fait qu'i's s'mette' à tab', i's soupe'.

Après soupé', i' dit : « Quand vous s'rez fatiqué, i' dit, jeune homme, i' dit, vous avez pâs besoin d'me d'mandé' ; i' dit, vous pouvé' aller vous r'poser si vous voulez !

– I' di', oui ! I' dit, j'su's fatiqué, i' dit j'pâs mal câssé. L'ouvrag' que j'ai fait' . . . j'aim'rè' à m'coucher d'bonne heure. » I' mont' s'coucher.

Ça fait qu'en arrivan en hau', i' déshabill'. La bell' Jarr'tièr' gu'i met la main su' l'dos, su' épaule, 'a dit : « Couch'-toé pâs lâ ! 'A dit, mon père, 'a di', i' a mis dés sâb'e. En t' couchant tu vâs mourir, tu vâs t'couper, tu vâs t'couper par bout' ». Ça fait qu'i' s'ést pâs couché. 'A di' : « Asteur, 'a dit, mecqu'i's dorm'nt tout' en bâ', 'a dit, tu vâs t'habillé' avec tés habits p'i' 'a dit, moé j' m'âs m'habillé' avec ma plus bell' rob', p'i' 'a di', on vâ s'en aller, on vâ l'laisser, l'bonhomme ! »

I's veille' enne escouss', p'is quand le bonhomm' ronflè' i's s'habill'nt tout' lés deux, p'i' 'a deunne in signal, 'a s'ést mi' à faire in signal. La montagne a changé en savon, c'tait tout's dés barr's de savon su' l'top [top][15], lâ. 'A di' : « Asteur qu'on ést habillé 'a dit, fau' ouatcher [to watch][16] l'bonhomm' ; faut pâs pard' de tem [temps], 'a di', en ch'min ! Aussitôt qu'i' vâ s'aparce'oèr, 'a di', i' vâ se r'viré' en vent lui, p'i' i' vâ pouvoèr travarser cés montagn's-lâ.

Mé', 'a dit, mecqu'i' arriv' su' lés barr's de savon, 'a di', i' pourrâ pâ' aller plus loin. Fait qu'ah, b'en ! Quand qu'i's s'sont trouvés paré' à partir, i's s'habill'nt p'i' en-'oueill', heuh ! Fait que, à pe' près vingt-cinq trent' menut's, 'ted b'en enn' demi-heure après, l'bonhomm' s'ést aparçu qu'sa fille était partie avec lui. I' donne in ord'e ici. I' s'souhaite en vent p'i' i' denne après 'és aut'. I' arrive à 'a montagn', vous savez, p'i' i' avè' in ven en maudi'. Ah ! i' ventè' ah ! craï ! Mé', i' arriv' lâ, p'i' en haut dés montagn's b'en hau', i' arrive en haut, p'is, sssii ! ! I' descen en bâ'. « Ah ! i' dit, c'ést l'complô' avec ma femme . . . avec ma fille. » Enn' poussée l'pren encôr' p'i' i' r'monte en haut, p'is tombe encôre !

Oué ! P'is la fill' s'en allait. Te'jours qu'i' ést v'nu à bout d'pâssé' 'a montagn' de savon. Ça fait qu'la fille 'a se r'vir' de bor'. 'A dit : « Le jeune homme, 'a dit, mon pèr' s'en vien en nuée ! 'A dit, 'gârd la gross' nuée noèr' qui s'en vien ! 'A dit, c'ést mon pèr' qui s'ést r'viré en nuée. 'A dit vâ falloèr gu'i bârrer l'pâssag'.

– I' di', vite ! On vivrâ p'u', ô' ést mor' [mort].

– 'A di', é' [Aie] pâs peur ! 'A dit, j'souhait' que c'tte montagn'-lâ, qu'le haut soeille en peigne. 'A dit, l'bonhomm' pourrâ pâs pâsser par lâ ! »

Fait que dans l'momen après, la plus gross' montagn', tout' dés peigne' avec lés den assez longue'. 'A dit : « Le v'lâ, le v'lâ ; 'a di' i' s'en vien en nuée noère aussi ; i' ést en colère ! »

---

15. *Top* (angl.) : Sommet, faîte.
16. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

I' arriv' lâ, à 'a montagn' de peigne'. I' s'déchir' tout' ; fait que lés aut's filè'. I' attende', i's voeill'nt v'nir enn' gross' nuée blanch'. La Jarr'tièr' Vart', sa fille, 'a dit : « Papa s'en vient, lâ, 'a di', i' s'ést changé, en nuée, p'i' 'a di' i' faut s'dépêcher, descend' la montagn' p'i' aller s'marié'. »

I' on arrivé, lui, i' a arrivé à la chapell'-lâ. La Jarr'tiér' Varte était r'virée en chapell', lâ, p'is le gaçon était r'viré en prêt'. I's sont marié', aprè' i' ont parti. I' ont voulu . . . i' avè' enn' place à coucher. Sont en-allés su' in princ', p'i' i' ont d'mandé l'hospitalité pour la nuit'. 'A a conté son histoèr', la Jarr'tièr' Varte a conté, i' di' : « Avec plaisir, mecieu' p'is madam' ! » Lâ, i' 'és ont gardé pour la nuit' p'is lés noc's sont célébrées l'lend'main matin ; p'is dés cadeaux, la bell' Jarr'tièr' Varte 'a 'n n-â eu beaucoup, p'is lui 'ssi.

P'i' i' ont fait' enn' bell' vie, i' on vu [eu] dés enfan, él'vé enn' famill' p'is le Bon Dieu lés béniss' ! Si i's sont pâs mor', i's vive' encôr' !

27 – LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Il y a bien longtemps – ça me fait plaisir de vous le dire – vivait un roi très riche, entouré de gardes. Le vieux couple Martel qui travaillait pour lui depuis nombre d'années avait un fils appelé Jean. Le roi vint à mourir, la reine dut s'occuper du royaume seule avec ses quatre filles.

La reine décide d'engager Jean pour s'occuper du domaine. Le jeune homme était alors orphelin, ayant perdu son père. Sur la ferme fertile du roi, on cultivait du foin et de l'avoine en abondance pour entretenir le troupeau de vaches pendant l'hiver. Durant l'été, survint une gelée qui détruisit presque tout. « Jean, dit la reine, peux-tu t'occuper du domaine ?

– Oui, ma reine, je vais faire mon possible ; si vous êtes satisfaite vous me le direz, si vous ne l'êtes pas, je partirai.

– Vous allez être bien ici. Vous allez vous arranger mieux avec moi que votre prédécesseur, un pauvre homme dont la femme était très âgée. Vous, vous êtes jeune, gros et fort. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez aux valets qui viendront me le dire, et je ferai mon possible pour satisfaire à vos besoins. »

De jour en jour, le troupeau, composé de plus de deux cents vaches, dépérissait par manque de pâturage. Le village dépendait du troupeau pour le lait et le beurre. La ferme royale disposait de fabricants spécialisés dans les produits laitiers. La reine fait venir Ti-Jean : « Jean, les vaches maigrissent à vue d'œil, nous n'avons plus de foin. La gelée a détruit le pâturage. Que va-t-on faire ? Va-t-on être obligé de les tuer ? Elles meurent de faim.

– Je vais étudier ce problème. Je vais faire mon possible pour les nourrir ; on ne sera pas obligé de les tuer ! »

Ti-Jean part avec le troupeau vers les pâturages. En face des champs du roi, de l'autre côté de la route, s'étendait le territoire de trois frères géants ; il y avait de beaux pâturages qui n'avaient pas été affectés par la gelée. Le beau mil, l'avoine et l'orge y poussaient en abondance. Les beaux chevaux, les beaux prés donnaient l'impression de richesse. « C'est enrageant, pense Ti-Jean, de voir du beau fourrage et d'avoir un troupeau de vaches si maigres qu'elles ne peuvent presque plus se tenir debout, et impropres à fournir du lait ! »

De fait, les servantes préposées à la traite des vaches étaient découragées. Le soir, Ti-Jean demande à un valet de lui obtenir une entrevue avec la reine. Le valet craint d'abord de déranger la reine, mais Ti-Jean, à force d'insister, décide le valet à aller préparer un rendez-vous avec la reine. « Oui, laissez-le venir, Ti-Jean est contremaître ici ! »

Ti-Jean rapporte à la reine ce qu'il a constaté durant la journée à propos de la prospérité des voisins. « C'est malheureux, Ti-Jean, mais je ne peux rien faire ! Les géants ont du bon fourrage mais on ne peut y toucher, il leur appartient.

– Merci, ma belle reine ! »

Le lendemain matin, il demande aux servantes de lui préparer un dîner qu'il apportera dans sa poche : quatre œufs à la coque, cuits très durs. Lorsque le menu est prêt, Ti-Jean se dirige vers le pâturage. Il y trouve des vaches qui beuglent pour réclamer de la nourriture. Ti-Jean s'asseoit et se met à réfléchir au moyen de nourrir le troupeau. L'heure du dîner arrivée, il mange ses œufs. Tout à coup un des géants arrive. « Que fais-tu ici ?

– Je suis sur les terres du roi. Le roi est mort, mais je travaille pour la reine.

– Ne te mets pas en tête d'outrepasser la clôture. C'est notre domaine, ici !

Ne t'inquiète pas ! Si je décide de passer chez vous, j'aurai des raisons de le faire ! »

Le soir il s'en retourne au château derrière le troupeau. La reine le regardait venir. Les vaches chambranlaient et faisaient peine à voir. Les habitants du village commençaient à manquer de lait. Elle dit à Ti-Jean : « Nous allons être obligés de nous défaire du troupeau ; il meurt de faim !

– Prenez patience ma reine, je vais faire mon possible pour lui trouver de la nourriture. »

Le lendemain matin, les servantes lui préparent le même dîner : quatre œufs à la coque, très durs. En arrivant au pâturage les vaches mugissent d'envie à la vue du pré des géants. Ti-Jean prend deux pierres il en met une en-dessous du fil de fer qui sert de clôture et il prend l'autre comme marteau et coupe le fil de fer. Il fait traverser les vaches dans le blé vert, les vaches commencent à s'empiffrer.

Le soir lorsque le troupeau revient au château, la reine qui guette de la fenêtre le retour de Ti-Jean, n'en croit pas ses yeux. Les vaches ont tellement mangé qu'elles en sont arrondies. « Quel miracle Ti-Jean a-t-il fait pour que les vaches soient si rondelettes ? » Le valet lui dit : « C'est qu'elles ont bien mangé aujourd'hui ! »

Les vaches ont le pis tellement gonflé que le lait gicle au bout des trayons. Ti-Jean entre dans la cour ; la reine vient à sa rencontre, elle lui demande ce qui s'est passé. « Ah ! ne m'en parlez pas, je vous en ferai le récit plus tard.

– Tu n'as rien fait pour que le troupeau soit en péril ? Tu ne t'es pas chicané avec les géants, par hasard ?

– Non, je n'ai même pas vu les géants. Je voudrais, ma reine, que vous disiez aux servantes de me réveiller plus tôt, demain matin, de me préparer le même dîner que d'habitude.

– Entendu, Ti-Jean ! »

Les servantes ont bien rouspété un peu, de se lever une heure plus tôt, mais elles n'ont pas manqué de réveiller Ti-Jean très tôt. Ti-Jean conduit le troupeau chez les géants, à l'entrée d'un beau pré de mil. Les vaches commencent à beugler d'envie. Ti-Jean coupe le fil de fer et lâche ses vaches dans le foin. Le soir les vaches ont la panse ronde et les trayons pleins de lait.

Les vaches, à force de manger de l'herbe verte, en avaient attrapé une sorte de diarrhée qui compromettait leur propreté. Les servantes multipliaient les protestations et les torchons pour laver le ventre et le pis des laitières. La reine était heureuse ; elle pouvait fournir le lait à tout le village. Ti-Jean va voir la reine et lui demande une nouvelle faveur : « Belle reine, je voudrais que l'on me réveille avant le lever du soleil et que l'on me prépare le même dîner. Les vaches n'aiment pas manger à la chaleur. Avant la montée du soleil, les vaches mangent et, la chaleur venue, elles se couchent, et c'est là qu'elles font leur lait.

– Je t'accorderai ce que tu demandes, Ti-Jean ! »

Elle transmet les désirs de Ti-Jean aux servantes. Les servantes le réveillent très tôt et lui donnent son déjeuner et ses œufs pour son dîner. Ti-Jean se rend à la même place mais choisit un pâturage de trèfle blanc. Il démolit la clôture et fait entrer son troupeau. Les vaches après avoir mangé, se couchent et lancent des bruits de digestion à droite et à gauche . . .

Le soir, même spectacle : les vaches ont engraissé et balancent un pis bondé de lait. La reine s'émerveille et appelle son valet. « C'est un bon intendant et un homme de génie, ce Ti-Jean ! Comment fait-il donc ? Ce n'est pas un dieu ; il ne peut pas faire de miracle ! Surtout, il ne pleut toujours pas . . .

– Je n'en sais rien, dit une servante. Soyez heureuse de ce succès, ma reine ! »

Ti-Jean demande à la reine de lui faire préparer cinq œufs pour le lendemain : « J'en mange deux et je me sers des autres pour mener ma magie ! »

Le lendemain matin, au moment où Ti-Jean se prépare à couper le fil de fer, un des géants accourt : « Qu'est-ce que tu fais là ?

– Ne viens pas m'embêter avec des balivernes ! Toi, tu es riche, tu as du beau foin, et mes vaches n'ont rien à manger ici. Tu ne vas pas les laisser mourir de faim ?

– Ne traverse pas, je te dis ! »

Ti-Jean coupe le fil de fer. « Je vais être obligé de te tuer et de te manger, crie le géant !

– Comment ! un gros homme comme toi me manger ? Tu ne peux même pas manger un œuf dur comme celui que j'ai dans la main.

– Je peux en manger plusieurs et toi avec.

– Ouvre la bouche ; je vais te le lancer et tu ne le mangeras pas ! »

Le géant ouvre la bouche, Ti-Jean lui lance un caillou de la forme d'un œuf. Le géant s'étouffe et en crève. Ti-Jean le prend et le couche sur trois lambourdes, et pense : « Il va servir de pont à mes vaches ! »

Le troupeau passe une autre journée à bien manger. Le soir, Ti-Jean ramène les vaches au château ; leur lait était tellement abondant qu'elles en humectait la route, en marchant. La reine jubilait d'avoir affaire à un homme comme Jean. Ce dernier lui demande de se faire réveiller à trois heures le lendemain matin. Les servantes se mettent à protester : « Ne rouspétez pas ! Je vais vous payer du temps supplémentaire. On a un bon homme, il faut en profiter ! Vous le voyez bien, les vaches engraissent et elles donnent beaucoup plus de lait ! »

Le lendemain matin lorsque Ti-Jean parvient au pâturage, un autre géant l'attendait : « C'est toi qui a tué mon frère ?

– Non, je ne l'ai pas tué. Nous avons eu une dispute : il voulait me manger.

– Tu as tué mon frère, tu vas payer de ta vie !

– Voici un œuf à la coque ! Si tu peux le manger comme je vais manger le mien, tu me tueras.

– Maudit Poucet ! penses-tu que je n'en suis pas capable ?

– Mange-le ! »

Le géant s'ouvre la bouche et Ti-Jean lui lance un caillou de l'apparence d'un œuf. Le géant s'étouffe comme son frère. Jean place son cadavre à côté de l'autre. La journée se passe. Le lendemain matin, lorsque Ti-Jean arrive aux champs le troisième géant l'attend. Ti-Jean lui fait subir le même sort. Il le place sur les lambourdes avec ses frères. « Ça va faire un bon pont à mon troupeau ! »

Ti-Jean décide d'aller voir le château où demeuraient les trois géants. Il entre dans l'écurie ; il y avait trois chevaux, trois selles, trois chiens et trois niches pour les chiens. Il soigne les chevaux et les chiens. Il apprend que les chevaux se nomment, Bleu, Blanc et Rouge ; les chiens, Brise-fer, Entend-Clair et Va-vite-comme-le-vent. Le soir il s'en retourne au château. « Belle reine, demain matin je vais me lever à huit heures comme autrefois. Il n'y a plus de danger ; maintenant, les trois géants sont morts ! »

Le matin, il part avec son troupeau vers le pâturage. Il va soigner les chevaux et les chiens. La journée s'écoule calmement. Le soir, en arrivant au village, il voit que tout est en deuil. Les drapeaux noirs flottent sur les maisons, tout est silencieux, on pouvait entendre une souris marcher. Ti-Jean est frappé de ce silence :

lorsqu'il est parti, le matin, tout le monde était joyeux et maintenant c'est la tristesse ! Il se rend au château : « Que se passe-t-il, ici ?

– Vous ne le savez pas, Ti-Jean ? C'est demain que la reine doit donner une de ses filles au diable. C'est une redevance qui se paie tous les sept ans. Cette année, le diable a changé d'habitude : il a obligé la reine, par contrat, à donner sa fille à la bête-à-sept-têtes.

– Mais que faites-vous ? Vous allez laisser ce monstre dévorer la princesse sans tenter de le tuer ?

– Le roi a tout essayé pour détruire la bête, mais elle est plus puissante que les troupes du roi.

– Mais les chevaux et les chiens que j'ai découverts ?

– Ah ! on ne s'en servait pas ; on se contentait de les soigner !

– Très bien, très bien ! »

Le lendemain matin Ti-Jean part avec son troupeau. Il rencontre un valet. « Vous savez que c'est aujourd'hui que la reine va conduire sa princesse à la bête-à-sept-têtes.

– Oui ? Ah !

– La reine et sa suite vont prendre un carrosse accompagné d'une troupe de gardes ; la princesse va monter dans le carrosse, et le cortège va se diriger vers la bête !

– Ah ! déjà ? »

Ti-Jean poursuit son chemin. Les cloches sonnent au clocher de toutes les églises. La fanfare joue des airs funèbres. La reine et les deux autres princesses pleurent abondamment. On installe la victime dans un fauteuil et on lui dit d'attendre la venue de la bête. Elle apparaît soudain dans un nuage de fumée. « Le temps est échu ! Vous êtes très belle, mais je dois vous détruire, princesse ! »

Pendant ce temps, Ti-Jean est dans l'écurie des géants à soigner les chiens et les chevaux. « Toi, Brise-fer, ton frère Entend-clair, et Va-vite-comme-le-vent, vous devez m'aider. » Il se tourne vers les chevaux : « Toi, Cheval Bleu, que peux-tu faire pour défendre la princesse ?

– Je me ferre, je me déferre, c'est signe de guerre !

– Et toi, Cheval-Rouge ?

– Moi, je me bats, je me débats, c'est signe de combat !

– Et toi, Cheval-Blanc ?

– Je ne fais pas grand-chose, je me défends avec mes pattes. Je rue les ennemis et je les tue ; au moyen de mes pattes de devant, je protège mes amis et je les défends ! »

Ti-Jean attache une chaîne d'or et un collier orné de diamants au cou de chaque chien, et les conduit, ainsi que ses trois chevaux, vers l'endroit où la princesse attend la mort. Il approche de la princesse assise sur le fauteuil et fait coucher ses chiens aux pieds de la jeune fille. Vêtu d'un bel habit vert et armé d'un sabre, Jean se tourne vers la bête : « C'est ce matin que vous devrez combattre des ennemis !

– Des ennemis ? Je m'en moque ! Je suis assez forte pour détruire toute la foule ici présente !

– C'est ce qu'on va voir ! »

Ti-Jean enlève les chaînes qui retiennent les chiens et le licou des chevaux. « Tout le monde est prêt ? » crie Ti-Jean. La princesse s'empresse d'enlever sa belle robe de cérémonie et attend, en jupon, le coup de la mort. Ti-Jean crie : « Brise-fer, Entend-clair et Va-vite-comme-le-vent ! » Les chiens s'élancent sur la bête, en même temps que les trois chevaux. Ils détruisent quatre des sept têtes du monstre. « Donne-moi quartier jusqu'à demain ! hurle la bête.

– Accordé ! Mais demain, ce sera la dernière journée ! »

La princesse reprend sa belle robe et monte dans le carrosse avec sa mère, ses sœurs, et s'en retourne au château. Ti-Jean, lui, va reconduire ses aides à leur écurie.

Tous les employés du château et les citoyens du village sont surpris de voir revenir la princesse. Ils se posent toutes sortes de questions. « Comment se fait-il que la princesse revienne vivante ? La bête n'en aurait-elle pas voulu ? » La princesse reprend des habits plus humbles, puis commence à conter son histoire. Elle laisse voir certains sentiments : « C'est un jeune homme de grand jugement ! d'ajouter un témoin.

– Oui il m'a défendue avec un sabre, trois chiens et trois chevaux très forts qui ont détruit quatre têtes en peu de temps ! »

Une grande fête s'organise ; tout le monde boit et mange. On oubliait les événements passés, mais il fallait songer au lendemain . . . Le matin, Ti-Jean part tôt car il devait y avoir un orage. La reine va reconduire la princesse au même endroit. Pendant ce temps, Ti-Jean va reconduire son troupeau et nourrir ses aides. « Mes amis, vous avez fait du bon travail, hier ; mais aujourd'hui il va falloir continuer ! Vous avez trois autres têtes à abattre !

– Nous allons faire notre possible ! »

Il attache les chaînes au collier des chiens, passe le licou à la tête des chevaux et part – encore vêtu d'un habit vert – en direction de la princesse. Il la trouve toute en pleurs, assise sur son fauteuil. La fanfare exécutait un air funèbre. Ti-Jean arrête la musique : « Belle princesse, êtes-vous prête ?

– Oui ! il faut que je subisse mon sort ! Aujourd'hui ou demain, une heure plus tôt une heure plus tard, je n'ai plus le choix !

– Courage, belle princesse ! »

Ti-Jean se dirige vers la reine ; celle-ci embrasse le jeune homme. La foule défile devant la princesse pour échanger un dernier signe d'amitié. La reine dit à Ti-Jean : « Je te donne ma princesse. Si tu lui sauves la vie, tu mérites de l'avoir en récompense et d'en faire ce que tu voudras ! »

Ti-Jean coupe son entretien pour courir vers le monstre qui s'avance vers la princesse. Le jeune homme libère ses chiens, enlève le licou de ses chevaux, et lance ces animaux contre la bête déjà privée de quatre de ses sept têtes. La lutte s'engage ; les pattes des chevaux battent l'air, les chiens multiplient leurs interventions, des cris, des hurlements . . . La bataille dure peu. La bête s'écrase bientôt à la suite de la perte de ses trois dernières têtes. Le monstre est bel et bien mort ! La princesse est enfin délivrée ! Elle court vers sa mère, l'embrasse, salue la foule qui crie de joie, puis monte dans le carrosse royal et, en route vers le château !

L'étranger à l'habit vert demeure sur place. Il prend un couteau et coupe les langues, les sept langues de la bête et les enveloppe dans une serviette à toilette qu'il noue précieusement. Il file vers son troupeau de vaches occupées à ruminer ; il les rassemble, les ramène au château, et prend soin de ses animaux.

Au palais royal, c'est la fête. Les barons, les ducs, les marquis, les marquises, les valets, on ne pouvait les compter. On boit et l'on fête. Pendant ce temps, un charbonnier était allé porter du charbon dans un village ; en revenant, il a vu le cadavre de la bête-à-sept-têtes. « Celui qui a détruit la bête laisse les têtes ici. Il doit être fou, il a perdu sa fortune ! » Il met les têtes dans son chariot et s'en va au château réclamer une récompense.

Le lendemain, il y a grande fête au château. La reine a fait placer le portrait du roi bien en évidence. On lui rend certains hommages publics. Le soir, la reine demande à Ti-Jean s'il va venir ? « Je vous remercie, répond Ti-Jean ! Je dois aller passer la nuit auprès de ma mère qui est malade ! Elle peut mourir d'un instant à l'autre. Si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à m'envoyer avertir.

– Très bien ! Mais il ne faudrait pas que vous vous priviez de bonne nourriture ! »

Elle envoie ses valets à la demeure de Ti-Jean lui porter de la nourriture raffinée et des rafraîchissements.

Dans la soirée quelqu'un frappe à la porte du château. Il demande à être reçu par la reine. Le valet lui demande pourquoi. « C'est moi, dit-il, qui ai délivré la princesse !»

Le valet transmet à la reine la demande du visiteur, un charbonnier : « Celui qui a délivré votre princesse sollicite la persmission d'entrer et de raconter son exploit ! » Les invités manifestent bruyamment leur joie. « Faites-le venir ! » dit la reine.

Le charbonnier paraît en présence de la reine ; elle le fait asseoir. « C'est vous qui avez délivré ma fille ? J'en suis heureuse ! J'ai promis que celui qui la délivrerait, pourrait l'épouser.

– Ah ! Je ne suis qu'un pauvre charbonnier je ne puis épouser une princesse !

– Je n'ai pas mentionné la condition sociale de son sauveteur. J'ai spécifié que s'il la désirait, il pourrait l'épouser.

– Je ne peux me marier, je suis vieux, ma vie s'achève . . . Je préférerais . . .

– Vous allez nous raconter comment vous avez fait pour la délivrer ! »

Le charbonnier apporte les têtes du monstre et les dépose sur une nappe. « Voici les têtes ! Vous voyez que ce n'est pas un mensonge ! »

La reine fait signe à un valet : « Il est malheureux que Ti-Jean ne soit pas ici. Il est avec sa mère. Va lui dire qu'il vienne assister à la cérémonie. » Le valet se rend chez Ti-Jean : « La reine m'envoie vous inviter à venir à la cérémonie. Celui qui a tué la bête-à-sept-têtes est là et il va nous raconter son exploit.

– Je ne puis refuser. Je vais y aller mais je ne laisse pas ma mère seule ici.

– Elle est invitée, elle aussi ! »

Ti-Jean accompagne sa mère au château. La reine commande d'apporter un fauteuil pour Ti-Jean et sa mère. Puis on distribue les verres, on sert une collation. « Mangez, charbonnier, et après vous nous raconterez vos aventures. » Lorsqu'il a fini de manger, il boit quelques verres et commence son récit. Il était parti pour distribuer du charbon lorsqu'il vit la bête blessée ; il l'a achevée. « Voici les têtes ! » Ti-Jean se lève : « Ce n'est pas vrai, tu as menti !

– Ti-Jean réplique la reine, vous me semblez intéressé à cet exploit. En parlant de la sorte à celui qui a délivré la princesse, vous insultez toute la famille royale !

– Oui, ma reine, mais il a menti ! Faites appeler un valet, et qu'il ouvre les gueules pour voir si les langues y sont ! »

Le valet regarde dans la gueule de la première tête, il n'y trouve pas de langue. « Ma reine, dit Ti-Jean, avez-vous déjà vu un animal sans langue ?

– Non ! Vous avez raison ! Ouvrez une autre gueule . . . »

Impossible de découvrir les langues ! Le charbonnier, se voyant découvert, demande à la reine la permission de sortir, dans l'espoir de s'échapper. Ti-Jean profite du désarroi du charbonnier pour annoncer : « Maintenant, je vais vous raconter comment la bête a été mise à mort. Il s'est présenté, armé d'un sabre, un étranger vêtu de vert avec trois chiens et trois chevaux. Le premier jour, la bête a perdu quatre têtes après quoi elle a demandé quartier.

– C'est vrai, de dire la princesse. Et le maître des chiens et des chevaux ne m'a pas accompagnée au château !

– Le lendemain, dit Ti-Jean, il est revenu avec ses trois chiens et ses trois chevaux, et il a abattu les trois autres têtes.

– C'est vrai, dit la princesse ! Ses trois chiens se nomment, Brise-fer, Entend-clair et Va-vite-comme-le-vent ! »

Ti-Jean exhibe les langues. « C'est moi qui ai détruit la bête, voici les langues ! »

La reine s'adresse alors à la princesse : « Ma fille, je t'ai promise en mariage à celui qui te délivrerait. Acceptes-tu Ti-Jean pour époux ?

– Certainement, ma mère ! C'est l'homme le plus intelligent de votre royaume. Il est pauvre et il n'a pas eu la chance de s'instruire, puisque son père n'était pas riche, et il a dû nourrir sa mère.

– Oublie ces faits passés, dit la reine ! Ta fortune est faite ; la sienne aussi ! »

L'histoire de la délivrance de la princesse fut contée partout dans le royaume, et l'on apprit comment elle avait épousé son sauveteur.

LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Récit folklorique raconté le 23 août 1967, à Timmins, Ont., par Oscar Lavallée (95 ans), qui l'avait appris d'Isaïe St-Michel, (60 ans) à Sorel, P.Q., vers 1880.

Enregistrement no 3371. Conte-type 300 I a (vacher), g (trois chevaux et trois chiens), h, III b, 1061 (avale les roches au lieu des œufs), 300 II a, b, V a, b, VII (bal), c.

In bon jour, c'tait bon d'vous dire, i' y avè' in roi bien rich', fortuné, i' avait sés gard's. P'i' i' avè' in vieu' empleyé [employé] qui travaillait pour lui, avec sa femm', p'i' i' avè' in fils. On l'app'lait Jean, Jean Martel, son nom. P'is le roi meurt . . . la reine avait quat' fill's, quat' princess's. Le vieux roi, i' meurt.

Fait qu'lâ, la rein' s'trouvait seule avec sés princesse'. Alle â engagé c't homm'-lâ ; sa mèr', son pére et son mari était mor' à elle, à la vieill' qui s'trouvait seul', la rein' l'a engagé. P'is dans l'été, il avè' eu enn' gross' g'lée. Le roi était b'en rich' p'i' i' avait dés bell's propriétés, dés beaux lots d'foin p'is d'avoènn' p'is tout', pour soègner sés vache' eul temps d' l'hiver.

'A dit : « Mon jeune homme, 'a di', es-tu capab' d'a'oèr soin de d'çâ ?

– I' di', oui, ma reine ! I' dit, m'âs fair' mon possib' énéoué [anyway][1]. P'is, si j'su's satisfait, si vous êt's satisfai', i' dit, vous me l'direz, p'is si vous l'êt's pâ', i' dit, c'st encôr' pareil. I' dit, si j'fais pâs vot' affair', j' m'en irai alguieurs [ailleurs].

– C'correck. La reine, 'a dit, ça fait r'guien, vous allez vous arranger beaucoup mieu' avec moé, 'a dit, que l'mecieu' qui été' avan. I' était pris dan 'a misèr' vous savez, p'is la vieill' commençè' à êt' âgée. Lui, i' était jeun', mé' c'été' in gros homm' for'. 'A gu'i a dit si i' faisait l'ouvrag du château, p'i' i' avait dés valets, lâ, pui' i' donnait lés ord' aux valets p'is lés valets transportaient çâ à la rein', p'i' elle, 'a donnait lés command'ments. »

Ça fait qu'plus qu'ça allait, plus qu'le troupeau d'vache . . . [dépérissait]. I' avè' au-d'ssus deux cents bell's vach's vous savez, p'is c'ést lui qui nourrissait b'en proch' le village avec le lait p'is la crèm', le beurre alle avait minm' dés employés qui fesaient tout'. Ça fait qu'a dit : « Mon jeune, 'a dit, lés vach's maigrisse' à vue

---

1. *Anyway* (angl.) : Quoi qu'il arrive, de toute façon.

d'œil. 'A di' i' a p'us d'foin p'is c'ést tout g'lé ; 'a dit qu'est c'qu'on vâ faire ? 'A di', on vâ-t-i' êt' ôbligé de tuer cés vach's-lâ ? Ça meurt de faim !

– I' dit, j'vâ' aller vous fair' çâ, p'i' i' dit, j'vâs faire mon possib', i' dit ; p'is m'â' enteurtenir . . . donner d'quoi c' qu'i' on [ont] à manger. »

Ça fait qu'i' . . . All right !

Le jeune homm' pâr' avec son troupeau d'vache' ; i' arriv'. P'is de c'bord-lâ du ch'min, c'tait leu' terrain, lés lots, p'is de c'bor' ici i' y avait t'oâs giants, t'oâs frèr's. P'i' i' avaient dés beaux terrain, 'és aut's ! P'i' i' avaient dés bell's tim's [team][2] mecieu', p'is l'avoènn', p'is l'org' p'is tout', tout' c' qu'i' avait d'plus beau au monde !

I' avè' enn' bell' terr', de foin, du beau mil. All right ! I' r'gard' çâ. i' dit : « C'ést-i' d'valeur[3], i' di', avoèr tant d'beau foin p'is d'beau fourrag' pour lés animaux, p'i' i' di', a'oèr in troupeau d'vach's maig's [maigres] comm' çâ ! I's donnaient presqu' p'us d'lait. Lés sarvante' étè' en maudit. Lâ, lés vach's 'taient si maig's qu'i' avaient d'la misère à s'tenir debout'.

I' arriv', fait sés rapports, le soèr. I' dit . . .d'mande au valet : « J'peux-tu êt' introdui' à la rein' ? » L'valet ça gu'i coûtait d'dérangé' 'a reine. I' dit : « J'vâ' aller voèr ! » Ça fait qu'i' d'mand' la parmission à la rein' si que Ti-Jean pouvait v'nir fair' son rapport d'la journée.

– 'A di', oui, laiss'-lé rentré'. I' ést comm' boss[4] icitt', lui. »

Fait que, ils l'introduisse' à la rein' p'i' i' cont' son histoère à 'a reine. 'A dit : « C'ést b'en d'valeur, mé' 'a dit, qu'est-c'que vous voulez que j'faiz', Ti-Jean ? 'A dit, lés gian ont de bonn' fourrag', p'i' 'a di', on ést pâs capab' d' gu'i touché'. 'A dit, c'é' à 'és aut's !

– I' di', all right, bell' reine ! »

L'lend'main matin, i' s'réveille, d'mande aux sarvant's d' gu'i fair' son dîné'. I' di' aux sarvante', i' di' : « Et's-vous capab's de m'fair' cuir' t'oâs oeu' à la coqu', b'en durs ?

– La sarvante, 'a di', on vâ l'fair' pour vous ! »

Ça fait que, ah ! alle en fait cuir' quat'e. 'A gu'i prépar' son dîner, p'i' i' pâr'. Arriv' là-bâs, lés vach's beuglè', i' y avait presque p'us d'harbe à manger. Ça fait qu' « C'ést b'en d'valeur ! » B'en, i' jonglait[5], pauv' Jean, p'is jong' [jongle] p'is jong'. I' di' : « I' y â in moyen, i' dit de fair' pour soègner cés vach's-lâ, i' di' ! » Au dîné', i' s'assit p'i' i' commence à mangé'. I' a mangé l'quatrième œuf.

Tout d'in cou', [coup], i' arrive in gros giant : « Quoi c'tu fè' icitte ?

---

2. *Team* (angl.) : Attelage, paire.
3. *Valeur* (de) : Regrettable, pénible, fâcheux.
4. *Boss* (angl.) : Contremaître, patron, chef d'équipe.
5. *Jongler :* Penser intensément, réfléchir longuement.

– Ah ! i' dit, j'fè' icitte, i' dit, c'ést mon terrain, c'ést l' terrain du roi. Le roi ést mort, mé' la rein', vi' [vit] encor', p'is j'travaill' pour elle.

– Ouè ? I' dit, défie-toé d'pâsser la cleture ! I' dit, c'not' terrain, çâ !

– Ah ! i' di', ayez pâs peur. I' dit, mecqu' j' la passe, i' dit, j'vâ' 'a pâsser correck ! »

Fait qu'le soèr, i' s'en r'tourne au château avec le troupeau d'vach's. La rein' le r'gardait venir. Lés vach's chambranlaient comm' çâ. Ça gu'i faisait d'la pein', hein ! . . . P'is, le mond' manquait d'lait, i' avait p'us d'lait qu'assez pour nourrir tout' le villag'. Fait qu' 'a dit çâ à Jean, 'a dit : « C'ést d'valeur, beau Jean, 'a di' on vâ êt' obligé d'se défair' de cés troupeaux-lâ, 'a di', i's vont mourir de faim !

– Mé', i' dit, prenez patienc', bell' reine, i' dit ! M'âs fair' mon possib', i' dit, pour leu' trouver d'quoi, d'la nourritur' pour qu'i's mang'nt ! »

L'lend'main matin, la sarvant' gu'i prépar' la minm' chos', quatre oeu', p'is cui' à la coqu', b'en dur'. Il arrive a'ec son troupeau, p'is ça bêuglait, p'is ça bêuglè'. I' y avè' enn' broch' qui . . . alentour d'eux aut'. I' po'gn' deux pierr's, p'i' i' en mè' enn' dessour la broch' p'is prend l'aut' pour fesser. Fess' su' 'a broch', la broch' câss'. La cletur' tombe à terre ; aussitôt qu'la cleture a tombé, i' pouss' sés vach's dedans çâ, Ah ! Môseuss' dans l'beau blé vert, vous savez. Lés vach's te mangeaient çâ !

Le soèr, i' arriv'. Câline ! Lés vache' étaient rond's. La reine était dans l'châssi'[6], appelle in d'sés valè', 'a dit : « R'gârdez don, 'a dit, valet, comm' lés vache', 'a di', i's sont ronde', à soèr, 'a dit ! C'ést-tu in mirâc', 'a dit, qu'Ti-Jean a fait', 'a dit, pour qu'i's soeill' [soient] si rond's que çâ ?

– I' ont b'en mangé. Le valè', i' di', i' ont b'en mangé aujo'rd'hui ! »

P'is leu's pis, câlin' ! Leu' lait pissè' au bout' du trion [trayon], v's savé'. I' rent' dan 'a cour, 'a descen. « Ah ! i' dit, parlez-en pâ', i' dit, ma reine, i' dit, j'vous cont'rai çâ plus târ', i' dit.

– Mé', 'a dit, t'as pâs fait' eur'guien pour que not' troupeau disparaisse, 'a dit ? T'âs pâs chicané avec lés giants ?

– I' dit, j'me su's pâs chicané, i' dit. J' 'n n'ai pâs vu, pâ' in. Mé', i' dit, j'voudrais, ma rein', que vous disié' aux sarvant's p'i' au valets qu'i's m'réveill'nt plus d'bonne heur', demain matin. Qu'i's m'fèz' minm' dîner que d'habitud'.

– All right ! »

A leu' denne . . . Ah ! lés sarvante' étaient en maudit se l'vé' in heur' deux heur's plus d'bonn' heur', v's savez ! Te'hour', ils l'ont réveillé.

I' pâr' avec son troupeau p'i' i' arrive. Ah ! i' y avè' enn' bell' pacag', lâ, tout du beau mil. Ah ! lés vach's beûglaient p'i' i's voulè' aller lâ. Jean, i' dit, m'âs vous

6. *Chassis :* Fenêtre.

envoyer. Ti-Jean, i' fè', 'a minm' chose ; i' coup' la broch' p'i' en-'oueill' cés animaux lâ, pour manger. Le soèr, mecieu', lés vache' étaient rond's, lâ, p'is le lait pissè' au bout' dés trions.

Lés vach's mangeaient du vert comm' çâ, ça fait qu'i' étaient pâs propr', ça leu' donnaient mal dans l'vent' p'i' i' étaient pâs mal sal's, lâ. Ah ! lés sarvante' étè' en maudit. Follait qu'i's lav'nt cés vach's-là, leu' laver l'pis, p'is lés trions, p'i' ah ! c'tait sale, i' aimaient pâs çâ.

Te'hours que la reine, 'a aimait çâ ; le lè' [lait] 'a fournissait tous sés paroèssiens, lâ. I' étaient tout's content's. Ça fait que, i' dit : « Bell' reine, i' dit, j'voudrè' avoèr la minm' chos' que j'ai eue, mé', i' di', in heur' plus d' bonne heure. I' di', avant la l'vée du saleil, i' di', in animal i' aime à manger ; pâ' à la chaleur, i' dit, pendant qu'i' fait pâs chaud, pâs d'saleil, i' di', i' mange. Aprè', i' s'couch' ; c'ést lâ, qu'i's font leu' lait.

– 'A dit, j'vâs vous donner çâ. »

'A appell' la sarvante, p'i' 'a di' : « In heur' plus d' bonn' heur', sarvant' ! Ti-Jean, i' veut partir in heur' plus d'bonne heure avec son troupeau.

– C'ést bien, la reine ! »

In heur' plus d'bonne heur', réveill' Ti-Jean ; Ti-Jean déjeune. 'A qu'i fait son lonnch [lunch][7] ; pâr' avec le troupeau. I' arrive à 'a minm' place, i' avè' in beau, bell', beau pacag', lâ, t'sé's, p'is du beau mil, i' di', encôr', p'is du trèf', du p'tit trèf' blanc, lâ. I' ôt' la clôtur', p'i' : « En-'ouillez més vach's, p'is dépêchez-vous parc' qu'i' dit, le tem ést cour' icitt' ! » Ah ! lés vach's mangeaient p'u'. I's s' couchè' ; i' avaient mangé, lâ i's s'couchaient p'is loch', loch', loch' ! Fait qu'i' mang' p'is loch', p'is loch', p'is loch' !

Fait que le soèr arriv', p'i' i' s'en vâ au château. Ah ! quant' 'a 'oé' v'nir çâ. 'A dit : « Qu'lés vach's sont ronde', à matin. » Alle app'lait lés valets p'i' 'a d'mande, 'a dit : « C'ést-tu in bon travaillant p'i' in bon homm' ! Comment ça s'fait ? C'ést pâ' in Dieu, 'a di', i' peut pâs fair' de mirâc'. 'A di', on a pâs d'pluie . . .

– Ah ! la sarvante, 'a dit, quoi c'vous voulez faire ? 'A dit, vous êt's contente, 'a dit, contentez-vous, ma bell' reine ! »

Ah ! i' gu'i denn' sés oeu's, le matin ; i' dit : « Mettez-moé z-en cinq, ma bell' reine. I' dit, j'en ai besoin deux pour moé, p'i' i' dit, lés t'oâs aut', i' dit, c'ést avec çâ que j'fais mon magie.

– 'A dit, c'ést bien ! »

'A gu'i fait cuir' cinq z-oeu', i' arriv' l'lend'main matin, lâ. I' s'en v'nait pour coupé' 'a broch', i' arrive in giant : « Quo' c'que tu fais lâ ?

---

7. *Lunch* (angl.) : Repas froid, collation.

– I di', i' dit, toé, i' dit, quoi c'que t'â' à m'dir' dés bétise', i' dit ? T'és rich', toé, p'is cés animaux-lâ pâtiss'nt, sont maig's, p'is vous aut's, vous avez du beau foin, d'la belle a'oèn', p'is ci, p'is c'ést çâ . . . I' dit vous lés laissez crever d'faim !

– I' dit, Ti-Jean, fais pâs çâ ! »

Coup' la broch' . . . I' dit : « J'te tue, j'te mang' !

– Commen ? In gros homm' comm' toé tu vâs m'mangé' ? I' dit, t'és pâs capab' d'mangé' in oeuf à la coqu' comm' j'en ai in dan 'a main.

– Le gian, i' di', ah, ah ! j'en mang'rais pluss' que in, i' dit, j'te mang'rè[3] avec.

– B'en, i' dit, rouv' ta gueul' p'is j'vâs t'en en-'oueillé in dan 'a gueul', p'is tu l'mang'râs pâs. »

Le giant s'rouv' la gueul' ; Ti-Jean po'gn' . . . c'était dés cailloux la grosseur d'in oeuf, vous savez, pareil comme in . . . i' gu'i en-'oueill' çâ dan 'a bouche. Il l'étouffe. Il l'po'gn', p'i' i' l'met d'travers su' t'oâs sob'[8], lâ, p'is : « Més vache' a'ront pâs p'us d'misère à passer su' toé que pâssé' avant. »

Ça fait qu'i' rent' sés vach's, p'i' i' és fait mangé'encor'. Le soèr, i' s'en r'tourne au château p'is lés vache' étaient pareill'. Le lait bouillè' en d'dans leu's pis, dans leu' trions p'is dans l'pis, lâ, dés pis, quiens ! ça trainè' à terre. Ah ! la reine, ah ! 'a avait jamais vu in homm' capab' comm' çâ. Ça fait que : « Bell' reine, i' dit, demain matin, in heur' plus d'bonne heur'. »

Follait qu'i' s'leve à t'oâs heure'. Ah ! b'en, la sarvante, 'a commencè' à quicquer [to kick][9], lâ. « Kickez pâ', 'a dit, sarvante, 'a dit, v'vous l'vez d'bonne heure, 'a dit, j'paierai vot' extrâ, j'paierai pour. 'A di', on â in homme, 'a dit, vous voyez més vache', 'a dit, commence' à engraisser. P'i' 'a dit, r'gârdez le lait qu'on â. Lâ, lés vache' i's s't'naient plus propr's, vous savez !

Ça fait que l'lend'main matin, i' pâr'. In aut' giant qui arriv' là-bâs. « Mé', i' dit, t'âs tué mon frére, i' dit ?

– J'ai pâs tué, je l'ai pâs tué, i' dit. J'me suis t-obstiné avec lui, i' voulait m'mangé' à caus' que j'mets més vache' icitt'.

– I' di', oui, p'is j'vâs t'manger moé ! i' dit, t'âs tué mon frère, i' dit, j'vâs t'tuer moé-minme !

– I' dit, t'és pâs capab' me tuer pluss' que ton frér', parc' qu'i' dit . . . quien, i' dit, v'lâ in œuf icitte encor'. P'i' i' dit, si t'és capab' d'le manger comm' j'vâs manger l'mien, i' dit, tu m'tueras.

– Le gian, i' dit, Poucett' ! Maudit Poucette, i' dit ! Pens's-tu que j'su's pâs capab' manger çâ ?

– I' dit, mang'-lé ! »

---

8. *Sob* [sub] (angl.) : Pièces de bois transversales formant le fond d'un brancard.
9. *Kick* [to] (angl.) : Rouspeter, protester.

I' s'rouv' la bouch' p'i' en sacre in aut' roche ; il l'étouff', lâ. Il l'po'gne p'is l'mè' au côté d'son frèr', t'sé's b'en. « Ça vâ faire in bon pont pour travarser més animaux. » Fait qu'lâ, i' 'n n-avait deux d'mor'. I' dit, j'vâ' allé' 'oèr, j' v' allé' au château, i' y avè' in beau château en arguièr', lâ. C'était l'château pour lés animaux, çâ. I' dit : « J'vâ' aller visiter çâ, j'pâ' été visiter çâ encôre, i' dit, j'vâs . . . »

Rouv' la port' du château. 'Oé' t'oâs sell's, t'oâs ch'faux ; t'oâs caban's pour lés chiens, t'oâs chiens d'dan. Ah ! c'ést beau, çâ ! I' commence à soégner lés chiens, soégner lés ch'faux. « Comment c'tu t'appell's, toé ?

– Moé, i' dit, mon nom, c'ést Bris'-Fer, c'ést Bris'-Fer ! »

B'en, Bris'-Fer i' dit . . . i' gu'i donne in aut' morceau d' viand', p'is de quoi à boir', du lait, du bon lait chaud, lâ. Fait que, après qu'lés vache' on été b'en plein', b'en « filled-up »[10] de manger, lâ, i' s'en r'tourne au château « Bell' reine, i' dit, lâ, c'ést chang'ment d'goût, lâ. I' dit d'main matin, m'âs me l'vé à l'heur' d'habitude, huit heur's, ça press' pâ', i' dit. »

Fait que i' pâr' avec sés vach's. Le soèr . . . fait la minm' chos', lés vache' avaient b'en mangé, lés t'oâs gian étaient morts. Fait que arriv' le soèr au villag', de su' le roi, le village était tout en deuil. Lés drapeaux noèrs flottaient su' 'és maison ; on pouvè' attend' [entendre] enn' souris marcher. 'Tait tout' surpris, l'jeune homme. I' avait parti l'matin c'était si gai, p'is lâ si triss'.

Ça fait qu'i' vien au palai' ; i' dit : « Quoi c' qu'i' y â dans c'villag'-lâ, icitte, aujo'rd'hui ?

– Ah ! i' dit, vous l'savez pâs, Jean ?

– B'en, non !

– I' dit, c'st aujo'rd'hui, i' dit, que la princess', la vieill' reine, 'a vâ denné' enn' de sés fille' au diâb'. A tous lés sept an, 'a ést obligée d'denné enn' de sés fille' au guiâb' [diable].

– All right !

– P'is çâ, c'ést tout', lâ ?

– Non ! I' dit, l'guiâb', i' en veut pâ'. I' a signé in contrât qu'i' n'en voulait pâs, p'i' alle ést ôbligée d'la denner, sa fille, à 'a bête-à-sept-têt's.

– Jean, i' di', oui ! Mé', quoi c' qu'i's fon, i' di' ? I's laiss'nt partir enn' princess' comm' çâ p'is la denné' à 'a bête-à-sè'-tête', étrangler, manger !

– Ah ! i' dit, j'vous d'mand' pardon, i' dit, Jean. I' dit, le roi â tout fait' son possib' pour asseyé' à la défend' p'i' i' a pâs pu. La bête-à-sè'-tête' a enn' puissanc' pluss' que le roi avait d'garde'.

– Ah ! c'ést môseuss', çâ !

---

10. *Filled up* (angl.) : Rempli, plein.

– I' di', oui, oui ! P'i' i' dit, lés ch'faux p'is lés chiens, lâ qui . . .

– Ah ! b'en, i's s'en servaient pâs. Qu'est-c'vous voulez faire, i' 'és soégnaient, p'is c'tait lâ pour lés . . .

– All right ! i' dit, j'vous r'marcie bien, valet. »

L'lend'main matin, i' pâssait, s'en vâ là-bâ'. I' dit, le valè', i' dit : « Vous en-allez comm' çâ ?

– I' di', oui.

– I dit savez-vous qu' c'ést aujo'rd'hui, i' dit, que la princess', que la rein' vâ m'ner sa princesse à la bête-à-sè'-tête'.

– Ah ! C'ést-tu si vit' que çâ ?

– La reine, 'a di', oui ! 'A dit, sés gard's vont monté', 'a dit, le capitain' vâ monté', 'és gard's, p'i' 'a dit, le châriôt – i' app'lait çâ in châriôt – le carross', la royalité, 'a dit, vâ arriver p'i' embarqu' la princesse avec la rein' p'is sa suit'. P'i', 'a dit, la rein' la déliv' lâ à la bête-à-sé'-têt's. Vous allé' 'oèr çâ, mecqu'la bête-à-sept-tête' arrive.

– Ouè ? All right ! »

I' pâr' avec son troupeau d'vache'. I' arriv' lâ. Ah ! p'is lés cloch's sonnaient de tout's lés églis's. P'is la band'[11] jouè' in air b'en triss'. P'is la princesse, avec sa mèr' p'is sés t'oâs soeur', i' on arrivé, p'is ça jouait dés airs triss'e' encôr'. P'is çâ . . . (mots obscurs) . . . aux cinq femm's, paré à défend' la bell' princess'.

La bête arriv', p'i' 'a sor' : in paquet d'boucane. Ah ! 'a dit, j'en ai . . . le tem [temps] ést échu. 'A dit : « Vous êt's b'en trop belle, 'a dit, pour vous détruir', mé', 'a dit, faut que j'le fès' ! » La reine, 'a commence à brâiller[12], p'is tout's sés sœurs p'is ci, p'is çâ . . .

P'is Ti-Jean avait 'té au château, i' avait soégné sés ch'fau', i' avait soégné sés chien. I' dit : « Toé, mon Bris'-Fer, p'is ton frère Attend-Clair, p'is l'aut' Va-vit'-comm'-le-ven, i' dit, t'â' in devoèr' . . . faut gu'y aller ! Te'jou', i' 'és soègne. I' dit, toé, beau ch'fal bleu, i' dit, quoi c'tu fais, toé, écitte.

– Ah ! i' dit, le roi m'a te'jours t'nu comm' çâ, mé' i' dit, j' su's capab' vous denné' in coup d'main, lâ.

– I' di', oui ; vâ folloèr qu'tu m'en denne' in coup d'main, parc' qu'la princess', sa vie ést en jeu, là.

– Ah ! i' di' . . . »

I' vâ 'oèr l'aut' cheval, il l'soègn' pareil, p'is lés t'oâs . . . I' dit : « Toé, quo' c'tu fais, toé ?

---

11. *Band* (angl.) : Fanfare.
12. *Brailler :* Pleurer, se lamenter.

– B'en, i' dit, moé j' t-in ch'fal, in ch'fau' – in ch'fal c'é' in, p'is dés ch'faux c'ést plusieurs – Fait qu'i' dit, j' su's t-in ch'fal, moé, p'i' i' di', on ést t'oâs ch'fau'. In ch'fal . . .

– Fait qu'i' dit, quo' c'tu peux faire, i' dit, toé, pour défend' la princesse ?

– I' dit, moé, mecieu', j'me ferr', j'me déferr' ! C'ést sign' de guerr' !

– L'aut', toé, i' dit, bleu, blanc, roug', cés t'oâs ch'fals-lâ, icitt' ?

– Moé, i' dit, j'me bâts, j'me débâts, c'ést sign' de combât !

– P'is, toé, blanc ?

– Ah ! i' dit, moé, j'fais pâs grand chose. I' dit, j'me défen avec més patte', i' di', enn' dizain' de minut's j'su's prê' à batt' quoi j'peux. Frappe en arrièr', j'lés tue ; en avan i' di', avec més patt's de d'van, i' dit j'lés défends.

– All right ! »

Ça fait qu'on . . . i' s'en vient, tout' b'en soégné, lés ch'faux b'en soégnés, b'en propr's, b'en essuyé'. I' arrive à la reine, i' dit : « La princesse ést-tu parée ?

– 'A di', oui ! »

La rein' prend sa fill' par la main, p'i' 'a di', i' y avè' in beau siège, alle l'assisait, lâ, p'is la bête arrivait, p'i' 'a 'i disait quoi c' qu'i' y avè' à fair', p'is follait fair'. Fait' que tout d'in coup, la port' du château s'rouv'. T'oâs chien arriv'nt, chacun enn' bell' chaîne, enn' bell' chaîne en or, mecieu', p'i' in collier plein d'diaman.

I's s'mette' au pied d'la chais', lâ : « Ah ! i' dit, vous avez dés ennemi', à matin !

– La bête : ah ! 'a dit, j' m'en sapre b'en dés enn'mi'. 'A dit j'su's t-assez fort', p'i' 'a dit, pour tout' détruir' més enn'mis qu'i' y â icitt' !

– Ouè ? On vâ 'oèr çâ ! »

I' ôt' la snap'[13] après l'collier, p'i' i' ôt' la snap' après lés t'oâs colliers p'i' i' ôte l'licou aux t'oâs ch'faux. « B'en, i' di', êt's-vous prêt ? » La princesse, 'a vâ ôter sa bell' robe. 'A été' 'ienqu'en slip[14] p'i' 'a allait s'faire étranglé'. I' dit : « Bris'-Fer, Entend-Clair, Va-vit'-comm'-le-vent ! Lés chiens s'lanç'nt p'is dés ch'fau' avec lés patt's, p'i' i's part'nt, p'i' i' abatt'nt quat' têt's d'la bêt'.

La bête 'a s'leve, 'a dit : « De'-moé [donne-moi] quartier jusqu'à d'main !

– Ti-Jean, i' di', oui, m'âs t'denné' quartier, mé' c'ést la dargniér' journée d'main, i' dit ! D'mand' pâs d'quartier d'main, i' dit j' t'en deunn'rai pâs ! »

---

13. *Snap* (angl.) : Crochet à ressort.
14. *Slip* (angl.) : Jupon.

All right ! I' embarqu' la princesse avec la reine en carross' p'is s'en r'tourne' au château jusqu'au lend'main encor'. Au château, lés valè' étaient lâ, mon pér', c'tait tout' pressé à r'gârder. « Comment ça s'fait que la princess' s'en vien ? Ah ! i' 'n n'a pâs voulu. Le diâb'e 'n n'a pâs voulu, j'suppôs' ! »

Ti-Jean étè' en arguiér', lui, i' a pâ' été au château. Fait qu'la princesse 'a s'déshabill' p'i' 'a s'r'habille en négligé p'i' 'a cont' son histoère. « Ah ! c'tè' in homm' qui ést sag', c' p'tit jeun'-lâ !

– C'st in homm' qui ést puissan, i' â d'la volonté p'is d'la forc' pour vous défend' !

– I' m'â défendu a'ec son sâb', mé', 'a di', i' avait dés chiens qui ont pâs pris d'tem [temps] à pâssé en travers dés quat' têt's d'la bête ! »

Ah ! b'en, c'étè' enn' fêt' ! Lés gard's, lâ, p'is lés soldâ', i' ont bu, i' ont bu en maudit, v's savez ! Ça fait que çâ, c'était beau, enn' veillée, enn' grand veillée, mé' c'était l' lend'main que c'était pour aller là-bâs.

L'lend'main Ti-Jean se lèv' de bonne heur', p'i' i' di' à la reine ; appareillez-vous d'bonn' heur' parc' que la chaleur, on vâ a'oèr enn' chaleur p'is d' l'orage, i' dit. Faut j'fass' mon devoèr, i' di', avant qu' c' tempêt'-lâ arrive.

Ah ! la reine, 'a d'mand' d'bonne heur', le château était paré, le chariô' était paré. I' embarqu' dedans p'is tout' lés troup's suivaient p'is la band' jouait. Fait qu'lâ i' arrive' à 'a minm' plass' [place], fè' assir la bell' princess', p'is, lui, i' vâ à l'écurie, au beau château. Après l'dîner : « Més chiens, vous m'avez fait' in bon devoèr, mé', i' dit vous avez pâs féni, vous avé' encôre aujo'rd'hui. V's avé' encôr' t'oâs tête' à détruire.

« Ah ! i' di', on vâ fair' not' possib' ! » P'i', i' dit çâ aux ch'faux, pareil. Fait qu'i' soègn' lés ch'faux, lés chiens ; p'i' après qu'i' â eu mangé, b'en mangé, i' 'és fait boér', comme i' ont voulu boér', p'i' i' met la chaîne après l'collier p'i' en-'oueille. I' s'en r'tourne.

I' arrive à la chais', la bell' princesse était lâ ; 'a brâillait, p'is tout l'mond' brâillait. La bande a jouè' in air de mortalité ; Jean lés â arrêté'. Après qu'i' ont 'té tout prè', [près], i' di' à 'a princess, i' di' : « Et's vous prê' ?

– 'A di', oui, 'a dit, qu'est c'que vous voulez faire. 'A di', aujord'hui ou b'en d'main, 'a di', in heure avan ou in heur' plus târ'. 'A dit faut que j'pâss' par lâ, 'a dit !

– Prenez courag', bell' princesse ! »

I' vâ parlé' à la rein', p'is la reine alle l'embrass', p'is tout' chequin embrassait la bell' princesse. Asteur, i' 'a met lâ ; 'a dit : « Quiens, j' t'la donne. 'A dit, tu l'âs gâgnée, 'a dit, fais-en quoi c'tu veu' !

– I' di', avancez, lâ, p'is . . . »

C'fait qu'lâ, 'a était pour l'emporter. Mé', lés chien étaient détachés d'leu' colliers, p'i' en touchant la princess', lés chiens s'lanc'nt. Lés ch'fal' avec leu's patt's p'is c'ést ci, p'is c'ést çâ. Lés t'oâs tête' i' ont parti, lâ. La bêt' tomb' frett' à terre, abattue. B'en, lâ, la princesse était délivrée.

'A s'en r'tournè' à sa minm' place, alle embrass' sa mèr' p'is tout l'monde était conten, hein ! Fait qu'alle embarqu' dans l'châriôt p'i' i' a r'tourne au château. Ça fait que Jean, lui, restait te'jour' en arguière, i' allait pâ' au château.

Ça fait qu'après qu'la bête a 'té tuée, lâ, Jean, i' avè' in couteau dans sa poch', vous savé', i' rouv' la tét', lés tét's dés bét's p'i' i' leu' coup' la langu' ; sept langue'. I' jett' çâ dan in essu'-main, fè' in nœud d'dans p'is çâ, c'ést bon pour moi. Ça fè', i' pârt p'i' i' pâsse 'oèr son troupeau. L'troupeau était couché, i's mangeaient, mangeaient leu' rong'. « Bell's bête', i' dit, l'vez-vou', i' di', on s'en vâ au château ! »

Lés vache' i's s'sont l'vées p'i' i' ont pris le ch'min du château, i' a arrivé lâ. Ah ! lâ, c'était la minm' chos', soègné, b'en soègné lés animaux p'is b'en soègné p'is tout' taie [to tie][15], lâ. Lés pavillon étaient descendu' à mi-mâ' étaient descendu' à terr' complèt'ment p'i' ah ! c'étè' enn' vraie fête au villag', la princesse était délivrée ! C'étè' étendu tout partout, p'is tout l'mond' v'nè' 'oèr çâ, la princesse, gu'i souhaiter la bienvenue, p'is de bonn' chanç', p'i' ah ! On denne in gros bal, le soèr.

Le roi gu'y était pâ', i' était mort, mé', la reine 'a ronnait [to run][16] çâ pareill' comm' dans l'temps du roi. P'is lés princess's, p'i' ah ! tout' lés ducs, lés duchess's, lés marquis, lés marquis's, lés valets, lés valets p'i' i's raj'vaient [n'achevaient] p'us ; c'ést la boésson, p'is c'ést ci, p'is c'ést çâ. Ah ! In gros bal qui s'ést denné c'soèr-lâ !

L'lend'main matin, i' avè' enn' cérémonie, lâ, celui qui avait délivré 'a princess' c'tè' in charbonnié', in gârs qui châruiait [charroyait] du charbon dans l'village. I' avait délivré du charbon à enn' plass' p'i' i' a vu la bête-à-sè'-têt's mort' p'i' i' était lâ. « Commen, i' dit, j'ai su çâ, i' dit, qu'la bell' princesse était délivrée, i' dit, su' l'bord d' la baie ! » Il aparçoé' lés têt's p'is c'ést ci p'is c'ést çâ. I' a di' : « Mé', i' ést-tu fou, i' di', i' a pardu sa fortune, en laissant la bête icitt', c'ést la bête-à-sè'-têt's, c'ést ell' qui était pour détruir' la princesse. I' â pardu sa fortun' ! »

Coup' la têt', coup' la têt' p'i' i' met çâ dans son tomb'reau. Ti-Jean était rendu au château, lui, i' avait mis sés sept langu's, savez, dan enn' plass' fraîch', lâ. Le lend'main matin, c'étè' enn' cérémonie, b'en, ça commençait d'bonne heur' p'is ça durait tout' la nuit'. I' ont mangé, i' ont fêté tout' la journée.

Le soèr arriv', le roi était r'présenté : i' avaient mis le portrait du roi su' l'mur, lâ, p'is dés génuflexions, p'i' ah ! c'était rien plus beau qu'çâ. Ça fait que la reine, 'a dit : « Jean, 'a dit, tu vâs v'nir ?

---

15. *Tie* [to] (angl.) : Noué délicatement. Arrangé proprement.
16. *Run* [to] (angl.) : Conduire, gouverner.

– Ah ! i' dit, marci, ma bell' reine ! I' dit, j'ai assez d'inquiétude, i' di', à pârt de d'çâ. P'i', i' dit, j'vâ' aller passer la nuit', i' di', avec ma vieill' mèr'. Ma vieill' mèr' se sent pâs b'en, p'i' i' dit, j'veux pâsser la nuit'. 'A peut pâssé' aujo'rd'hui ou demain. I' dit, si vous avez besoin d'moé abs'ul'men, i' dit, vous savé' où c'que j'ress'.

– 'A di', oui ! Mé', 'a dit, privez-vous pâ'. » 'A en-'oueill' porter sés deux valets...

Ah ! l'mangé', i' pouvait manger, lés dind's, tout' sort's d'affair's p'is d'la bonn' boésson. « 'A dit, gênez-vous pâs, si vous avez besoin d'quoi, sonnez ! »

Ah ! lés valets s'en r'tourne' avec lés sarviteurs. Ça sonne à la port' de d'van. In valet s'présente. I' dit : « Mecieu' ?

– I' dit, j'voudrè' 'oèr la reine, i' dit, pour dés annonce', i' dit, la reine, i' dit, sa princesse ést délivrée ?

– I' di', oui !

– I' dit, j'voudrais gu'i annoncer qu' c'ést moé qui â' délivré la princess'.

– Ah ! C'ést vous, çâ ?

– Ah ! oui !

– B'en, i' dit, j'vâs lui annoncer çâ, p'i' 'a vâ vous faire entré'. »

I' pâr' avec le valè' p'i' i' dit : « Foi d'reine, i' dit, que vous êtes', i' dit, le cell' qui â délivré la princesse, i' di', i' vous d'mand' l'autorité de rentrer pour gu'i conter son histoère.

– All right ! 'A dit, fait's-lé rentrer, fait's-lé rentrer ! »

R'guien d'plus pressé, p'is lés princess's pareil ; tout l' mond', p'i' hourâh, p'i' hourâh ! Ça fait qu'i' rent'e, i' avè' enn' chais' lâ, p'i' i' s'assi'. 'A dit : « Vous avez délivré ma princesse, 'a dit, j'su's contente. 'A dit, si vous la voulé' en mariage, 'a dit, j'ai promis que celui qui délivrait ma princess', l'a'rè' en mariage.

– Ah ! i' dit, moé, j'su's t-in pauv' charbognié', i' dit, j'su's pâs capab' marié' enn' princess' comm' çâ.

– 'A dit, ça fait r'guien. 'A dit j'ai pâs mentionné riche ou pauv'e. 'A dit celui qui la déliv', si i' a veu', i' peu' 'a prend' en mariage.

– Ah ! i' dit, j' n'en veux pâs pour m'marier ; j'vâs mourir b'en vite ![17]

– 'A dit, vous allez nous conter comment qu'vous l'avez délivrée.

– All right ! »

---

17. *Vite* (bien) : Bientôt.

Lâ, i' présent' lés sè'-tête', i' met çâ su' enn' napp', lâ. I' dit : « V'lâ lés sè'-tête' ! I' dit, vous voyez qu'c'ést pâs dés mensong's que j'vous conte, i' dit, v'lâ 'és tét's, sept tét's ! »

La reine, 'a fait signe à in valè'. 'A dit : « C'ést d'valeur, 'a dit, pauv' Ti-Jean, 'a di', i' ést dans sa méson avec sa mèr', p'i' 'a di', i' a pâs d'plésir de boère. 'A dit, dit's-lui don qu'i' vienne assisté' à la cérémonie. »

L'valet pâr'. I' dit : « Rentrez ». I' rent'. I' dit : « La princess' . . . la rein' m'envoeill' i' dit, vous inviter pour v'nir à la cérémonie, à soèr. I' dit, le cell' qui a tué la bête-à-sè'-têt', i' ést lâ, i' â lés sè' tét's lâ, p'i' i' di', i' vâ conter son histoèr', comment c'qu'i' â détruit la béte.

– Ah ! i' dit, j'pâs pour refuser la reine ; i' dit, j'vâs gu'y aller. Mé', i' dit, j'laiss' pâs ma mère.

– I' dit, non, non ! Vot' mère ést invitée pareil comm' vous ! »

Fait qu'i' emmèn' sa mèr' lâ. March', pârt, coll' [rejoint] la princess' p'is tout'. I' s'jette aux pieds d'la vieille, p'i' . . . mè' in beau fauteuil à ell' p'is Ti-Jean. P'i' i' étaient dehors. Fait que la rein' donn' l'ord' d'pâssé' enn' bonn' trait'[18] de bonn' boésson, p'is dés . . . in bon lonnch [lunch], lâ. 'A dit : « Mangez, p'i' aprè', 'a dit, charbonié', 'a dit, vous nous cont'rez vot' histoère.

– All right, ma bell' reine ! »

I' mange in beau lunch, i' boé' t'oâs quat' bons coups, de bon, bonn' boésson, p'i' i' dit : « J'ai féni, i' dit, m'âs vous conter mon histoère. »

I' commençè' à gu'i conter qu'i' avait pâssé par lâ, délivrer du charbon à enn' p'tit' maison, p'i' i' avait vu la bét', p'i' il l'â dég'lée, 'a était pâs morte 'a était blessée, p'i' il l'â rajuée [achevée]. I' dit, j'vous ai emporté lés sè' tête' !

– Ah ! i' dit, non ! C'ést pâs vrai, t'âs menti ! C'ést pâs vrai, t'âs menti !

– La reine, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, vous avez d' l'air à connaît' çâ. 'A dit, savez-vou', en parlant comm' çâ, 'a di', à celui qui â délivré 'a princesse, 'a dit, vous insultez tout' la famille royale.

– Ah ! i' dit, j'le sé's, bell' rein', mé' i' dit, j'pâs capab' d'faire autrement. C'pâs vrai, t'âs menti ! »

Le Ti-Jean, i' s'lève, i' dit : « Reine, i' dit, lés sè' tét's – c'ést lui qui l'avait tuée – i' dit, lés sè' têt's sont lâ.

– Oué, 'a di' . . .

– I' dit, voulez-vou' app'lé' in valè' ah ! in valet d'où c'que . . . Ti-Jean. »

I's 'n appelle', p'i' i's vienn'nt. « B'en, i' di', asteur, vous êt's présents, lés v'lâ lés sè' tête', ici. I' di', ouvrez don la gueul' de cés bét's-lâ. » In valet gu'i rouv' la gueule, r'gârd'. « Quoi c'que vous r'gârdez, valè' ?

18. *Traite :* Consommation.

– I' dit, c'ést vrai, i' dit, la gueuleést ouvart'.

– Ti-Jean, en face, i' dit, bell' reine, i' di', avez-vous vu in animal, enn' bét' qui a pâs d'langu' ?

– La reine, 'a dit, non ! »

I' denne in ord'. I' dit : « Ouvrez don l'aut'. » L'aut' était pareil ! Ah ! l'aut' c'ést pâs . . . « L'aut' [le charbonnier], i' dit, bell' reine, i' dit, j'peux-t-i' sortir ? »

Ah ! i' était pris, t'sé's b'en ; i' voulè' allé' en douhors pour s'échapper. Fait qu' te'jours, que, b'en, c'était b'en fait'. Ti-Jean, i' dit : « M'âs vous l'conter, moé, comment qu'i' s'ést pris pour détruir' la béte-à-sè'-tête'. I' y avait t'oâs princ's, lés princ's lés p'us puissan, i' di ; i' ont pâ' été capab's d'la détruir'. Pui', i'ést v'nu in étrangé', in homme, in étranger tout' habillé en ver' [vert] : i' avait l'sâb', le revolver, b'en habillé. I' dit, c'ést lui qui l'â tuée, ma reine, avec son sâb'.

– Ah ! la reine, 'a dit, c'ést b'en correck !

– 'A [il] di' il l'a détruit, p'is la béte gu'i â d'mandé quartier. Le premier matin, i' â abattu quat' têt's.

– 'A dit, c'ést vrai !

– I's s'étè' en-r'venu au château, mé' le prinç' qu'il l'â détrui', il s'ést jamais montré.

– 'A dit, c'ést vrai !

– Bell' princesse, i' di', oui, c'ést vrai. Le deuxièm' matin, i' a r'tourné avec la princess' p'is tout' la suit', vous la rein' p'is sa princess', vot' p'tit' fill', la princesse, étè' assi' dan enn' grand chais'. La béte a apparu, le prince, i' â apparu lui 'ssi. I' avait t'oâs chiens p'is t'oâs chevau'.

– 'A di', oui, c'ést vrai, çâ ! P'is quant i' a été prè' [près], avec son sâb' p'is sés ch'faux p'is lés chien, – 'a di', i' avait t'oâs chien, in qui s'app'lait Bris'-Fer, Entend-Clair, Va-vit-comm'-le-vent – 'a di', i' ont sauté su' 'a bêt', p'i' ils l'ont détrui'. »

Après qu'la bell' princesse a été délivrée, la reine d'mande, 'a dit : « J'ai promis . . . j' t'ai promi' en mariage à celui qui t' délivrè' [délivrerait], p'i' a di', accept's-tu Jean comm' mari ?

– 'A di', oui, ma mère. 'A dit, c'ést l'homm' le p'us smatt' [smart][19] 'a dit, que vous avez pâ'. 'A dit, c'st in homm' qui â pâs d'instruction, 'a di', i' â été él'vé pauv'men. 'A dit, mon pèr' l'â nourri avec sa mèr' p'usieurs années.

– Ah ! la vieille 'a dit, r'gard' pâs çâ, parl' pâs d'çâ, 'a dit ! Si tu l'accept's pour épouse, 'a dit, t'â' enn' fortun' pour toi, t'â enn' fortun' pour ton mari. »

Lâ, i' ont publié çâ, p'is l'histoère été contée par tout l' monde, en public, comment que Jean avait pu délivrer la princess'. P'i' i' 'a prenait pour son épouse . . .

19. *Smart* (angl.) : Ingénieux, habile, fin, intelligent.

28 – LE BEDEAU

Dans une paroisse retirée à l'écart, vivaient un bedeau et sa famille. Il avait un fils nommé Ti-Jean. La paroisse était très pauvre, le bedeau avait de la difficulté à faire vivre les siens, à plus forte raison n'était-il pas question d'envoyer Ti-Jean aux études : le salaire du papa était trop faible pour parer à tout.

Un jour le bedeau dit au curé : « Mon père, il faut que je déménage ailleurs ! Ici, je ne peux pas subvenir aux besoins de ma famille. J'aimerais faire instruire mon fils ; quant à ma femme elle serait satisfaite si Ti-Jean apprenait au moins un métier qui le fasse vivre convenablement plus tard.

– Eh bien ! dit le curé, je vais t'ajouter un mois de salaire pour t'aider à déménager.

– Je vous suis très reconnaissant ! »

De retour chez lui, le bedeau demande à son fils : « Es-tu heureux, mon garçon ?

– Oui, papa ! Et je vais vous aider dans votre travail. »

Ti-Jean, n'avait alors que dix ou onze ans. « C'est bien, dit le père. Travaille avec moi, et quand tu seras plus vieux, si tu veux me quitter pour aller gagner ta vie ailleurs, tu seras libre d'y aller !

– Ça me va ! »

Le bedeau et sa famille déménagent dans une paroisse plus importante. Le curé dit au bedeau : « Vous vivrez bien ici ; la paroisse est assez considérable. » C'était une agglomération de cinq mille âmes, et le curé avait un vicaire pour l'aider.

Le bedeau demande à son fils s'il voulait lui venir en aide au cimetière : « La plus grosse besogne consiste à enterrer les morts ; je ne peux pas te donner un gros salaire, actuellement, mais quand tu seras plus âgé je te paierai mieux. »

Ti-Jean était heureux de travailler en se libérant facilement de son père et de sa mère. Il était fier, par son petit salaire, de venir en aide au budget familial. Le soir, lorsqu'il était retenu au cimetière pour creuser une fosse, par exemple, son père lui demandait s'il avait peur. « Papa, pourquoi avoir peur, répondait Ti-

Jean ? Je n'ai pas peur ; je n'ai peur de rien, et, avec vous, je me sens bien plus protégé !

– Ça me fait plaisir de t'entendre, mon petit garçon ! »

Chaque jour, la besogne reprenait. Une fois âgé de treize ans, Ti-Jean entendit dire par l'un et par l'autre que dans d'autres localités, les salaires étaient meilleurs pour un travail à peu près identique. Un jour, Ti-Jean dit à son père : « Papa, je vous ai aidé tant que j'ai pu. Maintenant, il faut que je travaille pour moi-même ! »

Le père devient soucieux : il était peiné de voir partir son garçon. Au fond, ce garçon lui donnait un bon coup de main. « Je vais parler au curé et je vais voir ce qu'il va me dire. Il va peut-être augmenter ton salaire. Quant à moi je ne peux faire mieux ! »

Le bedeau se rend chez le curé. « Ah ! Comment, Ti-Jean veut vous quitter ? demande le prêtre.

– Vous savez qu'il n'est pas peureux. Il m'a dit : Je n'aime pas travailler ici ; je rêve d'un endroit pour connaître la peur. Je n'ai jamais éprouvé ce qu'était la peur. Je vais marcher tant que je n'aurai pas rencontré la peur.

– Mon vieux Alzir – c'était le nom du bedeau – mon vieux Alzir, tu ne peux pas lui faire peur à ton garçon ? Si tu lui fais peur il va rester avec toi. Il veut te quitter pour découvrir la peur ? Il la trouvera ici. Essaie donc !

– Monsieur le Curé, vous me donnez une idée. Je vais essayer tout de suite, ce soir. Il y a un mort dans son cercueil, sur le bord de la fosse ; je devais l'enterrer ce soir. Je vais aller souper et je vais m'arranger pour envoyer Ti-Jean seul au cimetière ! »

Après le souper, le bedeau dit à Ti-Jean : « Mon garçon je suis fatigué et j'ai mal aux jambes ; tu ne pourrais pas t'occuper du cercueil au cimetière, à ma place ?

– Oui, je vais y aller, reposez-vous ! »

Le bonhomme est heureux de voir partir son fils tout seul. Il pense en lui-même : « Il ne sera pas longtemps ! » Un mort, dans ce temps-là, c'était un mort ! Ti-Jean part et se rend à la fosse. Il voit que le cercueil est ouvert. C'était une façon de ventiler le cadavre.

Ti-Jean serre les vis autant qu'il peut et il termine l'excavation de la fosse. Il prend le cercueil, le descend au fond du trou et l'enterre. Il exécute ce travail en deux heures ou deux heures et demie. Quand il revient chez lui, son père est couché. « C'est toi, Ti-Jean ?

– Oui, papa.

– Tu n'as pas eu de problème ?

– Non.

– Tu n'as pas eu peur dans le cimetière ?

– Peur ! De quoi avoir peur ? Il est mort ! J'ai bien plus peur d'un vivant que d'un mort. Ne vous inquiétez pas, mon père, tant que je n'aurai pas rencontré la peur, je marcherai ! »

Le bonhomme n'aimait pas entendre de tels propos. Le lendemain, Ti-Jean se prépare et s'en va rendre visite à monsieur le Curé. « Monsieur le Curé, je suis sur mon départ. Puisque vous êtes mon parrain, j'ai pensé à vous demander un cadeau, avant de vous quitter. Pouvez-vous me faire fabriquer une canne de quatre pieds de long, en fer d'un pouce de diamètre ?

– Que vas-tu faire de cette canne ? C'est trop lourd, du fer d'un pouce !

– Ne vous inquiétez pas monsieur le Curé. Je puis facilement la manier ; mais je vous avertis, moins d'un pouce de diamètre, ce n'est pas assez fort ! Autre chose ! Avez-vous une étole dont vous ne vous servez plus ?

– Une étole ? Que veux-tu faire d'une étole ? C'est bénit, on ne joue pas avec un ornement bénit !

– En avez-vous une, monsieur le Curé ? Je vais la respecter comme je vous respecte. Je ne m'en servirai qu'en temps et lieu. Elle ne traînera pas ; je la porterai toujours sur moi ! »

Vu que Ti-Jean est son filleul, le curé n'osait pas trop s'opposer à ses exigences. « Tu vas rester avec moi ce soir. Demain nous irons chez le forgeron à propos de la canne, et à notre retour, je te donnerai une étole, elle est vieille mais elle est encore bonne pour l'usage que tu en feras !

– Merci ! »

Le soir, Ti-Jean couche au presbytère. Le lendemain matin il va à la boutique du forgeron pour chercher sa canne ; elle correspond au modèle commandé. Il retourne voir le curé et lui rappelle le cadeau de l'étole. Le prêtre s'exécute. Ti-Jean déboutonne sa chemise et se met l'étole autour du cou. « N'y touche pas, respecte-la. Si tu ne la respectes pas, tu ne seras pas admis dans le royaume des cieux !

– Soyez sans crainte, monsieur le Curé ! »

En lui serrant la main, le curé lui donne un peu d'argent. « En as-tu assez pour faire le voyage ?

– Ah ! oui ; d'ailleurs, je vais trouver un emploi dans le premier village que je vais traverser et je vous rembourserai votre argent ! »

Il part. Le soir, il pénètre dans un village, un village en deuil. À l'entrée du village vivait une vieille dame dans une maisonnette, au coin d'une rue ; Ti-Jean décide d'aller demander l'explication de ce signe de tristesse.

Il frappe à la porte. La vieille dame vient lui répondre : « Bonsoir, mon petit gars !

– Bonsoir, madame !

– Que fais-tu sur le chemin à cette heure ? Tu es jeune encore . . .

– Je suis assez vieux.

– Où vas-tu ?

– Je cherche du travail.

– Quelle sorte de travail peux-tu faire ?

– Je peux faire n'importe quoi. Je ne suis pas peureux et même je cherche la peur.

– Tu cherches la peur ! C'est dangereux de chercher la peur, parfois on a bien plus peur qu'on ne le désire.

– Ne vous inquiétez pas, madame.

– Reste souper ici ; je vais essayer de te trouver du travail ! »

La vieille est passablement bavarde. Elle met son capuchon : « Je vais voir le roi et lui conter ton histoire. Il va peut-être t'engager.» La vieille une fois chez le roi, un valet vient lui répondre : « Madame, le roi ne reçoit pas à cette heure-ci. Il est fatigué de sa journée, il ne vous recevra pas.

– Dites-lui qu'il s'agit d'un jeune homme. C'est très important ! »

Le valet va trouver le roi : « Il y a dehors une vieille femme qui veut vous voir. Elle connaît un jeune homme qui veut du travail et il cherche la peur.

– Il cherche la peur !

– Oui, la vieille m'a dit qu'il n'arrêterait pas de marcher tant qu'il n'aurait pas connu la peur.

– La peur ! Cette notion peut être grave de conséquence. Va dire à la vieille qu'elle m'envoie le garçon ! »

La vieille va retrouver Ti-Jean. « J'ai de bonnes nouvelles pour toi, jeune homme. J'ai été visiter le roi ; il veut te voir. Il va te trouver du travail.

– Merci, madame ! »

Ti-Jean se rend au château, il frappe à la porte. Le valet vient lui ouvrir. « Que voulez-vous, monsieur ?

– Ne m'appelez pas monsieur, je suis trop jeune pour être un homme, je n'ai pas encore seize ans.

– Que veux-tu ?

– Je veux voir le roi, je cherche un emploi !

– Tu arrives à point ! Il va te donner certainement un emploi ; il doit donner une de ses filles au diable. Il va probablement avoir besoin de tes services. »

Le roi lui promet un emploi et lui demande de revenir le lendemain pour s'initier à son nouveau travail.

Le lendemain matin, la vieille lui sert à déjeuner, et il se rend chez le roi. « Tu es prêt à travailler, jeune homme ?

– Oui, Sire !

– Tu vas m'aider. À tous les sept ans, je dois donner une de mes filles au diable. Si je ne la lui donne pas, il va venir la chercher lui-même. Il y a un château là-haut, et tu vas aller y passer la nuit ! Je vais te donner un jeu de cartes, une table, une chaise, et tu vas te tenir prêt à jouer aux cartes. Lorsque le diable arrivera, tu vas t'en apercevoir ; il va passer à travers le toit et apparaître sous forme d'une flamme. N'aie pas peur.

– Je n'ai pas peur. Je suis parti à sa rencontre et je n'abandonnerai pas mes recherches avant de l'avoir découverte ! »

Ti-Jean passe une belle journée : il mange et boit à son goût, il cause avec le roi, la reine et avec tous les fonctionnaires du château. Chacun lui demandait s'il avait peur. « Non, je n'ai pas peur, répondait-il ! » À minuit la cloche du château se met à sonner. C'est le signal : le diable ne tardera pas à arriver pour s'emparer de la princesse ! Le roi donne le jeu de cartes à Ti-Jean et lui dit de se rendre dans le château du diable.

Ti-Jean s'y rend, s'asseoit à la table, et se met à appeler Lucifer. Ce dernier arrive comme une boule de feu. « Ah ! ce soir, au lieu d'un, je vais en avoir deux !

– Tu penses que tu vas faire une bouchée avec moi ? Ce ne sera pas si facile ! Je vais faire un marché avec toi, Lucifer. Tu vois ce jeu de cartes ?

– Oui !

– Nous allons jouer aux cartes ensemble. Si j'échappe une carte, tu la ramasseras et si tu en échappes une, je vais la ramasser.

– Marché accepté !

– Maintenant, si tu gagnes, la princesse t'appartiendra et tu en disposeras à ta guise !

– C'est entendu !

– Au cas où tu ne gagnerais pas . . . tu vas te couper une veine sur le poignet, tu vas y tremper une plume de coq et tu vas me signer une déclaration : « Je renonce à tout droit sur le roi et sur tout membre de sa famille ! » Tu vas signer « Lucifer », tu indiques l'année, la date et l'heure !

– Allons-y, je signe ! »

La cérémonie se déroula telle que décrite par Ti-Jean. Les deux adversaires commencent à jouer aux cartes. Le diable gagnait passablement. Ti-Jean laisse tomber une carte par terre. « Hé ! Jeune homme, tu as laissé tomber une carte !

– Je le sais, et j'attends que tu la ramasses. Rappelle-toi notre marché. Lorsque tu en échapperas une, ça ne me coûtera pas de la ramasser.

– Ah ! c'est là notre marché ! Je vais la ramasser ta carte ! »

Le diable n'y met pas beaucoup d'ardeur, mais se penche vers la carte. Ti-Jean déboutonne sa chemise et prépare sa canne. Le diable saisit la carte par terre. Ti-Jean profite de cette seconde pour mettre l'étole autour du cou de Lucifer. Ce dernier se met à crier : « Ça brûle, ça brûle ! » Ti-Jean commence à lui asséner des coups de canne. Il lui demande de respecter sa signature et de ne jamais revenir inquiéter la famille du roi. À force de recevoir des coups, le diable finit par promettre.

Ti-Jean lui décoche un violent coup de canne sur la tête et le diable disparaît dans un tourbillon de flamme à travers le toit. Le diable disparu, Ti-Jean monte en haut du château et sonne la cloche. Autour du roi, tout le monde est inquiet. Au son de la cloche, chacun s'interroge sur l'interprétation de ce signal.

Le roi envoie son valet chercher des nouvelles de cette rencontre de Ti-Jean et du diable. La porte est fermée à clé ; le valet frappe jusqu'à ce que Ti-Jean vienne lui ouvrir. « Que voulez-vous, monsieur ?

– Je suis le valet du roi ; il m'envoie demander pourquoi on a sonné la cloche.

– Je n'en sais rien. Vous direz au roi que sa fille est ici et bien portante ; il n'y a plus aucun danger pour elle ! »

Ti-Jean lui confie le document signé par Lucifer, en lui demandant de le porter au roi. Le roi lit le bout de papier et se met à pleurer : « Ma fille est libre ! Nous n'aurons jamais affaire au diable ! Fini le danger ! »

Le roi avait promis qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui la délivrerait et qui la désirerait pour épouse. Lorsque Ti-Jean fut de retour avec la princesse, le roi lui dit : « Si tu aimes ma fille, tu peux l'épouser ; si tu ne l'aimes pas, tu peux retourner chez toi avec une grosse somme d'argent.

– Sire, je ne puis me marier aussi longtemps que je n'aurai pas connu la peur. Je vous remercie de vos offres ! »

La princesse va rejoindre ses deux sœurs et leur fait part de sa déception. « Il ne veut pas m'épouser !

– Pourquoi ?

– Il ne se mariera pas tant qu'il n'aura pas connu la peur.

– Comment ! Quelle peur peut-il chercher ? Il ne peut pas avoir plus peur qu'hier soir !

– Pour lui, ce n'est pas de la peur ! Il ne se mariera pas, c'est certain !

– Nous allons nous concentrer toutes les trois pour tenter de trouver un plan de nature à lui faire peur ! »

Le lendemain les festivités se poursuivent. Lorsque l'heure du coucher arrive, la princesse dit à Ti-Jean de la suivre : « Vous allez coucher près de ma chambre ; si vous avez peur ou si vous avez besoin de quelque chose vous sonnerez et quelqu'un accourra.»

Ti-Jean se couche. Les trois princesses se réunissent : « Mes sœurs, dit l'une, en bas de la rivière, vit un pêcheur qui pourrait nous vendre une poche d'anguilles. Il a toujours des anguilles ; il les conserve dans un vivier.

– Essayons de nous en procurer ! »

Elles partent toutes les trois, avec une brouette, et filent chez le pêcheur : « Bonsoir, pêcheur !

– Bonsoir, belles princesses ! Que venez-vous faire ici ?

– Nous venons acheter une poche d'anguilles.

– Des anguilles ! Pour quoi faire ? Vous ne mangez pas d'anguilles.

– Ce n'est pas pour manger. Nous en avons besoin ! Est-ce que vous en avez ?

– Oui. Mais elles sont conservées dans un lieu très froid.

– Tirez-les du lieu le plus froid que vous pouvez !

– Bien ! Elles sont presque gelées ; vous savez, c'est l'automne ! »

Le pêcheur remplit d'anguilles une poche à pleine capacité et la dépose dans leur brouette. Les princesses retournent au château. Personne n'est au courant de leur projet.

Elles se rendent à la chambre où Ti-Jean est endormi. Elles ouvrent la porte silencieusement. Ti-Jean ronflait . . . Elles entrent toutes les trois, soulèvent la couverte au niveau des pieds du dormeur et y vident la poche d'anguilles. Les anguilles n'ont pas bougé aussi longtemps qu'elles n'ont pas senti la chaleur. Mais au contact de la chaleur de Ti-Jean, elles se sont réveillées et se sont mises à bouger et à se promener le long du corps de Ti-Jean. Au contact de ces anguilles froides, Ti-Jean s'est réveillé en criant. La princesse s'est rapidement précipitée dans la chambre : « Pourquoi avez-vous crié ? Avez-vous eu peur ?

– Non !

– Ne me cachez pas la vérité ; vous avez eu peur !

– Oui, j'ai eu peur ! Mais qu'est-ce qui m'a fait peur ?

– Regardez ! »

Elle lève le drap. « Des anguilles ! crie Ti-Jean. Avoir peur d'une anguille ! Mon père en a tant pêché de l'anguille ! » La nouvelle s'est vite répandue. « Maintenant, Ti-Jean, demande la princesse, vous allez pouvoir m'épouser ?

– Oui, certainement ! »

Dès que la princesse eut transmis la nouvelle à son père, le roi, ce dernier commença à préparer les noces. Il organisa des défilés de troupes, de fanfares ; il invita tout le royaume à participer aux manifestations de joie.

Le roi donna un magnifique banquet où l'on mangea en abondance. Après les noces, le roi donna une fortune à sa fille et à son nouveau gendre et il leur fit construire un beau château. Ti-Jean et sa femme ont eu trois enfants, deux garçons et une fille, tous beaux, bons et bien en vie.

Lorsque le roi mourut la reine vécut avec ses deux princesses qui héritèrent de toute la fortune. À la mort de ses deux sœurs, c'est Ti-Jean et sa femme qui ont reçu toutes les richesses en héritage. S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore !

LE BEDEAU

Récit populaire raconté le 23 août 1967, à Timmins, Ont., par Oscar Lavallée, âgé de 95 ans, qui l'avait appris du vieux Isaïe St-Michel (60 ans) à Sorel, P.Q., vers 1880.

Enregistrement no 3372. Conte-type 326 II b.

C'été' enn' foi', enn' paroèsse éloégnée dés aut'. I' y avè' in bedeau ; le bedeau avè' enn' famille, i' avè' in garçon, sa femme, enn' certaine âg'. P'is, lui, travaillait pour l'églis'. La paroésse, 'a v'nait qu' 'a été' assez pauv' que l' bedeau était p'us capab' existé', él'ver son enfant p'is l'en-'oueillé' au collég', le faire instruir', p'is sa femm', p'is lui. Lés gage' étaient trop p'tit's pour exister !

Fait qu'i' a di' au curé d'la paroésse, i' dit : « Mon Père, i' dit, faut que j'mouv' [to move][1] j' m'en vâs d'ici, parç' qu'i' dit, j'peux pâs viv'. I' dit, j'veux faire instruir' mon enfant ; p'is ma femm', pâs l'instruir', mé', viv' convenablement.

– Le curé i' dit, si vous êt's capab', i' dit, j'vous denn'rai in moâs d'gag' de bônoss [bonus]. P'is lés gage' étaient pâ' haut's, dans c'temps-lâ . . .

– Âll raït [all right][2].

– I' di', és-tu content, mon garçon ?

–I' di', oui, p'pa ! I' dit, j'vâs vous édé' [aider] à travaillé'. »

I' avait dix onz' ans, dans c'temps-lâ.

I' dit : « Tu vâs travailler. Mecqu' tu seill's p'u' âgé, si tu veux m'laisser pour aller travaillé' ailleurs, tu gu'irâ'.

– All right ! »

Bon ! Fait qu'i' mouv'. To'jour', i' s'en vâ dan enn' paroéss'. Le curé i' dit : « Vous vivrez b'en icitte. I' dit, la paroésse ést pâs mal forte » ; i' avait cin [cinq] mille âm's vous savez, c'ést enn' bonn' paroéss'. P'i' i' était tout seul, i' avè' in vicaire avec lui.

---

1. *Move* [to] (angl.) : Transporter ses meubles, changer de demeure.
2. *All right* (angl.) : Très bien !

Bon, all right ! I' mouve [move]. Ah ! b'en, i' dit : « Mon garçon, tu vâs m'aidé' à travailler dans l'cimiquiér' pour lés morts p'is tout' cés chos's-lâ. P'i' i' dit, j'peux pâs t' payer dés gross's gag's, mé' i' dit, p'us târ', en vieillissant, j'te paierai mieux. »

Ah ! le p'tit garçon était content d'laisser son pèr' p'is sa mèr'. Fait que i' travaillè', i' aidè' à son pèr' p'is sa mèr', p'is le soèr, dés foi', i' avait d'l'ouvrage à fair' dans l'cimetièr' p'is creusé' enn' fôsse ou b'en i' faisait d'aut' chos'. D'mandait . . . son père gu'i d'mandè' : «As-tu peur ?

– Poupà, i' dit, pourquoi a'oèr peur ? I' dit, j'ai pâs peur. I' dit, j'ai pâs peur de r'guien, mon père, i' dit, p'i' avec vou', i' dit, surtou', i' dit, j'ai encor' b'en moins peur.

– J'te r'marcie, mon p'tit garçon ! »

Ça fait qu'i' continuè à travailler, le jeune homme i' était rendu à douz' treize an. I' attendait [entendait] parler lés uns lés aut's, dan enn' paroèss' de loin comm' çâ, lés gen [gens] avaient dés bons pri', i's travaillaient pâs p'us fort qu'i' travaill' lâ. Fait que, in jour, i' dit çâ à son pér' : « P'pà, i' dit, j'vous ai aidé tant qu' j'ai pu. Asteur, i' dit, faut que j'travaill' pour moé-minm'. »

Ah ! le pére était b'en en pein', ça gu'i faisait d'la pein' pard' son garçon, enn' grosse aid' pour lui ! Fait qu'i' dit : « J'vâs n'en parlé' au curé d'la paroéss' p'is j'vâ' 'oèr quoi c' qu'i' vâ m'dire, i' vâ 'ted b'en payé' . . . augmenter tés gag's, p'is moé j'peux pâs. Fait que, i' dit çâ au curé. Le curé i' dit : « Commen ? I' di', i' vous laiss', vot' garçon ?

– Oué ! i' dit, mon garçon m'laisse. I' dit, c'pâ' in garçon peureux mé', i' di' . . . i' m'a pâs dit, mé' ça l'plaît pâ' icitt'. Voudrè' a'oèr enn' plass' pour a'oèr peur. I' dit : « J'ai jamais vu la peur encor', p'i' i' dit, j'arrêt' pâs d'marcher tant que j'a'rai pâs vu [eu] peur.

– Ah ! le pére, i' dit, comm' çâ, i' dit, tu vâs m'laissé' ?

– Ah ! oui, l'pér', ça m'coût' b'en, mé' i' dit, faut qu'vous laiss'. Me v'lâ rendu à in âg' qu'i' faut que j'pense à moé 'ssi.

– Correck' mon garçon ! »

I' donn' dés nouvelle' à sa femme, hein ! Ah b'en . . . Le curé i' dit : « Mon vieu', Alzir – il l'app'lè' Alzir – i' dit, t'és pâs capab' d' gu'i fair' peur à ton garçon ? En gu'i faisant peur, i' veut la peur, i' vâ resté' avè' toé. Asseill' don à gu'i fair' peur.

– I' dit, mecieu' l'curé, vous m'denné' enne idée, lâ. I' dit j'vâ' asseyé çâ tout' d'suite à soèr. I' di', i' y a in mort qui ést dans son çarcueil, pui', i' ést su' l'bord d'la foss', p'i' on ést supposé l'enterré' à soèr. Mé', i' dit, j'vâ' aller souper, p'i' i' dit, j'vâ' amancher mon affair' pour l'en-'oueiller mon garçon lâ ! »

Fait que, après l'soupé', i' dit : « Mon garçon, i' dit, j' su's b'en fatiqué, més jamb's m'font mal. I' dit, tu s'rais pâs capab' de fair' l'ouvrag' toé-minm' ?

– Mon père, i' dit, j'manqu' pâs de . . . i' dit, j'vâs gu'y aller ; r'posez-vous ! »

Ah ! le bonhomme était content' de 'oèr partir son garçon t'ut seul. I' pensè', i' di', i' s'râ pâs longtem [longtemps]. In mort dans c'temps-lâ, lâ, c'étè' in mort ! Toujours, l'garçon pâr'. I' arriv' su' l'bord d'la fôsse, i' voé' l'çarcueil, l'çarcueil étè' ouver' in peu, prend' de l'air.

Fait qu'i' viss' lés aviss's[3] plus taït [tight][4], p'i' i' fini' 'a fôss'. Aprè', i' prend l'mort p'i' i' l'descend dans son çarcueil, il l'descen en bâs p'i' il l'enterr'. Ça gu'i a pri' â peu près deux heur's, deux heure' et d'mie à fair' l'ouvrage. I' arriv' chez eux, son pére était couché. « C'ést toé, çâ, Adélâr' [Adelard] ?

– I' di', oui, p'pà.

– P'is, comment tu t'a' amanché ?

– Ah ! i' dit, c'ést aussi bien amanché, p'pâ.

– T'âs pâs vu peur, i' dit, dans l'cimitiér' ?

– Peur ? De quoi a'oèr peur, p'pà ? I' ést mor', i' ést pâs capab'. I' dit, j'ai b'en plus peur d'in vivant qu' j'ai peur d'in mor' ! Ah ! inquiétez-vous pâs, l'père, i' dit, tant qu' j'aurai pâs vu la peur, i' dit, j'march'rai ! »

Ah ! l'bonhomme aimait pâs çâ dés parol's comm' çâ. Te'hours que l'lend'main, i' s'greill', p'i' i' pârt, vâ 'oèr mecieu' l'curé. «Mecieu' l'curé, j' m'en vâs ! Mé', i' dit, si vous êt's mon parrain, i' dit, j'aim'rè' à vous d'mandé' enn' chose avant d' partir. I' di', êt's-vous capab' me fair' faire eunn' canne, i' di', à pe' près comm' quat' pieds d'lon [long], en fer. P'i' i' di', assez grande ; i' di', à pe' près t'oâs pié' et d'mi, quat' pieds d'lon [long], en fer d'in pouç'.

– Mé', l'jeune, i' dit, quoi c'tu vâs faire avec çâ ?

– Laissez fair', mecieu' l'curé. I' di', in . . . pluss' . . . mieux qu'in d'mi pouce ou in pouç', c'ést trop p'tit. Ça m'prend in pouç'.

– All right !

– P'i', i' di', in aut' chose, i' di'. Avez-vou' in étol' que vous vous sarvez pâ' icitt' ?

– I' di', in étol' ? Quoi c'tu veux faire avec çâ ? I' dit, mon gars, c'ést bénit, çâ. I' di', on joue pâ' avec dés étole', on sert la messe, on sert Dieu.

– I' di', 'n n-avez-vou' enn', mecieu' l'curé ? I' dit, j'vâ' 'a respecter comm' j'vous respecte. I' dit, j' m'en servirai quand i' s'râ temps, mé' 'a traîn'râ pâs d'enn' place à l'aut'e i' dit, j' l'a'rai te'hours sur moi ! »

L'curé, c'était son fillôt [filleul], vous savé', i' ôsait pâs r'guien gu'i fair'. « Demain, i' dit, j'irai su' l'forge'on, tu vâs resté' icitt' avec moi, j'irai su' l'forge'on. J'te

3. *A visse :* Visse.
4. *Tight* (angl.) : De façon serrée.

f'rai faire eunn' cann' p'is mecqu' tu r'vienn's, j'te denn'rai enne étole. I' di', 'a ést vieill', mé' 'a ést encôr' bonn', tu peux t'en sarvir pour ta bés'ness [business][5].

– All right ! »

I' couch' lâ ; l'lend'main matin, i' pâsse à 'a shop[6] p'is vâ charché' 'a cann'. Le jeune homm' la supportait p'is la r'prenait p'is : «Ça vâ fair' mon affaire ! 'A ést assez pésant', p'is pâs trop pésante. I' dit, correck. P'i' i' dit, l'étol' ? » Déboutonn' sa ch'mis' p'i' i' s'met l'étol' dans l'cou. I' dit : « Touch's-y pâs, respect' çâ ! Si tu respect's pâs l'étole, i' dit, tu s'râs pâ' admis dan 'és cieux, dans l'royaume !

– Ah ! ayez pâs peur, mecieu' l'curé ! »

C'fait qu'i' gu'i denn' la main, p'i' i' gu'i denne in peu d'argen. I' dit : « Tu 'n as-tu assez pour fair' ton voyage, où c'tu veu' aller ?

– B'en, i' dit, la promiér' plass', j'vâ asseillé' p'i' i' dit, j'frapp'rai d'l'ouvrage. Aussitôt qu' j'en a'rai i' dit, j'vous en-'ouèrez vot'e argent p'is vous paierez vos frais.

– All right ! »

L' p'tit gârs, l'lend'main, pâr'. I' arriv' dan in p'tit villag', le p'tit village était toute en deil [deuil]. I' avè' enn' vieill' qui restait su' enn' p'tit' maison, su' l'coin lâ, p'i' 'a était b'en pauv'e, elle aussi. I' dit : « J'vâ' arrêter lâ, p'is j'vâs sa'oèr de quoi c'que ça dépend que l'village ést en deuil comm' çâ. »

I' cogne. Enn' vieill' qui vient gu'i ouvert [ouvrir] : « Bonsoèr, mon p'tit gârs !

– Bonsoèr, madame !

– 'A dit, quoi c'tu fè', 'a dit, su' in ch'min comm' çâ, 'a di', à l'heur' qu'il ést ? 'A dit, t'és jeune encôre.

– Ah ! i' dit, j'su's t-assez vieu' !

– 'A dit, de v'où c'tu vâ' ?

– I' dit, j'charch' d' l'ouvrag'.

– Tu t'charch's d' l'ouvrag' ? Quell' sort' d'ouvrag' tu peux faire ?

– Ah ! i' dit, j'peux fair' n'importe quoi. I' dit, j'pâs peureux, p'i' i' dit, madame, i' dit, j'charch' la peur.

– Tu charch's la peur ? Ah ! 'a dit, c'ést dangereux d'charcher la peur. On a b'en plus pêur qu'on pens', dés foi' !

– Ah ! madame, i' di', inquiètez-vous pâs d'çâ !

– 'A dit, reste icitt' dan 'a maison ; mang', soup'. P'i' 'a dit, j'vâ' asseyé' à t'a'oèr d'l'ouvrag'. »

---

5. *Business* (angl.) : Affaires.
6. *Shop* (angl.) : Usine, atelier.

La vieille était bavard', v's savé'. 'A met son capichon p'i' 'a vâ 'oèr le roi qui restait pâs b'en loin de d'lâ. 'A pâr', 'a dit : « M'â' allé' 'oèr le roi p'is m'âs gu'i conter çâ. 'A di', i' s'rait 'ted b'en . . . i' vâ 'ted b'en l'engagé' ! » 'A cogne à 'a port', le valet vient gu'i répond'e. I' dit : « Madame, i' dit, vous savez qu'à c'tte heure ici, qu'on n'ést pâs capab' de r'cevoèr tout l'mond'. Le roi ést fatiqué d'sa journée p'i' i' vous r'cevra pâs.

– 'A dit, dis-y c'ést pour in jeune, enn' gross' chos' b'en grav' ».

Fait qu'i' vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i dit çâ. I' di' : « I' y â enn' vieille à méson ; alle â r'çu in p'tit garçon p'is c' 'tit garçon-lâ veut du travail p'i' i' charch' la peur.

– Le roi gu'i di' : I' charch' la peur ?

– I' di', oui, i' dit, la vieill' m'â dit qu'i' arrêt'rait pâs d'travailler p'is d' marcher tant qu'i' a'rait pâ' eu pêur !

– C'st in mot qui ést b'en grav', çâ, mon valet ! Mé', i' dit, vâ-t-en 'oèr la vieill', p'i' i' dit, dis-y qu'a l'en-'oeill' le p'tit gâ' icitt'. »

Bon ! la vieill' tout pressée, 'a arriv' : « Bonsoèr, mon p'tit gârs !

– Bonsoèr, madame.

– 'A dit, j'ai dés bonn's nouvelle', 'a di' ! 'A di', aie pâs peur ! 'A dit, le roi m'â dit, j'ai conté çâ au roi, p'i' i' m'â dit de t'en-'oueiller. P'i' 'a dit, si i' ést capab', le valet t'introduirâ [présentera] au roi p'is tu f'râs dés marché' avec lui, lâ.

– C'ést bien, madame ! »

I' pâr'. I' arrive à un beau château. Bonté ! i' y avait r'guien d'plus beau ! Fait qu'i' cogne à 'a porte ; in valet vient rouvert [ouvrir] : « Quoi c'que vous voulez, mecieu' ?

–App'lez-moé pâs mecieu', i' dit, j' t-encôr' trop jeun' pour être homme ; i' dit, j'ai pâ' encôr' seize ans.

– Ah ! i' dit, quoi ç' c'ést qu'vous voulez ? Quoi c'tu veux, mon p'tit gâ' ?

– I' dit, j'veux voèr le roi.

– Pourquoi qu'tu veux . . .

– I' dit, j'veu' a'oèr d' l'ouvrag' du roi.

– Ah ! T'és b'en arrivé ! I' dit, le roi vâ t'en denner, chour [sure][7], parc' qu'i' di', i' vâ denné' enn' princesse au guiâb', pui' i' vâ 'ted b'en a'oèr besoin d'toé pour gu'i aider. »

Ça fait qu'le roi gu'i dit : « J' t'engag' : Tu viendrâs d'main matin et pui', i' dit, tu commenc'râ' à travailler pour moé. »

---

7. *Sure* (angl.) : Certainement.

I' dit çâ à la vieill' ; la vieill', le lend'main matin, 'a gu'i denne à déjeuner p'is lâ, il arriv' su' le roi. « Ah ! mon p'tit garçon, t'és prê' à travailler ? Mé', i' dit, j'vâs t'dir' l'ouvrag' que tu vâs fair', 'ted b'en pâs d'plésir p'is 'ted b'en d'plésir !

– Marci, mon roi !

– I' dit, demain matin, tu vâs m'aidé'. I' di' à tous lés sept ans, j'ai enn' de més princess's, j'la denne au guiâb'. Si j'la denn' pâ', i' vâ v'nir la charcher luiminme. I' di', i' â in château en d'ssus du mien ; i' dit, si tu veu' aller pâssé' 'a nuit' lâ, j'vâs t'denné' in jeu d'cart's, deux chais's p'i' enn' tab', lâ, tu jouerâ' aux cart's, lâ. P'is mecqu'i' vienn', tu vâs t'en aparc'oèr. I' di', i' vient pour charché' 'a princesse, i' vâ pâsser par 'ssu' 'a couvarture[8], i' vâ faire enn' flamb', p'i' i' dit, pâs peur !

– Ah ! i' dit, j'ai pâs peur, mon roi, i' dit j'su's parti pour la peur p'is tant qu' l'a'rai pâs trouvée, j'arrêt'rai pâ'. »

Ah ! lâ, i' â pâssé enn' bell' journée. I' a mangé, i' a bu, p'i' i' s'ést b'en amusé ; parlé' au roi, la rein', p'i' aux sarvante', aux valets. P'i' ils l'questionnaient pour le . . . « Ah ! j'ai pâs peur ! » Le soèr arrive ; à mainnuit juss', i' â enn' cloch' su' l'clocher du château qui sonn'. Çâ, ça voulait dir' qu'i' 'n n'avait pâs lon [long] avant que le guiâb' [diable] apparaiss' pour la princess'. P'is, le roi gu'i â di', i' di' : « Asteur, i' dit, mon jeune, i' dit, tu vâs prend' c'jeu d'cart's-lâ, pui' i' dit, tu vâs t'en-aller dans l'château.

I' y â enn' tab' p'is deux chais's, lâ ; p'is tu vâs t'assir à 'a tab' p'is tu vâs j'ter l'jeu d'cart's dessus, p'is tu vâ' app'ler. Appell'-lé : « Lucifer ! » et p'i' i' di', i' vâ descend', lâ, comme enn' boul' de feu. I' di', i' vâ t'dire : « Ah ! quien, au lieu d'en a'oèr in, j'vâs 'n n-a'oèr deu', à soèr !

– Oué ? Si vous pensez qu'vous allez m'a'oèr comm' çâ, vous m'a'rez pâs comm' çâ si vit', si isé [easy][9] qu'çâ.

– All right !

– I' dit, j'vâs faire in marché avec toé, Lucifer ! I' dit, tu voés c'jeu d'cart's-lâ ?

– Oué ?

– B'en, i' di', on vâ joué' aux cart's, moé p'is toé. I' dit, quant' j'échapp'rai enn' carte à terr', tu 'a ramâss'râs p'is si tu 'n n-échappe' enne, i' dit, j'la ramâss'rai.

– Le guiâb'e i' a dit : C'ést fait' !

– Si tu gangn's [gagnes], t'a'râs la princess', p'is j'te courrai pâs d'opposition. Tu f'râs quoi c'tu voudrâ' avec.

– All right ! C'ést marché fait'.

---

8. *Couverture :* Toit.
9. *Easy* (angl.) : Facilement.

– I' di', asteur, tu vâs t'coupé' enn' vein' su' l'po'gnet, tu vâs saucé' enn' plum' de coq lâ, tu vâs t'en sarvir comm' plum', p'i' i' dit, tu vâs signer ton nom, avec ton sang, que t'a'râs p'us d'affaire' à enn' parsonn' d'la famill' du roi, ni le roi non plus. C'ést féni !

– All right ! I' dit, j'vâs fair' çâ ! »

Fait çâ, p'i' i' s'coupe enn' vein' p'i' i' sauç' sa plum' dans l'sang d'sa vein', lâ, p'i' i' écrit : « Plus de l'autorité su' aucun' dés famill's du roi, aucun memb' d'la famill' du roi, p'i' i' sign' « Lucifer », l'année p'is l'heur' p'is ci, p'is çâ. Ah, all right ! »

Asteur, i's commence' à joué' aux carte', i's joue' aux cart's. Le guiâb' [diable] gangnait pâs mal[10]. Fait que le jeune homme échappe enn' carte à terr'. Le guiâb' gu'i di' : « Hé ! jeun' t'âs j'té enn' carte à terr', lâ !

– B'en oui, mé', i' dit, j'atten [j'attends] après toé pour la ramâssé'.

– Oué ?

– I' dit, tu sé's qu'le marché ést fait' comm' çâ. Mecqu'tu 'n n-échappe' enn', moé, i' dit, ça m'coût'râ pâs d'la ramâssé'.

– Ah b'en ! i' dit, si c'ést comm' çâ. »

Ça gu'i coûtait pâs mal. Le jeune homm' déboutonn' sa ch'mis', v's savez, p'i' i' met sa cann' parée. Le guiâb' se béss' [baisse] pour ramâssé' 'a cart'. Le jeune homm' gu'i met l'étole entour du cou. I' criait : « Ça m'brûl', ça m'brûl' ! » P'is l' p'tit gâ' avec sa cann' de fer, i' t'eul l'vargeait [verger][11], p'is varg', p'is varg'. « Pardon, pardon ! » Varge encor' ! Ça fait que, lâ, i' a fait' promett' au guiâb' que jamè' i' a'rè' affaire à 'a famill' du roi. Le guiâb' voulait pâs promett' çâ, parç' que c'était sa ruin'.

Ça fait que, te'hour', i' gu'i a fait' promett'. Après qu'i' â promis, lâ, i' gu'i sacre in coup d'cann' su' 'a têt', lâ, p'i' i' te l'étourdit pâs mal. En l'étourdissant, le guiâb' â pâssé à travers d'la couvarture, enn' flamme. I' â disparu.

Ça fait que, après qu'le guiâb' ést disparu, le p'tit gârs monte en haut p'i' i' sonn' la cloche. I' attendaient tout' le résultât d'la batâill' qu'i' était pour a'oèr enteur lui p'is l' guiâb'. Le roi, i' dit : « C'ést drôle, i' dit, qu'i' sonn' la cloch'.

– Le valè', i' dit, comment ça s'fait. I' di', i' y â-tu d' quoi d'étrang' qui s'ést pâssé ? I' ést 'ted b'en mor' ou b'en l'guiâb'e ést mort ?

–Ah ! i' di', on vâ allé' 'oèr. »

Ah ! b'en, i' avait pâs d'brui'. En-'oueille in valet. P'is la porte était bârrée. Cogn', cogn', cogn' p'i' i' sonn'. Tout d'in coup, Ti-Jean, i' attend çâ, i' descend p'is rouv' la port' : « Quoi c'vous voulez, mecieu' ?

---

10. *Mal (pas) :* Assez, d'une façon abondante.
11. *Verger :* Battre à coups de verge, frapper sans ménagement.

– I' dit, j'su's l'valet du roi, i' dit, le roi m'en-'oueille. I' a attendu [entendu] sonner la cloch' du château, i' c'étè' en dangé'. I' di', i' m'en-oueill' 'oèr quoi c'qu'i' y â.

– Ah! i' y â r'guien, mecieu'! Vous diré' au roi qu'i' y â r'guien. Sa femm'... sa fille ést encôre icitt', p'i' 'a fil' comme in ange, i' a pâs d'dangé' asteur ! »

Fait qu'i' mont' son papier. Le valet [Ti-Jean] donn' le papié' au valet p'is le valè' emport' çâ au roi. Ça fait qu'i' lit çâ, c'tte papier-lâ. Ah b'en ! la reine, i's sont tout' mi' à brâiller. « Ma princesse ést délivrée ! » P'i' 'a la nommait par son nom. « P'i' 'a ést délivrée, on a'râ p'us d'affaire à lui, p'i' i' a p'us d'danger ! »

Fait que lâ, le roi avait promis, lui, cell' qui délivrait sa fill', sa princess', pourrè' 'a marier si i' voulait. Fait que, ah ! Ti-Jean s'en r'tourne à 'a méson p'i' i' 'oé le roi, lâ, ah ! dés . . . ah ! dés . . . p'i' i' avait r'guien d'plus beau. Enn' fill', sa princess' délivrée, p'is : «Marci, papa, p'is c'ést lui qui m'â délivrée, p'is j'vâs m'marier, quand minm' qu'i' voudrait pâs, j'vâs l'marier pareil !

– B'en, i' di', on vâ l'amancher. Si tu l'aime', i' vâ t'marier, p'is tu vâs l'marier. Si tu l'aim's pâs, b'en, i' s'en irâ d'où c' qu'i' voudrâ chez eu' avec enn' fortune.

– All right ! Marci, mon père ! »

Alle â deux sœurs ; 'a monte en haut, p'i' 'a cont' çâ à sés sœur'. 'A di' : « I' veut pâs s'marier.

– Commen, i' veut pâs s'marier ?

– Non, 'a dit, més sœur', i' veut pâs s'marié'. 'A di', i' s'marierâ pâs tant qu'i' a'ra pâs vu peur !

– Comment ? Quell' peur qu'i' peu' a'oèr ? I' peut pâ' a'oèr p'us d'peur qu'i' a eu hier à soèr. P'i' i' â pâssé à travers ?

– Ah ! C'ést pâs c'tte peur-lâ, c'ést d'aut' peur. I' s'marierâ pâs, b'en çartain !

– 'A dit, t'âs pâs trouvé in plan, 'a dit, pour qu'i' eill' peur ?

– 'A dit, j'jong'lais çâ, p'i' 'a di', i' â encor' demain à resté' ici. 'A di', on vâ jongler tous les deux, tout's lés t'oâs, p'i' 'a di', on vâ asseyé' à trouvé' enn' peur.

– All right ! »

Fait qu'i' dort tout' la nuit'. P'is l'lend'main matin, i' s'réveille ; i's vont déjeuner. Commence à fêté' encor'. P'is vers l'heur' du couché'. 'A dit : « Vous allez monté', 'a dit, Jean, avec moé ; j'vâs vous montrer ma chamb', 'a di', au côté d'la not' [nôtre]. P'i', 'a dit, si vous avez peur ou si d'aut' chos' que vous avez d'besoin, 'a dit, vous sonn'ré'. 'A dit, quelqu'in vous répond'râ.

– Marci, bell' princess' ! »

Fait qu'i' s'couche'. I's s'parl'nt tout's lés t'oâ ; 'a dit : « Ma sœur, 'a di', i' y â in vieux pêcheur, 'a di', en bâs d'la rivière. 'A dit, tu s'rais-tu capab' d'a'oèr enn'

poch' d'anguille'. I' 'n n-â te'hours dés anguille', in réservoir p'i' i' 'és quien à l'eau survivan. 'A di', és-tu capab' 'n n-a'oèr enne ?

– 'A dit, j'vâ' asseyé' ! »

I's part'nt tout's lés t'oâ' a'ec enn' p'tit barouett', vont charcher . . . arriv'nt su' l'pêcheur. « Bonjour, pêcheur !

– Bonjour, bell's princess's. Quoi c'vous v'nez faire icitt', bell's princesse' ?

– 'A dit, j'viens pour a'oèr enn' poch' d'anguill's.

– Dés anguill's ? Quoi c'vous allez fair' ? Vous mangez pâs d'anguill's, vous aut' ?

– Ah ! 'a dit, c'ést pâs pour lés mangé', 'a dit, c'ést pour . . . on 'n n-â d'besoin. 'A di', 'n avez-vous, l'père ?

– Ah ! i' di', oui !

– J' 'n en veu' enn' poche.

– I's sont à 'a fraîcheur, i' ont frett – c'était l'automn', vous savé', i' étaient presque g'lées.

– 'A dit, j'veux frett', p'us frett' que vous pouvé' a'oèr.

– B'en, i' di', i's sont presque g'lées. »

I's gigotaient. P'is pren enn' poche, i' empli' enn' poche. 'A mettait çâ dan leu' barouett', p'i' 'a pâr'. Arriv' chez eux, pâs d'train, p'i' 'a parl' pâ' à parsonn' dans l'château, p'is parsonne l'savè'. Inqu' lés t'oâs sœurs qui l'savaient.

'A rouv' la port' d'la chamb', i' dormè', i' ronflè'. 'A di' : « On vâ aller nous t'oâs tranquill'ment. » Fait qu'i' s'mette' à travaillé'. 'A leuv' le drâp, dés pieds, vous savez, assez pour qu'i' reste abrigué [abrié][12] p'is lâ, i's po'gn'nt la poche d'anguill's p'is commence' à vidé' 'a poch' d'anguill's sour le drâ' [drap]. Ah! Lés anguill's tant qu'i' ont pâ' été dég'lée', i' ont pâs grouillé'. Mé', quand qu'i' ont commencé' à dég'ler, sour . . . à 'a chaleur comm' çâ, vous savé', i's marchaient sour le drâp, p'is march'nt, p'is marche' . . . I' 'n n-â qui gu'i passaient su' l'corps, p'i' encôre assez frett' pour le surprend', vous savez.

Ça fait qu'ah ! i' a crié. Quand qu'i' â crié comm' çâ, alle l'réveille ; 'a dit : « Pourquoi c'vous crié' ? 'A dit, vous avez eu peur ?

– Ah ! i' dit, non, j'ai pâ' eu peur.

– 'A dit, conté' pâs d'ment'rie', lâ, Jean ! 'A dit, vous avez vu peur !

– Ah ! i' di', oui, a'oèr peur. I' dit quoi c' qui m'â fait peur ?

– A dit, r'gârdez ! »

---

12. *Abrier :* Mettre à l'abri, couvrir.

I' lev' le drap : « Dés anguille', a'oèr peur d'in anguill', que mon pèr' 'n n-â tant po'gné dans sa jeuness'. P'is moé a'oèr pêur d'in anguille !

– 'A di', oui, avez-vou' eu peur ?

– I' di', oui, bell' princess', j'ai eu pêur ! » Ah ! lâ, ça c'ést répandu tout' suite.

'A dit : « Comm' çâ, 'a dit, vous allez pou'oèr me marier ? Vous avé' eu peur !

– Ah ! i' di', oui ! »

Ça fait qu' 'a dit çâ à son pér'. Son pér' lâ, â commencé à fair' dés noc's, v's savé'. I' a app'lé sés troup's, tout' jouait, p'is dés banquets, p'is c'ést ci, p'is c'ést çâ. I' invitait tout l'mond'.

Ça fait que i' ont fait' in banquet p'i' i' ont mangé'. P'i' après lés noc's fénies, lâ, j'sé's pâs quoi c' qu' ... i' ont monté en haut, p'i' i's sont couché', et p'is lend'main matin, c'était pareill'. Lâ, i' a denné enn' fortune à sa fill', p'i' à lui 'ssi, à son gend'. I's sont marié'. Et pui', i' leu's â bâti un château ; alle â él'vé enn' famill', deux princ's p'i' enn' princesse et pui', ah ! c'était bon et p'is ... vivant ...

Ça fait que le bonhomme ést mort, le roi ést mort, la reine ést mort'. P'i' 'a a resté avec sés deux sœurs. Ça fait quand qu'sés deux sœurs sont morte' i' ont denné tout' la fortune à sa sœur p'i' à son beau-frèr'. Ça fait que si i's sont pâs mor', i's vive' encore.

29 – LE RUBAN VERT

Il me fait plaisir de vous raconter qu'une fois, c'était un vieux, une vieille et leur enfant nommé Jean. Ils vivaient pauvrement tout en cultivant un coin de terre dans une campagne au loin. Un jour, le père, à la veille de sa mort, fit ses dernières recommandations à Ti-Jean : « Mon fils, prends bien soin de ta mère ! Rappelle-toi qu'elle a été bien bonne pour toi. Je vous laisse un peu d'argent, mais, en essayant, tâche d'en rapporter un peu plus à la maison ; et si tu ne réussis pas, ne reste pas ici ! Déménage ! »

Après la mort de son père, Ti-Jean continua de vivre avec sa mère, grâce au lait de la vache et à la chair d'un petit cochon, qu'il avait engraissé. Mais, un jour, l'argent vint à manquer. Ti-Jean dit alors à sa mère : « Nous ne pouvons plus vivre sur cette ferme ; je vais vendre la vache et me chercher un emploi à l'extérieur. À mon âge, je suis capable de vous faire vivre de mon travail !

– Très bien ! répond sa mère. Mais prends garde, mon enfant ! On ne connaît pas beaucoup les gens de la région.

– Peu importe ! fit Ti-Jean. Il faut prendre des risques. Allons-nous-en d'ici au plus vite ! »

Tôt le lendemain, Ti-Jean et sa mère s'engagent sur la route. Ils marchent toute la journée ; Ti-Jean traînait sur son épaule quelques morceaux de linge et une maigre collation. Le soir venu, il n'avait pas encore trouvé d'emploi. Il s'arrête et dit à sa mère : « Arrêtons-nous ici pour aujourd'hui ; nous ne pouvons aller plus loin, ce soir ! Nous repartirons demain matin ! Pour le moment, préparons le lit de camp !

– C'est bien ! » fit sa mère.

La vieille était contente de la décision prise. D'ailleurs, elle faisait confiance à son fils. Les deux se couchent pour la nuit et s'éveillent tôt, le lendemain matin. Ils avalent leur maigre repas, et poursuivent leur route encore une fois jusqu'au soir.

Vers six heures du soir, à la brunante, Ti-Jean dit à sa mère : « Maman, il va falloir faire halte et nous installer pour la nuit. Mais, si vous n'êtes pas trop fatiguée, faisons encore une petite étape.

– Entendu ! »

La vieille femme accepte la suggestion de son fils. Ils marchent donc encore quelques milles et s'arrêtent pour dormir. Le lendemain matin, ils se lèvent de bonne heure pour déjeuner. Puis en avant !

Ils cheminent toute la journée et une partie de la soirée. Quand vient l'heure de s'arrêter, Ti-Jean dit à sa mère : « Maman, nous allons dormir ici ! »

Tout en préparant son lit, Ti-Jean trouve un ruban attaché à un arbre. Il s'écrie alors : « Maman, regarde le beau petit ruban vert que je viens de découvrir !

– Mon garçon, lui répond la vieille, n'y touche pas ! Car ce ruban peut te porter malheur. Laisse-le à sa place. »

Ti-Jean fait la sourde oreille aux conseils de sa mère ; il s'empare du ruban et le noue autour de son corps à la hauteur de sa ceinture. Aussitôt, il sent une force envelopper tous les membres de son corps. Mais il se garde bien d'en parler à sa mère ; il se couche et dort.

Le matin, Ti-Jean dit à sa mère : « Mangeons le peu de nourriture qui nous reste, mais il faudra bientôt nous en trouver d'autre !

– C'est bien ! » reprend la mère.

Les deux voyageurs reprennent encore une fois la route et marchent toute la journée. Le soir, ils dressent leur campement un peu plus tôt que la veille. À la brunante, à l'orée d'un bois, ils aperçoivent au loin une faible lueur. Ti-Jean dit alors à sa mère : « Maman, nous arriverons bientôt, il semble y avoir des habitations dans les alentours. Regardez la lumière !

– Oui, mais on la voit à peine. Grimpe donc dans cet arbre ; tu auras des renseignements plus précis ! »

Ti-Jean monte au faîte d'un arbre et aperçoit la petite lueur qui filtrait d'une pauvre cabane. «Oui, maman, s'écrie Ti-Jean, j'ai vu une cabane ; la lueur vient de là ; mais personne ne bouge dans les environs !

– Si tu veux, Ti-Jean, nous allons nous y rendre !

– Oui, maman ! »

Ti-Jean et sa mère ramassent leurs guenilles et partent à la recherche de la petite cabane. Quand ils arrivent sur les lieux, vers deux heures après minuit, ils frappent à la porte, mais on tarde à leur répondre. Finalement, un géant vient les accueillir : « Que voulez-vous ?

– Monsieur, répond Ti-Jean, voilà trois jours que je suis parti de chez nous pour tenter de me trouver un emploi. Ma mère m'accompagne et nous sommes très fatigués. Nous n'avons pas trouvé de gîte pour la nuit. Pourriez-vous nous abriter jusqu'au matin ?

– Ah oui ! mon petit gars. Entre . . . entre dans la maison. C'est ta mère, celle qui est avec toi ?

– Oui, monsieur. »

Le géant les fait entrer dans son camp ; il leur aménage un lit et leur dit : « Couchez-vous ! Avez-vous mangé ?

– Oui, nous avons mangé une croûte. Ce soir, ce qu'il nous faut surtout c'est du sommeil ! »

Ti-Jean et sa mère se couchent pour la nuit et ne tardent pas à s'endormir. Le lendemain matin, le géant les réveille en leur annonçant : « Mes deux frères dorment encore ; ils ne se lèveront pas tout de suite, car ils travaillent bien fort. Nous allons donc déjeuner tous les trois ensemble ; je vais vous préparer à manger ; c'est moi qui agis comme cuisinier, ici, et homme-à-tout-faire . . . »

Le géant les fait déjeuner et les questionne pendant tout le repas. Ti-Jean lui raconte alors toute son histoire : le décès de son père, le petit lopin de terre qu'ils défrichaient, le besoin d'argent, le départ de la maison pour trouver un emploi . . .

Quand le géant apprend que le jeune homme est à la recherche d'un emploi, il l'arrête : « Ah ! Tu voudrais travailler ?

– Oui, fait Ti-Jean. J'ai besoin de me trouver du travail.

– Tu vas rester ici, aujourd'hui, pour te reposer un peu. Demain, tu viendras travailler avec nous autres ; nous aurions besoin de ton aide pour faire notre provision de bois d'hiver.

– Parfait, monsieur ! »

Ti-Jean se servit du titre « Monsieur » en attendant de savoir qu'il s'agissait de géants ; par la suite, ils lés désigna sous d'autres noms.

Le jeune voyageur se repose donc toute la journée ; il mange à sa faim et, le soir, il se couche. Le lendemain matin, il est vite debout comme un employé. Les trois géants sont déjà sur pied quand le gamin arrive dans la cuisine. Avant de partir en forêt, les trois hommes se munissent chacun d'un ballot de câble. Ils en remettent un également à Ti-Jean, à son grand étonnement. On lui explique alors : « Mon petit jeune homme, tu n'as pas souvent travaillé. Ces ballots de corde te serviront à attacher solidement le bois que tu auras fendu ; ensuite, tu le charges sur tes épaules et tu le transportes jusqu'au camp. »

Les bûcherons se rendent en compagnie de Ti-Jean dans la forêt, une belle forêt remplie de beau bois franc : de l'érable, du hêtre et du merisier. Ti-Jean ne se met pas au travail tout de suite ; il regarde les trois hommes s'évertuer à bûcher et semble stupéfait de les voir déployer tant d'ardeur et de force à l'ouvrage. Si bien qu'il se dit en lui-même : « Ce sont sûrement des géants, pour travailler de la sorte. Je suis capable de faire ma part, moi aussi. » Il pense alors à son petit ruban vert : « Ce petit ruban-là, je ne le porte pas inutilement ; il doit sûrement augmenter ma force. »

Il n'avait pas prononcé ces paroles qu'il sentit une grande puissance l'envahir. Puis il s'adressa aux géants : « Très bien ! Amusez-vous avec vos bûches de bois. À quel endroit voulez-vous m'installer pour vous aider à bûcher votre bois ?

– Place-toi à nos côtés et commence à faire des fagots. Puis, quand viendra le temps de s'en retourner au camp, tu nous suivras.

– Entendu ! » fit Ti-Jean.

Les géants bûchèrent jusqu'à l'heure du dîner. Ils arrachaient des arbres au complet, les ébranchaient un peu pour les rouler dans leurs câbles. Ti-Jean faisait la même besogne qu'eux, sauf qu'il prenait les arbres de la racine jusqu'au faîte ; il sentait une vraie force surhumaine au contact de son petit ruban vert.

À cinq heures de l'après-midi, les géants s'arrêtent : « Bon ! disent-ils à Ti-Jean, nous allons charger nos piles de billot sur nos épaules et retourner à la maison pour le souper.

– Allons-y ! » fait le jeune homme.

Ti-Jean attrape alors son immense fagot et laisse les géants le précéder. Leurs charges de bois étaient beaucoup moins lourdes que la sienne. Les géants, ébahis de la force du jeune homme, s'échangeaient leurs réflexions.

En arrivant à la maison, la vieille mère de Ti-Jean avait préparé le souper. Les hommes s'installent à la table et discutent de la force et de l'adresse du nouvel employé. Un des géants demande à la cuisinière : « Comment se fait-il que ton jeune garçon soit si vigoureux ?

– Ah ! de reprendre Ti-Jean ; je ne suis pas plus fort que vous autres. Mais la force que j'ai, c'est mon père qui me l'a léguée. C'est sa force ; mon père était fort . . . ha, ha ! il était fort !

– Mais ta force est encore plus considérable que la nôtre.

– Si vous le voulez ! » conclut Ti-Jean.

Après le souper, tout le monde se couche. Le lendemain matin, les bûcherons retournent dans le bois et se remettent au travail. On transporte d'énormes piles de bois qu'on avait préparé, des racines jusqu'à la tête. Les bûcherons travaillent ainsi pendant trois jours ; Ti-Jean se surpassait toujours, à tel point que, le troisième jour, les géants commencent à redouter la force du jeune homme. Un des trois frères fait alors la réflexion : « Sais-tu que ce garçon est bien plus fort que nous ? S'il le voulait, il serait capable de nous éventrer et de nous faire mourir. Il faudrait pourtant savoir d'où lui vient cette force surhumaine.

– Moi aussi, je commence à avoir peur ! » répond un autre géant.

Le lendemain matin, les géants machinent un plan afin d'en savoir davantage sur Ti-Jean. Un des hommes demeure à la maison en compagnie de la vieille femme, alors que les deux autres vont bûcher dans le bois avec le jeune employé.

Alors que la vieille mère de Ti-Jean s'affairait à tricoter des chaussons et des mitaines pour son fils, le géant demeuré au camp lui demande : « La mère, Ti-Jean est-il réellement votre garçon ?

– Oui, monsieur !

– Voulez-vous bien me dire pourquoi votre fils est si fort ?

– Je l'ignore. Je sais cependant que son père était fort, mais pas autant qu'un géant. Je ne pensais jamais que mon fils fût aussi fort que vous le laissez voir !

– Madame, nous commençons à avoir peur de votre garçon. S'il fallait qu'il se mette en colère, il pourrait facilement nous réduire en miettes. Je vais vous demander un petit service. Êtes-vous capable de lui faire avouer, ce soir, si c'est une force naturelle qu'il possède ou si c'est l'effet de la magie ?

– Oui ! fait la vieille.

– Arrachez-lui son secret, dès ce soir, pour que vous puissiez nous renseigner demain matin ! »

Le soir venu, Ti-Jean revient du bois en compagnie de deux géants. Les bûcherons soupent ensemble et le coucher a lieu plus tôt que d'habitude. La vieille en profite alors pour questionner son fils : « Mon Ti-Jean, tu commences à me faire peur avec ta force. Qu'est-ce que tu ferais de moi s'il fallait que tu te mettes en colère ?

– Ma mère, lui répond Ti-Jean, vous broyez du noir pour rien. Vous savez pourtant que je ne vous toucherais pas pour tout l'or du monde. Vous avez été si bonne pour moi !

– Mais . . .

– Alors je vais vous le dire, maman, ce qui me rend si fort ! Vous rappelez-vous le jour où j'ai trouvé, dans un sentier de la forêt, un petit ruban vert ?

– Oui, je me rappelle, maintenant !

– Bien, je l'ai gardé, ce petit ruban, et je l'ai noué à ma taille. C'est ce petit ruban qui me transmet la force que j'utilise depuis quelque temps.

–Ah ! merci, mon petit gars, de me l'avoir dit ! »

Le lendemain matin, les deux géants se rendent de nouveau à leur travail, tandis que la vieille mère de Ti-Jean demeure au camp avec l'espion chargé de découvrir le secret de la force du jeune homme.

Après le départ des bûcherons, le géant s'empresse de demander à la vieille : « Madame, avez-vous réussi à saisir le secret de la force de votre fils ?

– Oui, monsieur ! C'est simplement à cause d'un petit ruban qu'il a trouvé attaché à un arbre, dans la forêt ; il se l'est noué à la taille, et le porte sur lui depuis ce temps ; c'est ce ruban qui lui donne toute sa force !

– Ah ! c'est ça ! s'exclame le géant, surpris. Êtes-vous capable de le lui enlever ?

– Bien, oui, je suis capable. Mais je n'ai même pas besoin de lui enlever ; je suis sûr qu'il va me le remettre. Je n'ai qu'à le lui demander.

– Tâchez donc de me le procurer aussitôt que possible ; parce que, si on ne se débarrasse pas de ce ruban, nous nous verrons obligés de vous chasser d'ici, vous et votre fils. Car, vous savez très bien que nous craignons tous votre garçon.

– C'est bien ! » fait la vieille.

Quand ses frères furent revenus au camp, le géant leur raconta ce qu'il avait appris de la mère de Ti-Jean. Les deux bûcherons se dirent alors : « Il nous faut détruire Ti-Jean ou bien obtenir son ruban ! » Puis les trois hommes regagnent leur lit. Durant la nuit, la vieille va voir son fils : « Ti-Jean, lui dit-elle, tu te rappelles ce que tu m'as dit au sujet du petit ruban vert ? Je commence à avoir peur de toi, tu sais. Écoute-moi bien. Si tu ne te débarrasses pas de ton petit ruban, les géants vont nous chasser d'ici : ils commencent à redouter ta force. C'est la vérité, mon petit gars !

– Oui, maman ! répond Ti-Jean. Je vais m'en débarrasser. Tiens ! Je te le donne ; garde-le sur toi. Et si, plus tard, j'en ai besoin, tu me le remettras.

– Entendu ! »

Le lendemain, les géants s'en furent à nouveau dans la forêt. Ils n'étaient pas aussitôt partis que leur porte-parole alla s'informer du ruban auprès de la vieille femme : « Oui, monsieur, je l'ai en main. Regardez bien ce petit ruban vert ; mon fils me l'a remis en m'affirmant que sa force lui vient de ce frêle objet.

– Voulez-vous bien me le remettre ? » demande le géant.

La vieille ne se fit pas prier plus longtemps ; elle lui donna le ruban, et le géant le noua aussitôt autour de sa taille. Ah bien ! pensez donc ! Le géant était fou de joie ; il possédait désormais toute la force de Ti-Jean.

On prit le dîner ; le soir, on avala le souper, un des meilleurs du cuisinier ! Les trois géants montèrent vite dans leur chambre et apprirent que les démarches de leur frère avaient réussi : « Je l'ai enfin obtenu, le petit ruban ! leur dit-il. Désormais, Ti-Jean est privé de toute la force surhumaine qu'il possédait ; il est redevenu un jeune homme d'une force normale. L'occasion est bonne de nous débarrasser le plus tôt possible de ce garnement ; mais gardons-nous bien de le faire disparaître nous-mêmes ! Il faut atteindre notre but en lui tendant un piège.

– L'idée est bonne ! »

Le lendemain, un des géants dit à Ti-Jean ; « Mon garçon, tu ne nous accompagneras pas dans la forêt, aujourd'hui. Tu vas te rendre à une fontaine, gardée par des géants ; ce sont les six frères. C'est une fontaine magique, puisqu'on y trouve de l'eau merveilleuse dont la vertu peut guérir tous les maux et donner la

force à ceux qui en boivent. Va donc à cette fontaine et demande aux géants de te donner une pleine chaudière de cette eau merveilleuse !

– Certainement que je vais y aller ! »

Ti-Jean quitte donc le camp, une chaudière à la main ; il ne se doutait pas que les géants l'envoyaient à cette fontaine pour se débarrasser de lui et de la peur qu'ils en avaient. Après une longue marche, Ti-Jean parvient à la fontaine. Les géants l'accueillent gentiment : « On t'attendait, de s'écrier les géants, on t'attendait, le jeune ! Que viens-tu chercher ici ?

– Les trois géants m'ont prié de venir quérir de l'eau de santé à cette fontaine.

– De l'eau de santé ? Bien sûr, nous allons t'en donner, mais pas avant que tu ne sois allé cueillir, dans le champ voisin, une pomme à la queue d'or.

– Mais qu'est-ce que vous allez faire avec cette pomme ?

– Ne t'inquiète pas pour nous. Cette pomme nous permettra de vivre plus confortablement.

– Alors, je suis prêt à y aller, » fit Ti-Jean.

Ti-Jean suivit la route qu'on lui avait indiquée, puis . . . Dans l'après-midi, vers quatre heures, il entrait dans le verger de la pomme à queue d'or. Un géant accourt et demande à Ti-Jean : « Que viens-tu faire ici ?

– Je viens cueillir une pomme à queue d'or dans le pommier que voici !

– Oui ? Mais es-tu capable d'aller la cueillir toi-même ?

– Bien oui, j'en suis capable !

– Tu n'as pas peur ?

–Non ! »

Mais Ti-Jean se croyait encore en possession du petit ruban vert. Même s'il ne le portait pas sur lui, il crut que la seule pensée du ruban pouvait lui procurer la force. Mais le ruban ne lui appartenait plus . . . Il l'avait donné à sa mère.

Les géants qui gardaient le verger l'attrapèrent et l'introduisirent malgré lui dans leur cabane ; là ils lui crevèrent les yeux après quoi ils le chassèrent de la maison : « Une fois aveugle, se dirent-ils, il ne nous nuira plus, ni à nous, ni aux autres ! »

Malgré ses souffrances, et après maintes difficultés, Ti-Jean réussit à se rendre chez lui. Les géants ne l'attendaient pas ; d'après leur plan, il ne devait plus revenir. Quand les géants l'aperçurent, ils demeurèrent stupéfaits : « Comment se fait-il qu'il ait pu revenir ? » Ils lui ouvrirent la porte et le laissèrent entrer dans la maison : « Puis, comment as-tu réussi ta mission ? lui demandèrent-ils.

– Ah ! bien. J'ai complètement raté mon coup ; regardez-moi l'allure. J'ai perdu mes yeux !

– Ah, ah, ah ! »

Ti-Jean soupa en compagnie de sa mère et des géants. Le souper terminé, les trois frères lui dirent : « Si tu es encore ici, demain matin, nous déciderons définitivement de ton sort ! »

Au cours de la nuit, Ti-Jean réveille sa vieille mère : « Maman, dit-il, vous m'avez trahi, vous m'avez trahi !

– Pauvre petit garçon, comment ai-je pu te trahir ?

– Le petit ruban vert que je vous ai remis, il y a quelque temps, l'avez-vous gardé ?

– Non ! je l'ai donné au géant !

– Alors, vous m'avez vendu ! Désormais, je suis aveugle. Comment vais-je faire maintenant pour gagner ma vie ainsi que la vôtre ? Il y a une seule façon de vous racheter, d'apaiser ma haine, maman, c'est d'essayer de retrouver ce petit ruban-là. Et dépêchez-vous de me le remettre !

– Je vais faire tout mon possible, Ti-Jean ! »

Avant la fin de la nuit, la vieille s'en va trouver le géant dans la chambre et lui fait part des angoisses et des inquiétudes de son fils. Le géant l'écoute et lui dit : « Bien, madame, de toute façon, nous avions l'intention de nous débarrasser de lui !

– Mais, implore la vieille, il est bien assez infirme sans que vous pensiez à le ruiner davantage. Pouvez-vous me remettre le petit ruban vert que je vous ai donné, hier ? Nous en aurions grandement besoin, car je commence à vieillir ; et puis, si un jour nous partons d'ici, nous n'aurons plus aucun endroit où demeurer.

– Madame, reprend le géant, j'hésite beaucoup à vous le remettre, car nous avons une frousse affreuse de votre fils. Si je vous le remets, j'ai bien peur que votre fils s'en serve contre nous !

– Non ! Non ! Je vous promets qu'il ne vous arrivera rien ! »

Mais le géant refusa obstinément de lui donner le petit ruban. La vieille réussit quand même à l'amadouer ; elle profita du sommeil du géant pour lui enlever le ruban magique. Elle s'empressa de le rapporter à son fils. Elle n'avait pas noué le ruban autour de sa taille que Ti-Jean retrouva aussitôt la vue. Il s'écria alors : « Merci, maman ! Vous m'aviez trompé, mais votre trahison est rachetée ! Maintenant, ma mère, laissez-moi agir à ma guise ; vous allez voir comme tout va bien aller ! »

À l'heure du déjeuner, les géants furent surpris de constater que Ti-Jean avait recouvré la vue : « Comment se fait-il, Ti-Jean, que tu aies encore tes yeux ?

– Ah ! répond-il, j'ai prié Dieu ; il a exaucé mes prières. Dieu m'a donné d'autres yeux ! »

Les géants se mirent à pâlir. L'un d'eux demanda à son frère : « As-tu gardé la relique que la vieille t'avait donnée ?

– Je ne l'ai plus ! répond le géant, après avoir fouillé partout dans ses poches.

– Si tu ne l'as plus, c'en est fini de nous ! reprennent les deux autres, éplorés.

– Messieurs, s'écrie alors Ti-Jean. Vous avez voulu me faire périr en m'envoyant à la fontaine merveilleuse. Maintenant, c'est à mon tour de commander ! Prenez vos ballots de câble et allez-vous-en travailler dans la forêt ; vous me ramènerez, ce soir, les piles de bois que vous aurez abattu dans la journée. Et revenez à temps pour souper, sinon vous aurez affaire à moi.

– Entendu ! »

Le lendemain matin, les géants se lèvent tôt pour déjeuner ; ils se rendent dans la forêt et travaillent de toute leur énergie. Le soir, ils reviennent au camp fourbus de fatigue. Ils retournent au travail le lendemain ; Ti-Jean leur prépare un bon souper puis un bon déjeuner : « Je dois bien vous nourrir, leur dit-il, si je veux que vous travailliez fort ! » Les géants ne semblaient pas disposés, ce matin-là, à retourner dans le bois. Ti-Jean leur demanda : « Avez-vous de l'argent en réserve ?

– Oui, on en a un peu . . . répondent-ils avec hésitation.

– Si vous voulez retrouver votre liberté, donnez-moi l'argent dont j'ai besoin pour me nourrir et pour faire vivre ma mère. Et ne pensez pas que nous allons demeurer avec des traîtres ! Vous allez nous donner suffisamment d'argent pour que nous puissions vivre tant et aussi longtemps que je n'aurai pas trouvé d'emploi. À cette époque, vous organiserez votre vie à votre guise. Vous demeurerez tous les trois dans votre camp, alors que moi, je me retirerai avec ma mère. »

Les géants s'empressèrent de leur remettre un montant de deux cents piastres. En ce temps-là, on pouvait vivre longtemps avec cette somme ! Après leur avoir ordonné de quitter leur demeure, Ti-Jean leur dit : « Rendez-vous à la fontaine merveilleuse où vous m'avez déjà envoyé, et procurez-vous une pomme à queue d'or semblable à celle dont je devais m'emparer ; rapportez-la-moi ici aussitôt que vous l'aurez en main. C'est le dernier souvenir que j'exige de vous autres. »

Les géants refusaient absolument de se rendre à cette fontaine ; ils savaient bien que, s'ils y allaient, ils n'en reviendraient jamais. Un des trois, plus courageux que ses deux frères, se décida : « Restez ici, dit-il aux deux autres ; je vais m'y rendre, moi ! »

Le géant se rendit à la fontaine, mais il fut plus malmené que Ti-Jean. On lui confia des tâches très difficiles et il mourut sans donner de nouvelles à ses frères. Quand Ti-Jean s'aperçut qu'il ne revenait pas, il s'impatienta : « Mes amis, dit-il aux deux autres, j'ai un pressant besoin de cette pomme ; partez chacun votre tour et tâchez de me la rapporter. »

À tour de rôle, chacun des géants partit, mais ni l'un ni l'autre ne revint. S'ils ont encore le courage de poursuivre leur route, ils vont la poursuivre longtemps, parce qu'ils ne rapporteront jamais cette pomme !

C'est la fin de mon histoire !

LE RUBAN VERT

Récit folklorique raconté le 17 novembre 1967, à Timmins, Ontario, par Oscar Lavallée, âgé de 95 ans, qui l'avait appris d'Isaïe St-Michel (70 ans, environ) de Sorel, P.Q., vers 1887.

Enregistrement no 3388. Conte-type 590 I a, II b, c, e, IV a, b, IV a.

Enn' fois c'était bon d'vous dire in vieux p'i' enn' vieill' p'is sa femme . . . un vieux p'i' enn' vieill' p'is son enfant, Jean. C'tait pâs b'en b'en riche, i's vivaient su' in lot[1] d'terre éloègné d'la campagn'. P'is l'vieu' ést mor'. I' dit : « Mon enfan, i' di', é' [aie] soin d'ta mére, i' dit, p'i' é's-en [aies-en] b'en soin, parç' qu'i' di', 'a â été bonn' pour toé. P'i' i' dit, j'ai encôre in peu d'argen, i' di', asseill' [essaie] à l'en gangné' in peu pluss' ; si tu pâs capab'e, i' dit, mouv' [move][2], i' dit, meurs pâ' ici ! »

Ça fait qu'le p'tit garçon a vécu avec sa mère ; i' avè' enn' vache, i' tirait du lait. P'i' i' avè' engraissé' in p'tit cochon p'i' . . . À fin du compt' l'a'gen ést v'nu au bout.

Ça fait qu'in beau jour, i' di' à sa mère, i' dit : « O' ést p'us capab' d'viv'e écitt' ; i' dit, vâ fo'èr vend' la vach' p'i' i' di', asseillé' à m'a'oèr d'l'ouvrage ; asteur j' t'assez grand pou' travailler pour vous fair' viv'e ! I' di', on vâ s'en allé' ailleurs.

– Âll raït [all right][3] ! 'A dit, fè' attention, mon p'tit gâ' ! 'A dit j'sé's pâ' . . . 'a di', on connaît pâs l'mond' dans c'coin écitt'.

– I' dit, faut braver, p'i' en-'oueill' ! »

Tou'hours qu'i' pârt dans l'courant d'la journée, d'bonne heure. I' pâr' a'ec sa mèr', prend l'chemin. March', marche a'ec son p'tit brin d'ling' qu'i' avait su' l'dos, p'i' in p'tit lonn'ch' [lunch][4]. March' march' ! Même à 'a nuit, to'hours qu'i' avait pâs r'guien trouvé.

---

1. *Lot :* Chacune des terres dont se compose un rang.
2. *Move* [to] (angl.) : Déménager.
3. *All right* (angl.) : Très bien.
4. *Lunch* (angl.) : Goûter, repas léger, collation.

Ça fait qu'i' di' à sa mére, i' di' : « On vâ fair' not' lit d'camp', i' dit, pour à soèr : on peut pâ' aller plus loin. I' di', on se r'prendrâ à marcher d'main.

– C'ést bien ! »

C'fait qu' contente, 'a s'fiè' [fiait] après son p'tit garçon. Fait qu'i's s'couch'nt. L'lend'main matin, i's s'réveill'nt d'bonne heure, i's mang'nt le p'tit brin d'manger qu'i' avè', et pui' i's part'nt. To'hours qu'i's march'nt tout' la journée.

Vers six heur's du soèr, la brunante arriv'. P'i' i' di' : « Ma mére, i' di', on vâ êt' ôbligé d'campé' encôr'. Mé', i' di', i' ést trop bonne heur', si vous êt's pâs trop fatiquée, i' di', on vâ avancé' in peu.

– Correck ! »

La mére était te'hours content'. C'fait qu'i's se couch'nt. L'lend'main matin i's s'réveill'nt de bonn' heur' Gô hedd' [go ahead] ![5] Part'nt. Marche' encôr' tout' la journée, un' partie d'la veillée, le soèr. I' dit : « Ma mére, i' di', on vâ resté' éci.» P'i' i' arriv'nt, p'i' i's faize' [font] l'lit' de camp'.

P'i' en faisant son lit', Ti-Jean i' trouve in rouban [ruban] ; c'tè' accroché après l'â'b'e . . . Aussitôt qu'i' . . . « Ma mére, i' dit, 'gardez don c'te beau p'tit ruban vert que j'ai trouvé !

– 'A dit, mon p'tit gâ', 'a dit, touch' pâ' à çâ. 'A dit, dés fois c'ést dés sor' [sorts] ; 'a dit, laiss'-lé lâ ! »

Mé', i' a pâ' écouté sa mère. I' po'gn' c'ruban-lâ p'i' i' s' l'attache entour du corps, d'la ceintur'. P'i' en s'attachant çâ, en d'ssour d'la ceintur', sa ceinture, i' a senti enn' forç' qui gu'i â poussé dans 'és memb's. Ça fait qu'i' 'n n'â pâs parlé, i' a dormi.

L'lend'main matin, i' s'aparçut qu' c'étè' . . . I' di' à sa mér' : « On vâ manger le restant, p'i', i' di', vâ fo'èr [falloir] n'en charcher d'aut'.

– C'ést bien ! »

Pârt. To'hour', i' march' tout' la journée encôr'. Le soèr arrive, i' était plus d'bonne heur' que de coutum'. I' s'sont campés, p'is la breunante arrivè'. I' avè' enn' p'tit' lumièr' rouge en travers du boâs, dan 'és boâ'. I' dit : « Maman, i' di', on arrive, i' di', i' y â du monde à 'entour d'ici. I' dit, 'gârd' la lumièr' !

– C'fait qu''a di', oui. 'A di', on peut pâ' 'oèr ; 'a dit, mont' don dans l'âb', lâ, p'i' 'a dit, tu vâ' 'oèr.»

Fait que Ti-Jean mont' dans l'âb', p'i' i' voyè' enn' p'tit' lumiér' p'i' in p'tit chac [shack][6]. I' di' : « Oui, j'ai vu in shack, ma mèr', p'i' enn' p'tit' lumièr' de d'lâ, qui vient de d'lâ. Mé', i' dit, j'ai pâs vu parsonn' rôder.

– 'A di', on vâ s'rend', veux-tu, mon p'tit gârs ?

---

5. *Go ahead* (angl.) : En avant ! En marche !
6. *Shack* (angl.) : Cabane, camp, masure.

– I' di', oui, m'man ! »

Ça fait que i' ont paqu'té leu' p'tit brin de quo' c'qu'i' avaient p'i' i' ont parti p'i' i's sont anné' [allé] à r'charch' de c' 'tit shack-lâ. I' on arrivé, i' était b'en proch' târd, deux heur's d'après mainnuit. Ça cogne à port' ; ça a pris du tem [temps] à ouvert [ouvrir]. To'hours que la port' se rouv'e, in grand z-homm' qui leu's apparaît. « Quoi c'vous voulé' ?

– I' dit, mecieu', i' di', on ... t'oâs jours qu'ô' â parti d'chez nous, p'i' i' di', on charch' ... moé, j'charch' d'l'ouvrag', p'is j' t'avec ma mèr' pui', i' dit, fatiqué, p'i' on n'â pâs d'plac' pour couché' à soèr. I' dit, prenderiez-vous, pour à soèr, pour couché' ?

– Ah ! i' di', oui, rentrez, mon p'tit gârs, p'is rent'. C'st ta mèr', çâ ?

– I' di', oui, mecieu'. »

I' savait pâs. Fait que l'giant lés â fait rentré' ; i's leu's â fait in lit', p'i' i' dit : « Couchez-vou' ! A'-vous mangé ?

– I' di', oui, on â mangé. Pour à soèr, i' di', on voudrait dormir in p'tit brin.»

C'fait qu'i's sont couché', i' ont dormi. L'lend'main matin, l'giant lés réveill' – c'tè' in giant – le réveille, i' dit : « J'ai deux d'més frér's, p'i', i' di', i's dorme' encor'. P'i' i' dit, moé j'su's couk [cook][7], j'fais tout'. I' dit, j'vâs vous faire à déjeûner, p'i' i' dit, més frére', i' di', i's travaill'nt fort, p'i' i' di', i's s'lèv'ront pâ' asteûr. I' di', on déjeun'râ moé p'is vous, vot' p'tit garçon.»

Ça fait qu'i' leu' fè' à déjeuner p'is prend dés informâtions. P'is le p'tit gârs leu' rencont' [raconte] que son pére était mort, p'i' i' avè' in p'tit arpent d'terr', p'is qu'i' étaient ... p'is lâ, i' étaient rendu' au bout, p'is l'argent ... faulait qu'i' travaille. « Ah ! i' dit, t'âs besoin d'l'ouvrage ?

– I' di', oui, j'ai besoin d'ouvrage, i' dit, mecieu'.

– Ça fait qu'i' di', b'en, i' di', on vâ t'laisser r'poser d'main ... aujo'rd'hui, p'i' i' dit, d'main, i' dit, tu viendrâ' avec nous aut's, nous aidé' à travailler. Faut qu'on rent' not' boâs d'hiver, lâ. P'i', i' dit, tu viendrâs nous aider.

– Â' right, mecieu' ! »

I' lés app'lait mecieu', p'is d'aut's fois ... quand qu'i' a su qu' c'était dés gian, i' 'és app'lè' autrement. Ça fait qu' Ti-Jean ... i' se r'pos' tout' la journée, mang', b'en manger. Le soèr arrive, i' s'couch'.

Le lend'main matin, i' s'réveille à l'heure d'habitud' d'un travaillant. Lâ, lés t'oâs aut's, lés deux aut' étaient d'bout'. I' ont parti, i' ont porté in paquet d'câbl', pui', i's n'ont donné in à Ti-Jean, pui' i's n-ont denné tout chaquin in paquet d'câb', p'is Ti-Jean lui 'ssi, in ! Ça fait qu' p'tit Jean savait pâs pourquoi fair' qu'i' voulait çâ. I' dit : « B'en l'jeune, i' dit, tu comprends pâs çâ. I' dit, c'câb'-lâ, b'en, i'

7. *Cook* (angl.) : Cuisinier.

dit, çâ c'ést pour attacher l'boâs qu'tu fends, p'is tu po'gn's, p'is tu charg's çâ su' ton dos, p'is t'emmèn's çâ écitt'. »

Ti-Jean . . . Ça fait que, i's part'nt, p'i' i's s'en all'nt [vont] tout' dans l'boâs franc avec d'l'érab', du hêt', du m'risier, p'i' i's surveillaient. P'is Ti-Jean i' dit : « C'ést dés giants çâ, pour travailler comm' çâ. I' dit, j'vâs travailler moé 'ssi.» I' pense à son p'tit ruban ver'. I' dit : « Pourquoi c'que j'ai çâ c'te p'tit ruban vert-lâ ? »

En disant çâ, i' ést v'nu une forç' dans sés memb'e'. I' dit : « All right ! Jouez su' 'és bûch's. Où vous allez m'mett' pour bûcher c'boâs-lâ ?

– I' dit, tu vâs t'mett'e au côté d' n'us aut's, p'i', i' dit, tu f'râs dés fagots, p'is mecqu'on parte' i' dit, on vâ tout' partir lés t'oâ' ensemb'. I' dit, tu nous sui'râ' [suivras] !

– All right ! »

I's bûch'nt jusqu'à médi, lâ. Le giant butait dés â'b's tout ronds p'i' i' lés trimait p'i' i' lés roulait dans son câb'. Ti-Jean faisait pareil. Mé', Ti-Jean, lui, i' 'és coupait pâs si cour'. I' avè' 'a forç', lâ, i' sentait que . . . enn' force humain', lâ, dans son p'tit ruban vert, p'i' . . .

Après que cinq heure' ést arrivé : « B'en, i' di', on vâ charger not' fagot pour qu'on s'en aille à maison pour souper.

– Ti-Jean dit, c'ést b'en, mon giant ! »

I' s'attach' son fagot, p'is lés aut's charg's s'en alle' en avant p'is lui, i' été' en arrièr'. Fait que lui i' 'n n-avait b'en pluss' que lés deux giants . . . que lés aut'e', i' chargeait b'en plus for'. I' étaient surpri', i's s'parlè' enteur leu's aut's.

Ça fait que, i' arrive à 'a méson. P'is la vieille, 'a avait fait' le souper pour eux aut'e'. All' met la tab'e, i's soup'nt. P'i' i's parlè' enteur 'és aut's : « Comment ça s'fait que i' ést b'en fort, ton p'ti' ?

– Ah ! i' dit, la force, i' dit, j'su's pâs plus fort que vous aut's. Mé', i' dit, c'ést d'la forç' que mon pèr' m'a donnée ; mon père était for', i' di', ha, ha ! i' était fort !

– Mé', c'ést plus fort que n'us aut'e' encor' !

– All right ! »

I' a mangé. Après l'mangé', i's sont r'couchés. Le lend'main matin, i' ont parti pour l'boâ' encôre en portan un gros fagot d'boâs, p'is lés â'b's tout ronds, c'été' ébranché. P'is le soèr, c'était pendant t'oâs jours. L't'oâsièm' jour, lés giants commençè' à a'oèr peur, i's s'contaient dés histoère' enteur 'és aut's. P'is lés t'oâs frèr's, p'i' i's disaient : « Sé's-tu qu' c'st in homm' qui ést b'en plus fort que n'us aut's. Si i' voulè', i' nous étrip'rè', i' nous f'rait mourir. I' di', on vâ sa'oèr comment c'ést qu'i' â pu prend' c'forç'-lâ ? J' commence à a'oèr peur, moé.

– L'aut'e i' dit, moé 'ssi j'commence à a'oèr pêur, lâ.»

Fait que l'lend'main matin, i's s'leve', i' 'n n-â deux qui s'en von au boâ' avec Ti-Jean p'i' i' 'n n-â in qui reste à 'a maison a'ec la vieill'. Ça fait qu''a été' après travailler p'is fair' dés cha'ssons p'is dés mitaine'. I' dit : « La mére, i' dit, c'ést vot' garçon, çâ ?

– 'A di', oui, mecieu' !

– Comment qu'ça s'fè', i' dit, qu'ilést si fort que çâ ?

– Ah ! 'a dit, j'le sé' pâs comment ça s'fait. Mé', 'a dit, son pére était fort, mé' 'a dit, çâ, c'ést tout autrement que lés homm's for'. 'A dit, j'pensais jamais qu'mon fils était si fort que çâ.

– Le gian, i' dit, ma mère, i' di', on commence' à 'n a'oèr peur. I' dit, si c't homm'-lâ s'fâchè', i' dit, ça gu'irait pâs b'en, i' di', i' peu' aller . . . fair' dés miette' a'ec n'us aut'e'. I' di', êt's-vous capab' d'sa'oèr de lui, à soèr, si c'st enn' forc' naturell' qu'i' â ou b'en si c'ést d'quoi, aut' chos', dés dons ?

– 'A di', oui !

– 'Mandez-y à soèr, p'i', i' dit, vous nous l'direz d'main matin.»

Ça fait que, ah ! le soèr arriv', p'i' il' eur'soup'nt, p'i' après soupé', i' s'couch' de plus d'bonne heur' que d'habitude. 'A dit : « Mon Jean, 'a dit, tu commence' à m'fair' peur. 'A dit, t'és t-assez for', 'a dit, si tu t'fâchais contre moé, 'a dit, quoi c'tu m'f'rais ?

– Ma mère, i' dit, vous avez dés méchant's idées dan 'a têt'. Vous savez b'en, i' dit, que j' f'rais rien à ma mèr'. Ma mèr' qui â été si bonne.

– 'A di' . . .

– Ah ! i' dit, b'en j'vâs vous dir', ma mèr', quoi c'que j'fè'. I' dit, vous en rapp'lez-vou', i' dit, quand on s'en v'nè', i' di', en travers du boâs, dés tréll's [trail][8], dés ch'min, i' dit, j'ai trouvé in p'tit rouban ver' [vert] ?

– 'A di', oui, j' m'en rappell'.

– B'en, i' dit, j'eul l'ai pris, j'me l'ai attaché à 'entour du corps, p'i' i' dit, c'ést çâ, ma mèr', qui m'denn' dés forc's que j'ai.

– Ah ! 'a dit, marci, mon 'tit gâ' ! »

I's s'sont endormis. Fait qu' l'lend'main matin, i's part'nt p'i' i's s'en von au boâs lés deux giants, p'i' i' 'n n'-â in qui reste à 'a méson avec la vieill'.

Ça fait que, après qu'i' ont 'té partis, le giant qui été' avec elle i' dit : « Ma mère, i' di', avez-vous trouvé quo' c'qu'i' . . . comment ça s'fait que vot' p'tit gâ' éta' si fort ?

---

8. *Trail* (angl.) : Chemin étroit, sentier.

– 'A di', oui, mecieu' ! 'A dit, in p'tit rouban qu'i' â trouvé accroché aprè' in â'b'e, p'i' i' di', i' s'ést mis çâ à 'entour du corps, p'i' 'a dit, c'ést lui . . . c'rouban-lâ qui lui donn' la force !

– Ah ! i' dit, c'ést çâ, i' dit. Vous trouvèré', i' dit, comment c'qu'on peut fair' pour a'oèr . . . êt's-vous capab' d' gu'i ôter c'rouban-lâ ?

– 'A di', oui, 'a dit, j'su's capab'. J'ai pâs besoin d'gu'i ôté', 'a di', i' vâ me l'denné'.

– I' dit, tâchez don de m' l'a'oèr, p'i' i' di', on . . . sans çâ . . . qu'on détruis' pâs c'rouban-lâ, i' di', on vâ êt' obligé de vous envoyer. Parc' qu'on a tout peur de vot' p'tit garçon.

– 'A dit, c'ést bien ! »

Ça fait que le soèr, i' arriv'nt, p'i' i' cont' çâ à sés frèr's. Sés frér's, b'en, i' di' : « On vâ tâcher de l'détruire ou b'en avoèr le rouban [ruban]. » Ça fait que, i' cont' çâ, p'i' i's vont s'coucher. P'i' après qui . . . l'lend'main matin i' s'réveill'. P'i' 'a dit, dan 'a nuit', 'a dit : « Ti-Jean, 'a dit, t'sé's b'en quo' c'tu m'âs di', 'a dit, du p'tit ruban ver', 'a dit, j'commence à a'oèr pêur de toé. P'i' 'a dit, lés gian, 'a dit, qu'i' y â icitt', 'a dit, si tu ôbéis pâs, leu' denn's pâs, détruis pâs c'rouban-lâ, 'a di', i's vont nous en-'oueiller, p'i', 'a di', i's commenç' tout' a'oèr peur de toé. 'A di', oui, mon p'tit gâ' !

– I' di', oui, mouman [maman]. I' dit, j'vâs l'détruire . . . i' dit. Fait qu'i' dit : prends l'rouban p'i', i' dit, tiens, gard'-lé. I' dit, dés fois, j'en a'rai besoin plus târ', i' dit, tu me l'donn'râ'.

– All right ! »

Fait qu'i's part'nt, p'i' i's s'en vont dans l'boâs. Pendant qu'i' était dans l'boâs, la mér' . . . le gian arriv' p'i' i' gu'i d'mande . . . « 'A di', oui, mecieu'. 'A dit, 'gard'-moé çâ, 'a dit, c'ést p'tit rouban vert-lâ qu'i' m'â denné. C'ést çâ qui gu'i denn' la forç'.

– Voulez-vous me l'donné' ? »

All' l'prend p'i' 'a gu'i denne. I' s'met çâ autour du cor' [corps]. Ah b'en, câlin' ! Lâ, c'ést i' . . . i' avait tout' la forç' que Ti-Jean avè'. Heill', lâ, j'su's content ! Fait qu'i' dîn' ; le soèr arriv' p'i' i' fè' in bon souper, l'meilleur qu'i' avait pâ' encôr'. Lâ, i's vont s'coucher p'i' i' dit çâ à son . . . à leu's frére'. I' dit : « Lâ, i' di', j'ai l' p'tit ruban. I' di', i' a p'us d'forç' pâ'-en-tout', i' â 'a force 'ienqu' d'in enfant naturel. Mé', i' di', i' a pâs d'aut' forç' comme i' 'n n-avait. Fait qu'i' dit, ça vâ êt' le bon temps d' s'en débarrasser. Mé', on n'ést pâs pour s'en débarrasser n'us aut's minme. I' di', on vâ l'en-'oueiller dans lés trapp' [trap][9] pour s'en débarrasser.

– Oué ! »

---

9. *Trap* (angl.) : Pièges.

L'lend'main matin, i' dit : « Mon p'tit gâ', i' dit, tu viendrâs pâ' au boâ' avec nous aut' aujourd'hui. I' dit, tu vâ' allé' à la fontaine, i'y â dés gian ; i's sont six, c'ést six frér's. Pui', i' dit, tu vâs leu' d'mander d' l'eau, 'mand'-leu' enn' cha'yèr' [chaudière] d' l'eau. C'ést d' l'eau artificielle, c'ést pâs d'l'eau artificiell', c'ést d'l'eau surnaturell' qui peuv'nt guérir tous maux p'is denner dés forç's. B'en, veux-tu gu'y aller lâ ?

– Shour [sure][10], i' dit, j' m'âs gu'y aller b'en çartain ! »

En allan . . . en allant lâ, i's voulaient s'en débarrasser, v' savez ! « C' fait qu'on a'râ p'us peur de lui ! » Ça fait qu'i' pârt p'i' i's gu'i denne' enn' chéguiér' [chaudière], p'i' i' pâr'. I' avait pâs mal de rôd' [road][11] à fair'. Ça fait que i' arrive à 'a fontaine. « On attendè', on t'attendait, le jeune ! I' dit, quo' c'tu viens faire ?

– I' di', i's m'on en-'oueillé charcher d'l'eau d'vie.

– D'l'eau d'vie ? B'en on vâ t'en donner. Mé', c'ést sous condition que tu gu'y a'll's charché' enn' pomme a'ec la queue en or dans l'arb' voésin, lâ !

– Ah ! Ti-Jean gu'i dit, quo' c'vous allez faire a'ec çâ ?

– B'en, i' dit, laiss' faire, i' di'. Avec çâ, i' di', on vâ viv', nous aut's. Vivons, laissons viv' !

– Ti-Jean i' dit, j' gu'irai b'en ! »

I' mont' le chemin prend', p'is . . . Le soèr, vers troâs heure' et d'mie, quatre heure', i' était r'venu avec enn' pomme. I' di', allé' à la fontaine, i' di', in gian i' apparè'. I' dit : « Quo' c'tu viens faire icitt' ?

– I' dit, j'viens charché' enn' pomm' dans l'pommier d'or !

– Ouè ? I' di', és-tu capab' d'allé' 'a charcher ?

– I' di' oui, j'su's capab'.

– T'âs pâs peur ?

– I' dit, non ! »

Ah! lâ i' pensait qu'i' avè' encor' le p'tit rouban vert, lâ, 'ienqu'enn' pensée, ça 'rè' été pareil. Mé', la pensée . . . mé' la force a pâ' appartenu parc' que c'était sa mèr' qui l'avait. Fait qu'ils l'ont po'gné, ils l'ont rentré dans l'shack, p'i' i's gu'i ont crevé 'és yeux, p'i' ils l'on en-'oueillé. « Mecqu' i' eill' p'us d's yeu', i' nous f'râ pâs d'tort, p'i' i' f'râ pâs d'tor' aux aut's ! »

Fait qu'i' s'ést amanché comme i' â pu pour se rend' à 'a maison d'peine et d'misèr'. To'jours, qu'i' ést v'nu à bout d'son ch'min, p'is sa demeure. I' a arrivé chez . . . i' était supposé d'jamais r'venir, lâ.

---

10. *Sure* (angl.) : Certainement.
11. *Road* (angl.) : Chemin, route.

Lés giants l'ont vu r'venir i' ont dit : « Comment ça s'fait qu'i' r'vient ? » I' â rentré, ils l'ont fait' rentré'. Ils l'ont d'mandé : « P'is comment c'que t'as r'ussi ?

– Ah ! b'en, j'ai r'ussi. I' dit, j'ai mal r'ussi parc' 'gârdez la shép' [shape][12] que j'ai, i' dit, j'voé p'us clair !

– All right ! »

I' a soupé avec la vieill' p'is lés giants. P'i' après soupé', i' ont dit : « B'en, si t'és t-icitt', demain matin on voèrâ quoi c'qu'on vâ fair' de toé.»

Fait qu'dans l'courant d'la nuit', la vieille, i' dit : « Ma mère, i' dit, vous m'avez trahi, vous m'avez trahi !

– 'A dit, pauv' 'tit gârs, comment j'peux t'trahir ?

– I' dit, le p'tit ruban vert que j'vous ai denné, l'a'-vou' encore ?

– 'A dit, non, je l'ai pâ' encore. 'A dit, j' l'ai denné au giant.

– B'en, i' di', vous m'avez trahi. I' di', asteur j'oés p'us clair. I' dit comment c'que j'vâs prend' ma pârt pour m'défend' pour gangner vot' vie comm' la mienne ? I' di', asteur, i' y â 'ienqu'enn' chos' qui pourrait rach'té', i' dit, ma haine, i' dit, c'ést à sa'oèr . . . avoèr, asseyé d'a'oèr c' 'tit rouban-lâ, me le r'mett'e à moéminme !

– 'A dit, j'vâs fair' mon possib', Ti-Jean ! »

Fait que dan 'a nuit', alle â été trouver l'giant p'i' 'a â parlé d'çâ : son p'tit gârs quoi c'que ça peut faire, asteur, t'ut seul, p'is ci . . . p'is son p'tit gâ' 'oyait pâs clair.

– B'en, i' dit, madame, i' di', o' était pour s'en défair' pareil !

– Mé', 'a di', i' ést assé' infirm' comme i' ést lâ, 'a dit, mettez-lé pâs plu' infirme. 'A dit, le p'tit ruban ver' 'a dit, que j'vous ai denné hier, 'a dit, êt's vous capab' me le r'mett'e. 'A dit, nous somm's vieu' asteur p'is si on partait d'icitt', 'a di', in moment d' à l'aut', on a'rait p'us d'plac' pour resté'.

– I' dit, madame, i' dit, c'ést pâs mal mal'isé, i' di', on â peur de vot' garçon. P'i' i' di', en vous l'donnan, i' dit, vous pouvez fair' metteur dan 'es . . . p'is nous r'viré' à l'envers.

– 'A dit, non, j'vous l'promets.»

To'hour', i' voulait pâs. Ça fait que, alle ést v'nue à bout d'le côkcer [to coax][13] p'is côkcer. To'hour', i' s'ést endormi p'i' alle a . . . a volé son ruban. Pui' 'a été porter çâ à son p'tit garçon. Lâ, en gu'i portant çâ, i' a mis c'ruban-lâ entour du cor' [corps]. I' a vu . . . sa vue . . . sa vue gu'i a r'venu tout d'in cou' [coup]. I' dit : « Marci, ma mère ! I' dit, vous m'avez trahi, mé' vous avez rach'té vot' trahison ! Asteur, i' dit, laiss'-moi fair', la mère, i' di', on vâ s'amancher b'en ! »

---

12. *Shape* (angl.) : Allure.
13. *Coax* [to] (angl.) : Cajoler, amadouer.

Fait que, l'lend'main matin, i' ont déjeuné. Lés gian étaient surpris d''oèr qu'i' avait sés yeux. « Comment ça s'fait qu'vous avez vos yeux, Jean ?

– Ah ! i' dit, j'ai prié Dieu, p'i' i' dit, j'ai b'en 'té exaucé, i' dit. Dieu m'a exaucé, i' m'â denné enne aut' pair' de z-yeux.

Ah ! Mé' i's sont v'nus pâl's te' [tout de] suite, et p'i' : « A'-vou' – i' di' à son frére, i' di' – avez-vou' encor' la reliqu' que ma femm' . . . que la mèr' vous â dennée ? » I' r'gârd : « 'Aést parti, i' di' à sés frère'.

– Ah ! si 'aést partie, i' di', ô'ést féni !

– I' dit, messieu', i' dit, vous m'avez trahi, p'is vous avez trahi en m'en-'oueillan à la fontain', vous vouliez vous débarrasser d'moé. Mé', i' di', asteur, i' dit, c'ést moé qui va's s'débarrasser d'vou'. I' dit, vous allez prend' vos câb's, p'is v's allez charcher vos boâs, dés mâgots, dés fagots d'boâs comm' vous allié' en charcher quand j'travaillè' a'ec vous aut's, p'i' i' dit, si vous êt's pâs rendu' à l'heure, i' dit, vous a'ré' affaire à moé.

– All right, c'correck ! »

L'lend'main matin i' ont parti p'is, câline ! i's chargeaient plus fort. Le soèr i' â arrivé ; i's 'taient pâs mal fatiqué', i' étaient pâs capab's. L'lend'main matin . . . i' ont 'té soupé, p'i' in b'en beau soupé', in bon déjeuner. « Faut qu'vous nourriss' si vous voulez travailler.» Mé', i' avaient peur de r'tourner de . . .

Ça fait que Ti-Jean i' di' : « Asteur, i' di', av'-vous d' l'a'gent, vous aut'e' ?

– Oui, i' di', on 'n n-â, on 'n n-â in peu.

– I' dit, si vous voulez vous rach'ter vot' vie, i' dit, vous allez m'denner d' l'a'gent pour qu' j'me nourriss' moé p'is ma mère. I' di', on rest'râ pâ' a'ec vous aut', vous êt's dés trahisons vous aut's, vous êt's dés trétt's [traîtres]. Vous allez nous denné' d' l'a'gen assez pour viv' jusqu'à c'j'eill' trouvé d'ouvrag' p'i' i' di', après, vous f'rez quo' c'vous voudrez. Vous rest'ré' écitt', habiter l'habitâtion a'ec vos frèr's, p'i' i' dit, moé j'reste avec ma mèr'.»

I's gu'i ont denné enn' coup' [couple] de cents piass's, dans c'temps-lâ, c'tait pâ' . . . i's vivaient longtem avec enn' coup' de cents piass's. Fait que, i' ont parti. Avant d'partir, i' dit : « Vous allé' allé à 'a fontain', lâ, de v'où c'vous m'avé' envoyé. P'i', i' dit, vous allé' aller charché' enn' pomm' d'or pareil comm' j'ai fait', p'i' i' dit, vous m''a rapport'ré' écitt'. C'ést mon dargnier souvenir que j'veux d'vous aut's.»

Fait que i's voulaient pâ' : i's savaient qu'si i' allaient lâ, qu'i's s'fesè' . . . i's r'viendraient jamais. Fait qu'i' 'n n-â in qui s'ést décidé, i' dit : « Resté' icitt', més frèr's, moé j'vâs j'gu'y aller. »

Ça fait que, i' 'n n-â deux qui ont resté p'i' i' y en â in qui â 'té. Mé', i' â arrivé, i' a pâs 'té b'en r'çu comm' Ti-Jean. I' gu'i â denné d'l'ouvrage à fair', p'i' i' ést mort sans denner dés nouvelle' à son frér'. P'is lâ, Ti-Jean i' dit : « Més boïz

[boys][14], i' dit, j'ai besoin d'c'pomm' d'or-lâ, p'is vous allé' 'a charcher, vous aut's, chequin vot' tour ! »

L'aut' i' â 'té, mé', i' ést pâs r'venu non plus. Le t'oâsième, i' gu'y â été, i' a pâs r'venu non plus. Si i's march', i's vont marché' encor' pour l'a'oèr parc' qu'ils l'a'ront jamais mon pér'.

C'ést tout' !

14. *Boys* (angl.) : Amis, jeunes, (terme de familiarité).

30 – LES LUTINS

Je travaillais à Blind River pour une compagnie forestière qui groupait quatre ou cinq chantiers. À tous les soirs la conversation roulait sur différents sujets.

Un soir, un des hommes me dit : « Je ne sais ce qui s'est passé à l'écurie la nuit dernière ; ce matin, j'ai eu beaucoup de difficulté à défaire les nattes de la crinière de mon cheval !

– Comment expliquer ce phénomène, lui dis-je ?

– J'ai entendu dire que c'est l'œuvre des lutins : ils s'amusent à natter la crinière et la queue des chevaux.

– J'ai entendu parler d'eux, moi aussi, mais je n'en ai jamais vu. Plusieurs charretiers m'ont dit qu'un cheval soigné par les lutins était bien gras et si l'animal a été battu par eux, on s'en aperçoit, le matin à la sueur qui ruisselle de son poil. Que penses-tu faire ? As-tu tellement de misère ?

– Ah ! de la misère, de la misère ! J'arrive difficilement à défaire ces nattes.

– Ça me fait rire . . . Des lutins ! En as-tu déjà vu, des lutins ?

– Non, je n'en ai jamais vu, mais d'autres m'ont dit qu'ils en avaient vu à l'œuvre. On les a surpris à mettre des graines de lin dans l'avoine ou dans le blé, quand on nourrit les chevaux, ou bien ils viennent enlever les graines de lin dans l'avoine et le blé.

– Moi, je n'ai jamais observé ces phénomènes.

– En plus d'en avoir entendu parler, j'ai constaté un fait. L'autre soir, je suis arrivé ivre rapportant deux charges, l'une d'avoine et l'autre de foin. J'ai dételé mes chevaux mais je ne les ai pas étrillés malgré la glace dont leurs pattes étaient croûtées. Un cheval, pour bien dormir, il faut qu'il soit propre, comme un humain d'ailleurs. Un cheval dont les pattes sont refroidies par la glace fondante, ne peut prendre de repos, ni debout, ni couché. J'ai donc étrillé, à la diable, mes chevaux et je les ai quittés dans cet état inconfortable. Le lendemain matin, je suis entré dans l'écurie et un de mes chevaux était tout couvert d'écume. Comment expliquer cette sueur ? Était-il sorti de l'étable ? Quelqu'un l'avait-il utilisé pour faire une course ? Non ! personne ne l'avait attelé ; rien n'était dérangé autour de lui. J'ai commencé à l'étriller et à le laver. Je n'ai pu l'atteler de l'avant-midi tant il était tout trempé de sueur !

On m'a dit que c'était les lutins qui utilisaient les chevaux la nuit. Un vieux charretier qui avait parcouru toute la région du haut de la rivière Blind pour aider au transport du bois et maintenir les chantiers en activité, ce vieux m'a raconté un fait tiré de son expérience personnelle.

Un soir, il était revenu au camp vers neuf heures ou neuf heures et quart. On le mit au courant de la présence des lutins dans l'écurie. Peu après, il descendit au magasin pour acheter une demi-livre de graine de lin. Il revint le soir, vers neuf heures ou neuf heures et demie. Le charretier préposé au soin des chevaux prit un bassin de toilette, y déposa une grosse poignée de graine de lin et le remplit d'avoine ; c'était la portion destinée aux chevaux. Mais ceux-ci ne voulurent pas y toucher.

Vers minuit un de ses compagnons lui dit : « Hé ! le père André vous n'allez pas voir si vos lutins sont allés visiter vos chevaux ?

– Oui ! Je songeais exactement à y aller. Viens-tu avec moi ?

–Oui, j'y vais ! »

Nous avons ouvert tout doucement la porte de l'écurie. Une nuée de petits bonhommes rouges coiffés d'un bonnet pointu remplissaient l'appartement. « Laisse-moi les attraper, dis-je à mon compagnon ! » À ces mots, un lutin grimpe dans l'échelle et file dans le grenier, suivi d'un autre lutin. Nous n'avons pu les voir tous, mais nous en avons vu !

J'ai été voir mes chevaux, ils n'avaient pas mangé mais toute la graine de lin était déposée sur le mur d'entre-deux. Qu'est-ce que tu penses de ces faits ?

– Que veux-tu que j'en pense ? J'en connais encore moins que toi !

– C'est la première fois que je voyais des lutins ; ça existe !

– Il y a longtemps que j'en entends parler ; je me demandais pourquoi la crinière et la queue de mon cheval étaient nattées. J'avais tant de difficulté à faire disparaître ces nattes ! Presque impossible à défaire ce travail de lutins ! »

Ils existaient, les lutins ; on les avait vus grimper au grenier...

LES LUTINS

Légende racontée le 18 novembre 1967, à Timmins, Ont., par M. Oscar Lavallée, âgé de 95 ans, racontée sous forme de conte . . .

Enregistrement no 3390.

C'était pour enn' compagnie à Blind River. Et pui', on était quat' ou cinq chantier'. A tou' 'és soèr', on parlait de différent's chos's.

Fait qu'i' 'n n-â in qui m'di', i' di' : « Hier soèr, i' dit, j'sé's pâs quo' c'que c'ést, mé', i' di', à matin, i' dit, j'ai eu d'la misère en maudi', i' di', à démancher lés natt's qui s'étaient fait's dans la crigniér' [crinière] de mon ch'fal.

– J'ai dit, comment ça peut s'fair', çâ ?

– B'en, i' dit, j'ai attendu [entendu] dir' c'ést lés lutins qui faisaient çâ. La queue p'is la crigniér', c'ést lés lutins qui faisaient çâ.

– Ah ! b'en, j'l'ai attendu dir' moé 'ssi, mé', j'ai dit, je l'ai pâ' encôr' . . . j'ai pâs' encor' vu d'lutins non plus, mé' j'ai di', i' en parl'nt souvent, souvent. Plusieurs châarguiers [charretiers] m'ont dit çâ, que . . . in ch'fal soègné par lés lutin était b'en grâs p'is battu par lés lutin, on voèyait l'lend'main matin, i' était tout' tremp' d'in traver' à l'aut'. »

Ça fait que . . . all right ![1] Fait que i' gu'i ai dit : « Quoi c'tu pens's de fair' de çâ, as-tu d'la misère ?

– Ah ! i' dit, c'ést d'la misère, i' dit, t'és pâs capab' d' dénatter çâ, i' dit !

– B'en, j'ai dit, c'ést drôl', dés lutins ? 'N n-âs-tu vu dés lutins ?

– I' dit, non, j'en ai pâs vu, mé', i' di', i's me l'dis'nt qu'ils lés ont vus en faisant tell' tell' chos', mett' dés grain's de lin dans l'manger, dans l'avoène ou dans l'blé. Quand on soègn' lés ch'faux, p'i' i's dis'nt i's vienn'nt piquer [pick][2] lés grains p'is lés grain's de lin dans l'blé.

– B'en, j'ai dit, j'ai jamais vu çâ encôr'.

---

1. *All right* (angl.) : Très bien, entendu.
2. *Pick* [to] (angl.) : Prendre, enlever.

– Ah, i' di', i' dit, j'ai attendu [entendu] dir', çâ moé 'ssi. I' dit, l'aut' soèr, i' dit, j'ai arrivé b'en en bross'[3], p'i' i' dit, j'ai arrivé a'ec in 'oéyag' d'a'oèn', p'is l'aut' du foin, p'i' i' dit, j'ai dét'llé més ch'faux p'is j'és ai pâ' étrillé' ; i' avaient d'la glace aprè' 'és patt's. P'i' i' di', in ch'fal, pour b'en dormir, faut qu'i' seille étrillé comme in homm', du mond'. D'la glace après 'és patte', in ch'fal i' dort pâs b'en, i' s'couch' pâs b'en non plu'. I' dit, je l'ai étrillé in peu, mé', i' dit, j'en ai b'en laissé. I' dit, l'lend'main matin, i' dit, j'ai arrivé, p'is mon ch'fal était tout' tremp', d' l'écum' su' l' dos tout partou'. I' dit, comment ça s'fè', i' dit, tant d'écum' que çâ, mon ch'fal. I' a-tu été douhor' [dehors] ? I's l'ont-tu pri', que'qu'in l'ont tu pri', i' ont été faire enn' ronn' [run][4] avec ? Non ! I' ést pâs pâs pire. I' dit, parsonn' l'â att'lé, i' était tel que j'avais mis, p'i' . . .

P'i' i' dit, j'ai commencé à l'étriller, p'is l'lavé' in peu. Mé', i' dit, j'ai pâs sorti avant médi . . . avant médi parc' qu'i' dit, le ch'fal était tout tremp'.

Mé', i's m'ont dit qu' c'était lés lutins qui avaient fait' çâ. C'étè' in vieux charr'tié', i' dit, dans l'haut d'la Blind qu'i' avait 'té tout partout pour lés aider pour lés laisser d' bout', p'i', i' di', i' m'â conté in cont' lui, pour çâ. I' dit, qu'i' avè' attendu [entendu] dir', çâ, lui 'ssi. P'i', i' di', i' a été au magasin, enn' bonn' journée, p'i' i' â ach'té enn' demi-liv' de grain' de lin.

P'is, le soèr, i' a arrivé au camp' vers neuf heur's, neuf heure' et d'mie. L'homm' qui donnait la portion au ch'fal, i' di', i' a rentré lâ, p'i' i' a été charché enn' bol à main. P'i' i' a di', i' â varsé enn' gross' po'gnée de graine à lin p'i' i' â empli çâ d'a'oèn', p'i' i' a donné çâ à sés ch'faux. Mé' lés ch'fau', i' ont pâs voulu l'manger.

P'i', i' dit, vers mainnui', i' di', in d'més compagnon, i' di', i' dit : « Heill ! le père, André, i' dit, vous allez pâ' 'oèr, i' dit, si vos lutin ont 'té 'oèr vos ch'fau' ?

– I' di', oui, j'étais pour gu'y aller. Viens-tu avec moé ?

– I' di', oui, j'vâs gu'y allé' avec toé. »

I' di', on rouv' la port' d'la grang' tranquill'ment, p'i' i' dit, mecqu' j'lés po'gne, i' dit, cés p'tits bonhomm's roug's, comm' çâ, i' di', avec enn' tuqu' pointus[5] su' 'a tét' [tête]. P'i' i' po'gn' l'échell' p'i' i' monte en haut dans l'grignier [grenier] p'i' i' di', in aut' pareil, i' dit. On n'â pâs l' temps d'lé' 'oèr b'en b'en, mé', i' dit, j'lés ai vu' en maudi'.

I' dit, j'ai arrivé dan 'a portion d'mon ch'fal, i' avait mangé, i' dit, mon ch'fal avait pâs mangé, mé' i' dit, tout's lés grain's de lin étaient su' l'bord d' l'enteurdeu'[5]. I' dit, quo' c'tu pens's de d'çâ ?

---

3. *Brosse* (en) : Ivre.
4. *Run* (angl.) : Course, excursion.
5. *Entre deux* : Mur mitoyen entre deux stalles de chevaux.

– B'en, j'dis, quo' c'tu pens's de çâ, mon vieu', i' dit, j' n' en connais pâs plus long qu'toé !

– B'en, i' dit, c'é' 'a promiér' fois que j'voé' dés lutin, et pui' i' dit, c'ést vrai !

– I' dit, v'lâ longtemps que j' 'n-attendais parler parc' que ma crigniér' de ch'fau' ont 'té nattées, la queue, p'i' i' dit, j'avais d'la misèr', j'sacrè', i' dit. J'ai b'en sacré après çâ. Ça s'démanch' pâ', i' dit, mon vieux, quand c'ést douté [duty : travail] par les lutins, p'is la crigniér' pareil. » Lâ, i' 'és ont vu', ah ! oui, i' és ont vu', i's montaient dans l'grignier.

31 – LE LOUP ET LE TONNEAU

Une fois, une jeune homme s'en allait, chargé de son bagage, pour travailler dans les chantiers, en compagnie de trois autres forestiers. Comme c'était la première fois qu'il lui fallait travailler en forêt, il ignorait les nombreuses bifurcations de la route.

Un peu avant d'arriver à l'un de ces tournants du sentier, le jeune homme s'arrête pour satisfaire des besoins urgents, pendant que ses compagnons continuaient leur marche. Son problème réglé, il reprend le sentier ; mais, arrivé à la division de la route en trois directions différentes, il hésite à faire un choix : « Quel sentier suivre ? Quelle direction ont pris mes compagnons ? », se demande-t-il. Il se décide finalement à s'engager dans une des bifurcations, qu'il suivit pendant un certain temps. Quand il constata qu'il avait fait fausse route, il se dit en lui-même : « Si j'avais été dans la bonne direction, j'aurais déjà rejoint mes camarades ; à présent, je crois bien que je dois poursuivre ma route ; j'essaierai de retrouver mes amis.» Puis, il se mit à courir jusqu'à ce qu'il aperçût, de loin, une toute petite lumière ; à ce moment, il faisait déjà nuit. Il se dirigea vers cette lumière ; elle éclairait une sorte de cabane à laquelle on accédait en gravissant plusieurs degrés d'escalier ; ces marches étaient construites de billots.

Le jeune homme franchit donc l'escalier et frappa à la porte. Une voix rude s'exclama : « Qui est là ? » Saisi de frayeur en entendant cette voix, le voyageur faillit tomber au bas de l'escalier. Un homme lui ouvrit finalement la porte et s'adressa à l'étranger : « Que veux-tu ?

– Je suis égaré, répondit le voyageur.

– Entre dans le camp ! Moi, je suis un Indien ; et des petits Canadiens français comme toi, je prends plaisir à m'en débarrasser. Tu ne nous échapperas pas, mon gars ! Cependant, avant de te faire mourir, je vais te donner une chance ! »

L'Indien s'adressa alors à ses compagnons : « Enfermez cet individu dans un tonneau à lard que vous aurez bien soin de fermer aux deux extrémités ; n'oubliez surtout pas de pratiquer une ouverture dans un des flancs du tonneau, de façon que l'eau puisse y pénétrer ; en perçant un trou dans la glace, on pourra ainsi le noyer.»

Sur les ordres de leur chef, les sauvages s'emparèrent du jeune homme et l'emprisonnèrent dans un tonneau qu'ils traînèrent jusqu'à un lac couvert de

glace. Pendant qu'ils creusaient une entaille dans la glace, les malfaiteurs entendirent les hurlements d'une meute de loups. Le chef de la bande s'écria alors : « Allons chercher nos carabines ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! La horde malfaisante se précipita au camp en quête de munitions. Pendant ce temps, le jeune homme, prisonnier dans le tonneau, reçut la visite de la meute de loups, qui commença à flairer le tonneau pendant plusieurs minutes. Ne sachant pas trop quoi faire dans cette prison qu'il trouvait bien froide, le garçon eut recours à un plan ingénieux ; il allongea son bras par le trou pratiqué dans le flanc du tonneau, dans l'intention de saisir la queue d'un loup, si jamais il en passait un.

Une des bêtes ne tarda pas à effleurer le tonneau ; le jeune homme attrapa immédiatement la queue du loup. Ce dernier entraîna le garçon et son tonneau, le déménagea dans une course folle sur la glace. Ta ratata tata ! Ratata tata tata . . . le tonneau rebondissait et donnait dans toutes les directions. Prisonnier du baril, et la main à demi-gelée, le jeune homme ne savait plus que faire. Pour se tirer d'embarras, il tira la queue à lui, tira, tira jusqu'à ce qu'il pût faire un nœud dans la queue du loup, afin d'empêcher le loup de s'échapper.

Une fois le nœud bien serré, le jeune homme lâcha sa prise et put ainsi se réchauffer les mains. Le loup traversa alors le lac à toute vitesse ; de son tonneau, secoué par les ondulations de la glace, le jeune homme entendait toujours « ratata tata tata ». Et le baril se dandinait dans tous les sens.

À l'insu du passager, le tonneau en vint à rejoindre la rive du lac. Mais à son premier contact avec un arbre, il se brisa en mille miettes et libéra le jeune homme, qui se demanda s'il n'était pas en train de rêver.

LE LOUP ET LE TONNEAU

Récit folklorique raconté le 10 novembre 1967, à Saint-Charles, Ontario, par Wilfrid Viau (76 ans) qui l'avait appris de Ben Levert de Sturgeon Falls, Ontario, vers 1920.

Enregistrement no 3380. Conte-type 1875.

Enn' fois, c'était in jeune homm' qui s'en allè' au chantier, avait son bagage avec lui, et pui', i' était pâs seul : i' y avait t'oâs aut' avec lui. Tout en marchant, dans l' chemin, i' s'en allaient dans... i's s'en allè' au chantié', alors c'était dans l'boâs [bois], çâ, p'is l'chemin étè'... i' y avait dés fourch's de ch'min.

Rendu à t'oâs fourch's de ch'min, le jeune homm' — c'était sa promiére année d'voyage — i' ést arrêté par affair' : follait qu'i' arrêt'. Pendant c'temps-lâ, lés t'oâs autre' homme', on vâ dir' lés t'oâs aut's homme' ont continué à marché', et p'is lui, b'en le temps qu'i' â pâssé lâ, quand i' â arrivé à cés t'oâs fourch's de ch'min-lâ, i' savait pas quel chemin, lequel chemin prend'. I' savait pâs de quel bord qu' étaient sés compagnons.

Alor', i' a pri' in ch'min, p'i' i' s'mè' à marcher. Marche... i' â marché pâs mal[1] longtemps, p'is march'. Quand qu'i' a vu qu'i' s'était trompé, i' dit : « J'lés a'rais r'join ! À présen, i' dit, j' m'â' être ôbligé d'continuer, j' m'â' asseyer d' 'és r'joind' ». I' s'ést mi' à courir. To'hours que, court, p'is cour' ! I' a couru pâs mal longtem [longtemps] ; i' â aparçu enn' lumiér'. B'en, c'tte 'tit' lumiér'-lâ, qu'i' y avait lâ, 'a étè' encôr' pas mal loin d'lui ; avant qu'i' vin [vînt] à êt' rendu lâ, b'en, i' faisait b'en noèr.

Et pui', i' arriv' lâ, c'était in camp' qu'i' y avait lâ, avec plusieurs march's d'escalguié [escalier] à monté'. Alors, c'était pâs dés march's d'escalguier d'madriers, c'était dés march's d'escalguié' en logu's [logs][2]. C'fait qu'i' mont' cés march's-lâ pour frappé' à la port'. To'jours qu'il arrive à la port', p'i' i' frappe. I' atten [entend] enn' gross' voix qui gu'i répond : « Qui ést lâ ? » Le jeune homme â eu assez pêur qu'i' â rasé d'tombé' en bâs d' l'escalguier.

Te'jours que le gârs vient gu'i rouvrir la porte, i' dit : « Quoi c'tu veux ? »

---

1. *Mal (pas)* : Passablement, assez.
2. *Log* (angl.) : Billot, bille de bois en grume.

– I' dit, j'su's t-écarté[3] !

– B'en, i' dit, rent'e icitte, i' dit, moé, i' dit, j'su's t-in sa'vag', p'i' i' dit, dés p'tit Canadiens françai', i' dit, moé, j'détruis çâ ! On vâ t'détruir', mon gâ' ! I' dit, viens-t-en écitte ; i' di', on vâ t'denné' enn' chanc', par exemp'. I' dit, m'âs t'deunné' enn' chance avant de t'détruire. I' di' à sés compagnons, l'sa'vag' di' à sés compagnon, i' dit, vâ . . . prené' in quârt[4], in quâr' à lârd, p'i' i' dit, bouchez-lé dés deux . . . on vâ l'boucher dés deux bouts, p'i', i' di', on vâ mett' le p'tit garçon d'dans, p'i', i' di', on vâ faire in trou dans l'côté du quâr', assez pour que l'eau rent'e. I' di', on vâ faire in trou dan 'a glaç' p'i' on vâ l'noyer !

Sés compagnons, le chef sa'vag', s't allés charcher, p'is lés aut's sa'vage' ont pris l'quârt p'i' ils l'on emporté su' 'a glace, in grand bout', loin d'la maison. Ça fait qu'i' ont commencé à creusé' in trou dan 'a glaç', lés sa'vag's, creuse' in trou dan 'a glaç'.

Tout d'in cou' [coup], i' on attendu [entendu] dés lou' [loups] hurlé'. Ah ! qu'ça hurlait, qu'ça faisè' in ravag'. C'fait qu'le sa'vage, i' di' : « On vâ 'ller charché' 'és carabine' ! » I's part'nt tout' vit'ment charché' 'és carabin's. Le p'tit garçon 'tait dans l'quârt, p'i' i' avait b'en filé [fill][5] l'quârt ; sur le haut du quâr', i' y avè' 'ienqu' in trou pour que l'eau rent' dedans, pour le noyer.

Alors, lés sa'vag's part'nt vit'ment charcher leu's carabin's. Pendant c'temps-lâ, lés loups sont arrivés, commence' à sentir autour du quâr'. I' sentaient, p'i' i's sentaient, p'i' i's sentè' autour du quârt. C'fait que le p'tit garçon savait pâs trop quoi fair', p'i' i' avait pâs trop chaud, non plus, dans c'quârt-lâ, i' gu'i pren in idée de pâsser sa main en travers du trou, p'i' asseyer d'po'gner la queue d'in loup. « Si i' y en â in qui pâss', si j'peu' a'oèr la chanc' de gu'i po'gné' 'a queue, m'âs gu'i po'gné' 'a queue ! »

Ça fait que, te'jours, lés sa'vag's sont tou' partis. Comm' de fait'. I' y en â in, in loup, qui pâsse assez proch' qu'i' gu'i po'gn' la queue. En gu'i po'gnan 'a queue, c'ést pâ' à d'mander si le lou' a décollé[6] avec le p'tit gârçon p'is l' quârt, p'is ça gu'y allait su' 'a glaç' ta ratata tata ! Ratata tata tata . . . p'is l'quârt su' tou' 'és bords. L'p'tit garçon commençè' à a'oèr froi' aux mains, dans l'quârt. Savait pâs quoi faire avec çâ. I' était pri' avec çâ, la main b'en proch' g'lée.

Commence à tirer du slaqu' [slack][7], tir' du slaqu' dan 'a queue du loup, tir' du slaqu' jusqu'à temps qu'i' vienne à bout d'en a'oèr assez long pour faire in nœud dans la queue. To'hours, quand i' â eu assez d'slaqu' pour faire in nœu', i' â fait in bon nœud dans la queue, p'i' il l'â lâché. Ah b'en ! lâ, ça gu'y allait ! P'is lâ, i' s'ést réchauffé lés main in peu. P'is c'étè' in grand lac ; ça a pris du temps tra-

3. *Écarté :* Perdu, égaré, qui a perdu son chemin.
4. *Quart :* Baril, tonneau.
5. *Fill* [to] (angl.) : Remplir, compléter, combler.
6. *Décoller :* Partir en vitesse, aller rapidement.
7. *Slack* (angl.) : Mou, lâche. Le « slack » : la partie détendue, le mou.

varser çâ. P'is c'était su' 'a bell' glaç' viff' [vive]. I' attendait [entendait] tout l'temps ratata tata tata, p'i' en-'oeille, en-'oeille, en-'oeille, en-'oeill' !

La promiér' chos' qu'i' a su, i' a v'nu à frapper[8] l'bord. En frappant l'bor', i' s'bute à in arb'e. En frappant l'arb', eul l'tonneau â tout' câssé par morceaux, p'is l'tit garçon s'ést l'vé, j'sé' pâs si j'devrais dir' qu' c'ést in rêve . . . ?

8. *Frapper :* Rejoindre, arriver à, prendre contact avec.

32 – LES DEUX JOUEUSES DE CARTES

Une fois, il y a plusieurs années, c'était un bûcheron qui travaillait dans les camps de chantiers depuis plusieurs mois. Un jour il reçoit une lettre de sa femme lui demandant de revenir à la maison au plus tôt : elle était malade.

Alors, il part, le dos chargé de son sac de linge et de son bagage. Il entreprend une longue route. Sa marche est bientôt ralentie par la pluie, une pluie de plus en plus abondante à mesure que les ténèbres descendent dans la forêt. Le voyageur avance péniblement, dans la nuit, sur une route boueuse à peine accessible aux voitures primitives qui ravitaillent les forestiers de temps en temps. Il pleut toujours, l'heure avance.

Un peu avant minuit, le voyageur aperçoit une petite lumière. Quel réconfort pour cet ouvrier fatigué et appesanti par une pluie ininterrompue ! Le pas devient lent et pénible. « Ah ! Si je peux rejoindre cette demeure illuminée, se dit-il, je vais essayer d'y coucher ! »

Et le voilà à deux pas de la lumière ! Il frappe à la porte ; une fille, au physique élancé, vient lui ouvrir : « Bonsoir, monsieur !

– Bonsoir !

– Désirez-vous entrer ?

– Oui, je ne refuse pas d'entrer et je voudrais bien me coucher, s'il y avait moyen

– Eh bien ! commencez par entrer ! »

Il entre. La fille continue : « Déposez votre bagage près du poêle ! Avez-vous soupé ?

– Non, et j'ai bien faim ; je mangerais un peu ! »

Elle lui sert à souper. Le repas terminé, le voyageur souhaite se coucher près du poêle pour se reposer et faire sécher ses habits. La fille dit : « Je vais vous donner une bonne boisson chaude ! » Elle lui verse à boire, et la sensation de chaleur se fait bientôt sentir. La jeune fille lance une question : « Vous ne joueriez pas une partie de cartes ?

– Non ! Je n'ai jamais joué aux cartes et je n'ai pas d'argent sonnant, je n'ai qu'un chèque.

– Je demeure ici avec une de mes sœurs ; nous allons vous le changer votre chèque, et nous pourrons jouer une partie de cartes. Vous savez, ce n'est pas un jeu dangereux. Il n'y a pas de risque pour vous !

– Moi, je suis marié et j'ai une famille de neuf enfants ; ma femme est très malade et je ne voudrais pas dépenser mon argent ici !

– Vous ne dépenserez pas d'argent, nous allons vous en faire gagner.

– Je vous l'ai dit, je ne sais pas jouer aux cartes, je n'ai jamais joué . . .

– Ma sœur va se placer derrrière vous, et elle va vous montrer à jouer ! »

À force d'argumenter, les femmes finissent par décider le voyageur de jouer aux cartes. Elles changent le chèque et l'on s'installe devant les cartes. La fille, placée derrière le joueur, renseignait sa sœur sur le jeu de ce dernier. Dans quelques minutes de jeu, les filles lui ont tout râflé son argent. Le voyageur était maintenant à bout de finance. Il lui faudrait retourner chez lui sans un sou et prendre soin de sa femme. Il lui restait un espoir : les filles lui avaient laissé entendre qu'elles lui rendraient son argent, le matin venu. Découragé et à bout de forces, le bûcheron demande à se coucher. Les filles le font coucher près du poêle. Le lendemain matin, il se lève tôt et va réveiller les filles : « Je voudrais avoir mon argent. Vous avez dit que vous me donneriez mon argent, ce matin !

– Nous allons te donner une chance. Nous ouvrons la porte, et celui qui fait le saut le plus long en dehors de la maison recevra l'argent. Si tu sautes plus loin que nous autres, nous allons te remettre ton argent. Maintenant, tu vas sauter le premier, et saute le plus loin que tu pourras ! »

Elles lui ouvrent la porte. Le voyageur se place dans l'embrasure et dit : « Je vous assure que je vais faire un saut sans précédent, tellement je veux avoir mon argent ! »

Il prend son élan et fait un saut d'athlète. Il n'avait pas mis les pieds à terre que son havresac de voyage lui arrive dans le dos. Les filles lui lancent un adieu insultant et claquent la porte.

Le voyageur avait perdu son argent à tout jamais !

LES DEUX JOUEUSES DE CARTES

Histoire racontée le 10 novembre 1967, à St-Charles, Ont., par M. Wilfrid Viau, âgé de 76 ans, qui l'avait appris dans les chantiers, il ne se souvient plus de qui . . .

Enregistrement no 3381.

Enn' foi', i' y â plusieurs années pâssé', i' y avè' in homm' qui était dan 'és chantié'. I' travaillait deplus [depuis] longtemps dans lés camp's, p'i' i' avait r'çu enn' lett' de sa femm' lui faisant d'mander de s'en-allé' au plus tôt parc' qu'elle était malade.

Alors, sans r'tarder plus longtem [longtemps], i' â parti avec son linge, avec son gros . . . son bagag' su' son dô', et pui' i' a marché longtemps. Pendant qu'i' marchait, la p'uie a commencé à tombé'. I' pleuvait beaucou' et pui' i' faisait bien noèr, i' s'en allait dans l'chemin, c'tait juss' pour marcher, dans la boue, dans lés ch'mins d'partag'.[1]

Toujours que, à forc' de marcher, l'heure avançè', i' étè' à pe' près onz' heur's, mainnuit quand qu'i' a commencé à voèr enn' p'tit' lumiére. Et puis, c'all' l'a r'consolé' in peu, i' commencè' à êt' très fatiqué, apésant . . . b'en pésant par la pluie qui avait tombé' sur lui, i' avait d'la misère à marcher. Ça fait qu'i' dit : « Si j'peux m'rend' lâ, à c'lumiér'-lâ, m'â' essayer d'coucher lâ ! »

Comm' de vrai, i' s'ést rendu à la lumiér'. Frappe à 'a port' ; v'lâ enn' grand fill' qui vient gu'i rouvrir la port'. Ça fait qu'en la voyan 'a gu'i dit : « Bonsoèr, mecieu' !

– I' dit, bonsoèr !

– Mé', 'a dit, voulez-vous rentré' ?

– Ah ! i' di', oui, je r'fus'rais pâs d'rentré'. I' dit, j' voudrais b'en coucher si a'rait moyen d'couché' ici.

– B'en, 'a dit, rentrez, to'jours ! »

Ça fait qu'i' rent'. 'A dit : « Dépôsez vot' bagage au râs l'poèl', lâ, p'i' 'a di', avez-vous soupé' ?

---

1. *Portage (chemin de) :* Route improvisée pour transporter le ravitaillement.

– I' dit, non ! J'ai b'en faim p'is j'soup'rais ! »

Fait qu'i's gu'i donne' à mangé'. Après çâ, qu'i' a eu mangé, i' voulait s'couché' au râs l'poêl', parc' qu'i' était fatiqué, p'i' i' voulait s'fair' chesser [sècher]. To'hours qu'la fille 'a di' : « On vâ vous donné' que'qu' chose à . . . in bon coup à prend'. » I's gu'i ont donné in coup chau' [chaud] à prend', et p'is çall' l'â réchauffé in peu.

'A dit : «Vous joueriez pâ' enn' partie d'cart's ?

– Ah ! i' dit, moé, i' dit, j'ai jamais joué aux cart's, p'is j'ai pâs d'argent, j'ai 'ienqu'in tchèqu' [chèque].

– B'en, 'a di', on vâ vous l'changé'. 'A dit, j'ai enn' de més sœur' avec moé icitte. On vâ vous l'changer vot' chèque, 'a dit. B'en 'a di', on vâ joué' enn' partie d'carte'. 'A dit, vous savez, lâ, dans l'affair' dés cart's, lâ, 'a dit, c'ést pâ' in affair' dangereu'. 'A di', i' y a pâs d'danger pour vous !

– B'en, i' dit, moé, j'su's marié ; j'ai enn' famill' de neu' [neuf] z-enfants, p'i' i' dit, ma femme ést b'en malad', p'i' i' dit j'voudrais pâs dépenser d' l'argen icitte.

– 'A dit, vous en dépens'rez pâ', on vâ vous en fair' gâgner d' l'argen, 'a di' !

– I' dit, j'ai jamais joué aux carte', i' dit, j'connais pâs çâ, joué' aux cart's, moé, i' dit, j'sé's pâs joué' aux cart's.

– B'en, 'a dit, ma sœur vâ vous montré'. 'A di', 'a vâ s' mett' darguiér' vous, lâ, p'i' 'a di', 'a vâ vous montrer comment jouer ! »

Toujours qu'à forç' de parlé', ils l'décid'nt de joué' aux cart's. Ça fait qu'le montant d'argent qu'i' avè', après qu'i' ont eu changé son tchèqu', s'sont mi' à joué' aux cart's. La fill' qui était darguiér' lui, la sœur de l'aut', 'a disait tout' son jeu. C'fait qu' dan in r'guien d'tem [temps] i's gu'i ont toute enl'vé son argen, i' avait p'us d'argen.

Ah ! Lâ, i' était b'en peiné c't homm'-lâ d' 'oèr qu'i' avait p'us d'argent p'is qui s'en allait chez eux pour sa femm' qui était b'en malad', pâ' enn' cenne. I' dit : « J'voudrais m' coucher. » C'fait qu'i's l'ont fait couché' au râs l'poêle. Et puis le matin, quand i' s'ést l'vé, i' s'ést réveillé d'bonne heure', et pui' i' â réveillé lés fille'. I' dit : « J'voudrè' a'oèr mon argen. I' dit vous avez dit qu'vous m'donneriez mon argen, au matin.

– B'en, i' ont di', on vâ t'denné enn' chance, on vâ t'denné' enn' chanc' pour ton argen. On vâ ouvrir la port', lâ, p'is celui qui saut'râ l'plus loin dehors c'ést lui qui gâgn'râ. Si tu saut's plus loin qu' n'us aut', tu vâ' a'oèr tout' ton argen. On vâ tout' t'la denné'. I' ont dit, t'vâs sauter l' promier, lâ, p'is fè' in bon saut tant qu'tu pourrâs. »

Fait qu'to'hours b'en que, i' ont rouvert la porte, et puis l'homm' se plant'

dans l'milieu d'la porte. I' dit : « M'âs 'n en faire in tannant[2], j'vous assur', parç' qu'i' dit, j'veu' a'oèr mon argent, moé ! »

I' s'lanç', p'i' i' fè' in gros saut tant qu'i' a pu. I' avait pâs mis lés pié' à terr' que son pac sac [pack-sack][3] gu'i arriv' dans l'dos p'i' i's r'farm'nt la port' p'i' i' ont dit : « Goud baï [Good-bye][4] ! »

I' a jamè' eu son argent.

2. *Tannant :* Extraordinaire, considérable.
3. *Pack sack* (angl.) : Havresac.
4. *Good-bye* (angl.) : Adieu.

33 – MICHEL

Une belle princesse était allée se promener à la campagne. Au cours de sa randonnée elle avait connu Michel et sa famille. C'était des gens très pauvres. La famille comptait cinq garçons et sur les cinq seulement Michel était joli. La princesse l'avait trouvé tellement beau qu'elle en est devenue amoureuse.

La princesse demande à loger chez ces paysans. La vieille mère hésitait à cause de l'exiguité de la maison. A force de répéter sa demande et d'insister, la princesse obtient qu'on lui accorde une alcove dans un coin de la maison.

Pendant que la vieille prépare l'alcove, la princesse fait de beaux yeux à Michel et lui glisse à l'oreille : « Lorsque tout le monde dormira, tu viendras me visiter ! »

Une fois toute la famille couchée, Michel ne cessait de dire à ses frères : « Je vais aller visiter la belle princesse, je vais aller visiter la belle princesse !

– Ne fais pas cette bêtise, grand Dieu ! Tu vas te faire déclarer et l'on te mettra en prison !

– Ah ! non ! »

Michel a fini par rejoindre l'alcove de la princesse. Je ne sais pas si la vieille mère a eu connaissance de l'escapade de son fils, mais Michel en retira un grand profit : la princesse choisit le jeune homme pour époux.

Après les noces, Michel commence à s'ennuyer de ses parents. La princesse lui fait préparer de beaux chevaux et un carrosse de grand style ; Michel se met en route pour retourner visiter sa famille. Durant le long trajet, Michel s'arrête à une auberge pour y passer la nuit. Il se met à jouer aux cartes, il perd tout son carrosse, ses chevaux et son argent ; il se retrouve donc dans un tel dénûment qu'il renonce à retourner chez la princesse.

La princesse est inquiète de ne pas voir revenir son beau Michel. Elle se prépare, et part à sa recherche. Elle la retrouvé. Je crois qu'ils se sont bien entendus. Après cet événement, j'ai perdu toute trace de ce couple. Je ne peux vous en dire plus. Je ne sais même pas s'ils sont encore en vie.

MICHEL

Récit traditionnel raconté le 3 juin 1969, à Astorville, Ontario, par Félix Desjardins (86 ans), natif de Pointe-Gatineau ; conte appris de son père Félix, vers 1904.

Enregistrement no 5522. Conte-type 935 (version abrégée).

Michel s'étè' emmouraché d'la bell' princess', c'é' enn' princess' qui avè' été faire in tour en campagn'. Durant son voyage, alle avait rencontré c'mond'-lâ. C'tait du mond' qui était b'en pauvre. I' étaient cinq garçons ; p'is su' lés cinq, i' avè' ienqu' Michel qu'était beau. La bell' princess' l'avait trouvé tell'men . . . et beau qu' 'a gu'i avait timbé dans l'œil.

P'is te'hour', alle avait d'mandé pour a'oèr à couvert lâ, l'soèr, coucher lâ. Suffit qu'i' étaient si p'tit'ment, la vieille, ell', ça gu'i coûtait. Te'jour' à forc' de côkcer [to coax][1], alle eux â fait' enn' p'tit' chamb' dans l'coin d'la méson.

Et puis, pendant qu'la vieill' travaillè' après çâ, la bell' princesse 'a fésait dés beaux yeu' à Michel. P'is alle avait di' à Michel, 'a dit : « Quand que tout l'mond' dormira, 'a dit, tu viendrâs faire in p'tit tour, 'a dit, tu viendrâs m' 'oèr ! »

Te'hour' i's sont tout' couchés, p'is lui, i' disè' à sés frér's : « Moé, m'â' aller couché' a'ec la bell' princess' t't à l'heur', m'â' aller couché' a'ec la bell' princesse.

– I' ont dit, fais pâs çâ, 'cré guieu ! Tu vâs t'fair' prend', tu vâs t'fair' mett'e en prison.

– Ah non ! »

Touhour', i' a fini par aller faire in p'tit tour. J'sé's pâs si la vieille 'a s'en ést aparçue ou non, mé' en tout's lés câs, ça été assez bon que la bell' princesse, alle â marguié [marié] Michel.

Te'hour', au bout d'in çartain temps, Michel i' s'ennuyait d'sés parents. Te'hour', all' l'avait gréyé[2] avec in beau carross' p'is dés beaux ch'faux. Te'hours, Michel allè' 'oèr sés parents. Durant son ch'min, 'a foulu qu'i' vîn [vînt] coucher, c'était loin. Et, i' avait tout' joué aux cart's. Tout's sés jouaux, tout' l'âtfitt [out-

---

1. *Coax* [to] (angl.) : Cajoler, amadouer, flatter.
2. *Gréer* [greyer] : Pourvoir, donner, organiser.

fit][3], i' avait p'us r'guien. Te'hours, Michel, i' était rendu i' était câssé[4], i' avait p'us r'guien. P'i' i' était pâ' 'apab' s'en r'tourné' 'oèr la bell' princess'.

To'hours, la bell' princesse, elle, étè' inquièt' de son beau Michel. Te'jour', enn' bonn' journée, 'a s'ést gréyée[5] p'i' alle a r'tourné, p'i' alle â trouvé Michel. B'en, j'cré's [crois] b'en qu'i's s'sont b'en racc'modés. P'i' après çâ, b'en j'ai pardu traç' d'eux aut's. Lâ, j'peux p'u' en dir' plus long. Fait qu' j'ai pardu traç' d'eux aut's. J'sé's pâs si i' existe encôr', lâ.

3. *Outfit* (angl.) : Equipement, attirail.
4. *Cassé* : Sans d'argent
5. *Gréer* [gréyer] (se) : S'appareiller, se préparer, faire des préparatifs.

34 – JEAN-DE-L'OURS
ou
CANNE-DE-FER

Il y avait, une fois, un roi et une reine qui avaient un fils unique. C'était un garçon intelligent et aimable ; mais à sa naissance, il était couvert de poil un peu comme un ours. On l'avait appelé Jean. Son père l'envoya à l'école élémentaire, même secondaire, et veilla à lui donner une bonne éducation.

Ti-Jean grandit et la reine mourut. Donc, le roi devint veuf. Après avoir épousé une autre femme, il fit une proposition à son fils : « Si tu veux rester avec nous, nous allons te faire cession de nos biens et tu seras mon héritier.

– Je ne puis accepter, répondit Ti-Jean ; j'aime l'aventure et je veux passer ma vie à voyager ! »

Ti-Jean quitte donc le château et part à pied sur la route. Il marche, marche, marche . . . Il arrive bientôt à un atelier de forge. Le forgeron le reçoit poliment. « Bonjour, Jean-de-l'Ours ! »

Surpris de ce nouveau nom, Jean réplique : « Comment se fait-il que tu me donnes ce nom ?

– Eh bien ! un homme aussi poilu que toi, doit s'appeler Jean-de-l'Ours !

– C'est vrai, mais mon nom, c'est Jean tout court.

– Tu devrais modifier ton nom à cause de ton poil et porter le nom de Jean-de-l'Ours !

– Laisse-moi faire . . . Je voudrais me faire fabriquer une canne de fer, d'un poids de mille livres environ, pourvue d'un anneau d'à peu près cinq cents livres !

– Je n'ai pas assez de fer dans ma boutique, dit le forgeron, pour te fabriquer une telle canne !

– Pourtant j'y tiens !

– Mais es-tu fou ? Comment vas-tu transporter cette masse pesante ?

– Ne vous inquiétez pas ! Forgez-moi cette canne et vous verrez qu'elle ne m'embarrassera pas ! »

Ils partirent donc tous les deux à travers la campagne pour dépister du fer à droite et à gauche, en vue de fabriquer cette canne d'un genre assez original. Enfin, le forgeron fabrique la canne ; il l'appuie au mur de la boutique, mais le mur s'écoule pendant que l'artisan façonne l'anneau, sous les regards de Jean-de-l'Ours : « Mais veux-tu me dire, dans le monde ! comment tu vas faire pour remuer cette canne ?

– Ne vous en faites pas ! Ajoutez maintenant l'anneau à la canne et je m'en chargerai bien ! »

Le forgeron finit par souder l'anneau à la canne qui gisait par terre. « Maintenant, dit l'artisan, prends ta canne et fais-en ce que tu voudras ! »

Jean paya le forgeron et prit la canne dans sa main comme s'il se fût agi d'une canne de bois. Tout ému de ce spectacle, le forgeron dit au voyageur : « Sais-tu, jeune homme, que ton vrai nom n'est pas véritablement Jean-de-l'Ours, mais Canne-de-fer ! Un homme qui réussit à manœuvrer une canne de ce poids mérite de porter le nom de Canne-de-fer ! »

Jean partit, fier de sa canne qu'il faisait pivoter autour de son doigt passé dans l'anneau. Il était fort comme un géant. Il marcha longtemps, en s'amusant avec sa canne, où un homme abattait les arbres en vue de préparer un champ à la culture. Le paysan saisissait des merisiers gros comme des tonneaux et il les tordait et les abattait.

Étonné, Ti-Jean commença à réfléchir : « Quel homme puissant ! Regardez-le tordre des arbres, de gros merisiers ! Il les abat en vue du labourage ! » Jean jette sa canne par terre et il se précipite vers cet homme, et lui crie : « Hé ! Tord-Merisier . . .

– Qui t'a dit mon nom, toi ?

– Eh bien ! un homme qui tord les merisiers comme toi devrait porter ce nom ! Tu es fou de travailler la terre, un homme fort comme toi ! Tu devrais venir avec moi, nous ferions des prodiges le long de la route, nous deux ! Viens avec moi !

– J'accepte ton invitation ! J'abandonne mon travail de fermier pour te suivre et nous allons mener une vie plus commode ! »

Ils partirent tous les deux. Jean attrape sa canne de fer dans sa main, et la manœuvre comme un jouet. Le compagnon semble intrigué et intéressé par l'allure de Ti-Jean. Ce dernier s'en aperçoit. Il dépose sa canne par terre et dit à Tord-Merisier : « Ramasse ma canne et donne-la-moi ! » Le géant, bien que rusé, n'avait pas la force de Ti-Jean. Il essaya de soulever la canne, mais ne réussit même pas à la remuer. « Comment fais-tu pour porter cette canne, demande Tord-Merisier ?

– Comment je fais, comment je fais ? Je la porte ! »

Ti-Jean reprend sa canne, et les deux compagnons se mettent en route. Bientôt ils voient un homme qui s'affairait sur une ferme embarrassée d'une grosse montagne. Cet homme transportait la montagne sur son dos et la rangeait à son goût. Tord-Merisier dit à Canne-de-fer : « Regarde cet homme-là, qui déménage cette grosse montagne sur son dos !

– Ah ! maudit, il est fort ! Il est bien plus fort que nous deux. Il transporte la montagne seul ! Allons lui parler ! »

Ils se dirigent vers ce fermier original. « Bonjour, Range-Montagne ! commence Canne-de-fer.

– Comment sais-tu mon nom ?

– Eh bien ! un homme qui transporte les montagnes de cette façon est digne de porter ce nom ! Moi, si j'étais à ta place, j'abandonnerais la ferme et j'entreprendrais les voyages. Viens avec nous, nous allons visiter le pays ; fort comme tu es, tu vas avoir du plaisir le long de la route. Nous avons l'intention de prendre des renseignements et de nous organiser une belle vie à travers le pays ! »

Le fermier accepta l'invitation de Canne-de-fer et les trois nouveaux copains firent route ensemble. Ils arrivèrent en vue d'une vieille maison noire qui semblait abandonnée. L'habitant qui avait vécu là y avait laissé des tas de gerbes et de foin. « Ah ! tiens, nous allons rentrer ici, suggéra Canne-de-fer ; s'il reste de la nourriture, nous mangerons, sinon nous irons tuer du gibier pour survivre. Puisqu'il n'y a personne ici, nous ferons notre cuisine dans cette bâtisse ! »

Ils rentrèrent dans la maison et ils explorèrent. Au deuxième étage, ils découvrirent un grand compartiment de pois, un autre, rempli d'avoine et enfin une grande réserve de blé. « Ah ! regarde-moi ces provisions ! Nous pourrons nous faire de la soupe aux pois vu la bonne quantité de ces grains ! Un bon repas ! »

Ils pensèrent bientôt au souper. Canne-de-fer joua de nouveau le rôle de chef : « Tord-Merisier, tu vas rester ici pour préparer la soupe pendant que j'irai tuer du gibier avec Range-Montagne ! »

Les deux chasseurs se dirigent vers la forêt. Pendant ce temps, Tord-Merisier grimpe l'escalier pour aller chercher les pois. Il aperçoit un petit être portant une tuque. La maison avait été amorphosée par de puissants géants qui y demeuraient au nombre de trois : Petite-Tuque-Verte, Petite-Tuque-Bleue et Petite-Tuque-Rouge. Ce dernier était le plus effrayant du groupe. Donc Petite-Tuque-Verte apparaît à Tord-Merisier qui s'apprête à se servir de pois : « Que viens-tu faire ici, toi, crie Petite-Tuque-Verte à Tord-Merisier ?

– Je viens chercher des pois pour faire de la soupe !

– Tu n'en auras pas !

– J'en aurai bien, rétorque Tord-Merisier !

– Tu n'en auras pas ! Et je vais te le démontrer tout de suite ! »

La bataille s'engage entre le géant Tord-Merisier et Petite-Tuque-Verte ... Tord-Merisier dut s'avouer vaincu et renoncer à faire sa soupe. Il était à demi mort !

Les deux chasseurs reviennent à l'heure du repas, heureux à la pensée de pouvoir manger une bonne soupe chaude. Mais non ... Ils trouvent Tord-Merisier tout sanglant ... Aucune soupe de préparée ! « Que t'est-il arrivé, pauvre ami, de demander Canne-de-fer ?

– Ah ! ne m'en parle pas ! J'ai pris la plus maudite pirouette dans l'escalier ! Je me suis tout massacré et déchiré sur les clous. Regarde-moi ! »

Range-Montagne reprend : « Moi, je vais rester cet après-midi ; je ferai cuire du gibier et je préparerai du café pour ce soir ! » Les deux copains, Tord-Merisier et Canne-de-fer partent à la chasse, mais Range-Montagne reste à la maison. Le préposé à la cuisine monte en haut pour se procurer des pois. Mais Petite-Tuque-Bleue le reçoit rudement, l'empêche de prendre des pois, et lui donne une râclée presque mortelle. Range-Montagne avait pensé à la soupe avant la cuisson du gibier, mais le résultat de sa bataille l'avait empêché de préparer son repas.

Les autres arrivent de leur chasse ; ni la soupe, ni la viande n'est prête. Range-Montagne s'explique : « J'ai été incapable de prendre les pois. Le géant Petite-Tuque-Bleue est venu, il m'a empêché de prendre les pois et il a failli me tuer ! »

Canne-de-fer enchaîna : « Laisse faire, demain midi, vous aurez de la soupe. C'est moi qui la ferai ! »

Le lendemain matin, les deux compagnons désignés pour la chasse partent en forêt, et Canne-de-fer reste à la maison. Il grimpe au second étage, sa canne en main, et prévoit, d'après le récit des autres, qu'il va rencontrer de l'opposition. Il voit arriver Petite-Tuque-Rouge : « Ah ! tu te crois en sûreté avec ta grosse canne ! Tu viens chercher des pois pour faire ta soupe mais tu n'en auras point !

– Je vais en prendre !

– Tu n'en prendras pas ! »

Canne-de-fer bûche à coups de canne sur le géant Petite-Tuque-Rouge. Bientôt il s'aperçoit qu'il a haché l'adversaire en cinq morceaux. Petite-Tuque-Verte vient à l'aide de son compagnon mais, piff, paff, paff ! Tuque-Verte rend l'âme. Il en est de même de Tuque-Bleue à côté du cadavre de ses compagnons. Canne-de-fer, vainqueur, prend les restes des trois cadavres, les jette dans son chaudron de soupe et les fait cuire.

Après cet incident, ils décidèrent de partir. Tous les trois reprirent la route de l'aventure. Tord-Merisier et Range-Montagne, il va sans dire, étaient jaloux de Canne-de-fer. Ils s'étaient rendu compte qu'il était le meilleur, le plus fort des trois. Ils conclurent que s'ils restaient avec lui, il chercherait toujours à les dominer.

Soudain, leur route se trouve obstruée par une immense pierre. Tord-Merisier

essaya de la soulever mais rien à faire ! Range-Montagne essaya à son tour, mais il ne réussit pas davantage ! Canne-de-fer l'attaqua d'une seule main et la déplaça sans effort. Sous cette pierre ils découvrirent un trou profond. Près du trou, se trouvaient un panier et un câble ; donc, on pouvait descendre dans cette sorte de puits.

Canne-de-fer dit à Tord-Merisier : « Tu vas descendre le premier et si tu vois quelque chose de louche, tu n'auras qu'à branler le câble et l'on te ramènera à la surface ! »

Tord-Merisier embarqua dans le panier et se laissa descendre. À mi-chemin il secoua la corde et on le monta aussitôt. Tord-Merisier rendit compte de son excursion : « Ah ! comme il fait noir dans ce trou là ! Il n'y a pas de tempête mais le vent est atroce. On ne peut facilement l'endurer. On est comme suffoqué ! » Canne-de-fer dit à Range-Montagne : « C'est maintenant ton tour de descendre ! »

Il se laissa descendre mais rendu à une certaine profondeur, la peur le saisit. Il branla le câble. On le hissa à la surface.

Range-Montagne leur rapporta son impression : « Ah ! c'est effrayant ! C'est une tempête continuelle dans ce trou-là ! C'est une sorte d'abîme ! C'est impossible d'y pénétrer ! »

Canne-de-fer ne s'en laissa pas imposer : « Impossible, impossible . . . Je vais y aller, moi ! Les deux compagnons l'installèrent dans le panier avec sa canne et le voilà parti vers le fond du puits ! Quelques minutes plus tard, les deux compagnons préposés à la surveillance de la descente coupent le câble et laissent Canne-de-fer tomber dans le fond du puits. Canne-de-fer s'arrête, plus mort que vif, parmi les débris du panier démantelé par la canne, une jambe cassée. Pendant ce temps, les deux traîtres étaient en route pour leur demeure.

Canne-de-fer gît à demi-mort dans le fond du puits. Une fée lui apparaît et vient le renseigner : « Tu t'es fait jouer un vilain tour par tes amis ! Mais, prends courage ! Je vais éclisser ta jambe brisée et elle va guérir. Tu seras bientôt sur pied !

Ici, continue-t-elle, tu as de grosses tâches à accomplir. Nous sommes ici dans un souterrain où se trouve une ville emmorphosée par une bête-à-sept-têtes. Le roi est obligé d'offrir, chaque année, une princesse à cette bête qui vient la dévorer sur la montagne. Je ne sais pas si tu vas être capable de . . . »

Canne-de-fer s'empressa de compléter : « Je la détruirai bien. Je n'ai pas peur de la bête-à-sept-têtes. Ah ! si ma jambe peut guérir ! »

La vieille lui avait éclissé la jambe, et quarante jours plus tard, Canne-de-fer, se sentit assez fort pour marcher et porter sa canne. La guérison avait été complète.

Canne-de-fer observe la ville emmorphosée tout en s'y promenant. Il y trouve d'agréables parterres et de riches vergers. Toutes les richesses de paysage semblaient s'être donné rendez-vous dans cette ville merveilleuse.

La fée vint rejoindre Canne-de-fer et lui donna un conseil : « Rends-toi d'abord au château décoré de tentures de deuil. Tu y verras la princesse, tu causeras avec elle et sauras ainsi comment procéder pour la délivrer.»

Canne-de-fer se rend au château, sa canne à la main, frappe à la porte. La princesse vient ouvrir. Le visiteur est estomaqué de la beauté de la fillette mais il se hâte de lui demander : « Comment se fait-il que vous soyez prisonnière de cette bête-à-sept-têtes ? Y aurait-il moyen de voir ce monstre ?

– Ah ! mon Dieu, la bête-à-sept-têtes est trop féroce. Actuellement, elle dort mais lorsqu'elle se réveille, elle provoque une tempête de tonnerres, d'éclairs.

– Je voudrais bien constater ce phénomène !

– Eh bien ! dans une heure, elle va venir ici dans cette pièce. Vous allez l'entendre venir ! »

Canne-de-fer prépare sa canne et se tient sur le qui-vive. Tout à coup, voici un bruit de tempête, un grand vent ! Il aperçoit d'abord une tête grosse comme la maison, et six petites têtes. Le monstre !

Une grosse tâche, à la vérité . . . La bataille s'engagea aussitôt. Les coups de canne succédèrent aux coups de canne, tantôt heureux, tantôt inutiles. Canne-de-fer réussit enfin à abattre la première tête. Ensuite il s'attaqua aux autres têtes plus petites. La lutte contre la première tête avait été épuisante ; la deuxième tête tomba, mais la fatigue s'accumulait d'une tête à l'autre. Finalement la septième tête tomba sans avoir épuisé toutes les forces du héros. Canne-de-fer se souvint des directives que la fée lui avait données : « N'oublie pas d'apporter les langues et de les donner au roi. De cette façon il aura une preuve que c'est toi le destructeur de la bête ! »

Sans hésitation, Canne-de-fer coupe toutes les sept langues et les enroule dans un mouchoir portant les initiales de la princesse qui lui en avait fait cadeau. Il remet le paquet de langues à la princesse en lui recommandant d'en prendre soin.

Dans le même souterrain, deux autres princesses, sœurs de la première, étaient prisonnières, l'une d'un dragon volant, l'autre d'un serpent. Canne-de-fer file vers la cachette du dragon, le détruit, délivre l'autre princesse et dont il reçoit un mouchoir en cadeau. Il s'empare d'un aileron du dragon, l'enroule dans le mouchoir et le confie à la princesse délivrée. Il réussit également à vaincre le gros serpent, gardien de la dernière princesse. Le monstre ayant rendu la canne inutile, le héros dut se servir d'un couteau de chasse pour tuer l'animal. Il en recueillit la lancette et l'enroula dans le mouchoir reçu en cadeau de la dernière princesse délivrée. « Toi aussi, conserve précieusement ce mouchoir qui contient la lancette du serpent, recommande le héros ! »

L'une après l'autre, les deux dernières princesses rejoignirent la première, et Canne-de-fer s'offrit à les ramener au château de leur père. Mais il fallait traverser un cours d'eau pour arriver au château. Canne-de-fer fit un grand détour à

pied, et rejoignit un valet, un charbonnier, qui possédait un bateau. Il demanda au batelier de le traverser le cours d'eau pour prendre, sur l'autre rive, les trois princesses qui voulaient revenir au château paternel.

Les quatre passagers montent dans le bateau et entreprennent la traversée. Au milieu du cours d'eau, le charbonnier, jaloux de Canne-de-fer, jette le héros à l'eau et file en compagnie des trois princesses. Certain que Canne-de-fer s'était noyé, le charbonnier s'adressa aux princesses : « Si vous ne me promettez pas de dire au roi que c'est moi votre sauveteur, je vous mets à mort toutes les trois ! » Les princesses se soumirent devant cette menace, certaines qu'elles étaient, elles aussi, de la mort de Canne-de-fer.

Pourtant, ce dernier avait traversé le cours d'eau à la nage. Il se souvint alors que la vieille fée lui avait prédit cette trahison. Aussitôt sorti de l'eau, il se dirigea vers le château au moment où le roi avait organisé une grande fête réunissant toutes les gens de la ville. Pendant cette soirée, le charbonnier devait raconter comment il avait délivré les trois princesses. Chacun pouvait dire une histoire, mais le clou de la fête devait être le récit du charbonnier.

Ce dernier avait enlevé aux princesses, le mouchoir confié à leur soin par Canne-de-fer ; il les avait exposés sur une table, en face du roi, pour leur prouver sa bravoure. Le monarque s'adressa bientôt à ses princesses : « Est-ce bien lui, le charbonnier, qui vous a délivrées ?

– Oui ! » répondirent timidement les trois sœurs qui croyaient à la mort de Canne-de-fer.

Au milieu de la soirée, Canne-de-fer survient à l'arrière de la salle. Les invités remarquèrent la présence de cet étranger et en avertirent le roi : « Voici un voyageur qui aurait peut-être une histoire à conter ! » Le roi répliqua : « Faites-le avancer près de mon siège, ici, en avant de la salle ! »

Canne-de-fer avança ; les princesses le reconnurent. Il n'était donc pas noyé ! Leur mensonge commençait à faire mal. Le charbonnier, à la vue du héros, regrettait déjà ses tromperies. Canne-de-fer raconta toute l'histoire de ses exploits du début à la fin. Ensuite il demanda aux princesses où se trouvaient les sept langues, l'aileron du dragon et la lancette du serpent ! « Ils sont sur la table ! répondirent les princesses.

– Est-ce moi qui vous ai délivrées ou le charbonnier ? N'est-ce pas vrai que le charbonnier a essayé de me noyer ?

– C'est la vérité . . . ! »

Les trois princesses avouèrent qu'elles avaient été forcées de mentir pour sauver leur vie. « Maintenant, Canne-de-fer, dit le roi, tu vas épouser la plus jeune de mes princesses. Le charbonnier sera attaché à un poteau et brûlé vif.»

Ils eurent de belles noces, dit-on ! Ils ne m'ont pas invité !

JEAN-DE-L'OURS
ou
CANNE-DE-FER

Récit populaire raconté le 12 août 1969, à Astorville, Ontario, par Mme Méril Gauthier (Florida Houle, 73 ans), qui l'avait appris à l'âge de 5 ans de sa mère Julie Guillemette, alors âgée de 25 ans.

Enregistrement no 5612. Conte-type 301 I h, II a, b, c, III a, b, IV a (canne de fer), 300 V a, VI e (trois princesses), VII a.

Enn' fois, c'étè' in roi p'i' enn' reine, i' avè' 'ienqu'in garçon. C'te garçon-lâ, i' était b'en fin, b'en smart' [smart][1], b'en intelligent. Son pér' l'a b'en él'vé, i' â été aux grand's écol's, p'i' i' â été au collég', p'i' i' était b'en él'vé. P'is quant' i' ést v'nu au monde, i' était poélu c't enfant-lâ ; i' était poélu poélu. C'tait pâs du grand pouell, [poil] mé', t'sé' i' était tout' poélu. P'i' ils l'ont baptisé Jean ; mé' su' l'voyag', quant' i' â enteurpris l'oéyage . . . I' était b'en smart c'te Ti-Jean-lâ.

P'is quand i' â été b'en grand, lâ, son pére était b'en vieux ; son pér' s'ést marguié* : « B'en, 'a dit, si tu veux resté' a'ec n'us aut', i' di', on vâ s'donné[2] à toé, p'i' i' dit, t'a'râs ma propriété.

– Fè', i' dit, j'veux pâs. Moé, i' dit, j'veu', i' di', enteurprendre lé' [les] 'oéyage' ; i' di', oéyagé', i' dit, c'ést ma vie, i' dit çâ, i' di', 'oéyager. »

Te'jour', i' pârt p'i' i' s'en vâ. March', p'i' i' s'en vâ, i' prend l'chemin, p'is s'en vâ. March', p'is march', p'is march'. Te'jour', i' arrive, i' dit : « Moé, i' dit, c'ést pâs tout', çâ, i' di'. » I' rencont'e in gâ' . . . i' s'en vâ à enn' forge, enn' boutiqu', t'sé', enn' boutiqu' de forge. I' dit : « 'Cou' don, i' dit, quien, i' dit, bonjour, John l'Ourse !

– I' di', 'cou' don, i' dit, comment . . . pourquoi fér' tu m'appell's de minm' ?

– B'en, i' di', in homm' qui ést poélu comm' toé, i' di', i' devrait s'app'ler John l'Ourse !

---

1. *Smart* (angl.) : Intelligent, habile, doué.
2. *Donner* (se) : Faire cession de ses biens.

* La conteuse laisse probablement entendre que le roi serait devenu veuf.

– Ah ! b'en, i' di' . . . i' dit, moé, i' dit, mon nom, c'ést Jean.

– B'en, i' dit, ça t'adenn' pâ' i' dit, Jean, parç' que, i' dit, t'és tout poélu, p'i' i' dit, tu devrais porter l'nom d'John l'Ourse. »

Ah ! b'en, i' di' . . . i' 'n n'a pâs fait' de câ', i' â laissé faire. I' dit : « Moé, i' dit, j'voudrè', i' dit, m'fair' faire, i' di', enn' canne en fer qui pése, i' dit, mill' liv's, la cann'. P'i' i' dit, j'voudrè' a'oèr in anneau, i' di', après, d'cinq cents liv's.

– L'forge'on, i' dit, moé, j'ai jamè' assez d'fer écitt', i' dit, pour fair' çâ !

– B'en, i' dit, ça m'la pren.

– I' dit, t'és pâs fou ! I' dit, comment tu vâs fair' pour porter çâ ?

– I' dit, j' m'arrang'rai b'en. Fait's-lâ, p'i' i' dit, j' m'arrang'rai b'en ! »

Te'jour', i' ont parti, p'i' i' ont 'té charcher du fer, i' ont tout' ramâssé l'fer d'in bor' et d' l'aut' pour fair' sa dâmnée cann' de fer-lâ. Te'jour', i' fait la cann' de fer p'i' il l'accot' su' l'mur, p'i' 'a été' assez pésante, 'a a j'té l'mur à terre à forç' qu' 'a était pésant'. P'is lâ, i' été' après fair' l'anneau, p'is c'tè' encôr' pareil. P'i' i' a pôsé l'anneau. « P'i' i' dit, comment c'tu vâs fair' pour porter çâ ?

– I' dit, fait's-moé-lâ, p'i' i' dit, j' m'arrang'rai b'en ! »

Te'jour', i' a fait' l'anneau p'i' il l'a posé aprè' 'a cann' p'i' i' gu'i â denné. « Quien ! » I' l'â pâs denné, il l'â fait', p'i' 'a été' à terr' p'is « Quien, i' di', arrang'-toé avec, i' dit, prends-lâ, i' dit, fais c'que tu voudrâ' avec. » Il l'â payé.

Te'hour', i' a pri' 'a cann' lui dans sa main, pareil comm' si ça a'rè' été enn' p'tit' cann' de boâ' [bois], lâ ; il l'â pris dans sa main. « B'en, i' dit, sé's-tu, i' dit, John l'Ourse, i' dit, toé, ton nom, vraimen, i' dit, lâ, c'ést pâs Jean, c'ést pâ', i' dit, John l'Ourse, i' dit, port' ton nom, Cann'-de-Fer. I' di', in homme, i' dit, qui porte enn' cann' de fer comm' çâ dans sés main, i' di', port' le nom d'Cann'-de-Fer. »

Te'jours b'en i' â parti a'ec sa cann' de fer, i' s'en allait. P'i' i' mettait l'anneau dans son doigt, faisait roulé' 'a cann' de fer au bout d'son doi' à forç' qu'i' était fort. C'été' in géant, p'i' i' était fort comme in géant. Te'jour', i' s'en allait dans l'chemin avec sa cann' de fer, p'i' i' s'en allait. Quo' ç' c'ést qu'i' voé' dans in cham [champ] ? I' y avè' in homm', qu'été' après fair' d'la terr' neuv'[3]. P'i' i' prenait dés gros merisiers, lâ, c'tait gros comm' çâ, lâ, p'i' i' 'és tordè', i' tordait çâ.

I' voé' çâ, i' dit : « Dis-moé don, i' dit, 'gâr'-moé don, i' dit, c't homm' for', i' di', i' ést après tord', i' dit, dés gros m'risié'. » I' câssait çâ, i' faisait d'la terr' neuv'. I' câssait tout's lés â'b's de minm' p'i' i' 'és tordè'. I' pârt, p'is jett' sa canne à terr', p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ l'trouvé' : « Heille ! i' dit, 'cou' don, i' dit, toé, i' di' . . . i' dit, Teurd-Merisié', i' dit . . .

– Mé' i' dit, qui c'ést qui t'â dit mon nom, i' dit, toé ?

---

3. *Terre neuve :* Pièce de terre nouvellement préparée à la culture.

– B'en, i' di', in homm' qui tord dés merisiers comm' toé, i' dit, c'ést que'qu'in d'minm'. Bon, i' dit, 'cou' don, i' dit, t'és b'en fou, i' dit, d'travailler su' 'a terr'[4] de minme, i' di', in homm' fort comm' toé. I' dit, tu devrais t'en v'nir a'ec moé ; i' di', on f'rait du progrè', i' dit, su' l'chemin, i' dit, lâ, no's deu'. I' dit, viens-t-en don avec n'us aut'e, i' dit, viens-t-en a'ec moi !

– B'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, j'vâs m'en allé'. I' dit, j'vâs lâché' 'a terr' p'i' i' di', on vâ pou'oèr fair' b'en p'us bell' vie. »

Part'nt p'i' i's s'en vont tout's lés deux. Lui, prend sa cann' de fer, p'is l'aut' le 'oeyè' a'ec sa cann' de fer dan 'és mains. P'is l'aut', lui i' était b'en rusé mé' i' était pâ' aussi fort que l'aut'. I' vâ pour essayé' à l'vé', i' dit : « Prends ma cann' de fer, p'i' i' dit, denn'-moé lâ ! » I' vâ pour asseyer la l'vé', i' était pâ' 'apab' d'la l'ver. P'i' i' dit : « Comment ç'tu fais pour porter çâ ?

– B'en, i' dit, mon vieu', i' dit, j'la port'. »

I' la prend dans sa main p'i' i' s'en allè' i' s'en allait tout's lés deu'. In peu p'us loin, i' y avè' in homm', lâ, qu'était su' enn' ferme et p'i' i' avè' enn' bell' farm' p'i' i' avè' enn' gross' montagn' qui nuisait dans sa ferm'. P'i' i' prenait ç'a' montagn'-lâ p'i' i' 'a mettait su' son dos, p'is la rangeait d'bor', i' 'a mettait p'us loin. Tord-Merisié' i' di' à Cann'-de-Fer, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, Cann'-de-Fer, i' dit, c't homm'-lâ qui mouv' [to move][5] i' di' . . . i' dit c'tta gross' montagn'-lâ su' son dos. B'en, i' dit, mautadi' ![6] i' di', i' ést for' hein ? I' di' i' ést fort pareil comm' no's deu' ! I' ést b'en p'us fort que n'us deux, 'gârd' çâ, i' dit, c'tte gross' montagne, i' di', i' port' çâ su' son dos.

– B'en, i' di', on vâ aller gu'i parler. »

I's part'nt tout's lés deux p'is s'en vont gu'i parlé'. I' arrive à lui, i' dit : « Quien, i' dit, bonjour Rang'-Montagne.

– I' dit, 'cou' don, i' dit, qui c'ést qui t'â dit mon nom, i' dit, toé ?

– B'en, i' di', in homm' qui rang' lés montagn's comm' tu 'és range', i' dit, mon vieux, ça s'appelle', i' dit, Rang'-Montagn'. Comm' de fait', i' dit, 'cou' don, i' di', sé's-tu, i' dit, moé, i' dit, si j'étè' à ta place, i' dit, j'lâch'rè' 'a farm', p'i' i' di', in homm' capab' comm' toé, i' di', on vâ fair' du péï [pays] i' di', on vâ a'oèr du fonn' [fun][7] i' dit tout' le long d'not' voéyage i' di'. On s'en vâ, i' dit, pour prend' dés prospects[8] p'i' i' di', on vâ a'oèr du fonn' p'i' i' di', 'oèr du pays. »

Comm' de fait', i' pârt p'i' i' s'en vâ. I's s'entend'nt tout's lés t'oâs, p'i' i's part'nt, p'i' i's s'en von. Ah ! Te'jour', i' arrive' à enn' plass' de v-où c'qu' c'ést qu'i' y avè' enn' vieill' maison, enn' vieill' maison noèr' noèr'. C'étè' in habitant

---

4. *Terre :* Ferme. Propriété agricole.
5. *Move* [to] (angl.) : Déménager, transporter.
6. *Mautadit :* sorte de juron, diminutif de maudit.
7. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
8. *Prospect* (angl.) : Vue, coup d'œil, recherches.

qu'i' avait là-d'ssu', ah ! in gros t-habitan, et p'i' i' avè' in lot de stouks [stook][9] p'is d'foin à terr' p'i' . . . « Ah ! i' dit, quien, i' di', on vâ rentré' écitt', i' dit, pour mangé'. I' faut mangé', on vâ 'gârdé' 'oèr si i' y â du manger, p'i' i' di', on vâ s'tuer du gibier, p'i' i' di', on vâ s'fair' cuir' çâ. P'i' i' a pâs d'monde écitt', i' di', on vâ s'fair' cuir' du mangé'. »

I's rent'nt lâ, te'hours, p'i' r'gârd'nt partou'. I' monte en hau', i' voé' qu'i' y avè' in grand cârré d'poâ' [pois], in grand cârré d'a'oène, in grand cârré d'blé. « B'en, i' dit, 'gârd' don çâ, i' di', i' â 'ted b'en d'la soupe aux poâ', i' vâ a'oèr b'en dés poâ'. I' di', on vâ s'fair' d'la soupe aux poâ', i' dit, pour dîner.

– L'aut'e, i' dit : 'cou' don, i' dit, qui qu' c'ést qui vâ gardé', i' di', aujourd'hui ?

– B'en, i' dit, Cann'-de-Fer, i' dit, quiens Teurd-Merisier, tu vâs rester p'i' i' dit, n'us aut'e' on vâ aller tuer dés gibiers, p'i' i' di', on vâ emm'ner çâ, i' dit, pour fair' not' soupé' i' di', i' y â parsonne, i' di', écitt' ! »

Te'jours b'en, mon chôs' [Tord-Merisier] i' s'monte en haut, lui, pour aller charcher dés poâs ; quoi ç' c'ést qui r'ssou' ? Enn' p'tit' Tuqu'-Rouge, enn' p'tit' Tuqu'-Roug'. P'is çâ, c'étè' enn' maison qu'avait 'té emmorphôssée par dés géants. C'était t'oâs gros géants qu'i' y avait là-d'dan. I' y en avè' in, i' v'nait par dés Tuqu's-Roug's, t'sé's. Mé', c'tait dés gian ; i' 'n n-avè' in c'étè' enn' Tuqu'-Bleue, l'aut'e, enn' Tuqu'-Vart', p'is l'aut', enn' Tuqu'-Rouge, i' étaient t'oâs. P'is te'hours lâ, c'ést pâ' 'a 'tit' Tuqu'-Roug' qui ést v'nu l'promier, parc' qu' c'était l'pir' d'la gagn' [gang][10] ç'ui-lâ. C'était la p'tit' Tuqu'-Vart' qui â arrivé l'promier.

P'is lâ, i' pârt pour aller charcher dés poâs lui. I' arriv' lâ ; la p'tit Tuqu'-Varte 'a r'ssoud tout d'in cou' . . . 'A dit : « Quoi ç' c'ést qu'tu viens faire écitt', 'a dit, toé ?

– Ah ! i' dit, j' m'en viens charcher dés poâs pour fair' d'la soupe.

– 'A dit, tu 'n n'a'râs pâs !

– B'en, 'a dit, quo' c' c'ést . . . tu vâ' 'oèr, i' dit, j'vâs 'n a'oèr.

– Tu 'n a'râs pâ' ! 'A dit, j'vâs t'montré', 'a dit, qu'tu 'n n'a'râs pâ', 'a dit, tu vâ' 'oèr ! »

I' commence à s'batt'e avec c'tta 'tit' Tuqu'-lâ. Mé', le géan, hein ! I' s'ést fait' batt'e à 'a mort, ma chère enfant*. Te'hour', i' a pâs fait' de soupe. I' arriv', le soèr, lés aut'e' arriv'nt pour le dîné'. I' di' . . . i' était conten, i' di' : « On vâ manger d'la soup' pour le dîné' ! » I' arriv' p'is pâs d'soup' ! « Quo' ç'c'ést qui â arrivé ? » I' était tout plein d'san [sang]. I' dit : « Quo' ç' c'ést qui t'â arrivé ?

---

9. *Stook* (angl.) : Tas de gerbes.
10. *Gang* (angl.) : Groupe, foule.

* Une jeune dame était présente, lors de l'enregistrement.

– B'en, i' dit, parl' moé z-en pâ', i' dit, maudi', i' di' . . . i' dit, j'ai tombé dans l'bâs d' l'escalguié' [escalier] – i' a pâs voulu gu'i dir' – j'ai tombé en bâs d'l'escalguier, p'i' i' dit, j'me su's t-accroché après dés clous, p'i' i' dit, j'me su's tout' déchiré !

– Bon, b'en, Rang'-Montagn', b'en, i' dit, moé, i' dit, j'm'âs resté' à soèr, i' dit. Faut quas'men, i' dit . . . moé, j'f'rai pâs d'la soupe, i' dit, j'vâs n-en fair' cuire – i' avè' emporté du gibier – i' dit, j'vâs n-en fair' cuir' du gibié', i' dit, moé, p'i' i' di', on vâ s'fair' du café. »

Te'jour', i' pârt, p'i' i' s'en vâ. Rang'-Montagne a resté, lui, p'is Teurd-Merisié' a parti a'ec l'aut'. P'i' i' s'en von à 'a chasse encôr'. Mon Rang'-Montagn' monte en haut, p'is lâ, lâ, c'était la p'tit' Tuqu'-Bleue qui â arrivé, p'i' i' 'n â mangé enn' capab'e encôre. Ah ! oui, mé' lâ, lui, i' était pâs trop trop blessé, mé' i' a pâs pu reprend' de poâs pour fair' la soup'. Te'jours, b'en, i' dit : « D'abor', i' dit, qu' c'ést d'minme, i' di' . . . i' avè' emporté d'la viand', p'i' i' a fait' cuir' sa viand', p'is c'ést tout' quo' ç' qu'i' avait fait'.

– [Est-c' qu'i' avait dit qu'i' s'était fait fair' sacré' enn' volée par le bleu, Tuqu'-Roug' ?]

– Non, i' a pâs voulu l'dir', lui non plus.

– [Qu'est c'ést qu'i' a donné comme excuse ?]

– I' a dit que, . . . j'cré' b'en, qui s'était fait' batt' parç' qu'i' était supposé d'fair' d'la soupe aux poâs lui 'tou pour le souper, p'i' i' 'n n'avait pâs fait'. I' dit : « J'ai pâ' été capab' d'a'oèr . . . j'ai pâ' été capab' d'en prendre, i' dit. » Lâ i' avait di', i' di' : « I' a enn' p'tit' Tuqu'-Bleue i' dit, qui a v'nu p'i' i' di', 'a a pâs voulu m'laisser prendr', p'i' i' di', ést mauvais.

– John d'l'Ours', [Canne-de-Fer], heille ! i' dit, laiss' fair', demain midi, i' dit, moé m'âs 'n en fair' d'la soupe, i' dit, laiss' fair' ! »

Lui, i' a resté. L'lend'main midi, lâ . . . Te'hour', i's s'sont couchés l'soèr [trois mots inintelligibles], parsonn' s'a montré. L'lend'main matin, i' di' : « Allez vous-en tout's lés deux tuer dés gibiers, p'i' i' dit, moé, j' m'âs resté' écitt' pour fér' d'la soup'. » Mon Cann'-de-Fer, i' monte en haut p'i' i' savait, lâ, quoi ç' c'ést qu' c'ést qu'i' avè' arrivé, lâ, qu' c'était la minm' chos' qu'i' avè' arrivé au promier, p'i' i' avait pâs voulu l'dire.

Lâ mon . . . i' monte en hau' avec sa cann' de fer, lui, i' 'a monte en hau'. I' arriv' pour se batt'e a'ec Tuqu'-Roug' p'i' 'a était mauvaise. I' arriv' lâ : « Hâ ! 'a dit, Cann'-de-Fer, 'a dit, toé, tu t'prétends b'en fin avec ta gross' canne, 'a di', hein ? 'A dit, tu viens charcher dés poâs pour ta soup', mé', 'a dit, tu 'n n'a'râs pâ' !

– I' dit, j'vâs 'n a'oèr !

– I' dit, tu 'n n'a'râs pâs !

– J'vâs 'n a'oèr ! »

P'is lâ, i' a sauté dans l'carré hein, p'i' i' teul l'a battu à coups d'canne, ôkay. I' 'n était fait' quat' cinq Tuqu's-Roug's, lâ. La p'tit' Tuqu'-Varte â arrivé p'i' i' a faite encôre in coup d'cann' p'i' i' teul l'â . . . Tu comprends b'en, i' avait p'us r'guien. Lâ, p'tit' Tuqu'-Bleue a arrivé, encôr' pareil. Lâ, i' a pris lés t'oâs Tuqu's p'i' i' 'és â emm'né p'i' i' 'és â fait' tout's j'ter dans son cha'dron d'soup' p'i' i' lés â fait' cuir'.

Lâ, i' ont parti tout's lés t'oâs, lâ, i' ont dit, lâ, lâ : « Asteur, i' di', on vâ s'en aller fair' du pays. » Lâ, i' ont parti tout's lés t'oâ'. Et puis lâ, lés aut's, lâ, i' étaient jaloux de Cann'-de-Fer, lâ, c'était l'meilleur, lâ, 'oés-tu ! I' ont vu qu'i' étaient battus par lés deux aut's, lâ. P'i' i' ont dit : « Si on reste avec lui, b'en i' vâ t-êt' te'jour' êt' le pâpâ, lui ! »

Bon ! Te'jour', i's s'en . . . i's march'nt, p'i' i's march'nt. Tout d'in cou', [coup], i' arrive' à enn' place, i' y avè' enn' gross' pierr'. P'i', ah ! la pierre avè' à pe' près comm' dix pieds cârré'. I's sont mis, chos' . . . Teur' [Tord-Merisier] avè' essayé à la l'ver p'i' i' avait pâ' été capab ; l'aut' non plu' i' essayè' à la l'ver p'i' i' était pâs capab ! John L'Ourse i' était b'en plus capab', il l'â l'vée 'ienqu' d'enn' main, il l'â l'vée.

P'is c'étè' in grand trou, çâ, qu'i' y avait là-d'dans. P'is ça faisè' exprès, t'sé' ; i' y avait du mond' qui descendait là-d'dans, parc' qu'i' avè' in pagnier p'i' in câb' au côté. P'i' i' a di' à Teurd-Merisier : « Tu vâs descend' le premier, p'i' i' dit, si tu 'oés de quoi, i' dit, t'â' 'ienqu'à branler l'câb' p'i' on t'mont'râ', i' dit, si t'âs pêur ou si tu 'oés de quoi. »

I' fait descend' mon Teurd-Merisier l'premié'. I' descen in bout', et pui', ah ! i' branl' le câb', p'i' i' monte. « Ah ! i' di', ah ! mé' si tu 'oèyais si i' fait noèr dans c'trou-lâ ! P'i' i' di', i' â pâ' enn' tempêt', mé', i' di', i' y â in ven [vent] épouvantab'e, i' dit c'ést pâs toffab' [to tough][11] i' di', o' étouff'.

– P'i' i' dit, b'en, i' dit, toé, Rang'-Montagne, i' dit, descen à ton tour, hein ! »

Fait qu'lâ, i' descend, p'i' i' a descendu jusqu'en bâs . . . pâs jusqu'en bâs, mé' i' a été pâs mal bâs, plus bâs qu' l'aut'e. Ah ! p'i' i' branl' le câb'e encôr' p'i' i' a di', ah ! . . . i' a eu enn' pêur ; i' avait pêur, tu compren, i' voulait pâs descend' dans c'trou-lâ.

Te'jours que, i's l'ont r'monté encôr'. P'i' i's gu'i d'mand'nt : « Quoi ç' c'ést qu' c'ést qu' t'âs vu ?

– Ah ! i' dit, c'st effrayan, i' dit, c'ést enn' tempête abominab'e, i' dit, c'ést pâs restab', i' dit. C'st in trou, c'st in précipice, i' dit, c'ést pâ' allab', i' dit, dans c'trou-lâ.

– Cann'-de-Fer, b'en, i' dit, moé, i' dit, j'vâs gu'y eller ! »

---

11. *Tough* [to] (angl.) : Endurer, supporter.

Te'jour' i's part'nt p'is ils l'rembarqu'nt dans le pagnier ; b'en, ça prenè' in pagnier b'en fort pour le quiend' avec sa cann'. Te'jour', i' a descendu, p'is quand qu'i' a 'té rendu à mo'tié du trou, lâ, i' ont coupé l'câb', p'i' i's l'ont j'té dans l'trou. P'i' 'és aut's sont en-allés chequ'in leu' plass' [place], p'is, lui, était dans l'trou, lâ. I' ont coupé l'câb' p'i' i's l'on en-'oueillé dans l'fond. P'i' i' â b'en râsé se tuer, tu comprends ! Quand qu'i' â arrivé lâ dans l'fon a'ec sa cann' de fer. I' s'était blessé, i' s'était câssé enn' jambe.

I' avè' enn' vieill' fée, lâ, qu'était lâ et puis la vieill' fée se mè' à dire, 'a dit : « Tu t'és fait' joué', 'a di', in méchant tour, hein ! 'a dit, lâ, par tés ami', 'a dit ! B'en, 'a dit, laiss' faire, 'a di', on vâ t'arranger ta jambe, on vâ t'clipper [to clip][12] ta jamb' p'i', 'a di', on vâ t'soègner, p'i' 'a di', tu vâs r'venir b'en.

Mé', 'a dit, t'sé', écitt', 'a dit, t'âs dés gross's tâche', 'a di', à prend'. A dit, c'st in souterrain, 'a di', icitt', p'i' 'a dit, c'ést enn' gross' vill', p'i' 'a dit, la ville ést emmorphôssée par in dragon volant . . . non, enn' bête-à-sept-tête'. 'A dit, la ville ést emmarphôssée par enn' bête-à-sept-tête'. 'A dit, le roi, 'a di', à tout's lés an, 'a di', i' ést obligé d'aller m'né', 'a dit, su' enn' montagne, 'a di', enn' de sés princess's pour la fair' dévorer par la bête-à-sept-tête'. Et p'i' 'a dit, je l'sé's pâ', 'a dit, si tu vâ' êt' capab' 'a dit, de de . . . de . . .

– Ah b'en, 'a dit, je l'détruirai b'en, i' dit, la bête-à-sept-têt's, j'en ai pâs pêur. Si j'peux r'venir d'ma jamb' . . . »

A gu'i avait ramanché sa jamb', p'is ça gu'i â pris quarant' jours te'jour' avin [avant] d'êt' capab' de ram'ner sa jamb' pour êt' capab' marcher pour porter sa cann' de fer. Ça prenait . . . follait qu'ça soeill' b'en guérie. P'is là-d'dans, c'étè' assez beau, i' y avait dés beaux parterr's, p'i' i' y avait tout's sort's de beaux . . . , beaux jardins de fruits. P'i' i' s'prom'nait dans dés beaux vargers. Ah ! mé', i' y avait r'guien d'plus beau là-d'dans, c'étè' enn' vill', t'sé', emmarphôssée. Te'jour', i' s'en allè' . . . après qu'i' a été b'en, b'en i' s'en vâ au château du vieux, lâ, et puis . . . Non, i' a pâ' été au château du vieux, la vieill' fée 'a dit : « Vâ pâ' au château, 'a di', avin [avant], pour . . . 'a di', vâ, 'a di', à c'tte plass'-lâ, lâ, 'a dit, vâ à c'château-lâ, 'a dit, le château ést tout' en noèr. P'i' 'a dit, vâ à c'château-lâ, p'i' 'a dit, tu vâ 'oèr la princess', p'i' 'a di', 'a vâ' t'parlé' ; 'a vâ t'dir' quo' c'ést fair'. »

P'is lâ, i' avait sa cann' de fer avec lui, p'i' i' a cogné à 'a port, p'is lâ, la princesse 'a v'nu rouvert la porte. Ah ! enn' tannant' de bell' princesse ! 'A gu'i avait tombé dans l'goû'. I' di' : « Et pui', i' dit, comment ça s'fè', i' dit, qu'vous êt's renfarmée écitt', i' di', a'ec c'tta bête-à-sept-têt's-lâ ? I' di', i' y a'rait-i' moyen d' l'a'oèr, i' dit, c'tte bête-à-sept-têt's-lâ ?

– Ah mon Dieu ! 'a dit, la bête-à-sept-tête', 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést mauvais p'i' 'a dit, ça a pâs d'limite, 'a dit. Lâ, 'a di', 'a dort, p'i' 'a dit, quand 'a s'réveill' lâ, 'a dit, c'ést enn' tempête, 'a dit, de tonnerr's, d'éclairs p'i', 'a dit, j'te di', 'a di', à forç' que, t'sé's, que . . .

---

12. *Clip* [to] (angl.) : Serrer, pincer, éclisser.

– Te'jours, lâ, b'en, i' dit, j'voudrais la 'oèr.

– B'en 'a dit – lâ, 'a a ouvert la chamb' – 'a dit, dan in heure, 'a di', 'a vâ êt' écitt', lâ. 'A dit, vous allez l'attend' v'nir.»

I' s'ést prépâré, lâ, a'ec sa cann', lâ, il l'attendait, tu comprends ! Tout d'in coup, qu' est-c'qu'i' attend v'nir, in ven, enn' tempêt'. « La v'lâ ! » Tout d'in coup que ç' c'ést qui r'ssou' ? Enn' têt' qu'était gross' comm' la maison, p'i' après çâ, six aut's p'tit's tête' à pârt de d'çâ. « Ah ! i' dit, j'ai enn' bonn' tâche à prendr'.»

Te'jour', i' commence à s'batt'e avec, p'i' i' s'ést battu, p'is s'ést battu avec. Te'jour', i' ést v'nu à bout de câsser la têt', la promiér' tête, i' a câssé la promiér' tête. Après çâ, lâ, i' a commencé à varger[13] lés aut's p'tit's têt's, lés aut's p'tit's têt's 'taient moins dure'. I' ést v'nu b'en fatiqué d'la promiér' têt', la deuxièm' têt', ça pâ' été si pir'. Quand ça v'nu à la sixièm', lâ, i' était pâs mal fatiquié, mé' i' ést v'nu à bout.

Te'jour', i' a câssé lés sè' [sept] têt's. Lâ, i' a pris la langu' dés sè' têt's ; follait qu'i' emport' lés langu's, la vieill', lâ, qui gu'i avait dit çâ, 'a di' : « O'blie pâs d'emporter lés langu's, p'i' 'a dit, lés donné', 'a di', au roi pour êt' çartain, qu' c'ést toé, 'a dit, que t'âs tué le . . . » Comm' de fait', lâ ; lâ, i' a coupé tout's lés langue' et puis . . . Non, c'étè' enn' bête-à-sept-têt's, mé' c'était plus long qu'çâ aussi, parç' que i' avait t'oâs princess's, p'i' enn' princesse i' avait denné in mouchoèr chaqu', mé', i' était t'oâss'. La premiére étè' avec enn' bête-à-sept-tête', après çâ, c'étè' in dragon volant.

– [Comment c' qu'i' l'â tué son dragon volant ?]

– Pareil. Il l'â tué avec sa cann' de fer aussi. P'is l'aut' j'me souviens pâs de quo' ç' c'ést qu' c'était l'aut'. Parc' que lés t'oâ', i' était t'oâs sœurs, lâ, et p'i' i' 'n n-â enn' qui gu'i â denné in mouchoèr a'ec la premiér' lett' de son nom d'dans. P'i' i' a pris la langu' d'la bête-à-sept-têt's, lés sept langu's p'i' i' l'a mis dans l'mouchoèr d'la promiér' qu'i' avait denné, p'i' il l'a attaché. P'i' il l'â denné à la princesse, i' dit : « T'a'râs soin de d'çâ, toé.»

P'i' i' a été bat' l'aut', lâ pour détruir' le dragon. [C'était-i' 'a minm' plaç' ?]

– C'était dans l'minm' souterrain encôr', c'était plus loin in peu, mé' . . . I' l'â détrui' aussi le . . . 'oés-tu j'en manqu', j'en pâss' 'ted b'en, mé', il l'â détruit. P'i' elle, 'a gu'i â donné in mouchoèr encôre avec la premiér' lett' de son nom d'dan. Et puis lâ, lui, i' a pris . . . quo' ç' c'ést qu'i' a pris lâ, lui ? Le dragon volant . . . c'étè' in aile. I' â coupé in d'sés ail's p'i' il l'à mis dan . . . i' a pâs tout' pris l'ail' mé' i' 'n â pri' in morceau pour montrer que c'ést . . .

P'i' i' gu'i avait denné à elle aussi, p'i' i' a di', i' dit : « Vâ-t-en trouver ton aut' sœur ! » I's sont mis tout' lés t'oâs ensemb'. Après çâ, lâ, i' a été à l'aut', mé' l'aut' j' m'en souviens p'us, lâ.

– C'tait pâ' in dragon d'feu ?

13. *Verger* : Battre de verges, rouer de coups.

– 'Oéyon, in lion. Non c'était pâ' in lion. C'étè' in sarpent j'pens', j'pens' c'st in sarpen. Ah ! in gros sarpent, dés gross' affair's, p'i' i's sont battus. P'i' i' a eu b'en d'la misère avec parç' que l'sarpent s'ést entortillé entour de lui, p'is lâ i' a vu [eu] d'la misère. Enn' chanç' qu'i' avait son couteau, et p'i' avec son couteau . . . i' s'rait fait' étouffer par l'sarpent. P'i' i' avait son couteau d'chasse avec lui, p'i' i' a pris son couteau p'i' il l'â coupé, il l'â coupé en deux ; fait qu' de minm' i' a pu le . . . t'sé' . . .

– [Qu'est- c' qu'i' a donné à cell'-lâ ?]

– La langu', la lancett'. P'is lâ, lâ, i' a pris çâ p'i' i l'â denné à l'aut' princess', p'i' i' a dit, lâ, i' dit : « Viens t-en a'ec moé. Mets çâ dans ton mouchoèr.» P'i' i' a denné in mouchoèr. Lés t'oâs noms dés t'oâs princess's 'taient dans lés coins dés mouchoèrs.

P'is lâ, lâ, follait qu'i's traverse' eunn' rivièr' pour s'en allé' au château. Et p'i' i' avè' in valet, lâ, qui ouatchait [to watch][14] lés princess's, lâ, p'i' i' ont dit . . . P'is lui i' avait marché, i' avait détourné, lâ, à pied, mé', i' a trouvé c'était trop loin pour lés princess's de r'tourné'. I' a pri' in bôt' [boat][15] avec le valet pour travarser. C'tè' in charbognier, c'étè' in charbognier, c'étè' in bateau, t'sé'.

Et p'is le charbognier, lâ, i' a di' . . . i's l'ont pri' [Canne-de-Fer] p'i' i's l'ont j'té' à l'l'eau, lui. Le charbognié' i' a di' aux princess's : « Si vous disez pâ', i' dit, que c'ést moé qui vous â' délivrée', i' dit . . . lâ, lui, il l'avait j'té' à l'eau, i' pensait qu'i' était pour s'neyé', 'oés-tu. Mé', lui, i' savait b'en nâgé', i' s'ést pâs neyé, i' a nâgé au bord, lui. Et p'is lâ, i' a dit, l'charbognié' a di' aux princess's : « Si vous disez pâs qu' c'ést moé qui vous â' délivrée', i' dit, vous allé' êt' mi' à mort tout's lés t'oâss', p'is j'vâs vous tuer tout's lés t'oâss'.» P'is lâ, i' ont di' : « B'en, on vâ dir' c'ést toé,» i' pensait que l'aut' c'tait neyé, 'oés-tu. Mé' l'aut', t'sé's, lui, i' a nâgé au bord, p'i' i' a détourné l'lac, p'i' i' a r'venu su' le roi, lâ.

B'en, elle a gu'i avait dit çâ, d'aller su' . . . lâ, lâ, après qu'il lés avait délivrée'. A gu'i avait dit pareil qu'i' était pour gu'i arriver de quoi, mé' 'a gu'i avait pâs dit quoi c'ést. T'sé', 'a di', 'a gu'i avait di' 'a veill', mé', j'avè' o'blié çâ, moé.

Et puis lâ, i' a r'tourné, p'i' i' a r'tourné' au château du vieux. P'is l'soèr, lâ, le roi a fait' enn' grosse assemblée, t'sé's, de mond' pour . . . p'i' i' avè' invité c'charbognier, tout' çâ, t'sé's, p'is tout l'mond' d'la ville, i' 'és avait tout' mandé' pour v'nir conter chacun leu's histoèr's, hé ! comm' de quoi qu'i' avait délivré lés t'oâs bell's princess's. P'is lâ, lâ, lui, l'charbognier, lâ, i' v'nait conter tout' chacun leu's discours, t'sé's. Et puis, te'hours, lâ, lui, i' avait pris lés t'oâs mouchoèrs dés t'oâs princess's, lui, l'charbognier, lâ, p'i' i' avait gardé lés t'oâs mouchoèrs. P'i' i' és a j'té su' 'a tab' du roi pour montrer qu' c'était lui qui avait délivré lés bell's princesse'. Et pui', i' di' aux princesse', i' dit : « C'ést lui qui vous â délivrée' ?

– 'A di', oui ! »

---

14. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
15. *Boat* (angl.) : Bâtiment, navire.

Elle, 'a pensait qu' lés aut'e' [Canne-de-Fer] étaient neillé'. A di' : « Oui ! » I' ont tout's di' oui tout's lés t'oâ'. Et pui', au bout d'enne escouss', lui, i' a rentré, i' était plus târd que lés aut's ; la veillée 'tait commencée pâs mal, p'is lui, 'tè' en arguiér' [arrière]. Et pui', i' avait du monde en arguiér' qui s'sont mi' à dire, i' ont vu qu' c'étè' in homme étrang' [étranger], t'sé'. I' ont di' : « In homme, i' ont di' au roi, i' ont di', attendé' enn' minute, au roi, on veut vous parlé' au roi, i' ont di', i' y â in homme in arguiér' icitt', i' di', in étrange. I' dit peut-êt' qu'i' a'rait 'ted b'en de quoi à dir', lui 'tou[16], i' dit.»

Lâ, le roi s'mè' à dir' : « B'en, faisez-lé pâsser par en avin [avant], p'i' i' dit, qu'i' vienne, i' di', en avin, i' di', à ma chais' ! » P'is lâ, i' s'ést en-v'nu au roi. Et p'is lés princess's, 'és aut's, quand qu'i's l'ont vu rentré', ils l'ont b'en r'connu. B'en lâ, i' étaient mal à leu's ais's, p'is l'charbonnier, lui, lâ, i' était mal à son ais', lui 'tou, lâ. Lâ, lui [Canne-de-Fer] i' a commencé à conter du commenç'ment d'son histoèr' ; lâ, lâ, ça été long, commencer du commenç'men aller jusqu'à fin. I' a parlé pour in heur', lâ, i' a tout' conté quo' c' qu'i' avè' arrivé, p'is tout' qu' est c' qu'i' avait fait', p'is comment qu'i' â arrivé.

P'i' i' a d'mandé aux bell's princesse' i' di' : « Où son [sont], i' dit, lés sept langue' ?

– 'A dit, sont su' 'a tab', lâ.

– P'i', i' dit, l'aile, i' dit, du dragon volan ?

– 'A dit, c'ést tout' su' 'a tab', p'is lés mouchoèrs, p'is lés lett's dés fill's sont lâ.

– I' di', est-c' moé qui vous â délivrée' ou b'e' don l'charbonnié' ? I' dit, quoi ç' c'ést que l'charbognié', i' di', i' a faite i' di', avec moé ? I' di', i' m'â j'té à l'eau pour me neyé'. I' dit, c'ést pâs vrai, bell' princess' ?

– 'A di', oui ! »

Lâ, i's sont déclârées tout's lés t'oâs. B'en, lâ, le roi, i' di' : « Asteur, i' di', i' dit, tu vâs marier le plus jeun', p'i' i' dit, l'charbognier, lui, i' di', on vâ l'attacher par in pôteau, p'i' i' di', on vâ 'llumé' in feu d'ssour p'i' on vâ l'fair' brûler tout vif. »

I' avè' eu dés bell's noc's, mé' i's m'ont pâ' invité.

16. *Itou :* Pareillement.

35 – TI-JEAN-SANS-PEUR

Autrefois vivaient un homme et une femme qui n'avaient qu'un seul fils, Ti-Jean. Ce dernier n'avait jamais eu peur.

Un jour il dit à sa mère : « Maman, j'ai l'intention de voyager jusqu'au moment de trouver en quoi consiste la peur !

– Ah ! reste donc tranquille, Ti-Jean ! Tu n'as peur de rien ; tu ne sais pas jusqu'à quel point tu es chanceux !

– Non ; il faut que j'acquière la notion de la peur ! »

Ti-Jean se décide, un jour, de quitter la maison paternelle. Avant de sortir du village, il arrête faire une visite à son vieux parrain, le curé de la paroisse. Ti-Jean met le prêtre au courant de sa décision de voyager . . . « Ah ! Ti-Jean, dit le vieux parrain, tu entreprends une vie dangereuse ! Mais, je vais te donner un souvenir à l'occasion de ton départ. »

Le curé fouille dans un lot de vieilles étoles hors de service, et lui en donne une en cadeau. Ti-Jean remercie son parrain et prend la route tout en mettant l'étole en sûreté. Il marche d'un village à l'autre.

Il parvient à un centre passablement populeux et y lit une pancarte qui l'intéresse : « Le roi demande un employé ! » Tout de suite un plan surgit dans la tête du voyageur : « Je vais aller voir le roi . . . si je pouvais me gagner un peu d'argent pour continuer mon voyage ! » Il arrive au château royal : « Bonjour, Sire le roi !

– Bonjour, mon jeune homme ! Comment t'appelles-tu ?

– Mon nom ? Ti-Jean !

– Ah ! bonjour, Ti-Jean !

– J'ai appris que vous cherchiez un employé.

– Oui, en effet, je . . .

– Moi, je cherche un emploi, pas un poste élevé, mais du travail manuel . . . si je puis en trouver.

– Eh bien ! je vais te dire le travail que je pourrais te confier . . . Je possède un château à une faible distance d'ici. Jamais personne n'a été capable d'y passer une

seule nuit. C'est un château hanté ! Si tu peux vivre une nuit entière dans ce château, je t'en fais cadeau ! »

Ti-Jean se montre très intéressé à cet emploi... Le roi envoie un serviteur chargé de faire visiter le château à Ti-Jean. Le valet ouvre la porte, entre avec Ti-Jean et commence la visite de l'immense maison. Il prend connaissance d'une belle cuisine et d'un vaste salon, au rez-de-chaussée. À l'étage, il visite une ou deux chambres, mais rien de très remarquable. Les deux compagnons reviennent au rez-de-chaussée ; le valet indique à Ti-Jean une chambre luxueuse et lui raconte l'histoire du visiteur précédent. C'était un soldat qui avait décidé d'y passer la nuit. Il est mort de peur avant le matin ; son habit était encore disposé sur une chaise, une épée, un fusil, et tout un attirail de guerrier gisaient dans un coin... « C'est ici, Ti-Jean, que tu coucheras toi aussi, annonce le valet !

– Ah ! une excellente chambre pour dormir !

– Eh bien ! je vais te quitter...

– Bonsoir ! Vous pouvez vous retirer... »

Ti-Jean empile du bois dans le foyer du salon, frotte le briquet et s'asseoit devant le feu. Tout à coup, le feu commence à crépiter... Pétiff, pataff ! Piff, paff ! Un pied, puis une jambe sortent peu à peu de la flamme ! Ti-Jean se demande : « Quelle est cette apparition ? » Mais il pense bientôt à son étole, à sa vieille étole que lui a donnée son parrain... Il tire son étole et en touche la jambe sortie du feu ; tout disparaît à l'instant. « Si c'est l'apparition la plus dangereuse, je vais m'en tirer à bon marché, » pense Ti-Jean !

Peu de temps après, un autre tapage s'échappe du foyer. Pétiff, pataff, piff, paff, bang ! Une sorte de géant, un gros homme noir apparaît. Ti-Jean attrape son étole et en touche le monstre... Tout disparaît. Ti-Jean attend, attend... d'autres événements. Rien ! Ennuyé par l'absence d'autre visiteur, Ti-Jean se dit : « Je vais me coucher ; je n'ai rien autre à faire ! »

Ti-Jean passe dans sa chambre, enlève ses habits et s'étend dans le lit. Aucun bruit, aucun visiteur ne vient troubler son sommeil... Ti-Jean dort toute la nuit. Le matin venu, le roi dit à un domestique, un noir : « Nous n'avons reçu aucune nouvelle de Ti-Jean ! Va donc jeter un coup d'œil dans sa chambre, par la fenêtre ; tu verras s'il est encore couché. Vas-y immédiatement ! »

Le domestique grimpe dans la fenêtre et regarde, à travers la vitre, dans la chambre de Ti-Jean. En apercevant cette face noire, Ti-Jean pense au visiteur du soir précédent : « Comment ? Encore un autre noir ? » Il attrape le fusil de son prédécesseur et tire dans la direction du domestique posté à la fenêtre. La balle fracasse la vitre et va tuer instantanément l'envoyé du roi.

Réveillé par cet accident, Ti-Jean se rend au château royal, après avoir revêtu les habits du soldat défunt. « Eh bien ! comment as-tu passé la nuit, Ti-Jean ?

– J'ai pris une bonne nuit de sommeil ! On a essayé de m'intimider hier soir : j'ai vu une jambe sortir du feu puis un géant noir... Ce matin, au petit jour, j'ai

aperçu un autre noir qui regardait dans ma chambre, par la fenêtre. Je l'ai abattu d'un seul coup de fusil . . .

– Hé ! Ti-Jean, tu as donc tué mon domestique ? C'est un noir que j'avais envoyé pour me renseigner sur ton sort !

–J'ai pensé qu'il n'avait pas d'affaire à sentir dans ma fenêtre . . .

– Je te comprends ! Eh bien ! Ti-Jean, tu hérites du château, comme je te l'ai promis, et de tout ce que le château renferme ! Je te donne tout !

– Merci, Sire le roi ! »

Heureux des récents événements, Ti-Jean reprend la route de la maison paternelle pour aller faire part de son succès à sa mère. C'était un assez long voyage ; il fallait qu'il couche quelque part avant d'entreprendre la dernière étape de sa marche. À la fin de la première journée, Ti-Jean s'arrête chez un cultivateur pour y loger. Il raconte une partie de ses aventures : « Ah ! j'ai hérité d'un beau château, une vraie merveille ! Si je rencontrais quelqu'un capable de me faire peur, je l'inviterais à venir vivre avec moi dans ce château que j'ai gagné ! »

La fille du cultivateur avait suivi cette conversation . . . Elle pense : « Attends, Ti-Jean ! Tu n'as pas encore le dernier mot ! » Elle attrape une couleuvre et la dépose sous les couvertures, au pied du lit dans lequel Ti-Jean devait dormir. La couleuvre s'enroule sur elle-même et ne bouge pas.

L'heure du coucher venue, Ti-Jean fonce dans sa chambre, se déshabille et souffle la lampe – la lumière électrique n'était pas encore en usage – et Ti-Jean s'étend dans son lit. Alertée par la chaleur des pieds du visiteur, la couleuvre déroule ses anneaux et commence à se glisser le long des jambes du dormeur, à l'intérieur de ses caleçons. Ti-Jean se demande ce qui se passe. La couleuvre parvient à s'étendre jusqu'à la tête du voyageur. Ti-Jean est pris de peur et se met à crier : « Au secours ! Le diable est près de moi ! »

La petite paysanne accourt, lampe en main : « Qu'est-ce qui se passe, Ti-Jean ?

– Ah ! j'ai le diable dans mes caleçons ! »

La visiteuse soulève le bas des couvertures, saisit la couleuvre par la queue et la tire hors du lit. « Ah ! là, là . . . là . . . mademoiselle, je puis dire que vous . . . que vous . . . que vous m'avez fait réellement peur ! Si vous êtes consentante, nous allons . . . nous allons nous marier et vous . . . vous viendrez rester avec moi dans mon château !

– C'est fait ! J'accepte de vous épouser ! »

Le mariage eut lieu le lendemain, et les noces . . . donc ! On m'y a invité. Au cours de la danse, j'ai écrasé la queue d'un chat. L'animal a lancé un cri de douleur qui me fit tomber sur mes genoux et mes mains. Je me suis relevé, mais après un autre pas de danse, je marche sur la queue d'un rat. J'entends : « Piiittt ! » Et je me retrouve ici !

TI-JEAN-SANS-PEUR

Récit folklorique raconté le 7 mai 1969, à Sturgeon Falls, Ontario, par Zénon Soucy (78 ans), qui l'avait appris dans les chantiers de l'Ontario avant 1930. M. Soucy (né en 1891, à Sainte-Thérèse de Blainville, Québec) est arrivé en Ontario, en 1903.

Enregistrement no 4300. Contes-types 810 (diable vaincu par l'étole) et 326 II e (château hanté) III (couleuvre).

I' y avè', enn' foi', in vieux p'i' enn' vieille. I' avè' in p'tit garçon qui s'app'lait Ti-Jean. C' 'tit garçon-lâ, i' avait jamè' eu pêur de r'guien. To'hour', enn' bonn' journée, i' di' à sa mére, i' dit : « Maman, i' dit, faut que j'charch' quo' c'que c'ést qu'ést la pêur.

– Ah ! sa mére 'a dit, ress' [reste] don tranquill', Ti-Jean, t'és b'en d'minm'. T'âs pâs pêur de r'guien !

– Non ! Faut que j'connaiss' la pêur ! »

To'hour' i' pârt de chez eux. Avant d'partir, i' va 'oèr son vieux pârrain, le vieux prêt' d'la paroèss', c'tait son pârrain, p'i' i' gu'i cont' çâ : « Ah ! son pârrain i' dit, t'enteurpren in 'oéyag' pâs mal danheureux [dangereux] ; i' dit, m'âs t'denné' in souvenir a'ant [avant] qu'tu parte'. » I' prend dés vieille' étol's qui s'sarvaient p'us, lâ, p'i' i' gu'i donn' çâ.

Mon Ti-Jean : « Marci, mon pârrain ! » Pâr' a'ec çâ. Ah ! i' marchait d'enn' place à l'aut' p'is . . . To'hour', i' arriv' dan in village, in village assez gro', i' 'oé enn' place, in écriteau, lâ, qui disait : « Le roi i' â d'mandé in homme ! »

I' dit : « M'â' allé' 'oèr çâ, me gangner que'qu's piass's, continuer mon 'oéyage ! » I' s'en vâ 'oèr le roi. Sir' . . . « Bonjour, Sir' mon roi !

– Bonjour mon 'tit homm'. Comment c'tu t'appell's ?

– J' m'appell' Ti-Jean.

– Ah ! Bonjour, mon Ti-Jean !

– I' dit, j'ai vu que vous aviez besoin d'in homme ?

– Oué !

– B'en, i' dit, j'charch' d' l'ouvrage, i' dit ; moé, j'pâs capab' de . . . d'l'ouvrag' si j'en trouvais.

– B'en, i' dit, m'en vâs t'dir' pourquoi ç' c'ést qu' j'ai besoin d'in homme. I' dit, j'ai in château icitt', lâ, i' y a parsonn' qui â 'té jamais capab' de coucher d'dan. In château hanté ! Si t'és capab' de coucher lâ, in soèr, i' dit, j'te donn' le château ! »

Ah ! Batéch' . . . Ti-Jean ! I' en-'oueille in d'sés sarviteurs gu'i montrer l'château. Rouv' la port' p'i' i' rent'e, i' examin' çâ partou', i' y avè' enn' bell' cuisin', lâ, p'i' in beau salon. I' y avè' in hau' [haut][1], i' y avait pâs grand chose en hau'. Enn' coup' de chamb'e' à couché'. En bâ', i' y avè' enn' bell' chamb', lâ, i' y avè' in gâ', in soldât qui avait couché lâ . . . i' avè' asseyé à coucher lâ. I' avè' eu assez pêur dan 'a nui' qu'i' ést mort p'i' i' avait laissé tout' son habit su' enn' chais' dans c'chamb'-lâ : in épée, p'i' enn' carabin', p'is tout' son attiral était lâ.

Le sarviteur arrêt' Ti-Jean dans c'chamb'-lâ. « Tiens, Ti-Jean, i' dit, c'ést icitt' que tu couch'râ'.

– Ah ! on vâ' êt' b'en couché icitt' !

– To'hours b'en, i' dit, m'âs t'laissé'.

– I' dit, bonsoèr, vâ-t-en ! »

Ç'a bon. I' y avè' in foyer. Ti-Jean met du boâs dans l'foyer p'i' allum' le feu, p'is s'assit. Tout d'in coup ça commence à pétiller dans l'feu. Pétiff' pataff', piff' paff'. I' sor' enn' jamb' p'i' in pied de d'dans l'feu. Ah ! Ti-Jean : « Quo' c'que c'ést çâ ? »

I' pense à sa vieille étol' que son pârrain gu'i avait dennée. I' po'gn' son étole, i' touche à çâ, ça disparè'. I' dit : « Si c'ést pâs d'aut' chos' pir' que çâ, on vâ êt' correc' ! » Pâs longtem après, ça commencè' encôre à m'ner du train[2] dans l'feu. Pétiff' pataff', piff', paff'. Bagn ! In bonhomme, in gros bonhomm' noèr qui apparaît. Prend son étol' p'i' i' gu'i touche . . . i' pârt.

Lâ, Ti-Jean a attendu enne escousse, i' v'nait p'us r'guien, i' attendait [entendait] p'us r'guien. « Ah i' dit, j'vâs m'coucher. » S'en vâ dans sa chamb', p'i' i' s'couch', s'déshabille, i' s'couch'. Dort tout' la nui', i' a r'guien attendu [entendu]. La nuit s'ést pâssée premiér' clâss'.

Le matin, le roi, i' di' à in d'sés domestique', i' di' : « On n'â pâ' eu d'nouvell's de Ti-Jean ? I' dit, vâ don 'oèr, i' dit, par le châssis d'la chamb', lâ, tu peu' 'oèr, i' dit, si i' ést couché. Vâ' 'oèr ! »

C'tè' in nèg' [nègre], çâ. Mon nèg' pârt p'i' i' s'en vâ ; i' mont' dans l'châssis, p'i' i' r'gard' par la vit'. Ti-Jean, dans sa chamb'e, i' aparçoit çâ. « Commen, i' dit, n'en v'lâ encôre in aut'. » Po'gn' la carabin' du soldât, p'i' i' gu'i tire enn' balle en travers d'la vit'e [vitre] ; il l'tue frett'.

---

1. *Haut* (un) : Un étage supérieur.
2. *Train* : Bruit.

Lâ, i' pârt, p'i' i' s'en vâ su' le roi. I' s'habille a'ec l'habit du soldât. « Hein ! le roi i' dit, comment c' t'âs pâssé 'a nui' [la nuit] ?

– J'ai b'en pâssé 'a nui' ! »

I' gu'i â conté çâ quo' c'qu'i' arrivè', vu, l'soèr, lâ : in pied qu'i' avait sorti de d'dans l'feu, après çâ, in bonhomm' noèr. P'i' i' di' : « À matin, au p'tit jour, i' dit, j'en aparçoé' in aut' dehor', i' di', à r'gârdé' en travers du châssi'. I' dit, j'po'gn' la carabin', je l'tir', bagn' ! J' l'ai tué frett'.

– Ah ! Ti-Jean, i' di', i' dit, t'âs tué mon domestiqu'. C'st in nèg'.

– Ah b'en ! i' di', i' avait pâs d'affaire' à v'nir lâ !

– Correck. Ah ! B'en, mon Ti-Jean, i' dit, t'és t-hérité' [tu as hérité] du château. Tout' quo' c'qu'i' y â lâ, j'te l'donn'. C'st à toé !

– Ah ! Marci ! »

Lâ i' pârt pour eur'tourner che' z-eux conter çâ à sa mér' : c'tait loin, foulait [fallait] qu'i' couche en ch'min. I' arrête à enn' plaç' te'hours, pour couché', en campagn', dés habitants. P'i' i' cont' son affaire ; i' y avè' enn' fill', lâ. « Ah ! i' dit, j'ai gangné in beau château, i' y a r'guien d'plus beau ! P'i' i' dit, lâ, i' dit, si j'trouvais que'qu'un, i' dit, capab' de m'fair pêur, i' dit, j' 'és emmen'rais resté' a'ec moé dans c'château-lâ. »

La fille écoutait tout çâ. 'A dit : « Mon Ti-Jean, 'a di', atten [attends] in peu ! » To'hour', 'a pren enn' coule'v'e, 'a vâ l' mett' dans son lit d'où c' qu'i' était pour coucher, l'soèr, lâ, 'ssour lés couvarte', au pied du lit. La coule'v' s'ést tout' roulée, lâ ; 'a grouillait pâs.

Quand Ti-Jean a été s'coucher, s'en vâ lâ p'i' i' rent' dan 'a chamb', déshabill', p'i' i' étein [éteint] 'a lampe – i y avait dés lamps's dans c'temps-lâ, i' y avait pâs d'électric'té – p'i' i' s'couch'.

La coule'v', quand qu' 'a a senti lés chaleurs du pied d'Ti-Jean, 'a a commencé à s'déroulé'. 'A a commencé à rentrer sour sés cann'çons [caleçons]. « Ah ! Quoi ç' c'ést çâ ? » Tout d'in cou', 'a rent' tout' la longueur. « Ah ! » La peur le pren, i' s'mè' à crier : « V'nez vit', le guiâb'e ést icitt' ! »

La fill' s'en vien, allum' la lamp'. « Quo' c' t'âs Ti-Jean ?

– Ah ! i' dit, j'ai l'guiâb' dans més culott's ! »

'A r'lev' la couvart' p'i' 'a po'gn' la coule'v' par la queue p'i' 'a 'a sort... « Quien, 'a dit, c'ést r'guien, c'st enn' coule'v'e !

– Ah ! B'en, i' dit, mad'moéselle, i' dit, vous m'avez fait pêur. Si vous voulé', i' di', on vâ s'marguié' [se marirer], on vâ s'en aller rester dans l'château.

– C'est correck ! »

I's s'mariss'nt. Le soèr, i' ont fait' dés bell's noç's. J'ai été invité pour lés noç's. To'hour', on étè' après dansé' p'i' i' pâsse in chât. J' gu'i pil'[3] sur la queue. Le châ' a lâché in cri : « Piack ! » J'tombe à quat' patt's.

Ah ! j'me r'lev', p'i' on continue à danser. Tout d'in cou', i' pâsse in rât. Pil' su' 'a queue du râ' encôr'. Le rât lâche in cri « Piiitt ! » Me v'lâ rendu icitt' !

C'ést tout' !

3. *Piler :* Écraser, marcher sur quelque chose.

36 – LES LUTINS

C'est mon père qui m'a raconté cette histoire. Un soir il est allé à l'étable ; une fois dans la bâtisse, il s'est aperçu que la jument était trempée de sueur : l'eau coulait sur le corps de l'animal. Au moyen d'une guenille, il tenta de faire disparaître cette sueur abondante.

En essuyant la jument, il s'aperçoit que sa crinière et sa queue sont toutes nattées. Dans ce temps-là, on expliquait ce phénomène par l'intervention des lutins. Mon père s'imagina que les lutins s'étaient emparés du cheval et s'en étaient servis pour une longue course. L'état de l'animal suggéra à mon père, cette réflexion : « Ce sont les lutins ! » Il a tracé une grande croix dans la porte de l'étable. Les lutins ne sont jamais revenus. Dans ce temps-là, c'était le moyen de les chasser.

LES LUTINS

Légende racontée à Verner le 8 juin 1970, par Mme Azarie Landry (Angelina Lefebvre, 86 ans), qui l'avait entendu raconter par son père à Napierville, Québec, dans son enfance. Mme Landry est arrivée à Verner (1903) à l'âge de 19 ans.

Enregistrement no 3719.

Mon père a conté çâ. Le soèr i' ést allé à l'étab', p'i' arrivé à l'étab'e, i' rent' dans l'étab', i' aparçut la joument qu'était tout tremp' tout' . . . l'eau gu'i coulait su' l'cor' [corps]. I' a pri' in ling' p'i' il l'a essuyée.

P'i', en l'essuyan, i' s'ést aparçu que la crigniére [crinière] était tout' nattée p'is la queue. Ça fait qu'lâ, i' s'ést imaginé, dans c'temps-lâ, i's disaient qu' c'tait dés lutins qui v'naient charcher le cheval. P'i' i' avè' été parcourir lointain.

Mon pèr', quand i' a vu çâ, i' dit : « C'ést lés lutins ! » I' a fait' enn' grand' croix dan 'a port' d' l'étab'e. I' s'en ést jamais r'aparçu. Çal l'â chassé. Dans c'temps-lâ c'tait la façon.

37 – LE DIABLE, BEAU DANSEUR

Mes parents m'ont raconté cette légende alors qu'ils demeuraient encore à Saint-Jacques-de-l'Achigan, leur village natal. C'était une bonne paroisse catholique, un groupe de bien bonnes familles. Mais, à cette époque, les jeunes avaient à peu près la même mentalité que ceux d'aujourd'hui : ils raffolaient de la danse, et organisaient souvent, des veillées le soir, dans le but de danser. Le curé de la paroisse leur avait cependant défendu de danser après minuit, parce que c'était dimanche.

Un bon samedi soir, les danseurs négligèrent la consigne du curé : il était dépassé minuit, et l'on dansait encore. C'était un soir d'hiver. Soudain, un beau monsieur, un inconnu arrive près de la maison, attache son beau gros cheval noir et s'introduit dans la pièce où l'on dansait tout en s'amusant. Le visiteur avait l'air distingué avec ses habits élégants. Il s'empresse de demander la main d'une jeune fille pour danser avec lui.

Fait étrange, le bel inconnu garda ses gants. La jeune fille s'aperçut soudain que des griffes perçaient les gants du beau danseur. Les gens de la maisonnée ne tardèrent pas, non plus, à s'inquiéter : « Cet homme n'est pas ordinaire ! » se dirent-ils entre eux.

Quand on s'aperçut qu'il devait s'agir d'un être louche, on fit venir le curé, qui chassa l'étranger ; tous les gens comprirent alors que c'était le diable en personne.

Après le départ de cet intrus, tous les gens sortirent de la maison et découvrirent avec stupéfaction que, à l'emplacement où le cheval avait été attaché, toute la neige était fondue.

Eh oui ! la neige était fondue ! Il s'agissait donc d'un être qui rayonnait une chaleur infernale !

LE DIABLE, BEAU DANSEUR

Légende racontée le 8 juin 1970, par M. Hormidas Lepage (81 ans) de Verner, Ontario, qui l'avait entendu raconter dans sa famille, à St-Jacques-de-l'Achigan (Québec) dans son enfance.

Enregistrement no 3718.

Oué, b'en c'st enn' légend' qu'més parents m'ont racontée. Dans l'temps qu'i' étaient dans leur paroiss', natif' à St-Jacques-de-l'Achigan. Et puis, c'était un' bonn' paroèss' cathaliqu', du bon mond'. Mé', lés jeun's, dans c'temps-là, c'tè' in peu comme aujo'rd'hui, i' aimaient b'en à dansé'. Et pui' i' organisaient dés dans's, le soèr. Et p'is le curé d'la paroiss', v'savez b'en, i' leu's avait défendu de danser su' la journée du dimanch', su' l'matin du dimanch', voyez-vous. P'is c'te soèr-là, te'jou', i' ont dépâssé la limite. I's dansaient su' l'dimanche au matin, voyez-vous.

Et puis, te'jours que, i' r'ssou'[1] in beau mecieu' avec in beau gros cheval noèr ; çâ, c'tè' en hiver, çâ, et p'i' i' attach' son ch'fal à côté d'la méson, p'i' i' rent'. P'is, ça dansait, v's savez, p'is ça avait du fonn [fun][2]. Et pui' i' était b'en habillé, v's savez, c'mecieu'-là, p'i' i' commence à gu'i d'mandé' enn' fill' pour dansé' et pui' i' commence à dansé' avec un' fill'.

Te'hours qu'en dansant, v's savé', i' avait dés gants, p'i' i' avait pâ' ôté sés gants. Te'hours qu'la fill' s'st aparçue qu'i' avait dés griff's qui sortè' au travers dés gants. C'fait qu'i' ont commencé . . . l'monde ont commencé à êt'e inquièt', v's savé'. I' ont dit : « C'ést pâ' in gâ' ordinair', çâ ! »

To'hours, quand qu'i' ont vu que . . . que c'était quelque chos' de pâs bien, t'sé's b'en, i' ont fait v'nir mecieu' l'curé. I' ont 'té charché' mecieu' l'curé d'la paroèss'. Mecieu' l'curé ést v'nu, puis, mecieu' l'curé l'â chassé. I' ont vu qu' c'tait l'diâb'e. Et pui' après qu'i' â 'té parti, i' ont sorti dehor' et pui' i's s'sont aparçus qu' la nég' [neige] avait fondu où c'qu'le j'val [cheval] étè' attaché.

La nége avait fondu. C'fait qu'i' ont vu qu' c'était que'qu' chos' de chaud !

---

1. *Ressoudre :* Arriver, survenir.
2. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

38 – LA BOUTEILLE D'ALCOOL

À Saint-Jacques-de-l'Achigan, m'a raconté mon père, vivait un monsieur Mercier qui avait la mauvaise habitude de lever le coude plus souvent qu'à son tour. Son curé l'avait donc exhorté à ne jamais porter d'alcool sur lui. Malgré la promesse faite au curé, monsieur Mercier se procure une bouteille d'alcool, mais au lieu de l'emporter dans ses habits, il l'attache à une corde et la traîne derrière lui.

Notre ivrogne croise le prêtre ; ce dernier revient à la charge : « Mon pauvre ami ; vous m'aviez pourtant promis de ne plus apporter de boisson alcoolique chez vous ! Vous m'en aviez fait la promesse ; vous ne deviez plus porter d'alcool avec vous !

– Tout juste, monsieur le Curé ! Je ne porte pas de bouteille avec moi, je la traîne derrière moi ! »

LA BOUTEILLE D'ALCOOL

Récit populaire raconté le 8 juin 1970, à Verner, Ontario, par Mme Janvier Miron (84 ans), née Alexina Lepage. Historiette entendue à Verner de son père Israël Lepage, qui était natif de Saint-Jacques-de-l'Achigan (Cté de Montcalm).

Enregistrement no 3715.

À Saint-Jâcqu's-de-l'Achigan, mon pèr' me disait, qu'il [Monsieur Mercier] avait l'habitud' de prendre in cou' [coup] in peu for' [fort] et p'is son prêtr' lui avait défendu d'emporter d'la boésson sur lui. Et p'i' i' vâ s'charché' quand minm', la bouteille. Il avait promis ; mé', i' vâ s'charché' enn' bouteill', pui' il l'attache avec un' cord' pui' i' 'a traînè' avec un' corde.

I' rencont' le prêtr', le minm' prêtre, et pui' i' dit : « Pourtant, vous m'aviez promis d'emporter [de ne pas emporter] d'la boésson chez vous. Vous m'aviez promis, vous m'aviez promis c'tait . . . vous m'aviez promis d'emporter d'la boésson chez vous.

– B'en, i' dit, père, i' dit, je l'emport' pâs, j'la traîne ! »

I' était te'jour' exempt, vous savez !

39 – UN HOMME D'ESPRIT

Monsieur Mercier, dont j'ai parlé plus haut, était renommé pour raconter des histoires comiques. Un jour il rencontre le curé : « Puis, monsieur Mercier ; n'auriez-vous pas encore un bout d'histoire à me raconter ?

– Ah ! je ne sais trop . . . À propos ! Je viens de passer à la porte d'une dame, là-bas ; elle était en train de battre son enfant à coups de martinet. Elle le frappait et le frappait . . . « Mais pourquoi, madame, lui dis-je, battez-vous ainsi votre petit ?

– Ne m'en parlez pas, répondit-elle, il ne veut pas faire ses prières. Il faut que je le tourmente ou que je le paie pour lui faire prier le bon Dieu !

– Vous faites très mal de punir votre enfant ; il a les aptitudes pour devenir prêtre !

– Comment, devenir prêtre ?

– Oui, certainement ! Les prêtres ne prient pas sans se faire payer ! »

UN HOMME D'ESPRIT

Historiette racontée le 8 juin 1970, à Verner, Ontario, par Mme Janvier Miron (84 ans), née Alexina Lepage. Historiette apprise de son père Israël Lepage, natif de Saint-Jacques-de-l'Achigan.

Enregistrement no 3716.

Mecieu' Mercier, que j'parlais tout à l'heure, a rencontré son prêtre encôre et puis, c'ést in homm' qu'été' habitué de conter dés p'tit's histoèr's.

Le prêtr' lui d'mande : « Est c'que vous auriez pâ' enn' p'tite historiette encore à m'conter ?

– Bien ! j'sé's pâ'. Ah ! i' dit, j'viens de voèr un' dam', lâ, i' di', à la port' chez elle, i' dit, qui battait son enfant, p'is qu'all' l'fouettait p'i' all' l'battait. Mé', i' dit, comment, madame, i' dit, que vous l'battez tant qu'çâ ?

– B'en, 'a dit, parlez-m'en pâ', 'a di', i' veut pâs prier l' bon Dieu. 'A dit faut qu' j'le prie, p'i' 'a dit, que j'le peille, 'a dit, pour qu'i' prie !

– Bien, i' dit, vous fait's très mal, madame, i' dit, de l'batt' comm' çâ, parc' qu'i' dit ça vâ faire in prêtr' !

– Commen ?

– Oui certain'ment, parc' qu'i' dit, lés prêtr's pri'nt pas sans êt' payés ! »

40 – UN FEU-FOLLET

Un homme veut retourner chez lui, un soir, après avoir passé la journée à l'hôtel, ici à Verner. Comme il était ivre, il entreprend de regagner sa ferme en marchant sur la voie ferrée, et se fait tuer par un convoi.

Peu de temps après cet accident, on aperçut sur la ferme du défunt des feux à différents endroits ; l'un s'éteignait, l'autre s'allumait . . . Un voisin, alerté par l'aboiement de son chien, a vu une lumière de la hauteur d'un homme près de la barrière de la ferme du défunt. Dès que l'on s'approchait, les lumières disparaissaient. De notre maison, nous pouvions observer ces lumières-là.

Parfois, on aurait dit que les lumières trottaient, bondissaient, ici et là, comme des feux-follets. Ces phénomènes étranges, je les ai observés de mes propres yeux !

UN FEU-FOLLET

Légende racontée le 8 juin 1970, à Verner, Ontario, par Mme Janvier Miron (84 ans), née Alexina Lepage. C'est un fait, dit-elle, qu'elle a observé elle-même avec ses frères et les voisins, à Verner, en 1906.

Enregistrement no 3717.

In homm' qui avait pâssé la journée à l'hôtel, à Verner minme, et p'i' à la farmeture i' a parti chez lui, i' été' iv' [ivre], et pui' i' s'en allait su' l'ch'min d'fer, p'i' i' s'ést fait' tuer par lés chârs.

Et p'is pâs longtem [longtemps] après c'décès-lâ — i' avè' enn' p'tit' ferme — et p'i' on 'oéyait sur sa ferm' dés lumiér's partout. Ça s'éteignait, p'is ça s'ralumait p'is, minme, in voésin â vu — son chien hurlè' — â vu enn' lumiére à sa barriér', la hauteur d'in homme. Et p'is quand on approchait, ça disparaissè' on lé' 'oéyait pâs. Lés lumiér's disparaissaient. Puis quand on était dans not' méson, on voyait de chez nous, cés lumiér's-lâ.

P'is dés foi', on aurait dit qu'ça trottait, çâ, sautè' ici, p'is ça sautait lâ. Tous comm' dés feux-follets.

Oui, j'l'ai vu moé-minm', çâ !

41 – LE SACREUR

Un homme travaillait dans les chantiers et avait la mauvaise habitude de sacrer ; il inventait des blasphèmes épouvantables. Un soir, le malheureux bûcheron dut sortir du camp pour aller quérir un seau d'eau ... il ne revint au chantier qu'au bout de trois jours.

Ses amis furent surpris de contempler son visage blême comme un drap. On eut beau lui demander où il était allé et qu'est-ce qui s'était passé, le pauvre homme demeurait muet comme une tombe. Mon grand-père m'a dit que ce bûcheron n'avait jamais voulu raconter son histoire.

LE SACREUR

Légende racontée à Verner, Ontario, le 22 juin 1970, par Mme Siméon Saint-Georges (Antoinette Bureau, 73 ans), qu'elle a apprise de ses grands-parents Audet, à Verner, vers 1912.

Enregistrement no 3720.

Enn' fois, c'st in homm' qui travaillait dan 'és chantiers, p'is c'été' in sacreur. I' sacrait b'en mal. P'i', in soèr, i' a parti pour aller charché' in siau d'eau et pui' i' ést jamais . . . i' ést r'venu au bout' d'troâs jours.

Quand i' ést r'venu i' était tout' blême, i' était blanc comme in drâ' [drap]. I' ont jamais su' de v'où c' c'ést qu'i' avè' été.

Fait que . . . i' ést r'venu, mé', b'en magané. I'a pâs parlé pâ' in mot. Mon grand-pére, i' a dit qu'i' avait jamais di' in mot.

42 – MARIE BIBITE
(Veillée funéraire)

C'était une femme nommée Marie Bibite. Elle avait passé un bonne partie de la veillée auprès d'un mort. Tard dans la soirée, elle parla de s'en retourner chez elle ; des amis voulurent la détourner de son plan : « Passe donc encore un petit bout de veillée avec nous autres. Tu ne sais pas ce que tu peux rencontrer en chemin !

– Ah ! je n'ai pas peur ! Je vais m'en aller directement à la maison. »

Marie Bibite quitta la maison où l'on veillait le mort et partit à pied dans le chemin. Rendue au croisement de quatre routes, elle adopta machinalement l'une d'elles et aperçoit soudain un cercueil en plein milieu du chemin. Elle décide donc de revenir sur ses pas et de prendre une autre route. Elle se dit : « Je vais filer par une autre route. » Elle prend une autre direction pour rentrer chez elle. Mais bientôt un autre cercueil se dresse devant elle. Marie Bibite rebrousse chemin de nouveau et emprunte le troisième embranchement. Peine perdue ! Un cercueil bloque encore son passage. Il lui restait bien une autre route, mais après s'y être engagée elle se trouva près d'un quatrième cercueil.

Prise de panique, la pauvre Marie se dit : « Je crois qu'il vaut mieux rebrousser chemin et retourner chez moi ! » Elle qui s'était vantée de ne pas avoir peur des morts, elle connut une frousse indescriptible ce soir-là !

MARIE BIBITE
(Veillée funéraire)

Légende racontée à Verner, Ontario, le 22 juin 1970, par Mme Siméon St-Georges (Antoinette Bureau, 73 ans), qui l'avait entendu raconter par sa grand-mère Audet, vers 1911.

Enregistrement no 3721.

Enn' fois, c'tait Marie Bibite. Alle avè' été veillé' au corps, p'i' après qu' 'a a eu veillé assez longtem 'a a parti pour s'en allé'. I' ont dit : « Rest' don à veillé' avec n'us aut's. I' ont dit, tu sé's pâs quo' c'tu vâs rencontré' !

– Ah ! 'a dit, j'ai pâs peur ! 'A dit, j' m'âs m'en aller che' nous. »

C'fait qu'alle a continué son ch'min. P'is rendue au quat' fourch's de ch'min, i' avait quat' fourch's de ch'min. Et pui', alle â rentré dan une . . . i' y avè' in carcueil, lâ. Fait qu' 'a r'viré d'bor'. 'A dit : « M'âs prend' in aut' chemin. »

'A r'vir' de bord, p'i' 'a s'en vâ pour prend' son ch'min pour s'en aller che' z-eu', encore in aut' çarcueil qui était lâ. 'A r'vire encor' de bor' 'a pren in aut' fourch' de ch'min. Alle arriv' pour rentrer che' z-eu', encore in çarcueil dans l'chemin.

Ça fait que lâ, à la quateurièm', lâ, lâ, alle â r'viré. 'A dit : « J't'aussi b'en de r'virer, p'i', 'a dit, d' m'en aller chez nous. » Fait que, 'a avait pâs pêur pourtan, 'a disait to'jours qu' 'a avait pâs pêur ; p'is lâ, alle a eu pêur, lâ !

43 – LA BÊTE BLANCHE

Mon grand-père, Séraphin Vincent, qui se croyait bien brave, il n'avait jamais eu peur d'un homme. Un jour, il part chercher une charge de marchandises au magasin.

Sur le chemin du retour, à la nuit tombée, une bête blanche se mit à le suivre. Il avait beau presser le pas, la bête blanche se rapprochait.

Il entre finalement chez l'un de ses amis, et lui demande s'il avait une carabine. « Oui j'en ai une, de répondre l'ami !

– Prends-la et viens avec moi ; il y a une bête blanche qui me poursuit. On va aller la tuer ! »

Ils partent tous les deux pour retrouver la bête blanche et l'abattre. À la vue des deux hommes qui s'approchaient, elle s'est mise à pousser des hurlements. Bientôt, elle disparut.

Ils ont prétendu que c'était un possédé du démon. Mon grand-père avait eu peur !

LA BÊTE BLANCHE

Légende racontée à Verner, Ontario, le 22 juin 1970, par M. Gaspard Perreault (61 ans), apprise de son grand-père Séraphin Vincent (70 ans) vers 1924.

Enregistrement no 3722.

Mon grand-pér', Séraphin Vincent, qui s'carculait b'en brav', qu'i' avait pâs pêur d'in homme ; i' avait parti pour 'ché' [chercher] in voyag' de marchandise' en magasin.

P'i' en r'venan, enn' bêt' blanch' qui s'ést mi' à suir', p'is p'us qu'i' allait, p'us qu'i' montait son voyag', la bêt' blanch' l'approchait tout l'temps.

Te'hours, lâ, i' a rencontré in voésin, lâ, i' â rentré s'son 'oésin, p'i' i' a d'mandé à son 'oésin si i' avè' enn' carabine ? I' di' : « Oui !

– B'en, i' di', emmène ! I' di', i' y â enn' bêt' blanch' qui m' sui', i' di', on vâ 'llé' 'a tuer !»

Te'jours, final'men, i's prenn'nt la carabin' p'i' i's s'en vont pour tuer la bêt' blanch'. Lâ, la bêt' blanch' s'ést mi' à crier. Te'hour', in moment denné, 'a a disparu p'is ça été tout'.

Ah ! i' prétendait que c'étè' in possédé du démon. L'grand-pére a eu peur !

44 – TOURS DE TI-JEAN AU ROI

Ti-Jean, c'était un des voisins du roi. Il vivait avec sa mère et sa sœur, Fanchon. Ti-Jean avait pris l'habitude de jouer des tours au roi en vue de lui soutirer de l'argent.

Quand le roi se rendait chez Ti-Jean pour le punir ou le réprimander d'une tromperie passée, Ti-Jean lui jouait un autre tour. Et le roi se plaignait continuellement que son train de vie, au château, lui coûtait cher. Il venait encore de requérir les services de plusieurs serviteurs et de nouveaux cuisiniers . . .

Ti-Jean conçut bientôt un nouveau plan. Après avoir joué un quelconque tour au roi – je ne me rappelle plus lequel – Ti-Jean se dit : « Le roi va venir me gronder, c'est certain, puisque je lui ai joué un mauvais tour ! »

En attendant le royal visiteur, Ti-Jean se prépare un fouet et dit à sa mère : « Placez le chaudron rempli d'eau et de pois, au milieu de la cuisine ! » Sans tarder, il dépose des pierres dans le four surchauffé. En apercevant venir le roi, Ti-Jean attrape les pierres brûlantes et les lance dans le chaudron. Aussitôt il prend son fouet et commence à fouetter, à fouetter . . . le chaudron.

Le roi apparaît dans la porte de la maison. Ti-Jean lui crie de loin : « Entrez, entrez et assoyez-vous, Sire le roi ! Je suis occupé, à ce moment, à faire cuire ma soupe, mon temps est assez limité ! » Et le fouet s'abattait régulièrement sur la marmite.

« Écoute donc, Ti-Jean ; qu'est-ce que tu fais là ? demande le roi.

– Ah ! oui, c'est une autre de mes inventions ! En ce moment, je fais cuire ma soupe et je peux faire cuire n'importe quoi, même la viande, au moyen de mon fouet. Ça ne coûte rien, je ne brûle pas de bois . . . »

Le roi s'avance et soulève le couvercle du chaudron ; la soupe bouillait à gros bouillons sous l'effet des pierres retirées du four. « Ah ! c'est un procédé merveilleux ! de s'écrier le roi. Ti-Jean, tu vas me vendre ton fouet ! Au château, mes cuisiniers sont paresseux, ils ne peuvent plus . . . ils ne veulent plus faire à manger. Ils sont inutiles . . . au moyen de ce fouet . . .

– Ah ! non, non, non. Pas ça ! s'écrie Ti-Jean. Mon fouet, je ne le vends pas, par exemple . . . »

À force d'insister, de multiplier les promesses et d'augmenter le prix, le roi ob-

tient le fouet et revient au château avec ce précieux instrument. Il réunit ses cuisiniers, ses serviteurs et leur donne ses ordres : « Aujourd'hui, je veux pas de feu dans la cuisine, pas de feu dans les fourneaux ! Tout ce qui est destiné à la cuisson, placez-le au milieu de la cuisine, sur le parquet, et je vais faire le reste ! »

Cuisiniers et serviteurs se disent entre eux : « Le roi est fou, fou . . . » Cependant, ils placent les marmites, les chaudrons pleins de victuailles au milieu de la cuisine. Le roi s'avance bientôt, son fouet à la main, et dit au cuisinier : «Je te donne cet instrument et utilise-le ! Fouette-moi ces récipients à tour de bras ! Après quelques minutes de ce jeu, le cuisinier soulève les couvercles, rien ne bouillait. Il s'en va trouver le roi : « Écoutez, Sire, le procédé du fouet est sans effet ; rien ne chauffe, rien ne bout !

– Ah ! vous n'avez pas la technique ! Je vais y aller, moi ! »

Le roi s'empare du fouet, et commence à fouetter, puis fouette, puis fouette ! Rien ne réchauffait. « Ah ! ah ! dit le roi, je vais aller prévenir Ti-Jean et il va venir nous tirer d'affaire, juste pour le dîner. »

Le roi se met en route vers la demeure de Ti-Jean, mais ce dernier était plus finaud que le roi ; il connaissait la raison de la visite royale. Ti-Jean disparaît et va se cacher. Le roi arrive et demande à la mère : « Où est-il, votre Ti-Jean ?

– Ah ! je ne sais pas, il est sorti, je ne sais exactement où il se trouve . . . »

Le roi retourne au château et recommence à jouer du fouet. Bientôt, il ne lui reste plus que le bois du manche, tout le reste avait été réduit en poussière. Le roi crie comme un enragé : « Je vais le punir ; je vais le punir ! »

Le roi reprend la route qui conduit chez Ti-Jean. Peu avant la venue du roi, Ti-Jean avait dit à sa mère : « Il est certain que le roi va revenir se venger ; il va venir me faire peur ! » Ti-Jean prépare un sifflet et file vers le poulailler. Il y tue une poule, en recueille le sang dans le jabot de la poule, et il dit à sa mère : « Attachez-vous ce sac de sang sur la poitrine, sous vos vêtements. Quand le roi entrera, vous commencerez à me disputer et à m'insulter. »

Un coup d'œil vers la route lui apprit que le roi approchait. «C'est le bon temps, dit Ti-Jean ! Commencez à me chicaner ! » La maman entonne sa litanie de reproches. Dès que le roi a franchi la porte, Ti-Jean fait semblant de se fâcher : « Vieille méchante, vieille bougresse, crie-t-il à sa mère, vous ne cessez de m'insulter ; je vais vous dompter, moi ! »

Il attrape son couteau et l'enfonce dans la poitrine de sa mère où se logeait le sac de sang. La vieille culbute à la renverse, le sang se répand petit à petit . . . Le roi apostrophe timidement le jeune homme : « C'est effrayant Ti-Jean, ce que tu as fait là ! Tu as tué ta mère !

– Non, non et non ! Je ne l'ai pas tuée ; je veux la dompter ! Elle est mauvaise, elle est bourrue, je ne fais rien de bien, avec elle ! Elle me chicane sans arrêt. Laissez-la faire, Sire mon roi ! Laissez-la où elle est ! »

Le roi ne savait plus que dire. Un instant se passe, Ti-Jean prend son sifflet, s'agenouille près de sa mère et commence à lui siffler dans l'oreille. Aucune réaction ! Il répète les coups de sifflet . . . Ah ! la vieille esquisse un léger mouvement. « Ah ! ah ! crie Ti-Jean, ça fait du bien ; ça fait du bien ! Vous y penserez dorénavant avant de me chicaner !

– Ah ! ah ! souffle faiblement la mère, tu as raison ! Je te pardonne tout ! »

Le roi s'adresse à Ti-Jean : « Où as-tu pris ce sifflet-là ?

– Mon sifflet ? C'est mon secret ! C'est moi qui l'ai fabriqué . . .

– Dis donc ! Tu ne me le vendrais pas ?

– Ah ! non ; mon sifflet, il n'y a pas assez d'argent pour me l'enlever ! »

Cependant, après quelques minutes de discussion, le roi obtient le sifflet pour une bonne somme. Le roi revient au château en pensant à son plan : « Ma reine a bien mauvais caractère ; je ne puis presque pas corriger son entêtement. Mais avec ce sifflet magique, je vais la dompter ! »

Il rentre au château ; la reine lui pose une question sur un ton blessant : « Dis donc ! Où es-tu allé, toi, encore ?

– Ça ne te regarde pas ! J'irai ou je voudrai, » répond le roi !

Le ton monte vite entre les deux personnages. « Mais qu'est-ce que tu as, ce matin ? demande la reine. Comme tu es mauvais !

– Oui, je suis mauvais, et surveille tes paroles ! Je vais te mettre à ta place, toi, sans tarder !

– Eh bien ! tu frôles la folie, pauvre toi !

– Je vais te montrer jusqu'à quel point je suis fou ! »

Il empoigne le manche de son couteau et il tranche la gorge de la reine. Cette dernière tombe, sans vie. Les servantes, les serviteurs accourent. On s'agite en chuchotant : «Le roi est fou ! Il a tué la reine. Il l'a tuée . . .

– Non, non, non ! Je ne l'ai pas tuée ! Je veux tout simplement la dompter. Elle est rendue insupportable . . . »

On attend, on attend . . . Tout à coup, le roi tire son sifflet et commence à y souffler. La reine ne bouge pas. Des essais plusieurs fois inutiles démontrent au roi que la reine est bien morte. Le voilà veuf ! Le roi diminue le nombre de ses sorties. Il a maintenant peur de Ti-Jean ; il craint que Ti-Jean ne lui invente un autre tour encore plus sérieux.

Bientôt le roi songe à se remarier. On se rappelle que Ti-Jean avait une sœur nommée Fanchon. Le roi fait parvenir un message à Ti-Jean, lui demandant Fanchon pour épouse. Ti-Jean répond immédiatement : « Je vous amènerai Fanchon, ce soir même ! »

Or, Ti-Jean possédait une vieille jument du nom de Fanchon. Le soir, il fait parvenir un billet au château : « Veuillez avertir le roi que Fanchon sera au château, ce soir ! » Dès que le roi eut vent du message, il réunit son personnel et lui donna un avertissement sévère : « Ce soir, quelqu'un va venir au château. Quel que soit le personnage, je ne veux pas entendre un mot de commentaire. Vous m'entendez ? Pas . . . un . . . mot !

Une fois la nuit venue, Ti-Jean conduit sa jument au château. Il dit à des serviteurs : « Allez dire au roi que Fanchon est arrivée . . . que j'ai amené Fanchon ! »

Sans tarder, les domestiques vont dire au roi que Fanchon est arrivée. « Eh bien ! dit le roi, conduisez-la dans ma chambre !

– Mais Sire, dit l'un d'eux, c'est une jument !

– Taisez-vous ! Je vous ai averti que je ne tolérerais pas un mot de commentaire . . . »

Les domestiques, sans faire part de leurs réflexions, conduisirent la jument, en haut, dans les escaliers. Comment s'y sont-ils pris ? Les contes ne disent pas tout ! Ils ont finalement basculé la jument dans le lit du roi.

L'heure du coucher venue, le roi entre dans sa chambre, dans les ténèbres, sans lumière, et s'approche de son lit. Par malheur, il va toucher la jument dans le flanc. Elle lui lance un coup de pied qui le fait dégringoler dans l'escalier. À moitié mort et très indigné, le roi se décide : « Eh bien ! j'en ai assez de me faire traiter de la sorte ! Ti-Jean, c'est le dernier tour qu'il m'a joué ! Qu'on aille me le chercher ! »

Le roi n'a pas jugé à propos de se déplacer, cette fois ; il envoya ses valets quérir le coupable. « Ti-Jean, tu m'as joué assez de tours ! Tes enfantillages vont prendre fin : tu vas mourir !

– Très bien, Sire le roi ! Tout m'est indifférent ! Faites-moi mourir si vous le désirez ; je l'ai bien mérité. J'accepte la mort en punition des nombreux tours que je vous ai joués. J'ai mérité de mourir !

– Maintenant, Ti-Jean, je vais te faire une faveur. Choisis le genre de mort que tu préfères : pendu, fusillé ou noyé ?

– Je préfère me laisser noyer ! Ça fait moins mal !

– Entendu ! Je vais te projeter dans la rivière ! »

Il enfile Ti-Jean dans un sac en lui disant : « Je vais aller moi-même te jeter à l'eau. Je ne veux voir aucun témoin de ton exécution. Nous ne serons que deux, toi et moi ! De cette façon, personne ne pourra accuser le roi de t'avoir noyé. »

Une fois Ti-Jean dans le sac, le roi se met en frais de le traîner vers la rivière. Rendu aux abords de la rivière, le roi abandonne le sac subitement : « J'ai oublié quelque chose, dit-il, je dois retourner au château ! » En l'absence du roi, un pas-

sant voit ce sac au bord de l'eau, et commence à lui servir des coups de pied. « Hé, hé ! crie le prisonnier, qu'est-ce que tu fais là ?

– Que fais-tu là, toi-même, dans ce sac ?

– Le roi m'y a renfermé pour me noyer !

– Te noyer ? Pourquoi ?

– Ah ! le roi tenait absolument à ce que j'épouse sa princesse, mais moi, j'ai obstinément refusé. Pour me punir, il a décidé de me noyer.

– En voilà une affaire ! Le roi n'a pas sa tête à lui, c'est certain ! Si je prenais ta place, moi ?

– Détache le sac !» s'empresse de dire Ti-Jean.

Aussitôt, le passant ouvre le sac, libère Ti-Jean et reprend sa place. Ti-Jean noue la corde à la gueule du sac, et décampe. Sur les entrefaites, le roi revient et commence à faire tournoyer le sac pour le lancer à l'eau : « Hé ! Attendez un peu ! J'ai changé de décision : je vais l'épouser votre princesse !

– C'est moi qui vais te donner ma princesse pour épouse ! »

Le roi saisit le sac et le lance au loin, à l'eau, noie le bon homme que contenait le sac . . . Ti-Jean possédait des animaux, il en élevait et de beaux animaux ! Le lendemain de la noyade, Ti-Jean rassemble ses animaux et conduit son troupeau de vaches dans les parages du jardin royal. Le roi aperçoit le troupeau et croit reconnaître le vacher : « Mais . . . mais c'est Ti-Jean qui conduit ce troupeau de belles bêtes à cornes ! » Il va chercher sa longue-vue et concentre son attention sur ce vacher. Ti-Jean . . . ! Mais, Ti-Jean, d'où viens-tu ? Mais, d'où . . .

– Je viens du fond de la rivière. Vous m'avez jeté à l'eau, hier ; je viens de sortir, et j'ai rapporté ces animaux.

– De grâce ! comment se fait-il que tu conduises un tel troupeau ?

–C'est bien simple ! de dire Ti-Jean. Vous m'avez projeté dans le parc des bêtes à cornes, sous l'eau. Je me suis choisi un beau troupeau et je suis revenu chez moi. Si vous m'aviez lancé un peu plus loin, je serais tombé dans le parc des chevaux. Des chevaux, des chevaux, il y en avait, et des beaux, et de toutes les races !

– Excellente nouvelle ! Je suis précisément à la recherche de beaux chevaux ! Te rappelles-tu à peu près où se trouve le parc des chevaux ?

– Certainement, je le sais ! Je viens de le voir, je me suis promené dans les parages de ce parc.

– Eh bien ! tu vas venir me jeter à l'eau, mais exactement à l'endroit où vivent les chevaux !

– Allons-y ! »

Ti-Jean prépare un sac, y enfouit le roi et va le lancer à l'eau. Ce fut la fin de l'histoire du roi. On ne l'a jamais vu revenir avec ses chevaux !

TOURS DE TI-JEAN AU ROI

Récit populaire raconté le 14 février 1971, à Saint-Boniface, Manitoba, par Joseph Villebrun (87 ans), né à Saint-Lambert, Manitoba, qui l'avait appris, en 1891, de son grand-père Sutherland alors âgé de 83 ans.

Enregistrement no 3742. Conte-type 1535 IV b, V a, b (vaches), 1539, fouet qui fait cuire.

Int. – C'était-i' in serviteur du roi çâ, Ti-Jean.

– Non, non. C'étè' in voésinag', c'éta' in voésin. Ti-Jean avait sa mére ; i' ava' un' sœur, 'a s'app'lait Fanchon. Et puis, b'en, Ti-Jean, b'en, i' jouait dés tour' au roi, v's savez, p'i' i' arrachait toujours d'l'argent. P'is ça a commencé par in . . . par in . . .

Int. – Mariage ou . . . ?

– Non, mé' ça a commencé par in . . . j'sé's pâs quel tour i' avait joué au roi. J'me rappell' pâs te'jours. Mé' le roi pour . . . i' s'en v'nait trouver Jean pour le corriger pour le réprimander, pour le punir. P'is Jean, lui, le roi i' s'plaignait te'jours qu'ça gu'i coûtait cher pour entretenir sa besogn', tout' çâ. I' engagé' dés servants[1], dés couk' [cooks][2].

P'is, Ti-Jean, i' avè' visé son plan. I' dit : « J'm'en vâs joué' in tour au roi, p'i' i' vâ v'nir me trouver çartain, i' vâ v'nir pour me réprimander.» P'i' i' s'st amanché[3] in fouett'. P'i' i' di' à sa mére, i' dit : « Mets lés chaudrons dans l'milieu d'la plaç', dans l'milieu du plancher.» P'i' i' a mis dés roch's dans l'four ; i' a chauffé lés roch's. P'is quand i' a vu v'nir le roi, i' a arrivé lâ, i' griff[4] lés roch's, p'i' 'és met dans l'chaudron, p'i' i' prend son fouett', p'i' i' fouettait, p'is fouettait, p'is fouett'.

P'is le roi rent' p'i' atten à la porte. I' dit : « Rentrez, rentrez ! Assoyez-vous, mecieu' le Sire, i' dit, j'ai pâs l'tem [temps], i' dit, j'su's pressé, lâ ; j' t-après fair' cuir' ma soup'.» P'i' i' fouettait su' 'a marmit'.

---

1. *Servants :* Serviteurs, domestiques.
2. *Cook* (angl.) : Cuisinier.
3. *Amancher :* Préparer, arranger, mettre en état.
4. *Griffer :* Agripper, saisir vivement.

« 'Cou' don, Ti-Jean, i' dit, quo' c'ést qu'tu fais, lâ ?

– B'en, oui, i' di', i' dit, j'ai inventé' in affair' pour fair' ma soup', p'i' i' dit, fair' cuir' n'importe quoi, i' dit, fair' cuir' ma viande, i' di', a'ec in fouett'. Ça m'coûte r'guien, ça coût' pâs d'boâs.»

P'is le roi s'en vâ p'i' i' lèv' le couvert[5] de d'ssus, lâ, ça bouillait : lés roch's 'taient rouge' hein ! « Ah ! b'en çâ, c'ést merveilleu', i' dit. Ti-Jean, i' dit, tu vâs m'vend' ton fouett', i' dit. Moé, i' dit, més cooks, lâ, i' dit, son paresseu', i' di' i's peuv'nt p'us . . . i's veul'nt p'us faire à mangé'. I' di', i's font p'us r'guien d'bon. Avec le fouett', i' dit . . .

– Heill', Ti-Jean, non, non, non, non, non ! I' dit, pâs d'affér' de minm' ! Mon fouett', lâ, pâs d'danger qu'je l'vend'.»

Te'jour', il l'a côkcé [coax][6], l'a payé in gros prix pour le fouett'. I' s'en r'tourne, i' s'en r'tourn' chez lui, le roi. I' di' à sés cooks, sés servan : « Aujourd'hui, i' dit, pâs d'feu icitt' d'dan, i' dit, dans lés fourneau' ! I' dit, pâs d'feu ! Tout de quo' c'que vous avé' à fair' cuir', mettez-lé dans l'milieu d'la plaç', l'milguieu d'la cuisin', lâ su' l'plancher, p'i', i' dit, m'en vâs . . . »

Comm' de fait', lés cooks se dis'nt : « Le roi ést fou, i' ést fou ! » I' ont placé leu's affair's dans la plaç', lâ, lés chaudrons, lés marmit's, tout'. I' vien avec son fouett', i' di' à son cook : « Tien, i' dit, fouette, i' dit ! » Fouett', p'is fouett' . . . Lèv' l'couvert, ça bouillait pâs !

Le cook s'en vâ trouver le roi, p'i' i' dit : « 'Cou' don, Sire, i' dit, ça march' pâ', i' dit, c'fouett'-lâ ! I' dit, ça chauff' pâ' !

– Ah ! vous savez pâs l'tour, i' dit. B'en, m'âs gu'y aller, moé ! »

Lâ, i' prend l'fouett', p'is fouett', p'is fouett' ; ça marchait pâs. « Quiens, quien, i' dit, m'en vâ' allé' 'oèr Ti-Jean, i' dit. Lui, i' di', i' vâ v'nir, i' dit, juss' pour bouillir mon dîner ! » Le roi s'en vâ pour allé' 'oèr Ti-Jean. Ti-Jean était plus fin qu'çâ, il l'â vu v'nir, i' savait b'en qu'était v'nu l'voèr. I' s'ést caché, b'en caché.

Le roi arriv' lâ, p'i' i' d'mande à la mére : « Où c'qu'il ést vot' Ti-Jean ?

– Ah ! j'sé's pâ', i' ['a] di' ! I' ést sorti, parti en que'qu' pârt, j'sé's pâs c'qu'il est.»

Te'jours qu'le roi, i' s'ést en-r'tourné, p'i' encor' le fouett'. P'i' à 'a fin, i' avait p'u' 'ienqu' le manch' : la mèch' 'tait toute usée. Ah ! b'en, lâ, i' vâ l'punir, lâ. I' s'en vâ trouver Ti-Jean.

P'is Ti-Jean, i' di' à sa mér' : « Çartain qu'i' vâ v'nir le roi, i' vâ v'nir pour se r'vengé'.» Et p'i', i' avè' in sifflet, lâ, et p'i' i' avait son sifflet tout prêt. P'i' i' di' à sa mére, i' dit : « Le roi vâ v'nir, i' dit, b'en çartain, i' vâ v'nir pour me repriman-

5. *Couvert :* Couvercle.

6. *Coax* [to] (angl.) : Revenir à la charge en prenant des détours, faire des propositions multiples.

der.» Lui, s'en vâ au poulâiller, tue enn' poul' p'i' i' ramâss' le sang dans la vessie, dans la fall'. Lui, i' di' à sa mére : « Attach'-toé çâ dans l'cou, p'is mecqu'le roi arriv', lâ, i' dit, vous m'chican'ré', i' dit, vous m'chican'rez . . . »

Comm' de vrai, i' r'gardait, p'is le roi s'en v'nait. P'i' i' di' à sa mér' : « Voici l'temps, lâ, i' dit, commencé' à m'chicaner.» Commence à chicaner son p'tit gârs, le p'tit gârs. Comm' le roi rentrait, Ti-Jean i' s'fâch', fait semblant de s'fâché'. I' di' à sa mére, i' dit : « Vieill' mauvais', vieill' bougress', t'és te'jour' après m'chicané', i' dit, m'â' vâs vous dompter, moé, i' dit ! »

I' griff' son couteau, p'i' i' a crevé dans la vessie, p'is l'sang, lâ. Le san a r'volé[7], p'is la vieille, à terre ! « Ah b'en ! Ti-Jean ! Mé', c'st effrayant, quo' c't'âs fait' lâ ; t'âs tué ta mér' !

– Non, non, non, non, j'l'ai pâs tuée, i' dit ! J'veux la dompté'. I' di', 'a vient trop mauvaise ; 'a ést malendurant'[8], c'st effrayan ! I' dit, j'peux pâs r'guien fére, i' di', 'a m'tomb' su' l'dos p'i' 'a m'chican' tout l'temps. Laissez-la faire, i' dit, laissez-la lâ ! »

Ah ! le roi savait pâs quoi dir', lui. I' r'gârdait çâ. Ah ! quand qu'ça été le tem [temps] à peu près, lâ, p'tit Jean i' prend son sifflet, p'i' i' s'ag'nouille à sa mér' lâ, p'is l'sifflet dans l'oreill'. Ffftt ! Ah ! ça a commencé . . . ça prenè' in peu d'temps (quelques mots inintelligibiles). I' souffle encore. Ah ! la vieille. « Ah, ah, hein ! ça fait du bien, i' di', hein ! Vous viendrez m'chicané' encore ! i' dit.

– Ah ! oh, b'en, i' ['a] di' à son p'tit gâ', 'a dit, c'ést b'en correck, 'a dit, j'te pardonn' b'en çâ, 'a dit.

– Le roi i' dit, t'âs pris çâ, c'sifflet-lâ ?

– Ah ! c'ést mon magie, i' dit, c'ést moé qui l'â' fait', i' dit.

– 'Cou' don, i' dit, tu me l'vendrais pâs ?

– Ah ! b'en, non ! Mon sifflè', i' di', i' y â pâs d'prix pour l'avoèr ! »

Te'hours que, comme on dirè', après, Ti-Jean, i' gu'i â vendu, mé', pâs mal d'argen, in beau montant d'argent. P'is le roi s'en r'tourn' chez eux. P'i' i' dit : « Ma rein', lâ, ést mauvaise effrayan, i' dit. J'peux pâ' en v'nir à bout. Mé', i' dit, çâ, ça vâ la dompter. C'correck, i' di'.» I' s'en r'tourne, i' rent'e avec, chez lui. Sa reine, 'a dit : « 'Cou' don, où c'que t'â' été, don, lâ ?

– C'ést pâs d'tés affaire', i' dit, j'irai où c'que j'voudrai, i' dit.»

'A l'chican' mecieu'. P'is « 'Cou' don, i' ['a] dit, quo' c'que t'âs ? T'és b'en mauvè', à matin !

– Oui, p'i' i' dit, fè' attention comment tu parle', i' dit ! M'en vâs t'mett'e à ta plaç', toé, ça s'râ pâs long !

---

7. *Revoler :* Se répandre à distance : être lancé, projeté.
8. *Malendurant :* Bourru, irritable.

– Ah ! b'en, 'a dit, tu viens fou, tu viens fou !

– M'âs t'montrer si j'viens fou.»

I' po'gn' son couteau, p'i' i' gu'i coup' la gorge ; 'a a tombé. Ah ! lés servant's, p'is sés servants du . . . I' dit : « Le roi, i' ést fou, i' â tué la reine, i' â tué . . .

– Non, non, non, non, non, j'l'ai pâs tuée, i' dit, j'veux . . . j'veux la dompté', i' di', 'a vient trop mauvaise, i' dit.»

On l'laiss' faire enn' p'tit' 'scouss'. Prend son sifflet, p'is souff', p'is souff'e. 'A r'vient pâ' ! Ah ! lâ, le v'lâ veuf, lâ, i' avait pâs d'femm', lâ. Ça fait qu'ça traîne enne escouss' de minm'. Lâ, i' avait peur de Ti-Jean, i' craignait tout' de Ti-Jean, lâ, i' voulait pâ' aller l'trouvé', i' pensè' en lui-minm' qu'i' voulait gu'i joué' encôr' que'qu' tour.

Te'jours que, après, le roi voulait s'marié', i' pensè' à s'marier pour remplacer sa femm'. P'is Ti-Jean, i' avè' enn' sœur, p'i' 'a s'app'lait Fanchon. P'is, te'jour', i' â en-'oueillé in message à Ti-Jean, qu'i' voulè' avoèr la sœur à Ti-Jean, Fanchon, pour sa femm'. Mé', Ti-Jean, i' di' : « Oui, i' dit, m'âs gu'i emm'ner Fanchon, p'i' i' dit . . . »

Ti-Jean i' avè' enn' vieill' jument qui s'app'lait Fanchon, in aut' qui s'appell' . . . Te'jours, le soèr, b'en, i' di' : « A soèr, m'en vâs gu'i emm'ner Fanchon ! Vous direz tout' au roi que Fanchon vâ êt'e au château, ce soèr.» I' attendait qu'i' fass' noèr. Donc, le roi i' di' à sés sarvants, lâ : « Qu'i' vienn' c' qu'i' voudrâ, à soèr, icitt', i' dit, qu'i' vienn' qu'est-c'qui voudrâ, i' dit, j'veux pâs qu'vous dite' in mô' à personn', pâ' in mô', i' dit ! »

Comm' de vrai, Ti-Jean, le soèr, quand qu'i' â fait' noèr lâ, i' a pris sa vieill' jument p'i' i' l'â emm'né au château. « Allez dire au roi, i' dit, qu'Fanchon ést arrivée. J'emm'né Fanchon ! » Ah ! lés servants s'en vont dire au roi que Fanchon 'a était rendue. « B'en, i' dit, montez-lé dans ma chamb'e, i' dit.

– Mé', Sire, i' dit, c'ést enn' jumen, i' dit.

– Taisez-vous, j'vou di', i' dit, j'vous ai dit, d'pâs r'guien dire, i' dit.»

Comm' de fait', i' ont pâs di' in mô', i's l'ont montée, i' ont monté la jument dans lés escaliers, charch' comment c'qu'i' ont fait' . . . c'st in conte, hein ! I's te l'ont sapré[9] dans l'lit'. Le soèr, après çâ, b'en, le soèr, le roi voulait s'couché'. I' avait pâ' allumé d'lumiér', savez b'en, à noèrceur. S'en vâ, p'i' i' s'en vâ b'en toucher dans lés flancs la vieill' jument, p'i' 'a d'y sapre in coup d'pied, déboule en bâs d'l'escalier. Non, b'en, lâ, lâ, i' dit, le roi, i' di' : « I' y â te'jour' in sapré bout' i' dit, de s'fair' jouer d'minme, i' dit. C'ést son dargnier coup qu'i' vâ fair', lâ, lui, Ti-Jean, i' di' ! » Il l'en-'oueill' charcher.

Lâ, i' a parti, i' s'ést pâs dérangé pour allé' 'oèr Ti-Jean, i' l'en-'oueillé charché', en-'oeill' sés gens l'faire amm'ner. « Emm'nez-moé Ti-Jean icitt' ! B'en, Ti-

9. *Saprer :* Autre forme de « sacrer » : Jeter, pousser.

Jean, i' dit, tu m'â' assez joué d'tours, lâ, i' di', i' dit, c'ést fini, lâ ! i' dit. P'i' i' dit, j'vâs t'fair' mourir, i' dit.

– Ah ! correck ! i' dit, ça m'fait rien, i' dit, fait's-moé mourir si vous voulé', i' dit, je l'mérit' b'en, j'vous ai assez joué d'tours, je l'mérite, i' dit.

– B'en, asteur, i' dit, m'âs t'dire enn' chose, i' dit. D'quell' mort que tu préfér'rais d'a'oèr, quell' mort ? Te fair' pend' ou b'e' don te fusillé', ou b'e' don te noyé' ?

– Ah ! b'en, Ti-Jean, i' dit, j'pens' j'veux m'fair' noyé', i' dit. Ça fait moins mal ! i' dit.

– O.K. [Okay][10], m'âs t'sapré' à la rivière.»

Il l'met dan in sac, i' dit : « M'en vâs t'm'ner moé-minm'. J'veux pâ' a'oèr parsonne avec moé : 'ienqu' moé p'is toé ! Comm' çâ, i's pourront pâs dire, i' dit, que c'ést le roi qui t'âs détrui', i's pourront pâs dir', r'guien dir' ! »

I' met Ti-Jean dans l'sac p'i' i' l'traîne à la rivièr'. Rendu au bord d'la grèv' lâ, lâ, i' dit : « J'oublié que'qu' chose, i' dit, faut que j' gu'y all' le charcher ! » Fait qu'i' r'tourne à 'a maison. P'is tant qu'i' attendait, lâ, i' pâsse in gârs, lâ, l'long d'la rivière ; i' aparçoit c'st affair'-lâ, lâ, c'sac-lâ. S'en vâ, p'is denn' dés coups d'pieds d'ssus. Ti-Jean, i' di' : « Heill', heill', quo' c'ést qu'tu fais lâ ?

– B'en, toé, i' dit, quo' c'ést qu'tu fais lâ ?

– B'en, i' dit, c'ést le roi, lâ, i' dit, qui veut m'noyé', i' dit.

– Pourquoi ?

– B'en, i' veu' absolument que j'mariss' sa princesse, i' dit. P'is j'veux pâs, j'veux pâs la marié', i' di'. I' dit, pour ma pénitence, i' di', i' veut m'noyer.

– Sapré affaire ! I' di', i' és-tu fou, i' dit. M'âs prend' ta plaç', moé, i' dit.

– Ah ! b'en, détach' le sac, i' dit ! »

Le gâ', i' ouv' le sac p'is sort Ti-Jean, p'is, lui, embarqu' dedans, p'is Ti-Jean l'attach', p'i' i' s'en vâ. Le roi ést r'venu, i' a commencé à brâsser l'sac pour le j'té' à l'eau. « Heill', heill', heille, attendé' in peu, i' dit, j'ai changé mon idée, i' dit, lâ ! J' m'âs la marguier vot' fille ! i' dit.

– Oui, i' dit, m'âs t'en denné' in mariag' de fill', moé ! »

I' po'gn' le sac, p'i' il l'sacre à l'eau. Bon ! jett' mon gâ' à l'eau, il l'â noyé. P'is l'lend'main . . . Ti-Jean, i' avait dés animaux, tout' in . . . i' él'vait dés animau', ah ! dés beaux alimaux.

Int. – C'tait-i' l'gârs qu'était dans l'sac qu'i' avè' él'vé lés animaux ?

– Non, non, non, non ! C'ést Ti-Jean qu'avait çâ, cés animaux.»

---

10. *O.K.* [oké] (angl.) : Façon de dire oui à la suite d'une offre.

Et p'i' i' a pâssé sés animaux, lâ, proch' d'la cour du roi, lâ. Le roi, i' r'gârdait çâ. « Mé', heill', mé', i' dit, c'ést Ti-Jean, i' dit, qui s'en vien avec enn' gagn' [gang][11] de beaux animaux, dés bell's vach's, p'is dés beaux . . . Ah ! I' di' » I' prend sa longu'-vue, p'i' i' r'garde ; c'ést Ti-Jean ! « Ti-Jean, i' dit, d'où c'que tu d'viens, lâ ?

– B'en, i' dit, j'viens d'dans l'fond d'la rivière, i' dit. Vous m'avez j'té à l'eau, hier, i' dit. J'sorti, i' dit.

– Mé' comment çâ, qu' t'âs çâ, lâ, cés beaux animaux-lâ, i' dit ?

– B'en, vous m'avez garroché[12], i' dit, dans l'pâr' [parc] dés animau', i' dit, dés bête' à corne', i' di'. I' dit, j'ai sorti, j'me su's t-en v'nu a'ec més animau', i' dit. Si vous m'aviez j'té in p'tit peu plus loin, i' di', oh ! j'au . . . tombé dans l'pâr' dés . . . dés beaux ch'fau', i' dit, dés beaux ch'faux, p'is tout's sort's de beaux ch'faux.

– Ah b'en, le roi, i' dit, c'ést b'en d'valeur, i' dit, moé, i' dit, je m'trouv' de court de beaux ch'faux, lâ. Sé's-tu à peu prè', i' di', où c'ést qu'i' ést le correll[13], lâ, pour lés ch'fau', i' di' ?

– Ah ! Ti-Jean, i' di', oui, b'en çartain, i' dit, j'ai tout' vu çâ, i' dit, j'été rôder là-d'dans.

– B'en, i' dit, tu vâs v'nir me j'té' à l'eau, i' dit. Jett'-moé çartain, i' dit, dans l'pâr' dés ch'fau', i' dit.»

Comm' de vrai, i' fait serré' in sac, p'is met le roi d'dan. Il l'â sacré à l'eau p'is çâ, ça été la fin d'l'histoère. Le roi, il â jamais r'venu avec sés ch'faux.

---

11. *Gang* (angl.) : Troupeau, garde.
12. *Garrocher :* Lancer, projeter à la façon d'une roche.
13. *Corral :* Enclos où les cowboys refoulent les bœufs, les chevaux.

45 – RAQUELORE
(Tours au roi)

Raquelore, c'était une sorte de Ti-Jean, un habile joueur de tours. Un jour, il se vante, à l'occasion d'un pari avec un ami ou un voisin, de pouvoir dire au roi : « Boute ton nez dans mon derrière !

– Tu n'auras jamais l'audace de tenir un tel langage au roi ! Tu n'es pas capable, j'en suis certain !

– Oui, j'en suis capable.

– Essaie, nous verrons bien ! »

Les deux copains déterminent l'enjeu du pari. Raquelore quitte son ami et se rend auprès de sa femme : « Tu vas prendre mon paletot et tu vas le garnir de boutons ; tu vas en coudre partout, partout ! »

La femme de Raquelore se plie à la requête de son mari ; et une fois le paletot préparé, Raquelore va trouver son ami : « Demain, lui dit-il, nous irons rendre visite au roi ! » Seul Raquelore connaissait le but de cette visite ; les autres l'ignoraient. Raquelore et son ami se présentèrent donc devant le roi : « Bonjour, Raquelore !

– Bonjour, Sire mon roi !

– Tu en as des boutons sur ton paletot ! Des boutons déboutonnés, des boutonnés, des boutons . . .

– Oui, ah oui ! Sire mon roi, j'en ai des boutons ! Boute ton nez [boutonnez] ici, bout' ton nez ici, puis bout' ton nez ici, puis bout' ton nez ; bout' ton nez dans mon derrière, aussi ! »

Grâce à sa façon de prononcer « Boute ton nez », Raquelore avait donc gagné son pari.

Une autre fois, il échappa à la colère du roi . . . Bien qu'il possédât un cheval et une voiture, il arrivait à raquelore de se rendre à pied au château du roi à cause de la faible distance. Un bon jour, cependant, le roi le chassa de son domaine : « Je ne veux plus te voir sur ma propriété, tu comprends ? Je ne veux plus te voir sur ma propriété !

– Ah ! Entendu, Sire mon roi ! »

Raquelore retourne à la maison. Le lendemain, il attelle son cheval à sa voiture ; puis, après avoir ramassé des mottes de terre sur sa propriété, il les étend partout dans sa voiture sur le siège et sur la plate-forme réservée aux pieds. Raquelore prend alors place sur son siège et file vers le château du roi, qui s'écrie, en le voyant rouler dans la cour : « Mais, ne t'ai-je pas défendu de remettre les pieds sur ma propriété ?

– Je ne suis pas sur votre terrain, Sire. Venez voir de plus près, si vous ne me croyez pas ! »

Le roi s'approche de la voiture de Raquelore et constate une fois de plus, qu'il s'est fait jouer un bon tour. « C'est vrai, Raquelore, lui dit-il ; tu es bien sur ton terrain ! »

Pour se venger de ce garnement, le roi profite d'un jour où Raquelore était venu lui rendre visite, en voiture, pour lui jouer un tour : il fait couper la queue du cheval de Raquelore ! Sans rien dire, Raquelore s'en retourne chez lui, en se promettant bien de revenir à la charge. Il savait que le roi était fier des beaux chevaux qu'il gardait dans son écurie. Raquelore parvient à se glisser dans l'écurie du roi et, au moyen d'un couteau, fend la gueule des chevaux jusqu'à la racine de la mâchoire. Le roi a tôt fait d'apprendre la nouvelle par ses domestiques. Furieux contre Raquelore, il le fait venir au château et l'accuse de ce méfait. « Si vos chevaux, de répondre Raquelore, ont la gueule fendue jusqu'en haut, Sire mon roi, je n'en suis pas responsable, au contraire, c'est vous le grand responsable ! C'est bien vous, hein ! qui avez fait couper la queue de mon cheval à la hauteur du troufignon ? Quand je suis passé près de votre écurie, ils en ont tellement ri qu'ils se sont fendu la gueule jusqu'aux oreilles ! Voilà les faits, Sire le roi ! »

Une autre journée, Raquelore, en compagnie de sa femme, s'en va visiter le roi. Au cours de la conversation, Raquelore aperçoit, près du foyer, des soufflets manuels destinés à activer le feu. Raquelore désirait depuis longtemps en avoir un pour son propre usage. Il demande alors au roi : «Sire, permettez-vous que je donne un soufflet à ma femme ? »

Le terme « soufflet » désigne aussi une gifle ! « Mais, pauvre Raquelore, lui répond le roi, ta femme n'a rien fait pour mériter un soufflet ! »

On continua la conversation . . . quelques minutes plus tard, Raquelore s'adresse de nouveau au roi : « Il me faut absolument donner un soufflet à ma femme !

– Eh bien ! Si tu y tiens tellement, donne-le-lui donc à ta femme ! »

Raquelore s'approche du foyer, s'empare du soufflet manuel et le remet à sa femme. Il avait obtenu son soufflet, sans toutefois le voler !

Un bon jour, le roi, qui ne supportait plus la présence de Raquelore, lui dit carrément : « Je ne veux plus te voir la face ici ! Va-t-en et ne montre plus la face dans mes parages ! »

Dès le lendemain, Raquelore se rend sur la propriété du roi ; ce dernier était justement en train de visiter ses bâtiments. En apercevant le roi, Raquelore, blotti dans un coin, s'empresse de baisser ses culottes. Quand le roi aperçoit se spectacle, il s'écrie : « Mais qu'est-ce qui se passe, là-bas ? Qui ose ainsi montrer son derrière ?

– C'est moi ! répond Raquelore. Vous ne voulez plus me regarder . . . vous ne voulez plus me voir la face . . . il faut bien alors que je vous montre quelque chose ! »

RAQUELORE
(Tours au roi)

Récit populaire raconté le 14 février 1971, à St-Boniface, Manitoba, par Joseph Villebrun (87 ans), qui l'avait appris de son grand-père Pierre Sutherland (83 ans) vers 1891.

Enregistrement no 3746. Conte-type 1345 (boutonnez : boute ton nez).*

B'en, Raqu'lor' c'été' in joueur de tours, çâ ; i' jouait dés tour' au roi. Enne espèc' de Ti-Jean. Et puis tojours que, i' avait fait' in pari avec in d'sés ami', in d'sés voésins, qu'i' pouvait dire au roi qu'i' mett' son nez dans mon [son] darguiére.

– Ah ! l'aut' gu'i dit : t'és pâs capab' d'fair' çâ, t'és pâs capab' ! T'âs pâs l'courag' de fair' dir' çâ au roi.

– Oui, j'capab' de l'dir' !

– O Kay ! »[1]

Mé', i' ont gagé, te'jour' ; i' ont fait' enn' gajure [gageure], i' ont fait in pari. P'is Raqu'lor', lui, i' s'en vâ, i' di' à sa femm' : « Tu vâs prend' mon côt' [coat][2], lâ, p'is tu vâs mett' dés boutons partout, tu vâs coud' dés boutons partout partout, tout en plein. »

Comm' de vrai, la femme 'a prend l'coat p'i' all' l'arrang'. P'is quand qu'le coat a 'té prêt, b'en, i' di' à son ami, i' dit : « B'en, demain, i' di', on vâ aller visiter le roi. » Comm' de fait', i's savaient pâs pourquoi, 'és aut', i's savaient pâs que' c' qu'i' avait.

Rendu su' le roi, i' â rentré, i' pouss' la porte, i' â rentré. L'homme r'gard' : « Hein, bonjour, Raqu'lore ! I' dit, bonjour, Raqu'lore, i' dit ! T'en âs dés bouton, i' di', après toé. T'en âs dés boutons boutonnés, dés boutons.

– Oui, ah oui ! Sire, i' dit, Sir' le roi, i' dit, j'en ai dés boutons. Bout' ton né' icitte, i' dit, bout' ton nez icitt' p'is bout' ton nez icitt' p'is bout' ton nez, bout' ton nez dans mon darguiére aussi ! »

---

1. *O Kay* [O.K.] (angl.) : Façon de dire « oui » !
2. *Coat* (angl.) : Pardessus, paletot.

I' â gâgné comm' çâ. I' a gagné.

B'en, in aut' fois, Raqu'lore, i' avè' in ch'fal, p'i' i' avè' enn' voétur'. P'i' avec le roi, dés foi', i' marchè' à pié', i' allè' à pied : c'tait pâs loin.

Toujours b'en . . . le roi l'avait chassé. I' dit : « J'veux p'us t' 'oèr su' mon terrain, i' dit, j'veux p'us t' 'oèr su' mon terrain.

– Ah ! c'correck' ! »

Raqu'lor' s'en vâ. L'lend'main i' attell' son ch'fal, p'i' i' prend d'la terr' su' son terrain, il l'met su' son siég' de voétur', p'is dans l'fond, p'is met sés pieds d'ssus p'i' i' s'assit su' l'siége.

I' arriv' dans la cour du roi, le roi le r'gard'. « Mé', j' t'ai défendu d'pâs v'nir su' mon terrain.

– J'pâs su' vot' terrain, Sir' ! V'né' 'oèr icitte, i' dit ! »

Le roi s'en vâ, i' r'gard'. « C'ést b'en vrai, i' dit, Raqu'lor', c'ést ta terre, i' dit, c'ést ton terrain ! »

Mé' le roi avait joué' l'tour à Roqu'lor', son ch'fal, i' gu'i avait coupé la queue. I' avait été, Roqu'lore avait 'té visiter le roi dans sa 'oétur', p'is le roi, pour gu'i joué' in tour, i' a coupé la queue du ch'fal.

Ah ! P'is Roqu'lore â r'guien di', i' ést parti, s'en allé'. Et p'is le roi avait dés beaux ch'faux dans son écurie. Raqu'lor' s'en vâ, p'i' i' prend son couteau p'i' i' leu' fend la bouch' jusqu'à 'a mâchoére. I' ont rapporté çâ au roi, p'i' i' ont dit qu' c'tait Raqu'lor' qu'avait fait' çâ. Le roi l'fait d'mandé'. I' di' : « Oui, i' dit, c'ést moé qui l'â'fait', i' dit. C'pâs moé qui l'â fait', i' di', i' dit, c'ést d'vot' faute, i' dit. Vous avez coupé la queue d'mon ch'fal, i' di', a'râs l'trou, i' dit. Quand j'ai pâssé à l'écurie, lâ, i' dit, lés ch'faux s'sont mi' à rir', p'i' i's riaient, p'is i's riè'. I' on assez ri' qu'i's sont fendu la gueul', la mâchoèr'. I's riaient d'mon ch'fal, i' di', i's riaient d'moé, i's sont fendu la bouch' jusqu'aux areill's. . . . C'ést comm' çâ qu'ça arrivé ! »

Roqu'lore avè' été visiter le roi a'ec sa femm'. Tout en parlant d'minme, i' 'oéyait par la chuinée [cheminée], i' avait dés soufflets, dés soufflets pour souffler l'feu, lâ.

P'is Raqu'lore avè' envie d'a'oèr un soufflet ; p'i' i' disè' au roi, i' dit : « Sir', voulez-vous que j'denne in soufflè' à ma femm' ? – in soufflet c'tè' enn' tap', çâ, lâ ?

– 'Cou' don, i' dit, Raqu'lor', ta femm' te fait r'guien pour gu'i denné' in soufflè', i' dit ! »

P'is ça a resté d'minm'. Pâs longtem [longtemps] aprè' encor' pareil, i' dit : « Faut donné' in soufflè' à ma femme !

– Ah ! b'en, donn's-y don, d'abor', i' dit, donn's-y don in soufflè', i' dit ! »

S'en vâ p'i' i' prend l'soufflet, p'i' il l'denne. Il l'avait pâs volé.

I' avait baissé sés culotte', i' avait montré sés fesse' au roi, par 'zamp'. Le roi, i' a dit qu'i' voulait pâ' a'oèr sa face alentour : « J'veux p'us voèr ta face, i' dit, vât-en, i' dit, j'veux p'u' 'oèr ta face ! »

I' ést r'tourné l'lend'main, p'is le roi, i' visitait sés bâtiments, faisait l'tour d'sés bâtiments.

Roqu'lore, il était dan in coin ; p'is quand qu'i' 'oé' v'nir le roi, lâ, i' baiss' sés culott's. Le roi aparçoit çâ. « Que c' qu'i' y â lâ, que' c' qu'i' y â lâ ? Qui c' qui mont' son darriére, i' dit ?

– Roqu'lor' dit : c'ést moé ! Vous voulez pâs me r'gardez, vous voulez pâs que j'vous mont' la face, i' faut b'en j'vous mont' que'qu' chos'. »

46 – TOURS DE TI-JEAN
(Le fouet magique et la visite sous l'eau)

Un roi, qui n'avait pas eu d'enfant, décida d'en adopter un. Il se rendit dans un orphelinat et dut se contenter du seul garçon pour lequel on cherchait un père adoptif. Ce petit garçon, bien que d'une grande intelligence, était toutefois bossu. Le roi décida néanmoins de l'accepter pour son fils. On le nomma Ti-Jean.

C'est le roi qui veilla à l'éducation de son fils, mais il se montra trop indulgent pour les caprices du petit. Il lui donna tout l'argent que réclamait son égoïsme. Quand le roi s'aperçut que Ti-Jean dépassait les limites du bon sens, il se mit en colère et lui déclara : « Voici ! Je veux te léguer ton héritage, et je ne veux plus te revoir ici ; quitte le château ! »

La décision du roi fut irrévocable. Il avait dit : « Je ne veux plus que tu remettes les pieds ici ! » Mais le roi, avant le départ de Ti-Jean l'avait laissé bourrer sa tuque de pièces de monnaies. Mais le buveur et viveur qu'était le jeune homme eut tôt fait de dépenser cette quantité d'argent. Il se trouva bientôt sans le sou. C'est à ce moment que Ti-Jean eut recours à une ruse qui dénotait une grande habileté.

Il se procura un chaudron et un fouet au moyen desquels il prétendit faire bouillir de la soupe. Le chaudron passait donc pour un récipient magique aux yeux des gens. Le roi et son entourage ne firent aucun cas des hauts faits de Ti-Jean. On lui disait même : « C'est inutile ! Tu ne pourras jamais faire bouillir de la soupe avec ce fouet !

– Mais certainement ! » soutenait Ti-Jean.

Voici comment ce faux magicien procédait. À la veille d'une séance de démonstration, alors qu'il était seul, il faisait rougir des pierres et les déposait ensuite dans son chaudron. Et quand les curieux arrivaient, il fouettait le chaudron, en criant : « Bous, marmite, bous, marmite ! »

De cette façon, il en vint à vendre beaucoup de fouets ; il pouvait ainsi, avec l'argent continuer à boire à son aise.

Les gens sont venus en quantité pour se procurer ce fouet magique. Mais le fouet ne faisait pas de miracle ; il aurait fallu faire comme Ti-Jean, utiliser des pierres rougies. Quand les acheteurs s'aperçurent, après quelque temps, qu'ils s'é-

taient fait jouer un vilain tour, ils décidèrent de se venger. Quelques chefs de file lancèrent un cri de protestation : « Damné petit bossu ! Il nous a vendu à gros prix un fouet qui n'a aucune valeur ! Nous allons nous venger ! »

Les protestataires, dans un but de vengeance, stimulés par la boisson, enfermèrent le jeune homme dans un sac, et décidèrent de le jeter à l'eau. Déjà ils avaient traîné le sac au milieu du pont, au-dessus de la rivière, bien décidés à noyer le joueur de tours. Mais à la vue du garde-fou qui longeait le pont, ils hésitèrent à vaincre tout de suite cet obstacle. Ils résolurent de se rendre à la taverne de l'hôtel, au haut de la côte, pour y prendre une consommation et se donner ainsi force et courage.

Ils abandonnèrent donc Ti-Jean enfermé dans la poche qu'ils laissèrent sur le pont. Pendant que les justiciers étaient partis boire, mon petit bossu, dans sa poche, s'évertuait à crier : « Je ne veux pas épouser la fille du roi ; je ne veux pas épouser la fille du roi ! » Un paysan vient à passer par là avec une vingtaine de cochons qu'il conduisait au marché : « Veux-tu bien me répéter ce que tu es en train de crier ? lui demanda-t-il.

— Oui, je vais vous le dire, repart Ti-Jean. Des gens ont voulu me faire épouser la fille du roi ; moi, je me suis opposé à ce plan. Pour me punir, ils m'ont enfermé dans ce sac !

— Je l'épouserais bien, moi, la fille du roi, reprend le porcher.

— À ce compte-là, dit Ti-Jean, détache le sac, laisse-moi sortir et prends ma place ! »

Le paysan se glisse dans la poche ; Ti-Jean en ligote solidement l'ouverture, et lui donne comme conseil de crier : « Je veux de la fille du roi ! » Et le rusé jeune homme pousse devant lui le troupeau de porcs et va se cacher dans un fourré.

Les justiciers reviennent bientôt de l'hôtel. En arrivant sur le pont, ils entendent la voix qui venait du sac : « Je veux épouser la fille du roi ! J'en veux maintenant de la fille du roi ! »

— Eh, oui ! Tu vas l'avoir la princesse, tu vas l'avoir ! »

Ils attrapent aussitôt le sac et « un, deux, trois, go ! » Patchoum ! à l'eau ! Le malheureux paysan était disparu avec le sac. Peu après la noyade, le petit bossu reparaît sur le pont avec son troupeau de cochons. Plusieurs spectateurs s'écrient : « Comment se fait-il qu'il soit en vie, celui-là ? Diable de diable ! Vous n'auriez pas dû prendre le coup si fort, vous autres ! »

Les joyeux buveurs s'adressèrent donc à Ti-Jean : « Comment se fait-il que tu sois ici, toi ? Nous t'avons pourtant noyé, tout à l'heure !

— Eh bien ! répond Ti-Jean, vous avez manqué de force en me lançant dans la rivière. Si vous n'étiez pas allés à l'hôtel, vous m'auriez projeté dans l'enclos des bœufs. J'aurais pu vous rapporter le plus beau troupeau de bœufs aux cornes d'or

et bien gras. Mais non ! À la place, vous m'avez lancé dans un parc à cochons ; je vous ai donc ramené des cochons ! »

Trois compagnons, qui avaient participé à l'exécution, demandent alors à Ti-Jean : « Es-tu capable de nous jeter à l'eau, nous aussi, tous les trois ?

– Bien sûr que je suis capable de vous projeter dans le parc des bêtes à cornes ! »

Les trois amis se procurent chacun un sac et s'y glissent joyeusement. Ti-Jean noue les sacs et les culbutent du haut du pont dans la rivière. Et des bœufs aux cornes d'or, bien sûr, ils n'en trouvèrent pas . . . !

TOURS DE TI-JEAN
(Le fouet magique et la visite sous l'eau)

Récit populaire raconté le 14 février 1971, à St-Malo, Manitoba, par M. Amédée Lambert (86 ans), né à Shawinigan, Québec, arrivé au Manitoba à l'âge de 4 ans ; conte appris de sa famille vers 1900.

Enregistrement no 3752. Contes-types 1542 III et 1539, 1535 IV b, V a, b (cochons).

Çâ, c'était in p'tit gârs que ... le roi avait pâs d'enfan, 'és aut'. I' on été à l'orphelinat pour a'oèr in enfant, p'i' i' restè' 'ienqu' c'te p'tit garçon-lâ. I' était b'en intelligent, mé', i' était bossu. Ça fait qu'i' ont dit : « B'en, i' dit, j'vâs l'prend' ! »

Fait qu'i' a pris c'p'tit garçon-lâ ; c'ést le roi qui l'â él'vé, b'en entendu. I' était b'en gâté, hein ; ah ! b'en, savez qu'il l'avait tell'ment gâté, qu'i' gu'i dennait l'argent qu'i' i' follait, p'i' i' â vu qu'i' avè' enn' limit'. Pui' i' â dit : « B'en, tiens ! m'âs t'denner ton héritage, et p'is j'veux p'us te r' 'oèr.»

B'en, lés rois, v's savez, quand i' voulè' a'oèr que'qu' chos', b'en, c'ést final. « J'veux p'us qu'tu r'mett's lés pieds su' mon terrain.» P'i' i' avait rempli sa turqu' [tuque] d'argent, b'en plein', mé', comme i' était viveur p'is buveur p'is dépensier, le roi i' avait jamais ... i' fournissait l'argent qu'i' voulè', hein ! I' a continué l'minm' train, et p'i' i' ést v'nu te'jours qu'i' avait p'us d'argent.

C'ést là-d'ssus qu'ést v'nu l'chaudron, lâ, qu'i' fesait bouillir à coup d'fouet'. Mé' je l'cont' pâs tout'. C'tte chaudron-lâ, b'en, c'tait pour fair' d' l'argent, lui. Lâ, i' avait p'us d'argen et pui' alors, b'en, i' â commencé à dir' qu'i' avè' in chaudron miraculeu' et puis qu'i' faisait bouillir sa soupe a'ec in fouett'. B'en, le roi s'en occupait p'us, lés voisinage'. Et puis, b'en ... ah ! i' ont di' : « Ah ! tu f'ras pâs bouillir d'la soupe ...

– Ah ! oui.»

Et p'is savez-vous qu'est-c' qu'i' faisè' ? I' faisait rougir dés roch's b'en roug's, lâ, p'i' i' 'és mettait dans sa marmite avant qu'lés aut' arriv'nt, lâ, p'is ça bouillè', hein ! I' avait son fouett', lâ, p'is : « Bouill', marmit', bouill', marmite ! »

P'i' i' 'n n-â vendu d'cés fouett's-lâ, vous savez. Ça gu'i donnait d' l'argent

pour boère. Ah ! ils l'ont mis dan in sac p'i' i' l'ont ch'té [jeté] à l'eau. Ah oui ! i' ést r'venu. Vous savez, c'ést v'nu, le mond' sont v'nu', i' a vendu cés fouet's-lâ, v's savez, mé', cés fouet's-lâ, çâ, c'tait pâs vrai, çâ. I' avait pâs tout's dés roch's chaude', 'és aut's.

B'en, i' ont di' : « I' nous a arraché not' argent pour eur'guien, dâmné p'tit bossu ! » I's sont parti', i's sont mis chau' [chauds][1] à l'hôtel, lâ, p'i' i' y avè' in pont, p'i' i' y avè' enn' riviér', lâ, p'i' i' l'ont mis dan in sac, p'i' i' ont di' : « On vâ l'sacré' à l'eau.»

Fait qu'ils l'ont m'né' su' l'pont, lâ, p'i' i' étaient pour l'jeter, b'en i' y avè' in garde-cor' [garde-corps][2] i' étaient pour le j'ter par-dessus, lâ. I' ont dit : « C'st encor' d'valeur,[3] i' ont di' : « Allons prendre in cou' avan.» I' y avè' in hôtel en l'air, lâ.

C'fait qu'i's s'en vont prend' in coup, p'is l'temps qu'i' étè' à prendre in coup, lâ, mon p'tit bossu, i' criait, lui : « J'en veux pâs d'la fill du roi, j'en veux pâs d'la fill' du roi ! » P'i' i' y avè' in gârs qui s'en v'nè' avec enn' vingtain' de cochon, et p'i' i' am'nait cés cochons-lâ su' l'bouché', au marché. « Quoi tu dis lâ, i' dit ?

– B'en, i' di', oui ! I' di', i's m'ont mi' 'a-d'dan, i's veul'nt me fair' marié' a'ec la fill' du roi, p'i', i' dit, j'en veux pâs. C'fait qu'i' di', i's m'ont mis là-d'dans pour me punir !

– B'en, i' dit, moé j'la marierais !

– Détach' le sac, mets-toé à ma plaç' ! »

Ça fait qu'i' détach' le sac p'is, lui, i' rent'e à sa plac', p'i' i' attach' le sac. Et p'i' i' emmèn' lés cochons dan 'és branch's, p'i' i' s'cach', lâ. Lés gâ' arriv'nt de prend' . . . i', i' avè' été prendre in coup. Lui, i' criè', i' avait dit, tu diras, « J'en veux d'la fill' du roi ! J'en veux d'la fill' du roi, j'en veux d'la fill' du roi !

– I' ont dit, tu vâs l'a'oèr ! »

I's griff'nt le sac, one, two, three, go ! Patchoum ! à l'eau ! I' s'ést neyé, lui. Mon p'tit bossu arrive a'ec sa gagn' [gang][4] de cochons, p'i' i' dit : « Comment ça s'fai' ? Eh, Torguieux ! I' ont dit, vous a'riez dû pâ' aller prend'e in coup, vous aut's !

– Ceux qui avè' été prend' in coup : Comment ça s'fè', on t'â j'té' à l'eau ?

– B'en, i' dit, vous aviez pri' in coup, p'is vous avez manqué d'ner' [nerfs] in peu, i' dit. Si vous aviez pâs pri' in cou', i' dit, vous m'a'riez garroché[5] dans l'pâr' dés bœuf', i' dit. J'a'rais ram'né l'plus beau troupeau d'bœu' grâ', i' dit ! Mé', i'

1. *Chaud :* Ivre.
2. *Garde-Corps :* Garde-fou (parapet).
3. *Valeur (de) :* Attristant, malheureux, regrettable.
4. *Gang* (angl.) : Troupeau, foule.
5. *Garrocher :* Lancer, projeter à la façon d'une roche.

dit, j'ai tombé' dans l'pâr' [parc] à cochons, c'fait que j'me su's ram'né dés cochons ! »

Et puis, lâ, b'en, cés t'oâs-lâ, lâ ; i' ont dit : Tu vâs nous j'ter nous aut' aussi ! Es-tu capab' ?

– Ah ! oui, j'su's capab' d'vous j'ter dans l' pâr' [parc] de bœuf.»

I's s'sont arrangé t'oâs sacs ; p'i' i' s'mett'nt dan 'és sacs, p'i' i' attach' lés sacs, p'i' i' déboulé' en bâ'. I' avait pâs p'us d'bœu' aux cornes d'or . . .

47 – TI-JEAN POILU

C'était un roi, père de deux princesses d'une beauté assez peu ordinaire. Un gardien veillait à la sécurité des deux fillettes. Mais un jour, le gardien s'étant absenté pour aller rendre visite à l'un de ses frère, un gros gorille, appelé Jean Poilu, sortit de la forêt et s'empara d'une des princesses. Le gorille emporta sa victime derrière une haute montagne. On ne peut estimer la force de ce monstre poilu, mais retenons bien ce détail : il était fort !

La princesse et le gorille demeurèrent cachés assez longtemps dans le flanc de la montagne. Quand on eut vent de leur cachette, ils étaient les parents d'un petit garçon. Et c'est ce jeune enfant, Ti-Jean Poilu qui, en l'absence de son père, souleva un quartier de rocher fermant l'entrée de la caverne sous la montagne. En sortant de la grotte. Ti-Jean Poilu aperçoit une immense cloche près de l'entrée. « Qu'est-ce que c'est, ce machin-là ? demanda-t-il à sa mère.

– Ah ! c'est la cloche dont se sert ton père pour rassembler ses amis ! »

L'enfant attrape la cloche et la lance au loin, provoquant ainsi une secousse aussi bruyante que sonore. Jean Poilu, en entendant sonner sa cloche se rend compte que son fils Ti-Jean est sorti de sa grotte. Le père se dirigea rapidement vers sa demeure, mais à une faible distance de la caverne, il entendit la voix de son bébé : « Arrêtez, papa ! N'avancez plus ! Il y a assez longtemps que maman est prisonnière. Nous voulons jouir de la liberté et du soleil ! »

Le vieux Jean Poilu continue de foncer vers l'entrée de la grotte. Bientôt l'enfant saisit son père par une jambe, le jette par terre et le sépare en deux après avoir immobilisé un des pieds du géant sous son propre pied et avoir relevé brusquement l'autre jambe du gros Jean Poilu. Ce dernier venait de prendre un repas à base de petits nègres. De l'estomac du géant terrassé s'échappent en tous sens les petits noirs heureux de recouvrer leur liberté. La maman de Ti-Jean Poilu décida alors de retourner chez le roi, son père : « Vite ! dit-elle à l'enfant poilu, allons-nous-en chez ton grand-père, le roi ! »

Après une longue marche, la princesse arriva en compagnie de son fils, près du château paternel. « Reste ici, dans le jardin ! » recommanda-t-elle à son enfant. Elle sentait le besoin de prévenir le roi sur le physique de Ti-Jean. C'était une sorte de paquet de poil où ne paraissaient que des yeux et des dents. Il faisait peur à voir ! Elle le cache dans la cour du château et entre chez son père. « D'où viens-tu, après tant d'années ? s'écrie le roi.

– Ah ! je ne sais trop. J'ai passé de vilains quarts d'heure . . . Mais écoutez le plus important de l'histoire : j'ai un fils. Je ne l'ai pas fait entrer ; il est tout poilu et très laid. De plus, il a une force herculéenne et un caractère de démon. Je suis la seule à pouvoir en prendre soin . . .

– Mais, va le chercher ! »

La princesse arriva bientôt avec son fils, Ti-Jean Poilu. « Est-il baptisé ? demanda le roi.

– Ah ! non ; il n'a jamais . . .

– Il va falloir le faire baptiser ! »

Sans tarder, le roi et sa fille décident de se rendre au presbytère. À la vue de l'enfant poilu, le curé émet une remarque importante : « Il faudrait bien mettre à nu un coin de peau pour y faire couler l'eau baptismale. Le poil est trop abondant ! »

On s'empresse d'apporter une sorte d'eau épilatoire. On entend une sorte de bouillonnement. Piff ! Et, soudain tout le poil du petit monstre se détache et tombe par terre. Il reste sous les yeux des assistants le prince le plus joli de l'univers. Imaginez la satisfaction du roi !

Dans les contes, les événements passent rapidement ! On envoya le petit prince à l'école, mais sa force embarrassa bientôt les autorités : au jeu, dès que Ti-Jean touchait les autres élèves, il leur cassait un membre. Le roi dut donc avertir son petit-fils qu'il ne pouvait plus le garder au château. « Eh bien ! procurez-moi une canne, demanda Ti-Jean et je vais tenter de gagner ma vie tout seul !

– Tu vois ce lot de cannes accrochées au mur ? Choisis toi-même celle qui fera ton affaire !

– Je ne veux pas de celles-ci, répond l'enfant ! J'ai vu un ancre de bâtiment au bord de la mer ; allez me le chercher et je m'en ferai . . .

– Es-tu fou ? C'est une pièce d'acier d'au moins cinq cents livres !

– Ah ! vous autres . . . ! Vous ne connaissez pas . . . vous verrez comment je peux manier une canne de fer ! »

Le roi fait transporter l'ancre de bâtiment et en fait fabriquer une canne. Bientôt, la canne à la main, Ti-Jean entreprend un long voyage à pied.

Un jour, Ti-Jean arrive à un village où il découvre un gros moulin à scie. Près de ce moulin s'affairait une sorte de géant, Grand-Cibine, portant une moustache d'une longueur incroyable. Le géant plantait une pointe de sa moustache dans le bout d'un lourd billot qu'il transportait en haut d'une colline sur un banc disposé près de la scie à débiter le bois. « Combien reçois-tu en paiement de ce travail ? demanda Ti-Jean à Grand-Cibine.

– Vingt-cinq sous par jour !

– Tu es fou, vingt-cinq sous, avec la force que tu as ! Viens avec moi ! Tu vas constater que nous aurons bientôt un salaire bien supérieur à celui-ci !

– Entendu, j'y vais ! »

Et voici les deux compagnons, Ti-Jean Poilu et Grand-Cibine, sur la route ! Après plusieurs jours de marche, ils découvrent un forgeron spécialisé dans la fabrication de chaînes. Cet artisan manipulait l'acier comme un homme ordinaire une boule de gomme mâchée. De ses doigts semblables à des tenailles, il pliait les barres d'acier pour en faire des mailles de chaîne. « Que fais-tu ici, Tord-Chaînes ? lui crie Ti-Jean Poilu.

– Tu le vois, je fabrique des chaînes !

– Combien reçois-tu pour ce travail ?

– Vingt-cinq sous par jour !

– Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? Habile comme tu es, tu comprends que nous pourrons bientôt trouver un salaire bien supérieur au tien ! »

Le groupe reprend la route ; ils sont maintenant trois. Ils marchent, marchent, marchent... encore et encore. Tout à coup, ils aperçoivent une sorte de palais dans la forêt. Ils entrent : ils trouvent des meubles bien rangés, une habitation bien bâtie, mais ils observent un trou dans le parquet d'une pièce. Les voyageurs ont beau se pencher, fouiller des yeux cette sorte de cratère, ils n'en voient pas le fond. « Quoi qu'il en soit, pensent-ils, nous allons élire domicile dans ce palais ! »

Les voyageurs s'installent, et, le lendemain de leur arrivée, ils décident d'aller travailler en forêt. On désigne Tord-Chaînes comme cuisinier ; il restera à la maison et s'occupera de préparer la soupe du dîner. Tord-Chaînes accepte ce poste de confiance et donne cet avertissement à ses deux compagnons : « À onze heures et demie, je lancerai un cri ; la soupe sera prête ! »

Vers dix heures, le cuisinier voit sortir du trou, au milieu de la pièce, une sorte de lutin, Petit Bonnet-Rouge, qui commence sans tarder à poser ses questions : « Que viens-tu faire ici, toi ? dit-il à Tord-Chaînes.

– Nous sommes chez nous, ici ; nous sommes trois compagnons qui avons établi notre demeure...

– Non, non ! Vous ne vous installerez pas chez moi ! »

Le lutin attrape Tord-Chaînes, l'assomme et le laisse pantelant sur le plancher. Le cuisinier ne bouge plus. À une heure de l'après-midi, la soupe n'était pas encore préparée, et le cuisinier n'avait pas encore annoncé le dîner. Les deux compagnons se dirent : « Il s'est passé un événement important à la maison ! Tord-Chaînes ne nous a pas appelés... Nous allons retourner pour vérifier les raisons de ce retard ! »

Ils trouvent Tord-Chaînes entre la vie et la mort. « Qu'est-ce que tu as ? lui demande Ti-Jean Poilu.

– Ah ! je suis malade, tellement mal en point que je n'ai pas pu préparer le repas . . . »

Il n'a pas soufflé mot de la visite du petit Bonnet-Rouge ; il s'est bien gardé d'en parler. Les deux compagnons s'occupèrent de préparer la soupe et prirent leur repas tous les trois. Le lendemain matin, Grand-Cibine réclame le privilège de servir de cuisinier : « C'est moi aujourd'hui qui vais faire cuire la soupe ! »

Au cours de l'avant-midi le même petit Bonnet-Rouge fit encore son apparition et maltraita Grand-Cibine comme il l'avait fait de Tord-Chaînes. Les deux compagnons sortirent de la forêt et trouvèrent le cuisinier presque inconscient : « Je suis malade, moi aussi ! Je n'ai pas pu préparer la soupe !

– Demain, c'est moi, annonça Ti-Jean Poilu, qui vais rester à la maison, et je vous promets de vous faire manger de la soupe à votre retour ! »

Le lendemain, Ti-Jean Poilu envoya ses compagnons travailler, et resta à la cuisine en répétant la promesse d'annoncer l'heure de la soupe. Vers onze heures, le cuisinier voit apparaître Bonnet-Rouge. « Ah ! ah ! s'écrie Ti-Jean Poilu, je m'explique maintenant la maladie de Tord-Chaînes et de Grand-Cibine ! Tu as massacré mes compagnons, mais tu n'auras pas la même chance avec moi ! »

Après une bataille meurtrière, Ti-Jean Poilu finit par dominer son adversaire. Il lança dans le cratère le corps de Bonnet-Rouge haché en viande à pâté. Avant de disparaître dans l'abîme, le lutin eut le temps de crier à Ti-Jean Poilu : « Aie pitié de moi ! Quand tu descendras me chercher, tu apporteras avec toi le bocal d'onguent que tu vois là. Une fois au fond du puits, tu enduiras mon corps d'onguent ; je recouvrerai alors ma vigueur et je me chargerai de te reconduire hors de ce trou.

– Entendu, entendu ! » répliqua Ti-Jean Poilu.

Les deux associés du dernier cuisinier revinrent bientôt à la maison pour manger la soupe. « Ah ! de s'écrier Ti-Jean Poilu, en les apercevant ; j'ai découvert la cause de votre maladie ! C'était un petit Bonnet-Rouge qui venait vous . . .

– L'as-tu battu, au moins ?

– Je l'ai battu ! Je vous crois !

– Qu'est-ce que tu en as fait ?

– Je l'ai réduit en chair à pâté, et je l'ai frondé dans le trou d'où il était sorti.

– Demain, il faudrait descendre dans le puits à la recherche de ce dangereux lutin ! »

Le lendemain, Tord-Chaînes s'offre à descendre dans le puits et donne ses instructions : « Quand je toucherai le fond de ce trou, je branlerai le câble . . . » Les deux compagnons attachent Tord-Chaînes à un câble et le laissent glisser. Il descend, descend, descend toujours. Encore à une bonne distance du fond, Tord-Chaînes se sent pris de peur : il branle le câble. Les deux compagnons commen-

cent à retirer le câble et à ramener Tord-Chaînes à la surface. En le voyant : « Qu'as-tu vu ? lui demandent les préposés au câble.

– Je n'ai rien vu, mais il semble que ce soit un abîme sans fond !

– Je vais descendre, moi ! de proposer Grand-Cibine.

– Accepté ! »

Grand-Cibine s'attache au câble et se laisse descendre vers le fond du cratère. Après une descente un peu plus longue que celle de Tord-Chaînes, Grand-Cibine se sent, lui aussi, gagné par la peur, incapable qu'il était de distinguer le fond. Il prend la décision de remonter. Aussitôt il agite le câble. Ti-Jean Poilu remonte l'explorateur et lui demande : « Qu'est-ce que tu as vu ?

– Je n'ai rien vu, absolument rien !

– Eh bien ! je vais descendre à mon tour, mais à la condition de traîner ma canne avec moi !

– Vas-y ! »

Ti-Jean Poilu attaché au câble, en possession de sa canne et du bocal d'onguent, glissa rapidement à l'intérieur du cratère. Une fois au fond, il aperçoit Bonnet-Rouge. Le lutin commençait à se ravigoter : plusieurs de ses plaies étaient déjà disparues. Jean Poilu lui applique une légère dose d'onguent merveilleux : le lutin recouvre sa force. Jean Poilu pense à remonter. Il attache sa canne au bout du câble, s'y fixe solidement et donne le signal de la remontée. Les deux compagnons tirent le câble mais commencent à philosopher : « Si Jean Poilu revient à la surface, se disent-ils, fort comme il est, il va nous malmener. Coupons le câble et débarrassons-nous de ce compagnon qui nous porte ombrage ! »

Aussitôt, un coup de couteau tranche le câble et Jean Poilu dégringole . . . bédigne, bédagne ! Dans le fond du puits, l'homme et la canne ! Jean Poilu se retrouve plus mort que vivant. Mais Bonnet-Rouge le remet vite sur pied grâce à la vertu de son onguent miraculeux. Le lutin, maintenant incapable de vengeance, fait monter Jean Poilu sur ses épaules, y ajoute sa canne – encore passablement fort ce petit Bonnet-Rouge ! – et commence à escalader les parois du puits. La tâche était difficile, mais on finit par atteindre l'orifice de ce cratère. Une grande déception attendait les héros du souterrain : le palais était vide ; Tord-Chaînes et Grand-Cibine avaient déserté les lieux. Après s'être serré la main, Jean Poilu et Bonnet-Rouge partirent chacun de son côté, à la poursuite des deux traîtres.

Jean Poilu aboutit chez son grand-père, le roi. L'âge et la misère au cours d'un long voyage lui avaient enlevé une bonne partie de sa force. Après son retour, il continua de vivre auprès du roi, son grand-père et sa mère, la princesse, toujours jolie comme autrefois.

Voilà à peu près tout ce que je sais des aventures de mon héros !

TI-JEAN POILU

Conte traditionnel raconté à Verner, Ontario, le 1er août 1974, par Edmond Forest (81 ans, arrivé à 4 ans, à Verner, de St-Gabriel-de-Brandon), qui l'avait appris, vers 1911, dans un chantier de Webwood, d'un M. Ledoux (38-40 ans) de Pembrooke.

Enregistrement no 3815. Conte-type 301 I (force), h, II a, b, c, Va, c (Bonnet-Rouge).

C'étè' in roi, çâ, qui avait deux bell's princess's, p'i' i' étaient bell's, comm' de réson [raison]. P'i' i' avè' in gardien, p'is son gardien, lâ, i' d'vè' allé' 'oèr in d'sés frére' ; et p'i' i' a parti pour allé' 'oèr son frér'. P'is pendant qu'i' a été parti, in gros gorille, in Jean Poélu, qui a sorti du boâs, p'i' i' ést v'nu charché' enn' dés princess's, p'i' i' l'â emm'née l'aut' bord d'un' gross' montagn'. C'était fort, çâ, comme, ah ! j'pourrais pâs vous dir' la forç' que ça avait, mé', c'était b'en fort !

Te'hours qu'i' ont 'té assez longtemps lâ que, quand qu'i' ont sorti de d'lâ, i' ont vu [eu] in p'tit gârs. P'is le p'tit gârs, lâ, de c'te Jean Poélu-lâ, i' a l'vé la roch' pour sortir de d'dans c'tte montagn'-lâ, et p'i' i' â aparçu' enn' gross' cloch' qu'i' y avè' à 'a port'. P'i' i' a di' à sa mér' : « Quo' c'que c'ést çâ ?

– 'A dit, c'é' 'a cloch' que ton pér' se sert pour app'ler sés . . . »

P'i' i' po'gn' la cloch', mecieu', p'i' i' vous frond' çâ. P'is lâ, Jean Poélu a attendu [entendu] le son. « Ah b'en, i' a dit, mon p'tit Jean ést sorti d'la grott'. » Fait qu'i' a parti pour s'en r'venir, et p'is quand le p'tit gârs l'â vu v'nir son pére, i' a di' : « Arrêtez, poupâ, arrêté' ! I' â di', i' y â assez longtemps qu' mâman ést prisonniére, i' a di', on vâ sortir, p'i' on vâ voèr le soleil ! »

P'is l'vieux s'ést avancé te'hours p'i' i' l'griff' par enn' patt', p'i' i' mè' enn' patt' su' l'aut', p'is fffttt ! p'i' i' l'fend drett' en deux. P'is le vieux v'nait d'manger dés p'tits nèg's, ça sortait lés p'tits nèg's, p'is ça s'sauv' tout partout, savez b'en ; i' étaient contents d'délivrés. P'is lâ, la vieille, 'a a parti, lâ, 'a di' : « On vâ s'en aller su' ton grand-pér' le roi ! » Son pére, à ell'.

Fait qu'avant d'arriver, ça avè' marché b'en loin, p'i' i' ont dit : « Reste icitt' au jardin, 'a dit. » Ti-Jean Poilu, lâ, c'avait l'ienqu' du pouel [poil] : on gu'i 'oeyè' 'ienqu' lés yeux p'i' 'és den ; à pârt de d'çâ, c'était b'en effrayant d' 'oèr çâ. Fait qu'all' l'â caché dan 'a cour su' le roi. P'is, lâ, alle â dit çâ à son pér', p'is quand

qu'son pére l'â aparçue, sa bell' princess', ça faisait d's années qu' c'était parti. « Quo' c'tu d'viens ?

– Ah ! 'a dit, j'été' mal . . .»

P'i' 'a gu'i a conté son histoèr'. « Mé', 'a dit, j'ai in p'tit gârs, p'i' 'a dit, je l'ai pâs rentré, 'a di', i' ést laid, c'ést in p'tit Jean Poélu, p'i' 'a dit, c'ést fort, p'is c'ést mauvais comm' le guiâb' [diable], p'i' 'a di', 'ienqu' moé qui peux 'n a'oèr soin !

– B'en, i' ont dit, va l'charcher. »

Fait qu' 'a â 'té l'charcher. Fait qu'le roi i' a di' : « I' ést-i' baptisé' ?

– Ah ! 'a dit, non, 'a di', i' a jamè' été . . .

– B'en, i' a dit, vâ folloèr le fair' baptiser. »

Fait qu'i' ont gagné su' . . . au presbytèr' pour le fair' baptiser. Fait qu'le prêt'e, i' dit : « Faudrait b'en, i' dit, qu'on a'ra' in p'tit morceau de sa peau pour gu'i vider d'l'eau baptistale, i' a dit, c'é' 'ienqu' . . . Fait qu'i' ont pri' enn' sort' d'eau qu'i's gu'i ont vidé, p'is, lâ, pfff ! le pouel i' a tout' timbé à terr', p'is c'tait l'plus beau p'tit princ' qu'i' y ava' pâs su' 'a terr'. Ah ! b'en, si le roi 'tait content' !

P'is dans lés cont's çâ vâ vit'. P'is lâ, i's l'ont mi' à l'écol'. Mé', i' pouvait pâs joué' avec lés jeune' ; i's leu' toucha', p'i' i' leu' cassè' 'és brâs. P'i' ah ! le roi i' a dit, te'hour', on pourrâ pâs t'garder !

– B'en, i' a dit, greillez-moé d'enn' cann', p'is j'vâs gâgner ma vie t'ut seul.

– Fait qu'le roi a dit, choisis-toé z-en eunne ! »

I' y en avait d'accroché après l'mur. « Ah ! i' dit, c'ést pâs çâ. I' di', i' y â in anqueur [ancre] de bôt [boat][1] i' dit, su' l'bord de la mer, i' dit, vous allez m'charcher çâ, p'is je m'fè' . . .

– I' di', és-tu fou, i' a dit, ça pés' cinq cents liv's.

– Och ! i' a dit, m'a magnier çâ, moé, çâ ! »

To'hours qu'i' ont 'té charcher c't anqueur [ancre] de bôt-lâ, p'i' i' ont fait enn' canne. Avec c'cann'-lâ, i' a parti pour 'oéyager. P'is dans son 'oéyage i' a arrivé à enn' place, i' y avè' in banc d'scie, lâ, in gros moulin à scie, p'i' i' avè' la Grand-Cibin'. La Grand-Cibin', lui, i' avè' enn' gross' moustach' qu'éta' un' longueur effrayant p'i' i' po'gnè' in coin d'sa moustach', p'i' i' piquait çâ dans l'bout du billot p'i' i' montait çâ au moulin à scie. I' a dit : « Comment c't'â', i' a dit, pour travaillé' icitt', toé ?

– Ah ! i' a dit, j'ai 'ienqu' vingt cinq cenn's par jour.

– És-tu fou, i' a dit, capab' comm' t'és. Viens-t-en a'ec moé, i' a dit, tu vâ 'oèr qu'on vâ fér' dés b'en meilleurs gag's que çâ ! »

---

1. *Boat* (angl.) : Bâtiment, navire.

P'is lâ, i' a parti a'ec la Grand-Cibine. I' ont marché plusieurs jour'. I' on arrivé à enn' place, i' y avè' in forge'on, lâ, p'is c'forge'on-lâ i' faisait dés chaîn's comme on f'ra' dés chaîne' avec dés mâchées d'gomm', n'us aut'. I' avait lés doigts c'tait comm' dés t'nâille', i' vous tortillait le fer p'i' i' faisait dés . . . « Quo' c'tu fè' icitt', Tord-Chaîne' ?

– Ah ! i' dit, j'fais dés chaîn's !

– Comment c'tu gagn's ?

– Vingt-cinq cenn's par jour !

– B'en, viens-t-en a'ec moé, i' a dit. Tu comprends b'en, i' a dit, capab' comm' t'é', i' di', on vâ fair' b'en mieux qu'çâ. »

Fait qu'i' ont parti tout' lés t'oâs. P'is lâ, i' ont parti, p'is march', p'is march', p'i' i' on arrivé à in chalè', in beau palais, dans l'boâs. Tout était lâ, 'ta' tout' b'en bâti, excepté qu'i' ava' in trou dans l'plancher, p'i' i' ont penché, p'i' i's r'gardè' ; mé', i' 'oéyait pâs l'fond de d'çâ. En tou' 'és câ', i' ont di', on vâ s'installé' écitt'.

Fait qu'i's sont installés lâ, et puis l'lend'main matin, i' ont di' : « On vâ aller travaillé'. I' ont di', on vâ laisser Tord-Chaîn's fair' d'la soup' pour à midi.

– C'correck ! »

Fait qu'Tord-Chaîn's ress'. P'i' i' a di' : « À onze heure' et d'mie, i' dit, j'vous crierai ; i' dit, la soup' s'râ prê' ! » Vers dix heure', i' sor' in p'tit Bonnet-Roug' de d'dans ce trou-lâ. P'i' i' d'mande à Tord-Chaîne', i' dit : « Quo' c'tu viens faire icitt' ?

– B'en, i' di', on ést chez nou', icitt'. I' di', on ést t'oâs copains lâ, p'is lâ, ah !

– Ah ! i' a dit, vous vous install'rez pâs ! »

Le p'tit Bonnet-Roug' po'gn' Tord-Chaîn's, mecieu', p'i' i' vous l'vach' tout', p'is . . . Fait qu'lâ i' ont dit : « I' a que'qu' chos', Tord-Chaîn's nous â pâs crié. I' étè' in heur', p'is la soup' 'tait pâ' encor' cuit'. Fait qu'i' ont di', on vâ allé' 'oèr. »

Fait qu'i' arriv ; fait que, i' dit : « Qu'est c'que t'âs ?

– Ah ! i' dit, j'su's malade, i' dit, j'ai pâ' été capab' ! » I' 'és â pâs dit que c'te Bonnet-Roug'-lâ . . . i' voulait pâ' en parlé'.

Ah ! b'en, lâ, i' ont fait' d'la soup', p'i' i' ont mangé tout' lés t'oâs. P'is l'lend'main, l'Grand-Cibine, i' dit : « C'ést moé qui vâs fair' la soup' ! »

Fait qu'comm' de fait' ! Fait qu'le Grand-Cibine i' â arrivé la minme affair'. Lâ, Tord-Chaîn's, le Grand-Cibine, i' a mangé la volée comm' Tord-Chaîne'. I' on arrivé, l'lend'main, 'tè' encor'. « B'en, i' dit, j'su's malade, i' a dit, j'ai pâs pu fair' de soupe, i' a di' . . .

– Ah ! b'en, p'tit Jean Poélu, i' a dit, moé, i' dit, j'vâs rester d'main, i' dit, vous allé' aller travailler vous aut's. »

Ça fait qu'Ti-Jean Poélu â resté', p'is vers lés onze heur's, lâ, le p'tit Bonnet . . « Ha, hâ ! i' â dit, c'ést çâ qu'i' était la maladie d'Tord-Chaîn's p'is la Grand-Cibine, i' a dit. Mé', moé, tu viendrâs pâ' à bout d'moé d'minm'. » P'is v'lâ qu' ça commence à s'batt', mé' p'tit Jean Poélu gu'i â sacré 'a volée.

Ça fait qu'lâ, quand qu'i's s'battaient, lâ, p'tit Jean Poélu l'â quas'ment tout haché en viand' de tourquièr' [tourtière] p'i' il l'â bougré dans l'trou où c'qu'i' était. P'is quand que l'p'tit Bonnet-Rouge â vu çâ : « Arrête, arrête, i' a dit, vous allez v'nir me charcher, p'i, i' dit, tu prendras d'la graiss' qu'i' â dans c'boèt'-lâ, lâ, p'i' i' a dit, tu descendras dans l'trou, p'i' i' a dit, tu m'graiss'râs comme i' faut, p'is j'vâs vous r'monter, j'vâs . . .

– C'correck ! »

Te'hours que l'lend'main, lâ, le p'tit Jean Poélu, i' a dit çâ. I' a dit : « J'ai trouvé vot' maladie, i' a dit, c'tait l' p'tit Bonnet-Roug' qui v'nait vous é . . .

– Ah ! i' ont dit, tu l'as battu ?

– Ah ! i' dit, j'te cré' b'en, i' dit, j' l'ai battu !

– Quo' c'tu 'n âs fait' ?

– Ah ! i' dit, je l'ai tout' haché en viand' de tourquiér', p'is j' l'ai frondé dans l'trou, lâ, i' dit.

– Ah b'en, i' ont dit, demain on vâ aller 'oèr çâ. »

Fait qu'l'lend'main, Tord-Chaîne', i' a dit : «M'âs descend'.» Fait qu'i's prenne' in câb', p'i' i's descend'nt Tord-Chaîn's. Descend, descend, descend. P'i' i' dit : « Mecqu' j' frapp' le fon, i' dit, j'branl'rai l'câb'. »

Mé', lâ, Tord-Chaîn's, la pêur l'â pri' ; i' était pâs rendu au fon encôr 'p'is la pêur l'â pri'. I' a branlé l'câb', p'is, lâ, i's l'ont r'monté. « Quo' c't'âs vu ?

– J'ai r'guien vu, i' a dit, c'ést creu' in affaire effrayant !

– L'Grand-Cibine, i' dit, m'âs descend', moé ! »

C'fait qu'le Grand-Cibin' po'gne après l'câb' p'i' i' descend jusqu'en bâs. Mé', i' a pâs descendu, i' a descendu in peu plus loin que Tord-Chaîn's, mé' la pêur l'â pri', i' 'oéyait pâs l'fon, [fond]. I' a dit : « Je r'monte ! » I' a branlé l'câb', p'is lâ, Ti-Jean Poélu l'â r'monté. « I' dit, quo' c't'âs vu ?

– I' dit, j'ai r'guien vu.

– Mé', i' a dit, m'en vâs descend', moé, mé', i' dit, moyennan, i' dit, que j'emmèn' ma canne avec moé. »

Fait qu'i' on accroché 'a cann' p'is Ti-Jean Poélu, p'is lâ, i' a descendu, p'i' i' a aparçu mon p'tit Bonnet-Roug', lâ, i' commencè' à s'ravigoter : sés plaies guérissaient, p'is . . . Lâ, Ti-Jean Poélu l'â graissé comme i' faut, p'i' i' ont commencé à r'monté' ; i' ont r'monté. P'is quand que i' ont vu . . . Tord-Chaîne' a vu qu'i'

r'montè', i' ont di' : « On vâ 'n arracher ! » Tord-Chaîn's, p'is la Grand-Cibine, i' ont dit : « Si l'p'tit Bonnet-Rouge [Jean Poilu] r'vient, coupons l'câb' ! » Fait qu'i's coup'nt le câb', p'is bedign' bedagn' ! tiens b'en, l'p'tit Bonnet-Rouge, i' a . . . l' p'tit Jean Poélu, i' a descendu dans l'fon avec sa cann'. Rendu dans l'fond, lâ, le p'tit Bonnet-Roug' gu'i avait dit : « Tu t'graiss'râ' avec çâ, p'i' i' dit, j'te mont'rai ! »

I' 'oéyait tout çâ en avant. Ça fait qu'lâ, l'p'tit Bonnet-Roug' l'â graissé comme i' faut, p'i' i' l'â embarqué su' sés épaule' avec sa cann' ; mé', c'tè' in p'tit homm' pâs mal fort p'tit Bonnet-Roug', lâ.

Fait qu'i' ést v'nu à bout d'grimper. P'i' i' â arrivé en haut, lés deux aut's 'taient partis, Tord-Chaîn's p'is Grand-Cibin'. B'en, i' â dit : « Nous v'lâ b'en amanché' ![2] » Ah b'en ! I's sont denné 'a main, le p'tit Bonnet-Rouge et p'is Ti-Jean Poélu. P'i' i' ont denné[3] pour asseyer de r'joind' lés aut's. P'i' i' ont pâs pu lés r'joind'. I' ont pris chequin d'leu' bord, p'is lâ, p'tit Bonnet-Roug' [Ti-Jean Poilu] s'a été trouver son grand-pér' le roi, et p'is sa mér' qu'était b'en content' d'le r'ce'oèr. Mé' lâ, i' commencè' à vieillir, i' avè' été b'en longtemps parti ; i' pardait dés force'. Et pui' i' a to'jours resté avec le roi après çâ, p'is sa mér' qui était bell' princess', qui l'avait . . .

P'is c'ést à peu près tout' de quo' c'que c'ést qu'i' a arrivé, çâ.

2. *Amancher :* Tromper, mettre dans de beaux draps.
3. *Donner :* Aller, courir après quelqu'un.

LEXIQUE

ABRIER : Mettre à l'abri, couvrir, 237.
AFFILÉ : Aiguisé, 195.
AGREYÉ : Habillé pour sortir, 15.
ALL RIGHT (angl.) : TO BE ALL RIGHT : Être à l'aise, jouir de satisfaction, 106, 146, 229, 249, 260.
AMANCHER (s') : Procéder, s'arranger, habiller, parer, 75, 164, 328 ; Tromper, mettre dans de beaux draps, 356.
ANYWAY (angl.) : De toute façon, 149, 174, 208.
ATTENDU (entendu) : Être au courant de . . . avoir connaissance de . . . 117.
AVISSE : Vis, 231.
AVOIR (à s'avoir) : Sens : Je te donnerai tout ce qui peut s'obtenir, 117.
BACK (angl.) : Mot qui indique la direction de retour vers le point de départ, 191.
BÂDRER (angl.) : [TO BOTHER] : Importuner, fatiguer, incommoder, 117.
BALD HEAD (angl.) : Ici, sorte de juron : Tête chauve, 147.
BAND (angl.) : Fanfare, 214.
BARDASSER : Secouer en faisant du bruit, 78.
BARÔDER : Rôder, courir d'un endroit à l'autre sans but précis, 76.
BAROUETTE : Brouette, 138.
BEAT [to] (angl.) : Battre, surpasser, vaincre, 47.
BED (angl.) : Lit, 195.
BELT (angl.) : Ceinture, 106.
BLONDE : Fiancée, amie, bien-aimée, 75.
BOAT (angl.) : Bateau, embarcation, 75, 159, 174, 296, 353.
BOIS DEBOUT (en) : La forêt, 138.
BOSS (angl.) : Contremaître, patron, chef d'équipe, 209.
BOTHER [to] (angl.) : Inquiéter, embarrasser, importuner, 82.
BOUNCE [to] (angl.) : Rebondir dans les airs. 177.
BOYS (angl.) : Amis, jeunes (terme de familiarité), 258.
BRAILLER : Pleurer, se lamenter, 24, 214.
BRAYER : Broyer du lin pour en séparer la fibre de la tige, 79.
BRISQUE : Jeu de cartes, 63.
BROSSE (en) : Ivre, 58, 262.
BROSSER : Boire, s'enivrer, 60.
BROSSEUR : Buveur, 58.
BUFFALO : Animal sauvage des plaines : bison, 48, 54.
BUSINESS (angl.) : Affaires, 232.

CALL [to] (angl.) : Appeler, faire venir, 148.
CAMBUSE : Foyer rustique établi dans un camp de bûcheron, 40.
CAN (angl.) : Boîte de fer-blanc, 172.
CANARD : Bouilloire, 96.
CARIBOU : Sens de loup-garou, 135.
CASSÉ : Sans argent, 279.
CHARGE [to] (angl.) : Demander, réclamer, 107.
CHÂSSIS : Fenêtre, 64, 74, 210.
CHAUD : Ivre, 345.
CHEMIN (battre le) : Passer le premier sur une route encombrée de neige, 57.
CLIP [to] (angl.) : Serrer, pincer, éclisser, 294.
COAT (angl.) : Pardessus, paletot, 189, 338.
COAX [to] (angl.) : Cajoler, amadouer, 256, 278, 329.
CONNAÎTRE : Je ne connais pas : je ne sais pas, 39.
COOK (angl.) : Cuisinier, 40, 251, 328.
CORRAL : Enclos où les cowboys refoulent les bœufs, les chevaux, 333.
COUP (un coup que) : Après que, 96, 160.
COURAILLER : Fainéanter de par les chemins, dans les rues, 54.
COUVERT : Couvercle, 329.
COUVERTURE : Toit, 234.
CRÉATURE : Femme ou fille, 76.
CRINQUÉ : Craqué ; imbécile, cervelle fêlée, 159.
DÉCOLLER : Partir en vitesse, aller rapidement, 268.
DEDANS (Mettre) : Faire entrer un animal dans l'écurie, 56.
DIG [TO] (angl.) : Creuser, 192.
DONNER (se) : Faire cession de ses biens, 288 ; Déclarer, annoncer, 165.
DONNER : Aller, courir après quelqu'un, 356.
DRÔLE (ce n'est pas) : Expression qui désigne un sommet de vive émotion, 75.
EASY (angl.) : Facilement, 234.
ÉCARTÉ : Perdu, égaré, qui a perdu son chemin, 268.
ENFARGER (s') : S'empêtrer, s'embarrasser, 79.
ENNÉFETTE : En effet, 15.
ENTRE-DEUX : Mur mitoyen entre deux stalles de chevaux, 262.
FIGURE [to] (angl.) : Estimer, évaluer, 192.
FILER (ne pas filer) (angl.) [TO FEEL] : Se sentir, 117.
FILLED UP (angl.) : Rempli, plein, 213, 268.
FOOTBALL (angl.) : Ballon que l'on lance à coups de pieds, 177.
FOREMAN (angl.) : Contremaître, 41, 75.
FRAPPER : Rencontrer, croiser, rejoindre, arriver à, 146, 269.
FUN (angl.) : Plaisir, joie, 105, 290.
GANG (angl.) : Groupe, foule, 291, 333, 345.
GARDE-CORPS : Garde-fou (parapet), 345.
GARGOTON : Gorge, trachée-artère, 48.
GARROCHER (se) : Se lancer, se pavaner, 164, 333, 345.
GET UP (angl.) : Commandement adressé au cheval pour lui faire hâter le pas, 135.
GO AHEAD (angl.) : En avant ! En marche, 250.
GOOD BYE (angl.) : Adieu, 275.
GREYER : Préparer, 117, 279 ; Pourvoir, donner, organiser, 278.
GRIFFER : Agripper, saisir vivement, 328.
GRILLADE : Tranche de viande destinée à être grillée ou cuite, 107.
HAUT (un) : Un étage supérieur, 303.
HILL (Down in the hill) (angl.) : En bas ! Descendons de la colline, 139.
HILL (Up on the hill) (angl.) : En haut ! Montons sur la colline, 138.
HOMESTEAD (angl.) : Grande propriété terrienne dans l'Ouest canadien, 47.
ITOU : Aussi, vx fr. itel, 39, 106, 297.
JOB (angl.) : Travail, emploi, 90, 111, 195.
JONGLER : Penser, réfléchir intensément, 163, 209.
KEEP IT GOING (angl.) : Continue ton travail, 194.
KICK [to] (angl.) : Rouspéter, protester, 212.

LOG (angl.) : Billot, bille de bois en grume, 267.
LOOSE (angl.) : Libre, retenu par rien, 75.
LOT : Chacune des terres dont se compose un rang, 249.
LUNCH (angl.) : Collation, repas léger, 44, 106, 145, 211, 249.
LYNX : Quadrupère carnassier auquel les anciens attribuaient une vue très perçante, 42.

MAGANER : Maltraiter, malmener, massacrer, 111.
MAL (pas) : Assez, d'une façon abondante, 235, 267.
MALENDURANT : Bourru, irritable, 330.
MASSE (en) : Beaucoup, 63.
MAUTADIT : Sorte de juron, diminutif de maudit, 290.
MORFONDRE : Épuiser, ruiner, 55.
MORNING (early) (angl.) : Tôt, le matin, 117.
MOVE [to] (angl.) : Se transporter, changer de place, 162, 229, 249, 290.
OKAY [O.K.] (angl.) : Sens affirmatif, c'est favorable, 177, 195, 332, 338.
ORDER (angl.) : Commande, 22.
OUTFIT (angl.) : Équipement, attirail, 279.
OVERALL (angl.) : Salopettes, 76.
PACK SACK (angl.) : Havresac, 275.
PATOIS : Façon de parler ; locution, mot, juron qui revient habituellement dans le discours, 39.
PICK [to] (angl.) : Prendre, enlever, 260.
PILER : Écraser, marcher sur quelque chose, 305.
PILOTER : Piétiner, frapper la terre, du sabot (cheval), 76.
POISSON (prendre du) : Pêcher, 160.
POOL (angl.) : Billard, 188.
PORTAGE (chemin de) : Route improvisée pour transporter le ravitaillement, 273.
PRÊCHE (en) : Dans un sermon, 58.
PRIME : Qui s'enflamme rapidement, 79.
PROSPECT (angl.) : Vue, coup d'œil, recherches, 290.

QUART : Baril, 161, 268.
QUÉRIR (qu'ri') : Chercher, 112, 161.
RANG : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par un chemin, 79.
REMARQUE (prendre) : Passer une remarque, 169.
RENCHAUSSAGE : Exhaussement du sol autour du solage de la maison, 56.
RESSOUDRE : Arriver à l'improviste, apparaître, 160.
RESTÉ : Fatigué, exténué, 58.
REVOLER : Projeter au loin, rejaillir, 48, 330.
ROAD (angl.) : Chemin, route, 255.
ROUGH (angl.) : Rugueux, rude, grossier, 74, 145.
RUBBER (angl.) : Grosses chaussures de caoutchouc, 132.
RUN [to] (angl.) : Conduire, gouverner, 217 ; Course, excursion, 262.
SAPRER : Autre forme de « sacrer ». Jeter, pousser, 331 ; Se saprer : Se sacrer . . . se placer, se tasser, 75.
SAUVAGE : Indien, 42.
SECOUSSE : Laps de temps, certaine période, 112.
SERVANTS : Serviteurs, domestiques, 328.

SET (angl.) : Paire, attelage, 189.
SETTLE [to] (angl.) : Régler, ajuster, terminer une affaire, 149.
SHACK (angl.) : Masure, maison délâbrée, habitation misérable, 110, 191, 250.

SHAPE (angl.) : Allure, 256.
SHED (angl.) : Hangar, remise, 147.
SHOP (angl.) : Usine, atelier, 232.
SLACK (angl.) : Mou, lâche. Le « slack », la partie détendue, le mou, 268.
SLACKEN [to] (angl.) : Ralentir, diminuer, 82.
SLEIGH (angl.) : Traîneau dont le coffre est élevé et les deux patins à jour, 135.
SLIP (angl.) : Jupon, 215.
SMART (angl.) : Ingénieux, habile, fin, intelligent, 220, 288.
SNACK (angl.) : Repas copieux, festin, 161.

SNAP (angl.) : Crochet à ressort, 215.
SOB [sub] (angl.) : Pièces de bois transversales formant le fond d'un brancard, 212.
STAND (angl.) : Estrade, 108.
STEAK (angl.) : Bifteck, 107.
STOOK (angl.) : Tas de gerbes, 291.
STUMP [to] (angl.) : Haranguer, faire des discours, 149.
SURE (angl.) : Certainement, 176, 233, 255.
SWAMP (angl.) : Savane, marécage, 145.
TABLEAUX (faire les) : Nettoyer les tableaux noirs, à l'école, 131.
TANNANT : Immense, extraordinaire, 148, 160, 275.
TANNÉ : Fatigué, ennuyé, à bout de patience, 145.
TASSERIE : Partie de la grange où l'on entasse le grain ou le foin, 47.
TEAM (angl.) : Attelage, paire, 192, 209.
TERRE : Ferme, 74, 145, 290.
TERRE NEUVE : Pièce de terre nouvellement préparée à la culture, 289.
TIE [to] (angl.) : Noué délicatement. Arrangé proprement, 217.
TIGHT (angl.) : De façon serrée, 231.
TOP (angl.) : Sommet, faîte, 196.
TOUGH [to] (angl.) : Endurer, 46, 293.
TRAIL (angl.) : Sentier, route vaguement tracée, 105, 253.
TRAIN : Tapage, bruit, 192, 303.
TRAÎNE : Traîneau à patins bas pour transporter du bois, des sacs, 56.
TRAITE : Consommation, 219.
TRAP (angl.) : Pièges, 254.
VALEUR (de) : Malheureux, regrettable, 105, 209, 345.
VER À PÊCHER : Ver de pêcheurs, le lombric terrestre, 159.
VERGER : Battre à coups de verge, frapper sans ménagement, 235, 295.
VINSSIT : Qu'il vienne, 164.
VITE (bien) : Bientôt, 218.
VOYAGER : Aller travailler dans les chantiers, en forêt, 75.
WAITRESS (angl.) : Serveuse, 22.
WATCH [to] (angl.) : Guetter, surveiller, monter la garde, 79, 105, 138, 196, 296.
WINDÉGO : Monstre imaginaire très cruel et que l'on ne peut tuer avec une arme, 42.
YEAST CAKE (angl.) : Une marque de levure pour faire lever le pain, 169.

INDEX ANALYTIQUE DES THÈMES FOLKLORIQUES

ABRI ; Après avoir copieusement mangé, un Windégo se trouve un abri sous un arrachis, 30.

ACCIDENT ; Une femme se casse une cuisse sous le poids d'une épingle, 93.

ACCUSATION ; Ti-Jean accuse un charbonnier d'avoir menti, 206.

ACIER ; Une jeune fille devra user trois paires de sabots d'acier avant de retrouver son prince charmant, 86.

ALCOVE ; Une famille très pauvre loge une princesse dans une alcove, 277.

AMIS ; Un jeune Américain visite un ami français qui lui remet une carte de visite portant quelques mots manuscrits au verso ; incapable de défricher le texte, le jeune homme en cherche le sens, en questionnant plusieurs parents et amis, 17.

ANCRE ; Jean-Poilu se fait faire une canne de fer en utilisant l'ancre d'un bâtiment, 348.

ANGUILLES ; Pour faire peur à Ti-Jean, une princesse introduit dans le lit du jeune homme plusieurs anguilles, 227.

APPARITION d'un homme près d'un cimetière, la veille du Jour des Morts, 49s ; d'une morte, sous les yeux de plusieurs spectateurs, 50s.

APPÂT ; Un jeune homme, Petit Morveux, au cours de sa première excursion de pêche, se sert de vers de terre comme appât ; son père tente en vain de lui enseigner la manière de disposer l'appât sur l'hameçon, 151.

ARBRE ; Ti-Jean découvre un ruban vert dans un arbre ; un peu plus loin, il grimpe dans un arbre d'où il aperçoit une lumière dans la forêt, 240.

ARGENT ; Des gens, dit-on, obtenaient de l'argent en acceptant d'être, pendant un certain temps, la propriété du diable, 65, 71 ; le roi a promis une somme d'argent à celui qui sauvera sa princesse de la bête-à-sept-têtes. Un bossu réclame l'argent, en présentant les sept têtes comme preuve de sa bravoure ; un jeune chasseur obtient l'argent en présentant les sept langues prélevées des têtes, 102s ; Ti-Jean réclame à des géants tout leur argent en punition de leur trahison, 247 ; deux hôtesses forcent un voyageur à jouer aux cartes pour lui enlever son argent, 271s.

AUBERGE ; Un jeune chasseur entre dans une auberge pour y nourrir ses deux chiens. La tenancière le renseigne sur l'endroit où la princesse attend la bête-à-sept-têtes, 98.

AURORE BORÉALE ; Phénomène lumineux de la haute atmosphère. Noms populaires : signaux, marionnettes, 68, 175.

AVENTURES d'un jeune Américain qui essaie de connaître la teneur d'un texte français écrit au verso d'une carte, 17 ; de Cendrouillon protégée par sa marraine, une fée, 11-13 ; d'un ivrogne, à son retour d'une veillée, 52 ; d'un prince parti à la recherche d'un joueur mystérieux qui lui a donné rendez-vous dans un an et un jour, 179-187 ; de Canne-de-fer, Tord-Chaînes et Range-Montagne, 282ss ; de Marie Bibite qui revient chez elle après une veillée funéraire, 319 ; de Ti-Jean Poilu et de ses deux compagnons, Grand-Cibine et Tord-Chaînes, 347ss.

AVEUGLE ; Ti-Jean, saisi par des géants, sort aveugle de leurs mains, 245.

AVOINE ; Pari de cinquante minots d'avoine entre un forgeron et un voisin triché par sa femme, 115s ; moyen de chasser les lutins : déposer de la graine de lin dans l'avoine destinée aux chevaux, 259s.

BAGUETTE ; Une fée utilise une baguette magique pour procurer à Cendrouillon une robe élégante, un carrosse, des chevaux et un cocher, 11 ; Petit Morveux se fabrique une baguette dont la vertu lui procure tout ce qu'il souhaite, 152ss.

BAL donné par un roi pour permettre à son fils de se choisir une épouse, 11.

BANQUET, la veille d'un mariage, 87 ; une jolie femme, qui se croit libérée de son mari pour une semaine, offre un banquet à son amant. Un soi-disant voyageur assiste au banquet, 115s ; banquet qui accompagne le mariage de Petit Morveux et de la princesse, 157s ; banquet offert par le roi à l'occasion du mariage de sa fille avec Ti-Jean, 228 ; voir FESTIN.

BAPTÊME ; lors de son baptême, Ti-Jean Poilu devient un beau prince, 348.

BATAILLE entre un jeune chasseur et la bête-à-sept-têtes, 100s ; entre la bête-à-sept-têtes et Ti-Jean aidé de chevaux et de chiens, 204 ; entre le cuisinier et un géant emmorphosé, 283s, 286 ; entre un lutin, Bonnet-Rouge et trois géants, 349ss.

BÂTIMENT ; Bâtiment-fantôme, signe précurseur de mauvais temps, 173 ; canne de Jean-Poilu fabriquée d'une ancre de bâtiment, 348.

BÂTON ; Un soi-disant voyageur, porteur d'un panier mystérieux, annonce que son panier sait chanter. Au moyen d'un bâton, il demande au panier de s'exécuter. Dans sa chanson, le panier demande au voyageur de lui prêter son bâton pour se faire justice, 116 ; une fée donne à Ti-Jean trois bâtons qui deviennent trois chiens très précieux, 141ss.

BEAUTÉ ; Une mère et ses deux filles sont jalouses de la beauté de Cendrouillon, 11-13 ; un mari, épris de la beauté de sa femme, offre à cette dernière d'aller lui chercher les remèdes les plus difficiles à trouver. La jolie femme lui demande d'aller lui chercher de l'eau merveilleuse à la Claire Fontaine, 115s ; la beauté de Michel, fils de paysan, lui vaut d'épouser une princesse, 277.

BEDEAU ; Un bedeau tente de faire peur à son fils, en lui faisant enterrer un mort, 222.

BÉGAYEUX ; Conversation d'un boiteux et d'un bégayeux : ils se donnent mutuellement des conseils, 125.

BERGER ; Petit Morveux, fils d'un pêcheur, devient maître-berger du roi, 154.

BÊTE ; Un roi est obligé de donner sa princesse à une bête-à-sept-têtes. Ti-Jean, avec l'aide de trois chiens parvient à tuer le monstre, 97-104 ; autres versions de la bête-à-sept-têtes, 141-144 ; 199-207 ; dans un souterrain où une ville a été emmorphosée, Ti-Jean se bat contre une bête-à-sept-têtes, pour délivrer une princesse, 286 ; un voyageur se voit poursuivre par une bête blanche ; il en conclut que c'était un possédé du démon, 321 ; troupeau de bêtes à cornes que Ti-Jean affirme avoir trouvé au fond de l'eau, 327.

BILLARD ; Un prince se fait installer une table de billard dans le jardin du château. Après avoir rencontré un joueur mystérieux, il est entraîné dans une série de longues aventures, 179ss.

BLAGUE ; Un voyageur, en forêt, lance un cri à un Indien ; ce dernier lui demande s'il a crié. Le voyageur répond négativement. L'Indien croit à la présence d'un Windégo, 31.

BLASPHÈMES ; Un bûcheron, apparemment en punition de ses blasphèmes, prend trois jours à rapporter un seau d'eau, 317.

BOEUFS ; Un joueur mystérieux, à la suite d'une partie perdue, donne au gagnant des bœufs à cornes d'or, 179, 183 ; Ti-Jean prétend avoir découvert, au fond de l'eau, des bœufs aux cornes d'or, 342s.

BOÎTE ; Une fée donne à une fillette une boîte qui a la vertu de lui procurer de la nourriture et tout ce qu'elle souhaite, 87.

BOITEUX ; Conversation entre un boiteux et un bégayeux : ils se donnent mutuellement des conseils, 125.

BONNET ; Lutins coiffés de bonnets pointus, 260 ; Bonnet-Rouge, lutin d'une grande force, massacre deux géants qui se sont improvisés cuisiniers, 349s.

BOSSU ; Le roi a adopté un orphelin intelligent, mais bossu, 341 ; un bossu a recueilli les sept têtes d'un monstre mis à mort par un jeune chasseur ; il espère ainsi prouver qu'il a sauvé la princesse, 102.

BOTTES ; Pour compenser son peu de mémoire, un élève écrit à l'intérieur de ses jambières de bottes, une réponse précieuse ; il change ses chaussures et retrouve une réponse inattendue, 129s.

BOULE ; Une princesse parvient, au moyen d'une boule d'or, à découvrir le père de son enfant, 156s.

BOUTONS ; Raquelore fait coudre une multitude de boutons à son habit, pour pouvoir dire au roi : « Boute ton nez [boutonnez] dans mon derrière, » 335.

BRIDE ; Monseigneur Taché recommande à ses employés de se servir du cheval noir, mais de ne pas lui enlever sa bride, 51.

BROUETTE ; Un habitant, pour avoir méprisé les fées de Rigaud, est enlevé de sa voiture et brouetté toute une nuit sur le flanc rocailleux d'une montagne, 137.

BÛCHERON ; Des bûcherons, dans le réfectoire de leur camp, reçoivent la visite d'un Windégo, 29 ; un bûcheron, retardé par la tempête, aboutit, en pleine nuit, à une maison où demeurent deux femmes, 271 ; un bûcheron prend trois jours à rapporter un seau d'eau, 317.

BUVEUR ; Un buveur se sert d'un cheval qu'il prend bientôt pour le diable, 52s.

CABANE ; Au cours d'un long voyage, un prince aboutit successivement à une cabane où demeure un personnage qui lui vient en aide, 180ss ; une faible lumière guide Ti-Jean et sa mère vers la cabane de trois géants, 240s ; cabane d'Indiens où demande asile un bûcheron égaré, 265.

CÂBLE ; Des géants et Ti-Jean, occupés à abattre des arbres, utilisent des câbles pour ficeler des fagots de géants, 241s ; trois compagnons, après avoir découvert l'entrée d'un puits profond, trouvent un panier et un long câble. Deux géants trahissent leur compagnon en coupant le câble destiné à le sortir du puits, 285, 351.

CADAVRE ; Canne-de-fer tue trois géants emmorphosés en nains, et en fait cuire les cadavres dans sa soupe, 284ss.

CADEAU ; Une fée fait cadeau à Ti-Jean de trois chiens qui l'aideront à détruire la bête-à-sept-têtes, 141ss.

CANARD ; Un Blanc, au cours d'une chasse en compagnie d'Indiens, découvre que ces derniers ne mangent pas de canard, 33.

CANNE ; Ti-Jean demande à son parrain de lui faire fabriquer une canne de fer, 223 ; Ti-Jean, devenu Jean-de-l'Ours, prend le nom de Canne-de-fer à cause de la lourde canne que lui a fabriquée le forgeron, 282ss ; Jean Poilu se fait fabriquer une canne de fer en utilisant l'ancre d'un bâtiment, 348.

CAPTIVES ; Trois princesses captives de monstres souterrains, 286.

CARABINE : Un cultivateur qui transportait dans une charrette chargée de foin un fusil chargé, se fait tuer par la décharge de l'arme ; plus tard, on explique l'apparition d'un feu-follet par le retour sur terre de l'âme du paysan, 34 ; un chasseur affirme à un Indien qu'il se débarrassera d'un Windégo à coups de carabine, 32.

CARREFOUR ; Pour obtenir de l'argent du diable, on devait aller le rencontrer à la croisée de deux routes, 65.

CARROSSE ; Une fée transforme une citrouille en carrosse pour transporter Cendrouillon, 11-13 ; Petit Morveux, fils d'un pêcheur, à la veille de son mariage, va chercher ses parents dans un luxueux carrosse, 157 ; avant d'affronter la bête-à-sept-têtes, la princesse est conduite en carrosse, 203 ; Michel perd son carrosse et ses chevaux en jouant aux cartes dans un hôtel, 277.

CARTES ; Une jeune serveuse à Marseille s'offusque à la lecture d'une carte de visite que lui présente un voyageur américain, 18 ; Ti-Jean joue aux cartes avec le diable, 225s ; deux femmes forcent un voyageur à jouer aux cartes pour lui enlever son argent, 272 ; Michel perd son carrosse et ses chevaux, en jouant aux cartes dans un hôtel, 277.

CÉCITÉ ; Cécité temporaire de Ti-Jean : des géants lui ont crevé les yeux, 245s.

CEINTURE ; Ti-Jean trouve un ruban vert dans un arbre et l'attache autour de sa taille, à la hauteur de la ceinture, 240.

CENDROUILLON ; Aventures de Cendrouillon protégée par sa marraine, une fée, 11-13.

CERCUEIL ; Après une veillée funéraire, Marie Bibite se voit barrer la route à plusieurs reprises par un cerceuil, 319.

CHAÎNES ; Ti-Jean noue une chaîne d'or au cou de ses chiens avant de les conduire à la bête-à-sept-têtes, 204 ; un géant se mérite le nom de Tord-Chaînes en tordant des barres de fer destinées à devenir des maillons de chaîne, 349.

CHAMBRE ; Chambre interdite, 86ss.

CHANSON ; Au cours d'un banquet, l'hôtesse entonne une chanson qui laisse entendre à l'invité que son mari est parti pour une semaine. Le visiteur répond par un couplet demandant la permission de demeurer chez l'hôtesse, 115s ; chanson spéciale pour faire danser les marionnettes (aurores boréales), 176.

CHAPELLE ; Jarretière Verte, au cours de sa fuite, fait apparaître une chapelle et un prêtre pour bénir son mariage, 187.

CHARBONNIER (voir IMPOSTEUR)

CHARROYEUR (voir IMPOSTEUR)

CHASSE ; Récit d'un Blanc, lors d'une excursion de chasse avec les Indiens, 32s ; pendant que deux compagnons font la chasse, un autre reste à la maison pour préparer les repas, 283, 349s.

CHASSE-GALERIE et les bûcherons, 66.

CHASSEUR ; Un jeune chasseur accompagné de trois chiens va à la rencontre de la bête-à-sept-têtes, et la met à mort, 98-101.

CHAT ; Une fée transforme un chat en cocher pour conduire le carrosse de Cendrouillon, 11.

CHÂTEAU où Cendrouillon assiste à un bal princier, 11 ; où un prince-loup décapite les filles qui pénètrent dans la chambre interdite, 85 ; où un roi convoque un jeune chasseur qui a décidé de tuer la bête-à-sept-têtes, 100 ; où Jarretière Verte demande l'hospitalité le jour de ses noces, 187 ; que Ti-Jean découvre sur le domaine des géants qu'il vient de tuer ; près de là, il trouve des chevaux et des chiens merveilleux, 202ss ; où Ti-Jean joue aux cartes avec le diable venu chercher la fille du roi, 225 ; que Ti-Jean et sa femme reçoivent du roi comme cadeau de noces, 228 ; hanté que le roi offre à celui qui pourra y passer une nuit, 299s ; où trois géants s'installent temporairement, au cours d'un voyage, 349.

CHÂTIMENT ; Un charbonnier est brûlé vif parce qu'il s'est fait passer pour le sauveteur des princesses, 287.

CHAUDRON ; Ti-Jean vend au roi un soi-disant chaudron magique, 323s ; autre chaudron magique vendu à de simples clients, 341.

CHEVAL ; Au cours de la traversée d'un lac, des ouvriers assistent à la noyade d'un cheval ; on attribue la mort de l'animal à l'intervention du diable, 36 ; un jeune homme, la veille du Jour des Morts, se rend à une veillée mondaine, à dos de cheval, 49s ; Légende du cheval noir bâtisseur d'église, 51s ; un buveur se sert d'un cheval noir qu'il prend bientôt pour le diable, 52s ; apparition d'un cheval blanc à Saint-François-Xavier, Manitoba, 59 ; difficulté d'un cheval à traîner sa voiture, difficulté attribuée à un loup-garou, 133 ; chevaux merveilleux trouvés dans l'écurie de trois géants récemment tués par Ti-Jean, ces chevaux serviront à détruire la bête-à-sept-têtes, 202ss ; Michel perd son carrosse et ses chevaux en jouant aux cartes, 277 ; un étranger arrive, sur un beau cheval noir, à une maison où l'on danse. On reconnaît que c'est le diable en constatant que la neige a fondu, sous le cheval, 309 ; Ti-Jean a conduit Fanchon, sa jument, chez le roi, au lieu de Fanchon, sa sœur. Le roi vient près d'être tué par l'animal couché sur le lit royal, 326s ; troupeau de chevaux que Ti-Jean prétend avoir trouvés au fond de l'eau, 327 ; le roi, pour rire de Raquelore, a fait couper la queue du cheval de ce dernier. Raquelore se venge en fendant la gueule des chevaux du roi, 336 ; une fée transforme des grenouilles en chevaux pour conduire le carrosse de Cendrouillon, 11 ; les lutins et les chevaux, 72s, 171, 259, 307 ; Cheval-Bleu, Cheval-Rouge, Cheval-Blanc, noms de trois chevaux qui aident Ti-Jean à combattre la bête-à-sept-têtes, 203.

CHIENS ; Un conteur remarque que des chiens agressifs ne font aucun cas d'une femme ressuscitée qui passe près d'eux, 50 ; un chien noir poursuit deux voyageurs qui ont bamboché un soir de carême, 61 ; Ti-Jean possède deux chiens de chasse qui aident leur maître à détruire la bête-à-sept-têtes, 97-104 ; une fée procure à Ti-Jean trois chiens qui l'aident à détruire une autre bête-à-sept-têtes, 141ss ; Ti-Jean, après avoir tué trois géants, découvre sur leur ferme, trois chiens merveilleux, 202ss.

CIBINE ; Grand-Cibine, géant d'une force surhumaine qui utilise sa moustache pour transporter des billots, 348.

CIMETIÈRE ; La veille du Jour des Morts, un jeune veilleur a une apparition près d'un cimetière, 49s ; un bedeau demande à son fils de travailler avec lui dans le cimetière à enterrer les morts, 221s.

CITROUILLE ; Une fée transforme une citrouille en carrosse pour transporter Cendrouillon au bal, 11.

CLÉS ; Le prince-loup donne à une fillette toutes les clés du château en lui défendant l'accès d'une seule chambre, 86 ; énigme des deux clés, 87.

CLOCHES ; Les cloches sonnent au moment où la princesse se prépare à rencontrer la bête-à-sept-têtes, 203 ; au son d'une cloche, à minuit, Ti-Jean se rend dans un château pour y rencontrer le diable. Une fois le diable chassé, Ti-Jean sonne la cloche pour annoncer le départ du démon, 225s.

CLÔTURE ; Pour protéger sa princesse contre la bête-à-sept-têtes, un roi a fait construire une clôture autour de la ville, 98-101 ; Ti-Jean, vacher du roi, brise la clôture du champ des géants pour faire paître son troupeau, 200ss.

COCHER ; Une fée transforme un chat en cocher pour conduire le carrosse de Cendrouillon au bal du roi, 11.

COCHONS ; Un paysan, qui conduit des cochons au marché, accepte de prendre la place de Ti-Jean dans un sac et lui abandonne son troupeau, 342.

COLÈRE d'une jeune femme à la lecture d'un texte que lui présente son cousin, 19 ; d'un vieux pêcheur à la vue de son fils qui rejette à l'eau un précieux poisson, 152 ; du roi constatant qu'il s'est fait jouer par Ti-Jean, 324ss ; des clients qui ont acheté de faux objets magiques, 342.

COMPAGNONS ; Jean-de-l'Ours (Canne-de-fer) s'adjoint deux géants comme compagnons, 282ss ; trois géants, trois compagnons, Ti-Jean Poilu, Grand-Cibine et Tord-Chaînes, partent en voyage, 348ss.

CONDITION ; Un poisson promet à Petit Morveux d'assurer son avenir à condition de le rejeter à l'eau, 152 ; condition établie entre un prince et un joueur mystérieux, à l'occasion d'une partie de billard, 179 ; Jean Poilu accepte de descendre dans le fond du puits à condition d'y apporter sa canne, 351.

CONFIDENCE de Jarretière Verte à son père à propos du prince qu'elle aime, 186.

CONSEILS ; Un boiteux et un bégayeux se donnent mutuellement des conseils, 125.

CONVERSION ; Rencontre d'un missionnaire et d'un vieux métis qui veut se convertir, 28.

CORNES ; Un joueur mystérieux donne au gagnant des bœufs à cornes d'or, 179, 183 ; bêtes à cornes d'or que Ti-Jean prétend avoir trouvées au fond de l'eau, 327 ; bœufs à cornes d'or trouvés au fond de l'eau, 342s.

CORTÈGE ; Avant d'affronter la bête-à-sept-têtes, la princesse est conduite en carrosse à la suite d'un long cortège, 203.

COU ; Des fillettes se font trancher la tête pour avoir pénétré dans une chambre interdite, 86.

COULEUVRE ; Une paysanne introduit une couleuvre dans le lit de Ti-Jean, lui fait peur et mérite ainsi de devenir son épouse, 301.

COURSE ; Des fées, pour se venger d'un habitant, le placent dans une brouette et organisent une course continue sur une surface raboteuse ; la course dure toute la nuit, 137.

COUVERTURES ; Lors d'un premier jour de chasse, les Indiens tapissent leur tente de châles et de couvertures pour empêcher tout objet de toucher directement le sol, 33.

CRI ; Incapable d'expliquer un cri entendu, un Indien croit à la présence d'un Windégo, 31.

CRINIÈRE de chevaux nattée par les lutins, 72s, 171, 259, 307.

CROYANCES DIVERSES : bête blanche, 321 ; chasse-galerie, 66 ; chien noir, 52, 61 ; feux-follets et loups-garous, 34, 67, 70, 133, 175, 315 ; lutins, 72, 171, 259, 307 ; maisons hantées, 68ss ; marionnettes ou signaux, 68, 175 ; morts (manifestations des), 49s ; poule noire, 65 ; Windégos, 29s.

CUISINIER : Dans un camp de bûcherons, après le repas, un Windégo s'introduit dans le local du réfectoire, mange les restes de la table . . . et le cuisinier, 29 ; deux de trois compagnons décident de faire la chasse pendant qu'un autre fera office de cuisinier, 349s.

CURÉ : Un vieux métis superstitieux décide d'aller voir son curé pour lui annoncer qu'il veut se convertir, 28 ; un curé donne à son filleul, Ti-Jean, une canne et une vieille étole bénite, 223s ; autre version : il obtient de son parrain une étole bénite, 299 ; un curé se rend en hâte dans une salle de danse pour en chasser le diable, 309 ; un curé a fait faire la promesse à un ivrogne de ne plus porter d'alcool sur lui. L'ivrogne ne croit pas manquer à sa promesse en traînant une bouteille d'alcool au bout d'une corde, 311 ; un curé invite un de ses paroissiens à lui conter une histoire de son répertoire. Le paroissien lui invente un fait où un enfant ne veut pas prier sans être payé . . . comme le fait un curé, 313.

DANGER : Une grand' mère met son petit-fils en garde contre le danger de rencontrer la bête-à-sept-têtes, 97.

DANSE : Au cours d'un bal, Cendrouillon émerveille le prince charmant par l'élégance de sa danse, 12 ; danse organisée par des jeunes gens ; le diable s'y introduit, et se fait chasser par le curé, 309.

DÉCEPTION : Jean Poilu, abandonné par ses compagnons dans le fond d'un puits, parvient à s'en tirer avec l'aide d'un lutin ; il est déçu de ne pas retrouver ses compagnons à l'orifice du puits, 351.

DÉCOURAGEMENT d'un prince devant une tâche difficile : creuser un puits très profond au moyen d'une pelle de bois et d'un panier, 183ss.

DÉSOBÉISSANCE : Malgré la défense reçue, des ouvriers enlèvent la bride d'un cheval mystérieux ; ce dernier disparaît sur-le-champ, 51s.

DEUIL : Signes de deuil à l'approche de la bête-à-sept-têtes, 202ss, 223.

DIABLE : Monseigneur Taché rappelle à ses ouvriers que ce cheval noir, dont ils se servaient, était le diable, 52 ; un ivrogne utilise un cheval noir ; il constate que c'est le diable, 52s ; explication d'un fait attribué au diable, 36 ; Ti-Jean assomme le diable et le chasse d'un château, 225ss ; pour obtenir de l'argent, une personne pouvait, dit-on, rencontrer le diable à la croisée de deux routes et signer un pacte, 65s ; personne délivrée de l'emprise du diable, 65s ; à la suite d'un pacte, un royaume doit fournir au diable une princesse tous les sept ans, 203 ; le diable s'introduit dans une veillée et danse avec une jeune fille. Le curé vient le chasser, 309 ; un voyageur poursuivi par une bête blanche croit qu'il s'agit d'un possédé du démon, 321.

DINER : Ti-Jean, vacher de la reine, exige des œufs cuits à la coque pour son dîner, 200ss.

DOCUMENT : Ti-Jean fait signer au diable un document par lequel le diable renonce à ses droits sur la princesse et la famille royale, 225.

DOMESTIQUE : Ti-Jean tue un noir qu'il prend pour un être mystérieux, alors qu'il s'agit d'un domestique du roi, 300.

DRAGON : Canne-de-fer délivre une princesse de l'emprise d'un dragon, 286.

EAU : Une maman, pour se débarrasser d'un ours renfermé dans sa cave, utilise de l'eau bouillante, 93 ; une jolie femme capricieuse, sous prétexte de maladie, demande à son mari de lui rapporter de l'eau merveilleuse de la Claire Fontaine, 115s ; un charroyeur d'eau veut prouver qu'il a sauvé la princesse, 143 ; trois géants envoient Ti-Jean à une fontaine pour rapporter de l'eau merveilleuse. La fontaine est gardée par des géants dangereux, 244ss ; aventures d'un bûcheron qui a pris trois jours à rapporter un seau d'eau, 317 ; Ti-Jean a été condamné par un roi à être jeté à l'eau. Le condamné change de place avec un passant, et prétend avoir trouvé de beaux troupeaux au fond de l'eau, 326s, 342 ; un curé exige que l'on mette à nu une certaine surface de peau d'un enfant poilu, pour y verser l'eau baptismale, 348.

ÉCOLE : Dans une école, un inspecteur constate qu'un élève a peu de mémoire, 129s ; Ti-Jean Poilu à l'école, 348.

ÉCRITEAU : Pancarte portant un écriteau : le roi cherche un employé, 299.

ÉCURIE : Ti-Jean, vacher royal, découvre trois chevaux merveilleux dans les écuries de géants qu'il a tués, 202ss.

ÉGLISE : Le cheval bâtisseur d'église, à Saint-Boniface, Manitoba, 51s.

EMPLOI : Ti-Jean, accompagné de sa mère, part en voyage à la recherche d'un emploi ; il trouve un emploi chez des géants : abattre du bois de chauffage, 239ss ; Ti-Jean, parti à la recherche de la peur, trouve un emploi chez un roi, 299, 225ss ; une jeune fille, partie à la recherche de son prince, obtient un emploi de fileuse chez une dame, 87.

ENFANT : Petit Morveux souhaite que la princesse mette au monde un enfant, 155ss ; comportement d'un enfant timide, en face d'un marchand autoritaire, 167 ; les enfants de Ti-Jean et de la princesse, 228 ; une mère bat son enfant ; un passant lui en demande la raison, 313 ; un enfant poilu naît d'une princesse et d'un gorille, il est tellement fort que, à l'âge de quelques jours, il éventre son père, 347.

ENQUÊTEUR : Un prince envoie des enquêteurs par tout le royaume pour retracer la jolie fillette qui a perdu un soulier de verre en quittant le bal, 12.

ENTERREMENT des morts en dehors de la terre bénite, 68ss ; enterrement d'un mort, la nuit, par le fils d'un bedeau, 222.

ÉPINGLE : Une femme se casse la cuisse sous le poids d'une épingle, 93.

ÉPOUSE : Ti-Jean, après avoir sauvé la fille du roi, la choisit pour épouse, 144.

ESCLAVE : Cendrouillon traitée comme une esclave par les gens de sa maison, 11.

ESTRADE : La princesse du roi, installée sur une estrade, attend l'arrivée de la bête-à-sept-têtes, 99 ; à la suite d'une proclamation royale, la princesse, placée sur une estrade, détecte le père de son enfant, 156ss.

ÉTOLE : Un curé donne une vieille étole à son filleul qui part à la recherche de la peur, 223, 299-301.

ÉTONNEMENT d'une serveuse de restaurant à la lecture d'une carte de visite que lui présente un client américain, 18 ; étonnement des géants, en constatant la force de Ti-Jean, 242ss.

EXAMEN : Un missionnaire entreprend de faire passer un examen à un vieux métis superstitieux, 28.

EXIL : Un imposteur (charroyeur d'eau) est condamné à l'exil, 143.

EXPLICATION du phénomène des feux-follets, 34 ; d'un fait attribué au diable, 36 ; au cours de son banquet de noces, Petit Morveux explique au roi et aux invités, comment de pêcheur qu'il était, il est devenu prince, 158 ; explication de la légende du bateau-fantôme, 173 ; des aurores boréales, 176.

EXPULSION ; Un propriétaire de restaurant chasse un client américain porteur d'une carte de visite compromettante, 18.

FACE ; Le roi a défendu à Raquelore de se montrer la face ; Raquelore pense obéir en lui montrant son derrière, 336s.

FANCHON ; Nom équivoque désignant à la fois la fille et la jument de Ti-Jean, 325s.

FANFARE ; La fanfare joue des airs funèbres au moment où la princesse se prépare à rencontrer la bête-à-sept-têtes, 203.

FANTÔME ; Bâtiment-fantôme, 173.

FÉE ; Une fée donne à sa filleule une robe élégante qui la fait remarquer, lors d'un bal princier, 11 ; une jeune fille reçoit d'une fée une boîte qui a la vertu de procurer ce que l'on souhaite, 86s ; légende des fées de Rigaud, 137 ; une fée a procuré à Ti-Jean trois chiens qui l'aident à combattre la bête-à-sept-têtes, 141ss ; blessé au fond d'un puits, Canne-de-fer rencontre une fée qui le soigne et le renseigne, 285.

FEMME ; Une jolie femme se dit malade et envoie son mari à la Claire Fontaine, pendant qu'elle reçoit un amant, 115s.

FENÊTRE ; Ti-Jean voit apparaître une figure noire dans la fenêtre de sa chambre, 300.

FER ; Ti-Jean demande à son parrain de lui faire fabriquer une canne de fer, 223 ; Ti-Jean connu sous le nom de Jean-de-l'Ours, devient Canne-de-fer, 281ss ; canne de fer de Jean Poilu, 348.

FERME royale possédant un immense troupeau de vaches dont Ti-Jean devient le principal responsable, 199ss.

FESTIN ; Un roi donne un grand festin pour souligner la mort de la bête-à-sept-têtes et le retour de sa princesse, 143 (voir aussi BANQUET).

FÊTE au château, lors du retour de la princesse qui devait être dévorée par la bête-à-sept-têtes, 205.

FEU ; Feu de mauvais temps : apparition du bâtiment-fantôme, 173 ; feu-follet : boule de feu qui se dandine dans les champs, 175.

FEU-FOLLET ; Un conteur fait part de son opinion sur les feux-follets, 34ss ; les feux-follets, 67, 175, 315.

FILEUSE ; Une jeune fille obtient un emploi de fileuse chez une dame, 87.

FILLES ; Un veuf, père d'une jolie fille, épouse une veuve qui a deux filles très laides. Ces dernières persécutent la jolie fille et en font une sorte d'esclave, Cendrouillon, 11-13 ; un prince, transformé en loup, enlève des fillettes et tranche le cou de celles qui visitent une chambre interdite, 85s ; trois fillettes dont la maman est partie à l'hôpital, reçoivent la visite d'un ours ; elles le renferment dans la cave, 93 ; Jarretière-Verte, fille préférée de son père, 182 ; deux filles forcent un voyageur, perdu en forêt, à jouer aux cartes pour lui soutirer son argent, 271s ; au cours d'un voyage, Ti-Jean loge chez un cultivateur. La fille du fermier place une couleuvre dans le lit du voyageur, pour lui faire connaître la peur, 301.

FILS ; Un roi organise un bal pour permettre à son fils de se choisir une épouse, 11-13.

FLAMME ; En temps de sécheresse, des gens aperçoivent des boules de flamme flotter dans les airs, 34ss ; flamme qui s'élève dans les mâts d'un bâtiment-fantôme, 173 ; dans un château hanté, le diable disparaît par le toit dans un jet de flamme, 225.

FOIN ; Peur ressentie par un vieillard qui saisit les pieds d'un dormeur, sur un tas de foin, 35s, 123 ; transport du foin en relation avec les feux-follets, 34s.

FONTAINE ; Une jolie femme, sous prétexte de maladie, envoie son mari à la Claire Fontaine pour qu'il lui rapporte de l'eau curative, 115s ; trois géants envoient Ti-Jean à une fontaine pour rapporter de l'eau merveilleuse ; la fontaine est gardée par de dangereux géants, 244ss.

FORCE ; Des bûcherons ont enchaîné un Windégo ; ce dernier, d'une seule main déracine d'énormes merisiers, 30 ; force extraordinaire du cheval noir, lors de la construction d'une église, à Saint-Boniface, 51 ; Ti-Jean découvre un ruban qui lui donne une force supérieure à celle des géants, 240ss ; plusieurs personnages se font remarquer par leur force : Canne-de-fer, Tord-Merisier, Range-Montagne, ainsi que Tuque-Verte, Tuque-Bleue et Tuque-Rouge, 282ss ; force de Ti-Jean et de ses compagnons, Grand-Cibine et Tord-Chaînes, 347ss.

FORÊT ; Une grand-mère met son petit-fils en garde contre le danger de rencontrer la bête-à-sept-têtes, 97-99 ; Ti-Jean, fils de parents pauvres, décide de sortir de la forêt pour mieux gagner sa vie, 141 ; un prince, parti à la recherche d'un mystérieux joueur de billard, se guide, une nuit, dans la forêt, sur une petite lumière, 180 ; parti à la recherche d'un emploi, Ti-Jean découvre un ruban magique dans un arbre de la forêt, et se fait embaucher par des géants pour abattre des arbres, 239-243 ; trois géants, en voyage, aperçoivent, dans une forêt, un château apparemment désert ; ils s'y installent temporairement, 349.

FORGERON ; Un mari part à la conquête d'une eau curative pour guérir une soi-disant maladie de sa femme ; il découvre, par l'entremise d'un forgeron, que sa femme le triche, 115s ; un curé commande à un forgeron une canne d'acier pour satisfaire à la demande de son filleul, Ti-Jean, 223 ; Jean-de-l'Ours va chez le forgeron pour se faire fabriquer une canne de fer, 281.

FORMULE ; Une fée récite une formule et agite sa baguette magique pour procurer à Cendrouillon des habits élégants, 11 ; Petit-Morveux fait l'essai de sa formule et de sa baguette magique, 153 ; formule à employer pour rendre le fouet magique efficace, 341.

FOUET ; Ti-Jean vend au roi un soi-disant chaudron magique accompagné d'un fouet merveilleux, 323s ; autre fouet magique vendu à des clients, 341.

FOUS ; Conversation de deux fous dans un refuge de malades mentaux, 127.

FOURCHE ; Danger couru par un dormeur, sur un tas de foin, à l'arrivée d'un visiteur armé d'une fourche, 35, 123 ; un jeune homme, armé d'une fourche, poursuit un feu-follet, 35.

FOYER ; Dans un château hanté, Ti-Jean voit sortir du foyer une sorte de monstre noir qu'il chasse au moyen d'une étoile bénite, 300.

FRAISES ; Un malade mental qui transportait une charge de fumier dit à son compagnon qu'il transporte le fumier sur des fraises ; son compagnon lui apprend que, chez lui, on répand du sucre et non du fumier sur les fraises, 127.

FRANÇAIS ; Un Français, élevé aux États-Unis, ne peut lire que l'anglais. Il reçoit une carte écrite en français ; plusieurs concitoyens bilingues refusent de le renseigner sur le contenu du texte, 17.

FRAYEUR ; Un groupe de forestiers, réunis dans un camp pour le dîner, sont effrayés par un Windégo qui s'introduit soudainement dans le local, 29s.

FRÈRES ; Au cours d'un voyage à la recherche d'un joueur mystérieux, un prince reçoit des renseignements précieux des frères du génie qu'il cherche, 180ss.

FUITE, en pleine nuit, de Jarretière Verte et de son fiancé, pour échapper à la malice du génie joueur de billard, 187.

FUMÉE ; La bête-à-sept-têtes apparaît dans un nuage de fumée, 203.

FUMIER ; Un malade mental transportant du fumier dit à un compagnon d'hôpital qu'il va répandre ce fumier sur les fraises ; son compagnon lui apprend que, chez lui, on répand du sucre et non du fumier sur les fraises, 127.

FUSIL ; Voir CARABINE.

GALERIE ; Voir CHASSE.

GAZ ; Un conteur explique la légende des feux-follets par des masses de gaz enflammé, 34.

GÉANTS ; Ti-Jean, vacher de la reine, se débarrasse de géants, utilise leurs pâturages et s'empare de leurs biens, 201ss ; Ti-Jean trouve un ruban vert qui lui procure une force supérieure à celle de géants avec lesquels il travaille. Une fois privé de son ruban, il se fait attaquer par d'autres géants qui lui crèvent les yeux, 240ss ; trois géants, dans une maison apparemment abandonnée, entreprennent de massacrer trois voyageurs, 283ss ; dans un château hanté, Ti-Jean voit sortir du foyer une sorte de géant noir, 300 ; trois géants s'associent pour entreprendre un voyage : Ti-Jean Poilu, Grand-Cibine et Tord-Chaînes, 348ss.

GLACE ; Des Indiens, décidés à noyer un Blanc, le renferment dans un tonneau et commencent à creuser un trou dans la glace pour y enfouir le tonneau, 265s.

GORILLE ; Un gorille enlève une princesse qu'il entraîne dans une caverne sous la montagne. Ils ont un fils, Ti-Jean Poilu. Le père se fait éventrer par son fils âgé à peine de quelques jours, 347.

GRAND-CIBINE ; Géant d'une force surhumaine qui utilise sa moustache pour transporter des billots, 348.

GRENOUILLES ; Une fée transforme des grenouilles en chevaux pour tirer le carrosse de Cendrouillon, 11.

GRIFFES ; Un beau visiteur danse avec une jeune fille tout en gardant ses gants. La danseuse découvre bientôt que les griffes du visiteur transpercent les gants et s'enfoncent dans sa chair, 309.

GUIDE ; Un jeune Américain de langue française sert de guide touristique à deux Français, 17 ; un guide, lors d'une excursion de chasse, souligne la peur naturelle des Indiens à la pensée des Windégos, 30.

HABITS ; Une belle-mère, jalouse de la beauté de Cendrouillon, force la fillette à porter des habits de haillons, 11 ; Petit Morveux, grâce à des pouvoirs magiques, procure à ses parents pauvres des habits luxueux, et se procure à lui-même un habit de berger et un autre de valet, 154ss ; Raquelore fait coudre une multitude de boutons à son habit pour pouvoir dire au roi : « Boute ton nez (Boutonnez) dans mon derrière ! », 335.

HANTÉ ; Voir CHÂTEAU et MAISONS.

HISTOIRE ; Une histoire plate : Une maman va acheter du ruban élastique plat. Le mot « plat » répété quelques fois sous sa forme féminine « plate » . . . constitue une his-

toire plate, 25 ; au cours d'un banquet, une jeune fille raconte qu'elle a usé trois paires de sabots d'acier pour rejoindre son prince, 87 ; un bûcheron refuse de raconter l'histoire de ses aventures pendant une absence de trois jours, 317.

HURLEMENTS ; Une bête blanche, qui poursuit un voyageur, lance des hurlements effrayants dès que l'on songe à l'abattre, 321.

IMPOSTEURS ; Personnages qui veulent passer pour avoir sauvé la princesse : un bossu, 102 ; un charroyeur d'eau, 143 ; un charbonnier, 205s, 287.

INDIENS ; Peur naturelle des Indiens à la seule pensée des Windégos, 31 ; lors d'une chasse en groupe, les Indiens ne tuent rien alors qu'un Blanc abat des outardes contrairement à une prévision superstitieuse des Indiens, 33s ; un voyageur, égaré dans la forêt, aboutit à un camp d'Indiens, 265s.

INDIGNATION de parents et d'amis à la lecture d'un texte visiblement compromettant, 20.

INSPECTEUR ; Une institutrice, dans une école, annonce à ses élèves la visite de l'inspecteur, 129.

INSPECTION ; Le père de Jarretière Verte inspecte chaque jour le travail du prince joueur de billard, 184-187.

INSTITUTRICE ; Une institutrice, dans une école, annonce à ses élèves, la visite de l'inspecteur, 129.

INTERDICTION de visiter une des chambres d'un château, 86.

IVRE ; Un homme ivre se sert d'un cheval et s'aperçoit que c'est le diable, 52s ; un homme ivre se fait tuer par un train ; on voit apparaître des lumières sur sa ferme, 315.

IVROGNE ; Apparition d'êtres mystérieux à des buveurs, 52s, 59 ; un curé fait promettre à un ivrogne de ne plus emporter d'alcool sur lui ; l'ivrogne croit ne pas manquer à sa promesse en tirant une bouteille d'alcool au bout d'une corde, 311. Voir aussi BUVEUR, IVRE.

JALOUSIE ; La belle-mère de Cendrouillon persécute la fillette par jalousie pour la beauté de la fillette qui contraste avec la laideur de ses propres filles, 11-13 ; jalousie du charbonnier à l'égard de Canne-de-fer, 287 ; deux géants, jaloux de leur compagnon, Jean Poilu, l'abandonnent lâchement dans un souterrain, 351.

JAMBE ; Canne-de-fer se brise une jambe en dégringolant au fond d'un puits, 285 ; dans un château hanté, Ti-Jean voit sortir du foyer un pied et une jambe, puis un géant noir, 300.

JARDIN ; Un prince, transformé en loup, pénètre dans un jardin ; il s'empare de trois fillettes chargées de le chasser, 85 ; un roi, à la demande de son fils, fait installer une table de billard dans le jardin de son château, 179.

JARRETIÈRE Verte, est fille d'une sorte de génie qui a donné rendez-vous à un prince. La jeune fille aide le prince à exécuter une tâche difficile, l'avertit du danger, l'épouse et fuit la maison paternelle, 179-187.

JUMENT ; Voir CHEVAL.

LANGUE ; Un jeune Américain d'origine française a appris seulement la langue anglaise. Il reçoit une carte écrite en français ; son incapacité à la lire le lance dans une série d'aventures, 17.

LANGUES ; Après avoir mis à mort la bête-à-sept-têtes, Ti-Jean s'empare des langues et parvient ainsi à prouver qu'il est le sauveteur de la princesse, 101-104 ; autres versions qui font allusion aux langues de la bête, 143s, 205 ; une fée, qui avait ensei-

gné à Canne-de-fer comment triompher de la bête-à-sept-têtes, lui avait recommandé de recueillir les langues comme preuve de son exploit, 286.

LARMES ; Découragé par la difficulté de sa tâche, un prince se met à pleurer ; Jarretière-Verte, demi-magicienne, est attirée par les larmes du prince, 183ss.

LEÇON ; À la suite d'une aventure, le soir des Morts, un jeune veilleur reçoit une leçon de son patron, 50.

LÉGENDES ; Le cheval bâtisseur d'église, 51 ; le cheval blanc, 59 ; la légende des fées de Rigaud, 137 ; le bateau-fantôme, 173 ; le diable, beau danseur, 309.

LIN ; Graines de lin employées pour chasser les lutins, 259s.

LIT ; Une sorte de génie (sorcier) joueur de billard, dispose des sabres dans le lit du prince qui a mérité Jarretière Verte en mariage, 186s ; pour faire peur à Ti-Jean, une princesse introduit dans le lit du jeune homme une bonne quantité d'anguilles, 227 ; une paysanne introduit une couleuvre dans le lit de Ti-Jean, 301.

LOUP ; Un prince transformé en loup enlève des filles et leur tranche le cou quand elles visitent une chambre interdite, 85s ; un homme enfermé dans un tonneau pour être noyé, saisit la queue d'un loup et s'éloigne facilement de ses ennemis, 266.

LOUP-GAROU ; Certains appellent loup-garou une personne qui vendait son âme au diable, 65, 67, 70s ; impressions d'un conteur à propos d'un manchon de fourrure ramassé sur la route : un loup-garou, 133 ; autre opinion sur les loups-garous, 175.

LUMIÈRE ; Un prince, parti à la recherche d'un joueur mystérieux, se guide à plusieurs reprises sur une lumière aperçue au loin dans la forêt, 180ss ; du haut d'un arbre, Ti-Jean découvre une lumière dans la forêt, 240 ; un bûcheron égaré arrive à un camp d'Indiens après s'être guidé sur une lumière, 265 ; lumière qui guide un voyageur vers une maison, 271 ; on voit apparaître des lumières sur une ferme dont le propriétaire s'est fait tuer en état d'ivresse, 315.

LUTINS ; Les lutins et les chevaux, 72s, 171, 259, 307 ; un lutin, Bonnet-Rouge, se bat successivement contre trois géants, massacre les deux premiers et se fait détruire par Jean Poilu, 349ss.

MAISONS hantées, 68ss ; maison apparemment abandonnée où trois compagnons élisent domicile. Ils y rencontrent trois géants, Tuque-Verte, Tuque-Bleue et Tuque-Rouge, 283ss.

MALCHANCE ; Au cours du premier jour de chasse, les Indiens considèrent comme un signe de malchance le fait d'échapper un objet sur la terre nue, dans leur tente, 33.

MANCHON ; D'après un voyageur, un homme devenu loup-garou aurait pris la forme d'un manchon de fourrure, 133.

MARIAGE du prince avec Cendrouillon, 12 ; la veille de son mariage, le prince-loup invite à un banquet son ancienne fiancée, 87 ; mariage du Petit Morveux, fils de pêcheur et berger royal, avec la fille du roi, 157 ; Jarretière Verte confie à son père qu'elle veut épouser le prince qui s'est acquitté d'une tâche difficile ; le père consent à ce mariage, 186 ; une reine donne sa princesse en mariage à son vacher qui a tué la bête-à-sept-têtes, 207 ; Ti-Jean épouse la princesse du roi, pour se rendre à sa promesse ; je me marierai quand j'aurai eu peur, 228 ; mariage de Michel, fils d'une pauvre famille, avec une riche princesse, 277 ; mariage de Canne-de-fer avec la plus jeune des princesses qu'il a délivrées, 287 ; mariage entre Ti-Jean, propriétaire d'un château, et une paysanne qui lui a fait connaître la peur, 301.

MARIONNETTE ; Nom populaire d'aurore boréale, 68, 175.

MARRAINE ; Une fée donne à sa filleule Cendrouillon une robe élégante qui la fait remarquer par un prince, au cours d'un bal royal, 11.

MÉDECIN ; Un habitant, en se rendant chercher le médecin pour sa femme, est enlevé par des fées et malmené, 137.

MÉLODIE de quatre couplets de chanson qui chante l'infidélité d'une épouse, 118ss.

MÉMOIRE ; Faiblesse de mémoire d'un étudiant, 129s.

MENACE ; Un jeune Américain se présente devant son ami, pistolet en main, pour obtenir enfin la traduction d'un mystérieux texte, 20 ; menace d'un bossu à l'adresse d'une princesse, 102 ; menace d'un charroyeur d'eau, 143 ; menace d'un Indien à l'adresse d'un bûcheron égaré dans la forêt, 265 ; menace d'un charbonnier à trois princesses, 287 ; menace du roi à l'adresse de Ti-Jean qui lui a vendu de faux objets magiques, 324, 326.

MENSONGE ; Ti-Jean souligne, devant la reine, le mensonge d'un charbonnier, 206 ; un charbonnier a tenté de faire croire au roi qu'il avait délivré trois princesses ; Canne-de-fer déclare ce mensonge devant le roi, 287.

MÉPRIS ; Un paysan, qui avait montré du mépris pour les fées de Rigaud, est enlevé de sa voiture et malmené toute une nuit, 137.

MÈRE ; La mère de deux laiderons épouse un veuf, père d'une très jolie fillette. Celle-ci, à cause de la jalousie de sa belle-mère, devient une sorte d'esclave que l'on nomme Cendrouillon, 11-13 ; une mère renie son fils après avoir pris connaissance d'un texte écrit sur une carte de visite, 20 ; Ti-Jean part avec sa mère, pour se trouver un emploi. Il découvre un ruban vert magique qui le rend plus fort que les géants. La mère parvient à donner le ruban de son fils aux géants jaloux, puis le rend à son fils, 239-248.

MERISIER ; Un homme hérite du nom de Tord-Merisier à cause de la grande force qui lui permet de tordre des merisiers, 282.

MESSAGE ; Ti-Jean trouve, dans un camp abandonné, un papier contenant un message qui annonce la présence de la bête-à-sept-têtes, 97.

MÉTAMORPHOSE ; Une fée transforme une citrouille en carrosse, des grenouilles en chevaux et un chat en cocher, 11 ; Jarretière Verte, une sorte de magicienne, transforme une montagne en savon, une autre en peignes, pour tenter d'arrêter son père qui la poursuit sous forme d'une nuée, 187.

MÉTIS ; Conversation entre un missionnaire et un vieux métis qui veut se convertir, 27.

MICHEL ; Fils d'un paysan, épouse une princesse ; il perd tous ses biens dans un hôtel, en revenant visiter ses parents. Sa princesse vient à son aide, 277.

MINUIT ; Cendrouillon quitte le bal avant le dernier coup de minuit, 12.

MONSTRE ; Un Windégo effraie des bûcherons dans un camp, et se comporte comme un monstre : il mange le cuisinier, déracine des arbres d'une seule main, et meurt sous l'effet d'une sorte de formule magique, 29.

MONTAGNE ; Une demi-magicienne transforme une montagne en savon pour créer un obstacle à son père qui la poursuit, 187 ; un homme prend le nom de Range-Montagne à cause de la force qui lui permet de déplacer une montagne, 283 ; un gorille enlève une princesse qu'il traîne dans une caverne sous la montagne, 347.

MORT (la) ; Mort de la bête-à-sept-têtes, 101, 142s, 205, 286 ; après la mort de son mari, une reine administre les affaires du royaume, 199ss.

MORT (un) : Pour faire peur à son fils, un bedeau lui demande d'enterrer un mort, 222 ; aventures de Marie Bibite qui revient, la nuit, de veiller un mort, 319.

MORT (les) : Aventures d'un jeune coureur de veillées, la veille du Jour des Morts, 49s.

MORVEUX : Un jeune homme, appelé Petit Morveux, fils de pêcheur, obtient d'un poisson un secret qui en fait le berger, et plus tard, le gendre du roi, 151-158.

MOUCHOIR : Trois princesses, après avoir été délivrées par Canne-de-fer, lui remettent chacune un mouchoir, 286.

MOULIN : Jean Poilu découvre un moulin à scie où un géant, Grand-Cibine, transporte de lourds billots au moyen de sa moustache, 348.

MOUSTACHE : Le géant Grand-Cibine transporte des billots à un moulin à scie, en utilisant sa moustache, 348.

MOUTONS : Voir TROUPEAU.

MOYEN de délivrer une personne de l'emprise du diable (loup-garou) : faire jaillir un peu de sang, 65-67, 71, 123, 175 ; moyen de chasser les lutins : graine de lin, 259s ; croix tracée dans une porte, 307 ; un homme renfermé par les Indiens dans un tonneau pour être noyé, trouve un moyen ingénieux de se sauver : il attrape la queue d'un loup et échappe rapidement à ses ennemis, 265s.

NAINS : Trois nains tués par Canne-de-fer, 284ss ; Jean Poilu secouru par un nain, 347ss ; le lutin Bonnet-Rouge massacre deux géants, 349s.

NATTES tressées par les lutins dans la crinière des chevaux, 72, 171, 259.

NAUFRAGE : Explication de la légende du bateau-fantôme : naufrage d'un bâtiment dont l'équipage était de mauvaise vie, 173.

NOCES de Cendrouillon et du prince, 12 ; de Ti-Jean et de la fille du roi, après la destruction de la bête-à-sept-têtes, 144, 228 ; de Jarretière Verte dans un château où elle a demandé l'hospitalité, 187 ; de Ti-Jean et d'une paysanne, 301.

NOMS : Deux chiens dont l'un s'appelle Hunter, 98 ; Brise-fer, Taille-fer et Va-comme-le-vent : trois chiens qui ont aidé Ti-Jean à détruire la bête-à-sept-têtes, 141 ; Brise-fer, Entend-clair et Va-vite-comme-le-vent contre la bête-à-sept-têtes, 202 ; trois chevaux qui aident Ti-Jean : Cheval-Bleu, Cheval-Rouge, Cheval-Blanc, 203 ; trois compagnons remarquables par leur force : Canne-de-fer, Tord-Merisier et Range-Montagne ; noms de trois géants emmorphosés : Tuque-Verte, Tuque-Bleue et Tuque-Rouge, 283ss ; nom équivoque désignant à la fois la fille et la jument de Ti-Jean, Fanchon, 325s.

NOURRITURE : Une fillette reçoit d'une fée une boîte qui a la vertu de lui procurer la nourriture, 86s ; grâce à la vertu d'une baguette magique, Petit Morveux obtient pour ses parents une grande quantité de nourriture, 153 ; un jeune chasseur entreprend un voyage en forêt en vue d'y découvrir la bête-à-sept-têtes ; sa grand'mère lui donne un sac de nourriture. Le chasseur verra à procurer de la nourriture pour ses chiens, 98s.

NUÉE : Une sorte de génie se transforme en nuée pour mieux poursuivre sa fille qui s'est enfuie en compagnie d'un prince, 187.

OBJETS MAGIQUES : onguent magique donné à Jean Poilu par Bonnet-Rouge, 350ss ; voir aussi BAGUETTE.

OBSTACLES : Jarretière Verte transforme des montagnes en savon ou en masse de peignes pour créer des obstacles à son père qui s'est lancé à sa poursuite, 187.

OEUFS : Ti-Jean, vacher de la reine, exige pour son dîner champêtre, des œufs à la coque, durcis. Bientôt il se servira de cailloux semblables à des œufs pour se débarrasser des géants, 200ss.

OISEAUX : Au cours d'un long voyage à la recherche d'un joueur mystérieux, un prince reçoit l'aide de deux personnages, propriétaires de gros oiseaux, 181ss.

ONGUENT merveilleux donné à Jean Poilu par Bonnet-Rouge, 350ss.

OR : Une princesse parvient, au moyen d'une boule d'or, à découvrir le père de son enfant, 156s ; Ti-Jean noue une chaîne d'or au cou de ses chiens avant de les conduire à la bête-à-sept-têtes, 204 ; Ti-Jean est envoyé dans un verger pour y cueillir une pomme à queue d'or, 244, 247 ; voir aussi BOEUFS et CORNES.

ORDRE : la fée-marraine ordonne à Cendrouillon de quitter le bal avant le dernier coup de minuit, 12.

ORPHELIN : Ti-Jean, un orphelin, devient vacher du domaine royal, 199ss ; un roi adopte un jeune orphelin intelligent mais bossu, 341.

OURS : Après avoir entendu la conversation d'une mère avec ses filles, un ours se présente à la porte et répète le mot de passe de la maman, 93 ; un dormeur, sur un tas de foin, est pris pour un ours, 123 ; Jean-de-l'Ours, 281-287.

OUTARDES : Un Blanc, qui n'a pas respecté une superstition des Indiens, tue deux outardes sous le nez des Indiens. Il utilise ce fait pour souligner l'esprit superstitieux des Indiens, 32s.

PACTE : Une personne qui voulait obtenir de l'argent devait signer un pacte avec le diable, 65, 71 ; d'après un pacte, un royaume devait fournir au diable une princesse tous les sept ans, 203.

PANIER : Une femme, qui veut tromper son mari, se dit malade, et envoie son homme lui chercher de l'eau merveilleuse. Le voisin arrête le mari, le renferme dans un panier, met le tout dans un grand sac, et, le soir venu, se présente chez la dame malade. Le mari, renfermé dans le panier, constate que sa femme reçoit un amant, 115s ; trois compagnons, après avoir découvert l'entrée d'un puits profond, trouvent un panier et un long câble, 285.

PARADIS : Un beau rêve : rendu en paradis . . . tandis que le compagnon mange la perdrix, 121.

PARDON : Ti-Jean pardonne à sa mère de lui avoir enlevé son ruban vert, cause de sa force surhumaine, 245-247.

PARENTS : Ti-Jean, fils de parents très pauvres, a réussi à sauver une princesse de la bête-à-sept-têtes ; il va chercher ses parents, au fond de la forêt, pour les installer dans un château qu'il a reçu du roi en cadeau, 141, 144 ; Petit Morveux, fils de pêcheur, parvient à être berger du roi ; à la veille de devenir le gendre du roi, il va chercher ses parents en carrosse, 151, 156s.

PARI : Un forgeron parie cinquante minots d'avoine avec son voisin pour démontrer à ce dernier que sa femme le triche. Le forgeron gagne son pari, 115s.

PARRAIN : Ti-Jean obtient de son parrain, curé de la paroisse, une étole bénite, 223, 299.

PÂTURAGE : Ti-Jean, vacher du domaine royal, doit trouver de nouveaux pâturages pour les vaches dont il a la responsabilité, 199ss.

PAUVRETÉ : Une grande pauvreté règne chez les parents de Michel, mais la beauté du jeune homme lui vaut d'épouser une princesse, 277.

PÊCHEUR : Un pêcheur qui n'avait aucune confiance en son fils, Petit Morveux, se décide à l'amener à la pêche. Un gros poisson capturé par le jeune homme lui donne un secret qui assure sa fortune, 151-158 ; un pêcheur procure des anguilles à trois princesses qui veulent s'en servir pour faire peur à Ti-Jean, 227.

PEIGNES : Une fille, demi-magicienne, transforme une montagne en un amas de peignes pour créer un obstacle à son père qui la poursuit, 187.

PERDRIX : Une seule perdrix pour deux chasseurs ! Décision : mangera la perdrix celui qui fera le plus beau rêve, 121.

PERMISSION : Au cours d'une chanson, une hôtesse révèle à un invité que son mari est en voyage pour une semaine ; l'invité demande la permission de demeurer chez elle, 116.

PERTE : Perte d'une carte dont le porteur cherchait la traduction depuis longtemps, 20.

PET : Un vieux métis superstitieux affirme que Notre-Seigneur aurait pu tuer ses ennemis au moyen d'un seul pet, 29.

PEUR naturelle des Indiens pour les Windégos, 30 ; peur ressentie par un veilleur qui saisit les pieds d'un dormeur, sur un tas de foin, 35s, 123 ; après avoir aidé son père à enterrer les morts dans le cimetière, Ti-Jean part en voyage à la recherche de la peur. Il se bat contre le diable, mais ne connaît pas la peur, sauf un soir où il sent bouger des anguilles dans son lit, 221ss ; un jeune veilleur vient près de mourir de peur à la suite d'une apparition près d'un cimetière, 49s ; la force de Ti-Jean porteur d'un ruban magique fait peur à trois géants, 242ss ; lors de leur descente dans un puits profond, deux géants ont peur et demandent qu'on les ramène à la surface, 285s ; Ti-Jean-sans-peur, jeune homme qui cherche la peur ; il passe une nuit dans un château hanté, en déloge le diable au moyen d'une étole bénite. Il ne peut se marier avant d'avoir connu la peur ; une paysanne la lui fait connaître en introduisant une couleuvre dans le lit du voyageur, 299-301 ; Marie Bibite découvre la peur au retour d'une veillée funéraire, 319 ; un homme qui se vantait de ne jamais avoir eu peur se fait poursuivre par une bête blanche, 321.

PISTOLET : Un jeune Américain, auquel plusieurs amis ont refusé la traduction d'un texte, se présente, pistolet en main, devant un compagnon dans l'intention de connaître enfin la teneur de son message. Malheureusement, le jeune homme avait perdu son texte, 20.

PLAIDOYER : Une maman fait un pressant plaidoyer auprès de son mari, pêcheur, pour l'engager à amener leur fils, Petit Morveux, à la pêche, 151.

PLEURS de Cendrouillon lorsque sa mère lui refuse de l'envoyer au bal, 11 ; voir aussi LARMES.

PLOMB : Un Blanc, au cours d'un repas dans une tente d'Indiens, laisse tomber un grain de plomb par terre ; on l'avertit que c'est un signe de malchance, 33.

POIL : Un prince, Ti-Jean, vient au monde couvert de poil, 281, 347.

POISSON : Un jeune pêcheur attrape un poisson merveilleux qui échange sa vie contre un précieux secret. Le jeune pêcheur jette ce poisson à l'eau et en capture un autre, 152.

POMME : En ouvrant la porte d'une chambre interdite, une jeune fille laisse tomber la pomme qu'elle tient en main. Une goutte de sang pénètre dans le fruit, 86 ; des géants envoient Ti-Jean dans un verger dangereux pour y chercher une pomme à queue d'or, 245, 247.

POULE : Pour obtenir de l'argent du diable, un homme devait signer un pacte à la croisée de deux routes et se faire accompagner d'une poule noire, 65.

POUVOIRS magiques de Jarretière Verte, 183ss ; du Petit Morveux, 151ss.

PRAIRIE : La Prairie-du-cheval-blanc (Manitoba) ainsi nommée à cause de l'apparition d'un cheval blanc, 59.

PRÉDICATEUR : La femme d'un métis profite du passage d'un prédicateur de retraite pour tenter de convertir son mari, 27.

PRÉTEXTE : Une jolie femme qui avait l'intention de recevoir un amant, demande à son mari, sous prétexte de maladie, d'aller lui chercher de l'eau merveilleuse, 115.

PRÊTRE : Jarretière Verte, au cours de sa fuite en compagnie d'un prince, fait apparaître une chapelle et un prêtre pour hâter leur mariage, 187 ; voir aussi CURÉ.

PREUVE : Ti-Jean rapporte les sept langues d'un monstre comme preuve qu'il est le sauveteur de la princesse, 143 ; une fée recommande à Canne-de-fer de recueillir les langues de la bête-à-sept-têtes comme preuve de son exploit, 286.

PRIÈRE : Un vieillard, au moyen d'une prière, met en fuite un chien noir qui suivait deux voyageurs, 62 ; d'après un farceur, un enfant refusait de faire sa prière sans être payé, 313.

PRINCE : Un prince, transformé en loup, tranche la tête de deux fillettes qui ont visité une chambre interdite, 86 ; un prince malheureux obtient de son père une table de billard. Il perd plusieurs parties en compagnie d'un joueur mystérieux qui l'oblige à le rejoindre à une date précise. Avec l'aide de plusieurs géants, il découvre ce génie, père d'une jeune fille, Jarretière Verte, 179-187 ; voir aussi FILS.

PRINCESSE : Ti-Jean trouve dans un camp abandonné un billet contenant un message qui annonce la venue de la bête-à-sept-têtes pour dévorer la princesse du roi. Avec l'aide de ses trois chiens, Ti-Jean sauve la princesse, 97-103 ; une fée annonce à Ti-Jean que la bête-à-sept-têtes viendra bientôt réclamer la princesse, 142ss ; dans un royaume, on devait donner une princesse au diable tous les sept ans. Ti-Jean sauve la vie de la princesse, 203-206 ; une princesse doit être enlevée par le diable ; son père la promet en mariage à celui qui la délivrera, 225-227 ; Michel, fils de paysan mais de grande beauté, épouse une princesse, 277 ; Canne-de-fer tue la bête-à-sept-têtes, un dragon et un serpent pour délivrer trois princesses, 286 ; une princesse est enlevée par un gorille, et donne naissance à Jean Poilu, sous une montagne. Au sortir de la caverne, le gorille est éventré par l'enfant ; la princesse conduit ce dernier chez le roi, son père, 347s.

PRISON : Un bossu est mis en prison pour avoir tenté de prouver qu'il avait tué la bête-à-sept-têtes, 104.

PROCLAMATION : Un roi, en vue de découvrir quel est le père de son petit-fils, publie une proclamation par tout le royaume, 156.

PROMESSE : Un poisson merveilleux promet à Petit Morveux de lui procurer tout ce qu'il souhaitera par la vertu d'une baguette magique, 152 ; une reine promet sa princesse en mariage à celui qui la délivrera de la bête-à-sept-têtes, 207 ; un roi promet sa princesse à celui qui la délivrera du diable, 226 ; un roi a fait promesse à Ti-Jean de lui donner un château s'il parvenait à le libérer d'un être mystérieux. Ti-Jean délivre le château, et le roi reste fidèle à sa promesse, 300s ; un curé a fait faire la promesse à un ivrogne de ne plus apporter d'alcool sur lui. L'ivrogne croit ne pas manquer à sa promesse en traînant une bouteille d'alcool au bout d'une corde, 311.

PROTESTATIONS ; Le lutin Bonnet-Rouge proteste contre le sans-gêne de géants qui se sont installés dans sa maison, 349s.

PROVISIONS ; Dans une maison apparemment abandonnée, des voyageurs trouvent d'abondantes provisions, 283 ; provisions que Petit Morveux accumule dans la cave de ses parents, 153.

PUITS ; Tâche difficile imposée à un prince par une sorte de génie : creuser un puits profond, 183 ; trois compagnons découvrent sous une immense pierre l'orifice d'un puits profond, 285 ; trois géants découvrent, dans une salle de château apparemment abandonné, l'orifice d'un puits très profond, 349.

QUARTIER ; Après quelques minutes de bataille, la bête-à-sept-têtes demande quartier à Ti-Jean pour le reste de la journée, 142.

QUESTION ; Au cours d'une visite dans une école, un inspecteur pose quelques questions aux élèves ; les réponses ne sont pas toutes correctes, 129 ; question malhabile d'un marchand à un enfant timide, 167.

QUEUE ; Un homme, renfermé dans un tonneau pour y être noyé, se sauve facilement en attrapant la queue d'un loup, 266.

RAISON ; Deux chasseurs recherchent les raisons qui ont empêché le cuisinier de leur annoncer le dîner, 349ss.

RAQUELORE joue des tours au roi, 335.

RÉCIT ; Ti-Jean raconte le récit de sa bataille contre la bête-à-sept-têtes, pour confondre les mensonges du charbonnier, 206s ; Canne-de-fer fait le récit de son exploit, 287.

RÉCOMPENSE ; Un jeune chasseur reçoit une grosse récompense pour avoir tué la bête-à-sept-têtes, 103 ; récompense donnée à Ti-Jean pour avoir tué la bête-à-sept-têtes, 144 ; le charbonnier tente de s'accaparer la récompense promise à celui qui tuerait la bête-à-sept-têtes, 205s ; Ti-Jean reçoit du roi un château en récompense d'une nuit passée dans ce château hanté, 301.

REDEVANCE ; Un royaume doit s'acquitter envers le diable d'une redevance : une princesse tous les sept ans, 203.

REFUS ; Un jeune Américain essuie plusieurs refus de ses amis auxquels il a demandé la traduction d'un texte qu'il ne comprend pas, 18ss ; Ti-Jean refuse d'épouser la princesse qu'il a délivrée, parce qu'il n'a pas encore connue la peur, 226.

REINE ; Une reine, après la mort de son mari, remplace ce dernier à la gérance des affaires, 199ss ; le roi tue la reine en voulant utiliser un secret magique destiné à faire revivre les morts, 325.

RENIEMENT ; Une mère renie son fils après avoir pris connaissance d'un texte écrit sur le verso d'une carte de visite, 20.

RENSEIGNEMENTS ; Une fée donne des renseignements à Ti-Jean : comment rejoindre le château où aura lieu la visite de la bête-à-sept-têtes, 141s.

REPAS ; Lors d'un repas en forêt, un Blanc découvre que les Indiens ne raffolent pas du canard sauvage, 33.

RÉPONSE ; Au cours d'une visite, dans une école, un inspecteur pose quelques questions aux élèves ; les réponses ne sont pas toutes bonnes, 129 ; réponse cavalière d'un enfant timide à un marchand autoritaire, 168.

RÉSURRECTION ; Un conteur fait part de ses impressions lors de la résurrection d'une morte, à Saint-Vital, Manitoba, 50s.

RETRAITE ; La femme d'un métis profite du passage d'un prédicateur de retraite pour tenter de convertir son mari, 27.

RÊVE ; Un beau rêve : rendu en paradis . . . pendant que le compagnon mange la perdrix, 121.

REVENANT ; Comportement d'une femme vêtue de blanc supposément ressuscitée, 50s.

ROBE ; Une fée donne à sa filleule, Cendrouillon, une robe élégante qui la rend agréable à un prince, au cours d'un bal royal, 11s.

ROI ; Un roi donne un bal pour permettre à son prince de se choisir une épouse, 11 ; un roi doit donner sa princesse à la bête-à-sept-têtes. Un jeune chasseur s'introduit dans la ville ; le roi avertit le chasseur que la princesse désire lui parler, 97, 103 ; un roi cherche un berger, 154 ; un roi, à la demande de son fils, fait installer une table de billard dans le jardin de son château, 179 ; un roi, qui possédait une grande ferme, meurt et est remplacé par la reine, 199 ; un roi, dont la fille doit être enlevée par le diable, engage Ti-Jean pour sauver sa princesse, 224ss ; un roi était obligé de donner chaque année une fille à la bête-à-sept-têtes, 285 ; un roi cherche un employé capable de passer une nuit dans un château hanté par le diable, 299s ; un roi se fait jouer de multiples tours par Ti-Jean, 323ss, et par Raquelore, 335 ; un roi a adopté un orphelin qu'il tente d'éduquer lui-même, 341 ; un roi s'est fait enlever une de ses princesses par un gorille. Elle revient avec un fils appelé Jean Poilu. Le roi fait baptiser son petit-fils . . . qui devient soudainement un beau prince, 347-351 ; Ti-Jean envoie son chien Va-comme-le-vent quérir le plus beau rôti sur la table du roi, 143.

RUBAN ; Une dame va acheter du ruban chez le marchand, 25 ; Ti-Jean voyage en compagnie de sa mère, pour se trouver un emploi ; il découvre un ruban magique qui lui procure la force, 239-248.

RUSE qu'emploie Ti-Jean pour se débarrasser de deux géants : au lieu de leur lancer des œufs dans la bouche, il leur lance des cailloux qui ressemblent à des œufs. Il étouffe les géants, 202s ; pour faire peur à son fils, Ti-Jean, et l'empêcher de partir à la recherche de la peur, un bedeau utilise une ruse : lui faire enterrer un mort, dans le cimetière, 222 ; pour mieux vaincre Lucifer, Ti-Jean échappe une carte par terre et demande à son adversaire de la ramasser. Dès que le diable se penche, Ti-Jean lui entoure le cou d'une étole bénite, 225s ; pour faire peur à Ti-Jean, une princesse introduit dans le lit du jeune homme plusieurs anguilles froides, 227 ; un voyageur, forcé de jouer aux cartes, est victime d'une ruse malhonnête : une fille observe le jeu du voyageur et renseigne le partenaire, 272 ; pour faire peur à Ti-Jean et l'obliger à l'épouser, une jeune fille place une couleuvre dans le lit de Ti-Jean . . . qui connaît ainsi la peur, 301.

SABOTS ; Une jeune fille doit user trois paires de sabots d'acier avant de retrouver son amant, 86.

SABRE ; Une sorte de génie dispose des sabres dans le lit d'un prince qui a mérité Jarretière Verte en mariage, 186s.

SAC ; Un forgeron veut prouver à son voisin que l'épouse de ce dernier est infidèle. Il fait embarquer ce voisin dans un sac, se déguise et demande l'hospitalité chez la femme soupçonnée. Caché dans le sac, le voisin s'aperçoit que le forgeron a raison, 115s ; Ti-Jean, par ordre du roi, est placé dans un sac en attendant d'être jeté à l'eau. Il change de place avec un passant, 326s ; Ti-Jean parvient à convaincre un paysan de prendre sa place dans un sac dans lequel on l'a placé pour le jeter à l'eau, 342.

SACREUR ; Aventures d'un sacreur qui a pris trois jours à rapporter un seau d'eau, 317.

SALAIRE ; Deux géants exécutent des travaux pénibles et ne reçoivent que vingt-cinq sous de salaire par jour, 348s.

SANG ; Une fillette pénètre dans une chambre interdite où l'on a tranché le cou de plusieurs femmes ; elle laisse tomber une pomme, et le sang du plancher s'infiltre dans le fruit, 86 ; Ti-Jean force le diable à signer de son sang un document par lequel il renonce à tous ses droits sur la princesse, 225 ; Ti-Jean emplit de sang le jabot d'une poule, et demande à sa mère de placer ce sac sur sa poitrine. Ti-Jean simule un assassinat en faisant jaillir le sang au moyen d'un couteau, 324.

SAUT ; Deux fillettes proposent à un visiteur un faux concours : celui qui fera le saut le plus long à l'extérieur, à partir de la porte, héritera de l'argent, 272.

SAVON ; Une fille demi-magicienne transforme une montagne en savon pour créer un obstacle à son père qui la poursuit, 187.

SCIE ; Jean Poilu découvre un moulin à scie où le géant Grand-Cibine transporte des billots au moyen de sa moustache, 348.

SECRET ; Petit Morveux, pourvu d'une puissance merveilleuse, se procure différents biens sans trahir son secret, 153 ; des géants finissent par trouver le secret de la force surhumaine du jeune Ti-Jean, 243ss.

SERPENT ; Canne-de-fer délivre une princesse de l'emprise d'un serpent, 286.

SERVANTES ; Plaintes des servantes à propos du travail supplémentaire que Ti-Jean leur impose pour sauver son troupeau de vaches, 201.

SERVEUSE ; Une jeune serveuse, à Marseille, s'offusque à la lecture d'une carte de visite que lui présente un voyageur américain qui ne sait pas lire le français, 18.

SIFFLET ; Ti-Jean vend au roi un sifflet soi-disant magique qui redonne la vie, 324s.

SIGNAUX ; Signaux : aurores boréales, 68, 175. Voir aussi MARIONNETTES.

SOIRÉE ; La veille du Jour des Morts, un jeune homme prend part à une veillée mondaine, malgré l'avertissement de son patron. À son retour, il aperçoit près du cimetière un homme portant une pelle sur son épaule, 49s.

SOLDAT ; Des soldats arrêtent Ti-Jean, propriétaire du chien qui a volé le rôti sur la table royale, 143 ; un soldat a tenté de passer une nuit dans un château hanté ; il est mort de peur, et a laissé dans sa chambre ses armes et ses habits, 300.

SOUFFLET ; Le roi permet à Raquelore de donner un soufflet à sa femme. Or il ne s'agissait pas d'une gifle, mais d'un soufflet destiné à activer le feu, 336.

SOUHAIT ; Une fée obtient, grâce à des souhaits, une robe, un carrosse, des chevaux et un cocher pour Cendrouillon, 11 ; une fée donne à une fillette une boîte qui a la vertu de lui procurer de la nourriture et tout ce qu'elle souhaite, 87 ; un jeune homme obtient d'un poisson merveilleux le pouvoir de se procurer, par la vertu d'une baguette magique, tout ce qu'il exprime par un souhait, 152s.

SOULIER de cristal que portait Cendrouillon, 12.

SOUPE ; Pendant que deux compagnons vont à la chasse, un autre reste à la maison pour faire la soupe. Canne-de-fer tue trois nains et en jette les cadavres dans son chaudron de soupe, 283s.

SUCRE ; Un malade mental qui transportait une charge de fumier dit à un compagnon d'hôpital qu'il transporte du fumier sur ses fraises ; son camarade lui apprend que, chez lui, on met du sucre et non du fumier sur les fraises, 127.

SUEUR ; Les charretiers concluent à la visite des lutins, quand ils trouvent, le matin, les chevaux couverts de sueur, 259s.

SUPERSTITIEUX ; Un vieux métis superstitieux décide d'aller voir son curé, en entendant dire qu'il arrivera malheur à ceux qui ne participent pas à la retraite paroissiale, 28.

SUPERSTITION ; Croyances superstitieuses à propos des feux-follets, 34ss ; lors d'une première chasse, l'automne, les Indiens considèrent comme un signe de malchance le fait de laisser tomber un objet sur la terre nue, 32ss.

TÂCHES dégradantes auxquelles une belle-mère astreint Cendrouillon, 11 ; tâche difficile imposée à un prince par une sorte de génie : creuser un puits très profond, 183ss.

TECHNIQUE ; Un roi est surpris de la technique de son nouveau vacher : il s'occupe à lire un livre, sous un arbre, pendant que les moutons broutent à proximité, 154ss.

TEMPÊTE ; À la veille d'une tempête, en Acadie, on aperçoit un feu de mauvais temps ou le bâtiment-fantôme, 173.

TEMPS ; Mauvais temps annoncé par l'apparition du bateau-fantôme, 173.

TÊTES ; Ti-Jean, aidé de trois chiens, délivre une princesse de la bête-à-sept-têtes. Il coupe les langues, tandis qu'un bossu s'empare des têtes, 97-104 ; autre version : un charroyeur d'eau s'empare des têtes, 143 ; autre version : un charbonnier, 205.

TEXTE ; Un Français a écrit quelques mots au verso d'une carte que le destinataire ne peut lire. Plusieurs amis refusent de traduire ce texte en laissant entendre qu'il est scandaleux, 18.

TI-JEAN, fils de paysan pauvre, tue la bête-à-sept-têtes à l'aide de trois chiens que lui a procuré une fée, 141-144 ; Ti-Jean, alias Jean Martel, devient vacher sur une ferme royale, tue des géants et délivre la princesse de la bête-à-sept-têtes, 199-207 ; Ti-Jean, fils d'un bedeau, décide de voyager aussi longtemps qu'il n'aura pas connu la peur. Il se bat contre le diable, mais connaît la peur seulement dans un lit où l'on a introduit des anguilles, 222-227 ; autre version : Ti-Jean-sans-peur, 299-301 ; Ti-Jean, fils d'une veuve, en se cherchant un emploi découvre un ruban vert magique qui lui donne la force. Il effraie des géants qui veulent le faire disparaître, 239-248 ; Ti-Jean, connu d'abord sous le nom de Jean-de-l'Ours et ensuite sous celui de Canne-de-fer, 281s ; Ti-Jean joue de multiples tours au roi, 323 ; autres tours de Ti-Jean à son entourage, 341-343 ; Ti-Jean Poilu, fils d'une princesse et d'un gorille, se joint à deux autres compagnons, doués, comme lui d'une force surhumaine. Pendant qu'il est dans un souterrain, Jean Poilu est trahi par ses compagnons, se tire d'affaire avec l'aide d'un nain, 347ss.

TIMIDITÉ d'un enfant en présence d'un marchand autoritaire, 167.

TONNEAU ; Pour se défaire d'un visiteur importun, des Indiens l'enferment dans un tonneau, 265s.

TORD-CHAINES ; Un géant se mérite le nom de Tord-Chaînes, en tordant des barres d'acier destinées à devenir les maillons d'une chaîne, 349.

TRADUCTION ; Un américain qui ignore le français a reçu une carte portant un message. Il visite plusieurs parents et amis dans l'espoir d'obtenir la traduction du message, 19s.

TRAHISON ; Une maman trahit son fils en lui enlevant son ruban vert porteur de force, 243ss ; deux compagnons, chargés de tirer leur chef du fond d'un puits, le trahissent en coupant le câble. Le héros tombe dans le fond du souterrain, 285, 351.

TRAÎNE ; Transport du bois sur des traînes tirées par des chevaux, 51.

TRAVAUX ; Voir TÂCHE.

TRAVERSÉE ; Des voyageurs franchissent la mer sur le dos de gros oiseaux, 181ss.

TRICHERIE d'une épouse qui se dit malade pour éloigner son mari de la maison et recevoir son amant, 115 ; une jeune fille, placée derrière un joueur de cartes dévoile le jeu de ce dernier, 272.

TROUPEAU ; Petit Morveux, devenu berger du roi, constate que son troupeau lui obéit d'une façon peu ordinaire, 154s ; une ferme royale possède un immense troupeau de vaches qui suscitent des problèmes au cours d'une disette de pâturages, 199ss ; faux troupeaux d'animaux au fond de la mer, 327, 342s.

TOURS de Ti-Jean au roi : il lui vend un faux chaudron magique, un sifflet qui, dit-il, fait revenir les morts. Il conduit au château Fanchon, sa jument, alors que le roi attend une jeune fille nommée Fanchon. Il a ramené un troupeau de vaches du fond de l'eau, 323-327 ; tours de Raquelore au roi : il dit au roi, sans s'attirer de représailles « Boute ton nez dans mon derrière ! » Il transporte de la terre dans sa voiture pour ne pas poser le pied sur la terre du roi ; il obtient du roi de donner un soufflet à sa femme ; il agrandit la gueule des chevaux du roi au moyen d'un couteau, 335ss ; autres tours de Ti-Jean, 341-343. Voir aussi RUSE, TROMPERIE.

TUQUE ; Trois géants emmorphosés en nains : Tuque-Rouge, Tuque-Bleue, Tuque-Verte, 284ss.

VACHER ; Ti-Jean devient vacher sur la ferme royale, 199ss.

VACHES ; Une ferme royale possède un immense troupeau de vaches qui suscitent des problèmes au cours d'une disette de pâturages, 199ss ; une veuve et son fils Ti-Jean n'ont d'autres moyens de vivre que les revenus du lait de leur vache et de la chair de leur cochon, 239.

VEILLÉE funéraire après laquelle Marie Bibite découvre la peur des morts, 319.

VENGEANCE ; Des fées exercent leur vengeance contre un habitant qui les a méprisées, 137 ; Ti-Jean se venge de trois géants qui ont voulu le faire mourir, 247s.

VENT ; Une sorte de génie se transforme en vent pour mieux poursuivre sa fille Jarretière Verte qui s'est enfuie, 187 ; deux géants qui avaient décidé de descendre dans un puits profond, rebroussent chemin sous prétexte qu'ils ne peuvent supporter la force du vent, 285.

VERTE ; Voir JARRETIÈRE VERTE.

VEUF ; Un veuf avait une jolie fillette ; il épouse une veuve mère de deux laiderons ; la jalousie s'exerce contre la jolie Cendrouillon, 11.

VEUVE ; Voir VEUF.

VIANDE ; Un jeune chasseur entre dans une auberge pour y acheter de la viande destinée à nourrir ses chiens, 98. Quantité de viande préparée pour nourrir de gros oiseaux affectés à la traversée de la mer, 181ss.

VICTOIRE de Ti-Jean contre la bête-à-sept-têtes, 205 ; de Canne-de-fer contre les trois nains, 284 ; du même héros contre la bête-à-sept-têtes, 286 ; de Jean Poilu contre Bonnet-Rouge, 350 ; de Bonnet-Rouge contre deux géants, 349s.

VIEILLE ; Une vieille va voir le roi pour demander un emploi à Ti-Jean qui cherche la peur, 224.

VILLE ; Canne-de-fer apprend d'une fée qu'une ville est emmorphosée dans un souterrain, 285 ; un roi dont la fille est menacée par la bête-à-sept-têtes fait élever une haute clôture autour de la ville, 98.

VISITE de la fée-marraine à sa filleule Cendrouillon, 11 ; deux Français viennent visiter les États-Unis et se lient d'amitié avec un jeune Américain qui leur sert de guide. Ce dernier rend visite à ses amis de France, et se trouve pris dans une série d'aventures qui ont comme point de départ l'incapacité de l'Américain à lire un texte rédigé en français, 17.

VOYAGE de deux Français aux États-Unis, et voyage d'un Américain en France, 17 ; un prince part en voyage pour aller rejoindre un joueur mystérieux qui lui a donné rendez-vous dans un pays lointain, 180ss ; Ti-Jean entreprend un long voyage pour découvrir la peur, 223ss, 299-301 ; long voyage de Ti-Jean, en compagnie de sa mère, pour trouver un moyen de vivre. Au cours de ce voyage, Ti-Jean trouve un ruban qui lui donne la force, 239ss ; Ti-Jean, prince poilu de naissance, quitte son père pour entreprendre des voyages, 281ss ; long voyage de Ti-Jean pour annoncer son succès à sa mère, 301.

VOYAGEUR ; Un forgeron se déguise en voyageur, et demande l'hospitalité chez une dame dont le mari est parti pour une semaine. Le soi-disant voyageur porte un immense sac qui contient le mari de l'hôtesse, 115s.

WINDÉGO ; Légende où un Windégo, sorte de géant des bois, a dévoré un homme. Il fallait connaître une formule secrète pour le mettre à mort, 30 ; récit d'un voyageur démontrant la peur d'un Indien à la pensée d'un Windégo, 30s.

YEUX ; Ti-Jean se fait crever les yeux par des géants, 245. Ti-Jean recouvre la vue au contact de son ruban vert, 246.

SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES

TABLE DES MATIÈRES

Présentation 9

Contes, légendes, etc.

1 – Cendrouillon (conte-type 510
Texte remanié 11
Texte original 14

2 – La lettre perdue (conte-type dans série 2200-2249)
Texte remanié 17
Texte original 21

3 – Histoire plate (conte-type dans série 2200-2249)
Texte remanié 25
Texte original 26

4 – Croyances et mémoires
– Conversion d'un métis
Texte remanié 27
Texte original 38
– Les Windégos
Texte remanié 29
Texte original 40
– Peur engendrée par les Windégos
Texte remanié 30
Texte original 42
– Superstition
Texte remanié 32
Texte original 43
– Des peurs : feux-follets, loups-garous
Texte remanié 34
Texte original 45
– Explication d'un fait attribué au diable
Texte remanié 36
Texte original 47

5 – Légendes
– La soirée des morts
Texte remanié 49
Texte original 54
– Une résurrection
Texte remanié 50
Texte original 56
– Le cheval bâtisseur d'église
Texte remanié 51
Texte original 56
– Le cheval noir et le buveur
Texte remanié 52
Texte original 57
6 – Le cheval blanc
Texte remanié 59
Texte original 60
7 – Apparition du chien noir
Texte remanié 61
Texte original 63
8 – Légendes
– La poule noire et le diable
Texte remanié 65
Texte original 74
– La chasse-galerie
Texte remanié 66
Texte original 75
– Possédé par le diable
Texte remanié 66
Texte original 76
– Les loups-garous
Texte remanié 67
Texte original 77
– Les feux-follets
Texte remanié 67
Texte original 77
– Les signaux
Texte remanié 68
Texte original 77
– Les maisons hantées
Texte remanié 68
Texte original 78
– Un loup-garou délivré
Texte remanié 70
Texte original 80
– Les lutins
Texte remanié 72
Texte original 81

9 – Le prince-loup et la pomme rouge (contes-types 311 et 425)
Texte remanié ... 85
Texte original ... 88
10 – L'épingle
Texte remanié ... 93
Texte original ... 95
11 – La bête-à-sept-têtes (conte-type 300)
Texte remanié ... 97
Texte original ... 105
12 – Le panier qui chante (conte-type 1360)
Texte remanié ... 115
Texte original ... 117
13 – Un beau rêve (conte-type 1626)
Texte remanié ... 121
Texte original ... 122
14 – Une peur
Texte remanié ... 123
Texte original ... 124
15 – Le boiteux et le bégayeux
Texte remanié ... 125
Texte original ... 126
16 – Le fou et le moins fou
Texte remanié ... 127
Texte original ... 128
17 – Ti-Joe qui oublie tout à l'école
Texte remanié ... 129
Texte original ... 131
18 – Un loup-garou
Texte remanié ... 133
Texte original ... 135
19 – La légende des fées de Rigaud
Texte remanié ... 137
Texte original ... 138
20 – La bête-à-sept-têtes (conte-type 300)
Texte remanié ... 141
Texte original ... 145
21 – Petit morveux (conte-type 675)
Texte remanié ... 151
Texte original ... 159
22 – Les deux enfants timides
Texte remanié ... 167
Texte original ... 169
23 – Les lutins
Texte remanié ... 171
Texte original ... 172

24 – Le bateau-fantôme
Texte remanié 173
Texte original 174
25 – Loups-garous, feux-follets, marionnettes
Texte remanié 175
Texte original 177
26 – La belle Jarretière Verte (conte-type 313)
Texte remanié 179
Texte original 188
27 – La bête-à-sept-têtes (conte-type 300)
Texte remanié 199
Texte original 208
28 – Le bedeau (conte-type 326)
Texte remanié 221
Texte original 229
29 – Le ruban vert (conte-type 590)
Texte remanié 239
Texte original 249
30 – Les lutins
Texte remanié 259
Texte original 261
31 – Le loup et le tonneau (conte-type 1875)
Texte remanié 265
Texte original 267
32 – Les deux joueuses de cartes
Texte remanié 271
Texte original 273
33 – Michel (conte-type 935)
Texte remanié 277
Texte original 278
34 – Jean de l'Ours (Conte-type 301)
Texte remanié 281
Texte original 288
35 – Ti-Jean-sans-peur (contes-types 810 et 326)
Texte remanié 299
Texte original 302
36 – Les lutins
Texte remanié 307
Texte original 308
37 – Le diable, beau danseur
Texte remanié 309
Texte original 310
38 – La bouteille d'alcool
Texte remanié 311
Texte original 312

39 – Un homme d'esprit
Texte remanié 313
Texte original 314
40 – Un feu-follet
Texte remanié 315
Texte original 316
41 – Le sacreur
Texte remanié 317
Texte original 318
42 – Marie Bibite
Texte remanié 319
Texte original 320
43 – La bête blanche
Texte remanié 321
Texte original 322
44 – Tours de Ti-Jean au roi (conte-type 1535)
Texte remanié 323
Texte original 328
45 – Raquelore (conte-type 1345)
Texte remanié 335
Texte original 338
46 – Tours de Ti-Jean (contes-types 1542 et 1539)
Texte remanié 341
Texte original 344
47 – Ti-Jean Poilu (conte-type 301)
Texte remanié 347
Texte original 352

Lexique 357

Index analytique 361

Achevé d'imprimer à Montréal par Les Presses Elite
pour le compte des Éditions Bellarmin
le trentième jour du mois de décembre de l'an
mil neuf cent soixante-quinze

Tome 7

Contes franco-ontariens

(Première partie du répertoire de Maurice Prud'homme)

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le sixième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.